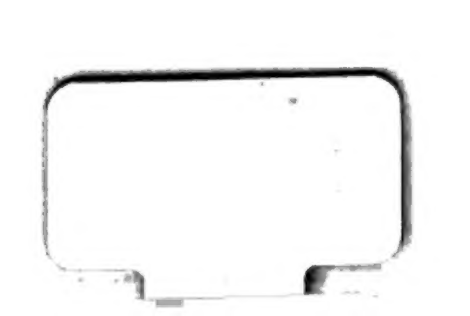


Les lacs de l'Afrique équatoriale

Victor Giraud



BMW

Giraud

LES LACS

DE

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE



V. GIRAUD

[illegible]S LACS

[illegible] ÉQUATORIALE

[illegible]

VICTOR G[illegible]

[illegible]

LES LACS

DE

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

VOYAGE D'EXPLORATION EXÉCUTÉ DE 1883 A 1885

PAR

VICTOR GIRAUD

Lieutenant de vaisseau

OUVRAGE CONTENANT

161 GRAVURES D'APRÈS LES DESSINS DE RIOU

ET 2 CARTES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

A MON ONCLE

M. THÉODORE GIRAUD

Hommage affectueux.

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

CHAPITRE I

Préparatifs du départ. — Plans de voyage. — Équipement. — Départ de Marseille. — Arrivée à Zanzibar. — La douane et le quai. — La ville. — Installation. — Le capitaine Cambier. — Une audience de Saïd Bargach. — Population de Zanzibar. — Commerçants et missionnaires.

On prétend qu'il faut beaucoup d'énergie et de volonté dans les explorations lointaines, trop souvent entravées par l'hostilité des indigènes et les difficultés naturelles. Mais si, pour ma part, j'ai fait preuve de quelque énergie dans le courant de mon voyage, j'ai dû dépenser une somme de volonté plus grande encore à en préparer l'exécution.

Une fois lancé, le voyage n'est qu'un entraînement perpétuel ; les ennuis du jour font oublier ceux de la veille et empêchent de penser à ceux du lendemain ; si le chemin du retour est généralement fermé par la malveillance des habitants, l'inconnu laisse du moins l'espoir de jours meilleurs. Puis y a-t-il vraiment un grand mérite à aller ainsi de l'avant quand on ne peut pas revenir en arrière?

Mais les préparatifs du départ amènent avec eux des soucis autrement nombreux. Débarqué à Paris, seul, en tête-à-tête avec mes projets, j'eus un moment d'étourdissement. Je savais certes où j'allais, ce que je voulais, mais les détails pratiques de l'entreprise se pressaient en désordre dans mon esprit.

Pendant le peu de temps dont je disposais, il fallait classer un à un les conseils et les renseignements de toutes sortes dispersés dans les ouvrages que j'avais lus, former mon opinion sur les avis discutés, et enfin prendre l'initiative et la responsabilité de tout.

Ma famille vint encore, par ses inquiétudes, ajouter à ce trouble profond. Je n'étonnerai personne en disant que, prévenue trop tard, elle poussa de hauts cris. « A vingt-trois ans, me disait-on, j'étais trop jeune, pas assez préparé, je ne savais pas où j'allais.... » On se consolait seulement à la pensée que je me découragerais bientôt et reviendrais après quelque temps de séjour à Zanzibar.

D'autre part, plusieurs officiers supérieurs, qui voulaient bien me témoigner de l'intérêt, ne se gênaient pas pour me dire que je compromettais ma carrière.

Ma pauvre tête se perdait dans ce dédale, mais une grande entreprise engendre heureusement de grandes résolutions. Quoique j'aie vraiment souffert de cette opposition, je n'ai pas été ébranlé un seul instant.

Puisque je viens de rappeler les difficultés qui ont failli arrêter mes projets, qu'on me permette de parler des hommes qui, une fois ma résolution prise, ont bien voulu me seconder.

Je me fais tout d'abord un devoir d'adresser ici l'expression de ma sincère gratitude aux divers membres de la Société de Géographie de Paris : M. de Lesseps, toujours prêt à favoriser de sa haute influence les expéditions lointaines et patriotiques, MM. Milne Edwards, Charmes, le Dr Hamy, Duveyrier, Maunoir, Gauthiot, qui sont tous, à divers titres, la providence des explorateurs.

J'envoie aussi mes chaleureux remerciements aux différentes Sociétés de géographie de France pour les distinctions flatteuses qu'elles ont bien voulu m'accorder à mon retour.

C'est à dessein que j'ai omis, dans cette énumération, le nom de M. Grandidier; la part considérable qu'il a prise à mon voyage, le temps qu'il a consacré à m'aider dans mes préparatifs, me font un devoir de lui donner une mention spéciale. M. Grandidier, en dehors de son gros bagage scientifique recueilli à tous les coins du globe, a rapporté de ses longs voyages des idées pratiques, mûrement étudiées et sur l'équipement d'une expédition et sur la façon de traiter les indigènes; aussi sa connaissance est-elle précieuse entre toutes pour les explorateurs. Il peut, à bon droit, m'en vouloir d'être allé si souvent le troubler au milieu de ses nombreuses occupations; qu'il sache au moins que pendant toute mon expédition, en route aussi bien qu'à Paris avant mon départ, je ne me suis jamais inspiré que de ses conseils éclairés, dont je lui conserve une vive gratitude.

Enfin je ne puis oublier dans ce tribut d'hommages reconnaissants les deux collaborateurs qui m'ont été d'un si grand secours dans la publication

que je soumets au lecteur : mon oncle, M. Théodore Giraud, qui m'a aidé à la mettre en ordre, et M. Riou, l'artiste bien connu, qui l'a illustrée de son crayon magique.

Avant de poursuivre, je veux dire ici un mot de mes projets, que plusieurs feuilles mal renseignées se plurent alors à dénaturer; je tiens à remettre chaque chose à sa place.

Sans but nettement défini quand j'avais commencé à m'occuper du « noir continent », je m'étais successivement proposé de l'attaquer dans toutes les directions; le Niger, le Nil, le Zambèze et le Congo m'avaient tour à tour attiré. Chaque voyageur, prêchant pour son saint, aime à présenter le pays qu'il a vu sous son aspect le plus séduisant. Caillié et Mungo Park m'avaient bien longtemps fait rêver de Tombouctou, Barth et Overweg du lac Tchad, Baker du Nil. L'Afrique du Nord néanmoins avait peu d'attraits pour moi. Si je recherche volontiers la difficulté, l'obstacle à surmonter, je n'aime pas à risquer l'impossible, et dans ces luttes perpétuelles avec les Maures, les Touaregs, les tribus du Soudan, l'Européen se trouve vraiment dans des conditions d'infériorité trop grandes. A moins d'être un Caillié, il faut commander une expédition militaire, pour passer avec quelques chances de succès à travers ces populations fanatiques, et plusieurs raisons m'empêchaient de songer à une entreprise pareille.

Le Sahara, d'ailleurs, avec son soleil embrasé et ses horizons de sable, me tentait peu. L'Afrique tropicale m'attirait bien davantage; je n'en connaissais que la côte, et je m'en figurais volontiers l'intérieur couvert de ces immenses forêts vierges comme celles du Gabon, ou de ces gracieux bouquets de manguiers et de cocotiers qu'on voit à Bourbon et aux Comores. A ce moment, du reste, les regards se concentraient sur Zanzibar et sur la route de Tabora, illustrée par tant de voyageurs célèbres. Les récits de Livingstone, Stanley, Burton, Cameron, venaient coup sur coup d'éveiller l'attention du monde entier. Leurs livres, pleins de descriptions enthousiastes, donnaient aux grands lacs des proportions merveilleuses, montraient à chaque pas des mines d'or, de charbon et de cuivre, une source inaltérable de richesses pour l'Europe. Je m'étais attendri avec Livingstone sur le sort de ces pauvres Africains! Qui ne deviendrait négrophile à la lecture émouvante de toutes ces scènes d'esclavage?

Aujourd'hui beaucoup de mes illusions se sont envolées. Qu'on ne croie pas cependant que je veuille toucher à la mémoire de Livingstone; on peut ne pas aimer l'homme, ne pas épouser ses opinions; l'Angleterre peut se plaindre de payer ses erreurs de beaux deniers comptants, mais la gloire de l'illustre voyageur, qui sut sacrifier son existence entière à une grande

idée, doit être à tout jamais respectée. Sa mort sublime dans les marais du Bangouéolo me ramenait à chaque instant dans ces parages : aussi l'exploration de ce lac devint-elle bientôt mon but définitif.

Le lac Bangouéolo se trouvant en plein centre du continent, à égale distance des deux côtes, je pouvais pour l'atteindre partir soit de Zanzibar, soit de Saint-Paul de Loanda, les seuls points, à peu près, où l'on puisse équiper une grosse caravane pour l'intérieur. Ma croisière sur la côte ouest m'avait laissé une assez triste opinion des populations de ces contrées, abruties par l'eau-de-vie de traite et l'absinthe, et qu'on emmène difficilement loin des factoreries. Cette raison et plusieurs autres me décidèrent pour Zanzibar, dont la population est plus habituée à ces longs voyages. Stanley nous représente le Mguana comme l'idéal de la fidélité, du courage éprouvé; Burton, au contraire, comme le pire des vauriens; en prenant un terme moyen, je pouvais compter que mes hommes me suivraient quelque temps, quitte à m'abandonner plus tard; c'est précisément ce qui m'arriva.

Zanzibar, par sa situation à l'entrée de la route de l'Unianembé, se prête admirablement à la formation d'une caravane; une grande partie de la population noire passe son existence à courir du Tanganika à Bagamoyo et réciproquement. Aussi nomades que les Arabes dont ils dépendent, les esclaves s'engagent volontiers sous les ordres de l'Européen, qu'ils commencent à connaître. Presque tous, venus des quatre coins de l'intérieur, rompus à la rude existence des caravanes, y retournent par la force de l'habitude, ne prenant le temps que de se reposer quelques jours à Zanzibar. Comme j'aurai souvent l'occasion de parler d'eux, de m'étendre sur leurs qualités et surtout sur leurs défauts, je reviens à mon itinéraire.

La route la plus directe de la côte au Bangouéolo passe à la pointe nord du lac Nyassa. Livingstone parle souvent de cette route, qui, de son temps, était assez fréquentée par les Arabes; il lui accorde divers avantages, qui me la firent préférer à la route empestée de Tabora. J'étais, de plus, désireux d'éloigner dès le début du voyage ma caravane des routes fréquentées, où les occasions de désertion sont journalières.

Par cette voie, six mois devaient me suffire pour atteindre le lac; six mois à marcher sous la pluie, en pleine *massika*[1] : mais j'étais obligé d'en passer par là pour arriver au Bangouéolo dans la saison sèche; c'est le seul moment de l'année où il soit abordable, remarque faite par Livingstone, qui l'a du reste payée de sa vie.

1. Saison pluvieuse.

On se rappelle aussi la difficulté que ce dernier avait eue à se procurer des pirogues, la malveillance des indigènes de Matipa, qui ne contribua pas peu à abréger sa longue et dernière maladie. Pour m'affranchir de ces ennuis, je me décidai à emporter un petit bateau. Je ne me dissimulais pas les difficultés de l'entreprise, mais les avantages que j'en retirerais pouvaient être inappréciables.

Après la circumnavigation du Bangouéolo, celle du Moéro s'imposait à mon programme. Livingstone faisait sortir la Louapoula de la partie nord du premier de ces lacs : il me serait donc aisé de passer de l'un à l'autre, appuyé par ma caravane qui, longeant la rive droite, m'aiderait à descendre les rapides et les cataractes. Dans cette partie de mon voyage je ne prêtais pas assez d'attention à la différence de 400 mètres d'altitude entre les deux nappes d'eau. 400 mètres, sur un si petit parcours, supposaient de grosses cataractes : mais Livingstone n'en avait jamais entendu parler.

Enfin, à partir du Moéro, mon itinéraire devenait incertain; il m'était difficile de prévoir la nature des obstacles que j'aurais à surmonter, et la façon dont je supporterais ces premières épreuves. Je pouvais du moins rayonner dans toutes les directions sans sortir des parages inexplorés, et prendre telle ou telle décision commandée ou indiquée par les circonstances.

En Afrique il faut toujours faire une large part à l'imprévu. Les difficultés avec lesquelles on lutte journellement diffèrent essentiellement de celles que l'on rencontre en pays civilisés. En Europe nous les attaquons de front avec des ressources déjà connues; en Afrique il y a presque toujours avantage à les tourner,... s'il vous reste assez de patience pour cela; car, en face de la nature, les bravades chevaleresques sont une pauvre ressource. A la force on oppose la force, mais comment lutter autrement que par la patience et la ruse avec cette malveillance sourde et persistante des indigènes, qui use les tempéraments les mieux trempés? Ils ne vous résisteront pas, ils fuiront en brûlant leurs villages, et, sous peine de mourir de faim, il faudra bien vous rapprocher d'eux, sauf à payer dix fois ce que l'on vous demandait dans le principe.

N'est-ce pas du reste un des charmes du voyage de courir ainsi à l'aventure, sans autre but précis que celui de visiter tel endroit que vous savez intéressant? A se sentir ainsi, seul, sans maître, le chef de la caravane prend conscience de sa force, de la responsabilité qu'il assume, et ses facultés s'accroissent en proportion de l'initiative qu'il est obligé de déployer.

Cette considération est une de celles qui m'ont engagé à partir seul, chose qu'on m'a reprochée bien souvent; s'il en fallait une seconde pour excuser ma décision, qu'on feuillette l'un après l'autre les livres qui traitent de l'Afrique: on y verra les caractères s'aigrir au bout d'un mois au contact des misères perpétuelles du voyage, les meilleurs amis se détester cordialement. Franchement ces écrits ne m'encourageaient pas à prendre un compagnon de route.

« Prenez au moins un médecin », me disait-on. Je n'ai d'abord dans la médecine et dans les médecins qu'une confiance modérée; est-il besoin d'être homme de science pour administrer un gramme de quinine ou trente grammes de sulfate de soude? Les maladies d'Afrique sont violentes mais peu variées, le stock des médicaments que vous emportez ne l'est pas davantage, et pour savoir user de huit à dix remèdes principaux employés contre la fièvre et la dysenterie il n'est pas besoin d'être docteur.

Mon plan clairement exposé, je reviens à mes préparatifs; je ne veux pas faire ici l'énumération complète des effets et des objets d'utilité pratique indispensables pour une pareille expédition; nombre de voyageurs en ont déjà donné des listes faciles à consulter; du reste, comme chacun a sa façon de comprendre la manière de voyager, chacun devra les remanier pour les approprier à son goût, à la mission qu'il a à remplir, aussi bien qu'au pays qu'il va traverser.

Il est cependant, dans le matériel d'une expédition, des objets qui ne peuvent guère varier, c'est sur eux que je veux attirer l'attention de ceux qui viendront après moi; puissé-je ainsi leur éviter une partie des malheurs et des souffrances qu'il m'a fallu endurer!

J'emportais avec moi vingt-cinq mousquetons *Gras*, dont deux *Kropatcheks* donnés par le Ministère de la guerre; je devais compléter cet armement à Zanzibar. Le fusil Gras est une arme supérieure et bien connue: ce n'est donc pas de lui que je veux parler, mais de mes fusils de chasse. Les armes de M. X... peuvent être excellentes pour la chasse du chevreuil ou du sanglier, mais il me permettra de lui dire qu'en Afrique elles sont absolument insuffisantes. Je lui signalerai aussi l'étonnement pénible que m'ont procuré ses cartouches à plomb, quand à Karéma, en en ouvrant quelques-unes, je me suis aperçu que le 6 était marqué 0, et *vice versa*. J'ai, par suite de cette négligence, manqué plus de cinquante pintades dans les huit premiers mois; et quand il saura que je souffrais alors de la faim, il ne m'en voudra pas trop de lui signaler le fait un peu vertement. Je m'empresse d'ajouter qu'il m'a fourni un excellent *elephant gun*, qui me rendit

de grands services pour le buffle quand j'eus triplé la charge de poudre dans la cartouche.

J'avais reculé, dans mon armement, devant le prix d'un *express rifle*, erreur qui aurait pu m'être funeste sans mes fusils Gras. Ces derniers sont les seules armes de guerre maintenant existantes qui soient vraiment bonnes pour la chasse; la balle est la même que celle de l'*express*, et la vitesse initiale de ces deux fusils diffère peu. Il faudra seulement avoir la précaution de faire adapter au fusil Gras une ligne de mire de chasse et de prendre des balles à pointe d'acier.

Si l'on veut un express rifle, on devra s'adresser directement en Angleterre ou en Hollande; il ne s'en fabrique pas en France, et ceux qu'on trouve chez certains armuriers sont des armes de rebut.

Les instruments de physique qui me furent fournis par MM. Lorieux, Vion et Baudin se trouvaient en tous points excellents; on fera bien de prendre une rechange pour chaque espèce de thermomètre : il se glisse souvent dans les meilleurs instruments des bulles d'air, qu'on ne peut pas chasser avec les moyens dont on dispose.

Je remercie également M. Puech pour le soin qu'il a mis à m'installer mon appareil photographique, le premier de son espèce arrivé intact sur le Tanganika.

On trouve au Bazar du voyage, chez Walker, un petit lit en fer capitonné qui est une merveille de solidité et de confort. Je ne ferai pas le même éloge de ses tentes, qui sont trop faibles; je ne connais pas, du reste, de toile capable de résister à cinq mois de saison pluvieuse; quand vient le quatrième mois du voyage, la tente est condamnée à un raccommodage continuel.

Je pardonnerai difficilement à M. Z..., qui s'intitule cordonnier de la Société de Géographie, de m'avoir laissé marcher pieds nus pendant trois mois, car ses chaussures, prétendues inusables, ne résistent pas à un mois de marche pendant la *massika*. Il faut, pour la marche, des bottines lacées, légères, à doubles semelles, de petits souliers pour le camp, enfin des jambières avec tige en baleine, au lieu de guêtres, qu'on n'a jamais le temps de mettre.

On trouve chez M. Charbonnier, rue Saint-Honoré, diverses étoffes caoutchoutées qui valent les meilleurs mackintoshs de Londres.

Enfin je recommande la cantine inventée par M. Grandidier, et fabriquée chez Duval, rue Mogador : si elle ne renferme pas de moules à gâteaux, pâtisseries et autres douceurs, elle contient, à leur place, avec un poids minime, tous les ustensiles nécessaires à la cuisine modeste du voyageur.

Mon bateau fut celle de mes commandes qui me donna le plus de soucis, et dans l'impossibilité où je me trouvais de quitter Paris, je dus m'en remettre complètement à MM. Forrest and Son, à Londres, qui s'étaient chargés de le construire; je me plais à reconnaître qu'ils ont de tous points justifié ma confiance.

Mon bateau était construit en acier doux avec les formes d'une baleinière et mesurait 7 m. 50 de longueur sur 1 m. 50 de largeur. Pour en faciliter le transport à dos d'homme, je l'avais fait couper en cinq sections, trois grosses au milieu, pesant chacune 80 kilogrammes, et deux petites de 50 kilogrammes chacune. Huit sections transversales au lieu de cinq eussent été très avantageuses au point de vue du transport, mais j'avais peur de trop compromettre ainsi la solidité de mon embarcation.

Enfin, j'avais demandé un seul mât sur l'avant, avec une voile latine : c'était peu élégant, mais commode à manœuvrer. Le bateau n'arriva à Zanzibar que deux jours avant mon départ, au moment où, désespérant de jamais le revoir, j'allais me mettre en route sans lui. J'abandonnai, pour m'alléger, le mât, la vergue, les bancs et les boiseries, toutes choses qu'il me serait facile de refaire en route quand le moment viendrait de m'en servir.

Lorsqu'il aura tout son bagage prêt et emballé, le voyageur qui part pour la côte d'Afrique fera bien de s'en faire suivre, plutôt que de le confier à l'une ou l'autre des compagnies qui sillonnent l'océan Indien. A cette distance de la mère patrie, les contrats n'existent pour les armateurs qu'autant qu'ils servent leurs intérêts, et telle caisse embarquée à Londres ou à Marseille met facilement sa petite année pour arriver à destination, quand elle y arrive. J'étais heureusement prévenu et je pus agir en conséquence.

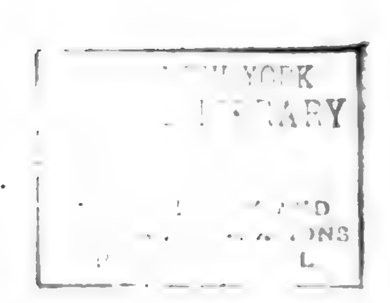
Le 9 juillet 1882, à Marseille, sur le pont du *Jemna*, je serrais la main des parents et amis qui avaient tenu à m'apporter jusque-là leurs derniers souhaits.

Le 25 août, après une traversée assez maussade de quarante-cinq jours, nous jetions l'ancre dans le port de Zanzibar, par un de ces soleils blancs des tropiques, triste avant-goût du séjour que je venais y faire.

La première étape du nouveau débarqué l'amène à la douane, immense hangar construit sur la plage, où marchandises, ballots de toutes espèces, empilés les uns sur les autres, ne laissent aucun espace à la circulation de l'air. Une foule grouillante, qu'attire l'arrivée de la malle, va, vient, se bouscule dans cette atmosphère empestée, où l'odeur du coprah et du pétrole



Zanzibar



le dispute à bien d'autres moins catholiques encore. L'Arabe affairé s'y coudoie avec ses noirs esclaves à moitié nus; Banians et Parsis s'informent avec intérêt des nouvelles d'Europe et oublient votre bagage, qu'ils ont le droit et le devoir de visiter en leur qualité de douaniers. Les comptes sont, du reste, faciles à régler : toute marchandise, de quelque nature qu'elle soit, est frappée d'une taxe de 5 pour 100 sur le prix d'achat; ceux qui trouveront cette mesure un peu outrée peuvent s'attendre à en voir bien d'autres s'ils doivent séjourner dans la capitale de la *Green Island* de la mer des Indes.

En sortant de la douane, on débouche sur le quai, qui mesure de 700 à 800 mètres de longueur, avec une largeur très variable. Les maisons s'y alignent dans un désordre parfait. La première qui attire l'attention est le palais du sultan, grande bâtisse carrée à trois étages, qu'on dirait construite en carton. Des candélabres de mauvais goût apparaissent à toutes les fenêtres; sous la véranda du rez-de-chaussée, quelques Persans mal vêtus montent la garde le sabre au poing; sous celle du premier étage, des Arabes, des Indiens se promènent gravement dans leurs riches costumes; d'autres entrent, sortent, donnent enfin une grande animation tant à la porte d'entrée qu'à la petite place sur laquelle elle s'ouvre.

A gauche de ce palais, qui, vieux de vingt-cinq ans, commence à menacer ruine, s'en construit un second, derrière la douane que nous venons de quitter; les proportions en sont plus grandioses, trop grandioses même, attendu qu'il s'écroule toutes les fois qu'on veut toucher au troisième étage. Viennent ensuite la prison, une batterie de douze canons sans artilleurs qui tire sur la mer, enfin le consulat allemand et le consulat anglais.

Dans la direction du nord, juxtaposé au premier palais, s'étendent d'abord le harem, puis quelques maisons particulières, au nombre desquelles l'hôtel Chabot, le seul de son genre. De ce dernier, rien à dire; on y trouve facilement, comme partout hors d'Europe, une mauvaise table, du vin de contrebande à 2 roupies la bouteille, et un lit de camp avec une moustiquaire déchirée.

A tout prendre et à juger de la ville par le quai, la première impression n'est pas mauvaise. Mais on n'a pas plus tôt enfilé l'une des rues latérales qui y aboutissent, que le coup d'œil se transforme. On sait combien peu les Arabes ont le sentiment de la ligne droite; si leurs constructions en font foi dans les moindres détails, l'alignement des rues en est une preuve encore plus concluante. Telle rue qui, à un moment donné, mesure deux mètres de largeur, passe facilement, un peu plus loin, à la moitié, ou moins encore, tourne à droite, revient sur elle-même; si l'on pousse

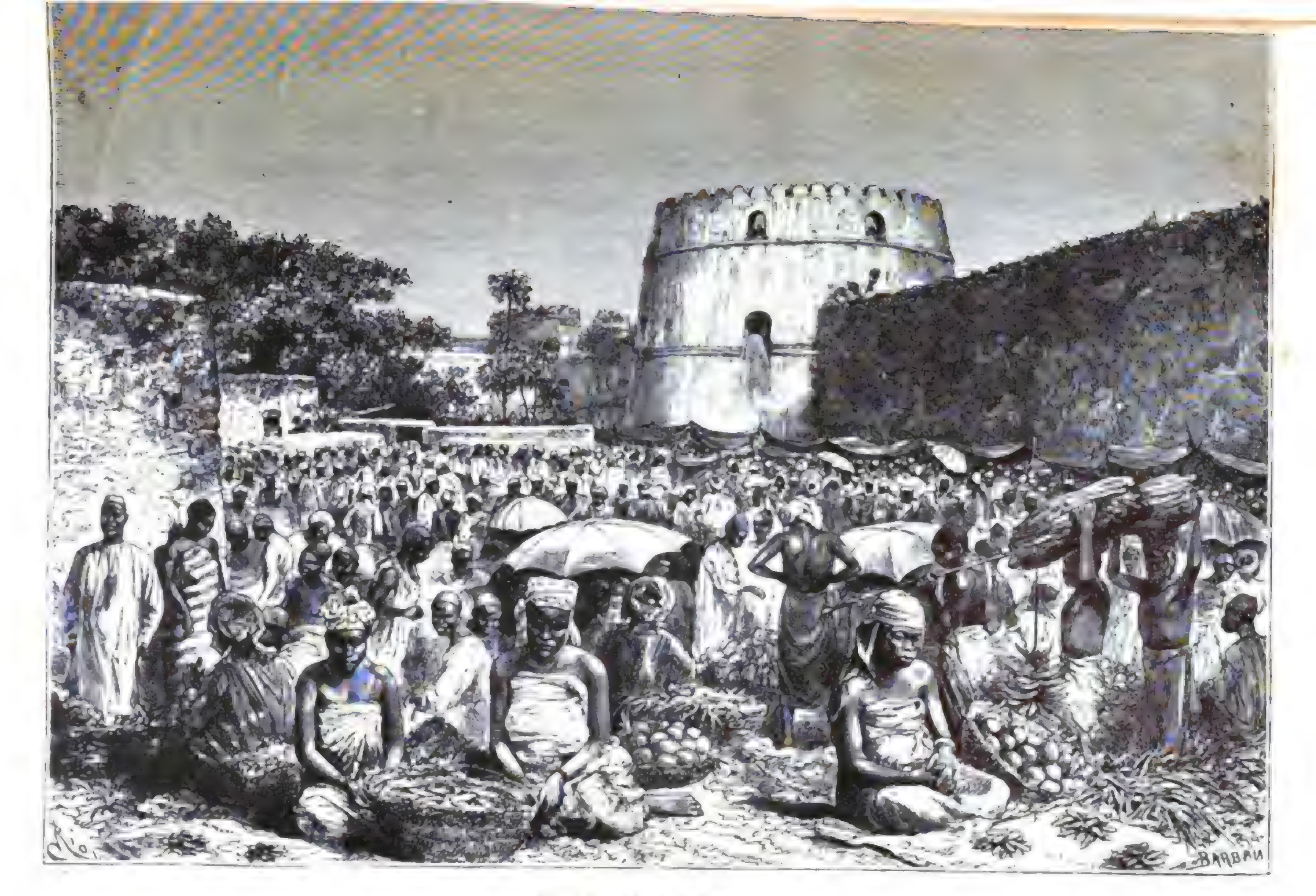
droit devant soi pendant une demi-heure, on a bien des chances de revenir à son point de départ.

N'oublions pas que toutes ces maisons ont deux ou trois étages, et l'on pourra juger de la quantité d'air et de jour qui circule dans les rues. Je ne dis rien des montées et des descentes qui, dans un pays plat comme la main, ont l'air d'être faites exprès, ni des entrepôts de toutes sortes qui par endroits vous obligent à faire de longs détours.

Si cependant, à force de prendre des relèvements, de consulter le soleil, on arrive à traverser de part en part ces fouillis de maisons borgnes, on débouche, à la fin, dans le quartier nègre, à Nambo. Ici l'air circule davantage; ce n'est pas que la rue se soit élargie, mais les huttes en torchis ne mesurent pas plus de 2 m. 50 de hauteur et on se rapproche par le fait de l'atmosphère respirable.

Quelques pas encore, toujours dans l'est, et nous nous trouvons en pleine campagne, dans de petits sentiers bien battus, gracieusement ombragés par des manguiers séculaires, des bananiers, cocotiers, orangers, citronniers, goyaviers, jacquiers et autres espèces. Tous ces feuillages aux teintes variées s'entre-croisent dans un désordre plein de grâce naturelle et sauvage, donnant à tout l'intérieur de l'île cet aspect enchanteur qu'on ne retrouve qu'aux Antilles.

C'est avec peine qu'on s'arrache à ce spectacle : il faut bien cependant traverser de nouveau la ville arabe pour gagner notre hôtel. Vers la tombée de la nuit l'animation est à son comble; je doute qu'il existe au monde beaucoup de rues aussi mouvementées que celles de Zanzibar. Construite sur une petite presqu'île qui n'a pas plus de 1 500 mètres carrés, la ville proprement dite renferme près de 50 000 habitants de population fixe, sans parler de la population flottante, dont le sultan n'a jamais cherché à faire le recensement. Tout ce peuple, à certaines heures, se presse en foule dans les deux ou trois artères principales, sur des places où une section d'infanterie ne pourrait pivoter et dans des marchés empestés par l'odeur de poissons pourris. Le transport à dos d'homme ne contribue pas peu à ajouter à ce mouvement qui est le caractère dominant de la ville : ce ne sont partout que *pagazis* (porteurs), suant, chantant pour se donner du cœur, l'échine courbée sous un bâton auquel pend un ballot d'étoffe, une défense d'ivoire, un sac d'arachides. Ici, un gamin avec une corbeille de mangues sur la tête; là, une procession de porteuses d'eau, aux épaules nues, les seins emprisonnés dans des pagnes aux couleurs éclatantes et s'avançant majestueusement, leurs *mtungui* sur la tête, avec un déhanchement qui ne manque pas de grâce;



Marché aux fruits de Zanzibar

plus loin, une esclave rentrant de la campagne, chargée de ses outils et son moutard en bandoulière. Tous, en rencontrant l'Européen, ne manquent pas de le saluer du traditionnel *lete pesa*, « donne-moi un sou » ; c'est une formule que les enfants apprennent à Zanzibar avant de prendre le sein.

Aussitôt débarrassé des préoccupations de l'arrivée, mon premier soin fut de louer une maison en ville. Je trouvai précisément une petite bicoque juste en face de celle du capitaine Cambier. Le capitaine Cambier, officier d'état-major de l'armée belge, agent à Zanzibar de Sa Majesté Léopold II pour les expéditions de la côte orientale, est trop connu par son long et périlleux voyage au Tanganika pour qu'il soit besoin d'en parler longuement; mais l'intérêt qu'il a pris à mon expédition, intérêt qui ne s'est pas démenti un seul instant pendant mon absence, aussi bien que les relations d'amitié qui nous unissent, me font un devoir de le nommer ici : j'en aurai encore souvent l'occasion. Nos maisons (si j'ose ainsi parler de la mienne) se trouvaient au bord de la mer sur la route fameuse de Nazi Modia, près de la lagune qui sépare la ville arabe de la ville nègre : situation unique qui nous mettait, le soir, à deux pas de la campagne pour la promenade quotidienne, et, pendant le jour, près des magasins indiens et goanais, auxquels je devais bientôt rendre de fréquentes visites.

Quel souvenir je garderai de ce voisinage charmant, de cette intimité resserrée encore par nos intérêts communs, de ces longues conversations qui revenaient toujours sur la « grande terre » ! J'apportais une curiosité ardente à connaître par lui les dangers qui m'attendaient dans cette Afrique si noire, si menaçante, et à recueillir ardemment les conseils qui pouvaient m'en préserver.

M. Ledoulx, consul de France, ne devant arriver que deux mois plus tard, m'avait donné une lettre d'introduction pour Sa Hautesse Saïd Bargach, sultan de Zanzibar. Aussitôt installé, je priai le chancelier du consulat de demander pour moi une audience, et peu après nous avions l'honneur d'être reçus. Devant le palais la garde persane nous présente les armes; sur les marches de l'entrée se presse une foule de courtisans, Arabes de Mascate, du Hedjaz et du Yémen, dans leurs costumes riches et pittoresques. Au moment où nous arrivons, cette suite nombreuse, complément obligé de toute réception orientale, s'écarte pour laisser passer Sa Hautesse, qui vient nous recevoir elle-même au bas de l'escalier. Avec une aisance et une dignité toutes princières, le sultan nous fait les honneurs de son palais et nous conduit au deuxième étage, où trois fauteuils dorés sur tranches ont été disposés à notre intention dans un petit vestibule attenant au salon.

L'entretien ne dura guère qu'un quart d'heure; après quelques paroles de bienvenue, Sa Hautesse me fit les offres de service les plus obligeantes, puis aborda les hautes sphères de la politique européenne, à laquelle les récents événements d'Égypte donnaient en ce moment un grand intérêt d'actualité.

Saïd Bargach a cinquante-trois ans. Sa figure est belle, ses traits réguliers, ses yeux pétillants de finesse et d'intelligence; tout enfin dans sa personne, jusqu'à ses mains effilées et aristocratiques, respire une distinction qui impose. Il porte toujours le costume national de l'île, la longue chemise blanche qui cache à moitié la *chuka* noire en soie, ornée de filigranes d'or; un diamant luit au petit doigt de la main gauche : c'est la seule parure qui le distingue de ses courtisans.

Au courant de l'entretien, le moka nous fut servi dans de petites tasses turques, puis les eunuques arrosèrent nos mouchoirs d'essence de rose et de géranium : on voulut bien se dispenser de nous en verser dans le cou, usage réservé pour les grandes réceptions. Rose, géranium, oranges, etc., jouent un rôle important dans les habitudes du palais : on en mange, on en boit, on en respire; il suffit de passer sur la place pour se sentir imprégné de leurs énervants parfums.

Sa Hautesse nous reconduisit jusqu'au bas de l'escalier avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, nous renouvela ses protestations amicales, puis nous nous séparâmes aux sons d'une *Marseillaise* effrénée que la musique venait d'entonner sur la place.

C'est ainsi que m'apparut Saïd Bargach, sultan de Zanzibar et, à cette époque encore, suzerain de toute l'Afrique tropicale. Je m'étais laissé prendre à tous ses dehors sympathiques, à ses allures franches et ouvertes, mais je suis revenu de cette première impression, depuis que je connais la politique fausse de ce potentat. Une année après ces belles protestations d'amitié, il plut à Sa Hautesse de jouer avec ma tête, chose à laquelle j'ai le travers de tenir un peu, même en l'exposant beaucoup de mon plein gré. Ce procédé me mettra fort à l'aise pour dire ce que je sais de son pouvoir arbitraire et tyrannique : je ne sortirai pas du reste des bornes de la stricte vérité, et ne ferai que dire tout haut ce que chacun sait à Zanzibar.

La série de mes visites m'amena un jour chez les agents officiels anglais. Habitué, depuis que je cours le monde, à la tenue correcte des Anglais, je fus assez étonné de ne pas recevoir même une carte en échange de ma démarche. Je ferai cependant une exception pour le colonel S. B. Miles et sa gracieuse femme, qui me reçurent tous deux d'une façon charmante.

Au reste, en débarquant dans l'île, le Français fera bien de se défaire des usages qui composent, en Europe, le code de la politesse. Ici un petit signe de la main remplace très avantageusement le coup de chapeau, trop fatigant sous les tropiques. Bien heureux encore si vous êtes aperçu du commerçant d'arachides et de coprah, amoureusement plongé dans ses combinaisons de *mercanti*.

Lors de mon départ, il y avait en tout dans l'île 35 ou 40 Européens; à mon retour leur nombre était doublé. Les Anglais y ont un consul général, qui était alors le colonel S. B. Niles, remplaçant momentanément sir John Kirk, en Europe pour cause de santé. La population indienne, qui va toujours croissant, nécessite de plus un consul ordinaire, un juge et enfin un avocat. Les Banians tiennent, avec les maisons européennes, le haut du commerce et font un grand tort à ces dernières; c'est aux Banians que la douane est affermée, ce sont eux qui tiennent les magasins d'étoffes où le voyageur va s'approvisionner. On trouve également dans leurs boutiques quantité d'articles d'ameublement, souvent de grande valeur, venant de Bombay; plus d'un est millionnaire, mais ne connaît pas pour cela le confort que permet la fortune. Il vit misérablement d'œufs et de laitage, mettant tout son luxe à rouler le soir en voiture sur la route de Nazi Modia, la seule carrossable de l'endroit.

Les Parsis sont peu nombreux; ils ont la direction de la Poste et occupent quelques places de secrétaires aux consulats.

Les Indiens, appartenant à des sectes différentes, dont bon nombre sont musulmanes, vivent dans des bouges immondes, qui composent les plus sales quartiers de la ville. Sous une véranda en chaume à moitié effondrée, de vieilles mégères, couvertes d'anneaux de cuivre, trônent accroupies au milieu de corbeilles de riz, de sésame, d'arachides, de flacons d'huile de pétrole. Leurs enfants, débraillés, sales, roulent, se bousculent à plaisir au milieu de marchandises, de denrées de toutes espèces, dans une atmosphère à soulever le cœur. Toute l'Inde semble s'être donné le mot pour envoyer là les plus repoussants de ses représentants: fins commerçants du reste, voleurs adroits, sans aucun scrupule, et qui n'ont pas leurs pareils pour exploiter la crédulité publique.

Avant l'arrivée du major Serpa Pinto, consul général de Portugal, accrédité dernièrement auprès de Sa Hautesse, les Portugais se trouvaient également sous le protectorat anglais. Ni blanc ni noir, ni bon ni mauvais, le métis portugais est bien l'être le moins sympathique que je connaisse. Ses magasins sont un véritable capharnaüm d'articles à bon marché venus d'Europe; depuis les vêtements, chemises, chapeaux, jusqu'aux cartouches

de fusil, tout s'y trouve; il sait enfin couper et coudre un vêtement, ce qui le rend particulièrement précieux pour l'Européen.

Les Allemands, les Italiens et les Américains n'avaient pas de consuls de carrière. La France enfin a un consul de première classe. C'était alors M. Ledoulx, qui, après un séjour de trois ans dans l'île, se trouvait en congé dans son pays et sur le point de venir reprendre son poste pour trois nouvelles années, avec son aimable et très sympathique famille.

Missionnaires et commerçants complètent en proportion égale la société européenne. Les Missionnaires du Saint-Esprit, depuis longtemps installés à Zanzibar et à Bagamoyo, viennent de s'augmenter des Pères Algériens, qui, sous l'égide de Mgr de Lavigerie, occupent, à l'heure présente, deux ou trois stations dans la région du Tanganika. Ces deux sociétés m'ont rendu à plusieurs reprises des services dont je conserve un profond souvenir; j'aurais voulu les suivre un peu dans leur grande œuvre civilisatrice, mais mon programme m'a toujours éloigné de leurs stations. Je sais néanmoins tous les dévouements que cachent leur modestie, leur désintéressement, et, quelque incertains que soient les résultats, au point de vue de la civilisation, je ne puis que rendre hommage à ces pionniers obscurs, qui ont tant contribué à augmenter dans ces parages le prestige de notre pavillon.

Les missionnaires anglicans habitent de préférence la campagne, sur les bords de la mer, où l'on respire un air plus pur qu'en ville. Comme les catholiques, ils peuplent leurs écoles des esclaves capturés par les bateaux de guerre en chasse de négriers.

Les commerçants, cloués dans la ville par leurs affaires, vont également passer le dimanche dans de jolies petites villas bâties sur les coteaux qui dominent la mer et le port. On compte une douzaine de maisons de commerce, quatre allemandes, deux anglaises, une suisse, une française, une italienne; c'est plus qu'il n'en faut pour le trafic de Zanzibar, fortement compromis par la ténacité et la rapacité des Indiens; aussi, dès qu'un nouvel arrivant vient s'y implanter, se ligue-t-on contre lui. Malheureusement ou heureusement, presque toujours ce dernier sait ce qui l'attend, apporte avec lui les fonds suffisants pour résister, et fait payer à ses rivaux leur mauvais accueil.

Quoi qu'on ait dit du climat de Zanzibar, il n'est pas malsain, mais énervant et débilitant au possible, surtout en décembre et janvier, au commencement de la saison pluvieuse. L'Européen peut y vivre, mais ne pourra jamais s'y livrer à un travail actif. La fièvre ordinaire n'y est pas plus com-

mune qu'à la Réunion; par contre, on doit se méfier des accès pernicieux et surtout de certain médecin de la ville qui les traite par le whisky.



Ancienne mission des Universités à Zanzibar.

Par le soleil il ne faut pas songer à quitter sa maison. Vers quatre heures chacun sort, qui à pied, qui à cheval, pour aller respirer un peu d'air pur à l'ombre des manguiers. Notons, en terminant, l'heureuse innovation d'un *lawn-tennis* installé sur une vaste pelouse, à une demi-heure de la ville, où le tout-Zanzibar aime à se réunir quotidiennement ; en même temps qu'un salutaire exercice, c'est un heureux dérivatif au spleen que cette claustration journalière ne tarderait pas à engendrer.

CHAPITRE II

Gouvernement de Zanzibar. — Étendue du territoire du sultan. — La justice. — L'armée et la marine. — Le harem. — Revenus du sultan. — L'esclavage et le traité de sir Bartle Frere. — La traite et les canonnières anglaises. — La vie à Zanzibar. — Excursions à la côte d'Afrique. — Souvenir de deux expéditions françaises. — Maizan. — L'abbé Debaize. — Retour de M. Ledoulx. — Mauvaise volonté du sultan. — Engagement des Zanzibarites. — Situation commerciale de Zanzibar. — Embarquement de la caravane.

Le gouvernement de Zanzibar est une autocratie parfaite; qu'on n'y cherche ni ministres, ni conseillers d'aucune sorte, on ne trouvera partout que Saïd Bargach[1], un sultan et ses sujets, ou plutôt un maître et ses esclaves.

Investi de l'autorité religieuse aussi bien que du pouvoir dictatorial, Saïd Bargach mène son monde avec une énergie qui a son mérite, en face d'une population aussi mélangée et aussi querelleuse que celle de l'île. Tous les vendredis matin, il réunit bien les principaux dignitaires de la ville, mais c'est moins pour les consulter que pour faire connaître ses instructions. Il communique enfin directement avec les consuls des diverses puissances européennes, au moyen d'interprètes, gens à gages, qui ne font que rapporter ses propres paroles.

Saïd Medjid, frère et prédécesseur de Saïd Bargach, recevait l'investiture des mains de l'imam de Mascate. Il y a quelques années le gouvernement anglais le délivra de cette dépendance, sous la condition de payer à l'imam une redevance annuelle de 400 000 francs. Le pouvoir est héréditaire et à la mort du sultan se transmettra à son frère, puis à sa descendance mâle par droit de progéniture.

Au lendemain de la conférence de Berlin, il est assez difficile de parler de l'étendue de la juridiction du sultan régnant; lors de mon départ, Saïd

1. Rappelons que Saïd Bargach est mort le 26 mars 1888, et a été remplacé par son frère Saïd Khalifa.

Bargach prétendait simplement à la suzeraineté de toute l'Afrique tropicale, dont les trois dixièmes lui étaient parfaitement inconnus. « J'ai reçu ce royaume de mon frère, qui l'a reçu de Dieu », disait-il, oubliant que ce



Saïd Bargach, sultan de Zanzibar, mort en 1888.

nouveau genre de droit divin n'a jamais pesé bien lourd dans la balance de la politique européenne. Néanmoins on s'accordait généralement à reconnaître ses droits sur la côte, depuis le cap Guardafui jusqu'au cap Delgado, où commence la province portugaise de Mozambique[1]. Le voyageur fera

1. Par une convention du 1er novembre 1886, l'Angleterre et l'Allemagne se sont entendues pour fixer les limites de la domination du sultan de Zanzibar, qui a été reconnu souverain des îles et du

bien de prendre ces mots de côte au pied de la lettre et, passé la première étape, de ne plus compter que sur ses propres forces. Ma petite expérience lui apprendra de plus que le pire ennemi de l'Européen dans l'intérieur est précisément l'Arabe de Zanzibar.

Saïd Bargach possède, avec ce territoire, les îles de Pemba et de Mafia; il nourrissait enfin des prétentions éventuelles sur la possession des Comores, ce qui n'a pas empêché celles-ci de solliciter et d'obtenir le protectorat de la France.

La justice à Zanzibar se rend d'une façon aussi simple qu'expéditive. Certains jours de la semaine, dans l'après-midi, Saïd Bargach donne dans son palais des audiences publiques; ces jours-là tout le monde, sans distinction de caste, le maître aussi bien que l'esclave, a le droit de se présenter à son auguste tribunal; il n'est pas besoin d'ajouter que l'esclave n'en use qu'avec ménagements. Les plaignants exposent leurs griefs, puis le sultan rend le jugement, qui, pour les fautes légères, se traduit généralement par quelques coups de bâton, appliqués souvent aux deux parties à la fois.

Pour les faits plus graves le condamné est envoyé en prison; la secte musulmane des Ibadis, dont Saïd Bargach est le chef dans ses États, n'admettant pas la peine de mort, l'a remplacée par des supplices qui aboutissent à la même fin. L'un d'eux consiste à enfermer le patient dans une petite cellule dont le plancher et la muraille sont garnis de longs clous. On résiste là dedans un jour, quelquefois deux, me disaient mes hommes, dont je tiens la plupart de ces détails, puis la fatigue vient, la tête tourne, on tombe et c'est fini.

La peine infligée à l'individu prévenu de vol ou d'assassinat n'est pas moins terrible. Chaque jour, jusqu'à ce qu'il ait avoué sa faute, on le suspend par les mains durant une heure ou deux, avec une pierre attachée à la ceinture; un aveu pourrait le sauver, mais telle est la passion de cette race pour le mensonge, que le prévenu n'avoue bien souvent que quand il est trop tard pour guérir.

Les crimes de haute trahison, inculpant des personnages dont la condamnation pourrait émouvoir l'opinion publique, se traitent, assure-t-on, par la prison et le couteau. Tous deux jouent dans l'île un rôle considérable, même dans les plus basses classes de la population, où l'on raconte ces faits avec terreur.

littoral, à partir d'un point situé un peu au sud du cap Delgado, jusqu'à Kipini, près de l'embouchure du petit fleuve Ozi, et sur une distance de 10 milles marins (18 kilomètres environ) dans l'intérieur. Au delà de cette ligne, les deux puissances ont déterminé leurs sphères d'action respectives dans les territoires qu'elles sont censées tenir du sultan, non en toute souveraineté, mais temporairement et à bail.

Ces mesures, si excessives qu'elles paraissent, sont cependant justifiées par le caractère fourbe et mauvais du noir. Il en est d'autres qui le sont moins; ainsi un jour un de mes hommes, arrêté à tort, me revint le lendemain la cheville brisée par le marteau qui avait rivé son fer. Fallait-il accuser sa maladresse ou celle du forgeron?

Quittons la justice pour passer à la guerre et à la marine. L'armée régulière se compose d'un millier de soldats ou *askaris*, habillés et nourris par le trésor; ils sont généralement armés de *sniders*, et obéissent à des officiers comoriens, placés eux-mêmes sous les ordres du général Mathews, ex-officier anglais, maintenant au service de Sa Hautesse. Je ne saurais trop complimenter le général du parti qu'il a su tirer de ces petits bataillons, qui n'ont malheureusement pas la bravoure en partage.

Le mode de recrutement est des plus ingénieux, je le recommande à nos législateurs. Tout d'abord les ivrognes ramassés sur la voie publique sont inscrits de droit sur les listes; mais, comme il n'y a pas là de quoi combler les vides nombreux que produit chaque jour la désertion, on s'est avisé d'un autre moyen. Chaque soir, par mesure de prudence, la circulation dans les rues est interdite aux noirs à partir de huit heures. Le sultan a-t-il besoin de soldats, d'esclaves, pour construire son palais, il avance simplement l'heure sans prévenir, et à sept heures et demie tout ce qui circule dans la ville est conduit en masse à la caserne.

Il n'y a aucun espoir à fonder sur cette armée régulière, mais le sultan peut, je crois, compter sur les irréguliers le jour où il voudra bien leur ouvrir ses coffres-forts. Les irréguliers, au nombre d'un millier, comme les précédents, marchent par bandes de cent cinquante, sous les ordres d'un Arabe; massés sans ordre, ils s'avancent lentement en tirant leurs fusils et en sautant lourdement au son du tam-tam, d'où leur vient leur surnom de *kiroboto*, « puces ». Je ne connais pas de spectacle plus pittoresque que leur défilé; depuis le bandit du Hedjaz jusqu'au Rouga-Rouga de l'Unianembé, on y voit plus de vingt-cinq tribus différentes. Il faudrait des pages pour décrire leurs costumes et leurs armes.

Depuis quelques années Saïd Bargach s'occupe d'adjoindre une marine à son armée. Le premier bateau, un grand transport anglais, fut acheté il y a cinq ans, dans le but de s'affranchir de la compagnie *the British India*, chargée du service de la côte entre Aden et Mozambique; puis en vint un second, puis un troisième; maintenant ils sont cinq dans le port à dépérir sans équipages. A dates très intermittentes ils partent pour Bombay, chargés de passagers, et pour Mascate, où le sultan aime à remonter son harem; enfin chaque année, à l'époque du pèlerinage, ils vont à la Mecque. Si ces

grosses dépenses d'acquisition ne se justifient pas par les résultats, elles s'expliquent par la passion de Sa Hautesse pour tout ce qui est apparat, décors extérieurs.

C'est surtout dans le harem que cette passion se donne libre cours. Un jour de grande réception, j'eus occasion d'entrer dans le salon, qui, dans son genre, est vraiment une merveille. Je ne me rappelle pas avoir vu de boudoir plus voluptueusement installé, plus artistiquement décoré. De superbes glaces miroitent sous l'éclat des lustres, les lits disparaissent sous leurs moustiquaires pailletées d'or ; de tous ces divans et tapis moelleux se dégage je ne sais quel parfum d'ambre et de rose propre à griser les têtes les plus solides. Les femmes étaient absentes et l'illusion n'y perdait rien.

Il n'est pas de distractions que le sultan refuse à ces pauvres houris ; pour elles, il a fait venir des musiciens goanais, qui, deux fois par semaine, jouent sous leurs fenêtres. Elles ont chevaux et voitures pour se rendre la nuit au palais d'été du sultan ; de temps à autre enfin, celui-ci fait disposer son bateau amiral pour les promener en mer, rarement cependant, car Sa Hautesse n'aime pas à s'éloigner de sa capitale, même pour quarante-huit heures. C'est peu d'amusements, dira-t-on ; mais en ce monde tout est relatif, et j'ai des raisons de croire que ces cinquante femmes sont très satisfaites de leur sort. On a fait courir sur leur compte les bruits les plus fantaisistes ; la vérité est qu'elles sont presque toutes Blanches et en grande majorité Circassiennes et Arabes.

On peut juger, d'après le tableau qui précède, des changements considérables survenus dans Zanzibar depuis dix ans. Les charges du gouvernement, qui, lors du passage de Stanley, se chiffraient par centaines de mille francs, se montent maintenant chaque année à plusieurs millions. Ici quelques mots sur les revenus de Sa Hautesse et sur leur provenance.

C'est d'abord la douane, affermée, comme je l'ai déjà dit, à un Banian pour la somme de 2 750 000 piastres. En sus de ce revenu fixe, Saïd Bargach prélève une taxe de 1 800 000 piastres sur l'ivoire qui entre dans l'île et de 1 200 000 piastres sur le coprah (amande desséchée de la noix de coco) et le girofle. On peut évaluer, d'autre part, à 2 500 000 fr. les dîmes et autres droits proportionnels que le sultan prélève directement sur les produits que ses sujets apportent de l'intérieur (métaux, bétail, etc.).

Voilà déjà de beaux revenus, mais ils s'augmentent encore par les nombreuses maisons que le sultan possède dans la ville, peut-être la moitié de Zanzibar.

Qu'on ne croie pas que Saïd Bargach les fasse construire lui-même ; il

laisse ce soin à l'initiative privée, puis, le travail achevé, il fait appeler le propriétaire. L'immeuble vaut-il 50000 piastres : « Ta maison me fait envie, lui dit Saïd, je t'en donne 15 000 piastres. » L'Arabe se jette à genoux en remerciant, et pour le consoler le maître lui loue bien souvent la maison, pour l'année, au prix qu'il l'a achetée.

Avec de pareils procédés, il est aisé de comprendre que Sa Hautesse a dans la main toute la fortune des Arabes. Citons un autre exemple entre mille. Quelques jours avant mon retour à Zanzibar, mourut un riche Arabe dont la fortune était estimée à 250 000 piastres. Le testament était en règle, les héritiers s'apprêtaient à se partager ces belles dépouilles, quand Saïd Bargach leur fit savoir qu'il les déchargeait de ce soin et s'instituait exécuteur testamentaire. D'exécuteur testamentaire à légataire universel il n'y a qu'un pas, et le soir tout l'avoir du défunt prenait le chemin du palais.

Je n'essayerai pas de protester contre ces usages exotiques. Je suis aujourd'hui blasé sur les souffrances du Noir, et l'Arabe, son maître, m'est encore moins sympathique, mais que les Anglais me permettent de sourire de leur prétendue philanthropie, de cette immense comédie qu'on appelle traité de sir Bartle Frere, de toutes ces distinctions honorifiques accordées au premier négrier du monde, pour le chaleureux concours qu'il a apporté à la suppression de la traite!

Je ne saurais trop insister sur ce qu'il y a d'odieux dans la conduite de ce potentat qui, se sentant tomber, s'en prend à la fortune de ses propres sujets pour se donner quelques dernières années de jouissances. Aussi est-il cordialement détesté de son peuple, qui l'aurait même supprimé depuis longtemps s'il ne le voyait soutenu, c'est triste à dire, par les premières puissances de l'Europe.

L'Arabe, autrefois, vivait tranquille du revenu de ses terres, entouré et respecté de ses esclaves, qui, quoi qu'on en dise, n'avaient pas un bien malheureux sort. Le traité de sir Bartle Frere survient et lui porte un coup mortel, en supprimant les bras qui le faisaient vivre : encore pourrait-il s'en relever, ou au moins se faire à sa nouvelle situation, si l'Indien ne le réduisait à la dernière misère en lui prêtant de l'argent. Criblé de dettes, il se charge alors du stock d'étoffes que lui prête le même Indien, et part pour l'intérieur ; pendant cinq ou six ans il mène la rude vie des caravanes, courant de Bagamoyo à Tabora, de l'Uemba à l'Uganda, rentre enfin à Zanzibar, chargé d'un ivoire qui ne lui appartient pas, puis repart de nouveau pour faire face à de nouvelles dettes. Pendant ce temps, le traité s'est relâché de sa rigueur première; l'Indien, engraissé, propriétaire de

terrains considérables, rachète les esclaves de l'Arabe et devient le véritable maître de l'île.

Je ne vois dans toute cette histoire que l'œuvre d'une politique adroite, mais de philanthropie, point. L'exemple de Gordon Pacha autorisant la traite par une proclamation officielle dans sa dernière campagne du Soudan prouve le cas que l'on doit faire des sentiments humanitaires invoqués par nos voisins !

Quant aux autres résultats du traité, je ne vois pas quels ils peuvent être. L'arrivage des esclaves a diminué, mais le commerce en continue comme par le passé. Les autorités anglaises connaissent comme moi l'existence à Zanzibar de deux marchés ouverts dont je pourrais leur donner l'adresse ; elles n'ignorent pas, enfin, l'existence de ces courtiers qui courent de porte en porte pour mettre aux enchères leur noire marchandise.

A côté de cette tolérance dans la ville même, on s'étonne à bon droit de la chasse effrénée qui se fait sur la côte, à l'aide des bateaux de guerre. Stimulées par le *prize money*, les canonnières anglaises sont toujours à la poursuite des boutres arabes. Je n'ai pas à flétrir ici un pareil système d'encouragement, qui ne trouverait pas dans notre marine un sous-officier pour s'y prêter, mais il me semble cependant qu'après les faits regrettables auxquels le *prize money* a donné lieu, le gouvernement de la reine aurait honneur et avantage à le supprimer.

Je pourrais citer l'exemple de plusieurs Européens qui, traversant en boutre le canal, ont, la nuit, entendu siffler des balles à leurs oreilles sans qu'aucune sommation préalable leur eût été faite pour reconnaître leur identité. Ces messieurs se sont contentés d'excuses ; j'aurais, pour ma part, été plus exigeant. Mais je veux raconter l'assassinat du commodore B... pour montrer jusqu'à quel point d'exaspération la brusquerie des procédés employés a poussé les Arabes.

En 1881, le 3 décembre, le commodore B..., prévenu du départ pour Pemba d'un boutre chargé d'esclaves, se lançait à sa poursuite, avec son secrétaire, dans une petite chaloupe à vapeur montée par douze hommes de l'équipage du *London*. Les renseignements se trouvaient exacts, et le boutre fut rejoint à peu de distance de la côte de Pemba ; il battait pavillon français, bien qu'il n'en eût pas le droit, et n'était monté que par le capitaine arabe et cinq hommes d'équipage. Il avait de plus un chargement d'esclaves.

Peu habitué à des ménagements avec les négriers, le commodore B... salua le boutre de quelques balles en guise de sommation, puis mit le cap sur lui pendant qu'il carguait sa voile. La chaloupe accostait sans aucun

souci du danger, quand un coup de feu tiré à bout portant renversa le commodore. Au même instant le capitaine arabe, armé de son sabre, sautait dans la chaloupe, massacrait le secrétaire et un matelot, pendant que, chose au moins étonnante, les douze hommes d'équipage se jetaient à l'eau pour gagner la côte. Le cadavre du commodore, resté dans la chaloupe, portait vingt-cinq blessures.

On conçoit l'émotion légitime que ce malheur souleva à Zanzibar. Sur une note relative au pavillon français que portait le boutre, envoyée par le consul général anglais, M. Ledoulx se rendit à bord du *London* pour faire une enquête, mais des ordres avaient été donnés à tout le monde et aucun des matelots ne voulut parler. Certes l'occasion était belle de rompre le traité anglo-français qui assure l'existence des États de Zanzibar, mais il n'y avait pas un seul bateau de guerre en rade.

Après maintes recherches, M. Ledoulx parvint à prouver que le boutre n'avait aucun droit au pavillon qu'il portait. Quant à l'auteur du crime, cerné à Pemba par les troupes du sultan, il se défendit bravement et ne se rendit que couvert de blessures. Le lendemain de son arrestation, il mourait à bord du *Philomel*, dont le major lui avait amputé un bras et une jambe. Son frère, trahi peu de jours après, était saisi et se trouve encore dans les cachots du sultan.

Quoi qu'on fasse, on n'empêchera jamais la traite sur la côte. Il arrive souvent qu'un négrier facétieux écrive au commodore du *London* pour le prévenir du jour et de l'heure à laquelle il doit prendre la mer : allez donc le poursuivre dans les marigots, au milieu des bas-fonds qui encombrent les embouchures. Plutôt que de perdre leur prestige dans une poursuite presque toujours illusoire, les bateaux de guerre feraient mieux de restreindre cette chasse à l'homme à l'arrêt des boutres qui cherchent à introduire des esclaves dans les diverses îles de la côte, dont la surveillance est aisée.

C'est à ce dernier rôle que se réduit l'action des bateaux français en station dans ces parages. J'en vis croiser deux pendant mon séjour, le *Forfait* et le *Boursaint*. Quels moments charmants j'ai passés à leur bord, en compagnie de camarades que bien souvent depuis j'ai désespéré de jamais revoir ! Puisque je parle du *Forfait*, que l'amiral Le Timbre me permette ici de le remercier du service qu'il m'a rendu en autorisant le *Boursaint* à transporter mon expédition à Dar-es-Salam ; si je n'ai pas eu de désertion au départ, c'est à lui que je le dois en grande partie.

Je m'étais astreint à un séjour de trois mois à Zanzibar, autant pour apprendre le *kisouahili* que pour avoir une idée des mœurs et usages des

Vuanguana (hommes libres) qui devaient composer ma caravane. Par suite de circonstances malencontreuses, ce séjour fut porté à quatre mois. Je ne saurais trop engager ceux qui me suivront à ne pas partir trop précipitamment. Ce n'est que par une étude attentive et patiente qu'on arrive à connaître le caractère retors du Noir en général et du Zanzibarite en particulier, et ce n'est qu'en le connaissant bien qu'on peut en faire quelque chose.

La vie de Zanzibar, au reste, ne manque pas de charmes. De bon matin, le capitaine Cambier et moi, nous allions tirer à la cible sur la plage, à 2 kilomètres de chez nous ; vers huit heures, le soleil est déjà haut, et il fallait songer alors à rentrer pour assister à l'audience que je donnais chaque jour chez moi à la gent nomade de la ville, Arabes aussi bien que Vuanguana. Quand un Européen a annoncé ses projets de voyage, les coureurs de caravanes aiment à venir chez lui le questionner sur les pays qu'il veut traverser, les hommes qu'il compte engager ; ils veulent voir ses armes, les richesses de toutes sortes qu'il compte emporter. L'Européen, à son tour, prend plaisir à les interroger sur les contrées qu'ils connaissent, à démêler sous ces masques de jais les défauts ou qualités de ceux qui briguent la faveur d'être chefs ; il trouve enfin souvent l'occasion de réduire à leurs justes proportions certaines histoires qu'il a lues dans les livres.

Qui ne connaît, par exemple, celle des célèbres « fidèles » de Livingstone, qui, au péril de leur vie, rapportèrent à Zanzibar le corps de leur illustre maître? Suzi et Chuma me faisaient quelquefois l'honneur d'une visite, et, questionnés sur les mobiles qui les avaient poussés à rapporter les restes du grand maître, me répondaient infailliblement :

« Maître, tu connais les usages ; pouvions-nous rentrer à Zanzibar les mains vides sans que le consul anglais nous demandât :

« — Suzi, qu'as-tu fait du grand maître?

« — Le grand maître est mort dans l'Ilala !

« — Mensonge ! tu l'as jeté en route. »

« Alors au lieu de nous payer, on nous mettait en prison ; tandis qu'en le rapportant, nous faisions preuve de bonne volonté et nous avons touché tout notre argent.... (Touchante abnégation ! admirable dévouement !)

— Puisque tu as vu l'Europe, comment trouves-tu Londres ?

— Oh ! bien beau ! bien beau ! maître, mais il n'y a ni tambou, ni popo (bétel et noix d'arec). Pour nous autres, hommes noirs, Zanzibar vaut mieux. »

Je voudrais placer ici une petite étude du Mguana, de cette tête légère,

de ce caractère singulier, aujourd'hui dévoué, bon enfant, demain sans cœur, sans l'ombre d'un sentiment humain, mais j'aurai souvent dans cet ouvrage occasion de parler de lui ; ce n'est qu'en le suivant jour par jour qu'on arrive à le connaître.

L'après-midi se partageait entre les leçons de grammaire kisouahili et des courses dans les magasins goanais, où je trouvais chaque jour quelques menus objets pour compléter mon matériel.

Vers cinq heures nous quittions la ville pour nous égarer au pas de nos montures, à l'ombre des frais ombrages de la campagne, dans les champs de sorgho, de giroflier. Notons en passant que le café de Zanzibar n'a jamais existé que dans l'imagination de certains épiciers parisiens. Tout celui qui se consomme dans l'île vient d'Aden, de la mer Rouge ou d'Anjouan.

Le soir nous retrouvait sur la terrasse de la maison, en face d'une tasse de thé, devant le grand spectacle de ces nuits calmes et énervantes des tropiques; au loin, dans l'ouest, au-dessus de la mer d'huile du canal, les derniers rayons du soleil couchant dessinaient quelquefois la ligne brumeuse des montagnes de l'Usagara, évoquant à la fois et les souvenirs du passé et les appréhensions de l'avenir.

Deux petites excursions à la grande terre vinrent rompre la régularité de mes occupations. La première, pour suivre M. Hore, le missionnaire bien connu pour tous les services qu'il a rendus à l'abbé Debaize, et qui, partant pour le Tanganika, m'avait obligeamment proposé de l'accompagner pendant quelques jours. J'avais tout intérêt à voir une caravane en marche et à savoir comment M. Hore transportait le bateau qu'il devait lancer cinq mois plus tard sur le lac.

Les missionnaires anglais préfèrent à la route de Bagamoyo celle qui part de Saadani et vient rejoindre la première à Mpuapua. Toutes deux sont également fréquentées, mais les désertions dans les caravanes, qui furent très nombreuses en commençant, et les déboires qui en résultèrent pour M. Hore, n'étaient pas faits pour m'engager à prendre l'une ou l'autre; aussi me décidai-je à choisir Dar-es-Salam comme point de départ. Je quittai M. Hore à sa troisième étape, en lui adressant tous mes souhaits de réussite et de bonne santé ; je devais le retrouver un an plus tard, sur le Tanganika, dans ce même bateau qu'au prix de mille fatigues il avait enfin réussi à conduire jusqu'au lac.

Dans une seconde excursion je débarquai un jour à Bagamoyo avec le capitaine Duval, un de nos plus enragés *sportsmen* parisiens, qui, las du sanglier et du faisan, venait chercher sur la côte d'Afrique des émotions plus mâles. Le Père Étienne nous reçut avec cette obligeance que tous les

Européens de Zanzibar connaissent, et passa toute une journée à nous piloter dans la mission : journée charmante, du reste, occupée à courir d'un atelier à l'autre, à nous promener dans de superbes plantations de cocotiers, à admirer l'église et les corps de logis, deux belles constructions en pierre dont se ferait honneur un architecte habile.

Le surlendemain de notre arrivée, nous quittions Bagamoyo, et, après huit heures d'une marche effrayante dans les boues argileuses du Kingani, nous venions camper dans un petit village au nord de notre point de départ; la marche suivante nous amena en plein terrain de chasse. A l'heure où j'écris ces lignes, je vois souvent le capitaine Duval, qui veut bien me compter au nombre de ses amis : au milieu du brouhaha de la capitale, au Bois ou ailleurs, que de fois ne nous sommes-nous pas rappelé ces soirées au bivouac, ces longues veillées où, la pipe aux dents, assis sur une caisse, à la clarté incertaine de quelques tisons de bois vert, nous interrogions nos Noirs sur la meilleure route à prendre pour le lendemain. Nous parlions peu de Paris alors; à Paris, au contraire, l'Afrique revenait constamment dans nos conversations.

Le capitaine Duval obtint les plus beaux résultats avec ses express rifles sur les élans, cobes à croissant, hippopotames, et plus tard sur les girafes et antilopes de toutes espèces; je dus, pour ma part, reconnaitre l'insuffisance de mes armes et me convaincre de l'expérience qu'il faut acquérir pour envoyer froidement et sûrement sa balle.

Lancés à la poursuite d'un cobe, nous débouchâmes un jour sur la grande route de Tabora. Que de souvenirs rappelle ce petit sentier qui n'a pas vingt centimètres de largeur et que les herbes recouvrent aux trois quarts! Stanley, Burton, Cameron et bien d'autres ont passé là, la tête pleine de leurs grands projets; il y a cinq ans à peine, ce pauvre abbé Debaize les suivait pour aller mourir à Oudjiji. Enfin Maizan fut massacré à quelques pas d'ici.

Je ne puis quitter ces parages sans envoyer un souvenir à ces deux expéditions françaises, qui, pour avoir fini malheureusement, n'en ont pas moins jeté leur lustre sur notre pavillon.

C'est à l'enseigne de vaisseau Maizan que revient l'honneur d'avoir le premier attaqué l'Afrique tropicale par Zanzibar. En 1845 il arrivait dans l'île chargé d'une mission du gouvernement, et, après huit mois de séjour, il partait un peu précipitamment pour Bagamoyo, fuyant le rappel que venait de lui apporter un bateau de guerre.

Maizan était venu à Zanzibar à une époque fâcheuse, nous dit Burton ; on y parlait des projets ambitieux de la France, toujours soupçonnée de

vouloir s'établir dans les ports de la côte, et les Banians tremblaient pour leur commerce. Voyant dans l'entreprise du jeune enseigne les préliminaires de l'expédition redoutée, ils usèrent probablement de leur influence sur les Vuararamo pour obtenir qu'on les débarrassât du voyageur.

On a beaucoup reproché à celui-ci de s'être chargé d'objets de valeur qui pouvaient exciter la convoitise des indigènes, ce qui n'est une faute qu'autant que l'on n'a pas assez de fusils pour défendre ses richesses. Sa seule imprudence est vraisemblablement d'être allé se confier seul aux mains d'un chef indigène, Mazounguéra, chef de Dagilamora.

Le 10 août 1845, M. Broquant, consul de France à Zanzibar, recevait une dernière lettre, dans laquelle le voyageur se plaignait de la position embarrassante où le mettait l'infidélité de ses domestiques : « Je suis perdu, disait-il, si vous ne me tendez la main; je fais appel à l'intérêt que vous n'avez jamais cessé de me témoigner : je mets en toutes choses Hamadi à ma place : veuillez, je vous en supplie instamment, lui donner toute l'assistance possible, afin qu'il puisse rassembler mon bagage et revenir ici promptement. »

Je reprends dans Burton le récit de ses derniers moments. « Au bout de peu de jours, passés dans les meilleurs termes avec Mazounguéra, son faux ami, ce dernier lui reprocha les cadeaux qu'il avait faits à d'autres chefs, et, sans rien vouloir écouter, l'Africain, saisi d'une fureur subite, s'écria en regardant son hôte : « Tu vas mourir à l'instant! » Un corps de sauvages portant deux longues perches se précipita dans la case. Frédéric, son domestique, sauvé par l'épouse du chef, cria à Maizan de courir vers cette dernière et de la toucher afin d'être inviolable. Mais on se hâta d'éloigner la libératrice; on attacha l'infortuné par les bras et les jambes à l'une des perches dont les esclaves étaient munis, on lui tint la tête avec une corde passée à travers le front, et il fut porté à cinquante mètres du village auprès d'un baobab que j'ai vu. Mazounguéra lui trancha d'abord toutes les articulations, pendant que retentissait le chant de guerre et que le tambour battait une marche triomphale. Puis, entamant la gorge de sa victime, et trouvant son couteau émoussé, l'infâme s'arrêta pour en aiguiser le tranchant, et termina son œuvre sanglante en arrachant la tête avant que la décollation fût complète. »

Ainsi mourut à vingt-six ans un galant homme, plein de cœur, de savoir et d'avenir, dont le seul défaut était la témérité; c'est de ce nom, du reste, qu'on appelle souvent l'esprit d'initiative lorsque la fortune ne sourit pas au courage.

Pour parler de l'abbé Debaize, le second Français qui partit de la côte

orientale, je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'excellente brochure publiée par le regretté M. Rabaud, président de la Société de Géographie de Marseille. Après l'avoir secondé à son départ, M. Rabaud a tenu à lui rendre un dernier hommage après sa mort; je ne puis que m'associer aux termes émus dans lesquels il nous dépeint ses derniers moments.

Nature ardente, généreuse, avec une constitution robuste, l'abbé Debaize a peut-être succombé pour avoir eu trop de confiance en ses propres forces. Une première insolation à Aden vint le punir d'avoir négligé les conseils des personnes compétentes, qui savent ce qu'il en coûte aux tempéraments sanguins de s'exposer imprudemment au soleil de la côte : plus fort on est, plus bas on tombe quand la maladie vient vous secouer, et pour la fièvre, en particulier, on pourrait presque ériger en principe que les tempéraments les plus débiles sont ceux qui lui résistent le mieux.

Le 7 août 1879, le voyageur partait de Bagamoyo avec cinq cents Vunyamuézi et trois cents Vuanguana de Zanzibar, la caravane la plus nombreuse qu'on ait jamais vue sur la route de Tabora. Pour un Européen seul, l'entreprise était considérable; avec une énergie que la maladie n'a pu vaincre que sur son lit de mort, il réussit cependant à gagner Oudjiji en six mois de route. Il y arriva complètement aveugle, les pieds ulcérés à la suite de cette longue marche, faite en partie sans chaussure, brisé enfin par une dysenterie qui devait l'emporter un mois plus tard.

Les derniers renseignements que nous avons de lui sont renfermés dans une lettre adressée au consul de France à Zanzibar par M. Hore, agent de la *London Missionary Society*, lettre que M. Rabaud a traduite dans sa brochure.

Au cours du voyage du malheureux explorateur il s'était passé un incident qui donna lieu à beaucoup de commentaires.

A son arrivée dans le Mgunda Mkali la caravane fut attaquée, comme il arrive si souvent dans ces parages, par une bande de Rougas-Rougas. Ayant réussi à s'emparer de sept des coupables, l'abbé Debaize les fit fusiller séance tenante. De là, fureur de tous les villages environnants, qui jurèrent de se venger d'une façon éclatante.

Un hasard malencontreux amena un peu plus tard dans ces parages M. Penrose, missionnaire anglican, avec une caravane peu ou point armée, selon l'usage desdits missionnaires. Attaqué comme Debaize, Penrose se vit bientôt abandonné des Vuanguana désarmés; acculé à un arbre, il défendit bravement sa vie, et finit par succomber sous le nombre.

Certes Debaize était la cause involontaire de ce massacre, mais a-t-il fait autre chose que d'user du premier des droits de la guerre?

Pouvait-il supposer qu'un Européen viendrait après lui, sans armes et sans guide d'aucune sorte? Sans discuter ici les ordres plus ou moins fondés d'une Église qui défend à ses disciples de verser le sang d'autrui, je me permets de croire que nous aurons toujours, nous autres simples mortels, le droit et le devoir, tout en préparant de notre mieux la route pour nos successeurs, de répondre à une attaque et de la punir sévèrement toutes les fois que les circonstances l'exigeront.

Debaize était un noble cœur et nous serons toujours fiers de le compter au nombre de nos concitoyens. Sa mort répandit un nouveau voile de deuil sur l'histoire des expéditions françaises de la côte orientale. La Providence semblait vouloir nous empêcher de prendre notre part de la grande œuvre que l'Europe poursuivait dans le noir continent.

Combien d'autres souvenirs se pressent en foule sur cette route si tristement célèbre de Tabora! Quelle âme généreuse trouverait des paroles assez élevées pour remettre en lumière l'histoire de tous ces martyrs de leur dévouement à une grande cause?

Je quittai le capitaine Duval à deux marches dans le nord de Bagamoyo, et je rentrai à Zanzibar pour donner la dernière main aux préparatifs de mon départ.

Sur ces entrefaites, M. Ledoulx venait de rentrer à Zanzibar, accrédité pour la deuxième fois consul auprès de Sa Hautesse. En dehors du plaisir qu'on éprouve toujours, loin de la mère patrie, à serrer la main d'un compatriote, ce ne fut pas sans une joie profonde que je vis arriver un agent officiel de notre gouvernement, dont l'autorité et le savoir-faire m'étaient nécessaires pour aplanir les grosses difficultés qui s'amassaient à mon horizon.

De sa longue et brillante carrière, M. Ledoulx avait retiré une connaissance approfondie du caractère oriental ; son premier séjour dans l'île l'avait mis au courant des subtilités de ce petit gouvernement ; les bonnes relations qu'il a su constamment conserver avec Sa Hautesse me furent, comme je le dirai plus loin, particulièrement précieuses. A Paris, M. Ledoulx m'avait obligeamment chargé de lettres pour les diverses personnalités de Zanzibar, mais ces lettres ne suffisaient plus dans les circonstances dont je vais parler, sa présence seule pouvait me sauver. Que de tracas ne lui ai-je pas valus! Qu'il sache au moins le souvenir profond que je conserve de ses bontés.

Pourrais-je oublier également Mme Ledoulx, l'hospitalité si connue de sa maison, son salon si gai, si plein d'entrain? Que de fois dans mon voyage, à la veillée, me suis-je rappelé ces soirées charmantes! C'était mon dernier

souvenir du monde; je m'y cramponnais comme un naufragé à l'épave qui lui tombe sous la main.

Avant le retour de M. Ledoulx à Zanzibar je n'avais eu que peu d'occasions de parler de mes projets de voyage à Sa Hautesse. Plusieurs raisons de natures diverses me portant à croire que l'autorisation de former une caravane pour l'intérieur ne me serait pas accordée sans difficulté, j'avais préféré attendre le retour de notre consul pour négocier cette grave question. C'est ici l'occasion de jeter un coup d'œil sur la politique extérieure de Saïd Bargach.

J'ai dit en commençant que, lors de mon premier passage (25 août 1882), Sa Hautesse prétendait à la suzeraineté de toute l'Afrique tropicale. Il est vrai que certains chefs indigènes, tels que Mirambo, Mtésa et Méréré, lui payaient un *hongo* ou tribut annuel; mais ce n'est là qu'un don purement gracieux, que Saïd Bargach aurait été bien en peine d'exiger dans le cas où on le lui aurait refusé. Je ne lui connais pour ma part que deux agents officiels dans l'intérieur. Le premier, le gouverneur de Tabora, n'a qu'une autorité nominale, dont il use généralement pour mal faire; il est là pour régler les différends des Arabes entre eux, et, vassal de Mirambo, avec les petites forces dont il dispose il serait parfaitement incapable de porter secours à qui réclamerait et payerait ses bons offices.

Le second, Tippo-Tippo ou Tipoura, est déjà connu de ceux qui ont lu les voyages de Stanley et de Cameron. Depuis vingt ans qu'il court le Centre-Afrique, Tipoura, tant par ses brigandages que par sa générosité, plus affectée que réelle, s'est acquis une notoriété qui le fait à l'heure présente disposer de forces considérables. Il s'intitulait encore en 1882 *mtu a Saïd* (homme de Saïd Bargach), mais aujourd'hui il pourrait bien être en voie de se créer un État indépendant. C'est surtout dans le Manyéma que s'exerce son autorité; il y pille à volonté les indigènes et revient tous les quatre et cinq ans à la côte, avec de lourds chargements d'ivoire et de longues caravanes d'esclaves.

Au moment de mon départ, Tippo-Tippo arrivait précisément à Bagamoyo avec une puissante caravane de deux mille hommes et un chargement suffisant pour acquitter enfin le reste de sa dette à Taria-Topan, ce qui lui permettait dès lors de commencer des opérations pour son compte. Il apportait de plus avec lui quelques nouvelles alarmantes, qui ne tardèrent pas à faire le tour de la ville. Stanley, disait-il, se préparait à remonter le Congo jusqu'au Manyéma; il venait pour trafiquer, faire prendre à l'ivoire la route de l'Océan et ruiner ainsi Zanzibar. Furieux de ses projets, les

Arabes venaient de construire plusieurs forts le long des Stanley-Falls, dans le but de l'arrêter.

Tipoura avait-il pris sur lui de construire ces forts ou en avait-il reçu l'ordre de son chef direct? Peu importait, les forts existaient. Le fait me fut confirmé par M. Wissmann, qui revenait à ce moment de son émouvant voyage à travers le noir continent. Dans les trop courts instants que j'eus le plaisir



M. Ledoulx, ancien consul de France à Zanzibar.

de passer avec lui, M. Wissmann me mit également en garde contre les mauvaises dispositions naissantes des Arabes à l'égard des Européens, qui, dans l'intérieur, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, sont tous frères et solidaires. Aussi, sur ses avis, me promis-je de les éviter autant qu'il serait en mon pouvoir.

Un incident vint bientôt mettre en relief la part qu'avait prise le sultan à toutes les mesures tramées contre Stanley. Au commencement de décembre, le capitaine Cambier reçut de Bruxelles l'ordre d'engager

cinq cents hommes pour le compte du comité d'étude du Haut-Congo. Deux expéditions étaient déjà parties dans les mêmes conditions; menés à l'embouchure du Congo, sur un vapeur, les hommes y passent trois ans, puis reviennent à Zanzibar.

Avec de pareils précédents le capitaine Cambier se croyait permis d'engager ses hommes; aussi fut-il fort étonné de rencontrer une opposition ouverte de la part du sultan.

Un jou. on arrête son grand *Niampara* (chef), le lendemain vingt autres des hommes déjà engagés, bientôt enfin tout ce qui franchissait le seuil de sa porte prit le chemin de la prison : l'empressement de la police était tel qu'on arrêta même huit de mes *boys*.

Cependant un vapeur, venu exprès de Bombay, attendait dans le port; il fallait prendre une décision; un échange de dépêches s'établit entre Bruxelles et Zanzibar, et enfin, à force d'instances, Saïd Bargach accorda deux cents hommes.

On conçoit mes perplexités pendant tout le temps des pourparlers : si l'on refusait des hommes au capitaine Cambier, on était moralement obligé de m'en refuser aussi, et la perspective d'aller former une nouvelle caravane à Mozambique ne me souriait guère. M. Ledoulx sut heureusement me tirer de ce mauvais pas, et ce n'est pas le moindre des titres qu'il a acquis à ma reconnaissance. Sa Hautesse ne céda pas sans difficultés, mais enfin elle céda : je la remercierais volontiers, si plus tard elle ne m'avait pas fait payer si cher cette faveur d'un moment.

Avant de quitter l'île, il ne serait pas hors de propos de jeter un rapide coup d'œil sur la situation commerciale de Zanzibar.

Comme je l'ai dit plus haut, le sultan de Zanzibar afferme les revenus de la douane, pour une période de cinq ans, à de riches Indiens, qui perçoivent les droits en son nom et s'engagent à lui verser annuellement une somme déterminée et longtemps débattue. Ils ne sont pas tenus à fournir des détails statistiques, et la crainte de se voir évincer par un concurrent à l'expiration de leur bail, aussi bien que le désir de cacher au public le montant des bénéfices de leurs fermages, les engagent à décliner toute demande d'information. Aussi n'est-il possible que de donner approximativement le chiffre des entrées et des sorties du port de Zanzibar et des points de la côte d'Afrique qui en dépendent. Je crois toutefois pouvoir assurer que les valeurs suivantes, basées sur les transactions des trois dernières années, peuvent représenter le mouvement commercial annuel de Zanzibar.

EXPORTATIONS

Ivoire	Fr. 12 000 000
Caoutchouc	2 500 000
Sésame	1 200 000
Copal	3 000 000
Orseille	5 000 000
Peaux	4 000 000
Girofle	4 250 000
Cire-Encens	375 000
Divers	3 000 000
Coprah	900 000
Total	Fr. 36 225 000

IMPORTATIONS

Calicot américain	3 225 000
— anglais	3 000 000
Mouchoirs de couleur suisses	1 200 000
Mousselines peintes ou brochées	1 000 000
Armes (fusils, lames de sabre)	1 500 000
Poudre (monopole du sultan)	1 800 000
Pétrole	1 200 000
Fer et métaux divers	2 000 000
Bimbeloterie	1 500 000
Verroterie de Venise	2 800 000
Soieries et draps	920 000
Fil d'or et d'argent	780 000
Denrées coloniales	1 250 000
Charbon de terre	1 750 000
Fibres de cocotiers (importées des Comores)	600 000
Gros et petit bétail	800 000
Riz et céréales de l'Inde	7 500 000
Total	Fr. 32 825 000

L'Angleterre, les États-Unis et l'Allemagne dépassent dans des proportions considérables la part afférente à notre commerce dans ces transactions. Le voisinage de l'Inde donne à la première de ces nations un avantage incontestable, que le nombre des Indiens établis à Zanzibar lui assurerait d'ailleurs.

Les États-Unis viennent en second lieu et doivent cette situation aux relations qui sont établies depuis de nombreuses années entre Zanzibar et les ports américains. Les transports se font par voiliers.

Quant à l'Allemagne, qui possède plusieurs comptoirs à Zanzibar, son activité commerciale s'accroît tous les jours et suffit pour expliquer ses récentes acquisitions dans l'Usagara.

Il serait oiseux de répéter ici que le manque d'initiative et d'esprit d'entreprise est la cause principale du peu d'importance de notre commerce. Les produits de notre industrie sont appréciés sur la côte orientale d'Afrique comme partout ailleurs ; mais leur qualité supérieure ne permet pas à nos fabricants de les donner aux prix auxquels nos concurrents réduisent leurs produits similaires, d'une fabrication moins soignée ou plus commune. N'y aurait-il pas lieu de souhaiter que nos manufacturiers, plus avisés, transformassent une partie de leur outillage, se servissent de matières premières moins coûteuses et fournissent à des conditions moins onéreuses des produits plus ordinaires? Je suis persuadé qu'ils seraient vite en mesure de se rembourser de leurs frais et de réaliser des bénéfices, si leurs marchandises répondaient mieux aux besoins économiques des populations auxquelles elles sont destinées.

Je crois devoir faire observer, en terminant cette note succincte sur le commerce de Zanzibar, que cette île est l'entrepôt général des vastes régions qui s'étendent du littoral aux grands lacs, et que le Zanguebar comprend toute la côte depuis le cap Guardafui au nord jusqu'au cap Delgado au sud. Les chiffres ci-dessus se rapportent donc à de vastes territoires, dont les besoins augmentent tous les jours, et qui n'ont pas d'autre point de ravitaillement que la capitale de Saïd Bargach.

La formation de l'État libre du Congo, les prises de possession allemandes, modifieront notablement les conditions dès que de nouvelles voies seront ouvertes, aussi m'a-t-il paru intéressant de donner aujourd'hui ces notes rapides qui serviront, dans la suite, de points de comparaison entre l'état actuel et la situation qu'un avenir prochain nous réserve.

Le 4 décembre je disais adieu au capitaine Cambier, qui allait conduire ses Zanzibarites au Congo, et, aussitôt après son départ, je m'occupai d'engager les miens. Je passe sous silence tous les détails du matériel. Burton s'est longuement étendu là-dessus, je ne trouve rien à ajouter à tout ce qu'il a si exactement décrit.

Le 15 décembre au soir, tout mon personnel et mon matériel se trouvaient à bord du *Boursaint*, dont le commandant, M. Boutet, avait obligeamment consenti à me conduire à Dar-es-Salam et qu'avait bien voulu accompagner notre consul général, M. Ledoulx.

Il m'avait fallu engager :

20 hommes pour mon bateau ;
13 pour mes caisses ;

5 pour mes lits, tentes, tables, objets divers;
10 pour les cartouches;
65 pour les charges d'étoffe et de perles.

Enfin 7 chefs. En tout 120 hommes. Le transport de mon bateau m'avait obligé d'atteindre ce chiffre, qui devient vite embarrassant si l'on songe à la difficulté de se procurer des vivres. Cinquante hommes armés peuvent du reste passer partout.

Comme armement, j'avais : 25 fusils Gras, 60 fusils de percussion. 4 000 cartouches Gras et 5 barils de poudre.

CHAPITRE III

Départ de Zanzibar. — Dar-es-Salam. — Visite au cadi. — Distribution des charges aux porteurs. — Nuit bruyante. — La caravane en marche. — Adieux à mes compagnons. — Portraits des principaux de mes hommes. — Premières étapes. — L'Uzaramo. — Arrivée à Kamruka. — Première distribution d'étoffes; exigences inattendues de mes hommes. — Le printemps centre-africain. — Observations de longitudes et de latitudes.

Le 17 décembre 1882, aux premiers rayons du soleil, le *Boursaint* levait l'ancre, et, après quelques heures de traversée sous ce soleil brûlant qui éclaire le canal, nous venions mouiller vers trois heures de l'après-midi dans le ravissant petit port de Dar-es-Salam. Qui ne connaît de la côte que l'interminable plage de Bagamoyo et de Saadani éprouve un vrai soulagement à l'abri de cette petite anse bien fermée, la seule de son espèce depuis Guardafui jusqu'à Natal.

Ici, plus de marigots, plus de ces bancs de sable que la marée laisse à découvert sur des milles d'étendue, mais une côte bien sèche, montant assez brusquement de la mer, couronnée par de gros bouquets de manguiers et de bananiers, qui sont dominés eux-mêmes par les longues tiges des cocotiers, gracieusement inclinés au vent de la mousson.

L'entrée, avec ses brusques détours, n'est permise qu'aux vapeurs, mais l'ancrage est des meilleurs, et, dans un pays moins déshérité, ce port eût été certainement appelé à un avenir brillant. De vieilles murailles lézardées, des pans de mur à moitié écroulés sont tout ce qui reste de l'ancienne Dar-es-Salam, dont Saïd Medjid avait pensé faire un centre commercial. L'herbe pousse dans ces rues tirées au cordeau, dans les interstices des murailles; tout dort dans ces ruines pittoresques, hormis les corbeaux et les vautours qui y ont fait leur domicile.

Le manque d'eau potable a depuis des années dispersé la population; ce qu'il en reste vit dans des paillottes, à côté de l'ancienne ville, qui compte à peine deux ou trois centaines d'indigènes et vingt-cinq Indiens, toujours

prêts à exploiter les caravanes qui viennent des environs apporter l'orseille et la gomme copale. Comme au temps de son ancienne splendeur, Bendar-es-Salam a encore son cadi gouverneur, avec une vingtaine d'irréguliers qui vivent là modestement du petit revenu qu'ils se font de la traite des noirs.

Une heure après le mouillage, tout mon bagage était à terre, et je fis dresser mon camp sous un grand manguier, dans le lieu le plus central de la ville. Pendant ce temps, M. Ledoulx faisait prévenir le cadi de sa



Dar-es-Salam

prochaine visite. Je le suivis ainsi que le commandant Boutet, désireux que j'étais d'assister à une entrevue qui devait avoir la plus salutaire influence sur mes projets.

Le pauvre cadi avait probablement pour la première fois l'honneur de recevoir des gens aussi considérables; il se tint de son mieux devant sa porte, entouré de ses bandits, et porta respectueusement à ses lèvres les lettres de Sa Hautesse, que le consul de France lui apportait; puis il me promit ses bons offices pour faire arrêter mes déserteurs. Nous primes note de ces rassurantes dispositions, et il fut convenu que, si j'étais content de ses services, M. Ledoulx ferait parvenir au gouverneur un petit cadeau une quinzaine de jours après mon départ.

Rien n'est plus funeste pour une caravane que la désertion dans le

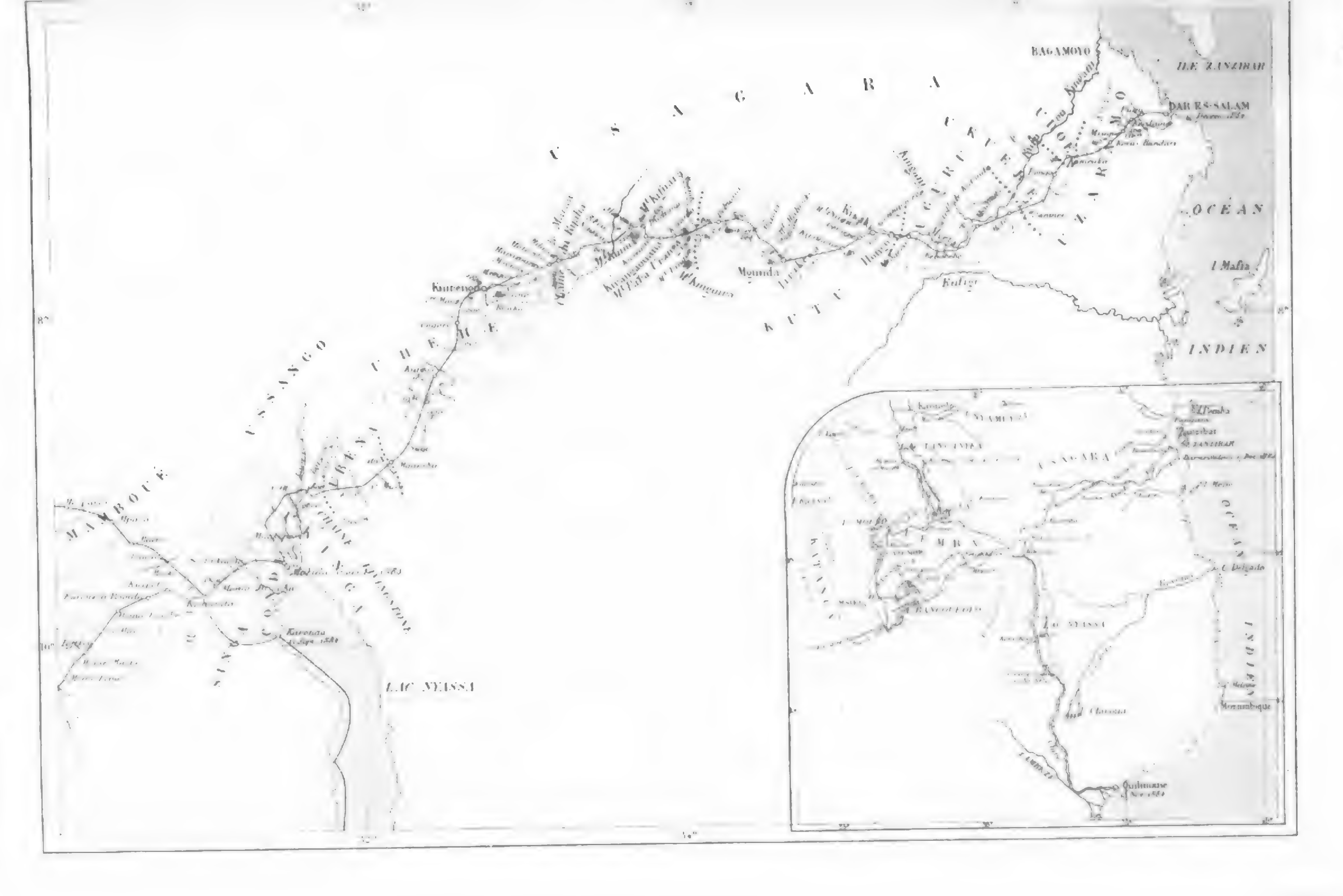
commencement du voyage; on ne saurait prendre trop de précautions pour la prévenir. Ce fut encore pour la réduire à son minimum que je me décidai à ne rester qu'un jour à Dar-es-Salam; le commandant Boutet ne pouvait séjourner plus de quarante-huit heures dans ce port et j'étais bien aise de partir en faisant croire à mes hommes que le *Boursaint* restait pour prendre les déserteurs.

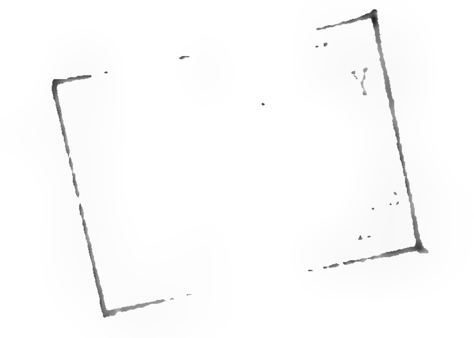
Puis ma caravane se composait exclusivement de Zanzibarites; ne passant pas par Tabora, je n'avais pas à engager sur la grande terre des Vunyamuézi, lourde corvée qui prend souvent plus d'un mois, et généralement donne à l'Européen plus d'un accès de fièvre. La côte d'Afrique, où qu'on la prenne, est partout empestée; ces terrains bas, marécageux, aussi bien sur les bords de l'Atlantique que sur ceux de l'océan Indien, exhalent des miasmes dangereux; aussi étais-je décidé à franchir le plus vite possible les 100 premiers kilomètres qui devaient me conduire sur les hauteurs de l'Usagara.

Ces départs de caravane donnent toujours lieu, du reste, à des scènes de désordre, à la suite des nombreuses libations par lesquelles les hommes cherchent à s'étourdir pour se donner du cœur. Les Indiens venaient se plaindre d'avoir été volés dans leurs boutiques, mes Vuanguana d'avoir reçu des coups, qu'ils avaient bien probablement mérités : j'étais heureux de couper court à toutes ces plaintes par un départ précipité.

La journée du 18 se passa pour moi en arrangements divers. Dans la matinée mes compagnons allèrent tirer les hippopotames, nombreux dans la rivière, où l'un des monstres, en défonçant une baleinière, leur fit courir quelque danger. Dans l'après-midi je m'occupai de faire distribuer les charges à leurs porteurs respectifs, travail qui soulève généralement de grosses difficultés, mais que l'on termina heureusement en deux heures de temps. Peu au courant des coutumes et usages de ces départs, je laissai à mon chef, Nassib, toutes les responsabilités de la chose, et, tranquillement assis sur une caisse, je me contentai d'observer.

Pendant le premier mois du voyage, en dehors des ordres généraux du départ et de campement, l'Européen, à son début, ne peut guère sortir de ce rôle de simple observateur, tant sont nombreuses et variées toutes ces traditions des caravanes que les Vuanguana appellent leurs usages (*dasturi yetu*). Si peu de raison d'être qu'aient beaucoup de ces usages, le Zanzibarite y est attaché depuis son enfance et jamais l'Européen ne réussira à l'y faire renoncer. Il fera donc bien mieux, dès le début, de les accepter telles qu'ils sont, plutôt que d'avoir à lutter non pas contre une résistance


BAGAMOYO
ILE ZANZIBAR
DAR-ES-SALAM
U S A G A R A
OCÉAN
INDIEN
I. Mafia
Rufigi
Mgunda
Kutenedo
LAC NYASSA
Zanzibar
OCÉAN
INDIEN
C. Delgado
Mozambique
Quilimane
LAC NYASSA



ouverte, mais contre une opposition sourde qui l'obligera à céder un jour ou l'autre.

J'avais, pour cette circonstance, fait ranger tout mon monde en cercle, devant la tente, autour des charges empilées. Les apprêts terminés et le calme un peu rétabli, Nassib, mon premier *niampara*, qui trône dans le milieu, sa badine à la main, juge le moment favorable pour prendre la parole.

« Vuanguana, mes frères, le maître demande vingt gaillards solides pour porter le bateau! Où sont les gens courageux, les lions? »

A cette apostrophe les derniers murmures finissent par s'apaiser, les têtes se tournent de droite et de gauche, les regards s'interrogent, mais personne ne bouge. La charge que chacun va prendre lui restera probablement pour le reste du voyage, et l'on comprend quel intérêt on a à prendre la plus légère; nullement décontenancé par ce peu d'enthousiasme, Nassib se promène devant le rang; puis, avisant tout à coup un grand colosse qui cherche à se dissimuler :

« Voyons, Songoro, avec tes épaules de buffle, vas-tu laisser le bateau aux enfants et aux *goïgoï* de la caravane, qui en mourront au second ou au troisième camp? »

Songoro, interpellé, sort du rang en redressant sa haute taille.

« Buana, répond-il, tout le monde sait que Songoro n'a jamais reculé devant la peine, mais voilà cinquante ans que je porte des bateaux : j'ai porté celui de Stanley de Zanzibar à la seconde mer; dernièrement encore, au Congo, j'en ai porté plus de vingt-cinq (il voulait parler, je pense, de demi-sections) jusqu'à Stanley-Pool. Les épaules de Songoro sont fatiguées. Nous autres vieux, nous avons droit à des ménagements : c'est aux jeunes à porter les lourdes charges.

— C'est, au contraire, aux vieux des caravanes à donner le bon exemple », reprend Nassib; puis, baissant le ton et se rapprochant : « Allons, Songoro, un bon mouvement; tu fais du bruit pour rien, nous verrons plus loin à changer ta charge, mais prends-la maintenant et tout le monde te suivra. »

Songoro, à ce raisonnement prévu, relève la tête en souriant, puis se dirige vers la plus légère des cinq sections. En même temps Haburnaji sort à son tour pour le suivre en murmurant :

« Mes épaules sont encore les plus solides de toutes : si je ne prends pas le bateau de bonne volonté, le maître me le donnera de force, autant vaut me décider de suite. »

Tous deux soupèsent alors la section suspendue au milieu d'un fort

espar, la chargent sur leurs épaules, éclatent de rire, puis partent au trot pour aller essayer leurs forces en la promenant dans les rues du village.

Ce premier incident a rompu la glace; la seconde petite section est bientôt enlevée, puis les trois grosses, qui demandent quatre porteurs chacune.

Tous partent au trot pour le village et rentrent processionnellement au milieu d'un éclat de rire général. Après les avoir déposées, les seize porteurs vinrent m'adresser une requête.

« Maître, me dit Songoro, tu as nommé Wadi-Saliman chef de bateau, c'est donc notre chef à nous, nous ne relèverons que de lui, et quand nous aurons quelque chose à te demander, c'est lui que nous t'enverrons.

— Non, mes amis, je n'accepterai jamais de réclamations dans les caravanes que de Nassib, mon premier niampara. Wadi-Saliman, comme tous les autres sous-chefs, relèvera de Nassib; quant à Nassib, il ne relève que de moi. »

J'expliquerai plus tard ce paragraphe; prévenu par le capitaine Cambier des jalousies qui éclatent dans les caravanes à la suite des faveurs ou privilèges accordés par tel ou tel chef à ses hommes, je tenais à unifier l'autorité, pour éviter, autant que possible, ces petites querelles intestines.

Un peu vexés de mon refus, ils se retirèrent, en protestant néanmoins de leurs bonnes intentions. « Quel travail dans l'Usagara, maître, avec de pareilles charges sur les épaules! mais après l'Usagara, c'est la plaine à perpétuité et le bateau marchera tout seul. » Si les malheureux s'étaient doutés de ce qui les attendait derrière l'Usagara, se fussent-ils décidés aussi aisément? Si je l'avais prévu moi-même, aurais-je eu le cœur de leur demander ce travail de géants?

C'étaient tous de rudes gars que ces porteurs de bateaux : en majorité jeunes, grands, robustes et habitués à la vie de l'intérieur; mais on y voyait aussi quatre ou cinq vieux à barbe grisonnante, les épaules courbées, la peau collée sur les os, de ces hommes qu'on croirait renverser d'un revers de main et qui, solides comme de vieux chênes, résistent à toutes les épreuves sans jamais se plaindre. Ils ont les dents limées en pointe, le buste couvert de tatouages, voient Zanzibar quinze jours par an et, quand on leur demande où ils sont nés, répondent d'un air vague en montrant l'horizon du sud-ouest au nord-est : « Quelque part là-bas... ».

Ces hommes du bateau devinrent vite mes préférés; tout le temps de leur rude labeur il n'est pas de faveur que je leur aie refusée, et ils ont été à moi corps et âme jusqu'au jour de la débandade, où ils m'ont lâchement abandonné comme les autres.

Après le bateau, la distribution des caisses et autres charges ne donna lieu à aucun incident ; quant aux fusils, ils furent comme de juste enlevés avec enthousiasme : quelques hommes ayant les leurs propres, mes quatre-vingt-dix armes se trouvèrent à peu près suffisantes; six porteurs seulement reçurent de l'argent pour s'acheter une lance.

En congédiant tous mes hommes, je leur annonçai le départ pour le lendemain matin et les laissai libres de vaquer jusqu'au soir à leurs achats de perles, bétel, noix d'arec et autres friandises dont ils allaient bientôt être sevrés.

Le soir, le commandant Boutet nous réunit à sa table, somptueusement installée sur le pont, avec un luxe que je ne devais pas revoir de bien longtemps. Stimulés par le champagne autant que par les vagues senteurs de la brise de nuit, les propos les plus gais furent échangés jusqu'à une heure assez avancée, pour se terminer par les toasts d'usage et souhaits d'heureux retour. De combien de sympathies n'avais-je pas été l'objet? Les dernières heures d'un malade ne sont pas entourées de plus de soins, d'attentions plus délicates que celles qui me furent prodiguées au moment de dire adieu à tout ce que j'aimais. A ceux qui voulurent bien remplacer mes parents et amis absents, j'envoie d'ici l'expression de ma sincère gratitude.

Pendant la nuit le tam-tam résonna dans le village au milieu de cris sauvages; des bandes avinées circulaient bruyamment devant ma tente ; les querelles menaçaient de devenir sérieuses; mes chefs passèrent la nuit à amarrer à des poteaux des gens ivres morts qui se débattaient comme des forcenés. Enfin vers une heure le *kirangozi* ou guide entonna à pleine voix une invocation à la lune et aux étoiles pour attirer sur l'expédition leurs bénédictions célestes.

Ces sauvages ont vraiment une drôle de façon de se préparer aux fatigues du voyage. Les libations ne cessèrent point de toute la nuit. Aussi pas ne fut besoin, aux premiers rayons du soleil, de réveiller personne : en moins de dix minutes les charges furent serrées, et le kirangozi, dans son costume de Rouga-Rouga, alla prendre sa place au milieu du sentier, bientôt suivi de tout mon monde, qui attendit en file indienne.

« Comme vous êtes gai ! furent les premières paroles que m'adressa M. Ledoulx en arrivant avec le commandant Boutet et les officiers du bord.

— Mais, cher consul, comment pourrait-il en être autrement? Aujourd'hui je quitte le monde, ses usages tyranniques, ses conventions ridicules, aujourd'hui je suis libre, mon maître, je ne vais plus dépendre que de ma conscience d'honnête homme, aujourd'hui enfin je commence à réaliser un

rêve caressé pendant plusieurs années : comment pouviez-vous vous attendre à me voir triste? »

La caravane venait de se mettre lentement en marche, et nous suivîmes, escortés des irréguliers du cadi, dans leurs costumes burlesques.

Vers huit heures, les rayons du soleil étaient déjà brûlants, je serrai avec effusion la main à M. Ledoulx et au commandant, en leur exprimant une dernière fois toute ma reconnaissance.

Mes camarades MM. Granjeon de Lépinay, Jorès, de Saint-Quentin et Trabaud tinrent à m'accompagner jusqu'à mon premier camp.

Cette étape, en charmante compagnie, fut pourtant assez fatigante. Au sortir d'un méchant bois de cocotiers, le sentier sablonneux entre dans des buissons d'épines, dans de longues herbes desséchées, qui nous laissent complètement à découvert sous un soleil de feu dont la réverbération brûle le visage. Vers dix heures apparaissent des manguiers, qui déjà ici ont perdu leurs proportions grandioses et que je ne reverrai plus. Dans trois jours, hélas! je ne rencontrerai même plus un seul bananier.

Mon pauvre chien Terras, un cadeau des missionnaires de Bagamoyo, traîne la patte derrière moi, et implore en vain de ses grands yeux un peu d'eau pour se rafraîchir.

Un à un les porteurs de mon bateau passent derrière nous, puis les porteurs de caisses et ceux des charges d'étoffes, qui tous à tour de rôle viennent s'asseoir un instant à l'ombre d'un arbrisseau. Nous voilà en tête, à notre tour, courbant l'échine sous ce soleil de feu et demandant de l'eau à tous les échos d'alentour.

Vers une heure, en passant devant une vieille hutte abandonnée, que mes hommes décorent du nom pompeux de village, on me signale un puits dans les environs. Je fais aussitôt planter ma tente à côté du sentier, pendant que mes hommes arrivent un à un déposer leurs charges.

Mes amis me pardonneront bien le pauvre déjeuner que je leur fis faire en ce triste lieu.

Je vois encore leurs mines effarées à tous devant une petite assiette de riz surmontée d'un poulet d'Afrique plus étique, plus malingre encore que le légendaire poulet maritime. Kamna, mon cuisinier, n'a jamais su cuire qu'à la mode indigène, et, pour ma part, la seule idée de toucher à ma cuisine me révolte. Aussi, pour m'affranchir radicalement de cette corvée, avais-je supprimé dans mon bagage toutes espèces de condiments, l'huile, le vinaigre; j'ajouterai que je me suis repenti bien souvent de n'avoir pas pris de poivre, de moutarde et un peu plus de sucre. Quant au sel, j'ai pu refaire ma provision cinq ou six fois pendant mon voyage.

Mes compagnons reprirent vers trois heures le chemin de Dar-es-Salam. Je les accompagnai quelques minutes; puis, à cinq cents pas de mon camp, je les quittai un peu brusquement en leur disant adieu.

Les scènes d'attendrissement ne sont guère d'usage entre frères d'armes; cependant je sentais, malgré moi, monter de grosses larmes émues, en me séparant ainsi des derniers visages blancs, des dernières figures d'amis que je devais voir de bien longtemps.

Quelle soirée triste et longue!... Mes hommes eux-mêmes semblent m'avoir abandonné. Près de la côte ils ne sentent pas, comme plus loin, le besoin de rester ensemble, de s'entourer d'une palissade, et, tous dispersés dans un rayon de 500 mètres, ils s'occupent à préparer leur modeste repas. A la gaieté d'hier a succédé un morne abattement. Les paroles de M. Ledoulx me reviennent en mémoire. « Comme vous êtes gai! » tinte à mon oreille comme un glas funèbre. Non, vrai Dieu, je ne suis pas gai, tout semble s'effondrer autour de moi.

La fatigue heureusement ne tarde pas à l'emporter sur les idées sombres, et je m'assoupis lourdement sur mon petit lit.

Le lendemain matin la nuit avait déjà chassé toute tristesse. Au point du jour, ma caravane se remettait en marche, quand je reçus, par une escouade des irréguliers du cadi, divers menus objets que m'envoyait le *Boursaint*; il y avait entre autres une glène de bon filin dont je me suis servi bien souvent pour passer les rivières.

Puisque me voilà seul, bien seul, que le lecteur me permette de lui présenter quelques-unes des noires personnalités de ma caravane.

Nassib, mon premier niampara ou chef, est le type de l'Arabe noir né probablement d'un Arabe noir comme lui et d'une négresse de Zanzibar. Grand, long, sec, dur à la peine, il porte, avec cette élégance et ce grand air propres aux Arabes, la chemise blanche de Zanzibar et la *chuka* enroulée sur la tête en guise de turban. Il est un des rares hommes de ma caravane qui parlent et écrivent couramment l'arabe. Il fit ses *salams* régulièrement tous les soirs pendant le premier mois du voyage et ne commença à boire du pombé qu'au Nyassa (les liqueurs alcooliques et le tabac à fumer sont absolument interdits par la secte musulmane des Ibadis).

Les attributions du premier niampara sont aussi nombreuses que variées, et je dois reconnaître que Nassib s'en acquittait à ravir. Je n'ai jamais vu cet homme s'asseoir avant le coucher du soleil. En marche il se tient derrière la caravane, pour surveiller les traînards et prévenir, avec quelques autres, les attaques des Rougas-Rougas, qui se produisent toujours de ce côté, même la nuit. Il n'a guère de repos. Voici l'emploi ordinaire de ses

journées : arrivé au camp, pendant qu'on installe ma tente et qu'on dispose la cuisine, il s'occupe à faire construire le *boma* ou palissade, puis fait empiler toutes les charges bien en ordre, en ayant soin d'étendre dessous deux ou trois branches solides pour les protéger contre l'humidité, et les recouvre ensuite du prélart qui les abrite de la pluie. Vers deux heures généralement, il vient me prévenir que toutes les charges sont complètes et que le camp est installé. Son après-midi se passe à se promener d'un groupe à l'autre, à régler de petits différends, toujours nombreux, à voir quels porteurs il faudra exempter de charges pour le lendemain et à leur trouver des remplaçants, puis à recevoir les réclamations et à me les transmettre quand elles ne sont plus de sa compétence. A la nuit enfin, il vient prendre mes ordres pour la marche du lendemain et les annonce à haute voix dans le camp.

Les Arabes ont quelquefois deux ou trois niamparas de cette sorte, mais ce n'est possible qu'autant que ceux-ci commandent des détachements séparés, autrement il s'ensuit des querelles continuelles.

Une caravane de Zanzibar se passe difficilement de ce qu'elle appelle son *Mzé* ou grand niampara (mot à mot, « vieux, homme d'expérience »). Le Mzé d'une caravane est pour ainsi dire le second du bord, l'homme responsable du service intérieur, c'est le trait d'union entre le *Msungu* (blanc) ou grand maître ou propriétaire de la caravane et le *pagazi*, qui est son esclave. Pour le Mguana, habitué aux Arabes, le maître est toujours un oppresseur; quand il se montre par trop exigeant, le Mzé se charge d'aller lui porter les *maneno* (paroles) des pagazis et de *koroga* (littéralement : de mélanger le tout de façon à faire un *chaouri*, « accord », qui arrange les deux parties). Il est en un mot le défenseur du faible, le protecteur de ses droits contre un étranger, qu'en somme il ne connait pas et qui pourrait bien lui marcher dessus. C'est lui le grand justicier, celui qui rend les étoffes et perles volées par un camarade, qui juge des coups de couteau donnés et reçus, et débrouille enfin les longues et très compliquées histoires de femmes. On lui donne le nom de *Baba* (père); il a toujours dans ses poches une chique de tabac pour ses enfants.

A côté de ce rôle paternel, Nassib savait se montrer dur et sévère quand les circonstances l'exigeaient; aussi, grâce à lui, ai-je pu entretenir pendant un an dans ma caravane une discipline militaire qui a été une des grandes satisfactions de mon voyage. Ses intérêts étaient du reste liés aux miens par l'appât d'une rémunération sérieuse à la fin du voyage; aussi s'est-il toujours montré poli, obséquieux même, jusqu'au jour où, séduit par la perspective d'une superbe affaire commerciale, il m'a honteusement

trahi. Il s'est perdu par trop d'intelligence ; quand le sens moral fait défaut, l'intelligence est le pire des instruments.

Nassib avait pour le seconder dans les affaires générales de la caravane un nommé Tuakali, petit garçon intelligent, avec lequel il avait constamment voyagé dans l'intérieur. Mauvaise tête, frondeur, Tuakali m'était attaché par les mêmes intérêts que Nassib et me rendit de grands services comme interprète. Sur mon parcours j'ai traversé douze ou quinze dialectes différents et je ne l'ai jamais vu embarrassé pour me traduire quoi que ce fût.



Zanzibarite. Ferrouji. Kamna. Nassib. Zanzibarites.

Wadi-Saliman, sous-chef chargé du bateau, venait ensuite par rang d'influence. Grand, long, maigre, insignifiant, il avait été dernièrement patron d'embarcation avec Stanley, mais il ne justifia guère dans ma caravane les bonnes notes qu'il apportait du Congo.

Wadi-Asmani avait la charge de ma tente. Grand colosse à tête bestiale, il passait la moitié du jour à coudre des chemises et à broder des bonnets, l'autre moitié à insulter et à frapper mes hommes. Il s'attira plus tard une réputation de couardise qui finit de le perdre dans l'esprit de tout le monde.

Wadi-Combo avait la garde de mes caisses. Aussi solidement charpenté

que le précédent, il était bon enfant, avec cela gai, plein d'entrain et brave comme son fusil, toujours prêt à faire feu ou à se jeter à la nage dans un torrent. Ce fut Wadi-Combo qui mena la révolte à la fin de mon voyage; je dirai plus loin la décision qu'il y montra. Malgré l'aversion que m'inspire aujourd'hui ce gaillard-là, je ne puis m'empêcher de conserver quelque estime pour sa nature ouverte, franche, et de m'avouer qu'il m'a rendu bien des services.

Ferrouji, le plus jeune de mes chefs, revenait également du Congo, où il avait passé trois ans avec Stanley. Tête chaude quelquefois, même impertinent, Ferrouji rachetait ses défauts par une vivacité d'intelligence qui me fut souvent précieuse. D'une bravoure à toute épreuve, il me servit de patron d'embarcation sur le Bangouéolo.

Kamna avait été aussi engagé comme chef, mais il résilia bientôt ces hautes fonctions pour celles plus profitables de cuisinier, qui lui assuraient chaque jour les restes de mes repas. Ancien marmiton de Cameron et de Stanley, Kamna est bien le travailleur le plus infatigable que j'aie jamais rencontré; en moins d'un mois l'étamage de mes casseroles avait disparu sous ses mains, qu'il employait tout l'après-midi à les fourbir. Mauvais coucheur avec mes hommes, il avait pour moi des attentions délicates, qui me l'attachèrent et me firent lui pardonner souvent ses vols réitérés.

Lors de la révolte, il résista tant qu'il put au courant général, et ne céda que devant les menaces de mort des meneurs; aussi à mon retour à Zanzibar ne pus-je résister à l'envie de le faire sortir de prison avec son frère Babaïdi, mon charpentier, dont nous ferons la connaissance plus loin.

Sous les ordres de Nassib, dont chacun dans la caravane reconnaissait l'autorité, tous ces chefs formaient un noyau d'une réelle valeur.

En marche et au camp, leur rôle est tout de surveillance, ils répondent par exemple des charges qui leur sont confiées et les portent au besoin quand le porteur est fatigué. Mais c'est surtout dans les circonstances délicates qu'il faut voir ces gens-là à l'œuvre. Y a-t-il une rivière à traverser, un pont à construire, un mauvais défilé à franchir dans les montagnes, vous les voyez aussitôt mettre bas leurs vêtements, toujours blancs comme neige, et travailler sans repos ni trêve des journées entières. Pas n'est besoin d'ordre et de sévérité : « Le travail des enfants est fini, le nôtre commence », nous disent-ils. Le sentiment du devoir n'entre cependant pour rien dans cette bonne volonté; il n'y aura jamais place pour une pareille notion dans la cervelle d'un noir : l'amour-propre seul le stimule, mais un amour-propre exagéré comme j'en ai rarement rencontré chez

des sous-officiers. Quand, avec les simples pagazis, je suis journellement obligé, dans les commencements, de faire des exécutions sévères, la moindre réprimande fait bondir tous mes chefs ; hier encore cependant ils portaient leurs charges comme des pagazis.

J'aurais encore quelques figures à présenter, mais j'attendrai pour cela de les mieux connaître.

La première marche fut longue et il y avait avantage à la faire telle, pour empêcher les hommes de revenir le soir au point de départ, dire un nouvel adieu aux alcools des Indiens ; mais, à distance convenable de la côte, je réduisis pendant quinze jours la longueur des étapes. Ce n'est pas en un jour que les têtes et les épaules peuvent se remettre au rude métier de porteur de charges, et je jugeai bon de diminuer la fatigue quotidienne pour éviter les désertions, qui, malgré toutes mes précautions, n'eussent pas manqué de se produire.

J'en eus cependant cinq à regretter vers les quatrième et cinquième journées : encore ces regrets furent-ils atténués, en raison des défauts des déserteurs, qui se trouvaient être des vauriens de l'Uganda. Avec leur humeur querelleuse et sournoise, les Vuaganda sont bien ce qu'on peut trouver de pire à engager : ils se prétendent bons seulement pour le métier d'*askaris* ou soldats, et se font un point d'honneur de ne pouvoir porter une charge. Au départ ils l'acceptent néanmoins, puis ils vous abandonnent aussitôt qu'ils le peuvent, emportant, bien entendu, les gages qu'ils ont touchés d'avance et, chose plus précieuse, leurs fusils. Il me restait malheureusement deux de ces gaillards, qui allaient bien souvent me donner du fil à retordre.

Dans des proportions aussi minimes, la désertion au départ n'est pas très grave. Cinq porteurs près de la côte sont faciles à remplacer momentanément avec les indigènes des pays qu'on traverse, même les moins peuplés ; mais ces auxiliaires ne s'engagent malheureusement que pour un jour, se font payer très cher, et il faut en prendre d'autres à chaque nouveau village.

Le plus sérieux ennui que j'éprouvai dans les débuts provint des maladies simulées ou réelles. Les pieds des hommes qui n'ont pas porté depuis longtemps se coupent vite sur les aspérités du sentier : sous ce soleil embrasé de la côte, la coupure s'ulcère en quarante-huit heures, et il faut non seulement trouver un remplaçant pour la charge du malade, mais encore deux autres porteurs pour le malade lui-même. Les hommes du bateau surtout furent maltraités ; les grosses sections, portées par quatre hommes rangés sur deux lignes, obligeaient au moins la moitié d'entre eux à marcher en

dehors du sentier, ce qui les mettait promptement hors d'état de continuer. Pour parer à cet inconvénient, je fus plus tard obligé de changer de système et de donner ces grosses sections de 80 kilogrammes à deux porteurs seulement.

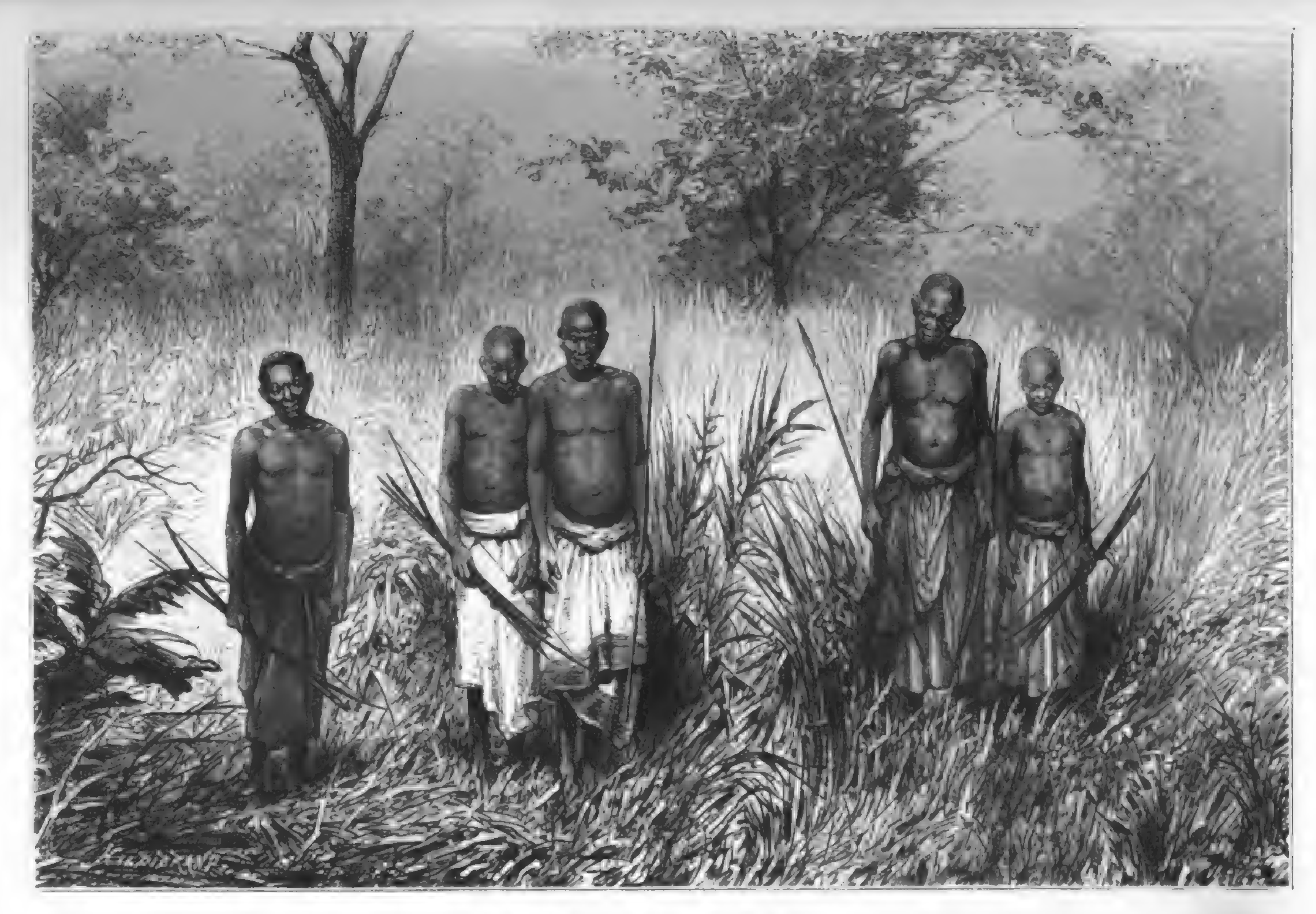
Dans ces parages, la fièvre et la dysenterie ne tardèrent pas à faire des victimes. Le noir, tout acclimaté qu'il est, en souffre comme l'Européen, je pourrais même dire davantage, puisqu'en ce qui me concerne j'ai fait tout mon voyage sans un seul accès grave. Je n'ai cependant jamais remarqué chez eux de ces accès pernicieux qui, sous le soleil des tropiques, enlèvent souvent un homme en vingt-quatre heures. Leurs accès intermittents, quelquefois très violents, durent généralement de six à huit jours, et, sans vouloir médire de la quinine, je n'ai jamais noté une différence bien sensible dans la durée de la maladie entre ceux qui acceptaient mes médicaments et ceux qui les refusaient.

Avec les maladies imaginaires ou feintes, la quinine, par exemple, m'a toujours donné des résultats merveilleux. Tous les soirs, c'était devant ma table une vraie procession de gens à moitié morts, les larmes dans les yeux, se plaignant de douleurs de reins, de feu dans la tête et demandant naturellement à être exempt des charges pour le lendemain. Un bon gramme de quinine à mâcher devant moi les guérissait tout de suite, et j'étais bien sûr de ne plus les revoir.

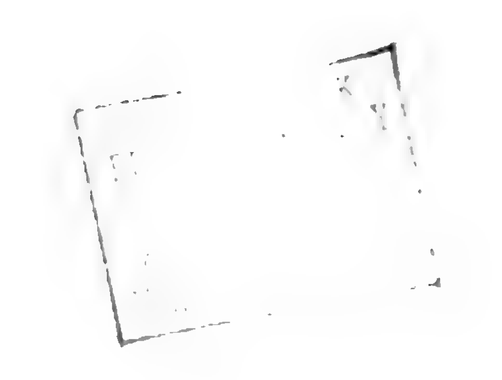
Pugu, où je vais camper le deuxième jour de marche, est moins un village qu'un simple camp. Les huttes, malpropres, à demi effondrées, affectent ou voudraient affecter l'éternelle forme cylindrique avec toit conique : la charpente est en branchages, enduits, sur le pourtour, d'argile fendillée au soleil; la toiture en chaume est à peine suffisante pour protéger l'intérieur contre les petites pluies qui commencent à tomber. Au nombre d'une centaine, elles sont dispersées sans ordre sur un périmètre de 400 mètres et plus; de ma tente, placée cependant dans l'endroit le plus central, il m'est impossible d'en voir aucune, dissimulées qu'elles sont par les buissons, qu'on n'a pas seulement songé à éclaircir.

Le long de la route, plusieurs de ces villages abandonnés et déserts sont déjà venus frapper mes regards ; les habitants ont fui la guerre, les Rougas-Rougas de la côte, les irréguliers du sultan, qui, de temps à autre, viennent faire main basse sur tous les environs, sous le prétexte de s'emparer d'un esclave échappé de l'île ou de punir je ne sais quelle faute imaginaire.

Dans tout l'Uzaramo, ce spectacle de désolation est quotidien ; les indigènes, au torse nu et amaigri, portent dans leurs yeux hagards, leur allure timide et farouche, les signes de cette existence misérable; les femmes,



Vue d'un *puri* et d'indigènes de l'Uzaramo.



groupées à quinze pas de moi, me dévisagent en ricanant; les hommes s'approchent pour demander d'un ton rogue de la poudre et du tabac; pas un bonjour, pas la moindre marque de sympathie.

Les deux sexes se partagent les cheveux sur le haut de la tête et les laissent retomber de toute leur longueur sur les épaules; à l'extrémité de chaque mèche pend souvent une petite boule d'argile dont le poids finit à la longue par détruire en partie la torsion de ces chevelures crépues. Pour tout vêtement ces indigènes ont un morceau de pagne, sale, troué, à peine suffisant pour satisfaire aux plus simples lois de la décence.

Ce ne sont certes plus les Vuazaramo querelleurs, bataillards de Burton, mais il reste encore dans leur attitude, leur regard farouche, comme le reflet d'un passé peut-être glorieux, et à coup sûr moins misérable, du temps où leur tribu était encore constituée, et avant que Saïd Bargach ne les eût réduits à l'impuissance par les brigandages de ses irréguliers. La culture n'est pour eux, dans ces parages, qu'un souvenir lointain; ils vivent de fruits sauvages et des vols qu'ils commettent sur leur propre territoire; quelquefois seulement, poussés par le besoin, ils vont porter à la côte un peu d'orseille et de caoutchouc.

Le pays, d'une végétation luxuriante, fait un contraste frappant avec ses sauvages habitants, surtout aux environs du Kingani, région mieux arrosée que celle que je traverse, où je ne trouve guère à boire qu'une mauvaise eau de puits.

Dès la troisième marche je quittai la plaine sablonneuse pour m'engager dans de vrais vallons, à environ deux ou trois cents mètres d'altitude. Le sentier serpentait gracieusement de l'un à l'autre, taillé dans une espèce de mollasse qui, par endroits, passait d'un rouge terne à un vert grisâtre. La couche d'humus mesurait à peine un pied d'épaisseur, et l'on se demandait comment elle pouvait suffire à nourrir cet enchevêtrement de lianes et de buissons.

Tout était vert, frais, bien boisé: on eût dit un de ces coins pittoresques des Alpes, avec de lointaines échappées, qui toutes malheureusement étaient tournées vers l'ouest. Je pensais de ces hauteurs découvrir encore la mer, mais cette dernière et bien faible consolation me fut refusée.

Je n'ai trouvé que bien rarement, plus loin, la nature aussi gaie, aussi riante. Les hauts sommets abrupts de l'Usagara, du Nyassa et du Tanganika sont plus sauvages, mais moins coquets; trop de fatigues viennent du reste se mêler au souvenir que j'en conserve pour me permettre de les juger impartialement. Puis il est un charme qui manquera toujours aux paysages africains, c'est le grandiose, l'étendue; dans nos contrées civi-

lisées, les routes, les sentiers même semblent aménagés pour le touriste, aussi bien que pour les besoins des localités; à chaque détour c'est un panorama nouveau, une mise en scène calculée. Le sauvage du Centre-Afrique a bien autre chose à faire qu'à s'occuper des grands spectacles de la nature; ses sentiers de chèvres rampent sous les buissons, dans des herbes hautes de 3 mètres, des jungles inextricables où il se confond souvent avec les sentes des fauves et des buffles. En marche, l'horizon du voyageur est presque toujours limité par deux épaisses murailles de verdure, et, devant et derrière, par les hommes qui le précèdent ou le suivent.

Les petits villages disparaissent le plus souvent dans de sombres bouquets d'arbres, dans les endroits bas où l'homme est sûr de trouver l'eau nécessaire à sa subsistance. Il se complaît dans cette atmosphère moite, empestée, au fond de ces huttes borgnes, sans autres ouvertures que les trous creusés par les orages.

A Kamruka, où nous arrivons le 25 décembre, la plaine s'ouvre devant nous jusqu'à l'horizon. La pluie commence à tomber, encore fine et supportable, mais accompagnée vers le soir d'éclairs et de tonnerre qui se croisent dans toutes les directions.

Bien qu'en plein Uzaramo, Kamruka est un village des Vuadoé, tribu qu'on a accusée avec quelque raison d'anthropophagie. Les Vuadoé, actuellement démembrés, prétendent venir du nord, où ils formaient un grand peuple qui aurait émigré à la suite d'une guerre avec les Massaï. Ils se rappellent que leurs pères mangeaient leurs prisonniers de guerre, et ne s'en font pas faute, assure-t-on, à l'occasion. Leurs villages, assez nombreux dans l'Uzaramo, le sont encore davantage dans l'Uzigoua; ils conservent partout leur autonomie.

Le chef de Kamruka est un abruti peu intéressant. Son village cependant, je dois le reconnaître, est mieux tenu que tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent. Les huttes sont relativement grandes, aérées, groupées ensemble et entourées d'une palissade assez bien entretenue. Ce chef possède quatre vaches et cinq moutons, qui me procurèrent un bol de lait, breuvage délicieux que je commençais à apprécier à sa juste valeur; je pus lui acheter également un mouton, qui deux jours durant fit les délices de ma table.

Dans le feu du départ, tout entier aux occupations sans fin que nécessite la surveillance de la caravane, surtout dans les commencements, je ne prêtai qu'une attention distraite à ma nourriture. Je me rappelle néanmoins que les vivres étaient rares, et que j'eus toutes les peines du monde

à refaire ma provision de riz dans les villages. Mes hommes trouvèrent plus facilement du sorgho et du maïs; encore furent-ils parfois obligés d'aller le chercher à de grandes distances, les provisions de ces petits villages se trouvant insuffisantes pour tout mon monde. Ils partaient alors par bandes de sept à huit, bien armés, avec un indigène pour guide, se mettant en route une fois leurs charges déposées, et ne revenant souvent qu'à la nuit.

Si au moins leur besogne eût fini là: mais il leur fallait décortiquer



Kamruka, village des Vuadoé.

ce grain, le broyer, le moudre avant de pouvoir le manger sous forme d'ugali. Bien souvent, vers une heure du matin, je voyais encore les marmites sur le feu, et c'est à cinq heures et demie qu'il fallait serrer les charges pour se remettre de nouveau en route.

Avec des troupes européennes quel souci pour un chef que la question des vivres! Il faudrait tous les jours faire une distribution régulière des rations, et les jours de disette, dans les pays déserts, ce seraient des plaintes et des murmures à n'en plus finir. Sur la côte orientale les caravanes ont heureusement simplifié tout cela, sans quoi le voyage ne serait plus possible pour l'Européen.

Les Zanzibarites n'aiment pas à être payés en nature; aussi est-il admis dans leurs caravanes qu'ils doivent recevoir une fois par semaine l'étoffe nécessaire à leur entretien pendant la semaine suivante. Pour ma caravane il avait été décidé dans le chaouri définitif avec mes hommes que cette distribution ou *pocho*, comme ils l'appellent, devait avoir lieu tous les sept jours. Ainsi, tous les sept jours, chacun de mes hommes devait recevoir *un upandé* d'étoffe commune, soit 2 yards. On comprendra l'avantage qu'ils ont à se nourrir ainsi quand on saura que d'une façon générale, sur les routes connues et fréquentées, un upandé suffit et largement pour nourrir un homme pendant un mois; il lui reste donc chaque semaine plus des trois quarts de son étoffe pour acheter du tabac, du pombé et autres friandises.

Stanley, à ma connaissance, est le seul Européen qui ait pu nourrir sa caravane à la ration; aussi est-il resté trois ans à l'intérieur sans se ravitailler, grâce à l'économie d'étoffes qu'il réalisait ainsi. Depuis son retour, l'usage du pocho, tel que je viens de le décrire, est imposé à tous les Européens; et comme, d'un côté, une charge d'étoffes de 30 kilogrammes n'entretient son porteur que pendant deux ans, et que, de l'autre, on a généralement dans la caravane près de la moitié des charges qui ne se composent pas d'étoffes, il s'ensuit qu'on ne peut plus rester dans l'intérieur au delà d'une année sans se ravitailler où l'on peut. Le Zanzibarite, qui n'aime pas à rester plus d'un an loin de son île, sait parfaitement tout cela, aussi est-il indispensable de bien spécifier dans les chaouri du départ que les hommes sont engagés pour trois ans, quitte alors au chef à refaire une nouvelle provision d'étoffes dans le courant du voyage.

Si coûteuse que soit cette façon de nourrir son monde, elle est incontestablement simple et commode pour l'Européen, d'autant mieux que si dans les pays riches elle permet aux hommes de faire bombance, dans les pays pauvres ces derniers se font un point d'honneur de ne pas demander de supplément, et de supporter philosophiquement les conséquences de leur imprévoyance. A Kamruka, cependant, ils jugèrent bon de rompre en visière avec leurs usages, et mirent ma patience à une rude épreuve.

Jusque-là j'avais payé le pocho en monnaie de cuivre, les *pesas* de Zanzibar ayant généralement cours jusqu'au septième jour de la côte; mais à Kamruka, la monnaie ne passant plus, il fallut faire une première distribution d'étoffes.

Mes chefs venaient d'en couper les parts, chaque homme emportait la sienne, quand soudain un mouvement se produisit dans les groupes, et je

vis le grand Songoro s'approcher de ma tente en gesticulant, jeter à mes pieds l'upandé qu'il venait de recevoir, puis repartir en grommelant; un instant après, huit ou dix autres, puis vingt, puis trente en faisaient autant, et j'eus bientôt devant moi toutes les étoffes qui venaient d'être distribuées.

Nassib, interrogé sur les causes de ce mécontentement, répondit que les hommes, en apprenant que cet upandé était pour sept jours, le refusaient en masse; que Songoro et beaucoup d'autres, dans les chaouri de Zanzibar, avaient entendu six jours au lieu de sept, qu'il n'y en avait pas vingt-cinq dans la caravane qui eussent entendu comme moi.

Mes connaissances de la langue kisouahili n'étaient encore que rudimentaires; ne pouvant ni donner la réplique, ni faire un exemple, je dis à mes chefs d'aller raisonner les meneurs pour tâcher de les ramener à de meilleurs sentiments; quelques-uns finirent par céder, mais le plus grand nombre ne voulut rien entendre; leur entêtement s'accrut, au contraire, des arguments sages et vrais que leur opposait Nassib. Le grand Songoro, lui, ne tarissait pas.

« On peut, s'écria-t-il en levant ses longs bras, me mettre à la chaîne et me renvoyer mourir à Zanzibar, on peut me mettre un couteau sur la gorge, mais jamais je n'accepterai cet upandé. »

Voilà, pensais-je à part moi, un gars qu'il faudra ménager ou « visser », comme nous disons en marine. Je m'en tins plus tard au premier parti et n'eus pas à le regretter, car Songoro devint un de mes meilleurs serviteurs.

Un jour de plus ou de moins dans cette affaire du pocho peut sembler une question sans importance, mais tous ces jours accumulés devaient finir par faire un mois, et je ne voyais pas sans effroi ce commencement de mutinerie dans ma caravane.

Jugeant néanmoins qu'une décision trop rigoureuse pourrait amener quelques désertions, je cédai à l'opposition en accordant l'upandé pour six jours, me proposant bien, par exemple, de racheter cette faiblesse par quelque acte de vigueur. Le noir, où qu'on le prenne, est toujours le même; il n'admet pas d'égal et pas de milieu; il faut être ou son maître ou son esclave; si vous vous laissez un jour marcher sur le pied, vous êtes sûr d'être bientôt écrasé. Au voyageur à choisir le meilleur terme du dilemme!

De Kamruka à Zambué, le dernier village de l'Uzaramo, je trouvai des espaces complètement déserts, des *puris*, comme les appellent mes noirs, qui les redoutent avec raison, obligés qu'ils sont pour les traverser de

porter des provisions de vivres outre les 30 kilogrammes qu'ils ont déjà sur les épaules.

C'est le manque d'eau qui vraisemblablement a chassé les habitants. A Zambué seulement je devais rencontrer sur mon chemin les deux premiers ruisseaux du parcours, qui vont se jeter, à quelques pas de là, dans le Kingani, que j'allais bientôt rejoindre.

Comme celle des puits, l'eau de ces ruisseaux est blanche d'argile, sans goût prononcé ni désagréable, mais néanmoins d'un usage nuisible, ainsi que devait bientôt me l'apprendre une forte attaque de dysenterie.

Malgré la sécheresse, la nature n'a rien perdu de ses charmes; nous traversons souvent de grands bois de haute futaie, d'un aspect tout européen, et parfois de petites clairières tapissées d'un frais gazon vert tendre, comme on en voit dans nos parcs les mieux tenus. Les premières pluies, qui augmentent de jour en jour, donnent à toute la nature je ne sais quel air printanier dont je jouis pleinement.

Décembre et janvier sont les deux mois du vrai printemps centre-africain, moins fleuri que le nôtre, mais non sans charmes. Les mille et une variétés d'acacias dispersés dans toutes les forêts d'Afrique embaument l'atmosphère de leur parfum pénétrant; le lilas sauvage est maintenant dans toute sa beauté; la fleur en est blanche, la grappe moins fournie que notre lilas des jardins, mais son parfum est le même. Je note aussi une belle pervenche d'un bleu pâle, que j'aperçois par instants dans la brousse.

Les plantes utiles se font malheureusement de plus en plus rares à mesure que je m'avance vers l'ouest. On rencontre à peine à de longs intervalles une liane de caoutchouc, une touffe d'orseille au sommet de quelques vieux troncs, une vigne sauvage haute d'un pied, dont les petites grappes sont déjà picorées par les oiseaux. J'en retrouverai plus tard trois variétés sur le Tanganika; mais ici c'est bien la dernière fois que j'entrevois la vanille sauvage, sans fleurs ni fruits, courant sur les buissons.

Les premières heures de la matinée sont généralement agréables; vers dix heures, au moment où le soleil devient brûlant, le ciel se couvre soudain de noirs cumulus, venant du sud-est, qui l'enveloppent en moins d'un quart d'heure; il y a alors un moment de calme relatif, puis l'atmosphère devient lourde, pesante, chargée d'électricité, et nous donne ce sentiment de malaise qu'on ressent à l'approche des gros orages; les noirs l'appellent *diashio* (sueur).

Vers deux heures enfin se lève une fraîche brise du sud-est qui, en balayant le ciel et rafraîchissant l'air, nous procure généralement deux ou trois bonnes averses. Vers quatre heures, le soleil nous envoie encore quelques pâles rayons, suffisants pour sécher le camp; puis le ciel reste couvert toute la nuit sans plus s'épancher.

On peut affirmer que dans cette saison les choses se passent ainsi chaque jour; je devais retrouver les mêmes prodromes, la même régularité un an plus tard, dans les environs du Bangouéolo.

Dans de pareilles conditions, les observations astronomiques me devinrent très pénibles; après plusieurs soirées passées à guetter Persée et Aldébaran, je m'en tins à prendre la méridienne quand le temps le permettait et que mon camp se trouvait installé à midi.

Pour les latitudes, je ne saurais trop recommander le petit théodolite Lorieux, qui est bien ce qu'on peut désirer de plus commode en voyage. J'avais dressé mon boy, Maka, à le monter, même avant l'installation quotidienne du camp, et deux ou trois minutes de travail me donnaient de bonnes observations toutes les fois que le soleil était visible. Sous les tropiques, où l'on a toujours le soleil dans les environs du zénith, l'usage du sextant pour la latitude méridienne est bien incertain, en raison et de la graduation, qui ne va que jusqu'à 170 degrés, et du toit de l'horizon artificiel, qui souvent ne permet pas de prendre de hauteurs solaires supérieures à 80 degrés. On pourrait, du reste, remédier à ces deux inconvénients en se servant d'un cercle répétiteur et d'un horizon à glace.

J'avais également appris à Maka à installer l'hypsomètre à eau bouillante. Tous les soirs, vers quatre heures, quand il avait fini de laver mes assiettes, il le sortait religieusement de sa boîte, disposait la bouilloire au-dessus d'un petit tas de charbons et soufflait à s'époumoner jusqu'à ébullition complète. Il venait alors me prévenir que l'aiguille, comme il appelait la colonne de mercure, commençait à sortir.

Maka est un bon petit garçon, incapable de faire du mal à une mouche. Arabe de naissance; il est le seul visage pâle de ma noire escorte. Ses loisirs s'écoulent silencieusement devant mes caisses, à repasser avec la main mes chemises et mes chaussettes, qu'il a le droit et le devoir de laver toutes les fois que nous campons près d'une rivière. Il voyage par goût.

« Deux ou trois fois, m'a-t-il dit, j'ai essayé de me fixer à Zanzibar, où je gagnais beaucoup d'argent, mais quand on a commencé à voyager, on ne peut plus s'arrêter, et au bout d'un mois de séjour dans l'île je finis toujours par m'engager dans quelque caravane. »

En sa qualité de lettré, Maka est également chargé de la correspondance générale, et Dieu sait la quantité de papier que je dépense toutes les fois que nous rencontrons une caravane descendante! A Zambué, précisément, nous venons de croiser une dizaine de Zanzibarites qui portent un peu d'ivoire à la côte.

Quand je demande à l'un de mes hommes ce qu'il a tant à écrire : « Eh! buana, répond-il, il faut bien dire salam à mes femmes. »

Il est de fort bon goût chez mon monde de parler de ses femmes, même quand on n'en a qu'une, ce qui est le cas général de mes gaillards.

CHAPITRE IV

Zambué. — Supplice d'une sorcière. — Partie de chasse sous la conduite des Maquois. — Abondance de serpents venimeux et de mouches tsétsés. — Les bords du Kingani. — Je tue un gnou. — Dans le Kutu. — Villages et cultures. — Rencontre d'un rhinocéros. — Un phacochère. — Nuit d'orage. — Photographie. — Village de Ilongo. — Les mets africains, le pombé, le miel, l'ugali.

Zambué, où je passai mon premier jour de l'an 1883, est situé sur la frontière de l'Uzaramo et du Kutu, et a déjà quelques-uns des caractères de ce dernier pays; les cases sont groupées, entourées d'une haie vive, épaisse, impénétrable.

Pour mes étrennes, le chef de Zambué me réservait une surprise, une vraie surprise de sauvage et de sauvage d'Afrique. Au moment où j'installais mon camp à 200 mètres du village, des cris de guerre, semblables à des hurlements de bêtes fauves, vinrent frapper mes oreilles, et presque au même instant une bande de sauvages affolés arrivaient, traînant après eux une malheureuse vieille femme, nue, à moitié morte des mauvais traitements dont tous l'accablaient. Un forcené la tenait en laisse avec une liane, lui serrant le cou par un nœud coulant. Quand la victime, à bout de forces, venait à butter, ils s'attelaient trois ou quatre à la corde pour la traîner au milieu des ronces et des pierres.

D'après les renseignements que je recueillis à grand'peine, cette femme était une prétendue sorcière qui, la veille, avait fait mourir deux hommes par ses sortilèges; on allait la brûler sur un bûcher. Dans l'Uzaramo, la mort est toujours attribuée à un poison quelconque et suivie en conséquence du meurtre de la personne soupçonnée par le Mganda de l'avoir donnée.

Le cœur soulevé par un tel spectacle, je m'avançai avec mes hommes à la rencontre de ce groupe pour arrêter cette atroce exécution; mais, au moment où nous étions près d'arriver, je vis les bourreaux lever leurs haches sur la victime d'un air si menaçant que je renonçai à aller plus

loin; s'il fallait que la malheureuse fût sacrifiée, que ce ne fût pas du moins sous mes yeux!

Toutefois, dans la pensée que je pourrais gagner quelque chose à temporiser, je fis appeler le chef du village, qui arriva bientôt en titubant, à moitié ivre de pombé. Comment trouver dans cette tête idiote une corde à faire vibrer, un sentiment à remuer? C'était une tentative inutile; à ma juste indignation il répondit par un ricanement de bête fauve et conclut, comme autrefois le roi de Dahomey : « Ton sultan fait ce qu'il veut chez lui, moi je fais ce que je veux chez moi ».

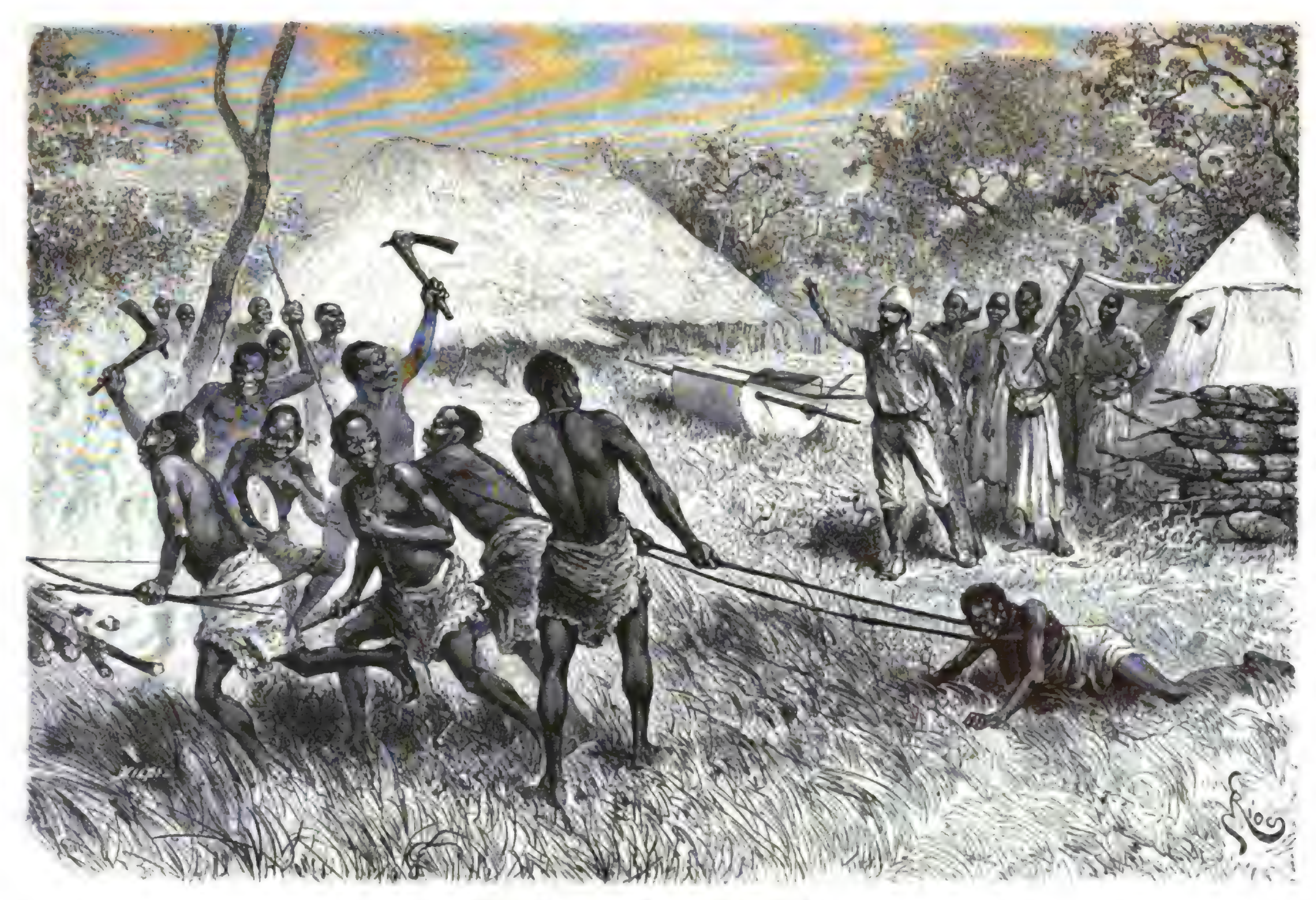
Les bourreaux disparurent dans le fourré, toujours hurlant et battant leur tam-tam infernal. Le chef m'avait seulement accordé comme une faveur insigne qu'on couperait la gorge à la malheureuse avant de la faire monter sur le bûcher; mais mes hommes, qui assistèrent à l'exécution, me dirent qu'on n'en avait rien fait.

A la tombée de la nuit, cet abominable crétin vint me trouver, chargé de deux poules, qu'il m'offrit pour recouvrer mes bonnes grâces. Malgré ses instances, je ne voulus rien accepter, ce qui en Afrique est toujours une insulte grave; furieux, il me quitta, grommelant entre ses dents : « Qu'a donc ce *Msungu* (blanc) à tant se fâcher pour une affaire pareille? L'an dernier, il y avait ici un *Inglesa* qui a assisté à deux exécutions sans faire tant de bruit. »

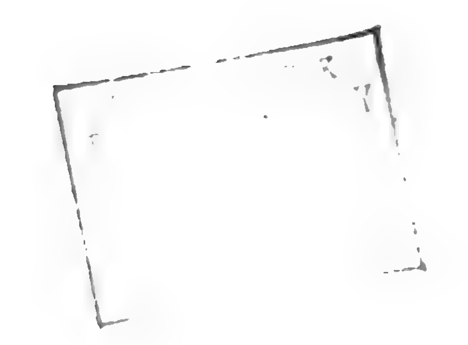
Le nombre croissant de mes malades m'obligea de ne point partir immédiatement de Zambué. Autant pour tuer le temps que pour écarter les tristes souvenirs de la veille, je passai le deuxième jour à chasser dans les environs. J'avais fait la connaissance d'une bande de Maquois, qui s'offrirent pour me conduire aux bons endroits.

La tribu des Maquois, originaire des bords de la Rovouma, est maintenant à moitié disparue; mais la réputation de chasseurs de ses membres est si bien établie qu'un grand nombre d'indigènes des tribus environnantes aiment à se faire passer pour eux en se couvrant les bras de cicatrices, et en s'affublant d'un nom auquel ils n'ont aucun droit. Dans l'ancienne tribu, ces cicatrices indiquaient le nombre d'animaux abattus par chaque homme; un croissant tatoué sur le front servait aussi à les distinguer de leurs voisins.

Aujourd'hui on donne le nom de Maquois à tous les bandits qu'on rencontre près de la côte, dans la brousse, un long fusil sur l'épaule. Beaucoup de ces gens-là vivent réellement de leur chasse, et c'est le cas de ceux que j'avais rencontrés; bien que chasseurs émérites, ils n'en sont pas moins de pauvres tireurs.



Zambue : une sorcière menée au bûcher.



Nous nous trouvions là tout près du Kingani, et, quoique l'eau fût rare, nous découvrîmes quarante à cinquante têtes d'antilopes, cobes, bubales ou gazelles. Mon premier succès en Afrique devait être un coup de maladroit. Vers onze heures, dans un troupeau de bubales lancé à fond de train, je réussis à décrocher un mâle, sans que j'eusse vraiment conscience de celui que j'avais visé. La pauvre bête resta « sèche », comme dit le capitaine Duval, en bêlant comme un mouton ; la balle lui avait coupé la gorge.

Au coup de fusil, le troupeau, effrayé, ne sachant de quel côté faire tête, fondit sur nous et passa si près que mes hommes prirent la fuite.

Le bubale est certainement un des animaux les moins intelligents que je connaisse, le plus facile à joindre à la rampée. Il est de plus lourd et disgracieux au possible. On a donné le nom de *nilgaut* à une gracieuse antilope ; on eût dû le réserver pour le bubale. Avec son long museau, ses cornes étranges, ses jambes de devant plus hautes que celles de derrière, celui-ci a toujours l'air pris de vin et semble sauter plutôt que galoper.

Suivant l'antique usage musulman, un de ceux avec lesquels mes hommes ne transigent jamais, on lui coupa la gorge, puis, comme on n'avait pas assez de monde pour le transporter, on le couvrit de feuilles, de crainte des vautours, et nous reprîmes le chemin du camp. Mes hommes firent des brisées dans les buissons, pour éviter la peine de le chercher à l'escouade qui devait en rapporter la chair.

J'ai négligé, dans ce premier exploit cynégétique, de mentionner les coups de fusil manqués dans la matinée. Le nombre en fut considérable. A dire vrai, je n'avais pas, au départ, une idée bien juste de la différence qu'il y a entre le tir à la cible et la chasse véritable, de l'énorme quantité de balles qu'il faut égarer avant de connaître ses armes et de savoir s'en servir.

Kamna sut tirer un parti merveilleux de ma proie et me servit le lendemain sous le nom de bifteck, seul mot européen qu'il connût, une côtelette assez appétissante. Tout nouveau, le bubale me sembla délicieux, d'autant plus qu'en dehors de quelques mauvaises poules, c'était la première viande que depuis la côte je trouvais à me mettre sous la dent.

Plusieurs variétés de cucurbitacées, généralement plus petites que les nôtres, croissent en abondance dans l'intérieur de l'Afrique : la chair en est sèche, fade et insipide, mais saine et rafraîchissante. Ce manque de saveur est commun aux fruits sauvages de l'intérieur ; au reste ils sont très rares et peu variés. L'absence de vivres rafraîchissants, légumes et fruits, est une des grandes privations de l'explorateur, dans l'état de fièvre permanent où l'entretiennent les tracas et l'entraînement du voyage. Le soleil des tropiques est avec cela bien plus desséchant que celui d'Europe,

et, si peu brûlants que soient ses rayons (car dans l'intérieur il est souvent voilé), on a toujours la gorge et l'estomac en feu; une peau qui demanderait deux ou trois jours pour sécher en Europe, à température égale, sera sèche ici en quelques heures.

Cette sécheresse de l'atmosphère est néanmoins une excellente condition de salubrité, une de celles qui, pour la santé, me font préférer le climat de l'intérieur africain à celui d'Europe; quant à la chaleur, elle est très supportable, même ici, à 200 mètres au-dessus de la mer, au pied des hauts plateaux. Dans l'après-midi, le thermomètre ne monte guère au-dessus de 35°, ce qui en suppose à peine 32 à l'ombre, et dans la nuit il ne descend pas au-dessous de 25°. Plus loin, sur le plateau, nous verrons le climat devenir bien plus extrême dans ses variations.

Si la tente est commode, je devrais dire indispensable pendant la massika, elle a par les grandes chaleurs des inconvénients qui me la firent abandonner à la fin des pluies. Suivant les conseils de personnes expérimentées, je l'avais doublée intérieurement d'étoffe bleue sombre, recouverte en plus d'un chapeau pyramidal, et, malgré tout, j'y ai toujours eu trois ou quatre degrés de plus qu'à l'ombre d'un buisson. On peut, me dira-t-on, ouvrir les deux portes, faire des fenêtres; c'est quelque chose évidemment, mais, quand le vent et le soleil viennent dans la même direction, c'est impraticable. Une hutte de branchages, quand on n'a pas de pluie à redouter, est bien préférable, et j'ai manqué rarement de branches.

Ma tente a de plus le fâcheux privilège de rassembler tous les serpents des environs, et près de la côte ils sont très nombreux. Il n'est pas de jour que mon boy, en remuant les caisses, n'en trouve quelqu'un dans leurs interstices. Un des plus communs est une petite vipère vert d'eau qu'on voit difficilement quand elle glisse dans l'herbe. A Bagamoyo elle fait de grands ravages dans la population. Les couleuvres, de dimensions diverses, sont assez communes. J'ai aussi rencontré deux espèces de serpents cracheurs, d'une longueur d'environ un mètre, mais toutes deux pourvues d'un venin qu'elles peuvent éjaculer dans les yeux de leur victime et jusqu'à une distance de huit ou dix pas. Leur tête est la même que celle de la vipère; en plus d'une paire solide de crochets, la mâchoire porte sur sa partie inférieure une grosse glande qui renferme un liquide empoisonné.

Le cou est mince, effilé, le corps d'une grosseur proportionnée à sa longueur. Je tiens de témoins dignes de foi que ce reptile poursuit de préférence les enfants en bas âge et sait choisir, pour lancer son venin dans les yeux, le moment précis où l'enfant se retourne, pour s'assurer de l'immi-

nence du danger. L'ophtalmie causée par le venin guérit quelquefois, mais occasionne toujours d'atroces douleurs.

En marche ce serpent tient le cou vertical, la tête à un pied du sol. Assoupi un jour sur mon lit, et tiré de ma somnolence par un petit sifflement caractéristique, j'entrevis, en ouvrant les yeux, une de ces têtes hideuses, tout près de mon visage et au niveau de mon oreiller. Mais l'animal traversait tranquillement ma tente et sortit du côté opposé à mon lit sans se douter du moment désagréable qu'il m'avait fait passer.

J'ai rencontré plus loin une troisième espèce de ces serpents cracheurs, mais de dimension plus considérable; j'en parlerai en temps et lieu.

D'une façon générale les serpents sont peu nombreux dans l'intérieur, excepté dans les environs des lacs et des grandes rivières. Je n'ai vu, pour ma part, qu'un seul cas de morsure dans tout mon voyage.

Il y a beaucoup de mouches tsétsés dans toute cette région, pas assez cependant pour incommoder les Européens; elles disparaissent du reste aussitôt les feux du camp allumés. Mon pauvre chien Terras souffre cruellement de leurs piqûres. Il s'affaiblit tous les jours depuis Dar-es-Salam, et nul doute qu'il ne faille bientôt nous quitter; c'est le seul ami qui me reste et je ne pourrai jamais le remplacer.

Le 4 janvier, je débouchai sur le Kingani, auquel les indigènes donnent ici le nom de Rufu. C'est encore une grande rivière, large de 35 à 40 mètres. Le courant, devenu rapide à la suite des premières pluies, roule une eau blanche, mêlée d'argile que la crue a détachée des berges. Les rives sont désertes, bien boisées, hautes de 2 à 3 mètres et, comme toujours, infestées de crocodiles dans les endroits bas et sur les coins des plages où ils peuvent dormir au soleil.

Le reniflement bruyant des hippopotames retentit en amont et en aval, accompagné du bruit qu'ils font en plongeant brusquement dans l'eau ou en prenant leurs ébats.

Le Kingani est navigable d'ici jusqu'à Bagamoyo en pirogue, mais la force du courant s'oppose au retour de ces embarcations; aussi les indigènes s'en servent-ils rarement pour descendre jusqu'à la côte.

Je vis le fleuve serpenter dans le sud-ouest, puis disparaître dans les arbres à 1500 mètres de moi. Plus loin il remonte vers le nord, où il prend sa source dans les montagnes, aux environs de Zungoméro.

De grosses collines se dressent devant moi sur la rive gauche, tandis que la plaine se continue sur la rive droite. Plus j'avance, plus le fourré devient épais, plus les difficultés s'accroissent pour le transport de mon bateau.

Les marches, qui ne durent cependant pas plus de quatre heures, demandent parfois six et huit heures de travail aux porteurs de mes sections, qui commencent à se plaindre. Il faut souvent déblayer la route à coups de hache sur la moitié du parcours, et, tous mes hommes ayant leurs charges, je suis alors tenu à des arrêts qui n'en finissent plus.

Sur le Kingani il fallut absolument me résoudre à changer le système de transport. Jusque-là les grosses sections étaient portées horizontales, offrant par conséquent au travers du sentier la largeur du bateau lui-même, soit 1 m. 50. Pour un sentier qui n'a bien souvent que 50 centimètres de largeur, quand il les a, on conçoit la résistance offerte à la marche par les broussailles, sans parler de la peine qu'ont deux des porteurs sur quatre à marcher en dehors.

Chacune de ces sections pesant 80 kilos, il était difficile de les donner à deux hommes seulement, le maximum du poids de la charge ne dépassant guère 35 kilos dans les caravanes de Zanzibar. A moins d'abandonner le bateau, il fallut cependant faire accepter ce poids exorbitant à deux porteurs seulement, leur accordant, bien entendu, de se faire relayer pendant la moitié de la marche par leurs camarades. Au lieu de rester horizontale avec deux porteurs, la section devint ainsi verticale, et n'offrait plus en largeur, au travers du sentier, que la profondeur du bateau ou 70 centimètres, ce qui atténuait d'une façon notable la résistance offerte par les broussailles.

Le premier essai souleva des récriminations sans nombre : c'était trop lourd, contraire aux conventions faites au départ; un moment je me trouvai sur le point de renoncer à une entreprise dont la difficulté me semblait insurmontable; puis, la flatterie et de petits cadeaux aidant, je parvins à leur faire accepter la chose. Quelques jours plus tard mon bateau suivait aisément ma caravane, et il en fut ainsi tout le long du voyage, excepté dans les montagnes, où les malheureux eurent de bien rudes pas à franchir.

Pour tout ce qui n'est pas charges d'étoffes, on est sûr, en règle générale, d'avoir des ennuis avec les pagazis. Ceux qui portent les caisses se plaignent que les angles leur coupent les épaules, celui qui porte ma table la trouve trop volumineuse, bien qu'elle ne pèse que 20 kilos, et il préférerait certainement 30 kilos d'étoffes. Ils sont habitués à porter telle ou telle charge, et ce n'est qu'en murmurant qu'ils acceptent les modifications nécessitées par les bagages d'un Européen.

L'abbé Debaize avait essayé de se servir de hottes qui, portées sur le dos, eussent évité à leur contenu des chutes souvent préjudiciables. Il en distribua trois cents au départ de Bagamoyo, mais toutes sans exception

furent jetées en route pendant la première marche, avant d'arriver au Kingani. Les pagazis ont de tout temps porté sur la tête et sur les épaules, et bien fort sera celui qui les fera changer d'habitude.

Le 5 janvier nous campions à Msungu, toujours sur le bord du Kingani. Quantité d'animaux de toute espèce nous apparurent pendant la marche, dans le pays le plus ravissant, le mieux arrosé qu'on puisse rêver. Plusieurs troupeaux de cobes, de bubales, de gazelles, un de gnous, un autre de girafes passèrent devant nous, mais, effrayés par le bruit de ma caravane, ils disparurent aussitôt dans les halliers.

La grande plaine se continue, affectant par endroits l'aspect d'un de nos



Vue du Kingani.

vergers d'Europe; sur le sol rocailleux, l'herbe pousse fine et courte, et à de longs intervalles la brousse disparait pour faire place à de petits arbres largement espacés, qui, pour compléter l'illusion, ont le port et les dimensions de nos pommiers.

Vers la fin de la marche, après plusieurs balles tirées en pure perte sur les cobes et les bubales, je parvins à décrocher un gnou, animal que je n'ai plus rencontré dans l'intérieur, mais qui se trouve en abondance près de la côte. Blessé mortellement par une première balle en plein poitrail, mon gnou prit des allures méchantes, fondit sur moi au triple galop, s'arrêta soudain en se battant les flancs de sa longue queue et humant l'air par

ses naseaux ensanglantés, puis bondit de nouveau en ruant, habitude qui lui a probablement valu son surnom d'antilope-cheval, quoique sa crinière sur son cou de taureau ne lui donne avec nos chevaux qu'une ressemblance bien imparfaite. Il ne me fallut pas moins de trois balles à vingt-cinq mètres pour l'abattre.

Les Zanzibarites donnent au gnou le nom de *nyati*, le confondent souvent avec le buffle, et le redoutent à l'égal de ce dernier, bien qu'il ne soit guère redoutable. Il fréquente comme la girafe les grandes plaines dénudées, où il peut voir venir de loin son ennemi. La girafe, avec son long cou et son œil perçant, est presque inabordable en plaine; pour l'approcher il faut la patience et la souplesse du noir, qui peut, sans se fatiguer, ramper pendant une heure. Je n'en ai, pour ma part, jamais tiré, tandis que mon chasseur Hassani Bogo, dont nous ferons bientôt la connaissance, fit maintes fois sur elles de beaux coups de fusil.

Maintenant que nous sommes dans le Kutu, les villages deviennent nombreux, et nous en dépassons deux ou trois à chaque marche. Rien ne vient indiquer que l'on en approche; on se croit en plein puri, quand des cris mêlés de rires bruyants sortant d'un buisson touffu annoncent leur voisinage.

Je campe toujours en dehors, pour conserver mes hommes à ma portée et faciliter le départ du lendemain, mais à une distance raisonnable, pour que le petit commerce de vivres puisse se faire aisément.

Les cultures aussi nous apparaissaient maintenant à intervalles plus rapprochés, mais elles sont de peu d'étendue. Le maïs, le sorgho et le manioc dominent; on ne trouve déjà plus de riz, ce dont je ne me plains guère; le riz, malgré ses propriétés nutritives, et quand on n'a que cela, devient fade et écœurant; je lui préfère le sorgho, que je puis manger pendant des mois sans m'en lasser. Je conserve néanmoins une petite provision de riz, qui me sera précieuse en cas de maladie.

Dans le Kutu on se sent en pays relativement tranquille, à une distance raisonnable des brigands de la côte. C'est une des rares régions où j'aie vu des cultures de tabac, peu importantes il est vrai, mais aussi bien entretenues que celles d'Europe. Plus loin cette culture se fait dans les villages mêmes, et se réduit alors à quatre ou cinq pieds, plantés à l'entrée des huttes, pour que la surveillance en soit plus aisée; presque toujours la plante n'est qu'une tige droite et dénudée, le sauvage ne pouvant résister à l'envie de cueillir la feuille aussitôt qu'elle est ouverte.

Le chanvre est au moins aussi apprécié que le tabac pour la pipe des indigènes. La branche entière, verte ou sèche, feuilles, tiges et graines,

tout est broyé dans les mains, puis versé dans les longs fourneaux coniques, qu'on achève de remplir avec du charbon ardent. La fumée, aspirée à pleins poumons, produit sur ces têtes faibles un enivrement qui calme un peu les souffrances de la faim dans les temps de disette.

Je n'ai vu que bien rarement le chanvre employé dans la confection des cordages; la culture en est insuffisante pour un pareil emploi, puis il est bien plus simple de couper une liane dans la brousse ou d'arracher le liber de certaines espèces d'arbres.

La marche du 6 fut marquée par un incident qui faillit me coûter cher.



Défilé de troupeaux sur les bords du Kingani. (Voir p. 71.)

Je me trouvais, suivant mon habitude, en tête de la caravane, avec trois hommes seulement, le gros de mon monde suivant à cent pas environ. Le sentier, après avoir traversé une petite clairière tapissée de galets arrondis, s'enfonçait brusquement sous un tunnel de verdure, où certes deux hommes n'eussent pu passer de front.

Comme j'arrivais près de ce tunnel, un bruit de branches cassées vint frapper mes oreilles; croyant à un vol de pintades, je laissai mes trois hommes m'attendre en silence pendant que j'avançais en tapinois sur le sentier. J'allais m'engager sous la voûte, quand j'aperçus devant moi, à l'arrêt, la tête basse, la corne menaçante, un énorme rhinocéros, que le bruit de nos pas avait mis en éveil.

Fuir n'était pas possible : lui envoyer une de mes mauvaises cartouches à plomb eût été peine perdue. L'animal au reste fondait sur moi comme une trombe, et je n'eus que le temps de faire un saut de côté. Quand, remis de ma surprise, je voulus l'ajuster, il était déjà à 35 mètres, toujours sur le sentier, défilant au grand trot et poursuivant mes trois hommes, qui fuyaient éperdus après avoir jeté leurs charges. Le gros de ma caravane débouchait à ce moment dans la clairière, poussant des cris d'effroi : en moins de trois secondes toutes mes charges étaient par terre et mes hommes en pleine déroute. Quelque peu incommodé par ce bruit insolite, le monstre s'arrêta enfin, sembla hésiter un instant, puis, se remettant au pas, inclina sur la gauche et disparut majestueusement dans le fourré.

J'appris ce jour-là pour ne plus jamais l'oublier que le rhinocéros avait nom *faro* en kisouahîli. Celui-ci était gris blanchâtre, à deux cornes; vu de trop près et dans des circonstances pareilles, ses dimensions m'ont certainement paru gigantesques, aussi n'en parlerai-je pas, de peur de les exagérer. On le rencontre fréquemment dans tous les parages à l'est des grands lacs; je n'ai cependant jamais vu le rhinocéros à une corne, quoiqu'il soit très commun également.

Comme on le pense, l'animal défraya pendant deux jours les conversations du camp à la veillée. Un peu furieux de ma déconvenue, je fis retomber ma mauvaise humeur sur mon porteur d'armes, qui, malgré la légèreté de sa charge, était toujours à traîner derrière la caravane.

La marche fut rude ce jour-là. Il fallut avancer jusqu'à une heure avant de trouver un peu d'eau, et quelle eau! Je rencontrai le long du chemin quelques troncs de baobabs sans feuilles, enfin de longs espaces couverts de cette plaie d'Afrique qu'on appelle l'*Acacia horrida*, engeance maudite qui vous lacère jusqu'aux chairs et vous laisse sans ombre sous un ciel de feu.

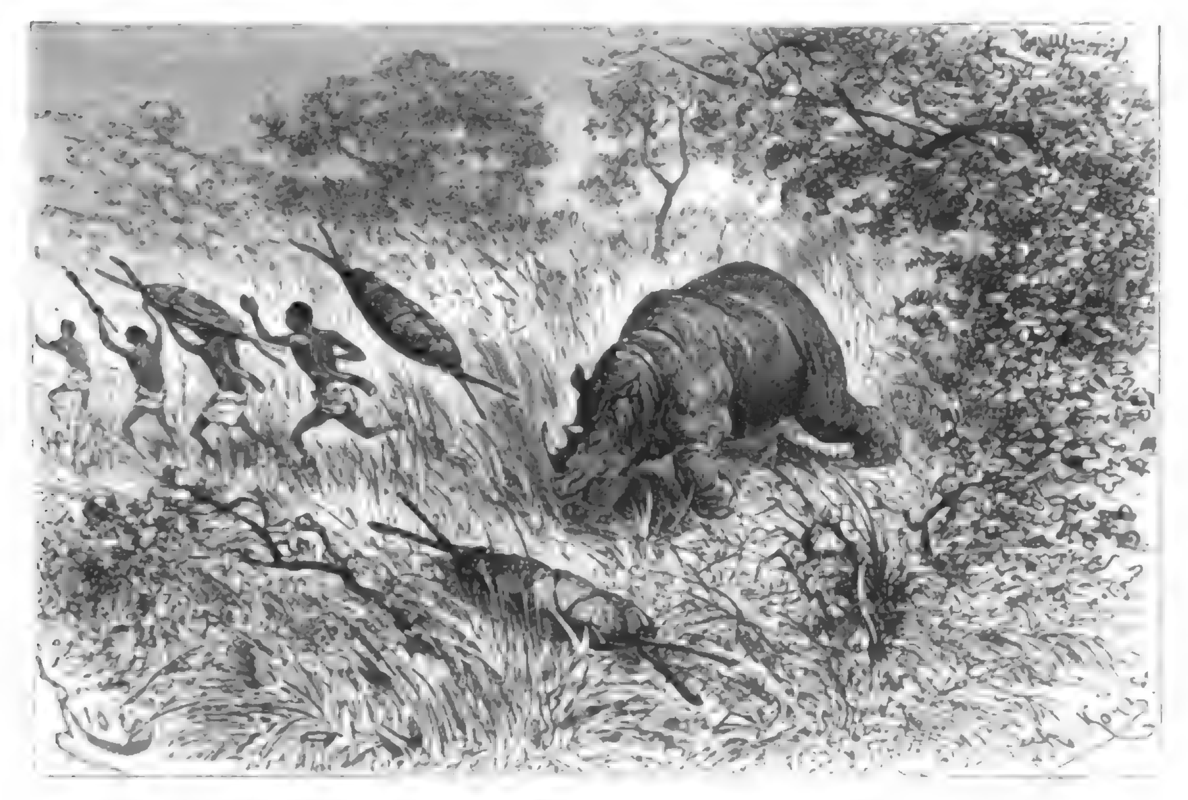
En arrivant au camp, sous l'effet de la fatigue et du soleil, je fus pris de vomissements, qui m'allégèrent la tête assez rapidement; ensuite plusieurs tasses de thé achevèrent le soir de me remettre complètement sur pied.

Les journées des 7, 8 et 9 se passèrent en plein puri sans voir trace d'habitants, sinon quelques indigènes qui suivaient ma caravane dans l'espoir d'un peu de viande.

Nous longions la Mgéta, un des affluents sud du Kingani, dont je ne pouvais m'écarter sous peine de manquer d'eau. D'ici à la Rovouma, dans le sud, le pays est affligé d'une sécheresse qui l'a fait déserter par tous ses habitants depuis plusieurs années. Pendant quinze jours de marche ce

n'est plus qu'un désert, où l'on risque littéralement de mourir de faim et de soif. Je voulais, dans le principe, couper droit sur le Nyassa, en traversant le pays de Mahengé, mais, par suite des renseignements que je reçus de tous côtés, il fallut me résoudre à faire un coude au nord dans la direction de Zungoméro.

La journée du 8 nous procura une ample provision de viande. Cobes et bubales se trouvaient à foison dans les environs immédiats du camp. Vers trois heures, après plusieurs balles manquées, je venais d'étendre un cobe mâle, quand un troupeau de phacochères, se levant devant moi, m'offrit



Rencontre d'un rhinocéros.

l'occasion de tuer une superbe femelle. Pareille aubaine venait à point pour un malheureux obligé de rôtir sans graisse depuis quinze jours. Mais, en dépeçant l'animal, on ne découvrit pas la moindre apparence de lard.

Les Zanzibarites classent le phacochère comme le sanglier dans la catégorie des animaux impurs. Ce jour-là, aucun de mes hommes ne voulut aller le chercher, et force me fut d'envoyer quelques indigènes, auxquels je le cédai du reste entièrement, quand je vis mon cuisinier reculer d'horreur à l'idée d'y toucher.

Cette horreur de la gent porcine devait heureusement tomber en nous éloignant de Zanzibar, et maintes fois depuis, Kamna m'a servi du sanglier, mais toujours, hélas! aussi maigre que le premier.

Tout le monde en Afrique, bêtes et gens, souffre de la misère du sol; le

buffle est le seul animal qui procure quelquefois de la graisse, et seulement pendant la saison pluvieuse.

Vers le soir, Hassani Bogo (ce surnom qu'il reçut par la suite veut dire « le buffle ») rentra au camp avec une tête de cobe sur les épaules. Chasseur enragé, bien qu'il ne sache guère envoyer une balle, Hassani me donne chaque jour des inquiétudes. Dès qu'il a déposé sa charge, sans prendre le temps de se reposer, il s'enfonce dans la brousse, et deux fois depuis Dar-es-Salam il a passé la nuit dehors, sur les arbres, nous obligeant à tirer toute la nuit des coups de fusil pour lui indiquer sa route.

Je lui avais l'avant-veille défendu d'une façon formelle de sortir du camp, mais quand il vint déposer son trophée devant la porte de ma tente, je n'eus pas le courage de lui faire des remontrances. Hassani Bogo m'a depuis rendu bien des services; son nom reviendra souvent dans ce récit; si à la fin de mon voyage il m'a abandonné comme les autres, sous les menaces de mort des meneurs, je n'oublierai jamais les circonstances critiques dans lesquelles il m'a sauvé deux fois la vie. En désertant il est resté fidèle à son puri, à cette vie sauvage qu'il aimait tant, et à l'heure qu'il est il chasse encore l'éléphant quelque part au sud du Tanganika, s'il n'est déjà victime de sa témérité ordinaire.

Cette nuit-là, un orage épouvantable éclata brusquement vers minuit. Deux heures durant, le tonnerre et les éclairs se croisèrent dans le ciel avec des éclats et des déchirements infernaux. Une pluie torrentielle vint mettre le comble à ce déchaînement. Tout le camp fut bientôt raviné par des torrents qui balayaient les minces abris de mes hommes, pendant qu'un terrible vent du sud tordait les arbres autour de nous.

Ma pauvre tente résista un moment à ces efforts multipliés, puis vers une heure s'abattit avec fracas, me laissant, avec le plus précieux de mon bagage, exposé à ce déluge. Vers deux heures enfin la tourmente commença à perdre de son intensité et mes hommes parvinrent à rétablir ma tente tant bien que mal, pour me donner un repos dont j'avais grand besoin.

La nuit suivante fut heureusement plus calme et j'en profitai pour développer les photographies que j'avais tirées depuis la côte. Ma tente hermétiquement close, malgré la lune, me fournit une chambre noire suffisante, et l'eau blanche et très argileuse de la Mgéta ne dénatura pas trop mes bains. Je n'ai pas fait, du reste, on peut le croire, de la photographie artistique. J'ai pu prendre, dans les premiers mois du voyage, quelques clichés passables, mais plus loin je dus renoncer complètement à ce genre d'exercice. En Afrique la photographie est toujours un travail très fatigant avec



Nuit d'orage.

l'installation précaire d'un camp; c'est aussi une occasion de s'attirer la malveillance des indigènes, naturellement disposés à y voir de la magie.

L'appareil photographique est de tous les bagages celui qui demande le plus de soins, d'attention, de surveillance continuelle. Le gélatino-bromure ne doit pas être trop sensible, parce qu'on n'est jamais bien certain de trouver une chambre noire suffisamment obscure pour développer des plaques instantanées. Ces dernières doivent être hermétiquement fermées dans des boîtes en zinc soudées, sous peine d'être altérées par l'humidité. On aura également la précaution de faire vernir l'appareil, qui pendant la massika ne tarderait pas à se voiler, et à prendre un jeu nuisible au bon fonctionnement de la chambre.

Le 10 nous rentrions dans des pays habités, après quatre jours de complète solitude, le long de la Mgéta. Vers le 15 nous rencontrions un premier village msogéra, et à midi nous venions camper dans celui de Hongo, résidence actuelle du chef du Kutu.

Tous les alentours des villages sont défrichés sur un rayon de près de 3 kilomètres; c'est le moment des semailles, et partout l'animation est grande. Profitant des premières pluies qui ont détrempé le sol, les femmes piochent avec ardeur sous les rayons brûlants du soleil, prenant à peine le temps de nous regarder. On sème encore du riz en assez grande quantité, mais la récolte de l'année dernière est épuisée depuis longtemps, et mes hommes auront bien de la peine à s'en procurer à ce village, le plus populeux cependant que j'aie encore rencontré et l'un des plus curieux.

Il se présente à nous sous l'immense buisson épineux dont j'ai déjà parlé plus haut, mais cette fois de proportions gigantesques. Les trois sentiers qui traversent ce fouillis pour conduire au village proprement dit ne mesurent pas moins de 500 mètres de longueur, et sont tellement étroits qu'il faut laisser les sections de mon bateau en dehors.

Sous ce long couloir sombre, qu'on dirait taillé bien plutôt par des singes que par des hommes, nous rencontrons successivement trois portes, encastrées chacune dans une forte palissade circulaire établie pour la défense et solidement plantée.

Les maraudeurs du sultan de Zanzibar font sagement de ne jamais venir dans ces parages; ils perdraient inutilement des mois à assiéger cette muraille de verdure.

La porte, encore plus étroite que le couloir, se compose de deux ou trois grosses poutres épaisses, grossièrement taillées, laissant entre elles des interstices suffisants pour darder une lance ou glisser le canon d'un mousquet. Enfin ces poutres, pour donner accès dans l'intérieur, pivotent

autour d'un axe horizontal situé à 2 m. 50 au-dessus du sol. Pendant la nuit et en cas d'attaque une fourche solide les maintient en place de l'intérieur même.

En franchissant la dernière de ces portes, nous débouchons dans le village, dont l'aspect nous rappelle ceux de la côte; mais ici des arbres gigantesques aux rameaux larges et épais nous assurent un campement précieux à l'abri du soleil. L'enceinte peut mesurer 400 mètres de diamètre. Les cases, cylindro-coniques, sont largement espacées, les rues propres et bien tenues.

Une foule grouillante, sale, demi-nue, se presse sur mes pas, et j'ai toutes les peines du monde à m'ouvrir un chemin : pas un bonjour, pas un salam, pas une marque de sympathie : on me dévisage en se moquant, c'est le salut africain. De vieilles matrones aux traits flétris me lancent des paroles incohérentes et je ris de bon cœur à la réprimande d'une mère de famille qui, ne trouvant plus d'argument pour faire taire son moutard, lui dit :

« Tais-toi, ou je vais te donner à manger au Msungu. »

Le chef arrive bientôt, flanqué d'une suite de bandits débraillés, à moitié ivres, et précédé d'une grande gourde de pombé et d'une plus petite pleine de miel, portées toutes deux par des enfants en bas âge. En déposant à mes pieds ces cadeaux princiers, il s'excuse naturellement de la misère où il se trouve, regrette de ne pouvoir me donner ni chèvre ni mouton, et finit par me demander un cadeau d'étoffes d'une valeur dix fois supérieure à celle de ses gourdes. C'est un assez bon diable d'ailleurs pour un milieu pareil. Comme je lui adresse quelques questions au sujet de bûchers dont j'avais en chemin rencontré des cendres mêlées à des ossements humains, il m'expliqua certains usages du Kutu, moins cruels, prétend-il, que ceux de l'Uzaramo; en voici la variante :

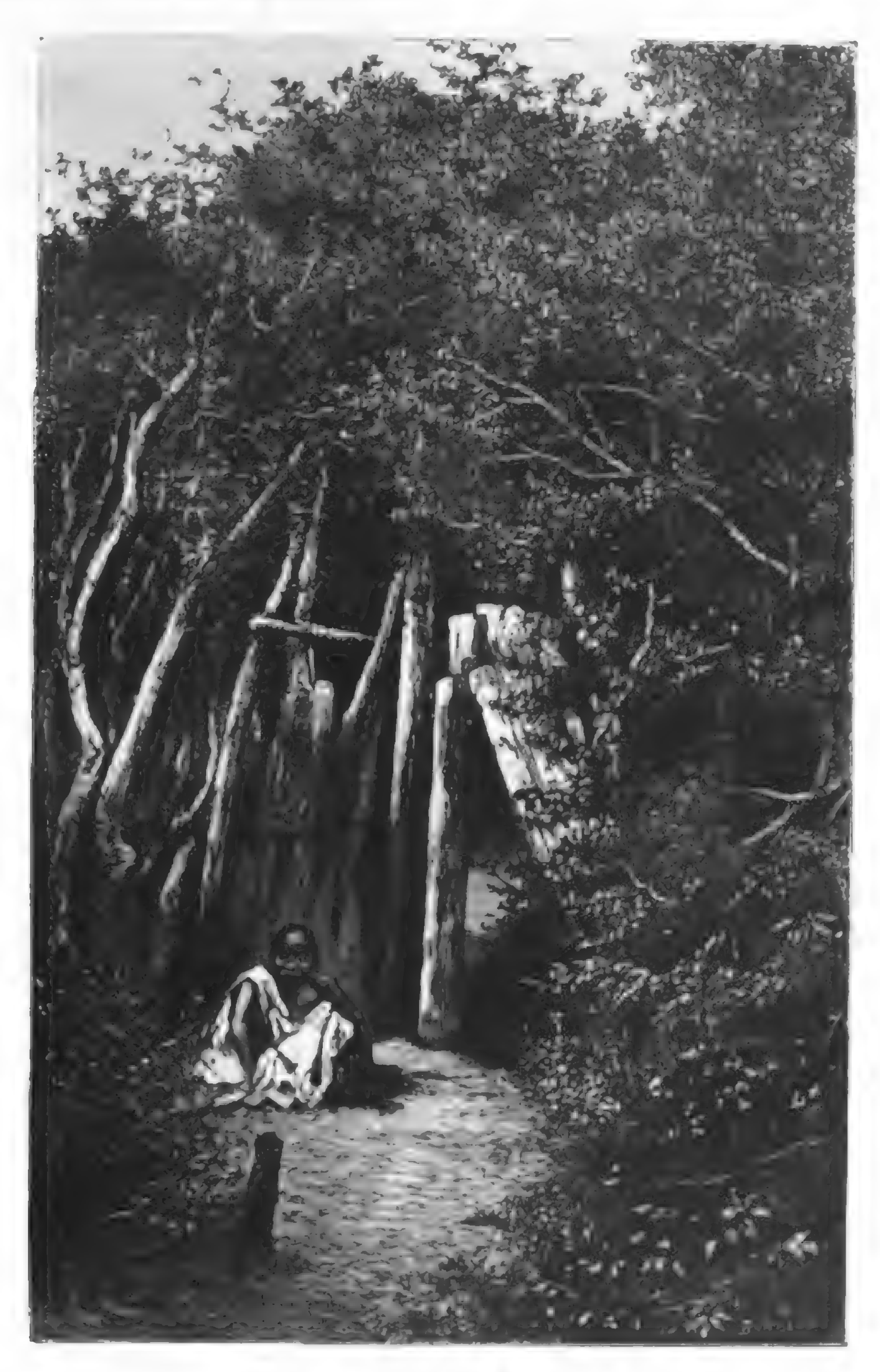
A la mort d'un habitant de village, le *mganda* désigne, il est vrai, quelqu'un pour monter sur le bûcher, mais, avant de succomber, la victime peut échapper au supplice en subissant l'épreuve du feu, qui, pour le patient, consiste à plonger sa main dans un brasier ardent; s'il reste sans crier jusqu'à calcination complète du membre, il est reconnu innocent, sinon on l'exécute sur l'heure.

« Et, lui dis-je, le mganda peut désigner n'importe qui dans le village? Moi, par exemple, s'il vient à mourir quelqu'un dans la nuit?

— Oh, toi, non! Le mganda désignerait de préférence un de tes hommes.

— Et tu crois que je donnerais un de mes hommes pour le faire brûler vivant?

— Si tu faisais des difficultés, nous aviserions avec le mganda pour désigner quelque autre personne. »



Une porte du village de Hongo.

Par un heureux hasard le pombé du chef se trouvait excellent. Que de temps il m'a fallu pour m'habituer à ce liquide nauséabond, qui bien souvent depuis m'a servi exclusivement de nourriture dans l'Uemba et chez les

Vuaoussi! Ici les indigènes brassent leur bière avec un mélange de sorgho et de maïs préalablement broyé et séché. Ils ont un procédé de fermentation dans des vases d'argile qui est des plus rudimentaires et ne rappelle que vaguement la fabrication de la bière en Europe. Le liquide est néanmoins légèrement alcoolique, mais toujours mélangé de moût, en proportion telle qu'il serait difficile de dire si le pombé se boit ou se mange.

La préparation du pombé, qui ne dure pas moins de trois jours, est spécialement réservée aux femmes. Elles mêlent à ce breuvage je ne sais quelles plantes aromatiques des plus agréables au goût ; enfin elles avaient pris ici la précaution de passer le tout dans un tamis, ce qui me permit d'en avaler un verre ou deux.

Le miel, ou ce que j'appelle ainsi, était un sirop de sucre noirâtre, épais, peu appétissant, que je soupçonne fort d'avoir contribué à me donner la dysenterie un peu plus loin. On obtient ce miel en broyant des morceaux de canne à sucre dans un mortier en bois, le même qui sert à moudre le grain et à extraire l'huile des graines d'arachides. Le liquide obtenu ainsi est soumis à une ébullition légère, qui le purifie un peu en le rendant liquoreux. La canne à sucre n'est nulle part jusqu'aux grands lacs l'objet d'une culture spéciale, néanmoins on en trouve souvent quelques plans dispersés aux environs des villages. Les indigènes en sont très friands; mais, trop paresseux pour récolter plus que le grain nécessaire à leur subsistance, ils ne se donnent pas la peine de cultiver les plantes d'utilité secondaire. Je n'ai jamais pu, à mon grand regret, retrouver de ce sirop de sucre, qui, malgré ses effets nuisibles, m'était d'un grand secours pour manger mon ugali.

L'*ugali*, espèce de farine, va devenir ma seule nourriture habituelle; voici l'unique recette qui permette de l'avaler sans inconvénient :

Le campement terminé, Kamna installe son feu à peu de distance de l'emplacement de ma tente, et dispose au-dessus deux casseroles pleines d'eau, l'une pour le thé, l'autre pour l'ugali ; il plante ensuite devant le feu de petites brochettes en bois, supportant soit une mauvaise poule, soit un morceau d'antilope, soit un poisson, suivant les ressources de l'endroit.

Dès que l'ébullition commence, le thé est servi sur ma table. Pendant ce temps Kamna décharge la casserole à ugali de son trop-plein, y jette brusquement quatre ou cinq poignées de farine et s'arme d'une longue cuiller en bois.

La cuiller plonge et replonge dans la casserole, tourne en tous sens, torture cette pâte résistante, et fouille dans les moindres recoins pour l'empêcher de se brûler au contact des bords. Kamna souffle en maintenant de la

main gauche la casserole sur le feu, l'ébullition devant être soutenue. La casserole retirée du feu, la cuiller y replonge pour en transporter le contenu dans une assiette. Kamna accorde à ce dernier travail un soin tout particulier; il a son amour-propre de cuisinier, et ne se permettrait jamais de me servir ma bouillie sans l'avoir au préalable arrangée en forme de boule, amoureusement arrondie par les mains propres de cet enfant de la nature; flanqué d'un morceau de viande grillée, l'ugali est enfin pompeusement disposé sur ma table par mon boy.

Ici je m'arrête, le souvenir seul de ce ragoût fait défaillir ma plume.... Sachez seulement qu'à sa vue se resserre même le gosier blindé du sauvage, qui, malgré la faim, doit en faciliter l'absorption à l'aide soit d'une espèce de sauce, soit d'un morceau de viande ou de poisson, soit d'un peu de miel. C'est ce qu'ils appellent le *kitoéo*.

Pour le noir aucun de ces aliments ne peut à lui seul servir de nourriture, il n'est qu'un complément obligé de l'ugali. La farine seule possède pour lui toutes les propriétés nutritives; il s'en gorge, s'en gave, et d'ailleurs, eût-il de la viande à volonté, jamais son estomac ne sera satisfait et il criera toujours la faim.

L'ugali se fait avec toute espèce de farine et on fait farine de tout dans l'intérieur, même du manioc et de la poussière résultant du frottement de deux pierres grossièrement taillées qui servent à moudre le grain préalablement broyé dans le mortier.

Le manioc est considéré généralement chez les indigènes comme un aliment sans valeur, réservé pour les jours de disette. Pour le réduire en farine on doit auparavant faire sécher plusieurs jours les tubercules au soleil. Quelques voyageurs ont rencontré en Afrique une espèce de manioc vénéneuse à l'état frais, exigeant certaines préparations avant d'être mangée : je n'ai jamais ouï dire que cette espèce existât à l'est des grands lacs.

Kamna, qui sait que l'estomac des Européens a besoin, pour se soutenir, d'une nourriture variée, achète pêle-mêle toute la farine qu'il trouve, et la jette dans le même sac. Je ne lui ai jamais fait de remontrances à cet égard et je serais bien en peine de dire ce qu'il y a de plus mauvais du mélange de ces ingrédients ou de chacun pris à part.

Le maïs vert, cueilli avant que le grain ait acquis sa pleine maturité, mangé cru ou légèrement grillé, est peut-être le mets le plus délicat de ce pays-là. Une autre façon de le préparer consiste à moudre le grain après l'avoir grillé légèrement. Cette farine d'un jaune tendre fait un potage délicieux, que je connaissais depuis mon enfance, mais dont j'ignorais la confection.

Tous ces détails minutieux; dont la connaissance m'eût évité bien des peines, je les consigne ici pour l'instruction des explorateurs à venir.

A la nuit je fis parvenir au chef un beau cadeau d'étoffe pour reconnaître son hospitalité. L'usage veut que les présents se fassent toujours dans l'ombre, à l'abri des regards indiscrets; le chef peut ainsi soustraire à la cupidité de son entourage la presque totalité des cadeaux.

J'avais joint aux étoffes riches quelques mètres de cotonnade pour payer le kirangozi dont j'avais grand besoin le lendemain. Le guide fut promis naturellement, mais n'arriva pas avant sept heures et demie, alors que j'avais déjà perdu une des heures les plus favorables à la marche. Oh! les guides! qui dispensera jamais le voyageur de cette corvée journalière? Et c'est tous les jours la même histoire, les mêmes tourments, car il est bien rare qu'un guide consente à m'accompagner deux jours de suite.

Quel charme inconnu et si puissant possède donc ce continent sauvage pour que, malgré tout, son souvenir persiste à me sourire encore, à travers les vexations sans nombre dont j'ai eu tant à souffrir?

CHAPITRE V

Villages du Kutu. — Étapes nocturnes. — Attaques de dysenterie. — Arrivée d'une petite caravane envoyée par M. Ledoulx. — Une bande de Rougas-Rougas. — Les premières collines de l'Usagara. — Les marais de la Makata. — Un boma de marchands d'esclaves. — Dans les montagnes. — Passage difficile des sections du canot. — Séjour à Kirangaouana. — Je reviens à la santé. — Rébellion promptement calmée de mes hommes. — Passage du Ruaha sur mon bateau. — Halte agréable à Niukua.

Du 11 au 14 janvier 1884 nous avons successivement campé aux villages de Kisaki, Urembo, Goméro, Kirangué, qui tous briguent l'honneur d'être la capitale du Kutu. En réalité le pouvoir supérieur n'est nullement centralisé, et chacun de ces villages a son autonomie propre.

Le plus considérable d'entre eux ne compte pas plus d'une cinquantaine de cases, échelonnées le long des rives de la Mgéta, dans les marais de laquelle je patauge plusieurs heures, sous les arbres. Des lianes de toutes dimensions s'enchevêtrent aux rameaux supérieurs, les unes droites comme des fusées, les autres gracieusement enroulées autour des arbres géants qui abritent les buissons de leur ombre ; je remarque une espèce de platane.

Le sentier s'élève doucement à mesure que nous approchons de l'Usagara. A 300 mètres au-dessus de la mer, une grande plaine découvre sur notre droite le profil des montagnes du Wigu, premiers contreforts de l'Usagara. Les fonds des petits ravins, aujourd'hui desséchés, nous servent parfois de chemin. Sous l'humus peu épais apparaît une mollasse noirâtre, s'effritant facilement et contenant une grosse proportion de fer oxydulé, que traversent par endroits d'épais filons de quartz. Partout le fer abonde, spécialement sous l'aspect de grenaille d'hématite brune, dont les grains ressemblent au plomb de chasse n° 4 ou 6 : il n'est pas de jour d'ailleurs qu'on ne traverse dans le sentier quelque source ferrugineuse.

Pour être relativement près de la civilisation (si le Zanzibar est la civilisation), les Vuakutu n'ont pas fait grand progrès dans les diverses

branches de l'industrie; j'ai souvent rencontré plus loin des peuplades plus avancées qu'eux dans le travail du fer, qui se réduit ici à la fabrication de fers de lance d'une simplicité primitive, et de houes plus simples encore. Ces dernières sont modelées de diverses façons, en forme de trèfles ou de demi-circonférences, mais toujours terminées en haut par une tige pointue qui s'engage dans la tête du manche. Jamais en Afrique la poignée ne s'emmanche dans la pelle, c'est la pelle qui s'emmanche dans la poignée, comme pour les haches, du reste, si légères qu'elles soient. Nos ancêtres de l'âge de fer étaient de plus habiles artisans que ces gens-là. La poterie est aussi dans l'enfance de l'art : toujours l'éternel vase rond, mi-sphérique, orné de grossiers dessins.

Les communications avec la côte sont d'ailleurs peu fréquentes, les Arabes ayant depuis quinze ans abandonné la route du Kutu, où les vivres sont rares et chers, et où il y a absence complète de toute espèce de denrées commerciales. Les seules petites caravanes qu'on rencontre sont composées de Vuanguana de Zanzibar, qui viennent quelquefois se procurer, au prix de trois mois de fatigues et de courses, quelque malheureuse défense d'ivoire, qu'ils troquent contre leurs fusils.

J'en rencontrai trois dans le premier mois de mon voyage. Souvent en butte à la malveillance des indigènes, auxquels leur petit nombre ne peut imposer, ces Vuanguana aimaient à se mettre quelques jours sous la protection de mes fusils et à profiter de ma caravane pour gagner un village moins hostile; mais certains d'entre eux me créèrent tant d'ennuis que je pris pour règle de ne jamais plus accepter d'étrangers dans mon camp.

A Kisaki on trouve deux sentiers pour gagner l'Ussango, que je comptais traverser avant d'arriver au Nyassa. Je me décidai pour celui qui, le plus au sud, longe la frontière nord du pays des Mahengé. J'aurais, me disait-on, beaucoup de peine pour la marche, mais j'aimais mieux souffrir dans la brousse que de risquer de payer de forts *hongos* dans les pays plus habités.

Je croyais également, en m'inclinant vers le sud, trouver les montagnes de l'Usagara moins élevées : je commettais là une erreur que je devais chèrement payer.

A Goméro je commençai à ressentir de premières atteintes graves de la dysenterie qui, quelques jours plus tard, devait m'éprouver si durement; pendant quatre jours ce ne fut qu'une diarrhée ordinaire, mais accompagnée de faiblesse et de lassitude comme je n'en avais pas encore ressenties.

Avant d'arriver à ce village, nous traversons deux ou trois camps de

Maffitis ou Mazitous, bandits de la côte est, qui vivent misérablement sous des amas de branchages et de chaume. Ils sont en petit nombre et obligés à une certaine prudence par crainte des Vuakutu, qui sont armés de fusils et vont loin dans le nord pour faire leurs razzias, chez les peuplades inoffensives de l'Usagara.

Les habitants de Goméro, à notre arrivée, sont dans un état d'ébriété complète, suite naturelle de nombreuses libations de pombé. Le chef, deux



Aux bords de la Mgéta. (Voir p. 85.)

heures durant, m'accable de questions saugrenues, veut que je lui rende un oracle favorable sur les moissons de cette année, et quand, à bout de patience, je conclus que, par la sécheresse qui vient de sévir, elles pourraient bien souffrir un peu, il entre en fureur et me menace de nous envoyer camper dehors, menace plus facile à proférer qu'à exécuter.

A la nuit, mes hommes, grâce au même pombé, sont à l'unisson de leurs hôtes, et une rixe éclate avec les gens du village. Je règle les différends en faisant amarrer à la palissade qui me sert d'enceinte deux indigènes et deux pagazis qui, le couteau à la main, jurent leurs grands dieux de manger tous les Vuakutu.

Le 14 janvier j'entre à Kirangué, autre village du Kutu. Mon indisposition a pris des proportions inquiétantes, et pendant toute la marche je me traîne péniblement derrière la caravane.

Zungoméro, où est mort, il y a quatre ans, M. Johnston de l'expédition anglaise, se trouve quelque part dans les environs, mais a été abandonné par les habitants, que le manque d'eau a chassés. Quelques-uns de mes hommes, qui étaient de l'expédition de M. Johnston, font naturellement un rapprochement entre sa mort et ma maladie, et, comme consolation, j'entends le soir à la veillée, au milieu des rires et des éclats de voix, un de mes hommes crier : « En vérité, mes frères, ces parages sont mauvais pour les Vuasungu; vous verrez que celui-là mourra comme l'autre ». La sentence est naturellement accompagnée de commentaires fantaisistes, projets de retour à Zanzibar, distribution de mes étoffes, etc.

Les cinq premiers mois, mes hommes, convaincus de mon peu de connaissance du kisouahili, ne se gênaient pas pour parler de moi tout haut et à tout propos : je me gardais bien de les arrêter, et je pus ainsi les étudier à loisir. La vérité est que j'avais encore grand'peine à m'exprimer, mais je pouvais néanmoins suivre le fil de leur conversation. Plus loin, quand je parlai couramment leur langue, mes hommes abandonnèrent le kisouahili, et l'on n'entendait plus dans mon camp que le *kinyassa* ou le *kiguindo*, deux dialectes très connus à Zanzibar, ou encore celui de la tribu dans laquelle nous nous trouvions.

La santé de mon pauvre chien Terras ne vaut guère mieux que la mienne; le voilà complètement aveugle, et je suis obligé de le faire porter souvent pendant la moitié de la journée.

De Kirangué à Mgunda il nous fallut faire deux jours de *tirikesa*. On appelle ainsi des marches où le manque d'eau oblige à de longues étapes, faites de nuit afin d'éviter la chaleur. Nous partîmes le premier jour à trois heures de l'après-midi, pour camper vers neuf heures en pleine forêt. Un violent orage s'abattit sur nous au coucher du soleil. Impression étrange que celle de la marche sous ces grands bois au milieu de l'ouragan déchaîné! Je suis, selon ma coutume, en tête de ma caravane, et l'obscurité est si intense que j'ai grand'peine à distinguer mon guide, qui me précède à deux pas. Par instants, la foudre éclate avec furie, éclairant la forêt de reflets fantastiques, pendant que la pluie nous fouette le visage. Il semble que ce soit un avant-goût de l'enfer!

Les premiers rayons du soleil nous trouvent en route le lendemain. Vers onze heures, harassés, exténués, nous prenons un peu de repos près d'une

mare si bourbeuse par suite du déluge d'hier, que mes hommes, peu difficiles cependant, trouvent nécessaire d'en filtrer l'eau à travers leurs chemises.

Sous un ciel blanc, pâle, par un temps saturé d'orages, il faut nous remettre en marche. Cette fois mes forces me trahissent; resté loin derrière mes hommes sous la garde de cinq ou six d'entre eux, je tombe lourdement, au deuxième kilomètre. L'eau n'est pas bien loin heureusement; mes hommes m'enveloppent dans un de leurs chuka, me chargent sur leurs épaules, et à la nuit je puis enfin reposer sous ma tente.

Le 17, toujours porté, j'arrivai vers neuf heures à Mgunda, où je me décidai à m'arrêter. Allais-je mourir à un mois de la côte?

Quelle affection effrayante que la dysenterie! je doute qu'il en soit une au monde plus violente, plus rapide dans ses effets sur l'organisme humain. Six ans auparavant j'avais, sur la côte ouest, essuyé une première fois ses atteintes, et la façon de la traiter me revint en mémoire. Je la tiens aussi de mon ami Brazza et je la donne comme excellente. On doit tout d'abord s'imposer une diète rigoureuse, se soutenir avec quelques assiettées d'eau de riz, dans lesquelles on délaye une dose de bismuth. On sait si la diète est dure dans de semblables conditions! Puis il faut se purger solidement au matin avec du sulfate de soude, et ne boire tout le jour que de l'eau pure mélangée de blancs d'œufs battus, dans la proportion de deux blancs d'œufs pour un litre d'eau. Ce liquide peut s'avaler sans trop de répugnance.

Une surprise bien agréable vint apporter un peu de baume à mes souffrances. Le lendemain de mon arrivée à Mgunda, une petite caravane de Zanzibarites entrait dans le village, au milieu des coups de fusil et du tintamarre d'usage. Elle m'était envoyée par M. Ledoulx, auquel j'avais demandé divers petits objets au départ; comme on le voit, il avait fait diligence pour me répondre le plus tôt possible.

« Ah! maître, me dit Songoro, le chef, quel métier que de voyager avec huit fusils dans ce pays! Hier encore nous avons été attaqués par les Maffitis et obligés de fuir dans la brousse, où nous avons dormi en compagnie d'un lion : aussi, pour revenir, nous allons piquer droit vers le nord par une route « morte » depuis longtemps; à Mpuapua nous nous mettrons ensuite à la remorque d'une caravane descendante, plutôt que de repasser seuls chez ces bandits de Vuakutu. »

Entre autres surprises, Songoro m'apportait un courrier d'Europe et un petit sac de sel, qui m'arriva bien à point. J'essayai d'écrire le jour même une sorte de récit de mon voyage, mais je n'eus la force que de griffonner

quatre mauvaises petites pages au consul, dont deux consacrées à faire l'éloge de ma santé; Dieu sait si je mentais!

Songoro reçut de plus des instructions sévères pour ne rien dire de ma maladie, et nous quitta avec ses gens après vingt-quatre heures de repos. J'ai su depuis qu'il avait regagné Zanzibar sans encombres.

Le village de Mgunda n'est plu dans le Kutu; il est situé sur la frontière de l'Usagara, au pied des montagnes, et doit sa notoriété à l'asile qu'il donne à tous les Rougas-Rougas des environs, qui vivent de leurs pillages chez les populations paisibles des montagnes. Il s'y trouvait, lors de mon passage, une bande qui s'apprêtait à une grande razzia dans le nord-ouest.

Ces bandits me donnèrent, le 19 au soir, le spectacle de leurs danses de guerre, sous les costumes les plus grotesques. L'un d'eux portait sur la tête une garniture complète de becs de toucan, qui produisaient en s'entre-choquant le bruit le plus singulier. Les autres avaient comme coiffures des crinières de girafes, d'antilopes, de zèbres, des touffes de plumes de coq arrangées de diverses façons. Un lambeau d'étoffe rouge noué au cou complétait leur costume. Comme armes ils avaient un arc, des flèches à pointe de bois et un bouclier en peau de bœuf.

La fantasia ne dura pas moins d'une heure. Comme elle finissait, le chef me fit savoir qu'il avait l'habitude de réclamer un hongo aux caravanes qui passaient chez lui, et je compris tout de suite que cette petite fête n'avait d'autre but que de m'intimider.

« Sommes-nous dans l'Ugogo pour payer un hongo? fis-je répondre au chef. Je veux bien te donner en cadeau le dixième de ce que tu me demandes, pour payer ton hospitalité, mais pas de hongo! »

Après maintes palabres nous finîmes par nous entendre pour 7 à 8 mètres de belle étoffe.

Le résultat le plus net de la rencontre de ces Rougas-Rougas fut la désertion de deux de mes hommes. L'un d'eux, excellent garçon, qui avait disparu pendant la nuit, me fit dire le lendemain qu'il regrettait de me quitter, parce que je n'étais pas un mauvais maître, mais qu'il n'avait pu résister à l'envie d'aller faire une razzia avec ses vieux frères de l'Unianembé. Il me laissait du reste son fusil.

Le 20, nous campons dans une forêt de bambous, au pied des contreforts de l'Usagara.

Ma dysenterie eût peut-être demandé de prolonger mon séjour à Mgunda, mais le changement d'air compte au premier rang de mes règles d'hygiène, et le 20, quoique plus faible que jamais, je reprenais la marche.

Il me semble toujours prudent de s'éloigner le plus vite possible des parages où l'on a contracté sa maladie, quelles que puissent être les causes qui l'ont fait contracter, mauvaise qualité de l'eau, fraîcheur et humidité de la nuit, etc.; l'avantage qui résulte du déplacement compense, et au delà, la fatigue qu'il occasionne, et le repos, tant recommandé dans certaines affections, est toujours en Afrique, même au camp, une erreur grave. Mais quel supplice infernal que ces marches dans les longues herbes mouillées, où l'on est forcé de s'arrêter à tous les kilomètres!



Songoro apporte un courrier d'Europe et un petit sac de sel. (Voir p. 89.)

L'état de faiblesse et de fatigue où j'étais me rendant un peu confus le souvenir des jours qui suivent, je copie textuellement mon journal de voyage avec le décousu de ses impressions.

Le 21, nous gravissons péniblement le mont Mabruki, à 200 mètres d'altitude, au milieu de brumes intenses et de grands bois qui secouent sur nous leurs rameaux ruisselants de pluie et de brouillard; la pente est si escarpée qu'il me faut tailler le sol pour placer mon lit horizontalement. Le brouillard ne cesse pas avec le jour, et c'est à grand'peine que l'on trouve du bois sec pour entretenir un peu de feu sous ma tente.

Il n'y a que huit jours que le même mal me dévore et je suis déjà comme un squelette; je n'ose plus me servir de mon petit miroir, tant mon visage

m'épouvante. Il y a beaucoup de champignons dans ces endroits humides : la fausse oronge pullule ; les indigènes mangent surtout un grand bolet grisâtre très commun.

Le 22, nous continuons à marcher sur des collines bien boisées, et nous campons dans un village abandonné, où nous jouissons enfin d'un petit rayon de soleil.

Les matinées du 23 et du 24 se passent à patauger dans l'immense marais de la Makata, où j'ai peine à trouver un emplacement un peu sec pour camper. Ces deux marches, avec de l'eau jusqu'aux genoux, me mettent à bout de forces. Pour comble de malheur, le calomel, que je suis obligé d'employer pour ménager mon sulfate de soude, me donne des coliques atroces.

Beaucoup de gibier en vue ; troupeaux de girafes, de zèbres et de bubales : manqué à 50 mètres un de ces derniers qui a regardé défiler toute ma caravane sans bouger de place. Le soir, Hassani parvient à décrocher une girafe ; il n'arrive au camp que vers onze heures. Lions, hyènes font toute la nuit un vacarme épouvantable, et il n'y a pas un arbre en vue pour construire une palissade. Je n'ai plus du reste assez le sentiment de l'existence pour m'occuper de la défense de ma caravane.

Le 25, vers dix heures. Le marais se termine au pied des petites collines par la Makata elle-même, rivière de 20 mètres de largeur, qui court au sud-ouest. Une heure plus tard, nous arrivons à un petit village entouré d'un boma, propriété d'un Arabe de la côte qui fait ici le commerce d'esclaves.

Ce boma diffère peu comme aspect des villages environnants ; les huttes, au nombre de vingt-cinq ou trente, sont cependant plus entassées, les rues plus sales. Une ou deux chaînes d'esclaves circulent à l'intérieur ou viennent s'asseoir devant moi, me regardant du regard hébété, idiot, habituel à tous ces malheureux.

L'Arabe a quitté la place depuis quelques jours pour aller vendre à la côte une partie de sa noire marchandise ; je crois fort, du reste, que ce prétendu Arabe n'est qu'un homme de la Mrima, attendu qu'aucun des chefs à qui il confie la garde de son camp n'est Zanzibarite.

Mes hommes m'expliquent à son sujet que les négriers qui font la traite dans ces parages possèdent en général deux bomas de cette sorte : l'un, comme celui-ci, à une certaine distance de la côte, autour duquel ils rayonnent pour faire leurs provisions de « bois d'ébène » ; le second, retiré à la côte même, et placé de façon qu'on puisse entrer facilement en relations avec les boutres du canal et surveiller les bateaux de guerre ; celui-ci ne

sert que d'entrepôt temporaire, et, étant généralement inhabité, échappe aux soupçons de l'autorité anglaise.



Passage des ravins sous la pluie.

C'est dans ce dernier endroit que se font toutes les négociations entre le négrier lui-même et les propriétaires des boutres, qui vont vendre ensuite les esclaves à Zanzibar ou dans les Comores. Aussitôt que, par ses rensei-

gnements, l'Arabe est sûr de l'éloignement momentané du bateau de guerre, il fait venir ses chaînes humaines à marches forcées et les embarque sans plus tarder sur les boutres, tout prêts à les recevoir.

Les journées des 26, 27 et 28 se passent sur de fraîches collines, dont l'air vif fait oublier l'atmosphère empestée des marais de la Makata. Au souffle vivifiant des brises du nord, mon estomac commence à se remettre un peu. Les forces enfin me reviennent avec la même rapidité qu'elles ont mise à me quitter.

Ce n'est pas sans peine néanmoins que j'arrive à suivre ma caravane sur ces pentes déjà raides, qui chaque jour nous font monter deux ou trois fois à 1 000 ou 1 200 mètres pour redescendre à 600 un peu plus loin.

Au camp j'ai au moins de l'eau pure à boire. Sous l'effet des premières pluies, de petits torrents roulent avec fracas dans le fond des ravins, formant beaucoup de petites cascades du plus gracieux effet.

Nous voilà dans la vraie montagne. Cela ressemble aux Alpes. Devant nous le mont Para Uranga s'élève menaçant, au grand désespoir des porteurs de mon bateau. Le tonnerre gronde tout l'après-midi avec des éclats et des déchirements terribles. Les éclairs se croisent dans toutes les directions; j'en compte quelquefois jusqu'à cinquante par minute. Partout ailleurs que sous ma pauvre tente ce serait un beau et grand spectacle.

Les habitants, peu nombreux, me semblent d'humeur plus douce que ceux que j'ai déjà rencontrés. Peut-être est-ce la santé qui, en me revenant, me donne cette illusion? Pour la première fois je vois les femmes s'approcher sans défiance de ma table, s'asseoir sur leurs talons en déposant leurs corbeilles de haricots ou de farine, jacasser, rire et se moquer de moi pendant des heures entières. Il n'y a pas jusqu'au kirangozi qui, le matin, ne semble avoir rabattu de ses prétentions insolentes. J'aperçois enfin avec plaisir quelques chèvres malingres, mais il m'est impossible de les faire traire.

L'ascension du Para Uranga, le 29, fut une rude corvée, qui d'un coup nous éleva à 1 400 mètres au-dessus de la mer. Mes hommes, suant, râlant, s'aidant des broussailles et des racines qui leur tombaient sous la main, mirent quatre heures à atteindre le faîte. Le bateau n'arriva qu'à la nuit, et encore fus-je obligé d'envoyer souvent à son secours pour renforcer les porteurs.

La brume, en se déchirant un instant, nous découvre dans l'est, à travers une large crevasse, un panorama de toute grandeur : au loin, les monts Uguru, d'où sort le Kingani; à nos pieds, les grands marais de la Ma-

kata, si pleins de tristes souvenirs ; enfin, dans le sud-ouest, une mer houleuse de petits sommets coniques ou ballonnés, entremêlés de groupes de nuages qui semblent hésiter en planant avant de s'abattre. Sur les flancs de la crevasse s'étagent de petites cascades d'une blancheur de neige et s'ouvrent des ravins dont les eaux vont se perdre en bouillonnant dans le torrent qui gronde à nos pieds.

Ce sont les Alpes à s'y méprendre : il n'y manque pour compléter l'illusion qu'une chaumière au loin, un bêlement de troupeau ou un tintement de clochette.

Le terrain sur lequel je campe me rappelle un peu le Grand-Son de nos Alpes dauphinoises (moins les rhododendrons) ; c'est le même sol nu, hérissé de roches compactes, c'est la même température glaciale, c'est aussi la même brume, à travers laquelle des touristes obstinés vont étudier les levers du soleil.

La marche du 30 nous élève de 500 mètres encore, jusqu'à un col étroit d'où nous redescendons à 1 200 mètres et presque à pic, dans une plaine marécageuse.

Sur une longueur de deux kilomètres, le sentier, qui a juste la largeur du pied, se cramponne à une falaise verticale de 300 mètres de hauteur. Dans l'état de faiblesse où je suis encore, le vertige me prend, et à deux reprises je suis obligé de me mettre à plat ventre pour ne pas être entraîné. Mes Zanzibarites, aussi adroits dans les montagnes que robustes dans la plaine, sont insensibles à cette impression et s'avancent sûrement jusqu'à une longue roche plate, glissante, inclinée de 60 à 70 degrés, qui barre complètement le sentier.

Ce passage demande plus d'une heure aux cinq sections de mon bateau ; je les vois l'une après l'autre suspendues aux amarres que mes chefs sont allés attacher successivement aux troncs d'arbres ; mes hommes, étendus sur la roche, les font glisser avec précaution, au risque d'être entraînés dans les précipices si la corde vient à se rompre. J'assiste d'en bas à ce travail de géants, où la moindre imprudence peut ruiner d'un seul coup l'espoir que je mets dans ce frêle esquif; mais tout se termine heureusement.

Je ne regrette pas de n'avoir point emmené d'ânes avec moi, il m'eût certainement fallu les abandonner depuis deux jours.

A la descente, de petits sommets paraissent surgir de cette plaine, qui d'en haut nous semblait parfaitement unie; ils sont couverts par endroits de plaques d'un vert plus tendre que celui des forêts voisines. Ce sont des champs de sorgho et de maïs. Quand nous arrivons de plain-pied, nous apercevons enfin sur ces mamelons dispersés des groupes de quatre ou

cinq cases exposées en plein vent, sans palissade ni défense d'aucune sorte. D'autres petits villages semblables apparaissent dans la montagne même, mais toujours à quelque endroit élevé, découvert, d'où l'on peut facilement voir un ennemi quelconque. C'est là que les montagnards craintifs de l'Usagara vivent de leur récolte annuelle et de petits troupeaux de chèvres et de moutons, qu'ils chassent dans des sentiers perdus de la montagne, connus d'eux seuls.

Aujourd'hui, pour eux, l'ennemi c'est moi. On a vu descendre ma caravane; des cris d'effroi ont signalé son arrivée aux villages lointains : les sons du tambour vont d'une colline à l'autre, et je vois partout les indigènes effarés se perdre dans la brousse, emportant le plus précieux de leur pauvre matériel. Force m'est de camper en dehors du village et d'attendre, pour acheter des vivres, que le kirangozi ait rassuré la population.

Continuellement en butte aux incursions de leurs voisins, les Vuasagara sont toujours en éveil, prêts à s'enfuir au premier signal; leurs villages ne sont à proprement parler que des camps improvisés, faciles à lever en cas d'attaque.

La tribu qu'ils ont le plus à redouter est celle des Vuahéhé, qui, à chaque instant, surtout dans la saison des récoltes, font des razzias à main armée, et s'attaquent surtout aux femmes et aux enfants, qui n'ont pas, comme les hommes, la ressource de la fuite.

J'ai partout trouvé dans les montagnes les populations aussi craintives, aussi défiantes, et par cela même désagréables pour le voyageur, qui doit perdre son temps à les amadouer.

Heureux de leur indépendance, de cet air pur des montagnes qu'ils respirent à pleins poumons, ces sauvages vivent dispersés, ne recherchant le voisinage de leurs semblables qu'autant que la nécessité les y pousse. Ils connaissent comme nous l'adage : « L'union fait la force »; mais ils ont un tel besoin de liberté, c'est-à-dire d'indépendance absolue, qu'ils aiment mieux souffrir que de l'aliéner.

La marche du 31 apporta quelque répit à nos fatigues, en nous ramenant dans un pays de collines moins abruptes que les montagnes de la veille. Nous trouvâmes, pour camper, le village de Kirangaouana, un peu plus important et mieux fourni de vivres que les précédents, qui étaient à peine suffisants pour nous nourrir. Je me décidai à un séjour en cet endroit, afin de faire prendre à mes gens un repos bien mérité par les fatigues des jours précédents.

Malgré la pluie et le brouillard, ma dysenterie céda enfin au traitement, et je sentis mes forces revenir.



Passage des sections du canot (Voir p. 95.)

Le 1er février, en deux petites heures de chasse dans la matinée, je blessai trois cobes à croissant ; j'en ramenai un seul, une petite femelle, qui, après une longue fuite dans les grandes herbes et bien que mourante, ne put être achevée qu'à la troisième balle. Le cobe à croissant est le seul animal qu'on trouve dans ces montagnes, mais il y est nombreux.

L'après-midi fut orageux à tous les points de vue. Mes hommes, fatigués par un rude travail, mais bien plus encore las de leur bonne conduite depuis quelques jours, éprouvaient le besoin de mettre ma patience à une nouvelle épreuve. Vers les trois heures ils se rangèrent en ligne devant ma tente avec des visages de mélodrame qui m'annonçaient quelque chose de grave. A peine en manquait-il cinq ou six à l'appel.

Je constatais avec plaisir que les meneurs avaient perdu leur jactance d'autrefois. Ils se dissimulaient dans la foule, et, quand je les pris à partie, ils me répondirent qu'ils avaient chargé Nassib de me transmettre leur *maneno*; c'est ainsi qu'on appelle les réclamations, protestations et discussions.

« Maître, me dit Nassib à voix haute, les hommes prétendent qu'ils sont fatigués, et, comme tu viens de dire que nous partions demain, ils se sont réunis pour te faire savoir qu'ils veulent rester un jour de plus ici, et que demain ils refuseront de partir. L'usage des caravanes veut qu'on s'arrête un jour tous les sept jours, et que, lorsqu'on est obligé par le puri de marcher dix jours de suite, on se repose quarante-huit heures au lieu de vingt-quatre. Or voilà dix jours qu'ils ne se sont pas arrêtés, et ils se disent incapables de continuer demain. »

Un long murmure d'approbation salua la fin du discours de Nassib, dont je ne donne ici qu'un résumé. Je m'attendais à quelque éclat qui m'eût désigné les principaux fauteurs du mouvement, mais aucun ne se produisit. On remarquera que Nassib, dans sa harangue, ne se compromettait pas personnellement ; il ne faisait que me transmettre l'opinion de la caravane, se gardant bien de donner la sienne propre, de peur de perdre ou son prestige aux yeux des hommes, ou ma confiance.

« Mes enfants, répondis-je (l'usage veut que je sois le père de ces forcenés), je connais comme vous les usages des Arabes, et certes mon intention était de m'arrêter deux jours, n'eût été l'insuffisance des vivres constatée par vous-mêmes, à tel point qu'hier, au moment de camper, vous avez demandé à pousser plus avant, jusqu'au village prochain. Il n'est pas possible, d'ailleurs, d'établir une comparaison entre nos marches et celles des Arabes : vous savez comme moi que les Arabes ne campent que vers trois heures du soir, quand nous, au contraire, campons rarement après midi.

« Combien de fois, du reste, ne vous ai-je pas dit que je n'aimais pas ces protestations en masse et ces murmures plus dignes de Wachenzis (naturels) que d'hommes de Zanzibar? Que de fois ne vous ai-je pas priés de me transmettre plus respectueusement vos réclamations par l'entremise de Nassib? Seul contre vous tous, je n'ai pas le pouvoir de vous contraindre, mais j'ai le droit de vous couper les vivres, et je saurai en user largement. Vous voulez vous reposer, reposez-vous tant que vous voudrez, un mois, deux mois, mais, sur ma tête, tout le temps que vous passerez ici, il ne sortira pas un seul upandé d'étoffe de ce lot que vous voyez là devant moi. »

Cette fois, tous protestèrent, mais avec un tel ensemble, une telle spontanéité, que je dus perdre l'espoir de cueillir ma mauvaise tête pour faire un exemple. « On peut nous enchaîner, s'écriaient-ils en faisant de grands gestes, mais jamais nous ne partirons demain. Notre père, notre mère, Saïd lui-même seraient là, que nous refuserions. Nous retournerons plutôt à Zanzibar dire au consul ce qui s'est passé. »

Ce disant, avec des gestes que je ne puis décrire, ils se retirèrent en masse à l'extrémité du village pour tenir conseil loin de mes yeux et de mes oreilles, et donner libre cours à leur fureur. Il fut d'abord décidé qu'on retournerait à Zanzibar et qu'on partirait le jour même; quelques-uns avaient déjà serré leurs nattes, bouclé leurs cartouchières : mais on se ravisa. A la nuit, la première effervescence était calmée; cependant le départ en masse pour la côte fut fixé au lendemain matin.

Mes chefs regardaient tout cela d'un air indifférent, en gens habitués à ces sortes de spectacles; ils ne vinrent pas me parler, de peur de perdre leur popularité, mais ne se mêlèrent pas non plus aux mutins. Deux ou trois fois Nassib essaya de faire de la conciliation, mais en vain. Si je cédais, j'étais sûr d'avoir tous les jours des rébellions de cette sorte.

La journée du 2 fut relativement plus calme. Personne n'était parti pour Zanzibar; quelques escouades seulement étaient allées acheter des vivres aux villages voisins.

Le soir enfin Nassib m'apporta des paroles de paix et de conciliation.

« Les enfants sont reposés, me dit-il, et demain nous reprendrons la marche en avant.

— Il est bien entendu qu'ils ont perdu un jour sur leur pocho?

— C'est comme tu voudras, maître! »

Me voilà de nouveau à flot pour quelque temps! Combien cela durera-t-il? Sait-on jamais à quoi s'en tenir avec ces têtes légères, qui se font un prétexte de tout pour satisfaire leur besoin de tumulte?

Les 3, 4 et 5 février, nous passons près de divers villages aussi insignifiants que haut perchés. A peine puis-je compter 10 kilomètres par marche, tant nous perdons de temps dans ces ravins à monter et descendre sous une pluie qui rend les sentiers difficiles.

Les vivres sont toujours rares et chers, mais les troupeaux de chèvres



Grenier des Vuasagara dans un buisson.

deviennent plus nombreux, et je trouve quelquefois un bol de lait frais pour m'aider à manger mon ugali.

Pour les soustraire aux Vuahéhé, leurs ennemis jurés, les Vuasagara cachent leurs provisions dans des buissons épineux qui poussent drus et serrés dans les ravins autour des villages. Ces greniers ont l'éternelle forme cylindro-conique de la hutte, des dimensions minuscules, et sont toujours supportés par de longs pilotis, qui les protègent contre les rats et les serpents. En cas d'attaque, les pilotis sont aussitôt coupés, et le grenier

disparaît dans le buisson, qui est tellement dense qu'on se demande comment les sauvages peuvent y pénétrer.

Plusieurs espèces d'euphorbes s'élèvent dans le sentier; le plus commun a le tronc de l'euphorbe candélabre, mais les branches, toujours verticales, ont le coude arrondi à leur base et forment dans leur ensemble une touffe volumineuse. De petites orchidées poussent dans les rameaux des arbres. Le baobab enfin apparaît de temps à autre; je ne pensais pas le rencontrer à 1 300 mètres d'altitude.

Toutes ces essences des pays chauds donnent souvent à la route un aspect tropical, contrastant singulièrement avec le temps gris et sombre, qui rappelle l'automne d'Europe. Tout humide qu'il est, cet air vif des montagnes me fait le plus grand bien ; à part ma maigreur, le seul reste de ma dysenterie est un appétit dévorant, que l'ugali excite encore au lieu de l'assouvir.

Pour arriver à Maroro, le 6, nous rentrons en plaine dans une immense forêt d'euphorbes, de plantes grasses de toutes espèces, au suc blanc empoisonné. On est obligé, pour faire passer le bateau, d'ouvrir le sentier à la hache et au sabre, et telle est la quantité de ces euphorbes et l'abondance de leur suc, que le sentier est littéralement blanc de lait après le passage de ma caravane.

Maroro, bien qu'il soit encore dans l'Usagara, possède un ou deux tembés, longues huttes à toit plat, que nous retrouverons dans l'Uhéhé. L'arc et les flèches de l'Usagara ont ici complètement disparu pour faire place à la petite lance de jet de l'Uhéhé. Un bouclier elliptique, en peau d'antilope, est aussi en usage, mais en temps de guerre seulement; la lance est la seule arme portée en main d'une façon courante. On ne voit plus de fusils; les caravanes ne passant pas dans ces parages, les naturels ne pourraient pas refaire leurs provisions de poudre.

Ce sont de braves gens en somme que ces Vuasagara, mais bien ennuyeux avec leur manie de fuir à propos de tout et de rien : cela me fait perdre chaque jour deux ou trois heures à nouer les relations.

Le 7, au moment où je m'y attendais le moins, nous débouchâmes sur le Ruaha, large rivière qui court au sud et nous barre complètement la route. Le sentier, redevenu à peu près horizontal, en serpentant au pied de la haute montagne, nous a fait trouver ce jour-là des endroits charmants, de petits bois maigres remplis d'acacias, d'arbustes épineux, de plantes grasses, dont l'aspect me transporte dans les bois de pins de la Méditerranée.

Le sol est couvert de sentes de buffles et de girafes, et à chaque clairière nous rencontrons des troupeaux de gazelles, de springbocks, sur lesquels

je fais un feu roulant; un seul springbock cependant tombe à terre, et je n'ai pas le temps de courir après les blessés; s'il est un animal difficile à étendre raide d'une balle, ce sont ces petites antilopes qui, le corps traversé, l'estomac en lambeaux, quelquefois même avec une jambe brisée, trouvent dans leurs ressorts d'acier la force de faire quatre ou cinq cents mètres en fuyant, juste ce qu'il faut pour les mettre à l'abri du chasseur.



Vuasagara.

Le Ruaha a été traversé, je crois, plus haut autrefois par Burton. Je ne me rappelle pas ce qu'en a dit l'illustre voyageur, mais d'après les renseignements des indigènes je ne m'attendais pas à rencontrer une rivière de 60 mètres de largeur, de 8 mètres de profondeur, avec un courant rapide accru par les pluies. L'eau est rouge, boueuse, toute pleine d'un limon argileux, que le courant arrache aux deux berges ravinées, hautes de 3 à 4 mètres. Depuis deux jours le niveau s'est, paraît-il, élevé de 2 mètres et doit croître encore. Chercher un gué dans de semblables conditions eût été peine perdue; aussi me décidai-je à monter mon bateau, tout heureux d'ailleurs de cette occasion de m'assurer si la gymnastique à laquelle il s'était livré depuis quinze jours ne l'avait pas trop endommagé. Quant aux pirogues des indigènes, je n'y pouvais pas compter. Je n'en apercevais qu'une très petite dans les environs.

Vers trois heures mes hommes se mettent au travail, stimulés par une

faim dévorante et par l'impossibilité de se procurer des vivres sur la rive où nous sommes. Les sections, débarrassées de leurs amarrages, sont alignées, et chacun s'escrime du marteau, du ciseau et de la lime pour réparer les déformations produites par des chocs nombreux.

Hassani rentre au clair de lune, avec une tête d'antilope à pieds noirs sur les épaules. Il a laissé naturellement l'animal dans la brousse ; mais les hyènes n'y toucheront pas, m'assure-t-il, parce qu'il a fait des médecines (*dawa*) pour les conjurer. Le fait est que le lendemain, quand on m'apporta la viande, il n'y manquait... que l'estomac et une cuisse.

Le 8, vers dix heures, mon bateau était monté, tous les écrous étaient en place et les jointures soigneusement calfatées avec une étoffe huilée. Le lancement s'opéra dans le plus religieux silence ; malgré moi je ne pouvais me défendre d'une certaine crainte sur la réussite de l'opération, car je n'avais pas encore vu mon bateau d'une seule pièce.

Quant à mes hommes, ils ne s'étaient pas imaginé un seul instant qu'une pareille machine en fer pût flotter ; aussi fut-ce un cri général d'étonnement quand on le vit surnager avec légèreté et se mouvoir, tout comme les *daou* de Zanzibar :

« En vérité, mes frères, il flotte ! » Et tous de se précipiter, de saisir les avirons ; il ne fallut rien moins que l'apparition d'un crocodile au milieu des tapageurs pour rétablir l'ordre nécessaire afin de mener rondement la traversée.

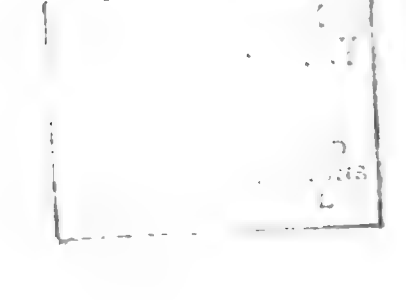
Sur la rive opposée, une bande d'indigènes, la bouche béante, les yeux grands ouverts, se demandaient s'ils rêvaient. A la nuit, le Ruaha était franchi, les sections étaient démontées et reficelées à nouveau.

Je campai au village de Niukua, situé à deux kilomètres en aval sur la rive droite de la rivière. Les indigènes m'assurent que le Ruaha passe chez Méréré, ce que je ne puis croire, attendu que je ne l'ai pas coupé deux fois. Comme, d'un autre côté, il ne se déverse pas dans le Nyassa, il est à supposer que c'est un affluent de la Rovouma. Plusieurs de ses affluents ont des eaux saumâtres, et le sel est assez commun dans les environs.

Niukua compte au nombre des bons souvenirs de mon voyage. Figurez-vous un immense verger, tapissé de gazon tendre, frais, couvert çà et là de petits arbustes verts, de bouquets épineux ; à l'est, la rivière avec l'éternel ronflement de l'hippopotame, le cri des oies sauvages, des bécassines ; au nord et à l'ouest, les sommets brumeux de l'Usagara.

Huit ou dix cases sont là, dispersées gracieusement, perdues dans cette immense solitude, sur un emplacement de deux à trois cents mètres. Le soir, chèvres et moutons, au nombre de cent cinquante au moins, se

Lancement du canot sur le Ruaha.



pressent en masses vers leurs étables; tout cela bêle et se bouscule, conduit par des enfants au ventre rebondi et nus comme des vers.

A ce spectacle d'une nature primitive, grandiose et sauvage, se mêlent le souvenir des grands bols de lait frais, l'impression d'un estomac parfaitement remis et des forces qui me reviennent.

Vous est-il arrivé, lecteur de rêver d'une chaumière et d'un cœur? Venez à Niukua : mais amenez avec vous la propriétaire du cœur, je ne vois personne dans ces noires mégères aux longues mamelles, qui puisse y suppléer.

Cédant aux sollicitations des indigènes, j'organisai une grande battue pour le lendemain; mais la chasse a besoin, en Afrique comme ailleurs, d'être menée sans tant de monde. A midi, exténué, j'arrivai cependant à tuer un zèbre. En revenant nous rencontrâmes une bande de six coudous que je manquai bêtement. C'est la seule fois que j'ai vu cette gracieuse antilope : jusqu'aux grands lacs, toutefois, on rencontre souvent sa piste; au delà elle est complètement inconnue.

Hassani tua un rhinocéros à deux cornes. J'en fis cadeau au chef du village et je gardai le zèbre pour mes hommes et mes hôtes. Voulant reconnaître ma générosité, le chef me fit cadeau d'une chèvre, d'une belle jarre de lait, et, en me quittant, me déclara qu'il était mon ami pour la vie. A plusieurs reprises il m'exprima son étonnement de voir que je ne volais rien chez lui, comme c'est l'usage des caravanes arabes quand elles passent dans ces pauvres villages.

Que n'ai-je rencontré beaucoup d'autres Niukua échelonnés le long de ma route!

CHAPITRE VI

Un moment de solitude. — Lions et hyènes. — Chasse aux pintades. — Mdaïra. — Récolte du sel. — Les Vuahéhé. — Quelques traits de caractère africain. — L'homme aux oreilles coupées. — La dernière chaine de l'Usagara. — Entretiens peu rassurants de mes hommes. — Une pénible ascension. — Fâcheux accueil chez les Vuahéhé. — Chargé par un buffle. — Adresse de Hassani Bogo. — Les Vuahéhé nous barrent la route. — La plaine de l'Uhéhé. — Les tembés. — Chez le chef Marawano.

La marche du 10 s'effectue dans une plaine vallonnée, et devant nous se dessine, en bleu tendre, sur l'horizon, la dernière chaine de l'Usagara, que nous franchirons après-demain.

Vers dix heures j'ai l'habitude de donner à ma caravane une demi-heure de repos, puis j'aime à prendre seul les devants, certain qu'elle ne tardera pas à me rejoindre.

C'est un grand charme parfois que de se retrouver avec ses pensées, d'oublier le brouhaha de la caravane, de secouer cette contrainte qu'on éprouve malgré soi au milieu de gens qui ne sont ni de votre monde, ni de votre race. Seul dans le sentier, au milieu du grand silence du puri, je puis donner libre cours à mes souvenirs d'Europe ; il est assez rare que je coure ainsi risque de m'égarer, car, toutes les fois que je sors du camp, quatre ou cinq de mes hommes prennent leurs fusils pour m'accompagner, et, malgré l'ordre qu'ils ont reçu de rester, je suis sûr qu'ils me suivent à deux ou trois cents mètres. L'usage des caravanes le veut ainsi ; un homme, à plus forte raison le chef, ne doit jamais se trouver seul dans le puri.

Ce jour-là cependant j'avais réussi à m'isoler à quelque cent mètres de ma caravane, quand, à une bifurcation du sentier, un formidable rugissement de lion éclata dans la brousse, à trois ou quatre mètres de moi à peine.

Un bruissement de feuilles suivit presque aussitôt, et tout était rentré dans le silence au moment où mes hommes débouchaient au pas de course : comme le lion ne rugit guère que quand il vient de saisir sa proie, ils

avaient tout lieu de supposer qu'un malheur m'était arrivé. Des recherches dans la brousse firent découvrir quelques gouttes de sang; le rugissement venait de se répéter à près d'un kilomètre et nous laissâmes le fauve déchirer sa proie en liberté. On n'a pas exagéré ce qu'a de saisissant le rugissement du lion, cette note rauque et formidable qui semble retirer toute vie à la nature et la frappe d'un silence de mort.

Bien que les lions soient nombreux dans ces parages, on les entend rarement de près. Il n'est pas de nuit où la voix du roi du désert ne vienne frapper nos oreilles, mais éloignée et indistincte. Les feux du camp ont écarté le gibier, et si par hasard le lion s'approche, c'est en rampant, avec toutes les précautions du félin; jamais il n'essayera de se glisser au travers du boma. Mais si, la nuit, on n'a pas à le redouter, le jour il devient très dangereux, quand une fois il a goûté de la chair humaine.

Le cri de l'hyène produit également sur nous une impression étrange pendant le silence de la nuit, d'autant plus qu'il nous éclate souvent entre les jambes, dans le camp même et à trois pas de ma tente ou des huttes de mes hommes, quand le bois a manqué pour construire une palissade. C'est un rugissement presque aussi effroyable que celui du lion, et qui lui cède à peine en puissance.

Le cri d'appel du lion se compose de deux notes longues : *oû-oh*, que la voix humaine ne pourrait imiter qu'avec les efforts gutturaux du mal de mer; son cri de fureur est semblable au râle court, âpre et strident de la locomotive qui va s'ébranler. Celui de l'hyène commence de même que le cri d'appel du lion, mais se termine en éclats de rire saccadés, que traduit à peu près l'onomatopée *oû-hi-hi*.

Bien que très peureuse, l'hyène poussée par la faim est souvent d'une audace étonnante. Je viens de dire qu'elle entre fréquemment dans le camp, où elle s'attaque à pleines dents à certaines charges couvertes de peau; mais au moindre bruit elle pousse son cri guttural et déguerpit en trois bonds. Elle touche rarement à l'homme, même endormi, aussi la laisse-t-on bien tranquillement s'user les dents et les griffes sur ces charges recouvertes de cuir frais auquel le soleil a donné la dureté de la pierre. Mes hommes ont baptisé ces charges du nom de *Mzigu a fisi* (charges des hyènes), parce qu'elles portent toutes des traces de dents.

Toute l'Afrique tropicale est littéralement peuplée d'hyènes. De bout en bout les sentiers sont jonchés de leurs laissées blanches et calcaires, et de ces dégorgements de bourres et de poils que dans leur gloutonnerie elles avalent en dévorant quelque quartier d'antilope. A en juger par ces laissées, elles mangent probablement plus d'os que de chair.

On les tue très facilement au piège, grâce à leur voracité; Ferrouji, un de mes bons chasseurs, leur a voué une haine toute particulière; il installe son fusil toutes les fois que la chasse peut lui fournir quelques os comme amorce.

La gent fauve est du reste fort bien représentée ici, comme dans tous les endroits où le gibier est abondant. Mes hommes trouvèrent dans les environs du camp deux petits léopards, gros comme des chats, que je fis envoyer sans scrupule au paradis des tigres.

Quel campement, le 10 février! Rien qu'une plaine aride, desséchée, à côté d'une grosse roche creuse qui heureusement a conservé un peu d'eau de pluie. Le sol est rouge d'ocre, crevassé, raviné, couvert de l'atroce *Acacia horrida*; à midi, un soleil de feu; le soir, l'orage quotidien. Mes hommes prétendent qu'on se croirait dans l'Ugogo. Si c'est vraiment là l'Ugogo, je me félicite de n'avoir pas fait avec lui plus ample connaissance.

Le 11 je campe à Mgovéro, village de quatre huttes qui n'a pas dix livres de farine à nous vendre; mes hommes sont obligés de courir au loin dans les environs pour trouver des vivres.

Je passe l'après-midi à tirer des francolins et des perdrix, qui sont partout très nombreux. Le francolin est presque toujours perché. Les Zanzibarites lui donnent le nom de *kuaré*, qui rend bien son chant criard.

Tous les volatiles d'ailleurs perchent en Afrique, surtout la nuit; les bandes de pintades se trouvent généralement à terre dans les endroits découverts; mais si on les fait lever, elles gagnent, à grand bruit, l'arbre le plus proche et se blottissent immobiles le long d'une grosse branche; aussi est-il souvent assez difficile de les découvrir, malgré leur volume.

Leur caquetage perpétuel les indique facilement au chasseur, pour qui elles sont une proie facile en raison de leur peu de sauvagerie; j'en ai souvent tué à balle dans des vols, qui se laissaient approcher jusqu'à 10 ou 15 mètres. La chair délicate des jeunes est une bien grande ressource pour le voyageur privé de graisse de cuisine et dégoûté de la viande d'antilope et de poule. La pintade doit se tirer avec de fortes cartouches de 2 chargées à 4 gr. 1/2 de poudre; il faut avoir soin également de la tirer par derrière, parce que même de flanc le plomb glisse sur elle. Enfin, pour la chasse à la plume en général, il sera bon de se procurer un calibre 12 ou 14; un calibre plus petit se trouverait souvent insuffisant pour abattre la pintade et l'oie, les deux seuls gibiers qu'il me fût permis de tirer, vu le nombre restreint de mes cartouches.

Le 12 j'arrivais à Mdaïra, sur la rivière du même nom, au pied de la

dernière chaîne de l'Usagara que j'eusse encore à franchir pour me trouver dans l'Uhéhé.

Les indigènes « cuisent » ici (c'est l'expression reçue) un peu de sel pour



A travers les *Acacia horrida.*

le vendre aux environs en gros pains arrondis, qui ont conservé la forme du vase dans lequel on l'a fait dessécher. Le sel est recueilli sur les bords de la rivière sous forme d'efflorescences salines et dissous dans de l'eau avec

la boue grisâtre qui l'accompagne. Ce liquide peu appétissant est ensuite passé à travers un lit d'herbes qui le purifie légèrement, et soumis enfin à une ébullition lente qui le cristallise et lui donne la forme de pains.

Partout en Afrique, dans les pays à sel, c'est le même procédé simple et économique produisant un pain noirâtre, dont l'impression sur la langue et le palais est celle d'un sable qui aurait trempé dans une solution salée. J'aurais mauvaise grâce, du reste, à en dire du mal : deux années de suite j'en ai fait mes délices.

La chaîne de montagnes qui se dresse devant nous mesure près de trois mille mètres: est-ce vraiment la dernière? je n'ose l'espérer. Depuis dix jours le guide s'évertue à me persuader que nous devons incessamment entrer dans une immense plaine qui s'étend loin vers l'ouest. Les difficultés naturelles ne sont au reste qu'affaires de fatigue et de travail, mais j'ai bien peur d'en rencontrer d'un autre genre à l'approche de l'Uhéhé. Les indigènes ne tarissent pas en malédictions sur la malveillance et la cruauté des Vuahéhé, et, à force de l'entendre dire, mes hommes sont aujourd'hui persuadés qu'ils ne sortiront pas vivants de ce pays.

Il se trouve au village quelques spécimens de ces sauvages; ils habitent près d'ici et vivent en bonne intelligence avec les Vuasagara. Beaux gars, solidement plantés, à l'allure hautaine et dégagée, ils sont d'ailleurs parfaitement nus et mettent leur pudeur à s'abriter la tête avec des lambeaux d'une étoffe graisseuse et noire de crasse.

Deux d'entre eux ont les oreilles coupées et, sur mes questions, se mettent à me raconter leur histoire avec entrain et volubilité.

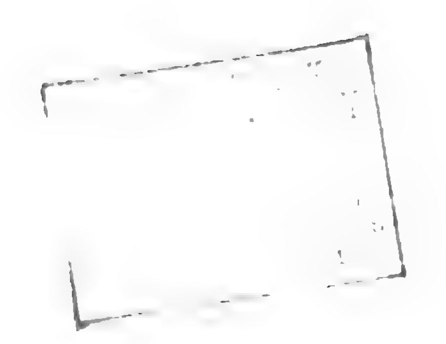
« Nous autres, dit l'un d'eux, nous Vuahéhé, notre métier c'est la guerre; chaque année, au moment des moissons, nous partons pour l'Urori, l'Usango, l'Usagara, afin de ramasser des femmes et des enfants. Un jour, chez Méréré, nous venions de prendre un village; tous les hommes avaient été égorgés, les femmes faites prisonnières. Dans une case nous étions, mon frère et moi, occupés à amarrer une dernière esclave, quand il se fit un grand bruit: les habitants venaient de rentrer avec des renforts, et en un instant nous fûmes tous deux pris et faits prisonniers. »

(A la place de Méréré, pensai-je, je sais bien ce que j'aurais fait de toi, bandit!)

« Nous étions jeunes tous deux, poursuivit le conteur comme répondant à ma pensée, et Méréré, estimant que nous pourrions cultiver la terre, nous fit grâce de la tête, mais on nous coupa les oreilles. » Ce disant, il imitait le mouvement du couteau en portant un doigt à son oreille mutilée, et partait d'un grand éclat de rire.



Indigènes Vuahéhé.



« Vois-tu, Msungu, des Vuahéhé cultivant la terre de Méréré! Pendant quelques jours nous avons fait semblant de travailler; puis un beau matin nous filions dans la prairie pour ne plus jamais revenir. »

On a vu ce sauvage rire au souvenir de son supplice; le fait est que la douleur physique n'a pas sur l'Africain la même prise que sur nous. Son système nerveux, moins développé ou autrement développé que le nôtre, ne reçoit pas la même impression des actions extérieures. La souffrance, du reste, comme tant d'autres choses, subit l'influence des milieux; dans un pays où les ulcères de toute nature rongent la moitié de la population, où la cécité est commune, où la misère la plus affreuse se rencontre à chaque pas, la perte d'une oreille peut être considérée comme une privation presque insignifiante, et l'on ne saurait se tenir pour bien malheureux si l'on n'est affligé que de ce mal.

Le seul souvenir de la douleur amène une ombre sur nos visages pâles; mais le souvenir n'existe jamais chez les Noirs qu'à l'état confus. La mémoire a-t-elle même sa case dans le cerveau de l'Africain? Son imagination légère effleure tout sans s'y arrêter.

On a dit bien souvent que l'Africain n'était pas rancunier. C'est effectivement le seul défaut qui lui manque; mais qu'on n'appelle pas qualité ce qui n'est en réalité que de l'oubli.

A côté de cette insensibilité, de cet endurcissement à la douleur, le trait de caractère le plus frappant chez l'indigène, mais dans le domaine moral alors, c'est l'amour exagéré qu'il a de l'existence : sentiment très louable du reste et dont la cause est encore le peu de réflexion dont sa pauvre tête est capable. L'amour de la vie chez lui semble s'accroître des misères qu'il y endure : il s'y rattache, s'y cramponne avec toutes les forces que l'instinct donne à la brute. Souffrir tant qu'on voudra, mais mourir, jamais! D'une nature essentiellement aventureuse, d'un caractère indépendant, d'une insouciance qui souvent ne manque pas de grandeur, il risque volontiers quelques écorchures pour satisfaire ses instincts sauvages; mais, dès que sa vie est en jeu, il devient à l'instant lâche et rampant. Je n'ai rencontré pour ma part que bien rarement des indigènes montrant un mépris véritable de la mort, encore ce trait n'était-il propre qu'à certains individus de la tribu.

Que mes jugements sur l'Africain de l'intérieur gênent quelques philanthropes en chambre, c'est possible; je ne puis cependant le peindre autrement que je l'ai vu. Il est incontestable toutefois que les misères de mon long voyage, de ma vie d'aventures et de privations, n'ont pas fait de moi un juge calme et tout à fait impartial.

Cependant..., parmi les rares voyageurs qui ont visité l'Afrique, je crois être un de ceux qui l'ont vue de l'œil le plus complaisant, avec la foi du néophyte, l'enthousiasme de la jeunesse et, ce qui ne gâte rien, dans des conditions de bonne santé exceptionnelles. Eh bien,... je n'y ai vu aucun de ces traits de mœurs merveilleux dont on fait des récits pompeux.

Je n'ai aucune antipathie contre l'Africain, il a même certains côtés que j'admire et que je montrerai en temps et lieu. Poussé en pleine terre sauvage, sans guide, sans frein, éternellement en lutte pour l'existence, il est mauvais; ne le serions-nous pas dans les mêmes conditions? J'ai eu à lutter avec lui par la patience, par la ruse, par la force, et nous avons naturellement usé, et à tour de rôle, du droit du plus fort. Il n'y a rien là que de très naturel, et les humanitaires du coin du feu, gens à idées larges, à estomac repu, ne peuvent, du fond de leur édredon, raisonner comme moi. Si ces messieurs, jugeant les Africains par les hébétés qui végètent enchaînés sur les côtes, en font une race misérable que la faiblesse rend digne de pitié, je leur répondrai que le Noir de l'intérieur est le gaillard le plus intelligent et le plus retors de l'univers. Je n'ai d'ailleurs aucun parti pris contre la race de Cham et, si j'y rencontre un ami, je l'accepte sans balancer.

Cette digression a pour seul but de prévenir certaines accusations possibles, et d'expliquer les mouvements de bile que m'ont occasionnés les approches de l'Uhéhé.

Le 13, vers trois heures de l'après-midi, nous commencions l'ascension de la montagne en suivant un sentier de chèvres. Le passage de la chaîne ne pouvait se faire en une seule marche. A la nuit, nous campions, si cela pouvait s'appeler camper, sur le flanc d'un ravin, dans un brouillard froid, pénétrant, un vrai temps de décembre.

Mes hommes, épuisés, commençaient à murmurer. A cette nuit passée sans tente, nuit sans sommeil comme la plupart des nuits d'Afrique, se rattache un incident qui peu à peu m'expliqua ces murmures et prit à mes yeux une importance que l'on comprendra.

Un des bonheurs du Zanzibarite au camp, c'est, le soir, avant de s'endormir, de raconter de longues histoires, histoires de l'autre monde, histoires de brigands ou d'esprits, le tout avec une emphase, une verve, une surabondance de gestes dignes d'une épopée. Le sujet roule d'ordinaire sur les pays qu'ils ont traversés antérieurement, mais parfois aussi, quand la journée a été rude, sur les fatigues et les ennuis du jour même. J'ai souvent plaisir à suivre ces conversations décousues, mais, cette fois, ce plaisir se transforma en véritable angoisse; on va en juger.

« Moi, fit Kaburnaji à haute et intelligible voix et comme si j'étais

mort, je suis fatigué, mes reins sont brisés, mes épaules se décollent; demain je demande au maître à ne plus porter le bateau. Lequel d'entre nous, mes frères, pourrait supporter un pareil ouvrage? Nous mourrons tous avant d'arriver au faîte de cette montagne.

— Ces Vuasungu sont fous, ajoute Bilali à voix plus haute encore; devant le consul nous avons fait chaouri pour porter des charges ordinaires, mais pas ces gros morceaux de fer qui tueraient un éléphant! Qu'est-ce que c'est que cet Uhéhé? Qui a jamais traversé un pays pareil? Jamais nous n'en sortirons, mes frères.

— Laissons ce Msungu avec son bateau, s'écria Wadi-Munié, mon plus beau parleur, et retournons à Zanzibar; n'avons-nous pas le Ruaha? Les Blancs prétendent que toutes les rivières vont à la mer, nous n'avons qu'à le suivre; une fois à la côte, nous regagnerons Zanzibar en longeant la plage.

— Que veux-tu manger en route? ajouta un autre; on dit que tout le pays des Mahengué est mort (désert).

— Mieux vaut, mes frères, manger des racines, que de continuer le métier que nous faisons. N'avons-nous pas des fusils, du reste? La rivière est pleine d'hippopotames, nous en mangerons comme les Wachenzis. Allons, tout le monde est prêt, demain au petit jour nous redescendrons la montagne, au village nous nommerons nos chefs et nous reprendrons incontinent la route du Ruaha.

— *Ewala*, *ewala* (ainsi soit-il) », répondit le camp en chœur.

On juge de mes perplexités au milieu de ce charivari. Ce n'était pas la première fois que j'assistais à de pareilles scènes, mais jamais je ne leur avais vu prendre un caractère aussi inquiétant. A minuit, le maneno était à un tel diapason que je fis appeler Nassib, qui m'arriva aussitôt en se frottant les yeux.

« Que veulent dire tous ces manenos dans le camp? lui demandai-je.

— De quoi veux-tu parler, maître? me fit-il d'un air surpris. Je dormais profondément et n'ai rien entendu.

— Écoute, alors, et explique-moi. »

Toujours suivant leur projet, les braillards arrivaient à ce moment à Zanzibar et expliquaient au consul que le Msungu était mort sur les bords du Ruaha; ils demandaient l'argent qui leur était dû, etc.

« J'entends les hommes qui causent, reprit Nassib au bout d'un instant; ils ne peuvent pas dormir dans un pareil camp et ils passent leur temps à causer,... *anaonguea*, *anaonguea* », me répétait Nassib en souriant pour me rassurer.

La traduction du verbe *kuonguea* m'a bien mis à la torture pendan. deux mois; j'ai appris à la fin que, s'il voulait dire « causer », il traduisait également les verbes « se pousser, s'exciter » : ces trois mots expriment si bien la même idée qu'on en a fait un seul en langue kisouahili.

« Enfin, dis-je à Nassib, tu m'assures qu'il n'y a rien de fondé dans tous ces bruits de désertion?

— Sur ma tête, maître, il n'y a rien de sérieux dans tout cela; je prends la responsabilité de tout ce qui se produira demain au départ, et tu verras que les hommes partiront comme tous les jours. »

Effectivement, le lendemain, tout se passa comme à l'ordinaire, mais sans entrain. Comment affronter de gaieté de cœur cette muraille effrayante dont la cime se perdait dans la brume? Si la tête légère du Noir et son insouciance naturelle le poussent à des fautes et même à des crimes, dont il ne sait pas la gravité, il faut reconnaître que, souvent, ces défauts sont chez lui une ressource précieuse. Mettez le premier Européen venu en face de difficultés sans cesse renaissantes, que le souvenir des mauvais jours passés et les appréhensions d'un avenir inconnu rendent pires encore, son caractère se déprimera, son énergie s'affaissera sous le poids des fatigues, des épreuves de tous genres et d'une incertitude constante. Le Noir oublie le passé, il est tout au moment présent; quant à l'avenir, il n'y pense jamais; à peine, par exemple, songe-t-il à prendre trois jours de vivres, même quand il se sent menacé par huit jours de puri. Je suis d'ailleurs indulgent pour ce travers du Noir, étant de ceux que trop penser effraye et qui trouvent parfois les ennuis du jour suffisants pour les forces humaines.

La montée, effayante de raideur, dura six heures consécutives, sans autres interruptions que les petits arrêts obligés pour prendre haleine, et toujours dans une demi-obscurité, car une brume intense nous enveloppait. A peine apercevais-je par intervalles quelques masses noires, qui se traînaient péniblement au-dessus de ma tête, d'énormes blocs de granit arrondis que le sentier contournait, enfin de petits arbres rabougris, dont les racines bien plus que les branches facilitaient notre ascension.

Mes hommes râlaient sous leurs charges; du haut en bas de la longue file indienne, ce n'étaient que jurements, cris et malédictions.

« Ah! *mamma*, *mamma*, gémissent-ils l'un après l'autre en passant devant moi, ton fils va mourir! »

Je ne pouvais guère les stimuler. La poitrine oppressée, je ruisselais de sueur froide, ma respiration sifflait dans ma gorge, et il ne me restait que juste assez de force pour ne pas tomber.

Au haut du col, car nous franchissions la montagne à l'un des points les plus bas, se dressait à 2200 mètres un long boyau, sorte de cheminée étroite, où je ne savais comment mon bateau allait passer. A force de jouer des pieds et des coudes, nous débouchâmes enfin sur une petite clairière semée de gros blocs arrondis, où le guide m'apprit que nous n'avions plus qu'à descendre.

Une vingtaine de mes hommes étaient déjà arrivés. Etendus raides à côté de leurs charges, ils semblaient ne plus donner signe de vie; seul le grand Songoro, assis sur ses talons, s'efforçait avec une aiguille et une capsule d'allumer un peu de coton, qu'il avait tiré de sa chemise pour faire du feu.

« Allons, Songoro, lui dis-je, va-t'en donner un coup de main aux enfants qui meurent sous leurs charges. Allons-nous laisser le bateau ici quand la plaine commence?

— *Ewala, Buana*, j'y cours. Personne ne mourra et le bateau passera. »

Deux minutes plus tard j'entendais au-dessous de moi sa voix de taureau qui raillait les traînards et secouait les paresseux.

Songoro est déjà un de mes vaillants; ce jour-là particulièrement il m'a rendu un service signalé. Tout le monde mourait de faim; il fallait pourtant enlever d'un coup cette rude corvée au risque de voir, peut-être pour une heure de retard et après des efforts surhumains, mon malheureux bateau abandonné. Avec son ampleur d'allures et sa taille de colosse, Songoro excelle à entraîner mes hommes; je le nommerais chef bien volontiers s'il n'était par trop mauvaise tête.

La brume, en se déchirant par intervalles, découvre à nos regards émerveillés, vers l'ouest, l'immense plaine de l'Uhéhé, inondée de soleil et de lumière, spectacle charmant et étrange pour un spectateur perdu dans les nuages!

A 400 mètres à peine au-dessous de nous commence une immense prairie verte, coupée de ruisseaux et de rivières. A l'horizon, une ligne bleuâtre marque les hauteurs qu'il nous faudra franchir après une quinzaine de marches en pays plat. Sur la droite enfin s'étend une longue chaîne de collines rocheuses, élevée de 200 à 300 mètres au-dessus de la plaine et courant comme pour nous indiquer notre direction.

Partout, dans la plaine, sur les collines, sur les flancs de l'immense montagne que nous avons à descendre, se dressent solitaires d'énormes blocs de granit, derniers témoins de quelque puissante révolution géologique. Sur les pentes, des tables de gneiss de toute grandeur, arrêtées dans leur élan, plongent sur l'abîme, n'attendant qu'un choc ou un accident de la

température pour se précipiter au milieu de ce chaos de roches de toute espèce et d'arbres à moitié déracinés.

Pour se mettre sans doute à l'abri de ces blocs menaçants, les habitants se sont installés au milieu de la plaine. Leurs *tembés* tachent par endroits ce tapis de verdure, mais ils sont isolés et toujours misérables.

Certes la fatigue de la matinée nous engageait à camper en cet endroit, mais la faim nous talonne, et, sans égard pour les gémissements de ma caravane, je donne l'ordre de descendre.

Vers trois heures nous campons devant un dernier tembé, longue masure, à moitié écroulée, qui servait d'abri à quelques vaches. Une foule bruyante, moqueuse sinon hostile, nous entoure; le mot de guerre circule comme toujours. Il est évident que je n'obtiendrai jamais d'emblée de ces sauvages les vivres qui me sont nécessaires. Aussi, après ma tasse de thé prise et des ordres sévères donnés à Nassib pour la garde du camp, je me mets en quête de buffles, qui paraissent être nombreux dans les environs. Huit solides gaillards m'accompagnent : c'est tout ce qu'il faut pour ma défense.

Jusqu'à la nuit je me traîne comme un mourant; et, hélas! je reviens bredouille, exténué et démoralisé comme jamais depuis je ne le fus dans mon voyage.

Tout le camp est en émoi : « Ce ne sont pas des hommes que ces Vuahéhé, me dit Nassib, nous n'avons pas encore pu acheter une corbeille de farine; ils prétendent que nous venons faire la guerre, et quand je demande le chef pour lui faire un cadeau, il s'en présente vingt; en vérité, maître, nous allons mourir ici. »

Je fis aussitôt appeler le propriétaire du tembé. « Il paraît, lui dis-je, que le village n'a pas de chef; tu aviseras à en trouver un demain; en attendant je te rends responsable de tout ce qui peut m'arriver. Je n'ai pas l'habitude de faire des manenos de nuit, et comme demain matin je veux encore tuer un buffle, les manenos ne commenceront guère avant dix heures. Jusque-là tiens-toi sur tes gardes. » Ce disant je lui fis un beau cadeau pour payer l'hospitalité que je prenais en plein air devant son tembé.

Au point du jour, le 15, je me mettais de nouveau en chasse avec huit ou dix hommes : le boma de mon camp avait été consolidé pendant la nuit et j'étais sûr de trouver des buffles tout près de nous. Plusieurs indigènes se mirent à ma remorque, dans l'espoir d'une part de viande. Ces cerveaux brûlés semblaient s'être un peu calmés pendant la nuit, et le peu de cas que je faisais de leurs démonstrations bruyantes les intimidait.

A 1 kilomètre à peine du village nous découvrions les pistes fraîches de la nuit ; à peine avions-nous commencé à mettre le nez en terre, que soudain je vis tous les indigènes s'arrêter l'oreille au vent, puis prendre la fuite à toutes jambes.

« Les buffles, maître, me dit Hassani après avoir écouté un instant. Ils viennent droit sur nous. »

En effet, un beau troupeau d'une centaine de bêtes défilait bientôt au



Le buffle roulait presque à mes pieds.

triple galop, la corne basse, remuant les arbustes et foulant les buissons avec le fracas d'une charge de cavalerie. Je fus pour ma part tellement saisi de ce spectacle nouveau pour moi, que je ne pensais pas à mettre en joue. Bien m'en prit, car la chasse était perdue peut-être.

Vouloir joindre des buffles en grand troupeau, quand ils reviennent de boire et qu'ils sont lancés à fond de train, serait une folie, car ils font généralement 6, 8 et 10 kilomètres à cette allure ; mais il faut suivre leur piste : on a grande chance de rencontrer des retardataires. C'est ce qui nous arriva. Quelques 100 mètres plus loin, j'avisai en pleine brousse, à 50 mètres à peine, un beau couple qui passait tranquillement à notre vent. Un d'eux, frappé en pleine épaule, secoua sa large encolure, lança une ruade, mais resta debout, pendant que le second prenait la fuite.

Je vois encore le monstre ; rien ne peut rendre ce qu'il y a de sauvagerie farouche et de menaces dans cette tête basse, aux cornes épaisses et acérées.

dans ces petits yeux enfoncés sous des paupières charnues et dans ces naseaux fumants qui soufflent du sang, car il est bien rare qu'une balle dans l'épaule ne détermine pas une hémorragie, en brisant le cœur ou les poumons.

Le buffle cependant, toujours debout et blessé à mort, essuyait notre feu à 25 mètres sans sourciller. Il avait déjà reçu six balles dans l'épaule droite, et, le jugeant hors de combat, je le tournais pour attaquer l'autre; mais, pendant ce mouvement de conversion, la brute, bien qu'immobile, me suivait de sa tête basse et de son regard sanglant. Je résolus de l'achever à 15 mètres, ne supposant pas qu'elle eût encore la force de me charger; mais je n'avais pas relevé ma carabine qu'elle arrivait sur moi au triple galot, le mufle à terre, avec la furie du désespoir. Au même instant un coup de feu partit à mes côtés, et la bête roulait presque à mes pieds, cette fois pour ne plus se relever. Hassani, qui ne me quittait pas, venait de l'étendre raide à bout portant.

J'ai pensé depuis bien souvent à cette balle et au hasard inespéré qui l'avait rendue mortelle. A cette époque je trouvais tout naturel, non pas le calme et le sang-froid de Hassani, qui venait de me sauver au moins deux ou trois côtes, mais qu'une balle de fusil Gras, envoyée à bout portant au défaut de l'épaule, dût donner une mort foudroyante. Aujourd'hui que je connais le buffle, sa vitalité effrayante, protégé qu'il est par une peau solide et des os sur lesquels s'aplatissent toutes les balles de plomb, je mets au fait que, dans les conditions où je me trouvais, la blessure n'est pas mortelle une fois sur sept.

De ce jour Hassani devint mon enfant de prédilection. Ce garçon est froid comme du marbre, et avec cela d'une audace que je ne puis expliquer que par sa confiance dans son agilité.

Le monstre une fois à terre, le jarret fut coupé par précaution, et les indigènes, qui, maintenant que la bête était terrassée, ralliaient de tous les buissons, purent donner libre cours à leurs lâches instincts. Quel bonheur de plonger sa lame dans le ventre de la victime, d'y retourner le fer, de fouiller l'estomac!

En moins d'un quart d'heure Wadi-Combo arrivait avec vingt-cinq fusils. Nous étions convenus avec le camp de signaux réciproques, pour parer à toute éventualité, et il venait chercher la viande. Vingt-cinq fusils n'étaient pas de trop pour maintenir tous ces sauvages, que la seule vue de la viande avait remis en ébullition. Ils arrivaient des quatre coins de la plaine, attirés par les coups de feu et guidés par leurs vilains petits chiens galeux, qui sentent la chair fraîche à plusieurs kilomètres.

Je laissai ici mes hommes en train de dépecer l'animal, car j'avais hâte de revenir au camp. Nous voici maintenant dans la patrie des buffles, et. si j'y manque, Hassani en tuera un presque tous les jours. J'aurai souvent occasion de parler de cet animal qui, sept mois durant, a composé le fond sérieux de notre nourriture. Au camp, la situation s'était légèrement améliorée; quelques habitants, séduits par les étoffes, avaient vendu un peu de farine. Aussitôt rentré, je fis appeler le chef.

A mes protestations de paix et d'amitié, celui-ci répondit par l'éternel refrain d'Afrique :

« Tu dis, Msungu, que tu ne viens pas faire la guerre, mais je n'en crois pas un mot. Depuis quand une caravane tombe-t-elle dans l'Uhéhé sans prévenir? Ne sais-tu donc pas qu'il est d'usage, avant d'y mettre le pied, de dépêcher quelques hommes à Mkuanika, notre grand chef, pour lui demander l'autorisation d'entrer dans ses États? L'Uhéhé s'étend dans l'ouest bien plus loin que tu ne le peux voir; pas de puri, tout est peuplé, et si tu continues sans prévenir, à chaque nouveau village ce sera une déclaration de guerre.

— Pour être des étrangers, mon ami, répondis-je, nous ne sommes pas des imbéciles, et tu sais bien que je ne vais pas, dans ce pays de bandits, dépêcher à ton Mkuanika trois hommes que je ne reverrais probablement jamais. Je vais continuer à m'avancer tranquillement; au village prochain on sait déjà que nous n'avons pas fait la guerre ici, et on nous recevra comme tu nous as reçus. »

Toujours cette éternelle fatigue de répondre à des absurdités, à des finasseries, qui n'ont d'autre but que de vous soutirer de l'étoffe, des perles, des fusils! Dans l'après-midi toutefois l'autorisation de vendre des vivres fut donnée officiellement, mais les dernières paroles du chef avaient été celles-ci : « Dans l'Uhéhé on doit le hongo à tous les tembés qu'on rencontre. Tu prétends ne le devoir qu'à Mkuanika : ce sera comme tu voudras, mais, moi,je te refuse un guide pour demain. »

Je m'endormis sur ces paroles consolantes.

Le départ du 16 est resté un de mes plus mauvais souvenirs.

A dix heures, une foule hostile nous barrait la route, nous interdisant de faire un pas de plus sous peine de guerre immédiate. Je comptais ce jour-là atteindre le village du chef Marawano, qui est l'un des plus importants de l'Uhéhé, et qui garde la frontière. Force fut de camper à une demi-heure de là, sur une petite éminence d'où j'apercevais le grand tembé, ce qui m'évitait au moins la corvée d'un kirangozi pour y arriver. Les sauvages qui me barraient la route étaient les propres hommes de Marawano.

« D'où te vient cette audace d'entrer chez nous sans prévenir? s'écrie un des chefs. Vas-tu arriver chez Marawano sans lui envoyer un cadeau de bienvenue et lui faire part de tes intentions? Dépêche à l'instant trois hommes pour l'aller saluer, ou avant la nuit tu auras la guerre avec tout l'Uhéhé. »

De la position que j'occupais la surveillance était aisée sur tous les environs; je finis par accéder à cet ordre et dépêchai trois de mes hommes, dont Tuakali mon interprète, chargé d'un cadeau que je jugeais suffisant pour Marawano. En attendant, un mot est nécessaire sur le pays que nous traversons, car, de même que les Vuahéhé sont une tribu nouvelle, leur contrée diffère essentiellement de celle où j'ai voyagé jusqu'à présent.

J'ai déjà dit que nous nous trouvions dans une immense plaine pouvant avoir de 1600 à 1800 mètres d'altitude; à proprement parler, et maintenant que nous sommes de plain-pied, le mot de plateau conviendrait mieux à ce pays vallonné et accidenté par endroits de collines rocheuses, pouvant mesurer de 200 à 400 mètres d'élévation. Au nombre de ces dernières est la petite chaîne dont j'ai parlé et que nous devions suivre pendant quelques jours. Sur ses flancs, comme partout dans les endroits bas, s'échelonnent de gros blocs granitiques qui déterminent le caractère géologique de la contrée.

Un autre caractère plus général encore est le déboisement presque complet du pays. Peu d'arbres, les rares spécimens qu'on rencontre sont malingres, rabougris; à peine de temps à autre voit-on quelques buissons bas et touffus; tout le reste de l'Uhéhé est couvert de gras pâturages, et la partie que nous traversons est la plus sèche, par conséquent la plus peuplée.

Plus loin, dans le nord comme dans le sud, s'étendent d'immenses forêts où vivent l'éléphant, le zèbre et la girafe. Ici, à partir des collines rocheuses dont j'ai parlé, ce sont des prairies sans fin arrosées par une multitude de ruisseaux, qui en se réunissant forment d'immenses marécages remplis de *matétés*, longs roseaux à travers lesquels la marche est bien difficile.

Le chef me disait hier que dans tout l'Uhéhé on ne trouvait pas de puri, et il avait raison, du moment que le mot de puri implique l'idée d'une solitude complète; il ne s'ensuit pas pour cela que l'Uhéhé soit très peuplé; on rencontre en réalité deux ou trois tembés toutes les six heures de marche, et je vais expliquer ici une fois ce mot de tembé employé déjà souvent au cours de mon récit.

Dans les pays de pâturages, comme l'Uhéhé et l'Ugogo, où le bétail demande de même que l'homme à être abrité la nuit contre les fauves, l'Africain a remplacé les huttes coniques par une construction longue, aussi primitive, mais plus commode que la hutte. Le tembé mesure 60 ou 80 mètres de long, 5 mètres de large sur 2 mètres de hauteur; la muraille est en torchis, la toiture plate en branchages recouverts d'une épaisse couche de terre, où l'herbe pousse drue et serrée. Enfin, sur le toit, sont souvent disposés de petits greniers à l'abri des rats et des serpents.

Les trois quarts du corps du logis servent d'écurie; c'est l'endroit le plus propre de l'habitation, l'indigène, si peu soigneux pour lui-même, sentant la nécessité d'une propreté relative pour le bétail, qui est sa seule fortune. Mettons dans cette écurie vingt-cinq à trente bœufs. Le reste de la maison, divisé par des cloisons, sert de logement à trois ou quatre familles, qui à elles seules composent le village, car le tembé est presque toujours isolé. Huit ou dix portes sont percées sur la façade, deux dans les écuries, les autres donnent accès aux logements des habitants, sortes de bouges noirs, enfumés, misérables, mais suffisants pour les Africains.

Si j'ajoute que le pourtour immédiat du tembé n'est qu'une épaisse couche de fumier, que les environs jusqu'à 200 et 300 mètres sont couverts de champs de maïs bien tenus, j'aurai dit tout ce que je sais des villages de l'Uhéhé.

Les Vuahéhé vivent dans ces taudis, bien plus par familles que par villages, à 5 ou 6 kilomètres les uns des autres, fiers de leur indépendance, heureux de la sécurité qu'ils doivent à leur réputation guerrière. Je parlerai d'eux plus loin et je retourne à mes hommes, que j'ai laissés chez Marawano.

Tuakali ne revint qu'à la nuit, par une grosse pluie d'orage. Il me raconta qu'à son arrivée Marawano dormait, et qu'il avait fallu attendre le réveil de Sa Majesté. A la vue des étoffes, le chef était entré dans une grande colère, les avait jetées par terre avec rage, disant que lui, Marawano, ne se contentait pas de cadeaux pareils, qu'il était l'égal de Mkuanika, etc. Sans se laisser déconcerter, Tuakali avait insisté pendant plusieurs heures avec une patience exemplaire, et à la fin le cadeau avait été accepté par Marawano, sous la condition que je lui payerais un gros hongo le lendemain, et que je camperais loin du tembé, dans un endroit qu'il choisirait lui-même.

Le 17, de bon matin, j'établissais ma tente à l'endroit indiqué, sur un petit tertre, à 400 mètres du tembé de Marawano. Pas un arbre dans les environs, et je dus renoncer à me construire une palissade pour me protéger contre les fauves et peut-être aussi contre les indigènes.

Ce tembé, résidence de Marawano, de ses femmes, de ses enfants et de son peuple, était carré de forme; au centre était une grande cour sale et boueuse. Une seule porte, ouverte sur l'un des côtés, donnait accès à cet antre, qui pouvait renfermer en ce moment deux ou trois cents indigènes, sans compter ceux qui commençaient à venir des environs. Tout ce monde nous dévorait des yeux, raillant et gesticulant à qui mieux mieux.

« Où est l'eau?... demandai-je à un *msagira* (un des ministres du roi Marawano).

— Pas d'eau ici, répondit-il; nous ne buvons que du lait et du pombé.

— Apporte alors du lait à vendre.

— Nous ne vendrons rien avant que le hongo soit payé : les ordres de Marawano sont formels. »

A force de chercher, mes hommes finirent par trouver un ruisseau, et, comme il restait quelques vivres, je pus à loisir prendre mon temps pour régler cette question du hongo. Il y avait pour moi un intérêt vital à ne pas céder; je ne savais pas au juste l'importance de Marawano dans l'Uhéhé, et, si je lui payais le hongo, il faudrait dorénavant le payer tous les jours. Mieux valait perdre ici quelque temps que me voir en butte pendant un mois aux récriminations des indigènes.

Je savais du reste, par des renseignements recueillis dans l'Usagara, que Mkuanika, grand chef de l'Uhéhé, se réservait à lui seul le droit de rançonner les caravanes et se montrait sévère envers ses sous-chefs quand ceux-ci les empêchaient de venir jusqu'à lui. Dans l'Uhéhé, pas plus que dans l'Ugogo, les questions de hongo ne se traitent directement avec le chef du village, qu'on voit rarement. Dans ces discussions interminables, ce sont les *msagiras*, sortes de ministres à toutes fins, qui servent d'intermédiaires entre le chef de la caravane et celui du tembé. Ce n'était donc qu'à ces derniers que j'avais affaire.

Au nombre de quatre, ils passèrent toute la première journée devant ma tente; je leur disais :

« Marawano sait très bien que dans l'Uhéhé Mkuanika a seul le droit de prélever un hongo, et, tout Marawano qu'il s'appelle, il ne doute pas que Mkuanika ne lui fasse couper la tête le jour où il apprendra que j'ai été empêché de passer. Marawano est un grand chef, je veux bien lui faire un cadeau digne de lui, mais il me rendra une vache ou un veau, pour enlever à ce présent le caractère de hongo. Vous pouvez pousser votre cri de guerre : de hongo vous n'en aurez point. Mkuanika est dans l'ouest; je finirai par le trouver, et je puis vivre deux mois en tuant des buffles et des zèbres.

— C'est bien, me dirent, le premier soir, les msagiras en se retirant ; chasse beaucoup, car tu n'auras pas une corbeille de notre farine. »



Hassani Bogo le chasseur

Un incident vint le lendemain compliquer la situation. Hassani, qui ne peut pas rester au camp, et qui est plein de confiance dans son agilité pour échapper aux indigènes, avait tué la veille une girafe, assez loin du tembé

pour qu'on ne pût entendre le coup de feu. J'avais envoyé chercher la viande pendant la nuit, afin de ne pas exciter la voracité des indigènes; mais au matin le premier qui entra dans le camp poussa un cri de guerre à la vue de la viande, et un instant on parut vouloir se ruer sur nous avec lances et boucliers.

J'admirai le sang-froid relatif avec lequel mes Zanzibarites accueillirent ces démonstrations guerrières et ce vacarme. Ce n'était certes point par bravoure, mais ils avaient tant vu de scènes semblables dans leur existence!

« C'est comme l'Ugogo, disaient-ils : beaucoup de bruit pour rien. »

Pour amadouer les plus braillards, j'offris aux msagiras une cuisse de l'animal; j'y joignis le cou, et, après deux heures de pourparlers, j'eus enfin la satisfaction de voir mes présents acceptés et la rage des habitants se calmer.

L'après-midi de ce jour-là apporta aussi quelques adoucissements à notre situation. Une femme s'étant laissé tenter par l'étoffe de mes hommes, toutes les autres vinrent mettre leur farine en vente. Quand les indigènes commencent à vendre, c'est qu'ils ont perdu l'espoir de s'emparer de vive force des étoffes; on peut alors considérer la paix comme à moitié faite.

Enfin Marawano ne demandait plus que dix pièces d'étoffe, au lieu de vingt-cinq; j'avais réussi, à force de petits cadeaux, à corrompre l'un des msagiras.

Charmant pays, l'Uhéhé! au moins n'a-t-on pas le temps de s'y ennuyer.

CHAPITRE VII

Indigènes de l'Uhéhé. — Les femmes vuahéhé. — Marawano. — Bétail et cultures dans l'Uhéhé. — Les soirées au camp. — Girafes et zèbres. — Arrivée à la capitale de l'Uhéhé. — Discussion du *hongo* avec les *msagiras*. — Passage d'une rivière dans les sections du canot. — Exigences de Mgogoro. — Maladies dans ma caravane. — Ferrouji.

Les populations de l'Uhéhé sont vraiment une belle race, les hommes surtout sont très supérieurs à ceux de l'Usagara, si chétifs et si misérables : c'est plaisir pour l'œil de se reposer sur ces grands corps bien faits et robustes. La tête est régulière, la face carrée; le nez est court, mais droit, les lèvres nullement épaisses, la bouche bien fendue.

Quoique assez gras, comme tous les peuples qui vivent de laitage, les Vuahéhé ne sont pas d'une corpulence disgracieuse; l'abdomen chez l'adulte n'est pas développé. Leurs cheveux crépus sont taillés de façons diverses, mais peu ou pas rasés; la taille enfin est de beaucoup supérieure à celle de mes Zanzibarites, qui passeraient cependant en France pour de beaux hommes.

Puis leur allure fière et hautaine n'est pas sans caractère et indique un niveau moral plus élevé, en faveur duquel je leur pardonne leurs vexations. Mais ils sont d'une ignorance de la simple pudeur qui est vraiment révoltante. Tous ont pour vêtement certain lambeau d'étoffe crasseux, mais l'Uhéhé est le seul pays où je l'ai vu servir à tout autre chose qu'à se couvrir la taille. Quelques anneaux de cuivre à la cheville, des colliers de perles au cou complètent ce costume primitif.

Dans les environs du tembé, les Vuahéhé ne sont pas habituellement armés, chose bien extraordinaire en Afrique. Toujours à se quereller entre eux, quand ils n'ont pas de caravane pour exercer leur humeur batailleuse, ils ont jugé prudent d'atténuer, en se désarmant d'habitude, les conséquences des rixes qui éclatent à chaque instant; mais, une fois le cri de guerre poussé, en deux minutes tout le monde est sous les armes.

La petite lance de jet de l'Urori à fer barbelé est pour ainsi dire la seule arme offensive en usage dans l'Uhéhé. Marawano possède cependant vingt fusils, précieusement serrés dans son tembé. Il ne les distribue que dans les grandes circonstances. Le bouclier est employé partout comme arme défensive. Il est de forme elliptique, en peau de bœuf, de buffle ou de zèbre, et traversé dans son arc par une tige de bois qui sert à le tenir en main aussi bien qu'à assurer sa résistance.

Si l'homme, dans l'Uhéhé, est doué d'avantages physiques, la femme en est absolument privée. La nature, si généreuse pour l'Européenne, a préparé au sauvage non une compagne, mais une esclave et une bête de somme. Elle est laide. Jusqu'à quinze ans pourtant la jeune fille ne manque pas de quelques attraits; la gorge est belle, l'épaule ronde et pleine, la hanche bien dessinée; le petit sourire moqueur, pudibond, a une véritable grâce; à vingt ans il ne reste plus rien.

Il faut constater toutefois une supériorité de la femme sur l'homme dans l'Uhéhé, une seule : c'est un certain sentiment de pudeur. Le lambeau d'étoffe, d'écorce ou de cuir, qui sert à la défendre est quelquefois bien petit, mais elle ne le quitte jamais.

Son costume se compose d'une peau de bête faisant ceinture et servant également de poche pour l'enfant juché dans le dos de sa mère. Deux courroies qui se nouent sur les reins supportent en partie le poids du bébé; de la ceinture tombent jusqu'à mi-cuisses une multitude de lanières découpées dans le cuir même.

La condition de la femme en Afrique est des plus misérables. Libre ou esclave, à la côte et aux grands lacs, son rôle ne varie pas, car tout ce qui touche aux nécessités de la vie est de son ressort; c'est elle qui cultive les champs, qui récolte le grain; c'est elle encore qui le moud, qui fait la cuisine, qui cuit le pombé. L'homme se fait un point d'honneur de ne pas mettre la main à ces occupations indignes de lui et un devoir aussi de battre sa femme quand l'ugali n'est pas cuit à point. Mais ces choses-là se font aussi ailleurs qu'en Afrique, sous d'autres formes et dans d'autres milieux.

Au camp, ce sont toujours les femmes qui s'occupent des transactions commerciales, lesquelles se bornent à vendre des vivres ou du tabac; si, par hasard, un homme arrive, une corbeille à la main, c'est que la femme n'a pas osé s'approcher de ma tente.

Dans l'intérieur, comme à Zanzibar, la femme est une valeur, une propriété, une richesse si l'on en a beaucoup; dans tous les cas, une machine à faire la popote quotidienne et les enfants. Les sens du Noir, moins

développés par l'imagination que ne le sont les nôtres, ignorent la volupté et même l'amour, et réduisent l'un et l'autre aux fonctions d'un organe.

Partout dans l'Uhéhé la polygamie est la coutume. Bien souvent la haute direction du village est donnée à celui qui a le plus de femmes : c'est le plus riche. Marawano à lui seul en possède une cinquantaine, toutes de même condition. Il arrive dans certaines tribus que l'une d'elles, ou mieux douée,



Indigènes de l'Uhéhé.

ou mieux née, possède une certaine autorité sur les autres; mais ici point : elles sont toutes sur le même pied.

Ces dames vinrent à plusieurs reprises me rendre des visites intéressées, une fois la question du hongo réglée, ce qui arriva le 19 au matin. A force de patience j'avais réussi à la faire aboutir heureusement. Ce matin, les msagiras reçurent les dix-huit pièces d'étoffe dont nous étions convenus et m'amenèrent un veau de la part de Marawano.

Presque aussitôt ce dernier venait me voir, avec une suite nombreuse, ce qui est contre tous les usages de l'Uhéhé, un chef ne devant jamais paraître devant des étrangers. Le désir qu'il avait de voir un Msungu avant de mourir l'avait fait passer par-dessus toutes les traditions.

Je m'attendais à trouver en lui quelqu'un de ces ivrognes qui, en Afrique, doivent leur prestige à la quantité de pombé qu'ils absorbent chaque jour, mais il trompa toutes mes conjectures et m'étonna véritablement par ce qu'il y avait d'intelligence dans ses questions et ses reparties.

Marawano est un homme de cinquante ans, un vieillard pour l'Afrique. Satisfait de mon cadeau, il se dit fils de Mkuanika. Rien dans ses vêtements ne le distingue de ses sujets, mais son maintien digne, sa démarche grave, son regard perçant indiquent assez l'habitude du commandement. Comme particularité il a six doigts à la main gauche. Le sixième, partant de la base du petit doigt, a des phalanges et un ongle.

Il commença par me proposer de l'ivoire, mais, voyant qu'il perdait son temps, il passa à un autre sujet. L'ivoire en question est enterré dans un endroit secret, connu seulement de lui et de ses msagiras, pour être à l'abri des voleurs.

Mes fusils attirèrent particulièrement son attention, et je fus frappé de la facilité avec laquelle il se mit au courant du mécanisme du kropatchek. L'indigène y regarde généralement à deux fois avant de toucher à ces fusils sans pierre; lui les maniait comme il eût fait de ses lances. Il voulait à toute force organiser avec moi une partie de chasse dans les environs, mais, malgré la cordialité de nos rapports, je ne me sentais pas assez en sécurité au milieu de son peuple pour quitter mon camp, trop mal défendu.

Toutes les fois qu'il sort de son tembé, Marawano est accompagné d'une bande de vauriens de quatorze à seize ans, qui lui servent de garde d'honneur. Toujours à se quereller, ces garnements en viennent souvent aux mains, et alors, entre eux, coups de bâton et coups de poing de pleuvoir avec un singulier entrain. Je fus témoin le soir du moyen énergique auquel il a recours pour discipliner ses soldats. L'un d'eux, dans l'exaltation d'un pugilat effréné, était venu se fourrer follement dans les jambes du chef. Reconnaissant son erreur, il prit la fuite à toutes jambes, pas assez vite cependant pour que l'un des msagiras n'eût le temps de lui décocher une lance. L'arme siffla à deux pouces de l'épaule du coupable.

Je tâchai naturellement de profiter des bonnes dispositions de Marawano pour partir le plus tôt possible, car sait-on jamais toutes les contradictions qu'une seule nuit peut faire éclore dans la tête d'un sauvage? A force d'instances, de flatteries, je réussis à obtenir que je partirais le lendemain 20; il fut, de plus, convenu entre nous qu'il expédierait deux de ses msagiras à Mkuanika pour le prévenir de mon arrivée. L'envoi de ces deux hommes donna naturellement lieu à une nouvelle demande d'étoffes, mais ils partirent réellement. Marawano me conféra enfin de pleins pouvoirs

pour punir ceux de ses gens qui feraient trop de bruit dans mon camp, car depuis mon arrivée je ne vivais littéralement plus qu'au milieu de ces bandits, impudents, bruyants et voleurs; aussi mes hommes ne se firent-ils pas prier pour s'armer à l'instant de bâtons, geste intelligible pour tous les indigènes.

« Défie-toi des Vuahéhé, me dit Marawano dans le cours de la conversation ; va prudemment, sinon ce soir ce sera la guerre dans tous les grands villages. »

Je sus gré à ce petit souverain d'un conseil qui témoignait peut-être plus de son amitié pour moi que de sa confiance dans ses sujets et de son pouvoir sur eux.

Dans tout l'Uhéhé, l'indigène ne vit que de farine et de laitage; la viande compte à peine dans la nourriture, bien que le bétail soit relativement nombreux. Si par hasard on abat un bœuf, il est toujours mangé dans la brousse, assez loin du village : les femmes se passent de part dans ce festin. On voit de temps à autre, çà et là, un petit troupeau de chèvres ou quelques rares moutons.

Bœufs et vaches sont petits, à peine hauts comme des veaux de huit mois. Ils ont toujours sur le dos la bosse traditionnelle, mais la couleur de la robe varie à l'infini. La vache peut à peine donner deux bols de lait par jour, ce qui tient à la mauvaise qualité de l'herbage dans la brousse.

Le lait ne se boit pas, on le mange à l'état caillé, je dirai presque à l'état de fromage; chaque famille possède deux ou trois grandes calebasses, souvent de soixante centimètres de diamètre, où la récolte du jour se mêle à celle des jours précédents. Dans un pays où, malgré la fraîcheur, le lait aigrit en vingt-quatre heures, on peut juger du goût et de l'odeur du mélange épais qui surnage.

Le lait et la viande n'ont ni odeur ni saveur à l'état frais, et nécessitent une certaine altération pour satisfaire ces palais grossiers. Il n'y a pas jusqu'à mes Zanzibarites qui ne m'accusent de *banianisme* quand je demande du lait chaud : ceux-là du moins ne mangent la viande que faisandée, jamais pourrie.

Les indigènes pourraient faire du maïs et du sorgho un fourrage excellent pour leur bétail; mais, bien que leurs récoltes soient convenablement tenues, ils sont trop paresseux pour en augmenter l'importance. Puis, sous ces latitudes, l'intensité des pluies de la massika est telle qu'on doit protéger la plante en la semant sur une levée de terre, entre deux sillons d'un demi-pied de profondeur.

Le maïs atteint ainsi jusqu'à 2 m. 50 de hauteur. On le sème partout un

mois ou deux avant le sorgho, différence qui n'est point basée sur l'époque plus ou moins convenable des semailles, mais bien calculée sur le temps qu'on mettra à manger la récolte. Ces deux plantes ont besoin à peu près du même temps pour arriver à maturité, et quand on cueille le sorgho, la récolte de maïs est déjà digérée. Le sorgho consommé, il ne reste malheureusement plus rien à manger jusqu'à la massika suivante, car deux récoltes dans la même année sous ces climats sont chose impossible.

Le 20 février je campai à Msombé, petit tembé insignifiant.

Le 21 j'étais à Msogiri. Le 25 enfin, après une longue marche sans eau, j'installai ma tente dans un petit bois clairsemé, où, pour ménager mes hommes fatigués, je crus pouvoir négliger de construire un boma; mais, vers deux heures, les buffles arrivèrent en bandes à fond de train, comme ils vont toujours, jusqu'à la lisière du camp. Mes hommes, surpris, disparurent dans les arbres, pendant que les brutes, aussi effrayées qu'eux, changeaient de direction.

Lancé à leur poursuite, j'en rejoignis trois, dont un bufflion, que j'étendis d'une seule balle; en le voyant tomber, la mère « chargea la fumée » de mon fusil, comme disent les Noirs, mais elle s'arrêta soudain devant les chemises blanches des Zanzibarites et s'enfuit, blessée par une autre balle qui lui laboura les flancs.

Comme je revenais, une détonation de mon *big gun* nous attira dans un fourré inextricable, où nous trouvâmes Hassani, tranquillement en train d'égorger une belle femelle pleine. Que le buffle se fût ouvert un chemin dans cette broussaille, rien de plus naturel; avec sa tête puissamment armée, il passe partout; mais je n'ai jamais pu m'expliquer comment Hassani avait pu pénétrer dans cet enchevêtrement de rameaux, de ronces et d'épines. A cinq pas il avait frappé l'animal en plein poitrail; c'est bien, je crois, la seule fois qu'un buffle adulte ne nous ait coûté qu'une seule cartouche. Il est vrai que je ne connais pas d'animal qui ne tombe foudroyé par la plus petite balle en plein poitrail. Le buffle qui vous regarde a presque toujours malheureusement cette partie de son individu protégée par son énorme tête basse, aussi résistante à la balle que le roc lui-même.

Qu'elles sont belles et gaies, ces soirées d'Afrique en pleine brousse, loin des indigènes, et quand les vivres sont en abondance! Tous ceux qui aiment les grandes scènes de la nature et qui ont joui de l'enivrante liberté de la vie sauvage savent ce que je veux dire. L'Europe leur semble bien pâle à ces heures-là.

Dans l'après-midi, nos hommes se sont répandus aux environs. Au cou-

cher du soleil tout le monde rentre, les uns portant un tronc d'arbre mort, d'autres un quartier de venaison saignante. Hassani vient déposer devant ma cuisine les morceaux choisis, qui me reviennent de droit : le cœur, le foie, la langue, et un peu de graisse, chose rare.

Aussitôt la nuit venue, vingt-cinq feux s'allument à la fois autour de ma



Vingt-cinq feux s'allument à la fois autour de ma tente.

tente. La casserole en cuivre à ugali bout au milieu de gerbes d'étincelles. Au foyer, des bûchettes de bois soutiennent les débris de la chasse en train de rôtir.

Accroupis ou étendus nonchalamment, mes Noirs, par groupes de trois ou quatre, le regard béatement plongé dans les flammes, qui leur donnent des visages sinistres, commencent leurs longues histoires. Babaïdi, mon charpentier, tout en causant, taille à grand'peine, avec son mauvais couteau de fer, une semelle de chaussure, qu'il fera sécher demain si le temps le lui permet; un autre, s'aidant de ses doigts de pied, tord des filaments d'écorce pour faire une corde. Les chefs lancent à haute voix des facéties qui soulèvent des éclats de rire. On s'interpelle dans toutes les directions. J'ai peine

à reconnaître les malheureux qui, ce matin même, au coup de midi, tombaient exténués sur les charges qu'ils venaient de déposer.

C'est le moment que Nassib choisit pour faire la recommandation quotidienne :

« Vuanguana, mes frères, dit-il quand le silence est établi, nous voici dans l'Uhéhé, le pays du hongo et des Rougas-Rougas. Les Wachenzis sont mauvais; aussi que demain dans la marche les traînards et les *Goïgoï* se défient, ou il leur arrivera malheur. Nous devons marcher tous ensemble si nous ne voulons pas être attaqués. Dans le village soyez prudents, réservés; dans les champs de maïs, gardez-vous de voler un seul fruit, ou le Msungu se mettra en colère et sévira contre le coupable. »

A minuit les conversations s'éteignent peu à peu, et bientôt tous dorment à poings fermés.

Le Noir ne prend jamais plus de cinq ou six heures de sommeil en moyenne, quelle que soit la fatigue du jour, aussi son corps énervé s'use-t-il très vite. A quarante ans c'est un vieillard près de s'éteindre.

Les nuits sont froides et particulièrement humides dans ces parages. Vers dix heures le thermomètre descend souvent jusqu'à 9 degrés, température très basse pour des gens nus. A la flamme des feux, le camp finit par s'échauffer un peu, mais le matin c'est un supplice pour eux d'entrer pieds nus dans l'herbe mouillée.

La journée du 24, comme celle de la veille, se passa en pays à peu près inhabités.

Le 25 nous étions près de Kuirenga, résidence ordinaire du fameux et puissant Mkuanika ; aussi les tembés redevenaient plus nombreux, la population plus turbulente. Hassani tua dans cet intervalle une girafe, la dernière, je crois, jusqu'au Tanganika.

Les girafes n'existent en Afrique que près de la côte; je n'ai du moins jamais revu leur trace dans l'intérieur, où elles trouveraient moins facilement ces grandes plaines arides, ces marais desséchés, ces grands espaces nus qui leur assurent une sécurité relative. Au nombre de six ou sept généralement, elles fréquentent la lisière des forêts, broutant sans s'arrêter les feuilles des arbres. Au moindre bruit suspect, cette procession de longs cous s'arrête subitement avec l'immobilité des arbres morts. Le danger devient-il plus pressant, les girafes prennent en file indienne leur galop lourd, déhanché, disgracieux, allongé, et fournissent alors des pistes de plusieurs kilomètres sans jamais s'arrêter pour écouter, comme font les autres animaux.

La Providence, qui semble avoir donné à chaque animal des moyens de

défense mesurés aux dangers qu'il peut courir, a donné à la girafe des yeux perçants sur un long cou qui lui sert d'observatoire et qui rend son approche excessivement difficile pour le chasseur. Je crois que si la girafe est l'animal le moins répandu de l'Afrique, c'est aussi celui qui en disparaîtra le dernier, surtout dans l'Afrique tropicale, où la chasse à cheval n'est pas possible.

Sa vitalité n'est pas grande; une balle dans les reins ou dans l'épaule la culbute, mais il faut avoir soin de se tenir à distance de ses ruades, capables de vous enfoncer la poitrine. De la chair des jeunes, qui est assez tendre, je dirai ce que j'ai dit de tout le gibier d'Afrique, c'est qu'il faut de bonne graisse pour la préparer. Elle n'a, dans tous les cas, aucun mauvais goût et vaut mieux que celle du rhinocéros. Mais sa graisse jaune est peu appétissante et tout juste assez bonne pour graisser nos fusils.

Ces grands pâturages de l'Uhéhé sont le type de l'habitat de la girafe et du zèbre, qui tous deux souffrent peu de la température basse qui règne la nuit; en effet, le plateau va s'élevant de jour en jour et nous voilà à 2 000 mètres d'altitude.

Les zèbres, bien plus nombreux, se considèrent comme chez eux à 200 mètres des tembés; on en voit souvent précéder en troupeaux la caravane pendant la moitié de la marche, et cependant il n'est pas toujours facile d'en approcher à portée de fusil.

A chaque nouveau troupeau, mes hommes discutent pour savoir si ce sont des zèbres ou des *niombu*. Je n'ai jamais pu voir de près un niombu, dont mes hommes parlent cependant en gens qui l'ont rencontré souvent. En tout semblable au zèbre quant au corps, il porterait de plus une paire de cornes; je laisse à d'autres le soin de déterminer cette espèce.

Un fait remarquable dans l'Uhéhé, c'est l'intensité de la lumière, extrêmement fatigante malgré le vert des prairies et le temps gris de massika qui persévère. Je ne puis me passer de mes lunettes à verres fumés, et, chaque après-midi, c'est pour moi un vrai soulagement de voir le soleil pâle descendre à l'ouest derrière les nuages sombres qui couvrent l'horizon.

Pendant les deux jours que j'ai passés à Kuirenga, j'ai particulièrement souffert d'un commencement d'ophtalmie.

Le 26, à onze heures, nous débouchons sur la grande capitale de l'Uhéhé. Depuis trois jours j'avais été rejoint par deux msagiras, qui, en réponse aux messages envoyés par Marawano, m'avaient dit que Mkuanika se ferait un plaisir de me recevoir, mais qu'il était bien triste de la mort d'un de ses enfants, noyé dans la rivière, et que vraisemblablement il faudrait payer le hongo en conséquence.

Nous descendons une petite colline rocheuse, quand la capitale nous apparaît à 1 500 mètres au milieu d'une plaine basse.

Je ne distingue d'abord qu'une série de tembés parallèles entourés d'une palissade carrée. Le sol est rouge, sec et dénudé tout alentour : pas un seul arbre; sur la gauche, au milieu des pierres, un troupeau de gazelles broute aussi tranquillement qué si nous étions à cent lieues du très noble et très puissant Mkuanika.

Comme nous approchons, une longue file de Noirs, dont s'échappent des cris incohérents, vient à notre rencontre. Dix minutes encore et nous sommes entourés d'une foule en délire hurlant et brandissant lances et boucliers avec des contorsions et des grimaces dignes de possédés. Voilà bien nos Vuahéhé!

A 100 mètres du tembé, premier arrêt. Le guide me prévient que je ne puis approcher davantage sans envoyer un cadeau à Mkuanika. J'envoie deux pièces d'étoffe, qui me reviennent au bout d'un quart d'heure : Mkuanika n'accepte pas de cadeaux pareils : il faut le doubler. Un soleil de plomb tombe à pic sur nos têtes. La foule grouillante, menaçante, s'accroît à chaque instant. Pressé d'en finir, je m'exécute. A la porte de la palissade, nouvel arrêt ; je ne puis la franchir qu'en payant trois nouvelles pièces d'étoffes.

Mais pourquoi, me dira-t-on, ne pas camper à l'extérieur? Parce que d'abord les alentours de tout village africain sont couverts d'immondices, ordures et débris de toutes espèces; ensuite parce que dans l'Uhéhé les tembés sont admirablement installés pour se fortifier. En cas d'attaque je pourrais, en cinq minutes, avec mes cent hommes, y percer des meurtrières, et en faire un camp retranché parfait. Le bétail qu'ils contiennent assure de plus des vivres pour longtemps ; je tiens donc à m'établir dans leur proximité.

Me voici enfin dans la place. A 50 mètres de la porte, devant la façade d'un long tembé, les msagiras me montrent l'endroit que Mkuanika a désigné pour mon camp, mais je ne pourrai installer ma tente que quand le hongo aura été payé.

Autour de nous la cohue est toujours menaçante; tous ces grands corps noirs, nus et suant, se poussent, se culbutent dans nos jambes. Mes hommes, alignés le long du tembé, leurs fusils entre les jambes, se demandent comme moi ce qui va arriver.

Les msagiras répondent en ricanant à mes observations.

« Prenez garde, leur dis-je, au premier coup donné au dernier de mes hommes, je balaye la place de mes quatre-vingts fusils.



La capitale de l'Uhéhé.



— Nous ne craignons pas tes fusils, me répondent-ils tranquillement; l'Uhéhé est trop peuplé pour s'affliger de quelques morts de plus ou de moins; paye : aussitôt le hongo payé, Mkuanika te débarrassera de la foule qui t'ennuie. »

Ma colère, que je sens monter, les inquiète cependant, et, tout en se moquant, ils font semblant de frapper sur les plus récalcitrants. Je profite de ce moment de répit pour faire entasser mes charges et établir ma tente malgré les cris de guerre, *ou-i*, *ou-i*, qui commencent à circuler.

La discussion du hongo dure longtemps. « Il faut faire vite, me dirent les msagiras. Mkuanika désire que tu partes le plus tôt possible. Il a peur que tu ne jettes un sort sur la ville. »

Mais deux heures se passent sous ma tente dans une atmosphère embrasée et puante en compagnie de Tuakali et des quatre msagiras.

Avant la fin des débats, la foule arrive au paroxysme de la fureur. La rage des bandits s'échauffe en proportion de ce soleil foudroyant, et, d'autre part, mes hommes, mourant de soif, commencent à perdre patience et à montrer les dents.

Enfin le stock d'étoffes est trouvé suffisant, et les msagiras consentent à l'emporter. C'étaient 200 mètres d'étoffes riches, la moitié de ce que je possédais dans ce genre.

C'était cher, mais quel bonheur d'avoir enfin le droit de boire à la rivière et de repousser cette foule immonde! Elle recule, en montrant de longues dents aiguisées en pointes, se rue de nouveau, se disperse enfin en petits groupes qui jusqu'à la nuit nous insultent grossièrement.

La capitale de l'Uhéhé mérite d'être décrite. La palissade à l'intérieur de laquelle nous nous trouvons est carrée, parfaitement rectiligne. Faite de pieux solidement plantés en terre, entrelacés eux-mêmes de ronces, elle peut mesurer 500 mètres de côté, avec trois ouvertures étroites défendues par des portes solides. Une rivière traverse le carré parallèlement à la façade et partage la ville en deux rectangles distincts, qui, en cette saison, ne peuvent communiquer, attendu que la crue des eaux a rompu les deux ponts qui servent à les relier en temps ordinaire.

Sur chaque rive s'étendent en désordre, mais tous parallèles à la façade, vingt-cinq ou trente tembés absolument semblables à ceux que j'ai décrits; les uns mesurent jusqu'à 150 mètres de longueur, les autres sont de dimensions moindres.

Dans les intervalles qu'ils laissent entre eux, l'herbe pousse drue et serrée; les bœufs y broutent tout le long du jour, en agitant leurs lourdes clochettes. De-ci de-là est un petit champ de maïs ou de tabac, entouré d'une

haie d'épines; le long de la rivière quelques grands arbres s'inclinent sur le courant qui ronge leurs racines.

L'autorisation de partir n'arrivait pas. Le tembé de Mkuanika était à 100 mètres de ma tente. A deux ou trois reprises je demandai à voir l'auguste chef, espérant produire sur lui la même impression que sur Marawano; mais c'était contre tous les usages, et il fallut me contenter de traiter avec les msagiras Toutes les fois que je mettais les pieds hors de ma tente, j'entrevoyais de loin le chef, au milieu de son troupeau de femmes, qui me dévoraient des yeux.

Le jour même de la négociation, les vivres nous furent refusés; mes hommes, accroupis à côté de leurs fusils, n'avaient pas même allumé de feu et grignotaient quelques débris de viande fumée. Le soir, tout le village, ivre de pombé, me tint sur le qui-vive jusqu'à la nuit pleine, mais, grâce à la pluie qui vint à tomber, je pus enfin goûter un peu de repos.

Le lendemain soir seulement, les msagiras m'apportèrent l'autorisation de partir.

Mkuanika ne reconnaissait qu'à lui seul le droit de me rançonner, et m'autorisait à déclarer la guerre à tous les sous-chefs qui le long du chemin me demanderaient des hongo. Ah! le bon billet!

Une rivière coulait à 200 mètres de mon camp, et il me fallait la traverser le lendemain. J'allai la reconnaître vers deux heures. L'existence d'un pont, effondré, prouvait assez qu'il n'y avait pas de gué possible en cette saison; le courant était violent, hérissé de rapides en amont et en aval et mesurait 30 mètres de largeur.

Accroupi sur ses talons, l'un des msagiras jouissait en ricanant de ma déconfiture devant ce pont détruit, que les indigènes avaient bien probablement renversé eux-mêmes pour me mettre dans l'embarras. Suspendu dans les branches à 8 mètres de l'eau, il n'avait pu être emporté par la crue des pluies.

Monter mon bateau eût nécessité un travail de vingt-quatre heures; je me décidai à me servir, pour le passage, des sections seulement. Les trois grandes, étant fermées aux deux extrémités par une tôle solide, devaient flotter et me servir de va-et-vient.

« Avec ce courant, elles vont chavirer », gémissaient mes hommes. Ne demandez jamais conseil aux Zanzibarites, vous êtes sûr qu'ils voient la mort au bout de tout.

L'après-midi se passa à calfater les trois sections; elles se trouvèrent prêtes le soir; un bout solide, amarré devant et derrière, et dont l'une des

extrémités serait portée à l'autre rive par un bon nageur, servirait à manœuvrer ces pontons improvisés au travers du courant.

Le 28, au lever du soleil, comme ma caravane se dirigeait vers la rivière, les msagiras arrivèrent, faisant grand bruit et demandant chacun leur cadeau pour les services qu'ils m'avaient rendus! il fallait de plus deux pièces d'étoffe pour le kirangozi et pour les femmes de Mkuanika!



Passage de la rivière au moyen des sections du canot.

Je payai encore, je payais toujours, tant j'avais hâte de partir, tant je sentais ma patience à bout. Chaque nouvelle demande était naturellement appuyée d'une démonstration menaçante de la foule, qui, toujours hurlant, m'accompagnait jusqu'à la rivière. Ici encore il faut trois pièces d'étoffe pour je ne sais quel sorcier qui devait favorisdr notre traversée : ce sont les dernières.

Le voisinage des rapides ayant écarté les crocodiles, on se mit au travail avec ardeur. Les deux premiers nageurs qui s'aventurèrent, entraînés par le courant, furent culbutés en aval dans les rapides, au milieu des acclamations de joie de toute la gent indigène. Mais mon brave Ferrouji atterrit

enfin heureusement sur la rive gauche, et, deux heures après, mes cent vingt hommes et mes cent vingt charges étaient passés.

Devant un succès aussi complet, qui trompait ses espérances, la foule se dispersa. Seul un msagira, sorte de géant, à face bestiale, nous regardait en ricanant, toujours accroupi, la tête entre ses genoux. Nos deux regards se croisèrent. Le mien devait être mauvais et mes mains devaient se crisper sur mon fusil d'une façon bien significative, car son grand corps se releva lentement, puis, toujours me fixant et comme fasciné, il se mit à reculer à tâtons. Au bout de quelques pas, la distance qui nous séparait avait rompu le charme; le sauvage tourna brusquement et se sauva à toutes jambes.

Si désirer la mort d'un homme est un crime, on peut me condamner, je suis coupable. Prudence, patience, saintes vertus du voyageur! combien de temps encore me serez-vous utiles?

Comme nous marchons allègres et gais après avoir franchi la porte de Kuirenga! Mes hommes, en pressant le pas, insultent à ces Vuahéhé de malheur. Je sens pour ma part ma tête plus libre, mon corps plus léger, et mes poumons aspirent plus librement ce grand air du puri. Tous les ressorts de mon organisme ont besoin de se détendre, après ces jours de tension nerveuse et de contrainte perpétuelle.

Il est, dans la vie, de vilaines heures où l'on éprouve le besoin d'épancher sur quelque chose ou sur quelqu'un l'humeur que d'autres vous ont donnée. Ce fut un malheureux buffle qui, ce jour-là, reçut le contre-coup de la rage où Mkuanika m'avait mis pendant quarante-huit heures. Il dormait sous un arbre que j'avais désigné de loin à mes hommes pour planter ma tente; à leur arrivée, le vieux solitaire se leva en grognant, puis revint s'étendre à l'ombre d'un autre arbre, à 500 mètres de là. J'y courus, avec Hassani et quelques autres.

A vingt pas, sur une balle de mon big gun, il se releva en titubant, essaya de fuir, butta une première fois, puis une seconde, sous une balle de Hassani, et disparut enfin dans les matétés d'une rivière où je défendis de le suivre. Le soir, mes hommes le trouvèrent raide sur l'autre rive, et comme il n'avait pas été égorgé, nous le laissâmes aux indigènes, aux hyènes et aux vautours.

Nous avions, du reste, de la venaison à profusion. Hassani tua un autre buffle, et moi un buffle et une gazelle. Zèbres et gazelles paissent en grand troupeau, à la tombée de la nuit, sur les bords de la rivière. Ces animaux aiment à vivre ensemble et c'est toujours, dans ce cas-là, la gazelle qui se charge de la surveillance. Les zèbres broutent en troupeau et sans préoccu-

pations, pendant que les gazelles, dispersées tout autour, ont le nez au vent et donnent l'éveil au moindre bruit suspect.

Pendant les journées du 1[er] au 2 mars nous nous dirigeons vers le sud. Des renseignements que je recueille sur Mérèré, il résulte que cet autre potentat de l'Usafa aime aussi à rançonner les caravanes. Par suite, je préfère passer dans le sud, pour économiser mes étoffes. Il peut être intéressant de traverser tous ces grands centres, mais c'est trop onéreux.

Le kirangozi, en attendant, fait tout ce qu'il peut pour me conduire au nord-ouest ; le mot d'ordre est donné partout de me faire promener le plus possible dans les endroits les plus peuplés, afin de laisser à l'Uhéhé une plus grande quantité d'étoffes. Notons en passant que dans l'Uhéhé la cotonnade blanche n'a que peu de valeur ; il faut, pour acheter des vivres, de la cotonnade bleue ou *kaniki*.

Le 3 nous campons à 500 mètres d'un tembé insignifiant en apparence, quoiqu'il soit la résidence d'un autre grand chef, non plus un fils de Mkuanika cette fois, mais son père. Je suis à peine assis que le msagira, d'un air arrogant, me dit qu'ici les caravanes payent le même hongo qu'à Mkuanika.

« Va-t'en porter à ton chef ces deux pièces d'étoffe, lui dis-je : depuis vingt ans les caravanes arabes ne passent plus ici, c'est donc moi qui fais l'usage. Dis-lui, de plus, que je veux un kirangozi pour demain, ou que je flambe son tembé. »

A la nuit cependant les indigènes, à force de vacarme, avaient réussi à me soutirer deux nouvelles pièces d'étoffe, et Mgogoro, c'est le nom du chef, m'avait envoyé un veau.

Au jour, le 4, point de kirangozi ! Tout le monde dort au tembé ; Mgogoro, quand je le fais réveiller, répond que je suis bien à temps pour partir demain. On n'est pas plus impudent ! Ils ne sont pas trente hommes au village ! Que ces bandits me pillent et me tyrannisent quand ils sont en force, c'est la justice d'Afrique, mais qu'ils me laissent au moins tranquille quand je puis les anéantir jusqu'au dernier.

Sur mon ordre, Wadi-Combo part avec vingt-cinq fusils faire un simulacre d'attaque, et bientôt après m'amène un kirangozi désarmé et garrotté. Peut-être vais-je faire une marche tranquille.

Les matinées du 5 et du 6 se passèrent à courir la brousse, à sauter d'un sentier à l'autre. Je renonçai, provisoirement, à prendre des guides, tant je craignais, dans ma situation d'esprit, de me porter sur eux à quelque extrémité fâcheuse. Par suite, je perdis des heures précieuses à patauger dans les marais, à attendre les éclaireurs, les escouades que je

détachais sur les endroits élevés pour découvrir des tembés dans le sud-ouest; mais, si fatigante que soit cette manière de voyager, je préférais encore me passer de guide. Puis j'étais sûr que l'Ubena n'était plus loin, et mes hommes trouvaient encore beaucoup de maïs à acheter dans les petits tembés, où l'on n'osait pas me montrer les dents.

Le 7, Hassani tua un buffle, en vue de tout le camp, dans une grande plaine basse et herbeuse. Nous le suivions des yeux pendant qu'il s'approchait en rampant, et quand le coup partit, ce fut un cri général d'émotion. L'animal était blessé à mort. Ce garçon était d'une audace incroyable; je lui défendis de suivre les buffles dans les grandes herbes et surtout dans les marais, où, avec de l'eau jusqu'aux genoux, la brute charge aussi facilement qu'à terre.

Le 8, je trouvai un bœuf à acheter pour une somme raisonnable; malheureusement le lendemain, la pauvre bête, en traversant je ne sais quel pont, perché comme ils le sont toujours dans les branches d'arbres, enfonça des quatre jambes et il fallut l'abattre sur place. Impossible, quelque prix qu'on mette, d'acheter une vache laitière. Le sauvage veut bien de nos étoffes pour les échanger contre des objets d'utilité secondaire et pour se procurer la satisfaction de discuter en débattant le prix, mais tous nos objets d'Europe perdent leur valeur en face du moindre objet d'utilité réelle.

Le veau que m'a donné Marawano commence à s'apprivoiser et suit très bien la caravane. Il n'est pas de nuit qu'il ne reçoive une hyène sur les épaules, et dans ce cas il ne manque jamais de rompre ses entraves et de charger au milieu des cordes qui raidissent ma tente. Le coup de dent de l'hyène tombe toujours sur l'échine et le coup de griffe sur la poitrine; cette dernière blessure sèche le lendemain, mais tous les coups de dents restent et finissent par suppurer. Comme celle de tous les fauves, même celle du lion, la morsure de l'hyène est empoisonnée.

Bien que la massika ne soit pas encore dans son plein, une petite pluie fine tombe presque tous les jours, et l'humidité influe défavorablement sur la santé de ma caravane; elle occasionne parmi mes hommes des dysenteries. L'un d'eux, un nommé Sadallah, après s'être bien remis, grâce à mon traitement, se trouve maintenant complètement paralysé, et je passe chaque jour une heure à lui ingurgiter du lait frais en lui faisant desserrer les dents : « A quoi bon, disent-ils tous, ne vois-tu pas qu'il est perdu? »

Une autre affection très commune, mais indépendante de la pluie, se présente sous forme de gros abcès, aux endroits où les muscles forcent

davantage, comme à l'épaule ou à l'aine. Pour ces abcès mes hommes n'ont jamais recours à moi, ils veulent les traiter à leur façon. Quand le clou est mûr à point, le patient, malgré sa résistance, est couché de force sur le dos. Nassib, ou quelque autre personnage de ma caravane, s'approche, fait, par pression, éclater l'abcès, puis malaxe les chairs de toutes les forces de ses robustes poignets jusqu'à ce que la dernière goutte de pus soit exprimée. Il n'est besoin, après cela, ni de compresse, ni d'onguent : la blessure peut rester à l'air vif sans s'ulcérer. Nous ne souffrons plus ici, du reste, des températures de la côte, où les ulcères sont si longs et si difficiles à guérir.

Un soir, Moïné-Combo, l'un de mes pagazis, fut pris d'une maladie étrange, qu'on appelle à Zanzibar le *pepo* (esprit). Sans cause apparente, il entra soudain dans un délire suivi de convulsions analogues à celles de l'épilepsie, se mit à sauter dans le camp comme un possédé, puis à danser plus posément. « Est-il heureux! se dirent mes hommes qui ne s'étaient même pas dérangés, il se figure qu'il danse à Zanzibar. » Tout en dansant pourtant, il avait tiré son couteau, et je dus le faire amarrer, d'autant plus que mes hommes prétendent que, quand on est saisi du pepo, on aime à aller danser dans le puri, où Moïné-Combo n'eût pas tardé à être pris par quelque fauve. Deux marmites d'eau fraîche sur la tête semblèrent le calmer. Au matin, Moïné-Combo était tranquille, mais depuis ce jour son regard ne perdit jamais un éclat farouche.

Mes hommes en général résistent bien à cette humidité pénétrante; après toutes ces nuits passées sous la pluie et dans la boue, j'aurais hors de service les trois quarts d'un même personnel européen. Au milieu des ennuis qui me poursuivent, la bonne volonté et l'ordre qui règnent dans ma caravane ne sont point une mince satisfaction pour moi. A cette distance de la côte mes Zanzibarites sentent le besoin d'un chef, d'une discipline, et dans les moments les plus pénibles je n'entends plus jamais un murmure. Au départ, ces gens-là aiment à essayer leur chef, à exercer sa patience et à s'assurer des divers avantages qu'on pourra tirer de son caractère. « Voyons, se disent-ils, si c'est un *padre* ou un *Belgian.* » (On a reconnu dans ces deux mots les missionnaires et les officiers belges.)

Pauvres missionnaires, je vous plains sincèrement aujourd'hui que je sais tous les moyens que ces mauvais enfants emploient pour vous torturer!

Je me suis donné pour règle de les punir rarement, mais sévèrement. Ils ont enfin compris qu'il n'y a rien à gagner à faire les mauvaises têtes, et prennent leur parti de m'obéir. Si la masse des pagazis est peu intéres-

sante, il y a dans le nombre une vingtaine de gars assez sympathiques; le meilleur de tous a nom Ferrouji. Natif du Fipa, il a été vendu tout jeune à un Arabe de Zanzibar qui, ne pouvant venir à bout de le faire travailler, l'engagea comme porteur dans les caravanes. Le capitaine Duval le connaît bien; quand nous nous séparâmes, Ferrouji me quitta pour aller le rejoindre, sous prétexte que ses fusils faisaient plus de bruit, et qu'il tuait plus de gibier que moi. Le capitaine Duval, en honnête homme, me le renvoya.

Ferrouji est le plus bel homme de ma caravane, mais c'est là la moindre de ses qualités. La première de toutes, c'est une franchise qui ne se dément jamais et qui lui épargne bien des coups de bâton. A-t-il commis quelque bévue : « Ferrouji, lui dis-je, la prochaine fois je te fais couper les oreilles.

— Mes oreilles sont à toi, maître; mais, si tu fais couper les oreilles de tous tes enfants, les indigènes diront que le Msungu est méchant, et ils auront raison. »

Ou encore :

« Ferrouji, tu as vendu ta poudre; tu sais que ça coûte vingt-cinq coups de verge dans les caravanes?

— Le Msungu, me répond-il, ne donnera pas de la verge à Ferrouji, puisque c'est lui-même, Ferrouji, qui est venu lui confesser qu'il avait vendu la poudre, en lui en demandant d'autre. Tu dis toujours que tu n'aimes pas le mensonge : tu ne peux pas me punir pour avoir dit la vérité. »

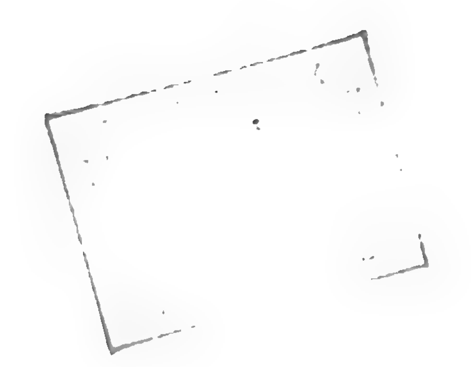
Je découvris chez ce sauvage une faculté bien inattendue ici, le sens contemplatif. En plantant ma tente, je donnais l'ordre, en dehors des considérations de vent ou de soleil, de l'ouvrir toujours dans la direction de l'horizon le plus lointain, car j'aime les grands espaces. Or, un jour, la porte donnait sur l'est. Ferrouji, accroupi à mes côtés, me dit, avec son flegme habituel :

« Tu as tort, maître, de tourner la porte vers Zanzibar; tout le jour tu vas penser à tes femmes et à tes enfants. Nous allons loin et il faut oublier ce qui est derrière. »

Un autre jour — c'était dans l'Uhéhé précisément — les buffles m'avaient conduit à mi-côte d'une colline rocheuse qui dominait une plaine immense. Assis sur une grosse table de gneiss, je contemplais le soleil descendant à l'horizon; le panorama avait de la grandeur. Assis, son fusil entre les jambes, le regard dans le vide, Ferrouji mâchait silencieusement la chique de tabac que je venais de lui donner. Il sait qu'il ne faut



« Que c'est beau, tout cela! » murmura Ferrouji. (Voir p. 151.)



pas me déranger quand je rêve; aussi, profitant du moment où j'allumais ma cigarette :

« Que c'est beau, tout cela! murmura-t-il.

— Tu dis? répondis-je ahuri.

— Je dis, maître, que cette plaine est bien belle! »

J'aurais donné beaucoup pour entamer avec lui une conversation sur le beau ou le pittoresque; mais le kisouahili n'a pas de mots pour rendre la moindre idée abstraite.

Enfin Ferrouji a le sentiment filial et me parle quelquefois de sa mère. C'est peut-être la seule de toutes ces têtes noires que je croie capable de ce sentiment.

CHAPITRE VIII

Éléphants et rhinocéros. — Absence de sorciers chez les Vuahéhé. — Mort de deux de mes hommes. — Arrivée dans l'Ubena. — Ususu dévoré par un lion. — Population de l'Ubena. — Dans les montagnes. — Chasse aux zèbres. — Passages de rivières. — Pluies persistantes. — Une tribu montagnarde. — Campement dans un village du Condé.

A mesure que nous nous rapprochons de l'Ubena, le pays devient vallonné et boisé, tout en conservant la même altitude moyenne de 2 000 mètres au-dessus de la mer.

Grâce aux pluies continuelles, la végétation a repris toute sa puissance, mais la marche en est d'autant plus fatigante. Le sentier est presque toujours un ruisseau boueux ou caillouteux, taillé dans une mollasse rougeâtre, plus ou moins résistante. A certains endroits, les eaux de pluie, en roulant des hauteurs, l'entraînent par larges plaques, laissant à découvert de grands trous profonds qu'il faut contourner. Dans le fond du ravin ce sont de vraies rivières, ou des torrents de 15 mètres de largeur sur 1 m. 50 de profondeur, qui tous nous coûtent un temps précieux. Les arbres sont clairsemés, et sur cette terre ingrate l'herbe pousse fine et maigre.

Nous marchons souvent quatre et cinq heures sans trouver une habitation. Le gibier devient rare, et, le zèbre lui-même ayant disparu pour longtemps, le rhinocéros anime seul ces immenses solitudes. On sait l'habitude qu'a cet animal de disperser du pied ses laissées, mais on ignore à ce sujet la légende des Noirs de l'Afrique.

Éléphants et rhinocéros vécurent, disent-ils, toujours en guerre. Ces deux races ennemies affectionnant les mêmes localités, les collines rocailleuses, peu boisées et désertes, il s'ensuivit une querelle qu'il fallut vider à coups de cornes, de trompes et de défenses. Près du Tanganika eut lieu une longue et terrible bataille, dont les collines du Fipa tremblèrent pendant longtemps. Le peuple rhinocéros fut presque anéanti, mais, en

vainqueurs généreux, les éléphants laissèrent la vie aux derniers des vaincus, à la condition qu'ils ne viendraient plus salir les sentiers et balayeraient toujours leurs crottins.

Pour donner une conclusion à la légende, j'ajoute que le rhinocéros manque rarement à la parole jurée et que, les coprophages (famille de coléoptères) aidant, une demi-heure après son passage, on ne trouve de ses laissées qu'un large trou creusé par sa grosse patte.

Le rhinocéros est presque constamment solitaire ; si j'en ai peu rencontré, j'ai souvent suivi ses traces, mais je ne me rappelle pas les avoir trouvées doubles, et je me demande comment cet animal réussit à se reproduire. Dans la brousse sa piste est facile à suivre, car il n'y passe qu'en chargeant tête baissée et en labourant la terre, mais dans les endroits rocailleux on la perd aisément, les doigts du pied ne marquant jamais dans l'empreinte.

On peut dire du rhinocéros ce que les Noirs disent de l'éléphant, c'est qu'il ne se fatigue jamais ni de marcher, ni de manger; peût-être même ces deux animaux dorment-ils debout. Si l'on débusque le monstre, on peut le joindre en une heure ou deux, mais c'est toujours une erreur de se lancer sur une piste fraîche, fût-elle d'une demi-heure, à moins qu'on ne puisse sacrifier à cette poursuite vingt-quatre, quarante-huit heures ou même trois jours, comme le font les chasseurs d'éléphants. Je n'ai jamais vu les indigènes chasser le rhinocéros ; ils le redoutent, et cependant l'odorat est le seul sens qu'il ait un peu développé. Hassani prétend qu'avec ses petits yeux l'animal ne voit pas à dix pas ; quant à ses oreilles, le bruit qu'il fait dans les fourrés les lui rend à peu près inutiles. Le prendre au piège n'est guère possible ; toujours lancé à fond de train, il ne repasse jamais aux mêmes endroits ; sa poursuite enfin se trouve compliquée de ce fait qu'il peut se priver d'eau pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, tandis que l'éléphant a régulièrement en perspective un ruisseau ou une mare, où peut se désaltérer le chasseur lancé sur sa piste.

Pour le voyageur comme pour le chasseur, le besoin d'eau est et restera le grand problème de la vie sauvage, la pierre d'achoppement contre laquelle viennent se briser les projets les plus simples à d'autres points de vue. Ceci dit d'une façon générale, car on peut croire que présentement ce n'est pas l'eau qui manque sur ma route, ni sur ma tête, ni sous mes pas.

Le 10, je campe sur un monticule, couvert de blocs erratiques, au milieu d'une immense plaine d'herbes, près d'un petit champ de maïs perdu dans cette solitude. Mes hommes ont bien trouvé dans les environs

un petit tembé pour acheter des vivres, mais, à 100 mètres de distance, les habitations minuscules d'Afrique se perdent dans les herbes, je n'ai pas un seul indigène au camp, et sans ce champ, grand comme la main, on se croirait vraiment en plein puri.

Un fait assez curieux chez ces Vuahéhé, c'est l'absence de *mganda* ou sorciers, ce qui, à mon avis, indiquerait un niveau intellectuel relativement plus élevé. Nous avons vu dans l'Uzaramo le mganda jouir du droit de vie ou de mort; dans l'Uhéhé, qui est limitrophe, il n'existe même plus. Nulle part, au reste, dans l'intérieur, je n'ai vu les fétiches jouer le rôle important qu'ils ont sur les deux côtes, aussi bien dans l'Uzaramo qu'au Gabon.

Les Vuahéhé ont aussi leurs usages, mais nullement empreints, comme à la côte, de ce caractère de sorcellerie que l'on retrouve surtout dans les races inférieures. Ainsi il est défendu aux femmes de manger de la viande, mais c'est moins une pratique de sortilège qu'un moyen de conserver à la femme ces principes de faiblesse nécessaires à sa condition d'esclave.

Le mot de « magie » circule bien de temps à autre, quand on me voit prendre ma lunette ou mon sextant, mais ce n'est qu'un prétexte de plus pour pousser les cris de guerre et me rançonner. Tout ceci m'explique, à mon sens, pourquoi le prestige de l'Européen s'efface de plus en plus; nous ne conservons plus guère dans les tribus guerrières, comme celles de l'Uhéhé, que celui qui s'attache à nos fusils sans pierres et qui tuent de loin.

Aussi ne m'a-t-on jamais demandé de médicaments, fait qu'on ne peut s'expliquer par la santé de la population, car si dans l'Uhéhé celle-ci est relativement florissante, elle est sujette aux ulcères et aux maladies que développent la négligence, la malpropreté et les privations de tous genres.

La journée du 11 devait compter parmi les plus tristes de mon voyage. Deux de mes hommes succombèrent dans l'après-midi à l'humidité persistante dans laquelle nous vivions; ils étaient morts de la dysenterie. Le premier, complètement paralysé depuis plusieurs jours, voyageait pour la première fois dans l'intérieur. L'autre, un vieux porteur, enlevé en quarante-huit heures, portait encore sa charge trois jours auparavant.

Les deux tombes furent creusées côte à côte dans un endroit écarté. Pour préserver le plus possible les cadavres de la dent des hyènes, les Zanzibarites ont imaginé un procédé assez ingénieux. Une première fosse est creusée perpendiculairement au sol jusqu'à trois pieds de profondeur. Partant alors du fond, on en creuse une seconde à côté, en affouillant le sol sans toucher à l'humus. Cette dernière fosse, qui doit recevoir les corps, se

trouve ainsi directement recouverte d'une couche d'humus non remuée, à laquelle les hyènes ne songent pas à toucher, et, comme leur habitude est de creuser la terre perpendiculairement au sol, elles ont peu de chance de trouver le cadavre.

Les corps, enveloppés d'étoffe blanche, furent descendus dans leur tombe au milieu d'un recueillement général, qui m'étonna de la part de mes Zanzibarites. L'impression ne fut au reste que momentanée : le soir à peine y pensait-on encore.

Le 12, d'une hauteur boisée, je vois la plaine de l'Ubena se dérouler devant moi, unie, houleuse jusqu'à 70 kilomètres, bornée dans l'ouest par une haute ligne de montagnes bleues qui ne peuvent être que le *Livingstone Range*.

A cette distance, tout le pays semble plat comme la main, et mes hommes poussent un soupir de satisfaction à la pensée des marches tranquilles que la plaine nous promet. Mais, dès que nous approchons, des mamelons surgissent, de petits ravins se creusent, et nous retrouvons la continuation du pays que nous venons de traverser.

Les indigènes deviennent moins querelleurs, mais il est toujours impossible d'obtenir d'eux un renseignement certain. Il semble cependant ressortir de leurs contradictions que l'Ubena, autrefois sous la domination de Méréré, vient de passer directement sous celle de Mkuanika. Après une guerre longue et meurtrière, Méréré se serait retiré dans l'Usafa, à quelques journées de marche dans le nord-ouest.

Depuis quelques jours j'ai cheminé en aveugle. Quand je demande où est le Nyassa, l'un me le montre au sud-ouest, l'autre au nord-ouest, puis tous deux éclatent de rire, jouissant de ma mystification. Pour les vivres, mes hommes s'entendent encore, mais il ne faut pas penser à trouver un guide. « Tu es bien venu seul ici, répond-on, tu sauras bien continuer tout seul. »

Nul doute que cette haute chaîne dans l'ouest ne soit le Livingstone Range, mais qui me le garantit? De quel côté attaquer ces sommets abrupts? Ne vais-je pas perdre un temps précieux à les franchir, quand il est certainement possible de les contourner? Puis ces marches à l'aventure, sous la pluie, épuisent les hommes, bien que nous suivions d'ordinaire des sentiers battus, et que mes Noirs soient passés maîtres dans l'art de distinguer les routes « mortes » de celles qui conduisent aux habitations ; mais toutes les rivières sont débordées, et chaque jour je perds des heures à patauger.

Ce matin, nous traversions lentement un ruisseau. Mes hommes faisaient

la chaîne en se tenant par la main. Immergés jusqu'au cou, ils avaient juste la force d'étaler le courant, quand mon veau sauta malencontreusement de la berge pour passer à son tour. Drossé par le courant, il s'élança sur la chaîne, qui se rompit, et huit à dix charges furent emportées.

Wadi-Combo, Salimini, dix autres plongèrent à la fois; en un instant mes charges furent repêchées, le dommage réparé; mais c'était une demi-heure de perdue, et quelle corvée que de faire sécher tout cela en l'absence du soleil!

Tous les ruisseaux roulent une eau d'un blanc de lait, argileuse, heureusement potable; ils se déversent évidemment dans le Nyassa. S'ils pouvaient du moins me conduire sur ses bords!

Le 14, à Mgamba, ancienne résidence de Méréré, nouvelle journée de deuil. Usufu, un de mes braves porteurs du bateau, a disparu, et les indigènes accusent de ce méfait un lion qui fait de grands ravages dans les environs.

Le lendemain, jour de repos, j'envoie vingt hommes à sa recherche. Babaïdi revient tout effaré et dépose sur ma table deux côtes fraîchement déchiquetées ainsi qu'un lambeau sanglant d'étoffe, qui ne me laissent plus de doute sur le sort du malheureux Usufu. Babaïdi a trouvé les premières taches de sang à 200 mètres à peine du camp. Elles l'avaient conduit à 1 500 mètres de là, dans un groupe de rochers, à l'entrée d'une caverne, où gisaient ces restes sanglants.

Je ne me plains pas de la pluie, du mauvais temps, c'est moi qui ai voulu partir en cette saison; mais n'est-ce donc pas assez d'être journellement en butte à la malveillance des indigènes sans que les fauves viennent encore se mettre de la partie?

Hassani a tué ce soir un rhinocéros blanc à deux cornes. L'animal est tombé à une assez grande distance du camp et j'ai été obligé d'abandonner la moitié de la viande aux indigènes. La chair n'est nullement coriace, mais a un arrière-goût dont mes hommes eux-mêmes sont incommodés.

Les habitations de l'Ubena rappellent celles de l'Uhéhé; seulement le pays me paraît plus peuplé. Les tentes sont plus propres et affectent toujours la forme quadrangulaire. Les champs sont bien entretenus. Je trouve ici, pour la première fois, des patates douces et des haricots, qui sont une ressource pour ma table, mais non pour mes hommes; ils regrettent la farine et préfèrent encore le maïs cru. Les haricots et les patates, disent-ils, ne sont bons qu'en temps de disette.

La population a les mêmes usages que celle de l'Uhéhé, mais non le même dialecte. Celui-ci se rapproche du dialecte usité chez Méréré, dans l'Usafa, dialecte que plusieurs de mes hommes connaissent. Moins querel-

leurs, moins turbulents que les Vuahéhé, les Vuabena deviendront leur proie un jour ou l'autre.

Les tribus de l'Ubena et de l'Urori, qu'on a souvent représentées comme distinctes, ont pu, il y a quelques années, jouir chacune de son autonomie propre, mais aujourd'hui elles sont tellement mêlées qu'il est bien difficile de les distinguer. Méréré, qui régnait autrefois sur toutes ces contrées, vient d'être repoussé par Mkuanika, et nous nous trouvons ici dans une tribu démembrée qui doit s'éteindre quelque jour sous les razzias répétées de ces deux potentats.

L'Usafa, résidence actuelle de Méréré, est une petite contrée monta-



Le veau s'élance sur la chaine, qui se rompt.

gneuse qu'on me montre dans le nord-ouest. Il n'y a de population, prétendent mes hommes, que dans le boma de Méréré. Tous ne parlent qu'avec horreur de l'immense puri qui l'entoure, et où pendant un mois de suite on ne trouve à manger que du miel.

Ici, comme dans l'Uhéhé et le Condé, où nous arrivons bientôt, la seule arme offensive est la petite lance de jet. Bien que dans l'Urori le fer ne soit pas plus abondant qu'ailleurs, les ouvriers qui le travaillent passent pour habiles. Hors de chez lui, l'indigène a toujours sur l'épaule un paquet de huit ou dix de ces zagaies et porte son bouclier de la main gauche.

La petite lance de jet de l'Urori est de beaucoup l'arme la plus meur-

trière que j'aie rencontrée. Le bois, lisse et droit, mesure à peine 60 centimètres de longueur; le fer est barbelé de mille façons diverses, et l'autre extrémité du bois, toujours garnie d'un contrepoids en fer, contribue à augmenter la force de pénétration, qui est vraiment surprenante. La lance a sur la flèche cette supériorité qu'elle est toujours en main, prête à partir, et qu'on peut s'y exercer avec le premier morceau de bois venu, tandis qu'une flèche partie est presque toujours une flèche perdue. Il n'est pas un enfant de sept ans qui ne manœuvre la lance comme père et mère, tandis que dans les tribus armées d'arcs on rencontre bien souvent des vieillards qui ne savent pas ajuster une flèche. Chez ces misérables peuplades, deux ou trois flèches sont une fortune et l'on y regarde à deux fois avant de les décocher. A 10 mètres, le sauvage est sûr de son coup; il ne faut pas compter voir venir la lance et pouvoir la parer. J'ai calculé souvent que, dans les trois secondes que je mets à tirer mon revolver et à l'armer, je pourrais être percé deux fois par le même individu.

Le 18 nous traversons à grand'peine une rivière de 25 mètres de largeur, derrière laquelle nous trouvons un grand tembé. Nous campons tous sous un arbre immense qui suffit à nous abriter de la pluie, toujours fine et pénétrante; du reste il est le seul de son espèce, et depuis quelques jours mes hommes sont obligés d'acheter leur bois mort; ils vont chaque jour jusqu'à 2 kilomètres chercher les branches vertes nécessaires à la construction de leurs petites huttes.

Comme encouragement, les indigènes m'apprennent que j'ai encore trois grandes rivières à traverser avant d'arriver aux montagnes. Je trouve enfin un guide. Il faut le payer bien cher; il est vrai que les msagiras m'ont juré leurs grands dieux qu'il ne demandera plus rien.

La plaine herbeuse s'étend toujours en pente jusqu'aux premiers contreforts des montagnes, dont nous ne sommes plus éloignés que de 20 à 25 kilomètres. Une brume légère plane au-dessus, coupant d'une ligne blanche la sombre muraille qui nous barre la route. Au-dessus de cette première ligne se dressent une multitude de pics coniques, entre lesquels se creusent de noirs ravins dénudés; plus haut, toutes les crêtes se perdent sous de blancs *cumuli*, lourds d'orages, donnant ainsi l'illusion d'altitudes infinies. J'ai souvent vu ce spectacle dans la vallée de l'Isère, mais avec un caractère moins triste et moins sauvage, et jamais sous ce ciel éternellement sombre, qui commence à m'influencer d'une façon fâcheuse.

Tout! tout! pour un rayon de soleil.

Dans cette atmosphère, faite de solitude et de hurlements d'indigènes, je commence réellement à perdre le sentiment de l'existence, le souvenir

de l'endroit où je vais, ainsi que de celui d'où je viens, et même du but que je poursuis. Vais-je aussi tourner au sauvage?

Je me suis déjà surpris ce matin à manger un maïs cru; et le pire, c'est que je l'ai trouvé délicieux! En tête de ma caravane je marche comme un automate, tirant de temps à autre, hors de portée, un zèbre, un bubale, ou prêtant une oreille distraite aux dithyrambes du kirangozi, long sauvage armé d'un bouclier plus long que lui. Avec une volubilité, une



Le kirangozi.

exubérance de gestes dignes d'un possédé, il me fait un tableau effrayant des malheurs qui m'attendent plus loin.

« Tu mettras, Msungu, plusieurs lunes à gravir cette montagne à pic, en t'aidant des pieds et des mains, puis, au moment où tu arriveras en haut, les Mazitous feront crouler dans le sentier des blocs si gros que le plus petit suffira pour écraser toute ta caravane. »

Soudain il s'arrête et s'assied sur le bord du sentier. Une inspiration subite vient de lui traverser le cerveau.

« Msungu, me fait-il, c'est décidément trop loin où nous allons; donne-moi trois mètres de plus d'étoffe, ou je reste ici. »

Deux minutes plus tard mon gaillard, désarmé et solidement ficelé, regardait d'un œil indifférent Wadi-Combo couper des verges; mais, au moment de les recevoir, il se ravisa et se dit prêt à continuer.

Nous voilà de nouveau en marche, causant comme de vieux amis, lui brandissant toujours son bouclier, moi plongé dans mes souvenirs, abîmé et de plus en plus terrassé par ce temps gris, cette atmosphère chargée de pluie et d'électricité. Dans l'herbe on voit de temps à autre un petit glaïeul malingre, une anémone simple à fleur rouge, et partout des pieds de vigne sauvage.

Pour se saluer, les Vuahéhé et les Vuabena se serrent la main. Vient ensuite l'échange traditionnel de la pipe, qui se réduit à une simple feuille verte roulée en cornet.

Température toujours très fraîche. A 9 heures du soir le thermomètre descend à 10 degrés; à 2 heures de l'après-midi il arrive à 20.

Le 20, la traversée d'une rivière débordée nous prend quatre heures d'un rude travail, pendant lesquelles mes sections de bateau nous servant de bac chavirent trois fois. Ici la population est peureuse et s'enfuit à l'approche de ma caravane.

Le 21, nous campons sur un petit plateau à 300 mètres au-dessus de la plaine. Sur notre tête la montagne est sombre et à pic. Il y a là un petit tembé misérable à côté d'un champ de maïs de 10 mètres carrés. Deux vieillards souffreteux, maigres et nus, seuls êtres humains des environs, viennent se jeter à mes genoux en me voyant arriver :

« Voilà, s'écrient-ils en gémissant, tout ce que nous possédons, deux poules, un pain de tabac, un paquet de maïs vert. Prends tout, nous te le donnons de bon cœur, mais ne nous oblige pas à te conduire de l'autre côté de la montagne chez les Mazitous, qui nous égorgeraient. » Malgré mes promesses de les faire ramener, je n'arrive pas à persuader ces deux sauvages; un beau cadeau de perles les décide cependant à me conduire jusqu'au haut du col; une fois là, je devrai chercher ma route moi-même.

Le 22, la montée est rude, mais le sentier, bien battu et qu'on eût dit tracé par un ingénieur, nous facilite cette pénible excursion. C'est la route militaire, ou, pour parler comme les sauvages, le « sentier de la guerre » entre les Vuabena et les Mazitous. En arrivant au col, je cherche en vain mon kirangozi, que mes hommes ont vu dévaler au grand trot par des sentiers de traverse.

Nous sommes à 2500 mètres et je n'hésite pas à donner 3000 mètres à la crête élevée qui se continue à gauche vers le sud. Le plateau sur lequel nous nous trouvons est tapissé d'herbes courtes et sillonné de petits ruis-

seaux; il incline doucement vers le nord, puis brusquement vers l'ouest, que mon regard scrute avec avidité.

Dans cette direction, à 20 kilomètres de nous, se dresse une nouvelle chaîne parallèle à celle que nous venons de traverser et au moins aussi élevée. Sur ses flancs herbeux s'ouvrent de noirs ravins, d'où montent des bouquets de bois d'une verdure sombre. Dans la gorge qui nous en sépare s'élève une série de pics d'un vert tendre que sillonnent de blanches cascades. Dans cette immensité, pas une habitation, pas trace d'être humain! Rien que la solitude et toujours cette pluie fine, ce temps gris de sinistre augure! Mes hommes, abattus, n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures.

Le sentier de la guerre a disparu, je suis forcé de descendre vers l'ouest au fond du ravin, sauf à le remonter vers le nord, à la recherche de ces Mazitous introuvables, que je suppose nicher dans les bas-fonds humides, seul endroit propice au maïs.

Quand mon camp est installé, j'envoie des escouades dans le nord pour chercher une route au bord de ce ravin. Toutes reviennent bredouille, à l'exception de Makussudi, qui ne rentre qu'à la nuit close. Il a trouvé une route morte, mais bien battue; l'ayant suivie au trot pendant deux heures, il a rencontré des pièges à sangliers et des empreintes humaines toutes fraîches.

Vers dix heures, le 23, nous arrivons au point en question par une pluie battante. Quelques pas plus loin nous débouchons dans un champ de maïs, puis sur un tout petit tembé perdu dans la verdure. Un cri part soudain, bientôt suivi de plusieurs autres, et quelques formes noires défilent en courant dans les taillis. Hommes ou singes, je ne savais, à coup sûr des êtres animés.

Camper dans un champ de maïs avec une caravane affamée eût été maladroit; je poussai donc en avant, et m'installai dans le taillis, après avoir défendu sévèrement d'aller au village, si l'on peut donner ce nom aux quatre malheureux tembés des environs.

L'après-midi se passe en pourparlers. Mes hommes, les mains désarmées et avec des gestes suppliants, adressent leurs prières aux buissons où se cachent les indigènes; de loin en loin ceux-ci apparaissent sur des pointes de rochers.

Hassani est parvenu pourtant à joindre un parti d'indigènes, des guerriers cette fois, qui viennent de loin, attirés par le bruit de notre arrivée. Au nombre d'une vingtaine, ils nous observent du haut d'un rocher séparé du camp par un petit torrent. Gustave Aimard aurait tiré un parti merveil-

leux de cette mise en scène; il aurait décrit longuement ce site sauvage semé de blocs de rochers, et donné peut-être une allure héroïque à ces hommes au long torse nu, la tête ornée de leur coiffure de guerre, pérorant au milieu de leurs affreux chiens galeux, à tête de chacal. Moins poétique et surtout plus pressé, je ne songe, pour ma part, qu'au moyen de me procurer des vivres.

Enfin cinq d'entre eux se séparent du groupe et consentent à venir nous rejoindre. Il y a, disent-ils, un grand village à cinq heures de marche dans le nord, où nous trouverons du maïs en quantité. Demain ils consentiront à m'y conduire. Quant à leurs tribus, impossible d'avoir le moindre renseignement ; tout ce que j'en puis savoir, c'est qu'ils sont en guerre avec le Condé, avec Méréré, avec l'Ubena, c'est-à-dire avec tous leurs voisins.

Ils tinrent parole, et la journée du 24 fut relativement douce malgré la pluie. Le sentier descend vers le nord, toujours suspendu aux flancs du ravin, au travers de taillis clairs, de clairières rocailleuses, tapissées d'herbes fines et coupées de ruisseaux.

Le 25 nous sommes à 1 300 mètres d'altitude, au fond d'un entonnoir qui s'ouvre au nord-est sur la plaine de l'Ubena. Nous franchissons encore trois rivières sur des troncs d'arbres, un champ de maïs surgit devant nous et nous sommes arrivés, prétendent les indigènes.

« Mais où est le village?

— Ne vois-tu pas ces maisons? »

Oh! ces villages d'Afrique! deux ou trois malheureux tembés à 500 mètres les uns des autres! Avec cela un temps atroce! Mais qu'importe, s'il y a du maïs! Puis les vallons boisés nous font croire à la présence d'un gibier quelconque, et nous nous décidons à camper là.

La matinée du 26 est tout entière consacrée à la chasse. Une première pointe sur la piste des buffles solitaires nous mène sur des coteaux couverts de mousses où poussent des champignons, des oronges roses rebondies, de fausses oronges, enfin un gros champignon *blanc des prés*, que les indigènes préfèrent à cause de sa taille.

Mais comme il n'y a que de vieilles sentes de buffles, nous nous rabattons sur les zèbres, très communs dans les bois d'acacias qui couvrent les coteaux. En moins d'une heure nous joignons tant de troupeaux que je renonce à en suivre les pistes, certain que je suis d'en rencontrer à chaque clairière. Trois, blessés en pleine épaule, m'emportent mes balles à un galop désordonné; enfin un vieux zèbre tombe frappé dans le poitrail. Les troupeaux sont généralement de dix à quinze têtes; pendant que les jeunes paissent tranquillement en jouant comme des poulains, les anciens

font la garde aux alentours, aussi ce sont toujours ces vieux coriaces qui, à mon grand désespoir, font les honneurs de ma table.

Nous trouvons plusieurs sentes de rhinocéros, quelques traces de coudous et d'élans du Cap. Hassani tue un second zèbre le soir et prétend avoir blessé un animal étrange qui, d'après la peinture qu'il m'en a faite, ressemblerait au lama d'Amérique. Je donne ce renseignement pour ce qu'il vaut, en ajoutant que Hassani n'est pas un Gascon et connaît très bien le gibier courant de l'Afrique tropicale.

Nous sommes sur un terrain tellement coupé de rivières qu'à chaque



Une vingtaine de guerriers nous observent du haut d'un rocher.

instant on se croit dans une île. La crue de la nuit dernière a emporté tous les ponts, et je suis obligé de rester un jour de plus pour en faire reconstruire par mes hommes. Ce contretemps ne me déplaît point, car ici on se refait un peu. Kamna m'a servi hier tout un plat d'oronges.

La journée du 27 est exclusivement consacrée au passage de la rivière; une nouvelle crue a emporté cette nuit le pont construit par mes hommes et je dois me résoudre à me servir encore des sections de mon bateau.

Les deux rives sont inondées sur un espace de 200 mètres; enfoncés jusqu'au cou dans une vase immonde, au travers de roseaux coupants, nous réussissons enfin à gagner une petite éminence qui commande le courant. La rivière n'a que 50 mètres de largeur, mais roule furieusement et

avec une vitesse d'au moins 6 milles à l'heure, et sur la rive opposée personne pour aider au passage.

Pendant une heure mes meilleurs nageurs luttent avec courage. Jusqu'à une certaine distance des deux rives tout va bien, mais là le courant les empoigne; ils défilent devant moi avec une vitesse vertigineuse, vont se perdre dans les roseaux compacts, à 400 mètres en aval, et en reviennent tout ensanglantés. Les indigènes traversent, leurs lances dans la bouche, mais ils s'avouent incapables de porter le bout de la corde.

Wadi-Saliman, un de mes chefs, vient enfin de l'amarrer autour de ses reins. En dix brasses il est au milieu; là il plonge brusquement, et nous le voyons ressortir à 100 mètres en aval sur l'autre rive, qu'il est parvenu à atteindre en se cramponnant aux herbes du fond.

Quand ils mettent en jeu toutes leurs facultés, les Vuanguana sont vraiment d'une adresse et d'une audace surprenantes. Le reste de la traversée n'est qu'un jeu, malgré la force du courant, qui exige les plus grandes précautions et nous fait perdre beaucoup de temps. Une fois, l'amarre se rompt, la section chavire, mais tout est repêché, heureusement.

De retour au camp nous sommes assaillis par un orage épouvantable. Ma pauvre tente fait eau de toutes parts, et, comme ces averses sont journalières, il est inutile de la réparer. Beaucoup de moustiques dans ces bas-fonds; c'est la première fois que j'en souffre depuis la côte.

Le 28 nous recommençons à monter dans des coteaux d'abord rocailleux, puis boisés, où j'entrevois une bande de coudous et quelques gazelles, et ensuite le long d'une pente aride, glissante, ruisselante d'eau de pluie, dans des sentiers de chèvres, qui nous mènent jusqu'à 1900 mètres d'altitude.

De là-haut les guides me montrent au fond d'un ravin je ne sais quelle tache verte qu'ils m'assurent être du maïs, puis prennent la fuite à toutes jambes en m'indiquant du doigt un sentier qui n'existe certainement que dans leur imagination.

Là commence une descente effrayante à travers bois; mes hommes glissent, mes charges roulent. A une heure nous sommes en face d'un torrent déchaîné, qui mesure encore 30 mètres de largeur et au bord duquel nous trouvons des empreintes d'hippopotames. A force de chercher, mes hommes finissent par trouver un endroit relativement calme, où le va-et-vient de mes sections pourrait s'opérer sans difficultés, près des vestiges d'un pont que les indigènes ont probablement rompu pour nous arrêter.

Quelques-uns de ces derniers apparaissent vers le soir à travers les buissons.

« Qui nous prouve, répondent-ils aux protestations de mes hommes, que vous venez en amis? Nous sommes en guerre avec tous nos voisins. Envoyez-nous les têtes des guides qui vous ont amenés jusqu'ici, et alors nous vous croirons! »

Le 29, encore quatre heures employées à passer la rivière! Ce travail



Trente bandits solidement charpentés. (Voir p. 166.)

excite la curiosité des indigènes, qui s'approchent peu à peu et finissent par entrer en relations avec nous. Vers midi ils nous conduisent à leur village ou plutôt à leurs tanières!

Cinq ou six huttes, autrefois cylindro-coniques, gisent pêle-mêle au fond d'un petit ravin rocheux fermé à ses deux extrémités par une palissade de roseaux à moitié renversée; le tout mesure dix mètres carrés et se trouve si bien dissimulé qu'à vingt mètres de là l'œil le plus exercé ne pourrait le découvrir. Dans un coin une tête de maïs, plus loin un plan de sorgho, sur les bords du ruisseau quelques plantes de patates, et c'est tout. Ils ont cependant des greniers cachés dans les environs, car le maïs arrive bientôt en quantité suffisante.

Trente mâles, tous hommes faits et solidement charpentés, composent la population; pas une femme, par conséquent pas un enfant; pour des sauvages, je garantis ceux-ci bon teint! Comme hier, il m'est impossible de tirer d'eux quelques renseignements sur leur tribu. Les coiffures de guerre sont des plus étranges; l'un porte, comme une auréole, une crinière de zèbre, l'autre une crinière de girafe plantée toute droite, lui coupant en long la tête, un autre un panache de plumes de coq qui lui retombe en gerbe sur les yeux. Le torse est bien pris, quoique maigre, la face plus longue, le crâne plus dolichocéphale que dans l'Uhéhé; notons enfin, pour les distinguer encore mieux de ce dernier pays, un vague sentiment de pudeur; ils ont une ceinture de feuillage pour remplacer la traditionnelle feuille de vigne.

A quelle race rattacher ces bandits? est-ce un rameau détaché du grand tronc de la famille bantoue du sud de l'Afrique? Ont-ils quelque chose de commun avec les Mazitous que Livingstone a rencontrés dans le Sud?

Ils usent d'étoffe, non pour se vêtir, mais pour se faire des ornements de tête; au nombre de leurs amulettes figurent quelques perles de je ne sais quelle provenance. Comme armes, c'est toujours la lance de jet et le bouclier.

Je reprends ici, pour un temps, mon journal. Je crains de fatiguer le lecteur de redites inévitables, et pourtant il faut tout dire. Je laisse donc au récit de ces quelques jours les allures d'un carnet de voyage, et d'autant plus volontiers que de grandes fatigues en ont altéré le souvenir.

30 mars. — Encore un torrent à traverser, sur un pont il est vrai, mais quel pont! Pendant deux heures de travail et d'angoisses je regarde passer une à une les sections de mon bateau, mes caisses et mes charges d'étoffe à huit mètres au-dessus d'une rivière furieuse; les deux branches qui servent de culées plient à se rompre, les lianes craquent; par deux fois je suis obligé de les reconstruire en entier. Ensuite nous gravissons la montagne au nord sans avancer sensiblement. Nous campons dans un village abandonné.

31 mars.—Gravi une autre montagne à pic jusqu'à 2500 mètres; montée de deux heures; puis fait un mille dans des ravines. Campé en plein puri, sous une averse effrayante qui dure tout l'après-midi. Heureusement des indigènes nous suivent avec quelques vivres.

1er avril. — Fait trois milles au sud-ouest dans des ravines pelées. Pluie toute la journée et toute la nuit.

De deux à quatre heures, presque tous les jours l'ouragan se déchaîne



Arrivée au premier village du Condé. (Voir p. 169.)



avec une furie inouïe, précédé de tourbillons de vent qui dans ces ravins soufflent de partout à la fois. Le tonnerre a des éclats, des déchirements effroyables. Sous ce ciel noir et sombre, les éclairs prennent des teintes livides et éblouissent comme en pleine nuit. Le soir, tout s'apaise lentement, mais, sauf cette accalmie, c'est le temps gris et la pluie fine à perpétuité.

2 avril. — Franchi de nouveau une montagne de 500 mètres, puis redescendu dans de grands ravins pelés où nous marchons trois heures pour faire un mille au sud-ouest. Pas un arbre, de l'herbe, partout de l'herbe et des montagnes. Mon courage est à bout: le kirangozi me promet depuis trois jours d'atteindre le Condé, mais je désespère de jamais voir cette plaine fertile.

Éblouissements, faiblesses, deux ou trois fois dans chaque marche. Malgré tout, l'estomac reste à peu près bon.

3 avril. — Triste journée; neuf heures de marche pour faire bien peu de route. Franchi successivement deux montagnes, puis traversé un plateau par une brume froide et épaisse. Trois heures d'une descente effrayante pour couronner le tout; deux heures à frayer dans une immense forêt de bambous tapissant la montagne, et une heure le long d'une crête en spirale, qui nous amène par degrés au fond d'un vaste cratère, où nous trouvons enfin le premier village du Condé.

Avec sept hommes j'ai pris les devants, tant j'ai hâte de trouver un logement sec pour mes hommes et pour moi. Au moment où nous débouchons sur un groupe de sept à huit huttes, un parti d'indigènes, en grand costume de guerre, surgit des buissons. Abrités de la pluie sous leurs grands boucliers, ils commencent leur charivari habituel. Leurs hurlements se mêlent aux éclats du tonnerre; partout dans la montagne les échos répètent les cris des habitants qui fuient éperdus, poussant devant eux leurs troupeaux. Quand la nuit arrive, j'ai tout juste réussi à trouver une case, que je partage avec les quelques porteurs qui ont pu venir jusqu'ici.

Nuit effrayante, pendant laquelle le tonnerre ne cesse de gronder! Mes autres hommes, dispersés dans la montagne, s'appellent, tirent des coups de fusil; mais quel secours envoyer dans ces sentiers perdus? Les uns sont encore dans les bambous avec les sections du bateau, les autres sur cette crête maudite. Si le lion ou l'hyène hantaient ces montagnes, j'aurais cette nuit perdu la moitié de mon monde.

Le lendemain, de bonne heure, je m'occupai de louer une partie du village pour mes hommes, transaction peu facile avec des sauvages qui ne m'approchent qu'en rampant et en tremblant. Je décidai de passer là deux

jours; les vivres étaient abondants et j'allais pouvoir réparer ma tente.

Vu d'un abri sec et au repos, le site ne manque pas de pittoresque. J'ai dit que nous étions au fond d'un immense cratère, mais encore à 2 000 mètres d'altitude. Une échappée dans le sud-ouest nous découvre une plaine verte de 14 à 15 kilomètres d'étendue, limitée comme toujours



Coupe de bambous près d'un village du Condé. (Voir p. 171.)

par une chaîne de hautes collines. Dans toutes les autres directions la montagne nous commande; une trentaine de huttes coniques apparaissent dispersées sur le flanc; d'autres, groupées au nombre de six à sept, s'étalent dans les bas-fonds. C'est l'un de ces petits villages que j'ai loué pour loger ma caravane. A quelques pas de nous se dresse, au centre même du cratère, un cône rocheux de 100 mètres de hauteur, très escarpé, où le chef s'est retiré avec ses guerriers. Sa voix sonne là-haut, répercutée par

les échos d'alentour, pour envoyer des ordres aux femmes et aux enfants disséminés dans la montagne. On compte là en tout 200 habitants et 25 têtes de bétail.

Ce n'est pas sans étonnement que je trouve sur ces hauteurs quelques plants de bananiers, car nous sommes loin ici de la côte, où cet arbre abonde et produit des fruits en toutes saisons. En apercevant de loin ces larges feuilles vertes, nous rêvions de bananes, rêve creux à cette époque de l'année comme beaucoup de ceux qu'on fait en ces maudits pays!

Nous sommes vraiment dans le Condé, mais un Condé montagneux, sans analogie avec la riche plaine que nous trouverons plus loin sur les bords du Nyassa. Condé veut dire en kisouahili « plaine », et en kicondé il signifie « banane ».

Je reviendrai plus tard sur les habitants du Condé. Je suis pour le moment tout au bonheur, sous ma hutte propre et bien sèche, d'entendre le tonnerre formidable rouler dans la montagne, et de voir devant ma porte l'eau couler à torrents.

Avant de quitter le village, l'idée me vint de couper quelques bambous dans la forêt que nous venions de traverser, pour confectionner le mât et la vergue de mon bateau. L'inspiration était heureuse, car je ne devais plus en rencontrer un seul jusqu'au Bangouéolo. Le bambou atteint dans cette forêt des proportions merveilleuses, 10 mètres de hauteur et 15 centimètres de diamètre.

Les indigènes font toutes choses avec ce bambou, leurs huttes d'abord, puis des jarres pour l'eau, le lait, des tasses pour boire, des pipes.

Ils fument beaucoup de chanvre ; à les voir plongés dans cette occupation, on se demande s'ils y trouvent quelque plaisir ou s'ils s'en font un devoir, car de la première bouffée à la dernière une toux creuse et navrante à entendre les secoue comme des poitrinaires.

Le ricin, très commun, atteint facilement 3 et 4 mètres de hauteur.

CHAPITRE IX

Villages du Condé. — Première vue du Nyassa. — Campement chez Muaképési. — Construction et destruction d'un pont. — Arrivée chez Makula. — La plaine du Condé. — Le village de Makula. — Les femmes vuacondé.

Le 7 avril, il fallut se remettre en route, les vivres étant épuisés au village; puis, si j'étais resté un jour de plus, ces braves Vuacondé seraient devenus fous de frayeur.

Nouveau torrent à franchir, pas profond, mais furieux : ce qui me prend toute une matinée.

Le 8, des indigènes, sortant de je ne sais où, arrivent en assez grand nombre. L'un d'eux m'amène de très loin une vache, qu'il veut absolument troquer contre un vieux fusil à deux coups. Comme je lui fais remarquer que les deux batteries sont cassées :

« Ça m'est égal, me dit-il, je ne sais pas tirer : mais c'est pour le porter sur mes épaules dans le village. »

L'idée me vient de me composer peu à peu un petit troupeau, qui nous suivra comme il pourra. Le laitage est ici un aliment de première nécessité, et j'ai peine à m'en procurer dans les tembés que je rencontre.

Le 9, nous traversons de nombreux villages, gracieusement assis sur le revers des collines, et ombragés par des bouquets de bananiers, toujours, hélas! sans bananes, mais sous lesquels commencent à pulluler des nuées de moustiques, la plaie du Condé.

Ces villages sont véritablement coquets : je n'avais encore rien vu de semblable depuis mon départ. Les cases sont groupées au nombre de sept ou huit, mais largement espacées, laissant entre elles une cour bien battue, d'une propreté parfaite, malgré le temps pluvieux.

Les huttes sont petites, hautes à peine de 3 mètres sur 2 mètres de diamètre. La muraille, en forme de cône tronqué et renversé, est faite de deux rangées de bambous. Entre les deux, pour combler les vides, on

glisse une série de boules d'argile de la grosseur du poing et cuites au feu. Toutes ces boules, d'égales dimensions, offrent de l'extérieur l'aspect d'un moulage d'une symétrie parfaite. La charpente de la toiture, conique, est faite de matétés émergeant au sommet et disposés avec régularité; pardessus s'étend une couche d'argile séchée au soleil et recouverte elle-même



Un village du Condé.

d'une autre couche de chaume épais et serré. La muraille et le seuil sont intérieurement crépis d'argile, mais d'une argile appliquée avec tant de soin et séchée si doucement pour l'empêcher de se fendiller qu'on la prendrait pour du plâtre. Enfin toute la construction repose sur un plateau de terre durcie qui est élevé de 20 centimètres au-dessus du sol pour la mettre à l'abri des inondations, fréquentes dans un pays où tout travail de drainage et d'irrigation est inconnu.

Après les populations au milieu desquelles je viens de passer, c'est une

vraie satisfaction pour moi d'en rencontrer une d'un niveau intellectuel supportable. Puis, pour la première fois, j'entends parler de ce lac Nyassa. qui commençait à passer à l'état de légende dans ma caravane. Plusieurs indigènes se flattent d'avoir atteint ce pays fantastique, quelques-uns même prétendent y avoir vu jadis un Blanc, aussi ne suis-je plus ici la bête curieuse qu'on vient de regarder depuis trois mois avec étonnement.

La marche du 10, sur des pentes argileuses détrempées par cette pluie éternelle, fut l'une des plus pénibles du voyage; nous ne trouvions même pas une racine pour nous accrocher. A neuf heures nous suivions un gros torrent, quand nous le vîmes disparaître tout à coup et en entier dans une gueule béante du rocher. Au détour de la montagne nous le retrouvâmes, se précipitant d'un bloc hors de cet entonnoir en une gerbe d'eau de 50 pieds de hauteur.

A dix heures, le Nyassa nous apparut enfin à travers les ondées, comme une ligne blanche dans une buée lointaine. Puis à midi nous arrivions au bord d'un nouveau torrent, roulant entre des berges tellement à pic, que. ne pouvant y camper malgré notre fatigue, il fallut tenter le passage, sous une pluie écrasante. A la nuit seulement, la dernière charge étant passée, nous pûmes prendre un peu de repos.

Songoro, à lui seul, avait transporté plus de vingt-cinq ballots. Je lui avais dernièrement et par punition enlevé son fusil, car, à la suite d'une querelle, d'une de ces rages folles où il se met quelquefois, il avait tout simplement tiré sur Nassib. Porter une lance était pour Songoro la plus cruelle des humiliations, et il travaillait comme un forcené pour avoir de nouveau son fusil Gras.

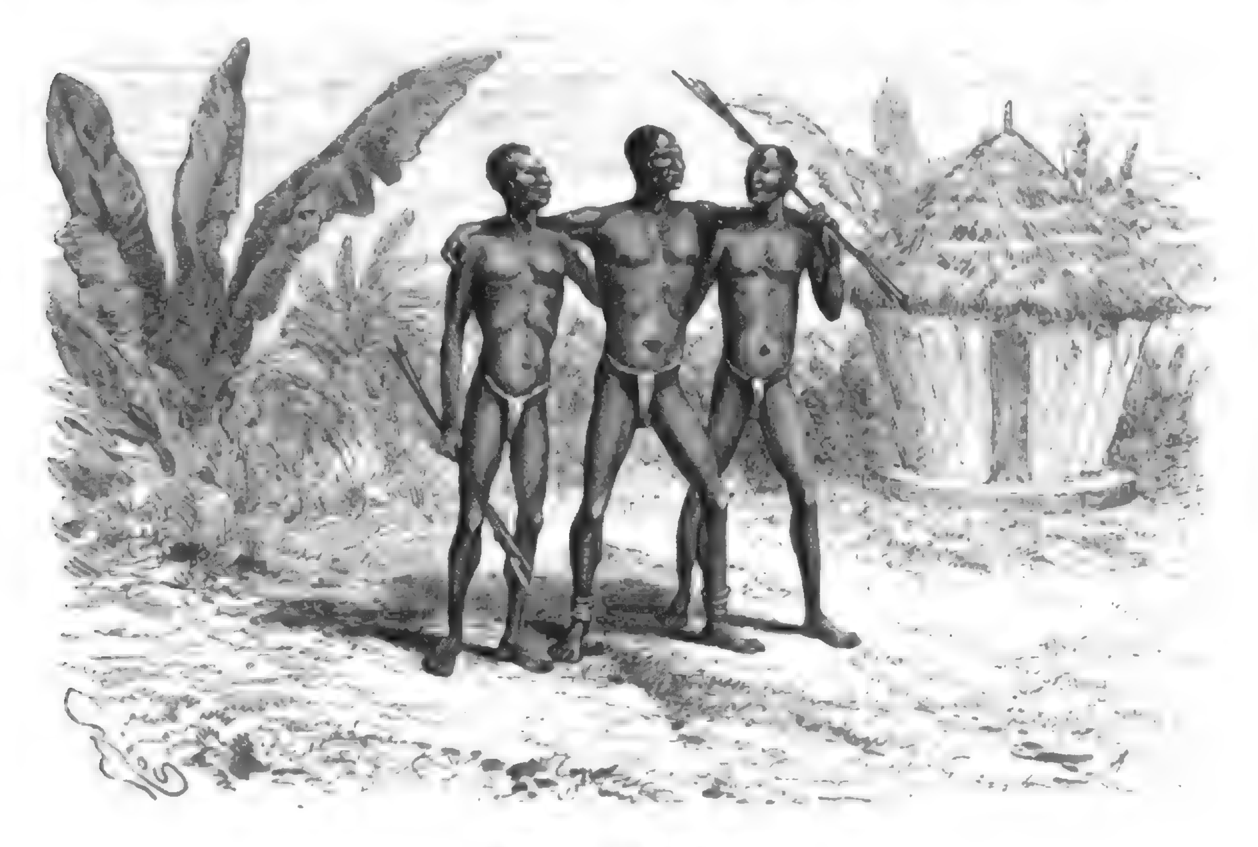
Tous ces torrents courent au sud et se jettent évidemment dans le Nyassa. Quelle rivière est donc le Chiré en cette saison pour rouler un pareil volume d'eau?

A tomber de roche en roche dans les rapides et les tourbillons, à la pêche de mes charges, Wadi-Combo s'est fait une large blessure à la tête: deux autres hommes ont des contusions qui, pour plusieurs jours, les mettent hors de service. Tous mes chefs, devant ces obstacles de chaque jour, rivalisent d'ardeur et de bonne volonté. Nous avons tous besoin, du moins pour quelque temps, d'abri sûr contre cette massika de malheur, dans quelque grand village qui nous offre les ressources nécessaires. Les indigènes parlent beaucoup d'un certain Makula, qui semble être leur grand chef; il demeure sur les bords du Nyassa, tout au nord. Je me laisse conduire de ce côté.

Le 11 apparaissent de nouveaux villages, plus grands, plus populeux et

aussi plus bruyants. Les rangées de cases bien alignées, et que les bananiers abritent de leurs larges feuilles, me rappellent la demi-civilisation de la côte. Ici l'Afrique centrale semble sortir des limbes.

Le Condé n'est certes pas un pays neuf, et je ne prétends pas l'avoir découvert, mais, sur les trois voyageurs qui l'ont traversé avant moi, deux ont eu la malheureuse idée de mourir et je cherche en vain dans l'ouvrage du troisième une description utile. Mon admiration est, au reste, tempérée par ce temps abominable, et s'il m'échappe encore d'ici au Nyassa quel-



Rencontre de Muaképési.

ques lueurs d'enthousiasme sur ce beau pays, ce n'est qu'un souvenir du second séjour que j'y ai fait dans une saison plus propice.

Une foule d'indigènes s'est mise à la remorque de ma caravane et lui donne plus de 2 kilomètres de longueur. De toutes parts affluent de nouvelles bandes, menant un train d'enfer.

Un grand chef chez lequel nous allons camper m'a fait l'honneur de venir à ma rencontre, avec deux ou trois cents braillards dont je me passerais volontiers. C'est un homme jeune et d'une belle prestance, dont la figure est restée dans mon souvenir. Le nez est droit et long, la bouche petite, bien fendue entre deux lèvres minces, mais l'œil est éteint par l'abus du chanvre. La tête est longue, effilée; la peau rouge et la touffe de cheveux sur le crâne rappellent les Indiens d'Amérique.

Sa nonchalance affectée contraste singulièrement avec l'exubérance de gestes de son entourage. Mollement enlacé aux bras de gaillards aussi nus que lui, il me dévisage avec un petit sourire moqueur. Ce pseudo-Peau-Rouge va passer tout un après-midi à me mendier une cuiller. D'autres s'acharnent après mes assiettes : lui veut une cuiller, mais il la veut à toute force, dût-il la payer de la plus belle de ses vaches; et il tient à ma cuiller à café, la seule que je possède.

De fort beaux hommes, ces Vuacondé! Leurs reins sont ceints d'une petite torsade de filigrane de cuivre, à laquelle vient s'ajuster, devant et derrière, une bande d'étoffe, large de deux doigts, qui passe entre les jambes; tout le corps et les parties saillantes de la figure sont peints en rouge; enfin aux chevilles et aux poignets sont deux ou trois bracelets du même filigrane.

Le village de Muaképési, ainsi se nomme mon nouvel ami, s'élève sur une esplanade qui domine le Nyassa. Mais je n'aperçus le lac que le lendemain, en sortant des couverts de bananiers, sombres comme les forêts vierges du Brésil. Ces couverts peuvent mesurer 1 kilomètre de tour : les bananiers sont plantés par bouquets de cinq à six, espacés eux-mêmes de 4 à 5 mètres pour permettre au feuillage son plein développement. Le sol, parfaitement aplani, est balayé tous les matins, et les détritus entassés au pied des arbres ajoutent à l'humus et à la fraîcheur nécessaires à la plante.

Les huttes, lilliputiennes, toujours d'une propreté irréprochable, sont largement espacées et disparaissent littéralement sous ces allées obscures. Autour de chacune d'elles poussent de maigres ficus aux branches droites et défeuillées, dont le liber sert à confectionner les vêtements indigènes. Le bétail, encore peu nombreux ici, habite de longs hangars assez bas.

A deux pas de cette esplanade, sur la lisière même des bananiers, nous nous trouvons en pleine brousse, dans de longues herbes épaisses qui servent de pâturages. Le Nyassa, à 27 kilomètres dans le sud, brille toujours comme de l'acier poli à travers les ondées; son horizon, à peine distinct, semble, de cette hauteur, monter dans les nues. Les 300 mètres de hauteur qui nous en séparent s'échelonnent graduellement sur une pente douce, herbue ou boisée et légèrement accidentée. C'est le Condé.

Le Livingstone Range, à notre gauche, dessine sa crête, estompée sur le ciel gris de pluie. Vis-à-vis, les montagnes de Missuku, symétriquement rangées sur la rive droite du lac, se détachent de l'énorme pâté que nous venons de traverser. Les deux chaînes parallèles s'étendent sur les bords de la nappe d'eau, qui ressemble à une rivière immense, et s'en vont

mourir dans le sud en silhouettes brumeuses, souvent sillonnées d'éclairs aux reflets sinistres.

La chaîne qui surgit à notre droite me ferme de nouveau la route de l'ouest. A sa vue, mes hommes ont poussé un cri d'effroi : « Quel voyage! gémissent-ils. Nous mourrons tous dans ces montagnes, nous autres habitués à la route de Tabora. »

Cinquante guides se présentent pour me conduire jusque chez Makula. Tous m'ont du reste juré leurs grands dieux que les quatre rivières qui me restaient à traverser pouvaient se passer à gué.

Le 12, deux heures après avoir quitté Muaképési, je me trouve en face d'un premier cours d'eau peu profond, mais de 30 mètres de largeur. Le lit, tapissé de gros galets, n'est qu'un chaos de chutes, de remous, qui s'entre-choquent dans un tumulte indescriptible. Mes hommes, abrutis, se sont assis sur leurs charges d'un air indifférent : ce n'est pas leur affaire à eux d'organiser le passage.

Natures étranges que ces Zanzibarites! Généralement apathiques et capables à certaines heures des efforts que donne l'exaltation! Cerveaux brûlés et têtes vides, hier mauvais garçons, aujourd'hui à mes pieds... s'ils ont besoin de moi.

Étude faite du passage, et dans l'impossibilité de me servir du bateau, qui se serait infailliblement brisé dans ces rapides, je me décide à construire un pont; il y a dans les environs deux ou trois grands troncs inclinés sur le courant qui me semblent placés là tout exprès pour cet usage.

L'idée de ce travail ne sourit à personne; tous les yeux se fixent sur moi, et pas un mot n'est prononcé; mais je lis sur toutes les figures que le Msungu est fou.

« Allons, dis-je à Nassib, cinquante hommes à couper des branches, et tous les chefs à abattre l'arbre. Et rondement! »

Mes chefs cependant ont entamé l'arbre choisi; les voilà qui frappent à coups redoublés, avec ce bonheur qu'éprouve le Noir à tailler, à hacher et à détruire! Bientôt le grand tronc chancelle, ses rameaux supérieurs se détachent en froissant les arbres voisins; il s'abat avec fracas sur le torrent, hésite un instant sous l'impulsion de ce courant vertigineux, et se cale enfin sur la tête d'une roche à fleur d'eau pour ne plus bouger. Ce premier succès a réveillé tout mon monde : cependant je suis déçu : j'avais supposé à l'arbre 20 mètres de hauteur, et la tête arrive à peine au milieu du courant. Il faudrait pouvoir en abattre un autre symétriquement placé sur l'autre rive; mais comment franchir ce bras bouillonnant et furieux qui

retombe à 100 mètres en aval en une chute d'un mètre, où tout doit périr infailliblement?

Salimini et Ferrouji ont déjà plongé inutilement et me sont revenus couverts de contusions. Le danger me semble si grand que je n'ose plus donner un ordre. Mais l'émulation se met de la partie, et comme nous sommes ici en plein puri, il faut à toute force traverser avant la nuit pour trouver des vivres sur l'autre rive.

Farrajalah, un autre poisson celui-là, vient de s'élancer de la tête du tronc renversé; un premier tourbillon le fait pirouetter et disparaître; dans les trois secondes qui suivent, sa tête et ses jambes se montrent alternativement à la surface; il arrive plus près de l'autre rive que les deux premiers, mais il roule comme un bouchon. Nous le suivons des yeux en silence, et nous le croyons perdu. Sa tête vient de sortir sous une branche qu'effleure la surface de l'eau; puis nous voyons son bras la saisir à pleine main avec la rage du désespoir.

« *Nmiba* (épines)! » s'écrient mes hommes : c'est effectivement à une branche d'acacia épineux que le malheureux vient de se cramponner; la chute n'est qu'à 10 mètres en arrière, et son corps, raidi par le courant, flotte tout entier à la surface. Minute effrayante! toutes ces épines semblent nous entrer dans les chairs.

Il n'est qu'à 2 mètres heureusement de l'autre rive; une autre branche, sans épines celle-là, est à sa portée; il a réussi à la saisir, et, cinq minutes plus tard, nous le voyons en face de nous tout ensanglanté. On lui lance alors une ficelle, sur laquelle est amarré un bout plus fort qui peut servir de va-et-vient. Deux hommes passent ainsi avec leurs haches et leurs scies, et le second tronc ne tarde pas à s'effondrer et à enchevêtrer ses rameaux dans ceux du précédent.

Le reste n'est qu'un jeu : les grandes branches, bien élaguées, sont disposées, les unes longitudinalement, les autres transversalement, s'appuyant contre les rameaux des deux troncs et sur les pointes des rochers à fleur d'eau. Vingt-cinq hommes sont allés dans les brousses tailler un gros paquet de cordes faites de liber. Tout le monde coupe, taille, amarre, sans souci de la pluie ou de la fatigue.

« Nous autres Vuanguana, nous ne sommes pas comme les indigènes, nous allons apprendre à ces sauvages comment on fait un pont à Zanzibar. »

Le tablier du pont, parfaitement horizontal et fait de rouleaux de même longueur, est dix fois suffisant pour passer au trot. Wadi-Combo imagine de l'orner de deux balustrades, pour que ce soit plus élégant. L'idée est saisie au bond, et les voilà lancés à s'amuser; plus rien ne peut les arrêter.

Ils vont si bien me surcharger ce malheureux pont, qu'ils le feront crouler. J'arrête donc leur élan et ordonne la traversée.

Une fois sur l'autre rive, tous s'arrêtent pour contempler une dernière fois leur travail :

« En vérité, mes frères, nous ne pouvons laisser un pareil pont aux Wuachenzis, s'écrie l'un d'eux, à ces sauvages qui nous cachent tous les gués!... brisons-le!... » Aussitôt dit, aussitôt fait ; quoique non sans regret, je les laisse à leur œuvre de destruction pour aller camper un peu plus loin. Quant à Farrajalah, le héros de la journée, il reçut de moi le soir



Farrajalah s'accroche à une branche d'acacia épineux.

un beau cadeau ; quelques jours plus tard il ne restait plus rien de ses blessures et de ses contusions.

Le 13 nous pouvons faire 4 milles au sud. Une seule rivière à traverser. La marche tout entière s'effectue dans une immense forêt, de haute futaie et du plus bel aspect. Plusieurs traces fraîches d'éléphant, les premières que je rencontre dans mon voyage, sauf quelques rares empreintes dans l'Uhéhé. L'éléphant est très répandu partout, et, dans cette plaine, relativement facile à chasser.

Tous mes hommes sont abattus par la massika et ces nuits passées dans la boue. J'en ai cinq atteints de dysenterie et qu'il faut porter, dix autres qui suivent à peine, bien que les rivières m'obligent à de toutes petites marches. Mon estomac, que je ne puis préserver de l'humidité malgré trois

ceintures de flanelle, se détraque de plus en plus. Deux ou trois fois dans la marche je m'évanouis brusquement, tout couvert de sueurs froides.

Le 14, autre rivière étroite mais profonde, qui nous oblige à construire un pont; puis on fait un mille dans les grandes herbes ruisselantes de pluie pour arriver à un village très populeux, où je séjourne le 15, dans un état d'anéantissement complet.

Le 16, à 2 milles au sud, trois nouvelles rivières à traverser. Plus nous approchons du Nyassa, plus elles sont larges : l'une d'elles, je me le rappelle, mesurait près de 60 mètres. Je m'évanouis sur l'une des rives, pour ne m'éveiller que sur l'autre. Kamna me soigne comme son propre frère.

Ici, dans la plaine, ce ne sont plus des torrents, mais des eaux tranquilles, que mes hommes passent à la nage pendant que les charges traversent en pirogue. Mais les crocodiles recommencent à pulluler. Sur toutes les rives je vois de nombreux villages sous des forêts de bananiers. Les indigènes ne sont pas mauvais, mais leurs mensonges perpétuels m'entretiennent dans un état d'aigreur qui n'aide pas à ma guérison. Depuis trois jours, à chaque nouvelle rivière, on me montre Makula sur la rive opposée. A peine débarqué, on m'apprend que c'est un peu plus loin.

Le nombre de mes malades s'accroît de Wadi-Saliman, un de mes chefs, atteint de coliques sèches qui, jour et nuit, lui arrachent d'épouvantables hurlements. Il ne peut guère compter que sur moi pour le soigner, et je le fais coucher près de mon lit. Son voisinage et l'abondance des moustiques me rendent les nuits plus terribles encore que les journées passées sous la pluie.

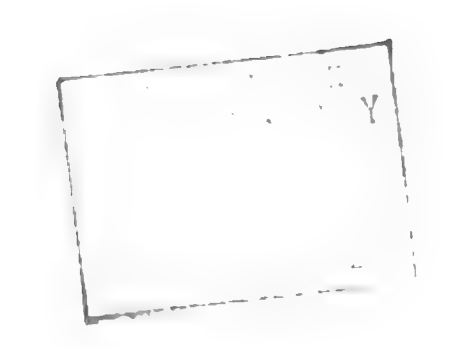
Ma caravane n'offre plus que l'aspect d'une immense déroute. Groupés au nombre de sept à huit, mes hommes sont espacés sur une longueur de 2 kilomètres; ils se traînent péniblement d'un village à l'autre, et campent où ils peuvent, vivant de farine crue.

Le 17, je mets deux heures à rallier tout mon monde. Nous ne sommes plus qu'à 4 kilomètres de Makula et je tiens à y faire une entrée convenable. L'affluence toujours croissante des indigènes ne me laisse plus de doute sur le voisinage de ce souverain. J'ai enfin reçu de lui une députation de vingt guerriers superbes, qui m'apportent de sa part une grande jarre de lait caillé. Quelle est donc cette nouvelle espèce d'Africains qui m'envoient des cadeaux, quand tous les autres m'en demandent avant même que je sois sur leur territoire?

Nous longeons la rive droite de la dernière rivière traversée, tantôt dans d'immenses pâturages marécageux, tantôt dans de longues allées de bana-



Un pont improvisé. (Voir p. 178.)



niers, devant des files de cases dont les bruyants habitants viennent se joindre à la foule des curieux.

Ces villages s'allongent sur les bords de la rivière, car l'humidité est nécessaire aux bananiers. Le dernier village mesure certainement 3 kilomètres, sans une interruption dans la ligne des huttes; la population cependant ne me semble pas proportionnée au nombre des cases; je l'ai tout entière à mes trousses, et cela fait environ 1 500 âmes.

Mes malades, portés à dos d'hommes, marchent en tête, sous la pluie et



Makula me prend la main et me la serre à la briser

dans la boue; le reste de ma caravane, abattu et débraillé, chemine piteusement, comme une bande de vaincus escortés par des triomphateurs.

Enfin nous débouchons sur une large place, où Makula m'attend au milieu d'un groupe nombreux : c'est là que nous devons camper. Du plus loin qu'il m'a vu, Makula s'est avancé d'un pas mesuré et digne qui me le fait reconnaître tout de suite pour le chef. Il me prend la main, me la serre à la briser, et me la secoue pendant au moins une minute de façon à me désarticulier l'épaule. « C'est un Ingresa, me dit-il en riant, qui m'a appris cette façon de saluer. »

Makula est un grand escogriffe de 1 m. 90 de hauteur, tout nu, tout

rouge; sur ses épaules, largement taillées, au-dessus d'un cou de taureau, apparaît une face large, souriante et même sympathique. Je crois que nous pourrons nous entendre. Le plus pressé pour moi, c'est de prendre un peu de repos sous ma tente, dressée à l'abri d'un large sycomore qui orne la place.

Mes deux premières journées chez Makula se passèrent sur mon lit, dans l'épuisement causé par la fatigue, la diarrhée et les purgatifs que j'avais enfin le loisir de m'appliquer. Un médecin eût certainement reconnu les symptômes de la fièvre dans ces étourdissements périodiques et dans ces faiblesses journalières; moi, je n'y voyais que la dissolution complète de mon individu; j'avais littéralement fondu sous l'étreinte de la massika.

Toute affection africaine, si elle est périodique, doit être attribuée à la fièvre : maux de tête, hémorragies, douleurs rhumatismales!... A l'usage du vulgaire, on a inventé la « fièvre des bois », la « fièvre des marais », la « fièvre des montagnes », et, pour toutes, la quinine, ce remède infaillible. La quinine! cette panacée qui guérissait nos pères à la dose de 30 centigrammes et les rendait fous à celle de 1 gramme! qui aujourd'hui obtient encore sur nous des résultats merveilleux à la dose de 4 grammes, et qui, bien probablement, à la dose de 10 grammes ne produira plus aucun effet sur nos petits-neveux!

Un homme qui s'est mis en tête de visiter l'Afrique centrale n'est pas tenu d'avoir les idées de tout le monde, et j'estime que celles qu'il en rapporte ont au moins la valeur d'un témoignage *de visu*. Or mon opinion sur la fièvre africaine est qu'elle est une, qu'elle a toujours et partout le même caractère, et n'existe qu'à la côte et dans certaines localités marécageuses du centre, comme il s'en trouve partout en Europe. On la prend à respirer les miasmes empestés des marais, quand un soleil ardent décompose leur végétation. Elle se prend également près des côtes, sous les forêts vierges que tapisse toujours une épaisse couche d'humus, et enfin dans les plaines nues, par insolation.

Mais toujours elle se traduit, suivant les tempéraments, par des accès intermittents ou par des accès continus, accompagnés, chez les natures bilieuses, de vomissements, de maux de tête, de maux de reins, et toujours d'une prostration complète.

Quant à la quinine, j'en administrais généralement de fortes doses à tous mes malades, puisque le code actuel de médecine le veut ainsi, me réservant de n'en prendre moi-même qu'à la dernière extrémité. Bien meilleurs sont, à mon avis, les purgatifs de toutes espèces, sels anglais, sulfate de

soude, qui, sans fatiguer l'estomac, allègent le cerveau; ce sont là les deux organes qui ont le plus à souffrir dans les pays chauds.

Je suppose, au surplus, que le lecteur s'intéresse assez peu à cette digression sur la fièvre. Si le souvenir m'en est revenu, c'est que nous respirons ici un air lourd et chaud, malgré la pluie; nous ne sommes plus qu'à 600 mètres d'altitude, et l'air vif et pur de la montagne vient brusquement de faire place à je ne sais quelle atmosphère énervante qui me rappelle la côte. Revenons donc à Makula.

Son village est situé à la pointe nord du Nyassa. Nous nous en doutons à peine, tant nous sommes perdus dans ce coin de plaine, au milieu des grandes herbes, tant, malgré ma bonne volonté, il m'est difficile de me rendre compte de ma situation présente. Trois kilomètres de marais à faire dans la boue, par des sentiers impossibles, nous séparent du lac; mon intention, en arrivant, était de m'y rendre, ne fût-ce que pour dire que j'avais bu de ses eaux, mais mon état de faiblesse m'en empêcha pendant les premiers jours. Puis, un incident malheureux, que je raconterai, ayant brusqué mon départ, je quittai finalement le Nyassa sans l'avoir vu de près, et me doutant bien peu que, l'année suivante, un hasard non moins malheureux devait me ramener sur ses rives.

A travers les larges feuilles de bananiers, les lignes de faîte des deux chaînes qui nous enserrent m'apparaissent encore, courant vers le sud sur les bords du lac; de l'une à l'autre, en longeant la rive, il n'y a certainement pas plus de 40 kilomètres. Toutes deux sont de même hauteur, présentent le même aspect, la même teinte bleuâtre, les mêmes flancs ravinés qui semblent tomber à pic sur le lac.

C'est une situation superbe que celle de cette petite plaine du Condé, perdue dans ces grandes montagnes, montant en pente douce depuis le lac jusqu'au nœud d'où se détachent dans le nord les deux grands rameaux du Livingstone Range et des cimes de Missuku! De gras pâturages la recouvrent presque en entier d'herbes puissantes, serrées, de 2 mètres de hauteur; d'immenses bois de haute futaie se partagent le reste du sol. Dans cet entonnoir, la massika sévit avec fureur pendant quatre mois, et donne à toute la nature une exubérance de vie surprenante.

Sur le bord des rivières, les bananiers poussent naturellement et suffisent, avec le laitage, à nourrir toute la population. A peine quelques cultures. Un peu de maïs, un peu d'arachides, de patates,... un peu de tout. A quoi bon cultiver quand la nature donne tout à souhait? Aussi les Vuacondé sont-ils le peuple le plus heureux que le soleil des tropiques ait vu lézarder à ses rayons.

On leur parle de guerre; ils n'en ont pas à craindre, bien qu'ils soient toujours armés, et d'ailleurs, parmi toutes ces races abâtardies de l'Afrique, laquelle oserait venir les attaquer derrière ce réseau de rivières, qui les abrite plus sûrement que le meilleur boma?

Ne leur parlez pas non plus de commerce, même de la traite des Noirs, qui se fait partout en Afrique de village en village, sans compter le commerce des Arabes et des métis portugais? Leurs forêts sont pleines d'éléphants, mais la peine de les chasser n'est pas compensée par la valeur qu'a l'ivoire à leurs yeux! Ils vous vendront quelques vivres, mais seulement le surplus de leurs provisions et toujours par petites quantités, pour se procurer, non pas des vêtements, dont ils ne font aucun cas, mais de petits lambeaux d'étoffe pour amuser leurs enfants. Pour ne citer qu'un fait à l'appui de ce que j'avance, le Condé est le seul endroit d'Afrique où, à ma connaissance, l'éléphant appartienne en entier au chasseur qui l'a abattu. Partout ailleurs l'une des deux défenses revient de droit au chef du village le plus voisin.

Makula est le type du Meondé dans la bonne acception du mot, bon enfant, aimant à rire, incapable peut-être de traiter dix minutes un sujet sérieux, mais plus posé, moins querelleur que son peuple. J'ajouterai aussi voleur, aussi mendiant que ses congénères : sinon il ne serait plus Africain. Il habitait, il y a six mois encore, les bords du lac; l'inondation l'en a chassé. C'est chose des plus simples en Afrique que de transporter ses pénates. La construction d'une ville, qui exige en Europe un quart de siècle, coûte ici une semaine tout au plus.

Le nouveau village, dispersé en désordre autour d'une grande place où j'ai planté ma tente, occupe un long périmètre. Les huttes, toujours minuscules, affectent des formes diverses : tantôt c'est la case cylindro-conique dont j'ai déjà parlé, tantôt ce sont de longues constructions à toit légèrement incliné, qui servent plus spécialement à loger le bétail; quelques-unes, mesurant 70 à 80 mètres de longueur sur 1 m. 50 de hauteur seulement, rappellent par leur forme les tembés de l'Uhéhé, mais sont construites en matétés soigneusement arrangés et couvertes, non plus de terre, mais de chaume.

Du coin de la grande place que j'occupe, toutes ces habitations disparaissent en entier sous le feuillage vert sombre des bananiers et celui plus clair des ficus. Plus loin, au-dessus de cette ligne basse de verdure, s'élèvent les grosses touffes rondes de quelques sycomores, ces géants du Condé, qu'on prendrait de loin pour des manguiers; enfin, par intervalles, se détache le tronc élancé du *msuffii*, ouatier, arbre assez curieux

qui donne du coton, ou quelques rares rameaux de baobabs. La hutte de Makula, en tout semblable aux autres, est sur la droite, à vingt pas de ma tente. Son harem, un peu plus loin, ferme un des côtés du quadrilatère où nous campons. C'est une longue case, construite avec un soin tout particulier. Jetez sur tout cela un voile gris de pluie, à travers lequel bourdonnent éternellement des moustiques, et vous aurez peut-être une image de la capitale du Condé.

Makula m'avait fait parvenir, dès mon arrivée, une belle vache laitière,



Le village de Makula.

et un taureau que je fis abattre tout de suite pour mes hommes, qui en avaient grand besoin. En le payant de retour, je lui fis comprendre que, si bien chargé que je fusse, je ne pourrais répondre à des cadeaux aussi princiers et qu'il m'obligerait en modérant ses présents.

« Les vaches ne me coûtent rien, me fit-il répondre, j'en ai plus de 100 dans mes étables. »

Il exagérait sa fortune personnelle; mais je ne doute pas que dans tout le village il n'y eût plus de 150 têtes de bétail. J'ai dit 100 pour traduire les 8 ou 10 coups que Makula avait frappés en rejoignant ses deux poings fermés : car dans le Condé, pas plus qu'ailleurs, on ne sait compter plus haut que 10.

Le chef ne quitta guère ma tente toute la première journée. A la nuit je

reçus la visite de la reine mère, qui vint s'accroupir devant mon lit, flanquée des cinquante femmes de Makula. Elle venait me saluer et me rappeler, avec tous les ménagements dus à un grand chef comme moi, qu'il était d'usage de lui faire les mêmes cadeaux qu'à son fils: insinuation qui révélait des velléités diplomatiques. La femme du Condé est plus émancipée qu'ailleurs, ce qui tient au bien-être relatif dont jouit la population du pays. Je m'amusais à voir cette vieille sorcière débiter son petit discours avec une aisance pleine de désinvolture, de caressantes inflexions, et une mimique surprenante. Ses petits yeux brillaient comme des escarboucles. Son nez maigre et crochu ressemblait à un bec de calao. Où ai-je déjà rencontré cette vieille mégère affublée d'oripeaux européens?

Au nombre des suivantes sont quelques jeunes filles de treize ou quatorze ans, à peine nubiles. Jusqu'à cet âge-là elles sont ravissantes dans leur nudité. Les jours de fête, elles aiment à se promener nonchalamment, coiffées d'une feuille de bananier qui, rabattue sur les deux joues, prend la forme d'un chapeau « Niniche ». N'était la couleur de ces petits minois, on rêverait de Tahiti.

Au reste, et d'une façon générale en Afrique, à partir de quinze ans, le beau sexe ne mérite plus cette épithète. Le costume, toujours le même chez la femme et chez l'homme, se réduit à la bande de liber dont j'ai parlé, avec cette différence toutefois que la bande, après avoir passé entre les jambes, s'épanouit derrière, ne laissant à nu que les côtés des hanches. La décence gagne peut-être à cette innovation, mais cette poche improvisée ajoute à la tendance très prononcée qu'ont toutes les femmes de l'intérieur à la stéatopygie. Cette infirmité n'est pas chez elles une affection de nature comme chez les Hottentotes, mais elle devient néanmoins très sensible avec l'habitude qu'elles ont de porter toujours leurs enfants sur le dos.

Si l'on ajoute que, sous le fard rougeâtre et graisseux, que la pluie attaque par places, ces corps nus perdent leur vraie couleur, on aura une idée des charmes des Africaines du Condé.

Le rôle de la femme, dans ce pays relativement favorisé, se trouve allégé de beaucoup. Elle est toujours chargée de la culture, mais celle-ci est réduite au strict nécessaire. Ici la principale occupation consiste à tisser des étoffes avec le liber des ficus qui poussent près des cases. La branche lisse et sans nœuds de cet arbuste est particulièrement appropriée à cette petite industrie. Nous verrons plus loin dans l'Uemba la façon de confectionner ces étoffes; disons seulement que le tissu obtenu ainsi dans le Condé est d'une finesse relative, quoique par son aspect il rappelle assez la toile d'emballage d'Europe.

Les femmes excellent aussi dans le travail de la poterie. Leurs vases d'argile, de toutes grandeurs, sont toujours uniformément mi-sphériques,



Une jeune fille et un bel homme du Condé.

mais d'un fini remarquable. De plus, elles arrivent à fixer la peinture rouge sur l'argile en l'étendant avant la cuisson. Les corbeilles, de dimensions diverses, sont également bien tressées.

Le bétail est plus particulièrement confié aux soins des enfants, qui s'amusent à le pourchasser tout le jour dans les grandes herbes d'alentour. Ces petits drôles sont d'une adresse extrême pour conduire leurs troupeaux et traire les bêtes récalcitrantes. Je regrette de ne pouvoir ici indiquer les moyens qu'ils emploient; qu'il me suffise de dire que la vache de ces contrées, déjà mauvaise laitière, refuse encore de donner le peu de lait qu'elle possède, que mes hommes ne peuvent en avoir par les procédés ordinaires et que je suis obligé de louer tous les jours un vacher indigène.

Quant aux occupations des hommes faits, elles se bornent à polir devant leurs huttes le bois de leurs petites lances et à tirer de leurs pipes de longues bouffées de fumée, coupées d'accès de toux. Pour combattre les effets de ce dangereux *farniente*, ils partent quelquefois, comme nos sociétés de gymnastique, en bandes de cinquante à soixante, et, les poings sur les hanches, ils font au pas de course de 4 à 5 kilomètres. De fort beaux hommes d'ailleurs et que je ne me lasse pas d'admirer. Leur propreté, les soins qu'ils prennent de leur personne sont chose toute nouvelle pour moi. Ainsi, croirait-on que ces gentlemen ne peuvent s'asseoir par terre, à l'instar de tous les sauvages? Ils ont soin de détacher au préalable d'un petit coup de lance une feuille de bananier, pour protéger leur séant des aspérités du sol.

Les coiffures, par leur diversité, défient toute description; dans toutes, cependant, le rasoir joue un grand rôle. L'un ne garde qu'un petit toupet sur le haut du crâne, l'autre n'a que trois mèches crépues, irrégulièrement plantées. Tel original s'est rasé la moitié de la tête, tel autre les trois quarts, suivant sa fantaisie personnelle.

Le rasoir est un tout petit triangle de fer, gros comme un jeton, prolongé à l'un des coins par une aiguille de 10 centimètres de longueur qui sert de manche. La première pierre venue suffit à l'aiguiser et à en faire un véritable instrument de supplice.

CHAPITRE X

Retour du beau temps. — Chasse aux buffles. — Danses au village. — Une mystification des Vuacondé. — Bagarre entre mes hommes et les Vuacondé. — Départ de chez Makula. — Passage difficile d'une rivière. — Naufrage et sauvetage de Kamna. — Un incendie. — Le petit vacher.

La pluie ne cessa pas durant les deux premières journées que nous passâmes chez Makula. Le troisième jour, au matin, une brise du sud bien établie déchirait comme par enchantement le voile gris qui planait sur nous depuis quatre mois. Roulés par le vent, de gros nuages noirs remontèrent vers le nord et disparurent bientôt derrière la montagne, faisant place à un soleil radieux.

Ceux qui connaissent le soleil des tropiques et qui, bien qu'en ayant souffert parfois, ont éprouvé le charme puissant de sa lumière et la gaieté caressante de ses rayons, comprendront l'allégresse générale qui salua son retour après une aussi longue absence.

En peu de jours mes malades, moins deux ou trois, furent sur pied : mes hommes, qui étaient allés à la rivière laver leurs guenilles boueuses, reparurent vêtus de la longue chemise blanche dont ils aiment tant à se parer les jours de repos. Pour moi, je ne revenais pas de la transformation subite qui venait de s'opérer dans ma tête.

Faut-il avouer qu'en arrivant ici, l'idée d'abandonner mes projets m'avait traversé le cerveau, sans s'y arrêter du reste, car j'avais beau être sur le Nyassa, ce n'est pas sans de rudes fatigues que j'aurais réussi à regagner la côte, avec une caravane aussi nombreuse? Les ascensions journalières de montagnes à pic, alternant avec ces éternels passages de torrents, avaient ébranlé mon courage, et ma santé semblait s'en aller avec lui sous ces longues pluies diluviennes.

Mes hommes, à qui je ne confiais certes pas mes impressions, avaient déjà conçu bien des espérances de cet abattement profond que je ne pouvais leur dissimuler. On commençait à parler tout haut de la possibilité d'un

prompt retour, quand le soleil vint en moins d'une demi-journée balayer toutes mes idées noires et réduire à néant toutes ces vagues aspirations à revoir l'eau salée.

Mon matériel avait sérieusement souffert de cette pluie persistante et de ces chutes réitérées dans les rivières. Toute une journée fut consacrée à un séchage général, devenu indispensable. Il fallut étendre près de 10 kilomètres d'étoffe, comme après une lessive, chose délicate au milieu des indigènes, puis les replier, les mettre en charges, opération qui demanderait deux jours avec des Européens, mais qui, sous les doigts exercés des Zanzibarites, se fait en quelques heures.

Hassani, qui depuis quelques jours avait renoncé à la chasse, s'enfonça de bon matin dans les hautes herbes, et vers dix heures, suivant son habitude, me fit parvenir une queue de bufflion : c'était sa façon de me demander du monde pour aller chercher la viande.

Mes hommes, qui avaient ici des vivres en abondance, se firent un peu tirer l'oreille pour partir, puis, comme c'était tout près, ils finirent par se décider. Ils font assez peu de cas de la viande, pour leur propre nourriture, mais en la vendant aux indigènes ils réalisent d'honnêtes bénéfices.

Le soir, malgré ma faiblesse, je ne résistai pas à l'envie de filer un buffle. Je n'avais pas du reste à pousser loin, car à cent pas du village, dans les grandes herbes, on trouve des pistes fraîches à toute heure du jour et de la nuit.

C'est l'impression la plus vivace de mon voyage que ces fugues silencieuses à la suite de la bête. On disparaît en entier dans ces pâturages arborescents du Condé; la sente se réduit à quelques herbes renversées, l'empreinte des larges sabots disparaît dans ces fouillis; il faut l'instinct du Noir et sa profonde connaissance du puri pour distinguer la véritable piste de celles plus anciennes qui la coupent en tous sens. A mesure qu'on approche, les précautions redoublent, la respiration devient plus discrète, on met toute la délicatesse de ses doigts à ouvrir un à un les brins d'herbe et à les refermer derrière soi. L'ouïe et l'odorat du buffle sont d'une grande finesse, et le moindre oubli peut tout compromettre.

Nous manquâmes d'abord un premier couple, dont le lourd galop se perdit bientôt plus bas dans un marais où sa poursuite était impossible. Plus loin nous tombions sur la piste d'un vieux solitaire. L'oiseau indicateur du buffle nous prévint à temps cette fois.

Cet oiseau, un peu plus petit que l'alouette, et lancé dans l'air libre, a quelque chose de son vol saccadé. Son cri est moins perçant, moins significatif que celui de « l'indicateur du miel », mais s'entend pourtant de loin.

Il plane le plus habituellement au-dessus du buffle en criaillant, puis de temps à autre il pique une tête brusquement, pour aller comme une bergeronnette se poser sur son dos, où il trouve, paraît-il, de petits vers et des insectes à picorer. Je l'ai rencontré un peu partout dans mon voyage, et, quand on l'aperçoit, on peut dire presque à coup sûr qu'il y a un buffle dans les environs.

On n'est néanmoins certain de l'endroit où broute l'animal que quand l'oiseau tombe sur lui de toute sa vitesse, comme le martin-pêcheur sur le poisson.

Dans les grandes herbes du Condé, l'indicateur est particulièrement précieux, vu l'impossibilité où l'on se trouve de voir à deux pas devant soi. Averti par lui, nous avancions avec Hassani, à dix pas l'un de l'autre, sous le vent, bien entendu, et du haut d'un petit tertre j'arrivai à découvrir deux longues oreilles noires; on entendait distinctement le bruit de mâchoires en train de fonctionner.

A quinze pas je plantai ma balle dans l'épaule de la bête. Surprise, elle se dirigea d'abord au hasard dans la direction de Hassani, ce qui lui valut une seconde balle presque à bout portant. Le marais pouvait encore la sauver, mais le buffle fuit presque toujours sous le vent, une fois qu'il a repris ses sens, et le malheur pour lui fut qu'à 300 mètres dans cette direction se trouvait un petit bois, où Hassani réussit à l'achever avec cinq ou six balles de plus. Je les laissai tous deux dans cette situation pour regagner le village, que j'avais quitté depuis une heure à peine.

Le buffle est le seul animal qu'on trouve, dans le Condé, près des habitations. Il semblerait même qu'il recherche volontiers le voisinage de l'homme, s'il n'était plus logique de supposer qu'il en veut surtout aux cultures.

Malheur aux champs qui ne sont pas entourés d'une haie d'épines : en moins d'une nuit deux ou trois de ces bêtes suffisent pour tout saccager, en broutant et surtout en foulant du pied tout ce qui leur offre une résistance quelconque. La puissance de destruction du monstre est prodigieuse; la nuit, il n'est pas de cris capables de lui faire prendre la fuite; une fois qu'il est entré dans une récolte, tout doit disparaître.

Dans le Condé j'ai rarement vu les buffles en grands troupeaux; les bandes ont généralement de 6 à 7 têtes; ceux qu'on rencontre vont même le plus souvent par couples et sont toujours très dangereux; d'autres sont de vieux solitaires à l'encornure lézardée, large de 90 centimètres, haute de 35 centimètres sur le front et épaisse de 4 ou 5. La balle de plomb s'aplatit généralement sur cette corne glissante, et si elle y pénètre, c'est

pour se perdre dans les sinus qui sont derrière; jamais elle n'atteindra le cerveau, qui est tout petit et, de plus, protégé par une plaque épaisse. Autant tirer en l'air que de tirer un buffle à la tête.

On dansa ce soir-là au camp. Tout Zanzibarites que sont mes hommes, ils sont passionnés pour ce genre d'exercice, et, pour la première fois qu'ils pouvaient s'y livrer depuis le départ, ils s'en donnèrent jusqu'au lever du soleil. La lune, encore voilée, éclairait cette grande place de ses rayons éteints. Tous les indigènes, les femmes surtout, s'étaient réunis autour des danseurs, qui, heureux d'attirer l'attention, s'excitaient à plaisir.

J'aperçus dans un coin Makula tout seul, s'essayant à esquisser maladroitement le pas de mes hommes. Se voyant découvert, il s'approche, un peu honteux.

« Msungu, s'écrie-t-il, cette danse est merveilleuse, et je veux qu'avant un mois tout mon peuple la connaisse. »

Les tambours affectent ici des formes diverses : tantôt celle d'un petit baril suspendu au cou, taillé dans un seul bloc, fermé à ses deux extrémités par des peaux de crocodiles; tantôt de longs tuyaux de 1 m. 50 de longueur sur 25 centimètres de diamètre, qu'on traîne entre ses jambes en frappant du bout des doigts et à coups redoublés. Soit effet de l'immense solitude silencieuse de l'Afrique, soit résultat d'une résonance particulière, due à la qualité du bois, les sons étouffés de ces instruments s'entendent à de grandes distances.

Quant aux danses des habitants, elles ne supportent pas la description : tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elles sont lascives et même révoltantes : c'est la conséquence obligée de l'immoralité qui règne dans la tribu, fait bien particulier au Condé et que je n'ai jamais retrouvé que sur le Chiré et le Zambèze. Ces sortes de rondes, copiées sur la bamboula sénégalaise, sont partout ailleurs, dans l'Afrique misérable, remplacées par des danses de guerre, auxquelles les femmes ne prennent aucune part.

L'immoralité est fille de l'oisiveté, qui dérive elle-même du bien-être. C'est un adage dont le Condé, avec sa situation superbe et ses richesses naturelles, fait la triste expérience. C'est aussi que les nuits sont longues sous les bananiers, avec ces myriades de moustiques qui ne nous laissent ni paix ni trêve. En cette saison on ne respire littéralement pas. Le jour et la nuit, c'est la même température uniforme de 28° à 30°, la même atmosphère lourde et humide. Pas une feuille ne bouge, pas un souffle dans l'air, rien que l'infernal *zi-zi* des moustiques. La moustiquaire ordinaire est sans effet contre leurs invasions : si petit que soit le trou, ils

passent au travers, et le lendemain l'intérieur est tapissé de leurs corps gonflés de notre sang. Terre-Neuve même n'en produit pas de pareils.

Ces moustiques m'enlevaient tout le charme de ce séjour. Quand je projetais de venir prendre sur le lac Nyassa un repos bien mérité, je ne pensais certes pas à ce misérable inconvénient. Mes hommes, moins sensibles ou plus habitués à ces piqûres venimeuses, se reposaient néanmoins, et j'aurais volontiers passé une semaine ici, quand un incident malencontreux vint brusquer mon départ.

J'ai dit que l'indigène du Condé était essentiellement voleur et menteur : ce sont défauts africains. Être faible, sans défense, voué à l'esclavage, l'Africain en général se fait une arme du mensonge. Dans le Condé, plus heureux, où il n'est plus une arme nécessaire, les naturels s'en font un jeu, une distraction. On joue au mensonge, comme dans l'Uhéhé on joue à se donner des coups de poing et à se larder de coups de lance.

A mon arrivée dans ce pays, j'avais entendu parler de la présence d'un Blanc dans les environs. Cette nouvelle, comme on peut le supposer, m'intéressait vivement. Je savais qu'il y avait des Anglais sur le Nyassa, et ce bruit n'avait rien que de très naturel. Pendant huit jours les indigènes m'intriguèrent avec ce nouveau Msungu. Tous s'étaient donné le mot pour cela, et il me fallut arriver jusque chez Makula pour apprendre d'une façon certaine que le Blanc était parti depuis un an. A chaque village c'étaient des détails nouveaux sur lui, sur ses fusils. Ici il avait tué un éléphant, là un buffle, partout il était parti depuis deux ou trois jours, et je ne pouvais manquer de le rencontrer le lendemain.

Un jour, on poussa la plaisanterie jusqu'à m'amener, comme faisant partie de ses hommes, deux individus vêtus de je ne sais quel costume burlesque, dont l'étoffe venait effectivement de Mozambique, et qui, en gens habitués aux usages des Vuasungu, me serrèrent la main avec affectation. Leur tête était toute rasée, et sur leur figure on ne voyait pas trace de peinture rouge.

« Ceci, des Noirs de la côte! me dirent mes hommes, jamais! ce sont des Vuacondé. »

D'un coup je déchirai le vêtement de l'un d'eux du haut en bas, et le corps peint d'un beau rouge souleva un éclat de rire général. Cette fois je m'offris le luxe de casser ma canne sur la tête des deux mystificateurs.

Jamais encore dans ce voyage on ne m'avait si peu pris au sérieux : nulle part, dans le centre de l'Afrique, je n'ai vu l'Européen aussi rabaissé, ce qui tient au niveau relativement élevé de l'état social du Condé. Ailleurs le Blanc a au moins le prestige que lui donnent ses fusils ou la quantité de

richesses qu'il transporte : s'il n'est pas l'auteur de toutes ces merveilles, elles lui ont été données par Dieu ; on lui suppose toujours quelques accointances avec l'Être suprême, dont tout peuple sauvage a une notion quelconque, si vague qu'elle soit.

Dans le Condé, le Blanc n'est considéré que comme un imbécile qui perd son temps à courir après les éléphants et les buffles, et qui doit mourir de faim chez lui pour en être réduit à venir chercher des vivres dans un pays où le plus souvent il laisse ses os.

Encore un exemple :

Se souvient-on de Muaképési, un des premiers chefs que je rencontrai? Dans la joie qu'il éprouvait à me voir, dans l'élan d'un accueil chaleureux, il me passa un moment son bras nu autour du cou.

Devant une familiarité aussi flatteuse, je ne pus réprimer un haut-le-corps dédaigneux en le repoussant un peu brusquement. Mes hommes eux-mêmes étaient scandalisés. Muaképési resta tout interdit. « Me serais-je trompé? avait-il l'air de penser. Est-ce que vraiment ce Msungu serait quelque chose de plus que moi? »

Enfin les Vuacondé sont voleurs, et j'en arrive ici à l'incident qui brusqua mon départ.

J'avais, à deux ou trois reprises, entendu mes hommes se plaindre d'avoir été volés. Le Zanzibarite est pourtant une fine mouche, et, pour lui voler quelque chose, il faut être bien habile. M'étant plaint à Makula, il m'avait répondu :

« Punis toi-même le coupable : moi, je ne puis rien sur mon peuple. »

Le 20, vers dix heures du matin, j'étais étendu sur mon lit en dehors de ma tente, quand mon attention fut attirée par une vingtaine de mes hommes qui, en braillant et en gesticulant, poussaient devant eux un indigène. Ils venaient de le surprendre la main dans le sac et me l'amenaient, comme je l'avais recommandé. Tout en exposant leurs griefs, ils avaient relâché mon individu, qui, se sentant libre, joua des jambes, d'un bond franchit mon lit et disparut dans le village, poursuivi par mes Zanzibarites et par la foule des indigènes que l'incident avait attirée.

Cinq minutes s'écoulèrent et j'allais oublier cette bagarre, quand soudain je vis revenir une partie de mon escorte dans un état d'exaltation insensée, les uns ruisselants de sang, les autres déchirés. Tous jetèrent leurs cannes à la hâte, sautèrent sur leurs fusils et retournèrent, en courant, sur leurs pas. Impossible de les retenir, impossible d'avoir un renseignement !

A la fin, agacé et voyant tous mes hommes défiler, je les couchai en

joue et pus ainsi en forcer une trentaine à rester près de moi. Au même instant quatre ou cinq coups de feu éclataient à 500 mètres de là, puis tout rentra dans le silence : on ne voyait pas un indigène sur la place, excepté Makula, qui arriva en courant, l'air navré.

« Msungu, me dit-il d'un ton suppliant, va chercher tes hommes, ou ils vont manger tout mon village. »

Le fait est que je ne les avais jamais vus animés d'une ardeur aussi guerrière.

« Mon ami, répondis-je, moi, je garde mon camp : ce sont tes hommes qui ont commencé, va les séparer; d'autant plus que jamais les miens ne tireront sur toi. Je me croyais ici en pays ami, mais j'apprends qu'il faut me défier des Vuacondé, et je prends mes précautions. »

Un peu plus tard, mes hommes revenaient, l'air sournois, mais vainqueurs. Nul doute qu'ils n'eussent commis quelque méfait; mais comment le savoir? Sans s'approcher de moi, ils commencèrent sur la place une danse de guerre, que je fis cesser immédiatement.

« Qui a tiré? leur demandai-je.

— Tous, répondirent-ils d'une seule voix; on a frappé nos frères et même un de nos chefs, Tuakali : nous les avons vengés. »

Tuakali avait effectivement une plaque du cuir chevelu enlevée; l'hémorragie avait si bien rougi sa chemise, qu'on l'aurait dit de loin vêtu de son manteau de guerre; d'autres encore étaient grièvement blessés à la tête. Je savais l'esprit de solidarité qui règne entre Zanzibarites, et, comme il me fallait des renseignements à tout prix, je promis que les coupables ne seraient pas punis. Katombo consentit alors à prendre la parole.

« Aussitôt, me dit-il, que le voleur s'est échappé, nous nous sommes lancés à sa poursuite, nous l'avons rejoint assez loin d'ici, et, comme c'est l'usage en pareil cas, nous nous sommes mis à le fustiger d'importance. Alors les indigènes, qui nous suivaient en foule, ont pris fait et cause pour lui et sont tombés sur nous avec leurs gros bâtons. En un instant deux ou trois de nos frères étaient couchés par terre; nous avons dû revenir au camp prendre nos fusils, et au retour nous avons fait une décharge sur eux.

— Combien en avez-vous tués?

— Point, maître; deux seulement sont blessés : l'un a le bras cassé, l'autre la cuisse traversée. »

Makula arriva sur ces entrefaites, précédé de deux belles vaches dont il voulait me faire présent pour réparer les torts de ses enfants. Son récit était de tous points conforme à celui que je venais d'entendre.

« Mon ami, lui dis-je, ce n'est pas avec des vaches qu'on paye des blessures. Remmène-les donc : je ne veux pas te rendre responsable d'une affaire à laquelle tu n'as pris aucune part. Je tiens seulement à ce que le voleur me soit ramené, pour recevoir les trente coups de verge qu'il a mérités. »

Makula doit jouir dans son village d'une certaine autorité, car le voleur m'arriva presque aussitôt, traîné par une bande d'enfants. Sans autre forme de procès on l'amarra au tronc d'un petit arbre, au centre de la place. Mes hommes tout autour restèrent sous les armes; aucun des indigènes ne parut, sauf les femmes de Makula, et à chaque instant je m'attendais à une attaque.

Je n'oublierai jamais que pendant l'exécution toutes les femmes, rangées en ligne, excitaient mes hommes à frapper plus fort : « *Maué! maué!* (tuez-le!) » criaient-elles, et cela si simplement pour le plaisir de voir couler le sang. Makula également criait de frapper à la tête; enfin mes hommes y allaient de si bon cœur que, révolté, j'interrompis le supplice.

Le village resta désert toute la soirée; les indigènes semblaient avoir abandonné la place. Makula, inquiet, allait de ma tente chez lui, pour revenir à ma tente et répondre d'une façon incohérente à toutes mes questions.

Vers quatre heures, cinq chefs, armés de leurs boucliers, qu'ils ne prennent que dans les grandes circonstances, passèrent sur la place d'un air arrogant et s'arrêtèrent en face de la hutte du chef pour conférer. Ils venaient des villages environnants. Je dépêchai aussitôt deux hommes pour assister au conseil, qui dura une bonne heure.

Makula vint lui-même me rendre compte de ce qui s'était passé. Il m'avait défendu de son mieux contre les chefs voisins, mais sans réussir. Ces derniers prétendaient que le sang avait coulé : ce qui est toujours un *casus belli*. J'avais le droit de tuer le voleur, mais aussi je devais payer le prix du sang. Enfin Makula me suppliait de partir le lendemain même, pour éviter des complications ; du reste, tous les chefs avaient donné l'ordre aux femmes de ne plus nous vendre de vivres, ce dont mes hommes commencèrent à se plaindre le soir même.

Je regrettais de quitter sitôt le Condé, qui, à tout prendre, est bien le pays le plus intéressant que j'aie traversé : mais les circonstances m'y obligeaient. Puis, à vrai dire, j'avais hâte de voir derrière moi ces massifs de montagnes qui nous menaçaient dans l'ouest, et, d'un autre côté, le bourdonnement des moustiques devenait un supplice intolérable.

On trouvera, durant ce court séjour, mes impressions bien décou-

sues ; en quatre jours on n'a pas le temps d'étudier une population. Le Condé n'entrait pas d'ailleurs dans mon programme, je ne faisais qu'y passer, et l'état peu satisfaisant de ma santé ne m'a pas permis de tout voir. J'ai déjà dit du reste que je devais y revenir l'an prochain dans une saison plus favorable.

Donc, le 21 au matin, je levai le camp. Makula m'accompagna quelques



« Tuez-le ! » criaient les femmes de Makula.

pas et en me quittant me demanda un nouveau cadeau pour bien resserrer notre amitié. Il ne voulait qu'un petit chiffon, un dernier souvenir de mon passage, qui devait avoir d'autant plus de prix à ses yeux qu'il fallait arrêter toute la caravane pour le couper.

Nous courons à l'ouest-nord-ouest, droit sur les montagnes, qui semblent s'abaisser à mesure que nous avançons, et dont les premiers plans sont légèrement inclinés.

Nous marchons dans un immense marais herbu, inondé par l'averse formidable de cette nuit. Je patauge dans l'eau jusqu'aux genoux ; enfin, repris de faiblesse, je me vois obligé de camper. Le temps est indécis. La massika a perdu pourtant de son intensité, et le moment approche où elle doit cesser complètement.

Le 22, le sentier s'améliore un peu : d'argileux qu'il était, le sol est devenu sablonneux. Nous sommes encore dans l'eau, mais sous des bois de haute futaie, que sillonnent les sentes fraîches des buffles et des éléphants; puis les grandes herbes recommencent, et vers dix heures nous voyons surgir de terre un bouquet de bananiers. Nous sommes arrivés au village d'Unkanga, sur les bords d'une grande rivière dont Makula m'avait parlé en lui donnant le nom de Ruisi, la première dénomination que j'entends appliquer à un cours d'eau dans le Condé.

Quelle succession de contrastes imprévus! Pendant huit jours le Condé m'a donné l'illusion d'un centre peuplé; je savais bien que le puri commençait aux portes mêmes de Makula, mais je pouvais du moins compter sur quelques villages dans les environs. Rien! rien que la brousse! Il a fallu faire 25 kilomètres pour trouver un village, et quel village! vingt-cinq pieds de bananiers, trois mauvaises huttes à moitié effondrées; j'allais oublier trois habitants mâles, que nous mîmes plus d'une heure à trouver, dans un carré de maïs d'où ils chassaient les oiseaux.

Le guide que nous a donné Makula se trouve ici dépaysé. Déjà! Sommes-nous dans le Condé ou dans une tribu nouvelle? Il n'en sait rien! A peine comprend-il l'idiome des trois abrutis qui végètent dans ce coin de terre perdu.

La rivière cependant est bien telle qu'on me l'avait dépeinte, avec 65 mètres de largeur et un courant démonté, mais sans rapides à l'endroit où nous sommes. Les berges, hautes de deux pieds, étaient hier encore inondées complètement; on y patauge dans un limon argileux, et dans des flaques d'eau où sautent d'assez jolis poissons, dont mes hommes font une ample provision. Sur les herbes, couchées comme après un ouragan, gisent de gros troncs déracinés, entraînés par le courant.

Devant ce courant violent, l'idée s'imposait de monter mon bateau, mais c'est un si gros travail! Puis Makula m'avait dit qu'on passait la rivière en pirogue; j'étais donc arrivé avec l'idée de la franchir ainsi, et, la paresse aidant, je demandai au chef de me prêter la sienne. Il me promit qu'elle serait devant le village au milieu du jour.

La nuit est une nuit du déluge. Pas d'orage, mais une averse de huit heures tombant raide comme grêle. Sous ma tente, mon lit est placé en travers d'un ruisseau qui ne désemplit pas, et l'eau ruisselle d'en haut dans les plis de ma couverture en caoutchouc, car cette pauvre tente, maltraitée par des raccommodages successifs, est passée à l'état de crible.

Au matin la rivière a monté d'un pied, et le courant est devenu encore plus furieux. La pirogue promise est pourtant arrivée, et les trois habitants

de céans, les seuls, se prétendent de force à passer sur l'autre rive. Je lève donc le camp pour le transporter à 500 mètres en amont, le plus loin possible des rapides, que j'entends bouillonner sur la gauche.

On sait ce qu'est une pirogue : un mauvais tronc, mal taillé, mal équilibré, tout tordu et, de plus, percé à jour. Il est des moments où l'homme est aveugle : c'est folie réellement que de se risquer sur un pareil esquif.

Kamna cependant vient de s'y installer avec deux charges d'étoffes, deux fusils et sa natte, sur laquelle est amarré le pied de mon théodolite. Étendu tout de son long, il a pour unique occupation de puiser l'eau, qui entre à flots. Les trois naturels du village prennent place à leur tour, armés des perches qui leur servent de pagaies, car il y a plus de 16 mètres de profondeur dans le milieu. Le chef prononce quelques paroles sacramentelles pour conjurer le mauvais esprit des eaux, et se remplit la bouche d'eau qu'il crache dans la rivière en un long jet. Ces conjurations accomplies, la pirogue glisse sur la vase et entre dans le courant, qui l'entraîne en la faisant sauter comme un bouchon.

Mes sauvages cependant manœuvrent avec une habileté rare. Tous trois debout, penchés sur leurs pagaies, ils impriment à ce vieux tronc un élan dont je ne l'aurais jamais cru capable. Ils sont bientôt au milieu de la rivière, à 500 mètres de nous; plus loin, à 800 mètres en aval, ils s'approchent rondement de la rive.... Mais voici que tout chavire et disparaît à mes regards!

« Kamna ne sait pas nager! s'écrient mes hommes : il est perdu! »

Quelques-uns montent sur les arbres, mais, à la distance où nous sommes, il est impossible de rien distinguer.

Le regret dans le cœur, je regagne mon camp de la veille et donne l'ordre de monter immédiatement le bateau; pas une corbeille de farine dans ce trou maudit : il fallait traverser promptement.

La disparition de ce pauvre Kamna me plongeait dans la tristesse. Mais, comme le soleil se couchait, sa voix nous arriva distinctement d l'autre rive : « Salam! salam! (sauvé!) », criait-il.

Un coup d'œil sur la rivière est nécessaire pour expliquer la journée du 24 avril.

En amont se trouve d'abord une série de rapides terminés par une petite chute d'un mètre de haut; en cet endroit le courant mesure à peine 50 mètres de largeur, encaissé qu'il se trouve entre deux berges élevées, couvertes de grands arbres.

Au pied de cette première chute, la rivière, en s'éloignant, court au sud

entre deux berges basses, celles de gauche couvertes de quelques bananiers. Elle se dirige ainsi pendant 800 mètres, puis, arrivée à une petite colline qui lui barre la route, elle tourne brusquement à gauche et, divisée en deux bras par un petit îlot, se précipite dans une seconde chute, suffisante pour briser tout ce qui s'y laisserait entraîner.

Au lever du jour, mon bateau, monté complètement, fut transporté le plus en amont possible, au pied de la première chute. L'expérience était délicate : je pris donc la barre, mettant aux avirons six de mes meilleurs matelots. Mais dès le premier moment je perdis l'espoir de gagner l'autre rive, tant nous étions drossés par ce courant infernal. Force me fut de gagner l'îlot pour reprendre quelques forces. Les deux chutes bouillonnaient avec furie quelques mètres plus bas; après de rudes efforts je réussis cependant à atteindre l'autre rive, à un kilomètre environ de mon point de départ.

Comme nous nous cramponnions aux roseaux, Kamna nous apparut souriant et vêtu... d'une simple lance empruntée à un indigène. Pendant que nous nous déhalions le long des roseaux, il nous expliqua que, hier, en chavirant, ne sachant pas nager, il s'était cramponné à l'un des pagayeurs et qu'il avait pu ainsi gagner le bord. Il avait couché dans un petit village abandonné, tout près d'ici. La pirogue et son chargement étaient d'ailleurs complètement perdus.

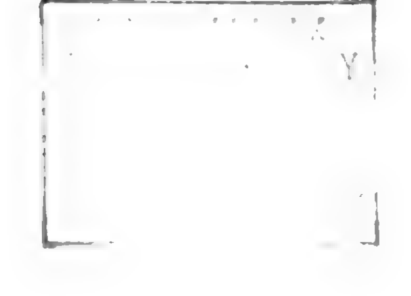
Ce premier essai m'avait pris trois heures. Les autres furent moins longs, heureusement; néanmoins jusqu'à deux heures de l'après-midi je n'osai pas quitter la barre de l'embarcation; la journée était belle, la baisse de la rivière s'accentuait visiblement, en même temps que diminuait le courant, et dans l'après-midi je pus confier à mes chefs le soin d'achever la traversée : le passage de mes vaches prit deux bonnes heures, mais tout se termina heureusement. Bien que la journée m'eût coûté cher, j'étais encore bien aise de m'en tirer à ce prix. Sur les renseignements des indigènes, mon bateau ne fut démonté qu'en deux parties, car il nous restait encore une grande rivière à franchir le lendemain.

Le village où nous campons est pour le moins aussi misérable que celui d'hier. Depuis cinq jours un lion a fait d'affreux ravages dans cette petite population. Cette nuit encore une malheureuse femme a été saisie dans sa hutte même et dévorée à quelques pas de là dans les herbes. Son cadavre mutilé fait horreur; il en reste à peine la tête et une jambe.

Construire un boma après une journée pareille était chose impraticable : avec le gros de mon monde je m'installe donc où je peux, pendant que le reste va coucher dans les huttes abandonnées. Pour protéger ces dernières.



La pirogue chavire : « Kamna ne sait pas nager! » s'écrient mes hommes. (Voir p. 201.)



les indigènes les ont entourées d'amas de ronces qui couvrent une partie de la toiture elle-même.

Vers une heure du matin je commence à m'assoupir, sous les *zi-zi* des moustiques, quand un crépitement significatif vient me réveiller en sursaut. A 100 mètres de là, une hutte nous apparaît tout en flammes. Des cris de détresse en sortaient : « Le feu !... le lion !... apportez vos fusils ! »

Nous accourons. Les flammes, dévorant les ronces, montent à 7 ou 8 mètres de hauteur. La hutte n'est qu'un immense brasier, et la toiture commence à brûler.

A nos appels désespérés, deux malheureux enfermés là, étouffés, ne répondent que par des gémissements.

« Allez-vous donc crever là ? s'écriait Ferrouji ; sautez dans le feu ! »

Enfin, au moment où la toiture va s'effondrer, nous les voyons sortir de la fournaise comme deux démons, leurs fusils à la main, et rouler à nos pieds.

La peur les avait tellement paralysés qu'il leur fallut dix minutes pour se remettre et raconter leur histoire. Le lion, disaient-ils, était venu secouer la porte avec une telle force qu'il l'avait ébranlée, et cela en bondissant à trois reprises différentes. Dans l'obscurité ils ne pouvaient se servir de leurs fusils; alors l'idée leur était venue, les maladroits, de mettre le feu aux ronces qui entouraient la hutte, en jetant dehors des bûches enflammées.

« Vous ne pouviez pas crier ? leur dis-je.

— Ah ! maître, nous n'avions pas même la force de parler. »

Quant au lion, les empreintes toutes fraîches qu'on distinguait devant la porte de la hutte à la lueur de l'incendie ne nous laissèrent aucun doute sur son existence. Les indigènes nous assurent que ce n'est pas la première fois qu'il lui arrive ainsi d'assiéger les huttes, et les lianes de ronces dont ils s'entourent en sont une preuve concluante.

Bien que le lion soit partout très répandu, en règle générale il n'est pas un danger sérieux pour une caravane qui sait se garder. Il est parfois assez peureux, n'attaque jamais qu'une personne seule dans la brousse et toujours par derrière; mais quand il a goûté de la chair humaine, son audace tient de la folie. Il entre alors la nuit dans les villages les plus peuplés, attaque hardiment tout ce qu'il rencontre, et finit le plus souvent par se faire massacrer bêtement à bout portant par les indigènes désarmés, fous de terreur. Quand il a pris un village à partie, il s'y acharne pendant des mois; aussi, bien souvent, les malheureux habitants sont-ils obligés de transporter ailleurs leurs pénates pour s'abriter contre ses assauts aussi brusques que terribles. La peur que l'animal a de l'eau contribue égale-

ment à limiter ses migrations. On voit souvent, sur la rive d'un petit ruisseau de trois mètres, les habitants, terrorisés, se claquemurer dans leurs huttes dès les premières ombres de la nuit, tandis qu'en face, d'autres indigènes, leur insouciance aidant, dorment tranquillement en plein air.

Le 20, une heure et demie de marche nous suffit pour arriver au village de Zongué, sur la rivière du même nom. Le bateau, à moitié démonté, avait été l'objet d'un rude travail; mais en moins d'une demi-heure il se trouva prêt pour la nouvelle traversée.

La crue et la baisse subites de ces rivières sont un fait remarquable; la berge où nous nous trouvons a près d'un mètre de hauteur au-dessus du niveau actuel, et elle est cependant couverte d'un limon humide; nul doute qu'hier encore elle n'ait été complètement inondée. Les deux rives offrent l'aspect d'une désolation effrayante; tous les bananiers, renversés, gisent pêle-mêle au milieu de gros troncs couverts de boue et déracinés dans la montagne, peut-être à 2 kilomètres d'ici. On dirait qu'une avalanche immense a passé sur le pays. Dans les flaques d'eau on n'a qu'à se baisser pour ramasser de gros poissons, qui mesurent jusqu'à 75 centimètres de longueur.

Bien que rentrée dans son lit, la rivière n'a pas moins de 70 mètres de largeur. Le courant est heureusement modéré, et, comme sur mon bateau je puis transporter dix hommes et dix charges à chaque voyage, en trois heures tout est terminé.

Sur la rive gauche il n'y a plus trace de villages. Une vingtaine d'habitants, nus, mais couverts de boue, viennent se jeter à mes genoux.

« Oh! Msungu, gémissent-ils en pleurant, jamais, jamais nos pères eux-mêmes n'avaient vu une massika pareille. »

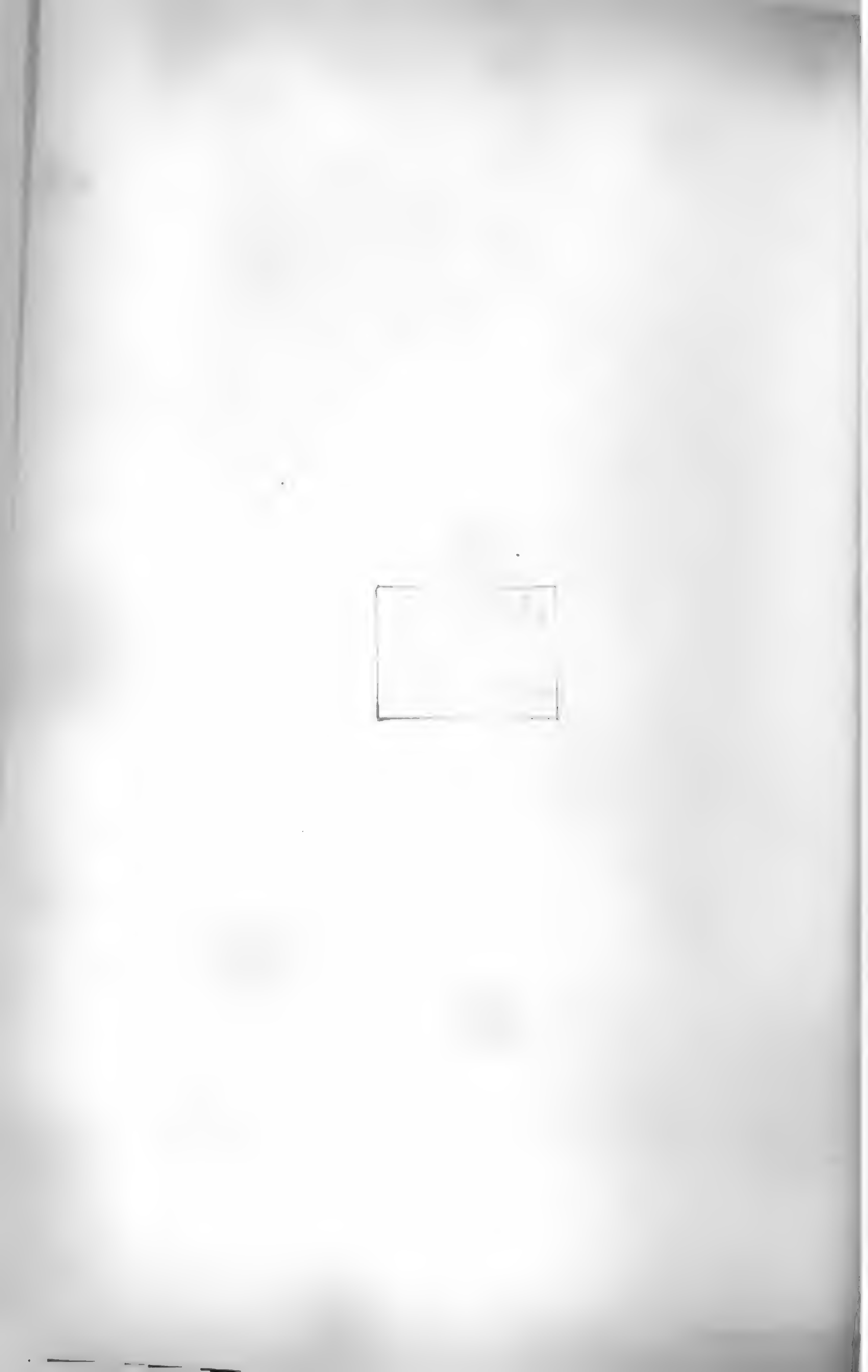
Je leur donne abri pour la nuit dans mon boma, car ici encore le lion fait des siennes.

Le 26, nous traversons trois belles rivières, à gué heureusement. Les rives, par suite des inondations, sont partout d'une tristesse navrante. Les crocodiles et les hippopotames eux-mêmes semblent avoir fui le cataclysme; on n'en rencontre que de loin en loin, tandis que pendant la saison sèche il y en a partout dans les environs.

Les rares villages que nous traversons sont misérables : plus de bétail, plus même une chèvre. Les habitants redeviennent peureux, méfiants, et s'enfuient à l'approche de ma caravane : j'ai heureusement, pour les ramener, le petit garçon que m'a donné Makula et qui, bien que parlant à peine leur langue, est assez au courant de leurs usages. Il m'a servi de

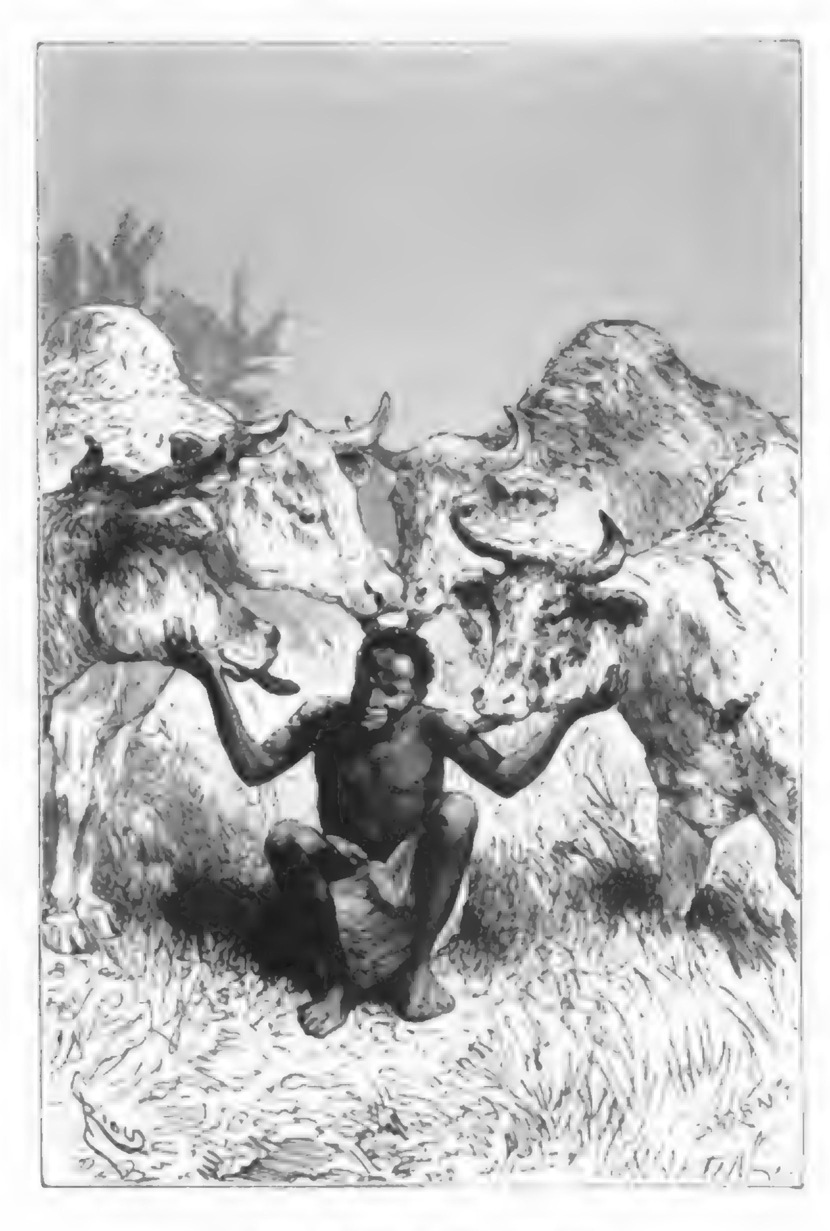


Nous les voyons sortir de la fournaise comme deux démons. (Voir p. 205.)



guide pendant trois jours; maintenant, ses fonctions se réduisent à celle de vacher.

Quand je lui demande jusqu'où il compte me suivre, il répond qu'il a envie de voir du pays et qu'il m'accompagnera jusqu'à la côte. Il a effectivement suivi ma caravane jusque chez Kétimkuru, où il s'est engagé dans



Le petit vacher et son troupeau.

une bande de chasseurs d'éléphants qui retournaient dans le Condé. Le peu de kisouahili qu'il possède lui suffit pour son usage et il passe très bien son temps au camp, vivant largement des cadeaux que je lui fais.

Ce petit sauvage est d'une adresse incomparable pour conduire notre troupeau, qui maintenant se compose de six têtes. D'un claquement de langue il les met au trot, au pas, au galop : fait d'autant plus curieux que toutes ces bêtes ont été achetées dans des villages différents; deux d'entre

elles viennent même de l'Uhéhé. Je le surprends quelquefois assis dans un coin, entouré de leurs six mufles humides, qui de leurs grosses langues caressent sa tête crépue. Il fait de ces bêtes ce qu'il veut, tandis que mes hommes ont toutes les peines du monde à approcher d'elles. Mais il m'est surtout précieux pour les traire.

La nuit, c'est une grosse préoccupation que ce troupeau; avec les hyènes, ce sont des alertes continuelles, mais je payerais bien plus cher encore les deux ou trois verres de lait qu'il me fournit chaque jour.

Le grand Songoro a été élevé aux fonctions de chef responsable du troupeau. A la fin de chaque marche il vient dire que tout va bien, ajoutant immanquablement : « Il y a bien cependant une des bêtes qui est malade; je crois que tu devrais la tuer aujourd'hui, car elle pourrait crever dans la marche de demain ».

A la façon dont ses longues dents s'allongent en parlant ainsi, je comprends tout de suite le sens de cette observation.

La formule usitée pour donner des nouvelles ou pour rendre compte d'une mission accomplie commence invariablement par les mots *habari guéma* (bonnes nouvelles), quelles que soient du reste ces nouvelles.

Un jour, à Zanzibar, nous recevions avec le capitaine Cambier un courrier de l'intérieur.

« Eh bien, quelles nouvelles? demandons-nous au porteur.

— *Habari guéma, buana, lakini ndugu zako amékufa* (Bonnes nouvelles, maître, seulement ton frère est mort). » Notre frère était ce jour-là le docteur Southon, mort des suites d'une amputation, dans le sud de l'Unianembé.

CHAPITRE XI

Campement dans les montagnes. — Une dernière vue du Nyassa. — Le chef Missuku. — Descente dans la plaine. — Le village de Kiwanda. — Singulier accueil dans une station anglaise. — Beau temps persistant. — Chez Moïné Muiva. — Industries indigènes. — Courroux et terreurs du chef. — Arrivée dans l'Uemba. — Arrogance des Vuaemba. — Visite au chef Muirua.

Le 27 avril nous rentrions en plein dans la montagne par une série de collines et par un sentier bien tracé. Sur ces premiers épaulements de la chaîne ouest du Nyassa, le sol rocailleux est couvert de grands bois de haute futaie d'un aspect gracieux et tranquille, où l'on ne rencontre que quelques traces d'éléphants, mais pas un oiseau, pas un écureuil, rien qui rappelle une faune quelconque : c'est un « pays mort », pour me servir de l'expression des Noirs.

Campés à 916 mètres d'altitude, au bord d'un torrent limpide et par un temps superbe, mes malades et mes blessés se rétablissent promptement. Wadi-Saliman seul, perclus de rhumatismes, continue à troubler le camp de ses cris déchirants. Nuit magnifique! pas un nuage au ciel, pas une goutte de rosée dans l'air. La lune est bien faible, bien petite, mais on n'est pas difficile après en avoir été privé si longtemps. Quel charmant compagnon de voyage que le beau temps! Sous les rayons bienfaisants du soleil la santé revient à flot, le calme se fait dans l'esprit, tous les bons souvenirs du passé affluent à la mémoire, et l'avenir enfin se colore de teintes rosées, pleines de gracieuses promesses.

Le 28, la montée s'accentue. Vers dix heures nous campons dans un petit village situé à 1400 mètres d'altitude. Des êtres humains vivent là, dans cinq ou six huttes empilées sur un emplacement de 30 mètres. A l'est, devant nous, la pente descend à 60 degrés au moins; derrière nous, la montagne tapissée d'herbes courtes s'élève à pic sur nos têtes. A droite et à gauche sont des ravins où murmurent de petits ruisseaux. Sur leurs

rives encaissées, quelques plants de cannes à sucre apparaissent au milieu d'herbes géantes; sur les flancs du coteau qui les sépare on voit enfin un petit champ de patates et de maïs.

Comment mes vaches et mon bateau sont-ils arrivés là? Je n'en sais rien, il me suffit qu'ils y soient.

Le Nyassa, auquel je croyais avoir dit adieu pour toujours, apparaît dans le lointain. Sa surface unie scintille comme un miroir. L'éclat de la réverbération est tel que, derrière ses rayons d'argent, le Livingstone Range n'apparaît plus que comme une silhouette bleuâtre confuse et diaphane.

Grâce à la limpidité de l'atmosphère, je puis remarquer pour la première fois la large bande de plage, tantôt herbue et tantôt sablonneuse, qui, sur tout le pourtour du lac, l'isole des montagnes. Sur la côte Est elle m'échappe dans le miroitement du lac, mais je la distingue très bien au-dessous de moi, où elle mesure de 6 à 7 milles de largeur. Ce sont là les *Elephants Marshes*, dont je parlerai plus longuement en racontant mon second passage. Tout le Condé, avec ses grands marais, n'est qu'un Elephant Marsh; mais je croyais alors que ce pays se bornait aux villages que j'avais traversés, quand, au contraire, la plaine qui le forme descend vers le sud pour se confondre avec cette large bande de marais.

A juger de la profondeur du lac par ces hautes montagnes, on pourrait la croire considérable, mais cette plage basse m'enlève cette illusion. Comme celui du Tanganika, le bassin du Nyassa peut être comparé, par sa configuration géologique, à un cratère démesuré; seulement le premier de ces cratères serait à demi rempli d'eau, tandis que le second n'en aurait que quelques pieds à peine.

Je passe brièvement sur les journées des 29 et 30 avril et sur celle du 1er mai, toutes uniquement employées à des ascensions et descentes successives dont le récit fatiguerait le lecteur. Le matin à 1400 mètres d'altitude, à 2000 mètres vers dix heures, de nouveau à 1500 mètres vers midi, tel est le bilan de chaque journée.

Il serait superflu d'ajouter que mes hommes se plaignent et, malgré le soleil, recommencent à craindre de laisser leurs os dans ces montagnes sans fin. Je passe mon temps à les houspiller et à les encourager. Dans le principe j'arrivais à leur faire croire que la montagne que nous gravissions était évidemment la dernière, mais le procédé s'est usé rapidement.

Les deux ou trois premières chaînes de ce massif courent nord et sud, parallèlement l'une à l'autre, mais plus loin cette disposition s'efface pour faire place à un chaos de sommets et de rampes auxquels il est impossible d'assigner une direction. Il est remarquable cependant que toutes les

pentes tournées vers l'est sont relativement douces, tandis qu'au contraire celles qui leur sont opposées sont d'une raideur excessive.

Sauf quelques bouquets dans les bas-fonds ou sur les plateaux, tout est déboisé; aussi le pays a-t-il un aspect désolé que n'ont pas les montagnes de l'Usagara. Un caractère commun à toutes ces chaînes, c'est la brume



Une vue lointaine du Nyassa.

intense qui couronne les sommets. Je note également que l'altitude moyenne de mes campements varie entre 1300 et 1500 mètres; or je campe toujours dans les endroits bas, les seuls où l'on soit assuré de trouver de l'eau, et cette altitude moyenne de 1400 mètres correspond, à peu de chose près, à l'altitude de l'immense plaine de l'Uemba qui se trouve immédiatement dans l'ouest. Puis-je conclure de là qu'à une époque plus ou moins reculée, ces bas-fonds n'étaient que le prolongement de la plaine en question et que ces diverses chaînes se seraient formées par voie de soulèvement? Je laisse à plus fort que moi le soin d'éclaircir ce fait.

Quant aux indigènes, ils sont rares dans ces parages escarpés : les villages que nous traversons se composent à peine de quatre ou cinq huttes,

dont les habitants s'enfuient toujours à notre approche, pour ne revenir qu'à la nuit, à moitié rassurés par nos protestations d'amitié.

Un jour, cependant, je reçus la visite de Moïna Missuku, le chef le plus important des environs. Vingt ou vingt-cinq hommes l'accompagnaient; c'était le plus gros parti d'indigènes que j'eusse rencontré depuis le Condé.

Missuku, car *Moïna* veut dire « chef », était un petit vieillard tout blanc. Il marchait courbé en deux, appuyé sur une longue lance; mais ses petits yeux mobiles et malins n'avaient encore rien perdu de leur finesse. Tout son peuple était chargé de poules; je commençais à m'effrayer d'avoir à répondre à un cadeau pareil, quand Missuku me tira d'embarras.

« Voilà mon cadeau », me dit-il en déposant à mes pieds deux maigres poulets de grain.

Et comme, suivant mon habitude, je lui en payais trois fois la valeur :

« Un grand chef comme toi ne peut se contenter d'un cadeau pareil : en voilà dix autres.

— Trop tard, mon ami, répondis-je : ces deux poulets me suffisent. »

Il y avait une chèvre et un mouton dans ce village : à aucun prix on ne voulut me les vendre, sous le prétexte que c'étaient les derniers représentants de la race à 100 lieues à la ronde; une belle occasion d'essayer un croisement!

La chèvre et le mouton réussiraient assez bien dans ces montagnes, si j'en juge par les rares spécimens que je rencontre. La chèvre est petite, mais grasse; sa vitalité et sa sobriété lui assureraient partout une existence facile, si les indigènes étaient moins insouciants et l'état de guerre moins constant. Le mouton, d'une nature plus délicate, se reproduit avec peine; il a, comme partout en Afrique, une queue grosse et charnue, qui est un manger excellent, mais malheureusement difficile à se procurer.

La façon de saluer de Missuku est un exercice de gymnastique des plus amusants, et je ne puis assister à cette scène burlesque sans rire de bon cœur. Arrivé devant moi, il s'étend tout de son long par terre sur le dos, frappe trois fois dans ses mains, se roule un peu sur le côté gauche, puis sur le côté droit, toujours en frappant des mains, se replace enfin en face de moi à genoux, assis sur ses talons, le buste incliné, les mains jointes. C'est dans cette attitude recueillie qu'il m'écoute parler, approuvant chacune de mes paroles de deux ou trois battements de mains, avant même qu'elles soient traduites par mon interprète.

Plus nous avançons dans l'intérieur, plus les marques de respect vis-à-vis du chef deviennent serviles. Nous retrouverons plus loin cette forme de salut, très peu modifiée, dans l'Uemba et chez les Vuaoussi.

Missuku avait déjà vu des Blancs; moins apeuré que ses pareils, il me donna volontiers quelques renseignements. Un peu plus loin dans le sud-ouest, nous devions, disait-il, trouver derrière les montagnes une plaine immense qui se prolonge à l'infini; enfin il m'assura qu'il se trouvait un Européen dans les environs. Tout était vrai, sauf la présence de l'Européen, que je ne devais pas rencontrer.

La plaine de l'Uemba nous apparaît effectivement, le 3 mai, du sommet



Les deux poulets de Missuku.

de la dernière chaîne. A 25 ou 30 milles l'horizon nous est fermé par une longue ligne de nuages bas. Jusque-là l'œil ne perçoit qu'une forêt immense, d'un vert sombre, uni, monotone, tachée par places de plaques jaunes aux endroits où les arbres font défaut. Au nord-ouest et au sud-ouest on aperçoit encore quelques contreforts de montagnes, mais devant moi c'est la plaine à perte de vue.

Trois heures de descente à pic, une heure de marche dans les grandes herbes de la plaine, et nous débouchons sur le village de Kiwanda, d'un aspect plus original que ceux que j'ai entrevus jusqu'à présent.

On n'aperçoit d'abord qu'un énorme buisson de 500 mètres de diamètre couronné de grands arbres; quelques cris étouffés s'en échappent, et nous donnent la certitude d'un centre habité, car, à vrai dire, on ne distingue ni une palissade ni un seul toit de hutte. Il est évident que les indigènes

sont habitués à voir des Blancs, autrement nous aurions déjà toute la population à nos trousses.

Sur la lisière, une petite rivière profonde sert de première défense. Le pont est un vieux tronc à un pied sous l'eau : nous le franchissons à grand'peine. Vingt-cinq pas encore dans un taillis herbu, rempli d'ordures, et nous nous heurtons à une palissade et à une porte étroite, qu'il va falloir élargir à la hache pour faire passer le bateau.

L'intérieur de la palissade défie toute description : qu'on s'imagine, si on le peut, une centaine de huttes et de greniers entassés en désordre dans un cercle de 100 mètres de diamètre. Les huttes, comme toujours, sont cylindro-coniques. Les greniers le sont également, mais de dimensions moindres ; le cylindre est plus allongé, il mesure seulement un mètre de diamètre et est supporté par des piliers d'un pied de haut, qui mettent le grenier à l'abri des rats. On circule dans ce labyrinthe par des rues tortueuses d'un mètre de largeur, où l'on marche, courbé en deux, sous le prolongement du chaume des toitures.

Il ne fallait pas songer à camper ; je m'installai dans une hutte.

La première visite que je reçus fut celle d'un grand diable, se disant au service de l'Ingresa qui habitait les environs. Il m'expliqua qu'il se trouvait une station appartenant à cet Européen à vingt minutes d'ici, au pied de la montagne. Son maître se trouvait à deux jours de marche, en train de creuser une route qui devait relier le Nyassa au Tanganika.

« Je n'ai pas le temps d'aller le voir, lui dis-je; mais je vais lui écrire. »

Je passai effectivement tout mon après-midi à faire ma correspondance : c'était la première occasion que je trouvais de donner de mes nouvelles en Europe, et l'on comprendra mon empressement à en profiter.

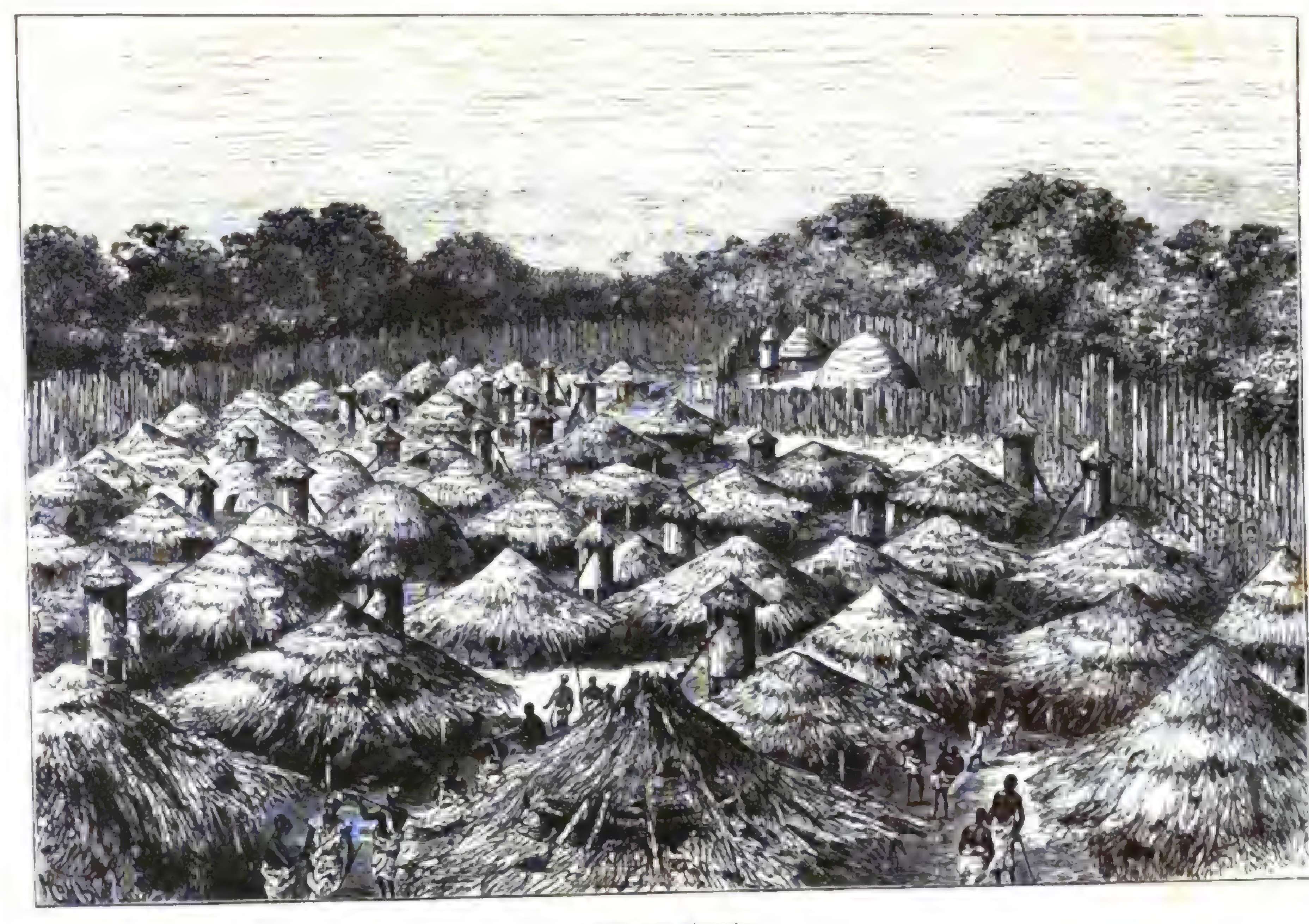
En quittant l'Europe, je savais bien qu'il y avait des Anglais sur le Nyassa, mais je ne me doutais pas de cette nouvelle voie de communication, pas plus que de l'existence, sur le lac, d'un vapeur qui mettait ses rives en communication avec Quilimane.

Entre autres renseignements, le Noir m'expliqua que la route en question était commencée depuis deux ans, mais qu'il n'y avait que 5 kilomètres de terminés, parce que la mort des deux premiers ingénieurs avait fait interrompre les travaux. Le troisième se portait bien encore, mais ne devait pas tarder à aller rejoindre les deux premiers.

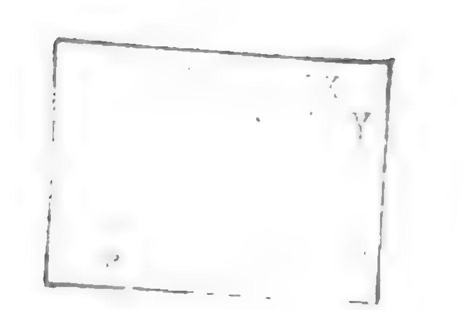
« Tous les Vuasungu meurent dans ce pays, me dit-il en concluant.

— Merci, mon ami!... »

Kamna m'arriva le soir dans un état d'exaltation où je ne l'avais encore jamais vu. Il revenait de la station anglaise.



Village de Kiwanda.



« Ah! buana, s'écria-t-il, tu ne croirais jamais à ce que je viens de voir : une maison! une vraie maison, comme à Zanzibar! des vaches dans une écurie! un jardin avec des choux, des carottes, des oignons.... Je voulais t'en rapporter, mais les Noirs qui la gardent sont des sauvages qui ne m'ont donné que deux poireaux.

— Leur as-tu dit que c'était un Blanc qui commandait la caravane?

— Oui; ils n'ont rien voulu entendre. »

Oh! délicieuse... cette soupe aux poireaux, après cinq mois de maïs et de sorgho.

Le lendemain, vers quatre heures, j'arrive à la station en personne. La situation en est superbe, au pied des montagnes, sur une petite éminence qui domine la plaine de l'Uemba, et à cheval sur un ruisseau limpide. La maison est une merveille de construction africaine, faite de beaux madriers bien équarris, cloisonnée avec des planches de caisses de conserves. La toiture, en chaume bien peigné, est d'une rectitude parfaite. Devant la véranda qui abrite la façade, un petit jardin plein de légumes d'Europe!... derrière, une grande cour où s'élèvent trois ou quatre huttes servant d'écuries et de logements.

Comme j'arrivais devant la maison, les trois cerbères qui la gardaient fermèrent aussitôt la porte. Je m'assis donc sous la véranda.

« As-tu un verre de lait à me donner, mon ami? dis-je à celui qui semblait investi du commandement.

— Non, nos vaches n'ont pas de lait.

— Donne-moi au moins un chou, quelques oignons.

— Rien! mon maître m'a défendu de rien donner à personne.

— Pas même à un Blanc?

— Pas même à un Blanc! »

La plaisanterie avait assez duré; sans rien dire, je pris ma canne et me dirigeai vers le jardin. Là je cueillis, pardon! je *volai* de mes blanches mains un chou, trois ou quatre poireaux et quittai la place sans même laisser une carte de visite.

Rentré au village, je déchirai toute ma correspondance et je résolus de partir le lendemain. Qui m'eût dit à ce moment que le hasard, un an plus tard, devait me ramener à cette même station, pour y trouver, cette fois, un gentleman de la meilleure compagnie[1]?

1. A la suite de cet incident, M. S..., alors propriétaire de la station, écrivit une lettre fulgurante qui fut reproduite dans le bulletin de la *Royal Geographical Society of London*. M. S... est mort; je n'ai donc pas à parler de lui. Mais la Société de Géographie de Londres me permettra de lui dire qu'elle aurait mieux à faire que de publier de pareils racontars. La lettre en question m'accuse

Avant de quitter Kiwanda, j'aurais encore bien des choses à noter, car il se produit ici un changement brusque dans la nature du pays et les mœurs des habitants; mais j'ai hâte de me remettre en route pour le Bangouéolo, le véritable but de mon voyage. J'ai déjà décrit le singulier genre de construction du village; notons la transformation qui vient de se produire dans l'armement des indigènes : plus une seule lance de jet, comme dans le Condé : rien que l'arc, la flèche et quelques rares boucliers; depuis l'Uzaramo, c'est la première fois que je les rencontre.

Ici les éléments mêmes allaient me donner le spectacle d'une transition brusque. Depuis le Condé, comme je l'ai dit, la massika avait beaucoup perdu de sa persistance et de son intensité; chaque semaine néanmoins amenait son contingent de grosses averses avec des éclaircies de soleil.

En arrivant ici, je croyais que la saison pluvieuse allait se traîner encore quelques semaines avant de s'éteindre tout à fait. Il n'en fut rien; à Kiwanda je reçus la dernière goutte d'eau de l'année, et les cinq mois qui suivirent se passèrent sans une seule averse, je dirais presque sans un nuage au ciel, phénomène particulier aux tropiques.

En laissant Kiwanda, je voulais piquer droit vers l'ouest; c'était ma route la plus courte, mais le chef du village m'en dissuada. Dans cette direction le pays était mort. Les rares habitants qui le peuplaient étaient cruels et devaient m'occasionner des ennuis sans nombre. Je remontai donc pendant quelques jours au nord-ouest, bien décidé toutefois à redescendre plus loin au sud du Chambézi, tant pour éviter un certain Kétimkuru, grand chef de l'Uemba, dont la réputation de brigandage ne me disait rien de bon, que pour fermer à mes hommes la route du Tanganika, dont le voisinage pouvait amener des désertions.

Si remplis de bonne volonté que fussent mes gars, je savais le cas qu'il fallait faire de ces têtes légères, et plus j'allais, plus je me pénétrais de cette vérité qu'on ne les avait bien en main que loin des routes battues; aussi tous mes projets tendaient-ils à m'en écarter le plus possible. Plût au ciel que les circonstances ne m'eussent jamais amené sur le Tanganika, où ma caravane devait se disperser un jour, après tant d'autres!

Les neuf journées qui suivirent mon départ, dès le 5 mai, ne furent signalées que par une série de marches forcées que rendit faciles le sol lui-même. Le pays était cependant assez vallonné, et nous campions toujours à la même altitude moyenne de 1400 mètres. Partout les bois s'étendaient à

« de faire la traite des noirs, de maltraiter les indigènes », etc., etc. La vérité est que M. S. . était jaloux de me voir le devancer au Bangouéolo.

LAC TANGANIKA

Karéma

Mpala

Kapufi

L. MOERO

Mlunda

CAZEMBE

Kapera

Kabunda

Mambone

Kitumkuru

Mkewe

M B A

Grande plaine de

L. BANGOUELO ou BEMBA

Chambezi

B I S A

Kawende

Mirambo

Kinama

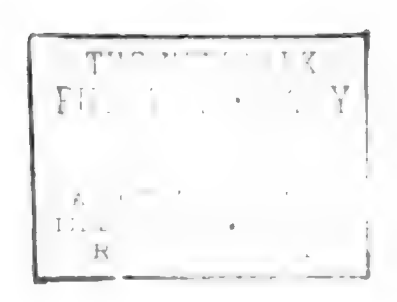
Mohoseo

Mambotouta

Kalassa

VUAKISSA

Kilambo
Mort de Livingstone



l'infini avec de beaux arbres dans les endroits frais, mais ils étaient généralement clairsemés, rabougris, obstrués de hautes herbes, ou quelquefois de clairières marécageuses.

Presque chaque jour nous traversons un village, où nous campons. Tous sont bâtis sur le modèle de Kiwanda, et, quand ils ne sont pas naturellement défendus par une rivière, ils ont leur palissade entourée extérieurement d'un fossé large et profond.

La population est relativement douce et bienveillante, mais abrutie par le voisinage de Kétimkuru, dont les razzias continuelles la terrorisent. « Nous avions autrefois, disent les indigènes, des bœufs, des chèvres, des moutons, mais Kétimkuru nous a tout pris. »

Les noms des chefs sont étranges, c'est Kuipoca, Kuiwesa, Pounda, Moïna, Poumba, Tosikey. Ils sont évidemment de la même race que les Vuaemba, qu'ils redoutent tant; mais, loin de Kétimkuru, ils ont cru pouvoir se déclarer indépendants, et cependant ils payent de force le hongo annuel qu'ils ne veulent pas payer de bonne volonté. Tous font parade de cette demi-indépendance qui leur est chère. A peine, en avançant, entendais-je parler quelquefois d'un certain Moïné Muiva, qui doit probablement sa notoriété ou son importance au grand nombre de fusils qu'il possède.

J'arrive le 13 mai chez Moïné Muiva : depuis deux jours trois chefs escortés de leur peuple se sont mis à la remorque de ma caravane, convoqués qu'ils sont pour une grande réception que me prépare le chef dans son village. Hier ces sauvages m'ont donné le spectacle d'une curée dégoûtante, sur le cadavre, vieux de trois jours, d'un buffle trouvé dans la brousse et à demi mangé par un lion.

Contre toutes les règles d'Afrique, le village nous apparaît à 300 mètres avant notre arrivée. Les environs immédiats ont été défrichés pour la culture. Près de la porte, au sommet de huit à dix longues perches, grimacent des crânes humains, encore couverts de lambeaux de chair, noirs, calcinés et dont les exhalaisons malsaines se mêlent à celles des ordures dont le sol est couvert.

La palissade est double; double encore est le fossé creusé tout autour, doubles enfin les troncs d'arbres qui servent à le franchir. Aussi l'entrée n'est-elle par le fait qu'un long boyau, où sont pratiquées trois portes que l'ennemi doit enlever successivement avant de se trouver dans la place.

A l'intérieur, les huttes sont moins entassées que dans les villages précédents; aussi vais-je installer mon camp sur une petite place, au centre, chose que je ne fais jamais, par crainte du feu.

La résidence de Moïné Muiva peut avoir 600 mètres de diamètre et con-

tenir deux cents à trois cents habitants; mettons-en quatre cents aujourd'hui en l'honneur de mon arrivée. Accolée au côté nord de la palissade, se trouve une seconde enceinte circulaire qui, pour le moment, sert de résidence au chef et à sa famille, mais qui en cas d'attaque pourrait servir de dernier retranchement aux habitants. Ceux-ci ont du moins quelques notions industrielles. Sous un hangar mal couvert, je vois un ouvrier en train de forger des fers de lance et même du fil de fer, parfaitement laminé. L'enclume est un gros bloc de granit; le marteau, une masse informe de fer, non emmanchée, mais, chose curieuse, très bien trempée. Le foyer est attisé par des soufflets, dont les bouts, en très bonne argile cuite, résistent parfaitement au feu. Quant au soufflet lui-même, il se compose de deux outres en peaux de chèvre, dont les extrémités inférieures sont fixées au tuyau. Un enfant, accroupi entre les deux, agit alternativement sur l'un et l'autre par un mouvement vertical du poignet pour produire la ventilation.

Un autre a pour mission de faire du charbon; d'un grand feu de bûches, il retire de temps à autre un tison, l'arrose pour l'éteindre, en détache le charbon, morceau par morceau, et vient le jeter sur la forge, tout chaud et tout humide.

Plus loin je rencontre une vieille femme occupée à extraire du fil de la feuille grasse d'un cactus. Par un battage prolongé, elle arrive à détacher des fibres les substances étrangères qui les retiennent entre elles. Le fil ainsi obtenu est soyeux, résistant, mais employé seulement comme bracelet, vu la longueur de la fabrication.

Les plus industrieux néanmoins sont encore mes hommes. J'avais, ce soir-là, donné à Farraji une paire de jambières pour la réparer. Lui voyant à la main une aiguille toute tordue qu'il était obligé de redresser à chaque instant sur une pierre, je lui demande des explications.

« Buana, me dit-il, sur ce cuir résistant je cassais toutes les grosses aiguilles. Il n'en restait plus que deux : alors je les ai fait rougir au feu pour enlever la trempe, et maintenant elles ne peuvent plus se casser. »

Des plus simples, ce procédé, me dira-t-on : encore fallait-il le trouver. A l'école de ces gens-là, nos soldats et nos matelots prendraient de bonnes leçons de débrouillage.

Le 14 mai, le lendemain de mon arrivée, était le jour assigné pour la réception que me réservait Moïné Muiva. Vers une heure, ses chefs vinrent me prévenir que Sa Majesté m'attendait. Rien, depuis mon arrivée, ne pouvait faire supposer autre chose que le plus cordial accueil; je m'y rendis donc sans armes, avec huit ou neuf hommes seulement.

Moïné Muiva m'attendait au fond d'une large cour entourée d'une palissade, au côté d'une petite hutte. Sa Majesté était assise sur un tronc d'arbre dissimulé sous des amas de tapis et d'étoffes de couleurs voyantes; à ses pieds, par terre, un autre tapis; sur ses épaules, une couverture rouge; enfin, sur son auguste tête, un parasol qu'Elle tenait de la main gauche.

Son peuple était massé en deux groupes, laissant entre eux un espace vide, où je vins m'asseoir sur une chaise, à 50 mètres en face de Moïné



Entrée du village de Moïné Muiva. (Voir p. 221.)

Muiva; à ma droite étaient cinquante hommes armés de vieux fusils, à ma gauche cent cinquante autres armés de flèches, tous accroupis et silencieux. Je distinguai enfin près du chef, négligemment accroché à la palissade comme un torchon, le cadeau d'étoffe que je lui avais envoyé la veille.

Deux interprètes chargés des communications naviguaient entre nous deux, saluant chaque fois en se roulant sur le dos, sur le ventre, et frappant des mains. Après dix minutes de ce manège, nous avions à peine fini de nous dire bonjour, quand la voix du chef lui-même se mit à tonner avec des accents colères :

« Msungu, me dit-il, regarde tous ces fusils, tous ces guerriers, cette grande ville, tout cela est à moi. Tous les villages que tu traverses depuis un mois sont ma propriété. Tu te figurais peut-être Moïné Muiva un de ces chefs de rien comme tu en rencontres tous les jours. Regarde ces riches

cadeaux que m'ont faits les caravanes arabes, et dis-moi si je puis me contenter des chiffons que tu m'as envoyés hier. »

Cette conclusion, jointe au coup d'œil qu'offrait Moïné Muiva sous son parasol, était bien ce que j'ai vu de plus comique dans mon voyage. Mes hommes riaient si fort que je dus me lever. malgré les murmures de l'assistance, indignée de ce sans-gène.

En rentrant, je lui renvoyai un nouveau cadeau et demandai à le voir d'un peu plus près. Il me fut répondu que le très puissant Moïné Muiva avait une peur atroce de mon visage blanc : que depuis quinze jours il était sur le qui-vive, sur le point d'être massacré par son peuple ; que sa terreur commençait à tourner à la folie, et que ma seule approche le frapperait d'un coup mortel.

Le soir, il me fit dire de partir au plus vite, ce dont je fus enchanté.

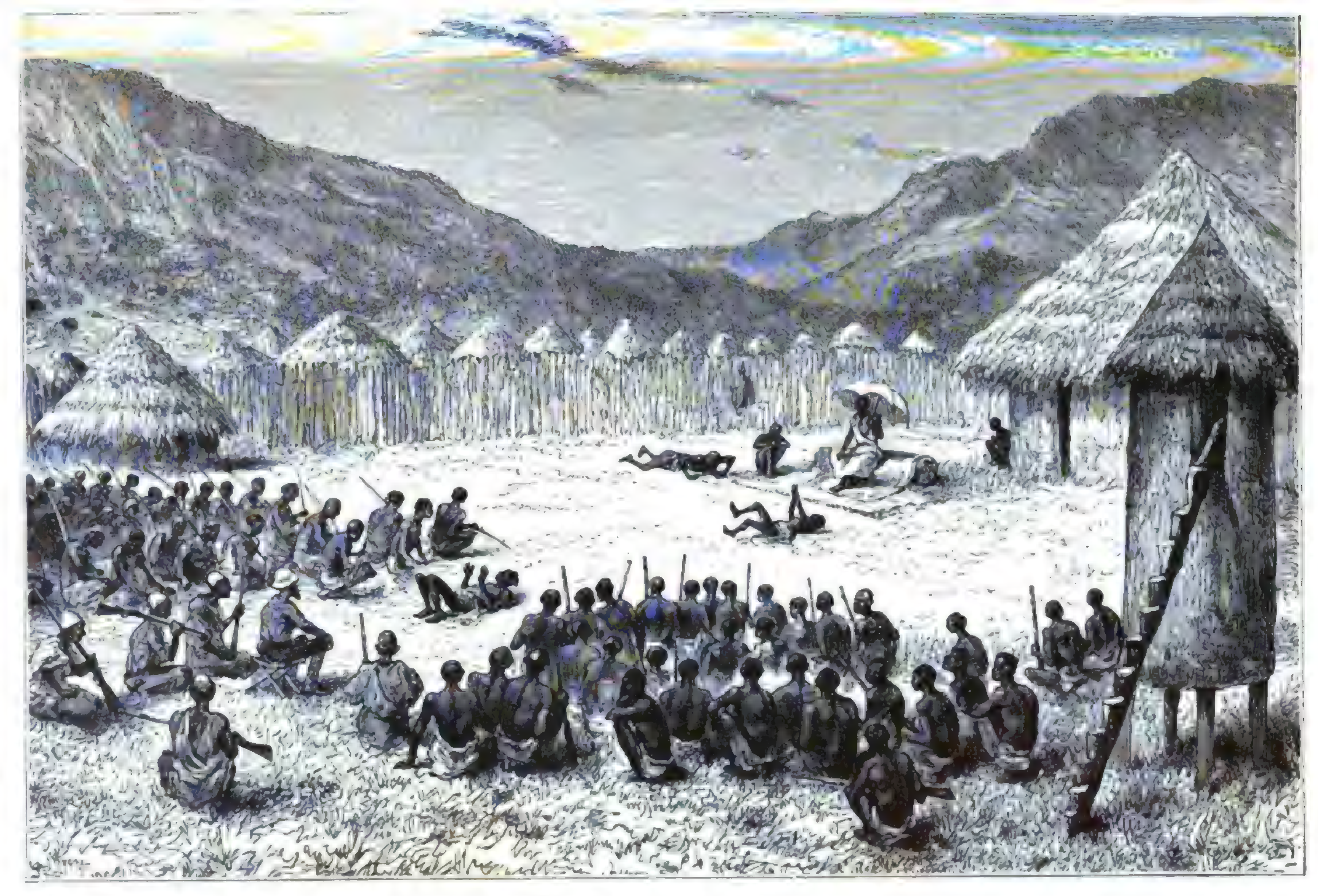
Ici, plus encore que les jours précédents, la population ne parle qu'avec terreur des Vuaemba. Leur cruauté, disent-ils, est sans pareille ; ils coupent les mains, le nez de leurs prisonniers de guerre, leur arrachent les yeux. Continuellement en guerre avec tous leurs voisins, les Vuaemba ne doivent faire qu'une bouchée de ma caravane.

J'avais jusqu'alors conçu l'espoir d'éviter cette tribu farouche en inclinant vers le sud, et d'atteindre ainsi directement le Bisa ; mais le Bisa n'existe plus depuis l'an dernier : Kétimkuru l'a dévoré tout entier, et l'Uemba s'étend maintenant sur les deux rives du Chambézi jusqu'à l'infini ; je suis obligé de le traverser. On me représente ici le Chambézi comme courant au sud-ouest. Je vais donc le suivre dans le sud, à deux jours de marche de ses rives marécageuses. Kétimkuru, se trouvant assez loin vers le nord, n'entendra peut-être pas parler de mon passage, et mieux vaut n'avoir affaire qu'aux sous-chefs de ce terrible potentat.

Le 16 mai, deux jours après avoir quitté Moïné Muiva, nous faisions notre entrée dans l'Uemba.

Nous avions passé la nuit dans un petit village misérable caché au plus profond d'un bouquet de bois épineux, au centre d'un marais. Jamais encore je n'avais été obligé de déployer tant de diplomatie pour trouver des guides. Deux sauvages montés sur de longues jambes s'étaient enfin laissé convaincre, bien décidés à nous lâcher en pleine brousse ; aussi avais-je chargé mon avant-garde de les surveiller.

Nous courions au sud-ouest dans un beau sentier bien uni, bien tracé, tantôt sous de grands bois, tantôt à travers d'immenses plaines vertes marécageuses, dont Livingstone a déjà parlé et dont je parlerai longuement plus tard. Tout à coup, émue de pressentiments étranges, ma caravane



Réception chez Moiné-Muiva.

se mit à marcher dans un ordre et un silence effrayants : on eût dit que nous courions à quelque désastre. Vers dix heures, mes guides me montrèrent avec terreur dans le bois deux ou trois ombres noires qui défilaient comme des antilopes.

« Les Vuaemba! s'écrient-ils. Ils nous ont vus; nous allons être massacrés! »

A midi je campais sur les bords d'une petite rivière dont le lit était hérissé de roches granitiques noirâtres. Trois ou quatre indigènes sortirent des grandes herbes qui nous entouraient. Il n'était pas besoin d'aller les chercher, comme dans les montagnes du Condé; ils se présentèrent résolument, l'air arrogant, hautain, et à peine intimidés par mon visage pâle.

« D'où venez-vous? demandèrent-ils, où allez-vous? Est-ce qu'une caravane tombe ainsi dans l'Uemba sans prévenir? Qui vous a amenés ici? »

A force de fureter du regard, ils découvrirent à ce moment mes deux malheureux guides, à moitié cachés derrière un arbre. Un cri de rage s'éleva aussitôt, et ils se précipitèrent sur eux, l'arc bandé : je n'eus que le temps de m'interposer avec quelques hommes.

Une heure plus tard, mes deux guides reprenaient, sous bonne escorte, la route de leur village. Une fois délivrés de leurs ennemis, les Vuaemba devinrent plus conciliants; le soir, au nombre d'une vingtaine, après la première excitation causée par mon arrivée, ils se tenaient tout ahuris devant moi et mes fusils.

Ils m'expliquèrent que sur les frontières du royaume les Vuaemba ne construisent pas de villages. Toujours en camp volant, ils s'installent seulement pendant la saison des pluies pour cultiver un peu, et le reste de l'année ils passent leur temps à faire des excursions sur les territoires voisins. Muirua, leur chef direct, demeurait tout près d'ici. Il devait déjà être prévenu de mon arrivée, et m'envoyer cette nuit même un chef pour me faire savoir ses intentions. Nul doute au reste qu'il ne m'accordât la permission d'entrer dans l'Uemba, car Kétimkuru aimait beaucoup à voir les caravanes dans la contrée.

Effectivement, le lendemain, au point du jour, m'arrive un chef chargé de la part de Muirua de me conduire chez lui; à mesure que nous avançons et bien qu'il n'y ait aucun village, une foule bruyante se joint à nous. Ce sont tous des gens solides, bien taillés, mais maigres et osseux. Comme dans l'Uhéhé, ils sont très querelleurs, mais, au demeurant, ne me sont pas plus hostiles que dans ce dernier pays. Leur chef se montre plein d'égards et de ménagements; il a peur que je ne revienne sur mes pas, quand au contraire je ne demande qu'à pénétrer plus avant dans

l'Uemba, pour fermer la route du retour à mes hommes, péniblement impressionnés par ce tumulte dans un pays inconnu d'eux.

On nous fait camper au bord d'une *éponge* sur la lisière d'un fourré bas, en plein puri. Muirua, me dit-on, est campé à proximité; mais comme il n'y a pas d'eau chez lui, il vaut mieux pour moi rester ici.

L'après-midi ne fut qu'un long exercice de patience, employée à contenir les indigènes, dont l'arrogance croissait avec le nombre. D'où venaient tous ces bandits? Il m'était impossible de m'en rendre compte, car je n'avais pas encore vu l'ombre d'une habitation. Ils vivent dans la brousse par petits groupes comme des fauves, cultivent néanmoins un peu, car nous trouvions à acheter quelques vivres.

Vers le soir j'arrivai à captiver un peu leur attention en leur parlant du Bangouéolo, auquel ils donnent le nom de Tanganika. L'aperçu que je leur donnai du cours du Chambézi, du lac lui-même, de la Louapoula, les plongea dans un étonnement profond. L'un d'eux était allé jusqu'au lac, et, tout fier d'une connaissance qui le rapprochait de moi, il se déclara immédiatement mon ami et fit taire les autres. Mes hommes écoutaient ces renseignements avec avidité; c'était la première fois que nous entendions parler de la *Grande Eau*; ils n'avaient jamais bien cru à l'existence d'un autre lac que le Tanganika et le Nyassa, et l'espérance de voir flotter le bateau ailleurs que sur leurs épaules les ranimait un peu.

Comme je campais, Muirua me fit savoir qu'il attendait mon cadeau. Je répondis que j'attendais le sien. Avec les peuplades turbulentes, je savais déjà qu'il faut le prendre de haut, si l'on ne veut pas être écrasé. Contre mon attente, un peu plus tard je recevais quoi?... une pintade! Muirua ne me demandait en échange que deux fusils, un baril de poudre, plus une bonne provision d'étoffes et de perles.

Je renvoyai un cadeau, qui me revint le soir, refusé avec indignation.

Pressé d'en finir, et jugeant aux dispositions de mes hommes qu'une désertion en masse allait se produire, je changeai mes batteries et me décidai à une démarche personnelle. Le lendemain je me présentai au camp de Muirua dès les premiers rayons du soleil, à cette heure glacée dans l'Uemba où le cri du coq s'entend à travers les brumes qui flottent sur les bois.

Cinq huttes assez bien construites, mais sans défenses, s'étalaient sur une esplanade, au milieu de la brousse; au-dessus des taillis qui les entouraient apparaissaient quelques têtes de maïs ou de sorgho. Des indigènes, grelottant dans leurs vêtements d'écorce, se montraient sur le seuil:

d'autres, accroupis devant un pauvre feu d'herbes, fumaient leurs grosses pipes à grand renfort de toux.

Muirua avait trop envie de me voir pour me faire attendre. Je vis bientôt sa large personne essayer de se frayer un passage par la porte basse qui servait d'entrée à sa tanière, et s'affaisser plutôt que s'asseoir devant le feu. Je n'aperçus d'abord qu'un ventre obèse, à moitié couvert de lambeaux



Arrivée au camp de Muirua.

d'étoffe rouge; un plus ample examen me fit découvrir au-dessus une paire d'yeux intelligents et pleins d'expression. Sans aucun doute, ma démarche l'avait flatté, et il se montra de bonne composition.

« J'ai ordre, me dit-il, d'adresser à Kétimkuru toutes les caravanes qui entrent dans l'Uemba.

— Comment, lui répondis-je, veux-tu que je traverse le Chambézi? Mes charges sont trop lourdes pour les pirogues, et monter mon bateau est un trop long travail.

— Puisque tu veux aller à l'ouest, vas-y, me dit-il à la fin. Je viens précisément de recevoir un cadeau de mon ami Mkéwé, et c'est une façon de le lui rendre que de lui adresser une caravane comme la tienne; mais tu n'iras pas loin dans cette direction : si ta caravane n'est pas pillée par Mkéwé, elle le sera par Marukutu, qui est un peu plus loin. »

Puis il me présenta deux hommes de Mkéwé qui retournaient chez eux et devaient me servir de guides. Les deux gredins se jetèrent à mes pieds



Le gros Muirua sur les épaules d'un esclave.

pour protester de leur dévouement et recevoir leurs étoffes avant que je fusse dans la brousse et à leur merci.

Muirua tenait à me reconduire jusqu'à mon camp, qui n'était qu'à 3 kilomètres. Il fit la course à cheval sur les épaules d'un esclave, qui ne cessa de trotter tout le temps. L'étiquette aussi bien que l'obésité de Muirua nécessitaient ce moyen de locomotion.

Nous trouvâmes, en arrivant, le camp levé, suivant mes ordres, et ma caravane en file indienne.

« Oh! Msungu, s'écria Muirua à la vue de mon bateau et de mes caisses,... tu ne m'avais pas dit que tu portais tant de richesses. Il faut rester un jour de plus pour me montrer tout cela. »

Ma caravane s'ébranlait; j'avançai à la hâte pour en prendre la tête, laissant le pauvre homme tout déconfit.

CHAPITRE XII

Le plateau de l'Uemba. — Les éponges et les fourmilières. — Éléphants et buffles. — Chez Mkéwé. Abandon du kropatchek. — Départ. — Restitution du kropatchek.

Avant de nous engager plus avant dans l'Uemba, je veux donner un aperçu du plateau sur lequel nous nous trouvons, d'autant plus que pendant les cinq mois qui vont suivre, l'aspect du pays variera fort peu.

Définissons auparavant ce mot d'*éponges* que j'ai déjà prononcé et qui rend trop bien certains caractères géologiques de la plaine du Chambézi pour que je néglige de m'en servir.

Livingstone a donné le nom très caractéristique d'éponges à de longs marais qui du nord au sud coupent toute la surface de la plaine du Chambézi, en s'infléchissant vers cette grande rivière par une pente à peine accusée. On dirait un immense système d'irrigation qui draine tout le pays vers un seul réservoir, servant de source au fameux Congo. J'ai rencontré ces éponges à l'ouest du Bangouéolo, courant alors est-ouest pour se jeter dans le Louapoula ; je les ai rencontrées encore entre le Tanganika et le Nyassa, affectant toujours les mêmes caractères, et toujours espacées avec une régularité frappante.

L'éponge peut mesurer de 200 mètres à 1 kilomètre de large sur une longueur indéterminée ; son aspect est celui d'un vallon couvert d'herbes courtes, et dont les pentes, parfois à peine sensibles, se rejoignent dans un ruisseau limpide. La végétation flottante qui revêt ces pentes est faite de petites racines enchevêtrées, se présentant tantôt sous la forme d'une large plaque de gazon qui s'ébranle tout entière sous l'effort du pied, tantôt sous celle de mottes de tourbe, baignées dans un liquide boueux et noirâtre, souvent recouvert d'une couche d'oxyde de fer à l'aspect huileux.

Dans toute son étendue l'éponge suinte, même au plus fort de la saison

sèche; l'eau a peine à se frayer un passage dans cet enchevêtrement de racines comprimées et serrées comme un tissu; aussi semble-t-elle stagnante et n'arrive-t-elle que parfaitement filtrée au ruisseau qui sert de réceptacle. Ce dernier roule généralement une eau claire et limpide sur un sable fin, qui n'est sans doute que le prolongement de la couche imperméable, que l'on touche facilement de la canne sur les pentes, à un pied au-dessous de la végétation flottante.

C'est un travail fastidieux que la traversée de ces marais; encore peut-on s'estimer heureux quand un troupeau d'éléphants ne vous a pas précédé dans le sentier boueux, car ce sont alors des chutes continuelles dans des trous profonds, chutes préjudiciables à la marche et à la conservation du matériel.

Les éponges sont séparées entre elles par des bouquets de bois légèrement surélevés qui mesurent de 5 à 10 kilomètres d'épaisseur. Telle est la régularité d'alternance du bois et des éponges, que mes hommes en sont bien vite arrivés à compter la longueur de la marche par éponges, comme nous compterions par lieues en Europe. Nous en traversons en moyenne trois ou quatre par étape.

Sur la lisière de l'éponge, encore imprégnée d'humidité, le bois est généralement touffu, ombragé de grands arbres du plus bel effet; mais derrière ce rideau nous entrons au milieu de petits arbres malingres ou simplement dans des taillis. Par endroits même la forêt cesse complètement pour faire place à de petites clairières tapissées d'un gazon fin, vert d'eau. Ailleurs la roche nue est presque toujours composée d'hématite brune, concrétionnée ou globulaire, sur laquelle le pied résonne comme au-dessus d'un caveau. Partout le minerai de fer abonde sous des formes diverses.

Il reste à parler des fourmilières des termites ou fourmis blanches, qui sont assez nombreuses sur cette immense étendue de terrain pour en faire le caractère typique de ce pays. Le termite, certes, peuple tous les sous-sols des contrées que j'ai traversées depuis la côte; mais, nulle part encore, je n'avais vu leurs constructions atteindre des proportions aussi gigantesques. Le sable, les marais, rien n'arrête ces petites bêtes actives et industrieuses, et je me demande, en vérité, pourquoi certaines d'entre elles se donnent la peine de construire des habitations, quand partout à côté on n'a qu'à soulever les pierres pour en trouver des nichées.

Leur architecture varie à l'infini; leurs nids ont tantôt l'apparence d'un gros champignon, tantôt celle d'un tertre boursouflé d'un pied et demi; les plus communs et les plus étonnants aussi forment un cône

haut de 3 à 4 mètres sur 10 mètres de diamètre à sa base. Tous les 200 mètres, le sentier contourne quelqu'un de ces monticules ; sur les bords du Chambézi inondé je n'avais pas d'autres campements.



Une fourmilière.

Enfin, à la chasse, ces tertres, couronnés de grands arbres, m'étaient journellement d'un grand secours pour m'approcher du gibier en rampant. Que sont les huttes indigènes à côté de ces travaux gigantesques? Qu'est

l'indigène lui-même sur cette immense étendue de l'Afrique, si l'on songe que pour une hutte on compte des milliers de ces fourmilières!

Je reviendrai plus loin sur la proverbiale puissance de destruction de la fourmi blanche; qu'il me suffise de dire aujourd'hui que le seul moyen de se mettre à l'abri de ses pinces, c'est de changer de camp tous les jours, comme je le fais en ce moment.

Ainsi donc, de grands bois alternant avec les éponges, ces grands bois semés eux-mêmes de fourmilières, tel est, dans ses lignes générales, l'aspect de la plaine du Chambézi, avec des variantes bien entendu, car on rencontre aussi quelquefois des collines de 80 à 100 mètres formant de petites chaînes boisées, et quelques rivières assez larges, dont je parlerai plus tard. J'ajoute que l'altitude moyenne de la plaine est de 1 400 mètres, qu'elle s'infléchit doucement sur la Louapoula jusqu'à 1 000 mètres, et remonte jusqu'à 1 600 vers la ligne de faîte qui sépare le sud du Tanganika du nord du Nyassa. Ceci posé, je reviens aux quatre jours de puri que ma caravane va traverser pour aller de Muirua chez Mkéwé.

Pendant la première marche, aux environs de Muirua, nous rencontrons quelques autres camps d'une importance moindre, mais toujours aussi perdus au plus profond de la brousse. Par crainte des fauves, les indigènes environnent quelquefois les deux ou trois huttes qui le composent d'une haute palissade de 20 mètres de tour seulement, au travers de laquelle on voit les habitants accroupis, fumant leurs grosses pipes et parqués comme des Esquimaux au Jardin d'Acclimatation.

A mesure que nous avançons, le sorgho et le maïs deviennent plus rares, et, quelque prix que j'y mette, j'ai bien souvent de la peine à m'en procurer pour ma table. Mes hommes se contentent de farine d'ulési, sorte de graine âpre et fade qui, dans les plus mauvais jours de disette, n'a jamais pu passer par mon gosier. L'ulési va devenir pendant des mois leur nourriture exclusive; comme toutes les mauvaises herbes, elle pousse sans culture, et les indigènes, peu délicats, aiment mieux cette plante que le sorgho, qui demande quelques soins.

Leurs champs sont d'ailleurs ouverts à tous les vents; aussi, pour les protéger contre les buffles et les sangliers, élève-t-on simplement au milieu, comme défenses, de petites huttes perchées sur de hauts pilotis, qui servent la nuit d'abris aux enfants.

Dans ce pays étrange où le puri domine, la question des vivres va devenir mon plus gros souci; une alimentation substantielle est nécessaire à cette rude existence de porteur, et devant l'insuffisance des denrées je m'apprête à rendre la chasse aussi fructueuse que possible.

Cette première journée n'amène que la découverte d'un gros parti d'éléphants qui, à notre approche, se perd au trot dans le fourré; avec Hassani nous le suivons deux heures sans succès; force m'est, au retour, de faire abattre une de mes vaches pour ranimer mon monde épuisé.

Les éléphants ont dû passer une heure ou deux, contre leur habitude, autour de l'endroit où nous avons campé, une belle clairière ombragée de beaux arbres sur les bords d'une *éponge*. Rien ne peut donner une idée de l'état de dévastation dans lequel ils ont mis la forêt; les petits arbustes encore debout ne présentent plus que des troncs dégarnis de feuillage; autour des



Invasion de rhinocéros. (Voir p. 236.)

grands arbres à rameaux bas, c'est un abatis de branches et de feuilles, broyées comme par une meule; partout le sol est jonché de troncs de 30 centimètres de diamètre, renversés d'un seul coup d'épaule, et entraînant avec leurs racines une muraille de terre végétale, fouillée elle-même par la trompe des monstres. Les Noirs m'assurent que l'éléphant ne se sert de ces racines que pour se nettoyer les dents. Je crois d'autant plus volontiers à cette nouvelle preuve de propreté de l'animal que dans ses laissées, à peine digérées, on ne trouve guère que des feuilles broyées.

Les buffles hantent également ces parages en grand nombre, et leurs

larges pistes fraîches me font d'autant plus regretter de n'avoir pu ce jour-là me procurer un peu de venaison. Toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion, mes hommes font provision de ces larges crottins desséchés, dont ils se servent pour cuire la chaux mélangée au tabac qu'ils mâchent. Le manque de bétel et de noix d'arec est pour eux une véritable privation, si j'en juge par la peine qu'ils se donnent à cuire cette chaux, un des quatre ingrédients de la chique de Zanzibar. Les coquilles terrestres, assez nombreuses dans le sentier, leur fournissent le calcaire nécessaire pour la confectionner, et avec la bouse de buffle ils arrivent à la cuire en deux heures de temps, tandis qu'avec du bois ils ne pourraient y arriver qu'en construisant un véritable four.

La marche du lendemain fut marquée par un incident où pour la deuxième fois le rhinocéros m'infligeait la bredouille. Aussi ai-je gardé à cet animal une dent qui peut rivaliser avec sa corne, car c'est le seul en Afrique qui m'ait joué de ces tours qu'on ne peut jamais faire payer.

Comme nous arrivions à un carrefour, son grognement sauvage éclata sur ma droite à quelques pas de moi. Avec Wadi-Combo je m'avançai un peu dans cette direction; puis, la piste semblant se perdre loin du sentier, je revenais en tête de ma caravane, quand des cris d'effroi éclatèrent dans l'arrière-garde. Arrivé sur les lieux, je trouvai tout mon monde bouleversé et dispersé dans la brousse. Les caisses, les charges d'étoffes gisaient par terre pêle-mêle; deux hommes blessés essayaient de reprendre leurs sens entre les bras de leurs camarades.

« Faro! Faro! » criaient-ils d'un air consterné.

La brute avait changé de direction et s'était lancée sur le sentier, furieuse, si brusquement que dix de mes hommes avaient été culbutés. Au reste, les blessures se réduisaient à de fortes contusions.

Hassani, ce soir-là, parvint à décrocher un buffle, dont la viande n'arriva qu'au milieu de la nuit.

Le 20, comme nous allions camper, nous rencontrâmes dans le sentier un gros serpent assez curieux. Les guides, qui me précédaient de quelques pas, l'avaient trouvé engourdi, au pied d'un vieux tronc mort, et l'avaient cloué au sol avec une lance.

Ainsi immobilisé, il avait redressé verticalement son cou effilé; à un pied de terre sa tête plate et triangulaire tournait horizontalement et lentement, dardant à tour de rôle sur chacun de nous ses yeux fascinateurs, tandis que sa langue fine caressait ses lèvres. Quand on s'en approchait, ses yeux s'allumaient comme des charbons, et les indigènes poussaient des cris d'effroi en m'assurant qu'il allait cracher. Le corps, long de 3 mètres, est,

à son fort, à peine plus gros que le poignet : le triangle de la tête a 4 centimètres de côté. Le cou est mince et allongé; la peau, fine et luisante, est un lacis de petites écailles qui sur la tête prennent l'aspect d'une carapace de tortue. Les crochets sont solidement armés, enfin la glande salivaire située sur la mâchoire inférieure est grosse comme deux noisettes.

Nos guides essayèrent plus de dix flèches sans réussir à l'atteindre; j'eus la chance de lui couper le cou de ma première balle. On m'assure que ce serpent s'accroche aux branches des arbres qui dominent le sentier, prêt à mordre la première proie qui se présente ou à lui cracher aux yeux. Les indigènes, très friands pourtant du python, dédaignèrent sa chair, parce qu'ils la supposaient empoisonnée.

Les kirangozis, qui pendant ces trois jours avaient exercé ma patience de la plus cruelle façon, s'égarèrent ce soir-là dans la brousse, et, le 21, pour arriver chez Mkéwé, je fus réduit à filer à contre-pied la piste de quelques indigènes qui cherchaient du liber de miombo pour faire des vêtements.

A un kilomètre du village je rencontrai un parti bruyant de guerriers de Mkéwé, déguisés en Rougas-Rougas. Il fallait, me crièrent-ils, avant d'entrer, envoyer un beau cadeau à leur chef, pour lui prouver que je ne venais pas faire la guerre.

Moitié de gré, moitié de force, j'allai camper à 500 mètres du village. Je prévoyais de grosses difficultés chez Mkéwé; j'installai donc un boma solide sur une petite éminence qui commandait tous les environs. Des sons de tam-tam m'arrivaient d'un gros bouquet de verdure en contre-bas: c'était la résidence de Sa Majesté. Tout autour, à un kilomètre à la ronde, je ne voyais que des champs en friche sur un terrain assez accidenté.

La première journée se passa assez tranquillement. Dans son désir de me voir, Mkéwé avait fait semblant d'accepter mon cadeau d'étoffes. Le soir j'allai lui rendre visite à son village avec huit hommes, armés de revolvers soigneusement cachés dans leurs chemises. Cet appareil pacifique, dont il n'était certainement pas dupe, le plongea un instant dans l'incertitude, mais ce fut l'affaire d'une seconde.

« Comme il est blanc! s'exclama-t-il.

— Comme il est blanc! » répéta la foule.

Il fallut relever mes manches, ouvrir ma chemise, mais, craignant de les voir aller jusqu'au pantalon, je coupai court et brusquement à leur curiosité.

Le boma de Mkéwé, installé sur une île touffue, rappelle par l'entassement désordonné des huttes celui de Kiwanda; seulement dans une

seconde enceinte circulaire, spécialement affectée aux esclaves du chef, s'en trouve une troisième, ne contenant qu'une seule hutte, celle de Mkéwé lui-même.

Mkéwé a une quarantaine d'années; gros et gras comme tous les chefs de l'Uemba, qui ne vivent que de pombé, il est vêtu d'un nombre incalculable de bracelets de grosses perles rouges qui lui couvrent la poitrine, les bras et les jambes; au-dessous d'un abdomen rebondi, un morceau d'étoffe également rouge est jeté avec négligence sur ses jambes; la figure est légèrement peinte de même couleur; les yeux, pleins de finesse, sont sournois et faux. Il est assis le dos appuyé à la palissade; une centaine d'indigènes armés d'arcs ou de vieux fusils à pierre font le cercle, accroupis autour de lui. Un orchestre, composé de six tambours et de trois chanteurs, hurle et beugle les louanges du chef sur un mode impossible à rendre.

Je note dans la foule quatre ou cinq hommes mutilés, soit du nez, soit des oreilles. Ceux qui battent du tambour n'ont plus que le pouce à chaque main; enfin les trois eunuques qui chantent ont les yeux arrachés.

« Tu arranges bien tes sujets, dis-je à Mkéwé en lui montrant tous ses infirmes.

— Oui, me répondit-il en riant, ça leur apprend à toucher à mes femmes.

— Et que fais-tu à ces dernières quand elles sont coupables?

— Je les fouette seulement, parce qu'une femme sans nez, sans oreilles ou sans mains n'est plus bonne à rien. »

Malgré un air dur, farouche et méfiant, c'est un beau type que celui de l'Uemba. La taille moyenne est de beaucoup supérieure à celle de mes hommes; le buste est amaigri, le ventre légèrement proéminent, la jambe longue et fine. On devine des gens habitués à courir le puri. Les yeux très fendus, ainsi que la bouche, leur donnent quelque ressemblance avec la race jaune.

Leurs coiffures et leurs tatouages se refusent par leur confusion à toute description. Ils ont comme armes l'arc et la flèche, outre quelques vieux fusils; comme vêtement, une petite peau de singe, ou mieux un large morceau d'étoffe de liber, et aussi des étoffes de la côte, apportées ici par des caravanes de Vunyamuézi qui viennent jusque dans ces parages pour se fournir d'esclaves.

Ces caravanes de Vunyamuézi m'expliquent à présent l'existence dans ces pays perdus de fusils, de balles, de poires à poudre, fait qui m'étonnait d'abord, car seules les caravanes d'Arabes de Quiloa parviennent quelquefois ici, et il n'en passe pas une tous les quinze ans. On sait combien les

Vunyamuézi sont nomades; si je rappelle ce fait, c'est que j'en ai rencontré dans l'Uemba à deux ou trois reprises différentes et quelquefois complètement installés. Ils fuient, prétendent-ils, la guerre trop fréquente dans l'Unianembé, ce qui ne les empêche pas d'être aussi bataillards que les Vuaemba.

Mkéwé ne m'avait pas fait un mauvais accueil. Je commençais à avoir confiance en lui, quand, le lendemain matin, un de ses msagiras vint me trouver.

« Mkéwé, me dit-il, se déclare ton ami pour la vie si tu veux lui donner tes deux plus beaux fusils (mon big-gun et mon kropatchek) avec un de ces petits fusils qui se mettent dans la poche. Afin de te bien prouver l'importance qu'il donne à un pareil présent, Mkéwé vient d'ordonner à son peuple de ne plus vendre de vivres à ta caravane jusqu'à ce qu'il ait les deux fusils. »

Vers le soir, n'ayant rien reçu, les msagiras revinrent à la charge, armés et nombreux. Ils avaient évidemment ordre de nous intimider.

« Qu'est-ce que ce Blanc vient faire chez nous? s'écriait le chef avec des accents d'énergumène. Une caravane qui n'achète ni vivres ni esclaves ne peut avoir que des intentions de guerre! Pourquoi tient-il tant à ses fusils, au point d'en refuser deux à notre chef? Si c'est la guerre, qu'il le dise, nous sommes prêts : c'est notre métier à nous autres. »

Et, comme j'éclatais de rire à toutes ces déclarations de guerre dont je commençais à être saturé :

« Msungu, reprit-il plus posément, tu as tort de rire. Connais-tu bien ta situation ici? D'abord tu ne peux prendre le village d'assaut (c'était vrai). Dans le sud tu n'as que du puri, car nous avons, l'an dernier, mangé tous les habitants. Dans l'ouest, encore le puri; puis, au bout, Marukutu, qui sera plus exigeant que Mkéwé; jamais une caravane n'est sortie entière de chez lui. Dans le nord tu as le Chambézi, qui a trois jours de large. A l'est, enfin, tu connais le puri que tu viens de traverser. Dans tous les cas ton monde avant deux jours va crier la faim, et, si tu veux fuir, tu seras obligé d'abandonner ton bagage. »

Toutes ces fanfaronnades impressionnaient vivement mes hommes.

Avec vingt-cinq Européens bien armés j'aurais été parfaitement tranquille ici, mais le Zanzibarite n'a pas la crânerie de nos soldats. J'en ai cité quelques-uns de solides, mais leur bonne volonté était entravée par la masse des pagazis. Effrayés dans l'Uhéhé, ils devaient l'être bien davantage dans cette solitude de l'Uemba, qui ne leur laissait même plus la ressource de la fuite. D'ailleurs tout acte de violence m'aurait pris beaucoup

de temps, et je ne pouvais oublier le vrai but de mon voyage, le Bangouéolo, où je devais arriver le plus vite possible pour une foule de raisons.

Hassani tua un buffle ce soir-là. Le lendemain je me présentai en personne chez Mkéwé avec vingt hommes. On me refusa l'entrée du village; je dus conférer à la porte.

« Je souhaite que tu sois mon ami, me dit Mkéwé, mais pourquoi me refuser ces deux fusils? Je ne veux pas te les prendre de force, je désire que tu me les remettes toi-même dans la main comme un cadeau de bonne amitié. Que viens-tu faire chez moi? Peut-être viens-tu pour me piller? Tu es un grand sultan en Europe, j'ai vu ça à ta figure, puis tu transportes trop de richesses (mes caisses) pour être un Blanc ordinaire. Il faut me faire un cadeau digne de toi, et, quand les caravanes passeront, je leur ferai voir ces deux fusils en leur parlant du grand chef que j'ai reçu. »

Comme on le voit, partout la diplomatie est l'art de mentir habilement et avec des formes.

« Je ne veux pas faire la guerre à Mkéwé, mais bien m'attirer son amitié. Je ne suis pas un sultan, je suis un simple msagira envoyé par mon roi pour voir où va la grande rivière. Quant aux fusils, ils m'ont été prêtés par mon sultan : je ne puis m'en défaire. Que dirait Mkéwé à un de ses chefs qui aurait donné son propre bien à un étranger? J'ai d'autres fusils à moi dans la caravane, je suis prêt à t'en donner un; mais ces deux-là, jamais! »

La conférence se prolongea pendant une heure et je regrette d'avoir à écourter la dialectique serrée de mon adversaire. En le quittant :

« Tu as beaucoup de *manenos* (discussion), lui dis-je; moi, je n'en ai qu'un : jamais tu n'auras mes fusils.

— C'est bien, répondit-il, j'attendrai que tu aies assez faim pour me les donner. »

A quoi bon m'étendre sur ces discussions sans fin dont le seul souvenir me révolte? J'étais pressé de partir, d'avoir des guides et des vivres; le 25 au matin je dus céder, et, la rage dans le cœur, j'envoyai à Mkéwé mon kropatchek, mon fusil de prédilection, la meilleure de mes armes. Dans un élan de générosité Mkéwé m'avait fait grâce de mon big-gun.

L'arrivée du fusil au village fut saluée d'une salve de coups de feu, et Mkéwé, maintenant mon ami, accourut en toute hâte pour voir mon bateau. Comme il était flanqué de tout un peuple en armes, je le priai de laisser ses fusils à la porte : après une longue délibération, il consentit à entrer avec dix fusils seulement, les chiens rabattus.

Cette fois encore j'essayai de l'entreprendre pour rentrer en possession de mon arme. Jamais je n'avais fait tant d'efforts pour être éloquent et persuasif ; je mettais à ses pieds la moitié d'une charge d'étoffe, des kilogrammes de perles rouges. Mkéwé m'écouta une demi-heure sans sourciller.

« Msungu, me dit-il en partant, tu as beaucoup de manenos aujourd'hui ; moi, je n'en ai qu'un. Je t'ai dit : « je veux ce fusil », et je l'ai. »



L'orchestre de Mkéwé dans le camp de M. Giraud.

Il me fit parvenir, le soir, 10 kilogrammes d'un sel qu'il récolte dans le sud de ses États. C'était toute sa provision.

Sur son ordre, dans l'après-midi, l'orchestre vint dans mon camp faire son charivari habituel. Les tambours ont la forme de petits barils de 25 litres, ils sont suspendus au cou et le porteur frappe alternativement des deux côtés avec ses moignons. Pour s'accompagner dans leurs chœurs, les eunuques portent en main des hochets semblables à ceux que l'on donne chez nous aux enfants ; enfin, tout en chantant ou tambourinant, les figurants se dandinent lourdement sur leurs jambes, à la façon des ours. Ce mélange de tam-tam, du bruit saccadé des hochets, joint à ces voix de châtrés, à ces accents tirés de cordes vocales tendues à se rompre, est d'un effet sauvage indescriptible. Nos grands musiciens ne trouveront jamais dans le mode mineur des accents

qui rendent mieux la tristesse, la misère et le deuil qui planent sur tout l'Uemba.

Le Msungu vient de loin;
Que ce voyage soit heureux!

disaient les malheureux en râlant, la face congestionnée, les yeux injectés de sang, les muscles du cou raidis par des efforts surhumains.

Mon ami Mkéwé, en causant, m'avait dit, à trois reprises différentes, que jamais il ne me permettrait de continuer au sud-ouest dans la direction de Marukutu. Il était en guerre avec ce chef et se faisait scrupule de lui envoyer une caravane aussi belle que la mienne. Un Vunyamuézi installé ici depuis longtemps me dit aussi tant de mal de Marukutu que je me décidai, bien à contre-cœur, à changer ma route.

« Marukutu, me dit cet homme, est plus mauvais que Mkéwé ; il a deux fois plus de fusils, et toutes celles de nos caravanes qui vont chez lui sont pillées et réduites en esclavage. Du reste, dans le sud du lac tu ne trouveras jamais de quoi nourrir une caravane comme la tienne, et si tu échappes à Marukutu, tu tomberas un peu plus loin dans les mains de Moincoirémfumu, qui ne vaut guère mieux.

« Dans le sud du Chambézi, loin de Kétimkuru, dont ils sont séparés par la grande rivière, tous les sultans se déclarent indépendants et abusent des puris qui les entourent pour piller les caravanes. Mkéwé est encore le meilleur de tous ; aussi venons-nous quelquefois chez lui.

Tu as deux routes qui longent le Chambézi sur chaque bord, mais tu y mourras dans les marais: ces rives ne sont habitées que par des Rougas-Rougas, qui t'attaqueront chaque jour. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de traverser le Chambézi et de lier amitié avec Kétimkuru, qui n'est pas un mauvais homme. La traversée de la rivière sera pour toi un rude travail, mais Kétimkuru te donnera de bons guides pour te conduire au Bangouéolo. »

Ce Vunyamuézi n'avait pas intérêt à mentir, et toutes les considérations qu'il faisait valoir me décidèrent à passer chez Kétimkuru, malgré le grand détour auquel m'obligeait cette nouvelle route.

Le 24 mai je quittai la maudite ville de Mkéwé avec deux guides, pour piquer droit sur le Chambézi. C'était pour moi un véritable crève-cœur de laisser en arrière mon kropatchek ; aussi ne pus-je me défendre devant un msagira de traiter Mkéwé de voleur, ajoutant que je dirais à Kétimkuru la façon dont il m'avait traité, et que j'emploierais tous les moyens en mon pouvoir pour rentrer en possession de mon arme, paroles imprudentes. mais qui, par un hasard heureux, allaient me servir.

Cette première marche du 24 fut longue : tous nous avions hâte de mettre des lieues entre nous et ce bandit de Mkéwé, qui pouvait nous arrêter tant que nous serions sur son territoire.

La plaine s'étend devant nous à l'infini, semée çà et là de larges clairières marécageuses desséchées ou de bouquets de bois, sans autres accidents de terrain que les fourmilières et les larges et profondes empreintes d'éléphants qui, pendant la dernière massika, ont défoncé le sentier.

Comme nous allons camper vers midi, je me lance sur une belle piste de buffles. En moins d'un quart d'heure je les rejoins derrière une fourmilière bien située sous le vent, d'où je peux les observer deux minutes avant d'envoyer ma balle. Dans un silence profond, à peine interrompu par le bruit des mâchoires et coupé de temps à autre par un reniflement étouffé, une vingtaine de bêtes broutent tranquillement. Seul un vieux mâle, plus rapproché de moi, me regarde la corne basse, l'oreille droite, les naseaux fumants. Il pressent un danger et par deux fois il fait demi-tour en secouant sa large encolure, puis il reprend son immobilité. Trois veaux gambadent sans souci dans le milieu; à droite, à l'ombre d'un grand arbre, deux des brutes dorment d'un sommeil léger. Tous, le dos noir, la peau lisse et tendue, reluisent au soleil comme des boucliers d'acier bruni.

La brise du sud-est était fraîche; j'étais en plein sous le vent, retenant ma respiration. Mes deux hommes, étendus par terre derrière moi, gardaient un silence de mort. Mais, malgré tout, le troupeau prit l'éveil. Les cornes se tournèrent de mon côté. A 30 mètres je plantai une balle de mon big-gun derrière l'épaule de l'adulte le plus proche.

La poursuite du blessé dura près d'une heure et demie, mal armé que j'étais d'un mousqueton Gras. Tous les 500 mètres, la bête, épuisée, s'arrêtait en me faisant face, n'offrant d'autre but à mes mauvaises balles de plomb que sa large encornure. Je ne l'achevai qu'au dixième coup.

Je rentrai au camp furieux. A la suite de cet incident, la perte de mon kropatchek m'apparaissait déjà comme une catastrophe,... quand j'aperçus mon cher fusil lui-même sur les épaules d'un msagira qui approchait, escorté de quelques autres.

Arrivés devant ma hutte avec cet air arrogant qui les caractérise, mes bandits ne tardèrent pas à changer d'allure en s'apercevant que les deux guides n'étaient pas au camp, car ils étaient allés avec mes hommes chercher la venaison ; les quatre nouveaux venus, en vrais sauvages, conclurent tout de suite que je les avais fait massacrer.

« Msungu, me dit le chef en s'agenouillant devant moi et frappant des mains, nous sommes envoyés par Mkéwé pour te dire qu'il regrette ce qui

s'est passé. Tu l'as traité de voleur en le menaçant de la colère de Kétimkuru ; il ne veut pas que tu emportes de lui une mauvaise opinion, et nous sommes chargés de te remettre ton fusil.

— *Mongo!* (mensonge) », fit Kamna, qui, à trois pas de là, tout en fourbissant ses casseroles, ne perdait pas un mot de la conversation.



Restitution du kropatchek.

Mensonge, sûrement ; mais, en attendant, je tenais mon kropatchek, et du diable si on me l'eût repris. Au retour des deux guides, le msagira retrouva tout son aplomb et revint à ma hutte pour m'expliquer le véritable objet de sa mission.

« Mkéwé, dit-il, ne veut pas avoir de manenos avec Kétimkuru. Il te renvoie ton fusil ; mais, si tu le gardes, j'ai ordre d'emmener demain matin tes deux guides. Tu te débrouilleras tout seul, si tu le peux, dans les marais du Chambézi. »

Ces guides étaient pour moi une affaire de vie ou de mort. Ce que je

dirai demain du Chambézi le fera comprendre mieux qu'une page d'explications. Aussi recommençais-je à désespérer de me tirer de là. Décidé cependant à tout pour garder mon arme, je fis appeler le msagira à la nuit noire.

« Si tu veux gagner un beau cadeau, lui dis-je, voici ce que je te propose : demain tu retourneras chez Mkéwé avec un présent superbe que je te donnerai pour lui. Tu lui diras que je ne puis décidément pas me séparer de mon fusil, et que je préfère lui en payer dix fois la valeur en étoffe. Je sais que Mkéwé n'acceptera pas ce cadeau, mais cette négociation me donnera deux jours de répit, qui me suffiront pour passer le Chambézi.

— C'est ma tête, Msungu, que tu me demandes, car Mkéwé me la fera certainement couper si je rentre sans le fusil.

— Oui, mais le cadeau vaudra peut-être bien que tu risques ta tête. »

Il en jugea ainsi, car, sur le coup de minuit, le pacte était scellé par le bris d'une paille dont chacun de nous tenait une extrémité.

CHAPITRE XIII

Les marais du Chambézi. — Traversée de la rivière. — Chez Kétimkuru. — Un boma de marchand d'esclaves. — Aley et Kétimkuru. — Chasses. — Cultures de l'Uemba. — Un chasseur tué par un éléphant. — Départ.

En quittant le camp, le 25, nous abordâmes un immense marais, que nous ne pûmes franchir qu'en neuf heures de marche avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Au nord, comme dans l'est et dans l'ouest, le pays est si uniformément plat que partout cette profondeur d'eau, de 50 centimètres, reste la même. Couvert de joncs courts et clairsemés, l'immense marais a l'aspect d'une prairie. On ne voit d'autres arbres que ceux qui poussent sur les fourmilières, mais ces dernières sont si nombreuses que les arbres ont de loin l'aspect d'une forêt, dans laquelle nous croyons entrer et qui toujours fuit devant nous.

L'eau n'a pas d'autre courant que celui que lui imprime ma caravane en pataugeant. J'estime à 20 kilomètres la largeur de ce long *elephant marsh*, qui n'est autre que la rive du Chambézi, inondée même en cette saison. Le sentier, à peine indiqué par quelques joncs couchés, est d'un tracé rectiligne qui ajoute à la monotonie de cette marche fatigante. Les plus heureux sont les porteurs du bateau, qui ont mis les sections à flot et s'en servent comme de brouettes pour se traîner à tour de rôle. Pour la première fois, n'ayant plus rien à porter, ces pauvres gens s'amusent comme des enfants.

A trois heures, les guides nous apprennent que nous sommes sur le Chambézi. Entre la rivière et le marais que nous venons de traverser se trouve une langue de terre basse qui mesure 100 mètres de longueur.

Dans une malheureuse hutte, deux indigènes végètent avec leurs femmes et leurs enfants ; ce sont les premiers individus que nous rencontrons

depuis deux jours. Tout autour, quelques pieds de sorgho baignent dans l'eau. Au nord je n'aperçois qu'un océan de joncs serrés, épais, et à 2 kilomètres un long rideau de broussailles qui ne sont en réalité que des fourmilières. Était-ce là le Chambézi? Les trois jours qu'il fallait pour le traverser s'expliquaient donc enfin.

« Tire des coups de fusil, me disent les guides, et les pirogues rallieront en foule des environs. »



Les sections du canot servant de brouettes.

Il en vint six, si étroites, si frêles, que chacune d'elles ne pouvait porter à la fois plus d'un homme et sa charge; chaque voyage allait prendre au moins trois quarts d'heure.

Je fus saisi ce soir-là d'un profond découragement, compliqué de coliques atroces, que me valaient l'humidité et mon peu de confort sous ma hutte misérable. En trois jours réussirai-je vraiment à atteindre l'autre rive? Pendant ces trois jours, l'armée de Mkéwé ne sera-t-elle pas sur mes talons? Et mes hommes qui n'ont plus un gramme de farine! Et les guides qui me rançonnent, sans parler des piroguiers qui demain vont en faire autant!

Sur la première pirogue qui arriva le lendemain, j'expédiai un de mes chefs pour explorer cette rivière, dont je ne pouvais me faire une idée. Une heure après, Tuakalire venait, avec des nouvelles assez rassurantes.

« Maître, j'ai atterri sur l'autre rive, ou plutôt sur des fourmilières

inondées. C'est tout puri, comme ici, mais j'ai rencontré là quatre hommes, deux hommes de Kétimkuru et deux d'Aley (un négrier de Zanzibar), qui cherchent notre caravane depuis un mois sur les bords de la rivière. Ils viennent d'envoyer un des leurs demander une armée à Kétimkuru, qui ne pensait pas que tu eusses jamais pu passer chez Mkéwé. »

Cette attention de Kétimkuru me toucha profondément. Son influence ne s'étendait malheureusement pas sur la rive gauche, et pour trois jours encore j'étais à la merci de Mkéwé.

« Quant à la rivière, ajouta Tuakali, je suis resté une demi-heure dans les joncs ; au milieu seulement, nous avons traversé cinq bras, larges de 50 mètres, pleins d'hippopotames et très profonds. Le bateau, chargé, ne pourra jamais franchir les bas-fonds en moins d'une journée : quant aux vaches, il n'y faut pas songer. »

Sur les quatre bêtes qui me restaient, j'en fis abattre deux immédiatement, conservant les deux autres pour tâcher de corrompre l'armée de Mkéwé, car je ne doutais pas qu'elle ne dût me tomber sur le dos avant la fin de ma corvée. Ensuite je réussis à faire passer dix hommes qui devaient installer un camp solide sur l'autre rive. Pour plus de sûreté, je leur avais donné mon kropatchek, que je ne sentais pas solide entre mes mains tant que j'étais sur la rive gauche du Chambézi.

Dans la journée du 27, à force de patience, le bateau et cinquante hommes furent portés sur l'autre rive. Chacune des sections, traînée à la remorque, avait pris un temps infini. Ordre était donné de les monter sur la rive droite pour venir à notre secours en cas de complication, quelle que fût du reste la difficulté de traverser les joncs.

Les exigences des piroguiers augmentaient d'heure en heure. Je leur avais déjà donné dix fois la valeur de ce qu'ils me demandaient dans le principe. Toute menace était inutile, et si j'avais manifesté ma colère, hommes et pirogues se seraient éclipsés dans les joncs et j'aurais perdu une heure à les ramener.

Sur la rive gauche, le nombre des indigènes croissait à mesure que celui de mes hommes diminuait. Le 28, à trois heures, je restais seul avec cinq hommes choisis, dont Farraji, Hassani et Wadi-Combo.

Je prévoyais bien que les bandits attendaient ce moment pour me jouer quelque vilain tour : mais, comme il ne me restait ni étoffes ni perles, je ne pouvais deviner ce qu'ils allaient inventer. Ils étaient maintenant au nombre de vingt, dont six piroguiers. On avait battu le rappel à dix lieues à la ronde, et toute la population amphibie des environs s'était ralliée.

Les six pirogues étaient alignées sur la vase; couchés à l'avant, nous

faisions face à la côte, où se démenaient les braillards. Les piroguiers, debout au milieu de l'embarcadère, refusèrent de pousser, comme je m'y attendais.

« Msungu, me dit le chef, tu nous laisses deux vaches à remettre à Mkéwé. Nous ne voulons pas assumer sur nous cette responsabilité, car,



Les six revolvers s'abattirent à la fois.

si elles meurent, Mkéwé nous fera couper la tête. Dis que tu nous les donnes et nous les mangerons : sinon les piroguiers ne partiront pas.

— Je vous ai dit, bandits, que je laissais ces deux vaches à Mkéwé pour payer un fusil que je lui dois, et je n'en rabattrai rien : poussez, ou je tire! »

Les six revolvers s'abattirent à la fois (mes fusils étaient amarrés dans les pirogues) et, comme par enchantement, les pirogues glissèrent sur la vase.

Ma pirogue, la plus belle des six, longue de 5 mètres, était, je me le rappelle, si étroite, si contournée, que je dus, pour me coucher au fond,

me chavirer sur les côtés. On jugera de sa stabilité par ce fait que, étant atteint de vomissements, les efforts que ceux-ci me coûtaient me mirent trois fois en danger de tomber à l'eau, danger conjuré du reste immédiatement par l'habileté simiesque de mon piroguier.

L'action du soleil sur un cerveau déjà surchauffé par les vexations des indigènes m'avait valu une de ces insolations si meurtrières en Afrique, qui ont presque toujours les mêmes causes, quand l'usage de l'alcool ne se met pas de la partie. Les rares indispositions dont j'ai souffert pendant mon voyage me sont toujours venues dans des circonstances analogues.

La traversée dura une demi-heure, pendant laquelle je ne vis guère que deux hautes murailles de joncs, à travers lesquelles mon tronc d'arbre glissait comme une anguille. Les trois bras de rivière que nous rencontrâmes dans le milieu ne mesuraient guère chacun que 25 mètres de largeur, sur une profondeur d'au moins 7 mètres. Chaque fois que nous débouchions dans l'un d'eux, trois ou quatre têtes d'hippopotames s'immergeaient doucement. Mais nous arrivâmes sans encombre.

J'estime à 2 kilomètres la distance que nous parcourûmes ainsi d'une rive à l'autre, s'il y a réellement des rives. Partout le courant est à peine sensible, et je doute que ces rivières, bien que profondes, soient navigables sur une longue étendue. Même en supposant ces cours d'eau libres jusqu'au Bangouéolo, il ne peut manquer de se produire à leur surface des amas d'herbes marines et de joncs qui, balayés pendant la massika, se reforment à la baisse des eaux.

J'avais, depuis la côte, campé dans bien des endroits étranges, jamais dans une situation aussi précaire que celle-ci. D'une immense nappe d'eau profonde d'un mètre et à la surface de laquelle les herbes ne paraissaient plus, sortaient un nombre incalculable de fourmilières coniques, toutes couronnées de grands arbres. A leurs sommets, mes hommes s'étaient installés par groupes de trois ou quatre, autour d'un mauvais feu de bois vert, pour écarter les moustiques. Ils occupaient une superficie de 500 mètres. Était-ce là vraiment la rive droite du Chambézi? ou n'étions-nous encore qu'au milieu de la rivière?

Aussitôt arrivé, j'interrogeai les envoyés de Kétimkuru et d'Aley. Les deux premiers me répétèrent ce que m'avait dit Tuakali : Kétimkuru, ayant appris par des chasseurs d'éléphants mon passage à Kiwanda, avait envoyé à ma rencontre des escouades dans toutes les directions. Trois fois elles étaient rentrées chez lui sans trouver trace de ma caravane : trois fois il les avait renvoyées. Enfin, quatre jours auparavant, ayant appris que j'étais chez Mkéwé, elles avaient détaché un homme pour demander des



Marais et fourmilières.



secours à Kétimkuru, sachant bien qu'on ne séjourne pas impunément chez les sultans du sud du Chambézi. Kétimkuru, me disait-il, me préparait une réception royale. Il voulait à toute force voir un Blanc avant de mourir.

Les Zanzibarites envoyés par Aley, après s'être acquittés de leurs salams, me firent part du dénuement complet dans lequel se trouvait leur maître. Il avait acheté tant d'ivoire et d'esclaves, qu'il ne lui restait plus une pièce d'étoffe pour retourner à la côte ; il comptait sur moi pour se ravitailler. Ils me confirmèrent de plus que Kétimkuru n'était pas un mauvais homme et que je n'aurais qu'à me louer de ses procédés envers moi.

La marche du 29 et une partie de celle du 30 s'effectuèrent dans le même marais, avec de l'eau jusqu'aux genoux. Mes hommes ont depuis donné le nom de lac à cette immense étendue de marécages qui s'étend, je crois pouvoir l'affirmer, jusqu'au Bangouéolo et, dans tous les cas, au sud de ce dernier lac. Mon hypsomètre marquait ici 1390 mètres d'altitude. Depuis Kiwanda il n'était guère monté au-dessus de 1440; je croyais parfois qu'il était détraqué.

Pendant les trois marches suivantes nous rentrâmes dans le puri, peuplé de lions, de buffles et d'éléphants.

Le 2 juin seulement nous traversâmes quelques campements qui sont comme les faubourgs de la capitale de l'Uemba. Dans la dernière heure de marche qui nous en séparait, les champs de maïs et de sorgho devinrent très nombreux. Nous approchions évidemment de quelque grand centre.

L'entrée fut un véritable triomphe. Pour fêter Kétimkuru aussi bien que leurs camarades de la caravane d'Aley, mes hommes brûlèrent plus de deux cents cartouches, exercice toujours très dangereux avec l'habitude qu'ils ont d'exécuter leurs salves en abaissant leur canon vers le sol. Les Zanzibarites d'Aley n'étaient que six ou sept. Tous se séparèrent de la foule pour venir me baiser la main, à la façon arabe. Ce ne fut pas sans émotion que je vis leurs longues chemises blanches : à la distance où j'étais alors, c'était encore quelque chose qu'un souvenir de la côte.

Tout un coin du village avait été préparé pour recevoir ma caravane. Je m'installai dans une belle hutte, la plus propre et la plus centrale.

Par son étendue, par le nombre de ses cases, bien plus que par celui des habitants, la capitale de l'Uemba a bien l'importance que lui donnent tous les indigènes des environs. Les quatre ou cinq cents huttes ou greniers qui la composent s'éparpillent en forme de couronne, autour d'une palissade qui clôt la résidence de Kétimkuru, et sur une pente douce qui va se perdre dans une rivière marécageuse.

La surface totale du village peut être d'un kilomètre carré; aussi les habitants ont-ils reculé devant la construction d'une palissade circulaire, qui leur serait cependant d'un grand secours pour les abriter des fauves, très nombreux aux environs. Dans le nord-est de la ville sont trois bomas, l'un assez considérable, appartenant à Aley, les deux autres propriétés de princes du sang, plus ou moins fils de Kétimkuru.

Le boma central de Kétimkuru est à lui seul un véritable village et, dans le cas d'une attaque, pourrait servir de refuge à toute la population. Il est ceint sur tout son pourtour d'un fossé profond et d'un talus en contrescarpe appuyé à la palissade. Sur les branches les plus élevées de cette dernière grimacent, comme d'habitude, quelques crânes humains.

L'usage arabe voulant qu'on ne rende visite au voyageur que lorsqu'il est reposé, je fis demander à Aley de venir me voir le plus tôt possible: j'attendais de lui une foule de renseignements.

Je comptais trouver en lui un de ces Arabes de Zanzibar qui, quoique Noirs comme Tippo-Tippo, ont néanmoins le vernis de politesse et les formes correctes des Musulmans en général; mais sa seule apparition démentit mes conjectures. Je n'avais plus affaire qu'à un Noir sordide et crasseux, auquel, en fait de manières, les derniers de mes hommes eussent rendu des points. Depuis j'appris qu'Aley était un ancien esclave de l'Uemba qui, emmené la chaîne au cou, il y a quelque dix ans, avait réussi à inspirer confiance à son maître, un des plus riches Arabes de Zanzibar, et revenait ici tous les cinq ans pour trafiquer d'ivoire et d'esclaves. Sa figure osseuse et dure, ses yeux faux et méchants, ses allures empruntées et obséquieuses, en faisaient un type accompli du négrier, et son riche costume arabe, qu'il portait avec la gaucherie d'un indigène, accusait encore davantage la laideur de cet antipathique personnage.

Aley se montra cependant disposé à me servir, et sur ses conseils j'adressai à Kétimkuru six belles étoffes riches, ainsi qu'un orgue de Barbarie, que je gardais pour les grandes circonstances.

Pour la première fois dans ce voyage mon cadeau fut accepté sans récriminations; Kétimkuru me faisait supplier seulement de lui faire voir mon bateau le plus tôt possible, et, comme il ne pouvait sortir de chez lui avant que j'y fusse allé, je dus le lui faire porter.

Vers trois heures il me fit dire qu'il était prêt à me recevoir. Son boma peut mesurer 500 mètres de diamètre. Autour d'une large cour centrale et concentrique au boma, s'élèvent plusieurs huttes séparées entre elles par des palissades. Les unes servent de résidence aux nombreuses femmes du chef; les autres, vides maintenant, ont été habitées par les deux cents esclaves

capturés dans la dernière guerre du Bisa et vendus à Aley. Dans un coin est un parc pour le bétail.

Aux deux extrémités de la cour se dressent deux huttes : l'une de dimensions ordinaires, mais très coquette et d'un grand fini de travail ; l'autre gigantesque pour l'Afrique, haute de 12 mètres sur près de 20 mètres de diamètre à la base ; elle sert de magasin.

Deux ou trois cents hommes accroupis et silencieux forment un large cercle autour de Kétimkuru, assis lui-même sur une de ces lourdes caisses



Boma central de Kétimkuru.

carrées, aux encognures garnies de cuivre, dans lesquelles les Arabes serrent le plus précieux de leurs bagages.

A gauche de Sa Majesté est une sorte de créature obèse, sans formes à force d'être grasse, et affaissée bien plus qu'assise par terre ; il me la présente comme sa femme légitime. A droite un enfant porte une pipe énorme dont la calebasse mesure 80 centimètres de longueur sur 30 centimètres de diamètre, et de laquelle Kétimkuru tire de temps à autre une longue bouffée de fumée. Je viens m'asseoir sur ma chaise tout près de lui, ce qui lui cause d'abord un sentiment de crainte, presque aussitôt réprimé.

Comme tous les chefs de l'Uemba, Kétimkuru est obèse, mais sa haute

stature, quand il est debout, corrige un peu ce défaut. A l'instar de Mkéwé, il était couvert de perles rouges de la tête aux pieds. Dans les traits principaux de cette figure bouffie et pleine de bonhomie, je notai un regard fin et perçant qui s'arrêta sur le mien sans sourciller : fait que je constatais pour la première fois dans ce voyage. Il mit bien cinq minutes à me dévisager, sans prendre la peine de répondre à mes questions.

« Ce Msungu, dit-il à la fin, n'a pas l'air d'un mauvais homme. Il est jeune : l'Ingresa (Livingstone) était vieux.

— Comment se fait-il, lui dis-je, que tu sois le premier à me parler de l'Ingresa ? Quand il a passé ici, tout le monde a dû le voir.

— Il y a bien longtemps de cela, répondit-il ; je n'étais qu'un enfant. Moamba, qui était chef alors, vient de mourir. (Or Kétimkuru accusait quarante-cinq ans ; cette remarque lui en eût donné à peine trente.) Depuis cette époque tout l'Uemba s'est remarié, beaucoup sont morts : les villages ont changé trois fois de place. L'Ingresa était un brave homme. Il parlait beaucoup du Msungu (Dieu), que nous ne connaissons pas, nous autres Noirs. Il prétendait qu'il n'avait qu'une femme : est-ce que tu ferais de même ?

— Certainement, dis-je : les Blancs n'ont point d'esclaves. »

Ici un éclat de rire général : je me gardai bien de dire que je n'étais pas marié : pareil aveu m'eût perdu, non seulement dans l'estime des indigènes, mais dans celle de mes hommes.

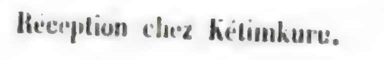
« Il y a longtemps, ajouta-t-il, j'ai vu en rêve qu'un grand chef blanc, porteur d'un bateau, devait venir me voir. Je me fais vieux et suis bien aise d'avoir vu un Blanc avant de mourir. »

J'essayai de ramener sa pensée sur Livingstone. Ce qui l'avait le plus frappé, c'est que l'Ingresa avait sur son lit trois couvertures, et que lui, Kétimkuru, n'avait jamais pu s'en procurer.

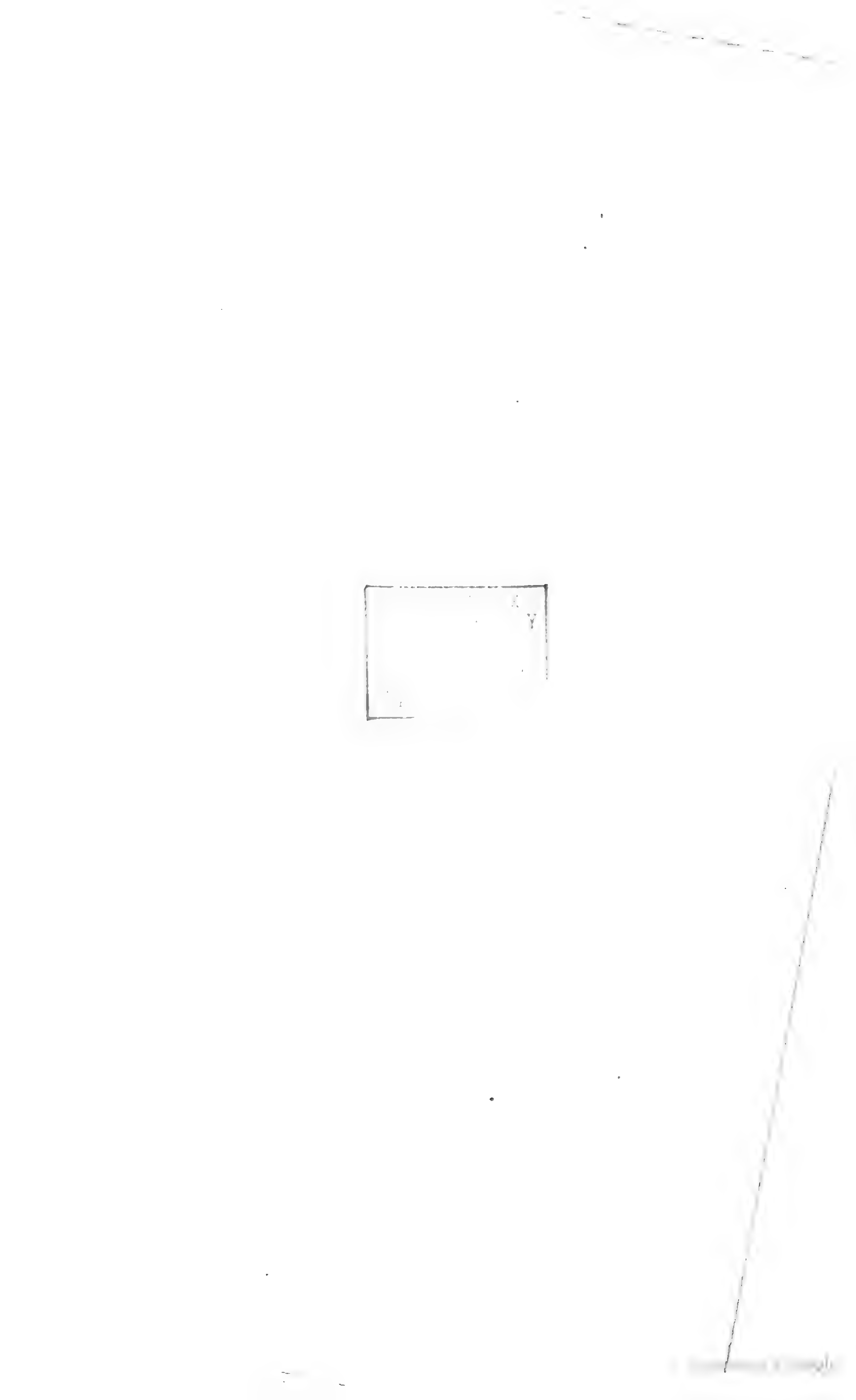
L'orchestre de Kétimkuru, toujours composé d'eunuques et de manchots, est moins bien organisé que celui de Mkéwé. Mais le chef possède un accordéon, que lui a vendu Aley ; il s'amuse souvent aussi d'un ventriloque, jeune gamin qui imite le chant du coq avec une telle perfection que j'y fus trompé.

« Entends-tu mes poules ? » me dit-il avec un mouvement de fierté.

Au commencement, Kétimkuru, pour assurer son autorité, a dû se montrer excessivement sévère ; mais à l'heure présente son prestige est trop bien établi pour qu'il ait besoin de l'affirmer par des répressions excessives. Le nombre des mutilés est cependant considérable, non seulement chez lui, mais dans tout l'Uemba. Je m'étonne de la facilité avec laquelle toutes ces



Réception chez Kétimkure.



plaies se cicatrisent; je ne me rappelle pas en avoir rencontré une seule qui suppurât : ce qui tient autant à la grande vitalité des indigènes qu'à la température basse qui règne sur ce plateau, balayé chaque jour par de fraîches brises du sud-est.

En franchissant de nouveau le seuil du boma, mes hommes me mon-



Kétimkuru jouant de l'accordéon. (Voir p. 256.)

trèrent au-dessus de ma tête, pendues à une perche, une paire d'yeux et une paire d'oreilles encore sanguinolentes, coupées qu'elles étaient de la veille. Les yeux s'arrachent par la simple introduction du doigt dans l'orbite. Quand on coupe les doigts de la main, une grande faveur est de laisser le pouce. Être réduit, dans le Centre-Africain, à porter sa lance entre le pouce et le moignon est déjà une punition cruelle; mais que penser du sort des malheureux aveugles?

Le soir je rendis visite à Aley. Son boma n'est guère plus grand que celui

que je construis tous les jours dans la brousse, et cependant il m'assure qu'il a trois cents esclaves et cent hommes libres. Ses huttes, entassées, effondrées, sont des bouges mille fois plus immondes que ceux des indigènes. Tout est construit en roseaux, hormis le harem d'Aley, dont les murailles sont plaquées de mauvaise argile.

Son lot d'ivoire est très beau. Il y a en tout deux cents défenses, pesant chacune en moyenne de 15 à 20 kilogrammes. La plus belle était de 35 kilogrammes, poids qu'on atteint rarement dans cette partie de l'Afrique, tandis que sur le Nyassa et au Mangéma il s'en rencontre de 50 à 60 kilogrammes. Il paraîtrait néanmoins que l'Uemba rachète sa légèreté par une incomparable finesse de grain.

Aley a mis trois ans à récolter tout cela. Lui, personnellement, sort peu de son quartier général, et, comme dans ce bon pays d'Afrique l'indigène ne se promène pas dans le pori avec une défense, qui à elle seule représente dix fortunes, il envoie des détachements dans tous les environs pour les ramasser. Il a de plus à son service une bande de Rougas-Rougas, bandits venus de l'Unianembé pour escorter sa caravane, et qui se transforment ici en chasseurs d'éléphants. Sa caravane, au reste, en dehors de six ou sept Zanzibarites, ne se compose que de Vunyamuézi.

Aley achète l'ivoire au prix moyen de 40 *dotès* (160 mètres de cotonnade blanche) la *frasilah* ou 15 kilogrammes, soit 100 francs pour ce qui en vaut 500 à la côte. N'ayant à son service que des gens qu'il paye peu ou pas, il se fait souvent à Zanzibar un bénéfice de 60 pour 100. Dans de semblables conditions l'Européen, avec des porteurs à gages, éprouverait des pertes considérables, non seulement ici, mais dans d'autres localités où l'ivoire est d'un prix inférieur.

Les Vunyamuézi sont une grande ressource pour ces Arabes peu scrupuleux; aussi composent-ils en grande majorité toutes les caravanes. Ils sont au départ engagés pour un temps indéfini. Aley qui, à cette distance du Tabora, n'a plus de ménagements à garder, les a congédiés en arrivant, prétextant qu'il ne pourrait plus les nourrir; la vérité est que, ses charges d'étoffes déposées, il n'a plus besoin d'eux, et se refuse à les entretenir, d'autant plus que ses Rougas-Rougas suffisent à sa défense. Force est alors aux Vunyamuézi de travailler la terre pour les indigènes, afin de retourner chez eux s'ils en trouvent l'occasion.

Pendant les deux premières années de son séjour, Aley n'avait acheté que de l'ivoire; mais, au moment de retourner à la côte, il s'était procuré des esclaves, qui lui portèrent son ivoire en même temps qu'ils lui servaient eux-mêmes de marchandises.

Il avait depuis acheté tant de l'un et de l'autre qu'il ne lui restait plus ni un mètre d'étoffe, ni un baril de poudre; aussi me suppliait-il de lui céder quelque chose, ce qui m'était impossible pour de bonnes raisons.

J'eus le loisir d'observer dans la cour deux chaînes d'esclaves, qu'Aley ne cherchait point à dissimuler, quoiqu'il sût parfaitement la répulsion des Européens pour ce genre de négoce. C'étaient tous des hommes faits, d'allure robuste et dégagée, bien qu'amaigris par l'alimentation parcimonieuse de leur maître; je ne pus m'empêcher de le lui faire remarquer.

« Ah! ne m'en parle pas, répondit-il. Kétimkuru ne m'a vendu que des hommes libres faits prisonniers pendant la dernière guerre. A chaque instant ils cassent leurs chaînes, et j'en ai déjà perdu vingt-cinq qui se sont enfuis, sans parler du lion qui m'en a pris six la dernière semaine. Ah! c'est un rude métier que la traite! »

Aley, dans sa caravane, ne paye pas même ses Zanzibarites. La nourriture qu'il leur donne est à peine suffisante, aussi tous se livrent-ils à divers travaux qui leur assurent quelque rémunération de la part des indigènes. L'un, forgeron assez adroit, raccommode les batteries de fusil ou scie les canons qui ont éclaté, accident des plus fréquents; l'autre coud les étoffes; un charpentier creuse des mortiers. Si je leur demande pourquoi ils s'astreignent gratuitement à une existence aussi misérable, plutôt que de se faire déclarer hommes libres en vertu du traité de sir Bartle Frere :

« Aley n'est-il pas mon maître? répondent-ils; qui me donnera à manger quand je serai Mguana? »

En rentrant à ma hutte, j'y trouvai un bœuf et une chèvre que Kétimkuru m'envoyait en cadeau. Son parc ne comptait guère qu'une quinzaine de têtes : c'était donc largement payer ce que je lui avais donné. Ses attentions ne s'arrêtèrent pas là : chacune des dix journées que je passai chez lui fut marquée par un envoi nouveau; c'étaient tantôt des corbeilles d'arachides et de patates douces, tantôt des poissons secs. Mais, embarrassé pour répondre à de pareilles largesses, je lui fis dire d'avoir à les modérer. J'avais encore à faire bien du chemin et je devais être économe.

« Kétimkuru est un grand chef, me fit-il répondre : quand il donne, c'est sans arrière-pensée d'être payé de retour », paroles dignes d'être écrites en lettres d'or et que j'entendis pour la première et dernière fois.

A côté de cette générosité très réelle, pourquoi faut-il toujours revenir à certains défauts de l'Africain? Kétimkuru certes ne m'avait pas importuné de demandes; il avait accepté mes étoffes et m'avait même renvoyé l'orgue de Barbarie, qui lui fatiguait le bras et faisait moins de bruit que

l'accordéon. Le seul désir tenace qu'il m'eût exprimé était d'avoir une couverture. Or je n'en avais pas.

« Tu es un chef, disait-il ; et tu me donnes en cadeau les mêmes étoffes qu'Aley, qui est un esclave. »

Il me tint six jours avec cette couverture et fut même cause que j'envoyai un détachement jusqu'à Mamboué. Le bruit courant qu'il s'y trouvait une grande caravane, j'y dépêchai huit hommes pour trouver une couverture. La caravane en question n'existant pas, je perdis ainsi cinq jours de marche. Cet incident d'ailleurs ne nuisit en rien à la tranquillité parfaite dont je jouissais dans le village, et je pus me reposer à loisir autant que mes hommes, qui en avaient un véritable besoin. J'étais bien aise aussi de mettre mon bateau en état, car le jour était proche où j'allais avoir à le lancer.

Babaïdi, mon charpentier, et deux ou trois autres durent se mettre à l'œuvre pour reconstituer les bancs et les boiseries que j'avais laissés à Zanzibar. Il fallut six jours pour couper les bancs avec deux simples scies à main. La mâture en bambou et son grément ne demandèrent par contre que peu de travail.

Le bateau, monté et gréé, fut pour Kétimkuru l'objet d'une profonde admiration. J'aurais voulu, pour lui faire plaisir, le lancer sur la rivière, mais en ce moment de l'année elle n'était qu'un marais sans fond. J'eus les plus grandes difficultés à obtenir de lui l'autorisation d'aller au Bangouéolo, que peu de personnes connaissaient au village.

« Tu es aussi fou, me disait-il, que l'Ingresa, qui criait toujours : « Tanganika, Tanganika!... » Toi, tu cries : « Bangouéolo, Bangouéolo! » Que vas-tu chercher au fond de ce lac? Des perles ou des étoffes. Tu dis que ton frère y est mort, je ne veux pas t'y laisser mourir aussi. Ce n'est pas un pays, que ce lac; j'ai mangé tout le Bisa; à peine trouveras-tu quelques poissons. Il n'y a pas même de bois à brûler. Les sauvages qui y vivent brûlent de la terre[1]; dans tous les cas, si tu ne meurs pas de faim, tu mourras de froid. » Ces propos, tenus en public, impressionnaient vivement mes hommes, et je dus prendre mes précautions pour ne garder près de moi, quand nous traitions ce sujet, que ceux dont j'étais sûr.

A la fin il fut convenu que j'irais avec toute ma caravane chez Zapaïra, un de ses fidèles sujets, qui demeurait à dix jours dans l'ouest. Là je laisserais ma caravane, qui irait m'attendre chez Cazembé, pendant que, lancé

1. Je n'ai jamais vu sur le lac brûler autre chose que des joncs. Kétimkuru devait faire allusion à la tourbe que brûlent peut-être quelquefois les indigènes, car le charbon leur est inconnu.

sur mon bateau, je ferais le tour du lac et viendrais la rejoindre plus tard dans le Lunda, en suivant la Louapoula.

Tous les renseignements que je possédais sur le sud du lac m'avaient fait abandonner l'idée d'y engager ma caravane. Kétimkuru m'assurait de plus que Cazembé était son vassal et que je serais très bien reçu. Il en eût été ainsi peut-être, si Kétimkuru n'avait pas fait la sottise de mourir un mois après mon départ!

J'allais voir Kétimkuru tous les soirs. Mieux que tout autre il était en situation de me renseigner : mais il est difficile de faire sortir une idée sérieuse du cerveau d'un Africain, même lorsque, comme chez Kétimkuru, il est d'un niveau relativement élevé, et qu'il n'a nul intérêt à mentir. Pendant cinq minutes il me faisait des réponses assez lucides, puis, fatigué de parler, il prenait son accordéon et ne se donnait même plus la peine de m'écouter.

Il passait la journée tout entière assis sur son coffre, au milieu de sa cour, entouré, à distance respectueuse, d'un peuple accroupi et silencieux. Les msagiras seuls avaient le droit de l'approcher : encore n'était-ce que dans l'attitude la plus humble, après s'être roulés sur le dos et sur le ventre en frappant des mains. Sur son trône improvisé il donnait audience aux chefs des environs, qui accouraient en foule pour me voir; tous se faisaient précéder d'une ou de deux défenses d'ivoire, que Kétimkuru payait d'une vache ou d'une jolie esclave.

« Je tiens à les donner devant toi, me dit-il, afin que tu voies bien que je ne vole pas. »

A lui seul, et d'un mot, il tranchait les plus graves questions de paix et de guerre. Les msagiras n'étaient là que pour applaudir à ses décisions. Lors de mon passage il envoyait une armée de cent hommes dans le nord pour remettre sur le trône je ne sais quel prince déshérité. Les guerriers vinrent en masse le saluer avant de partir, armés de leurs boucliers. Cette danse de guerre, faite avec un ensemble remarquable, était du plus bel effet.

« Je les envoie à la guerre », me dit-il simplement, du même ton qu'il m'eût dit : « Je les envoie défricher le champ voisin. »

Il a emprunté beaucoup d'usages aux caravanes arabes qui passent chez lui. Ainsi, il ne prend jamais ses repas en public, il fête le Mandaman par des libations prolongées; cette femme légitime qu'il a toujours à ses côtés n'est qu'une parodie de la favorite du harem arabe. Seules les coutumes religieuses de l'Islam n'ont pas pénétré jusqu'ici, et Kétimkuru n'en a pas la moindre idée. Aley lui-même en possède-t-il une notion bien exacte? Le fanatisme de l'Arabe de Zanzibar n'a d'autres avantages pour lui, en dehors

de son île, que de lui rappeler que l'esclavage est autorisé par le Coran. D'ailleurs la race nègre, d'une façon générale, est réfractaire aux usages musulmans et ne les embrasse que sous la menace du bâton.

La justice de Kétimkuru est tout africaine et ne sort guère des limites de son boma. Il use très peu de la peine de mort, sauf pour les prisonniers de guerre. Le plus grand crime est de toucher à une de ses nombreuses femmes, et il s'expie toujours par la mutilation. Ces dames se chargèrent de m'expliquer la fréquence de ces punitions. Tous les matins Kétimkuru fait une petite promenade hygiénique. Il n'a pas quitté son boma que je vois arriver son harem devant ma hutte. Les plus jeunes femmes sont assez bien faites, mais leurs œillades assassines, dangereuses pour les don Juan indigènes, ne me semblent pas valoir la perte du nez ou des oreilles.

Quant au vol et à l'assassinat, ce sont questions dont Kétimkuru dédaigne de s'occuper. Le volé a le droit d'ameuter ses proches pour tomber sur le voleur. Celui qui meurt assassiné n'a d'autre vengeur que celui qui veut épouser sa cause.

L'influence de Kétimkuru sur les pays voisins était considérable à ce moment, moins par la richesse que par l'étendue de ses domaines. Dans le sud, ses États se perdaient dans l'immense puri qui est sur la rive gauche du Chambézi; mais dans toutes les autres directions ils ne s'arrêtaient qu'à leurs limites naturelles : au nord, le Tanganika; à l'est, le Nyassa; à l'ouest, le Bangouéolo, la Louapoula et le Moéro. Cazembé et Mkéwé lui payaient tribut; seul Matipa, enfermé dans son île, et Kissinga, défendu par la férocité et la bravoure de ses habitants, osaient le braver.

Le plus beau titre de gloire de Kétimkuru était d'avoir assuré l'unité de l'Uemba, divisé récemment encore en une multitude de petites puissances, toujours en guerre les unes avec les autres. Il n'avait malheureusement pas un seul fils capable de lui succéder, et sa mort allait replonger toutes ces peuplades dans une anarchie complète. Dans l'Uemba, à la mort d'un chef, la guerre est de tradition. J'ai vu à plusieurs reprises, dans de petites bourgades, ce qui allait se produire en plus grand à la mort de Kétimkuru.

En signe de deuil les habitants abandonnent le village, sans même prendre le temps de récolter leurs champs; seuls quelques anciens y surveillent la dépouille du défunt, qui, soigneusement enfermée dans une case, y reste jusqu'à décomposition complète. Au bout de six mois, les gardiens ramassent quelques débris pour s'en faire des amulettes, serrent le reste dans une peau de bœuf et vont l'enterrer dans un lieu consacré. Pendant ce temps-là tous les environs sont en feu; les prétendants au siège vacant ont réuni leurs troupes, et, jusqu'au jour où l'un d'eux a fait prévaloir le

droit du plus fort, ce sont des combats meurtriers qui dépeuplent la contrée.

L'amour de la destruction est inné chez le sauvage. De peur que le temps ne modifie ses instincts de fauve, il invente des cérémonies pour les lui rappeler. Dans le Bisa les usages sont les mêmes. A ces époques de perturbation générale, malheur aux caravanes et aux étrangers qui se trouvent dans le royaume : c'en est fait, sinon de leur vie, au moins de leur liberté et de leurs bagages.

Dans ce sauvage pays d'Afrique un voyage est un jeu de hasard, où la tête de l'Européen sert de but. Un mois plus tard je n'aurais pu passer dans l'Uemba, en raison de la mort de Kétimkuru. Une caravane arabe, dont à mon retour je rencontrai les débris à Memboué, en avait fait la triste expérience.

En somme, le peu de temps que je passai chez Kétimkuru compte parmi les bons souvenirs de mon voyage. Depuis longtemps je n'avais joui d'une tranquillité pareille : ma hutte n'était pas l'idéal du confortable, mais les vivres étaient abondants et ma caravane s'était refaite.

Les matinées étaient toujours glacées; avec le soleil se levait une fraîche brise du sud-est qui maintenait le thermomètre à 7 et à 8 degrés jusqu'à dix heures. A ce moment les rayons du soleil devenaient subitement brûlants, et il fallait se claquemurer dans sa hutte jusqu'à quatre heures. La fraîcheur revenait avec les premières ombres du soir, et l'on s'enfermait de nouveau, laissant la rue libre aux hyènes, qui pullulaient dans les environs. Leur audace tenait du prodige. A dix heures c'était un concert général de *ou-i-i* tout autour du village, souvent même à trois pas de la hutte. Vers minuit, presque tous les jours, la voix rauque et vibrante d'un lion montait de l'autre côté de la rivière. Alors tout se taisait, jusqu'aux coassements des marais, jusqu'au cri-cri du grillon dans sa hutte.

Depuis un mois ce lion faisait des ravages effrayants dans la population. Aley avait perdu six hommes, Kétimkuru vingt et un de ses sujets, presque tous femmes ou esclaves, saisis par derrière, en plein jour, dans la brousse, quelquefois à 500 mètres du village. Je vis une fois revenir un blessé qui avait réussi à échapper par la fuite : il avait laissé sa main dans la gueule du monstre. Les quatre doigts étaient coupés comme par un rasoir.

Kétimkuru tenait absolument à ce que je fisse un piège; il me donnerait, disait-il, deux cents hommes pour le construire. Je l'aurais satisfait volontiers, mais un jour il me dit qu'il y placerait une de ses femmes comme amorce : je me récusai donc, convaincu qu'après mon départ il eût mis son projet à exécution.

Deux fois j'allai faire un tour de chasse dans les environs; mais les coups

de fusil qu'on ne cessait de tirer, soit dans le camp d'Aley, soit dans le boma de Kétimkuru, avaient éloigné les guides, et nous ne trouvâmes que quelques traces d'élan. Cet animal, un des plus infatigables que je connaisse, fournit la nuit des pistes incroyables pour se rapprocher des cultures. Il affectionne particulièrement les feuilles de patates douces, et, bien que généralement solitaire, dévaste un champ en une nuit. L'empreinte de son sabot diffère un peu de celle du bufle : de plus il y a entre ces deux animaux une similitude de goûts et d'habitudes sur laquelle je reviendrai plus tard.

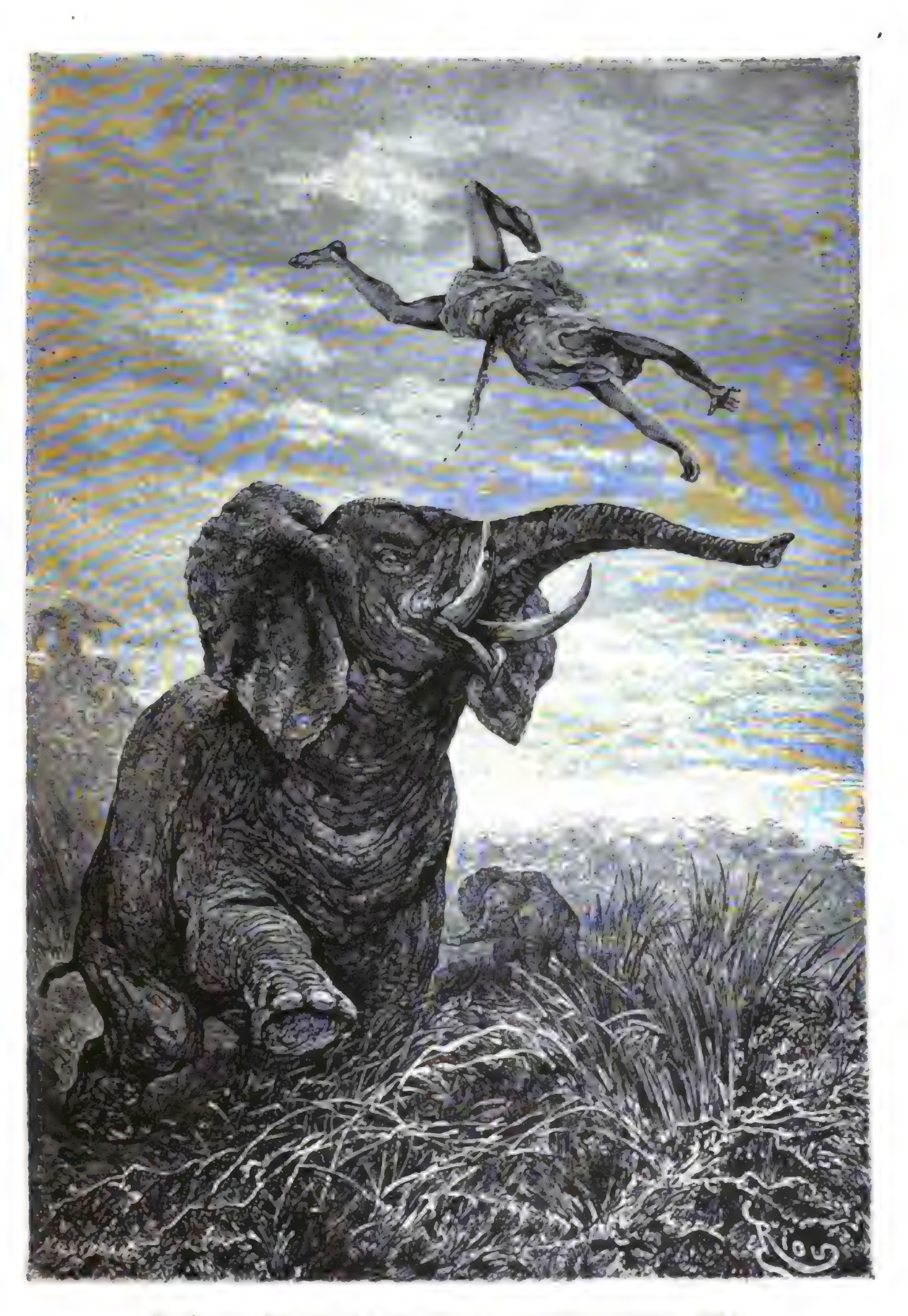
Les cultures sont toutes dispersées dans la brousse jusqu'à 3 et 4 kilomètres de la ville, et toujours à une certaine distance du sentier, afin d'être à l'abri des regards indiscrets. Les indigènes les disposent autour d'une fourmilière, au sommet de laquelle s'élève une hutte sur pilotis, qui sert de grenier et de porte au gardien de nuit.

En cette saison on récolte le sorgho; arachides et patates douces ne sont tirées de terre qu'au fur et à mesure des besoins de la consommation. Ces diverses plantes sont semées sur des monticules hauts d'un pied, qui ont le double avantage de faciliter l'écoulement des eaux de massika et de diminuer le travail du labour. Avec sa mauvaise houe, l'indigène ne peut guère affouiller le sol qu'à 5 ou 6 centimètres de profondeur. Pour donner du développement aux racines, il accumule la terre en un tertre d'un pied de haut sur un mètre carré ; ce procédé est enfantin, dans un pays vierge, où le choix d'un emplacement plus propice semble si facile.

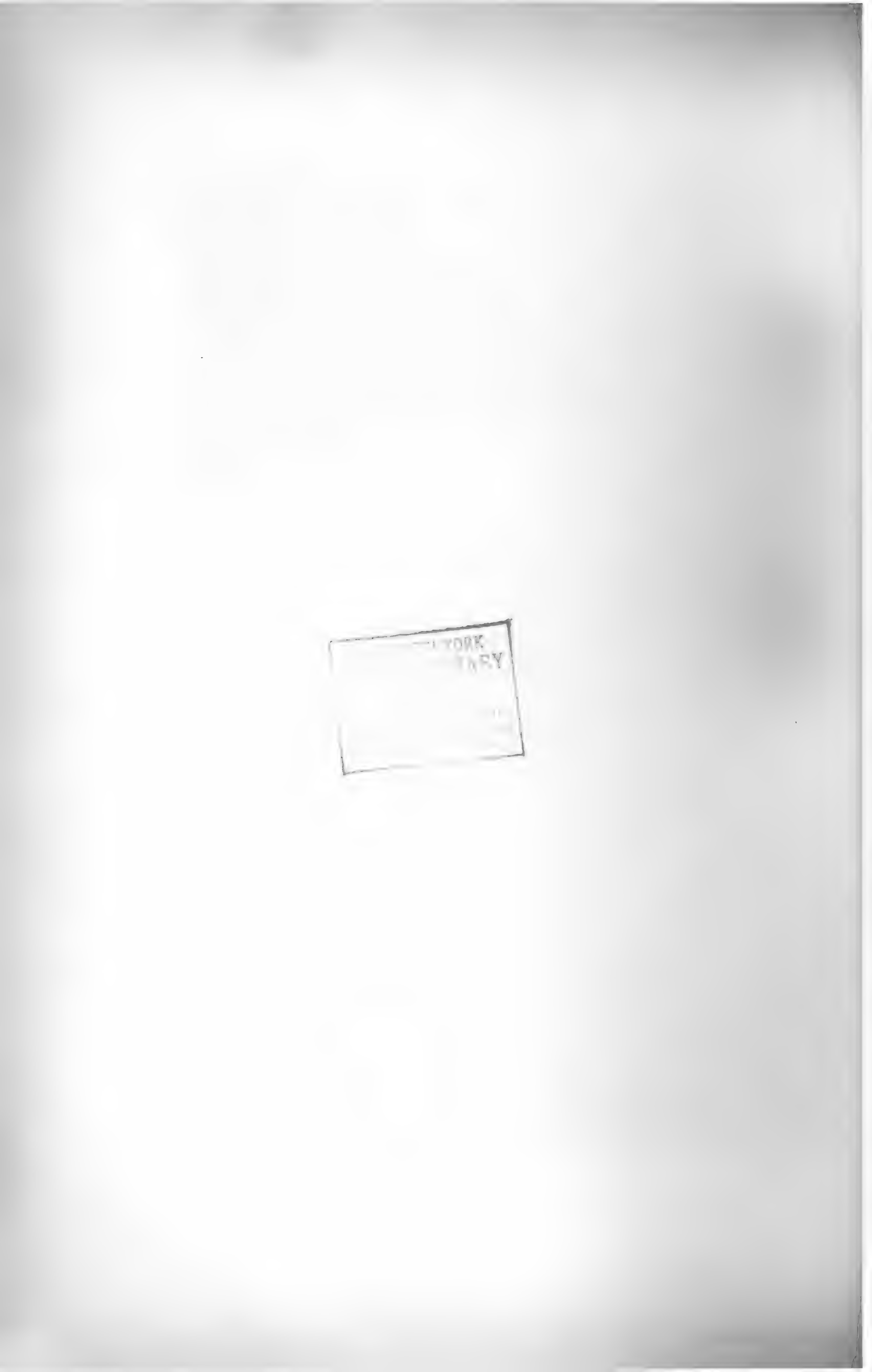
L'ulési, qui, dans l'Uemba, fait le fond de la nourriture, ne nécessite pas tant de précautions. On se contente de défricher une petite étendue de bois, qu'on entoure d'une palissade. Puis on sème à la volée, sans plus se préoccuper de la pluie et du beau temps. Les champs situés dans les environs immédiats de la ville sont la propriété exclusive du chef; tout le long du jour on y trouve les cent et quelques femmes de Kétimkuru, occupées soit à récolter, soit à pêcher.

L'avant-veille de mon départ, au matin, ces propriétés reçurent la visite d'un troupeau de huit éléphants, sur la piste desquels Aley s'empressa de lancer ses chasseurs, sans me prévenir, bien entendu. Ceux-ci, ayant rejoint les éléphants vers midi et les trouvant d'humeur peu accommodante, n'osèrent pas les attaquer. Un seul continua à les serrer de près. Il allait tirer sur deux petits restés derrière, quand la mère, voyant le danger, vint à leur secours.

Le chasseur, que je connaissais, un Vunyamuézi très audacieux, l'ajusta alors à cinquante pas; mais son arme, un mauvais fusil à pierre, rata. La



Un chasseur d'Aley lancé à dix mètres par un éléphant. (Voir p. 269.)



mère ne se trompa pas à ce ratage, et prit évidemment le fait pour l'intention ; elle chargea l'homme avec rage : celui-ci réarma ; mais, pour la seconde fois, son arme « refusa le feu ». Saisi par une des défenses de l'animal, le malheureux fut violemment précipité à terre, puis la bête se rua de nouveau sur lui, et le lança à dix mètres. Enfin, le croyant mort,



Réhani dépose l'étoffe aux pieds de Kétimkuru. (Voir p. 270.)

sans prendre la peine de le piétiner, elle vint rejoindre le troupeau.

Aley me fit appeler le soir. L'individu respirait encore, mais le crâne était défoncé et le bas-ventre ne présentait plus qu'une masse informe de chair sanguinolente. Pour la forme je donnai une solution phénique, mais sans aucun espoir de guérison.

Aley se montrait souvent d'une exigence qui passait toutes les bornes. Il lui fallait des bougies, du savon, de la poudre, des médecines pour le ventre. Je lui donnai un flacon de calomel, et, bien qu'il eût de quoi purger et empoisonner sa caravane, il prétendit qu'il lui en fallait un second.

Un jour je dus me fâcher sérieusement. Sur mon refus de lui céder de la poudre, il avait imaginé de m'en faire demander par Kétimkuru sous forme de rançon. Je fis venir Aley tout de suite.

« Je sais, lui dis-je, que Kétimkuru n'a pas besoin de poudre, puisqu'il défend à son peuple de se servir de fusils. Je sais de plus que tu t'es

entendu avec lui pour me faire payer les vivres fort cher, afin d'acquitter du même coup tes dettes à la population. Mes hommes ne t'aiment pas, tout Arabe que tu es : prends garde de me pousser à quelque extrémité. »

Le fait est que si le Mguana de Zanzibar a conservé un certain culte pour l'Arabe son ancien maître, il méprise profondément l'esclave parvenu et, à cette distance de son île, ne se gêne pas pour le lui faire sentir. Aley se le tint pour dit, et nous nous séparâmes bons amis. Il me porta à la côte un courrier, qui n'arriva qu'avec six mois de retard.

L'heure allait sonner de quitter Kétimkuru, d'autant que, si j'avais hâte de pousser plus avant, mon nouvel ami commençait à s'effrayer de ma présence. Ce visage pâle, après l'avoir amusé quelque temps, lui donnait maintenant des inquiétudes. Les premiers jours, quand j'arrivais, il prenait en tremblant la main que je lui tendais ; aujourd'hui il n'osait même plus.

Le départ, fixé au 15 juin, fut renvoyé au 16, parce que Kétimkuru avait besoin de faire des médecines pour rendre heureux mon voyage. Dans l'après-midi mes hommes dansèrent pour la dernière fois dans son boma, exercice qu'il ne se lassait pas de regarder.

« J'ai bien vu des caravanes arabes, me dit-il, mais jamais rien d'aussi merveilleux. »

Je ne sais où mes hommes étaient allés chercher ces chemises blanches et ces étoffes de soie dont ils se couvraient la tête, mais tous ces vêtements immaculés donnaient à leur ronde un aspect féerique,... au moins pour l'Uemba. Stimulés par les largesses de Kétimkuru, ils y allaient de tout leur cœur. Nassib lui-même, au centre du cercle, dirigeait la manœuvre.

Un moment je vis Kétimkuru regarder avec insistance une étoffe de soie jaune qu'un nommé Réhani portait sur sa tête. Je fis sortir du rang le propriétaire et lui donnai l'ordre de déposer l'étoffe aux pieds de Kétimkuru : ce qu'il fit de très bonne grâce.

« Tu prétends, Msungu, me dit alors Kétimkuru, que tu ne voles jamais personne : voilà cependant une étoffe que tu viens de prendre de force.

— Mais, mon ami, cette étoffe sera restituée, ou tout au moins son équivalent. Si Réhani n'avait pas en moi une parfaite confiance, il ne l'eût pas cédée aussi facilement. »

Le matin du départ, j'allai le saluer dans son boma. Tout grelottant dans une longue étoffe de liber, il donnait ses derniers ordres aux deux kirangozis agenouillés devant lui.

« Merci, lui dis-je, pour toutes tes bontés. Aussitôt de retour au pays des Blancs, je dirai quel grand chef est Kétimkuru. »

Sa large face s'éclaira d'un sourire bon enfant ; il me fixa une dernière

fois de son regard profond et énigmatique, et rentra dans sa hutte. Le souvenir de ce brave homme, le seul de son espèce rencontré pendant deux ans, m'est souvent revenu en mémoire. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que j'appris quatre mois plus tard, non seulement la nouvelle de sa mort, mais l'accusation portée contre moi dans l'Uemba d'y avoir contribué par mes sortilèges.

CHAPITRE XIV

Dans les forêts. — Antilope des roseaux. — Division de la caravane en deux parties. — En route pour le Bangouéolo. — Combo-Combo. — Dernière étape. — Dans les roseaux du lac. — Un insulaire. — Kirui. — Les Vuabisa. — Exigences du chef. — Notre fuite. — Navigation dans le sud du lac. — Les îles de Bawara et de Kisi. — Hostilité de tous les insulaires. — Sur la Louapoula.

Jusqu'au Bangouéolo le pays ne devait nous offrir que le spectacle de la désolation et, sauf quelques rares villages ou camps, d'une solitude continue.

Kétimkuru avait recommandé aux kirangozis de ne pas nous faire passer par le village de Moamba, dont tous les environs étaient en guerre, par suite de la mort récente du chef. En vrais sauvages et à peine en route, nos guides avaient déjà oublié leur mandat, et le 19 juin nous venions camper sur les bords d'une éponge, juste en face de Moamba.

La population, réduite aux gardiens dont j'ai parlé, ne se montra pas très exigeante, mais nos guides se prirent de querelle avec des Vunyamuézi installés dans le voisinage; dans un accès de rage l'un des premiers coucha en joue les braillards. A trois pas le coup rata, néanmoins il fallut payer le prix du sang. Dans l'Uemba la vie d'un homme ne coûte pas cher heureusement, et je m'en tirai avec huit mètres d'étoffe.

Tout autour du village les récoltes, abandonnées et en pleine maturité malgré les herbes qui les recouvraient, fournirent à mes hommes une ample provision de patates et d'arachides. Plusieurs des premières atteignaient les proportions d'une tête humaine; je ne parle pas ici de l'igname, mais bien de patates parfaitement saines à l'intérieur. Contraste désolant que cette puissance de la nature à côté de la misère de la population.

Le 20, nous rencontrons dans le sentier un gros serpent python ou *boa*, qui disparaît presque aussitôt dans un trou : pareille rencontre est

de mauvais augure. Les guides rentrent dans la brousse en faisant un détour.

Du reste, les sentiers n'existent plus qu'à l'état de souvenir : ils sont tous « morts », et nous les suivons rarement plus d'un quart d'heure. Nos guides s'avancent d'instinct, comme certains chiens couchants qui chassent le nez au vent. Ces gens se servent du soleil bien mieux que nous de la boussole ; ennemis jurés de la ligne droite, ils semblent toujours, dans leurs zigzags perpétuels, s'écarter de la direction, et ils la maintiennent au contraire avec une sûreté étonnante.

Sans autre fardeau que leur arc et leur lance, ils vont allégrement à travers bois ; mais mes gens, surchargés, ont rudement à souffrir des ronces et des épines. Les pieds se coupent, les épaules des porteurs du bateau commencent à s'ulcérer ; enfin, par le froid persistant des matinées, la fièvre fait des ravages effrayants. Ce sont des accès courts, ne laissant que peu de traces le troisième jour, mais d'une violence extrême.

Pour moi, je m'étonne de la facilité avec laquelle ma constitution résiste et à l'humidité de la nuit et aux brusques changements de la température. Dieu sait cependant si j'abuse du grand air, ce roi des combustibles à mon avis, le seul à ma portée pour réparer les pertes occasionnées par la fatigue et par le manque de vivres appropriés à mon estomac !

Qui donc a résumé l'hygiène dans ces mots : « Les pieds nus et la tête fraîche ! » J'ajouterai, pour l'Afrique, l'estomac bien couvert, et j'aurai tout dit sur les précautions que je prends.

Le voyageur doit avoir de son estomac un soin particulier, car, une fois détraqué, cet organe se remettra difficilement au régime de l'ugali. Compter sur des chaussures imperméables est malheureusement une utopie, mais le fonctionnement régulier de l'estomac est d'une nécessité indispensable.

Chaque jour vers dix heures, quand la rosée a percé mes ceintures de flanelle, je suis régulièrement atteint d'une diarrhée qui ne cesse qu'au repos, après un bain préalable et mes vêtements changés.

L'humidité de la nuit est telle, qu'à dix heures du matin elle est à peine absorbée par le soleil le plus ardent ; le sol est pourtant tapissé d'herbes géantes, jaunes et sèches, et, pour ne pas s'égarer, chaque homme est tenu d'emboîter le pas de celui qui le précède.

La forêt interminable que nous traversons m'étonne par le peu de variétés de ses essences. La plus commune, le *miombo*, est un petit arbre rabougri, au tronc noueux et torse, qui mesure rarement plus de 5 mètres de hauteur. Son liber, d'une grande résistance, le rend précieux pour l'indigène, qui en fait des cordes et en façonne des vêtements. Le *myinga*, plus rare, n'est

18

d'aucune utilité pour les indigènes, mais serait pour l'Europe un bois de charpentage excellent. Il a le port et les feuilles de l'acacia; le tronc, ordinairement droit, mesure jusqu'à 40 centimètres de diamètre. Aussi facile à travailler que le noyer, il acquiert, en séchant, sa dureté et son poli. Babaïdi m'a dit bien souvent qu'il réaliserait une fortune à Zanzibar s'il pouvait seulement y transporter quatre ou cinq troncs.

L'ébénisterie utiliserait aussi une espèce de bois rouge qui, une fois sec, ressemble au bois de fer. Les indigènes en tirent la peinture dont ils s'enduisent le corps; elle se conserve sous forme de boules rondes, quand on agglutine la fine poussière du bois avec une huile végétale quelconque, le ricin de préférence. Cette poussière elle-même s'obtient par le frottement de deux bûches superposées entre lesquelles on a intercalé un peu de sable humide.

Le 21 juin, nous arrivions sur les rives du Loukoulou, la première rivière dont m'avait parlé Kétimkuru. Elle ne mesure que 21 mètres de largeur, mais sa profondeur nécessita l'emploi des sections du bateau. Son cours se replie deux fois sur lui-même avant de se perdre dans le sud. Les rives basses sont couvertes de fourmilières cylindriques et allongées, qu'on prendrait pour des monolithes d'une époque reculée.

Je trouvai ce jour-là nos guides occupés à faire rôtir une taupe cueillie à la porte de son trou. Si la Providence a ménagé les ressources à l'Africain, elle l'a doué d'un estomac d'autruche. Un autre régal de ces pauvres diables consiste en une grosse chenille velue de la dimension du ver à soie, qui par bandes s'acharne aux feuilles de certains arbres.

Sur la rive droite se trouve un petit village de huit habitants. On y brûle de grands joncs verts cueillis dans les marais pour en faire du sel; la salure de la cendre est à peine prononcée, aussi mélange-t-on le tout par poignées à l'ugali. Mes hommes en sont réduits à pêcher à la ligne pour se procurer des vivres.

La traversée du Ruensézi, le 26, se fit sans plus de difficultés que celle du Loukoulou, quoique la rivière fût un peu plus large.

Plusieurs espèces d'antilopes de roseaux sont assez communes sur les rives. J'en décrochai une, dont je ne connais pas le nom. La robe est une véritable fourrure fauve, plus rude mais aussi fournie que celle de la loutre. Bien que ce fût une femelle, elle avait des cornes droites et courtes et pesait 100 kilogrammes; malheureusement sa chair, coriace, avait un goût de marais très prononcé.

Le troupeau, composé de huit têtes, était couché dans l'eau; à peine apercevait-on les dos et les têtes, aux oreilles droites comme celles de renard.

Je perdis deux heures à la poursuite d'un blessé qui emportait une balle. Toutes ces petites antilopes ont la vie plus dure que les autres, arrêtées toujours par une seule blessure à l'épaule. J'excepterai cependant de ces dernières le cobe à croissant, aussi dur à abattre que le springbock.

Le 30, après dix jours de marches forcées, j'arrivai chez Zapaïra, où je devais quitter ma caravane. Comme d'habitude, nous fûmes accueillis sur



Zapaïra buvant du pombé.

le pied de guerre : comme d'habitude aussi, le cadeau envoyé et reçu, on nous fit attendre devant la porte. Il y avait dedans, nous criait-on de l'intérieur, un soldat qui avait faim et n'ouvrirait que moyennant rançon.

Zapaïra, quoique frère de Kétimkuru, est un type d'abruti complet, avec qui l'on ne pouvait causer que le matin, avant ses libations de pombé. Je mis deux jours à lui faire comprendre que je voulais gagner Cazembé par eau, pendant que mes hommes s'y rendraient par terre.

« Le Bangouéolo, me dit-il, n'est qu'à quatre jours de marche. Pendant

la massika ses eaux viennent jusqu'ici, et tu pourrais monter ton bateau chez moi. Mes hommes ne connaissent pas les bords du lac, mais je te ferai conduire chez Combo-Combo, un de mes vassaux, qui te donnera des guides. »

Je fis au chef un cadeau princier pour l'empêcher de molester ma caravane pendant mon absence, néanmoins je dus rester quatre jours chez lui, grâce à l'état d'ébriété chronique qui le mettait la moitié du jour dans l'impossibilité de me comprendre.

Ces quatre jours, au reste, n'étaient pas de trop pour toutes les dispositions que j'avais à prendre. Mon bateau fut de nouveau monté de toutes pièces : je voulais m'assurer que rien n'y manquait. Le bagage indispensable pour mon absence fut serré en huit charges, correspondant aux huit hommes qui devaient me suivre. Quant aux cinq ou six marches qui restaient à faire, les vingt-six porteurs du bateau ne voulurent laisser à personne le soin de porter ces charges au lac, qu'ils désiraient voir. Ils avaient été à la peine : ils voulaient être à l'honneur.

Je laissai à Nassib, mon chef, et sur sa demande, une lettre adressée tant au consul de France et à Zanzibar qu'aux Européens qui se trouvaient sur le Tanganika et lui donnant pleins pouvoirs pendant mon absence. Il devait m'attendre deux mois chez Cazembé, où il arriverait en vingt-cinq jours de marche au plus, malgré le détour auquel l'obligeaient les Vuakissinga, ennemis jurés des caravanes. Si, au bout de ce temps, il n'avait pas de mes nouvelles, je l'autorisais à me considérer comme perdu et à regagner la côte.

Cette marge de deux mois semblera bien étroite et témoignant de beaucoup d'imprudence, mais je la croyais suffisante d'après les renseignements que Livingstone avait donnés sur le lac, et d'ailleurs la petite quantité d'étoffes qui me restait m'en faisait une obligation.

Le 2 juillet au soir, je réunis ma caravane pour lui faire mes adieux et désigner définitivement les huit hommes qui allaient me suivre. Ferrouji devait servir de patron à l'embarcation ; mauvaise tête et insolent, il rachetait ces défauts par une bravoure réelle et une finesse de singe. Bien que ne sachant pas nager, Kamna se proposa gaiement pour être de la partie. Hassani Bogo, Salimu, Saïdi, Wadi-Munié, Farraji, tous anciens hommes de Stanley et excellents matelots, complétaient l'équipage, avec Babaïdi, charpentier, forgeron et voilier à l'occasion.

Le grand Songoro aurait bien voulu venir, mais je n'avais que faire de ce cerveau brûlé. Il montrait du reste depuis quatre mois une telle bonne volonté que je lui rendis son fusil.

Je lus ensuite publiquement une partie de la lettre confiée à Nassib, pour empêcher ce dernier d'en modifier les ordres à sa convenance. Tous les pagazis, en me quittant, protestèrent de leur obéissance à leur nouveau chef. Nassib m'inspirait alors pleine confiance; en dehors d'une autorité incontestée sur la caravane, il avait une grande habitude des indigènes, et je me reposais complètement sur lui.

Le 5 au matin je quittai Zapaïra avec ma caravane, réduite à mes huit hommes, mais escortée encore par les porteurs du bateau.



Adieux à la caravane.

« Prends bien garde, dis-je à Nassib quand il vint me faire ses adieux, à la responsabilité que tu assumes et aux comptes que tu auras à rendre à Zanzibar si tu rentres sans moi.

— Sur ma tête, maître, je réponds de tout : n'y a-t-il pas vingt ans que je roule dans les caravanes? »

Serment d'Africain! Le soir même, il me volait 50 mètres d'étoffes. Si du moins il s'en fût tenu là!

Trois rudes marches de huit heures m'amenèrent à Combo-Combo, petit village de cinquante habitants. L'aspect du pays ne varie pas : c'est toujours la même plaine immense; seulement les grands espaces boisés diminuent

d'étendue, et les éponges prennent l'aspect de marais desséchés. Beaucoup de sentes fraîches d'éléphants et de buffles, mais peu de gibier. Quelle solitude! quel pays déshérité donnera jamais, malgré son beau soleil, une image plus triste de deuil et de misère?

Le village de Combo-Combo, plus encore que le puri, m'a laissé de ce coin d'Afrique le souvenir d'une tristesse qui ne s'effacera jamais. Les habitants n'ont plus rien d'humain; leurs physionomies farouches, leurs regards défiants les font ressembler à des fauves. Perdus au nombre de cinquante dans ce boma solitaire, ils semblent se défier même les uns des autres; ils sont toujours sur le qui-vive comme un troupeau de gazelles. D'une fourmilière qui domine leurs cases, ils passent leurs journées à surveiller les environs. Le jour, c'est un silence de mort, qu'interrompt à peine la toux creuse des fumeurs de chanvre ou le bruit cadencé des marteaux à fabriquer les étoffes. Les tam-tam sales et défoncés sont oubliés dans un coin.

Toute la nuit, la voix des eunuques aveugles répond aux hurlements des fauves, aux aboiements des chiens sauvages, aux glapissements des renards. Comme des enfants, ils croient conjurer par le bruit la terreur vague dont ils sont saisis, et ne font qu'ajouter à cette impression lugubre.

Des trois jours qui me séparent encore du Bangouéolo je ne rappellerai que la dernière étape. Jusqu'à dix heures nous marchons dans un marais desséché qui se perd dans le sud à l'horizon. Quelques rares bouquets de bois, semés sur des ondulations que l'inondation n'atteint pas, se fondent à 10 milles de nous en une ligne basse et bleuâtre qu'on prendrait de loin pour des palétuviers. Le sentier, défoncé par les éléphants, et le soleil torride nous mettent à la torture.

Revenu sur mes pas pour encourager mes porteurs à bout de forces, je les trouve l'un après l'autre étendus à côté de leurs sections, râlant, agonisant. Plus un grain de farine, pas un morceau de viande desséchée.

Plus loin, en débouchant dans le hallier, un troupeau d'éléphants prend la fuite, mais je les manque de mes deux coups. Vers midi nous venons camper sur un petit îlot de 25 mètres carrés, après avoir pataugé une heure dans un marais plein de sangsues comme toujours, et qui, devant nous, dans le sud, à plus de 2 kilomètres, se termine par une longue bande de roseaux fourrés. A droite, à gauche, en arrière, la plaine embrasée que nous venons de traverser est tachetée d'une petite bande d'éléphants en file indienne, d'un buffle isolé; tout auprès, des cobes nous regardent immobiles; au-dessus de nos têtes, oies, canards et bécassines se livrent à leurs ébats habituels.

Le guide déclare que nous sommes égarés. Les baguettes de fusil lui ayant rafraîchi la mémoire, il nous apprend que nous sommes sur le lac même et qu'il ne peut nous conduire dans un endroit plus propice pour monter le bateau. Ainsi nous nous trouvions sur le lac sans en voir les eaux! Nul doute au reste que cet horizon clair dans le sud ne reflétât le miroir de quelque grande nappe d'eau; mais quelle était l'épaisseur de cette ligne de joncs qui nous en séparait? Là était la question.

Des sondages au sud me donnèrent 3 pieds d'eau à 500 mètres de l'îlot.



Village de Combo-Combo.

Vers une heure, une pirogue apparut dans cette direction. Comme un point noir elle glissait sur la prairie, car le marais en a l'aspect; elle s'arrêta un moment à la vue de la fumée du camp, puis s'éclipsa dans les joncs. Il n'y avait pas de temps à perdre : mes hommes se mirent avec ardeur à monter le canot.

Le 18, vers dix heures, le matériel était prêt et le personnel à son poste. Pendant quelque temps les porteurs nous poussèrent sur la vase comme ils l'eussent fait d'un traîneau sur la glace; puis les adieux commencèrent aussitôt que nous fûmes à flot.

« Défie-toi des Vuabisa; ce sont des *gens de loin* », dit Tuakali à son ami Ferrouji en lui serrant la main.

A midi, moitié glissant, moitié flottant sur cette prairie submergée, nous

abordons la muraille de joncs, haute de 5 mètres, dense, impénétrable et s'étendant à l'infini du nord-est au sud-est. A peine avait-elle 20 mètres d'épaisseur, et cependant nous mîmes une demi-heure à nous y frayer un chemin.

« *Bahari!* (le large!) », cria de l'avant Wadi-Munié. Un dernier effort, et l'eau libre du lac apparaissait enfin. Nous flottions sur le Bangouéolo.

Si j'ai jamais été embarrassé dans mon voyage, certes c'est à ce moment-là. Au sud et au nord-est, les joncs s'élèvent comme une digue inabordable et jusqu'à l'horizon; dans l'ouest est la pleine eau, une ligne de mer coupée seulement de deux ou trois colonnes de fumée; pas trace de terre, rien que du soleil, de l'eau et des joncs!

La brise du sud-est cependant se levait assez fraîche. Je la savais méchante, et, pour ne pas me laisser souventer, je piquai au sud en longeant la muraille de joncs. Il fallut courir jusqu'au soir pour trouver un peu de terre, un petit îlot bas de 20 mètres. Près d'une mauvaise hutte de roseaux, mes hommes m'amenèrent un indigène, fou de terreur, qu'ils avaient déniché étendu dans l'eau. A leur approche il y avait plongé même sa tête, mais son panache de plumes de coq l'avait trahi.

De ma vie je n'ai vu une mine aussi effarée que celle de ce pauvre diable. Son premier mouvement fut de déposer à mes pieds tout son bagage, un arc, des flèches, un vase plein de farine de manioc, enfin une belle peau de loutre ornée à l'intérieur d'un dessin fin comme une broderie. Puis il resta interdit en se demandant ce que nous attendions pour prendre sa tête.

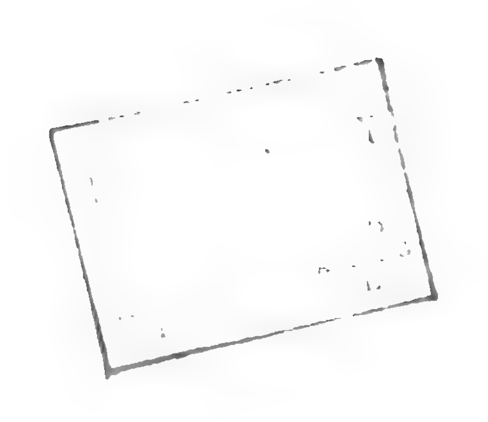
On lui passa des bracelets de perles au cou et aux bras. Alors sa joie devint du délire, il reprit son arc et ses flèches et se mit à danser devant moi. Ses mouvements saccadés, mais bien cadencés, ne manquaient pas de caractère; à chaque mouvement ses yeux semblaient jaillir de leur orbite écarquillée.

Tout ce que nous pûmes apprendre de lui fut qu'en continuant dans le sud nous arriverions à l'île de Kirui ou de Matipa. Je le fis relâcher. Deux minutes plus tard il défilait dans les roseaux avec un petit tronc d'arbre qu'il avait coulé comme lui pour le cacher.

Elle fut lugubre cette première nuit sur le lac. A l'extrémité de la langue de sable où nous étions étendus en plein air, se trouvait un épais pâté de roseaux d'où s'échappaient des bruits étranges : des cris de poules d'eau, d'aigrettes, de courlis, des coassements de l'autre monde. Crocodiles et loutres grouillaient dans la vase en froissant les joncs; de grands hérons au vol lourd passaient sur nos têtes avec des allures d'oiseaux de nuit; quelquefois nous entendions le reniflement sonore de l'hippopotame.



Dans les grands joncs : « Bahari! (le large!) », cria de l'avant Wadi-Munié.



Les roseaux secs de la hutte nous avaient donné un peu de feu pour nous protéger; mais, vers trois heures, nous n'avions même plus cette mince ressource, et le reste de la nuit se passa assis sur le sable humide, silencieux, le fusil entre les jambes. Hier j'avais au moins une caravane pour conjurer cet immense isolement. Aujourd'hui elle était réduite à huit hommes épuisés, qui depuis ce matin me dévisageaient en silence comme pour me demander si je savais bien où j'allais. Et cependant, malgré tout, je jouissais profondément de cette solitude.

La journée du 9 nous trouva sous voile bien avant le jour. Quand le soleil se leva, la côte basse de Kirui se dessina vaguement à l'horizon dans le sud sous la forme d'un bouquet de bois qu'on eût dit suspendu par le mirage au-dessus d'une nappe d'argent.

La brise, très pointue et très fraîche, m'ayant obligé de quitter l'abri des joncs, il fallut essuyer trois heures d'un rude tangage dont chaque coup me faisait trembler pour mon frêle esquif. Sous mes pieds, dans l'eau verdâtre, les plantes marines apparaissaient comme autant de serpents noirs entrelacés. Il y avait juste assez de fond pour nous engloutir tous si le moindre écrou était venu à casser dans l'assemblage des sections.

Vers neuf heures, une autre île dans l'ouest monte à l'horizon. Le lac, hier d'une étendue infinie, semble se resserrer considérablement. Comme nous approchons, Kirui se dessine plus nettement. La côte, élevée à peine de 5 mètres sur le lac, mais touffue, verdoyante et bien boisée, déjoue heureusement toutes mes conjectures. A un kilomètre, quatre ou cinq villages apparaissent, semblables à des agglomérations de ruches plaquées sur les pentes dénudées de la côte; au bord de l'eau, l'animation est extraordinaire : une multitude de points noirs affolés se concentrent sur le point où nous paraissons vouloir aborder. On vient à nous : trois pirogues embarquent lames sur lames, mais n'en manœuvrent pas moins avec une habileté et un ensemble remarquables. Elles sont à trois portées de fusil; nous leur crions en kiemba d'approcher. Autant vaudrait demander la tête des piroguiers.

La foule, composée d'environ quatre cents hommes, semble plutôt terrifiée qu'hostile. A 30 mètres du rivage je m'arrête un instant pour entrer en pourparlers avec eux, chose d'autant plus délicate que le kiemba se trouve être à peine compris. L'entretien dure une heure; le chef, un assez brave homme en apparence, veut me voir accoster tout de suite, mais ce conseil soulève dans la foule des murmures désapprobateurs.

« Je veux bien croire, me crie-t-il, que tu ne viens pas faire la guerre,

mais, quand ton frère est venu (Livingstone) il y a longtemps, il a combattu Matipa, et nous avons peur de te recevoir.

— Mon frère n'a jamais combattu Matipa, qui cependant s'est montré très mauvais pour lui. Pourquoi lui refusait-il des pirogues?

— Comment sais-tu cela, puisqu'il est mort dans le sud?

— Je sais de plus qu'à bout de patience il a effectivement tiré un coup de fusil, mais n'a tué personne. »

Ce fait était connu de tous. Ils parurent surpris. A la fin on me permit de camper un peu en contre-bas du village, devant mon canot, dont je ne m'écartais pas.

L'après-midi se passa avec assez de calme à recueillir des renseignements. Les indigènes se montrèrent conciliants et apportèrent des vivres en quantité; ils avaient peur que je ne leur glissasse entre les doigts, et attendaient, pour être maîtres de moi, que tous les environs eussent rallié. Je pris le change sur leurs intentions, au point de permettre à Hassani d'aller tirer un buffle tout près de là. Le buffle fut tué, mais quand je demandai aux habitants d'aller chercher la viande, tous refusèrent, et, comme je ne pouvais diviser mon monde, je fus réduit à la leur abandonner en entier.

L'île de Kirui n'est séparée de Matipa que par un marais peu profond.

Matipa, célèbre par le séjour de Livingstone, n'est elle-même qu'une presqu'île, qui d'ici fait l'effet d'une terre basse et boisée, accolée aux joncs de la côte. Si des buffles franchissent l'isthme qui la sépare de la terre ferme, les indigènes ne le peuvent pas sans pirogue; aussi les Vuabisa, propriétaires de toutes les embarcations de la côte, sont-ils parfaitement à l'abri de leurs ennemis les Vuaemba.

Il y a quelques années, ces îles étaient à peine peuplées; mais la dernière guerre de Kétimkuru y a pourchassé en foule toute la tribu des Vuabisa, qu'il croyait détruite. Aujourd'hui la population est dense, mais l'état de guerre va l'éclaircir de nouveau.

Matipa, grand chef de toutes les îles du lac, vient de mourir, et, suivant l'antique usage, toutes les tribus sont en guerre. La succession au trône vacant va même devenir pour tous les sous-chefs un excellent prétexte de me rançonner : celui qui possédera le plus de mes cadeaux réunira le plus grand nombre de partisans.

Bien que parlant un dialecte différent, Vuabisa et Vuaemba sont de même race. Les premiers, cependant, semblent d'allure moins hautaine. Ils sont bien plus pittoresques dans leurs vêtements de peau, mieux appropriés à leur allure sauvage que les lambeaux d'étoffe crasseuse de l'Uemba.

Les femmes des chefs se revêtent de peaux de loutre, aussi grandes, quoique moins fourrées, que les plus belles peaux de l'Islande. Les esclaves portent de préférence des peaux d'antilope de marais, qui viennent du sud en grandes quantités.

Dans leur construction, les villages ne diffèrent pas de ceux de l'Uemba; néanmoins ils sont plus propres, étant pour la plupart construits de l'an dernier.



Arrivé à Kirui. (Voir p. 283.)

Sur les bords de l'eau poussent quelques méchants bananiers, mais toujours sans bananes. Enfin le sorgho, le maïs, la patate, les arachides se rencontrent en abondance. L'intérieur de l'île semble moins boisé que les bords; ce qui me le fait croire, c'est d'abord que Hassani a tué son buffle dans de grandes herbes desséchées; puis, meilleure preuve encore, c'est que les indigènes vont chercher leur bois mort à de grandes distances et en pirogue, pour ne pas dépouiller les environs.

Ces pirogues sont nombreuses, j'en compte autour de mon bateau une douzaine pleines de curieux; toutes sont minces, effilées et surtout admirablement manœuvrées. Le chef, qui me cajole encore, me donne le soir le spectacle d'une joute vraiment fort curieuse. Son obligeance ne va cependant pas jusqu'à me fournir les renseignements

que je lui demande, et je n'ai pas encore pu savoir où sont les bouches du Chambézi.

« Tu le sais mieux que moi », me dit-il d'un air malin. « Tu arrives ici tout seul, conduit par le Mungu (Dieu), et tu me questionnes? »

Pendant la nuit les indigènes vinrent en foule des environs, et, le lendemain matin au jour, le chef me fit brusquement connaître ses prétentions.

« Te figures-tu, Msungu, que je vais me contenter des trois étoffes que tu m'as données hier? J'aurais la chance de t'héberger et je n'en profiterais pas pour me faire nommer à la place de Matipa! Tu dis que tu ne viens pas faire la guerre, mais Kétimkuru est notre ennemi, et il t'envoie certainement pour nous combattre! »

Quand le soleil fut haut, l'hostilité de la foule était à son comble; au chef du village s'étaient joints tous ceux des environs, réclamant chacun un cadeau de 20 ou 25 mètres d'étoffe riche. Deux espèces d'hallucinés, ou simulant la folie, venaient en leur nom m'insulter jusque sous la voile qui me servait de tente.

« Donne-nous ton bateau, tes étoffes, tes perles, ou nous les prendrons, criaient-ils; tes fusils (mes mousquetons) sont des jouets d'enfants, nous ne les craignons pas. »

Vers neuf heures se produisit une petite diversion. Dix pirogues arrivant de chez Matipa venaient d'accoster, montées chacune par dix guerriers. Sous je ne sais quel prétexte, la foule se rua sur ceux-ci. Il s'ensuivit une mêlée générale et sanglante, qui en laissa trois ou quatre à terre. Le long maneno qui suivit nous donna quelque répit jusqu'à la nuit. A cette heure un gros parti vint camper entre le village et nous pour nous empêcher de fuir.

Mais la nuit était obscure; les feux, faute de combustible, s'étaient éteints peu à peu. A trois heures je fis embarquer doucement tout mon léger bagage, et au petit jour nous étions à flot, narguant les indigènes, qui poursuivirent de leurs cris de rage la proie qui leur échappait.

On ne saurait croire combien de pareilles journées sont fatigantes. Avec mon bateau et mes huit hommes, dont le sort était maintenant lié au mien d'une façon irrévocable, j'étais certes bien tranquille, mais cette tension d'esprit de chaque instant, ces nuits sans sommeil m'étreignaient le cerveau. Quant au Noir, il vit dans une excitation perpétuelle, comme la salamandre antique dans le feu.

Je savais que la passe entre l'île de Kirui et la presqu'île de Matipa était impraticable, et, certain d'ailleurs que les bouches du Chambézi, que

je désirais voir, ne se trouvaient pas là, je contournai l'île de Kirui dans l'ouest.

Toujours favorisés par la brise du sud-est, aussi constante en cette saison que les alizés, bien abrités de plus par la terre, nous ne mîmes que six heures à arriver à la pointe sud.

La côte, toujours basse, mais luxuriante de verdure, défilait en entier sous nos yeux. Devant chaque village la voile soulevait un hurlement nouveau : je n'ose affirmer s'il était hostile, mais nos salutations amicales restèrent sans écho. Quelques-uns de ces villages étaient entourés d'un boma qui venait jusqu'au lac, pour qu'il fût possible d'y puiser de l'eau en cas d'attaque. D'autres étaient en construction. Nous en comptâmes vingt-cinq, de quinze à vingt huttes en moyenne chacun. Jamais je n'avais vu dans mon voyage une population aussi dense.

Le village où je campai ce jour-là se montra de bonne composition : ce que je m'expliquai par l'absence de mâles. Prévenus de mon arrivée, ils s'étaient transportés en masse au nord de l'île pour me voir ou pour me piller.

Les renseignements que me donna le chef me plongèrent dans un profond étonnement ; aussi passai-je l'après-midi à les contrôler en questionnant de nouveaux arrivants, qui n'avaient pas eu le temps de se concerter entre eux pour me tromper.

Il en résultait que l'embouchure du Chambézi était obstruée par un océan de joncs, où je devais mourir de faim avant d'arriver à la rivière. En suivant cet obstacle impénétrable et que je voyais très bien se perdre au sud-ouest dans un horizon d'eau, je devais arriver à la pointe de Kawendé, qu'on me représentait comme la terre ferme. Là je trouverais la Louapoula, qui, bien loin de se rendre chez Cazembé, que les naturels ne connaissaient pas, s'enfonçait dans le sud. Cette dernière assertion, après les affirmations positives de Livingstone, me trouva incrédule, mais plus tard il fallut bien en reconnaître l'exactitude.

Toute la matinée du 12, nous défilâmes vent arrière devant la muraille de joncs, qui de bout en bout est impénétrable. Plantés dans 4 mètres d'eau, ils émergent encore de 3 mètres, partout serrés et compacts. De la tête du mât on les voit se perdre dans le sud-ouest à des distances que l'œil ne peut atteindre, et sans un seul arbre qui les jalonne.

Vers dix heures seulement, la pointe de Kawendé parut à l'horizon ; à midi nous accostions dans un endroit désert et élevé seulement de 5 à 6 mètres au-dessus du lac. A 100 mètres de la pointe, la muraille de roseaux se coudait brusquement pour courir parallèlement à la côte, au

sud-ouest, laissant entre elles deux une nappe d'eau libre qui avait d'autant plus de ressemblance avec une rivière que le courant était parfaitement établi. M'étant laissé dériver au fil de l'eau, je me trouvai bientôt entre deux épaisses murailles de roseaux, écartées l'un de l'autre de 80 mètres.

Il n'y avait pas de doute possible : j'étais sur un déversoir du lac, et comment supposer qu'il en existât un autre dans le nord? Cette découverte me plongea dans une profonde stupéfaction. Livingstone aurait-il pu com-



Défilé devant la muraille de joncs.

mettre une erreur pareille? Cette chaîne de collines de Bisa qu'il place au sud du lac, je n'en voyais pas trace, et cependant je devrais en être tout près.

Pour en avoir le cœur net, je me lançai, le 14, le long de la côte nord de Kawendé. Dans cette direction je fus bientôt arrêté, non pas par les joncs qui s'étendent comme un filet à mailles serrées devant l'embouchure du Chambézi, mais par un marais sans fond. Force me fut de piquer au nord-ouest vers une nouvelle terre basse qui venait de poindre à l'horizon.

Nous accostâmes la plage sablonneuse par une brise démontée; à plusieurs reprises les lames embarquèrent par l'arrière. Nous nous trouvions dans l'île de Bawara, d'un aspect tout différent de celle de Kirui.

Sur la côte, qui court directement au nord-est, pousse une ligne d'assez beaux arbres dont les racines baignent dans l'eau. Derrière ce rideau, l'île,

uniformément plate, n'offre que l'apparence désolée d'une immense étendue de chaumes jaunis. Trois heures de recherches n'amenèrent que la découverte d'empreintes d'hippopotames. Cependant, grâce aux canards, assez nombreux, nous eûmes le soir des vivres.

Le lendemain après midi (car j'avais voulu prendre une latitude) je me remis à longer la côte de Bawara, qui n'est qu'un vaste désert, en partie submergé pendant la massika. A la tombée de la nuit nous trouvâmes pourtant un champ de patates, où je campai. Une vingtaine d'indigènes,



Indigènes de la pointe de Bawara.

rassurés par notre petit nombre, consentirent à s'approcher et à nous vendre quelques vivres. Impossible au reste de tirer d'eux autre chose que l'éternelle réponse :

« Pourquoi nous questionner ? Puisque tu es arrivé ici seul, tu connais le pays aussi bien que nous. »

Le 16 juillet, en débarquant de la pointe nord de Bawara, l'île de Kisi nous apparut dans le nord-ouest. Toujours poussés par la brise du sud-est, nous y arrivâmes en moins de deux heures. Au cours de cette traversée, le lac devient plus profond : pour la première fois, les herbes marines s'enfoncent jusqu'à disparaître ; l'île elle-même, d'aspect assez désolé, bien que plus peuplée que Bawara, émerge de 20 mètres au-dessus des eaux.

Pour plus de tranquillité, je campai loin d'un petit village qui m'était

apparu dans l'est : ce qui n'empêcha pas les indigènes d'accourir au nombre de quatre-vingts à cent, aussi menaçants que les autres. J'ai déjà dit qu'ils ne revêtent que des peaux de bêtes. L'arc est leur arme préférée, mais tous ont également une longue lance, dite lance à éléphants, armée d'un fort contrepoids en fer à la pointe opposée.

Les femmes se rasent généralement le haut de la tête. Derrière, les cheveux nattés, graisseux, rouges de teinture, retombent sur le cou en chignon volumineux. Il ne faut pas moins de trois jours pour confectionner cette coiffure compliquée, garnie de peignes et de longues épingles de cuivre. Les hommes adoptent aussi cette manière de se coiffer; mais le plus souvent ils se rasent en partie la tête, n'y laissant subsister que deux ou trois touffes irrégulièrement disposées.

Tout heureux de me trouver sur un point qui dominait le lac, je profitai, pour quitter mon camp, d'un moment où la foule était retournée au village afin d'y porter mon cadeau au chef. J'emmenai comme otage un msagira, qui devait répondre sur sa tête de tout ce qui arriverait à ma petite troupe.

Parvenu au point le plus haut de l'île, mon guide me montra tous les environs, Kisi, Bawara, Kirui, puis une ligne basse à peine plus éloignée que les îles précédentes; dans l'ouest, le pays des Vouaoussi, peuple farouche; au nord, les États de Miombo, puis les Vuakissinga; enfin, loin, bien loin, si loin qu'il en avait à peine entendu parler, Cazembé, roi du Lunda. Sur la Louapoula sa réponse fut concluante.

« Comment, tu en viens et tu demandes où elle est?

— Où va-t-elle?

— Loin, bien loin dans le sud; puis on dit qu'elle remonte au nord en passant seulement à huit jours de marche d'ici dans l'ouest. Si tu veux la suivre, tu mourras dans les pierres (cataractes), et si tu veux couper court dans l'ouest en traversant les Vouaoussi, tu seras massacré. »

C'était donc là le Bangouéolo! 20 milles d'eau libre, au lieu des 90 milles indiqués par Livingstone. Et la Louapoula, au lieu de me rapprocher de ma caravane, allait m'en séparer par des centaines de lieues. Aujourd'hui j'ai pardonné à l'ombre du grand voyageur, mais ce jour-là je l'ai maudit comme on maudit un génie imposteur.

CHAPITRE XV

Sur la Louapoula. — L'arbre de Singa. — Immense troupeau d'antilopes. — Dans les roseaux. Descente du fleuve. — Attaqués par les Vouaoussi. — Faits prisonniers. — Séjour à Kawendé.

Comme j'achevais d'inscrire mes relèvements, des cris venant du camp frappèrent mes oreilles : je rebroussai chemin à la hâte. Au haut de la pente sur laquelle j'étais campé, un parti d'indigènes défila devant nous en hurlant. Le msagira voulut fuir, mais Hassani et moi nous le saisîmes chacun par un bras en tirant nos revolvers. La voile avait disparu, tout mon bagage venait d'être embarqué à la hâte. Mes sept hommes, agenouillés derrière des mottes de terre, le fusil épaulé et bien alignés, protégeaient le bateau contre la foule ameutée.

« Approchez donc, bandes de femmes, criait Kamna, et vous verrez si ce sont des fusils pour les enfants. »

Je ne pus m'empêcher de complimenter Farraji sur l'intelligence et la promptitude de ses dispositions. Il m'expliqua qu'aussitôt après mon départ les indigènes étaient revenus en masse, l'arc bandé, et, sous prétexte que mon cadeau n'était pas suffisant, avaient menacé de tirer.

Il fallait partir au plus vite, bien qu'il fît presque nuit.

« Mon ami, dis-je au msagira, des questions de cette importance ne peuvent se traiter qu'avec le chef lui-même; je vais donc me rendre au village même avec mon bateau.

— Il va fuir, hurla la foule.

— Non, je ne fuirai pas : comme otage, d'ailleurs, je vais vous laisser Hassani, qui gagnera avec vous le village par terre pendant que nous le gagnerons par eau. »

Hassani, prévenu, resta en effet à terre, aida même à pousser le bateau dans lequel nous étions tous embarqués, en ayant soin de le faire tomber

en travers parallèlement à la côte,... puis il nous rejoignit en trois enjambées, pendant que nos fusils s'abattaient dans la direction de la foule, qui s'éclipsa dans les buissons. Comme nous installions les avirons, deux flèches vinrent mourir près du bord; je défendis de riposter.

Aussitôt que nous fûmes débarrassés des sauvages de Kisi, ma décision fut prise. Je n'avais plus rien à faire sur le lac, dont tous les habitants me repoussaient. J'étais pour toujours séparé de ma caravane par la tribu des Vuakissinga, car si, sur mon bateau, j'étais maître du lac avec mes huit hommes, à terre j'étais à la merci des indigènes. Mieux valait l'inconnu que la certitude d'être massacré; je me décidai donc à suivre la Louapoula : peut-être devais-je trouver dans le sud une caravane portugaise de Saint-Paul de Loanda.

A minuit nous campâmes à la pointe nord de Bawara.

Le 17 je traversai le lac dans sa plus grande largeur d'eau libre, pour revenir camper à Kawendé.

Le 18 nous nous lancions sur la Louapoula. Toute cette matinée, la rivière, sans sortir des deux murailles de joncs qui l'enserraient, ne s'écarta guère de la côte de Kawendé, que nous apercevions par intervalles. Elle avait 70 mètres de largeur, 6 mètres de profondeur, et se tordait mille fois sur elle-même; aussi fîmes-nous peu de route. Dans le sud et dans l'est s'étendait à l'infini l'océan de joncs, toujours impénétrable.

Deux ou trois pirogues passèrent rapidement, tandis que nous campions. Dans cette solitude immense elles défilaient comme les têtes de loutre qu'on apercevait de temps à autre à la surface. A la nuit elles revinrent au nombre de six à sept, portant chacune deux indigènes, qui, chose rare et singulière, se montrèrent de bonne composition : du moins, moyennant quelques présents, se décidèrent-ils à nous renseigner.

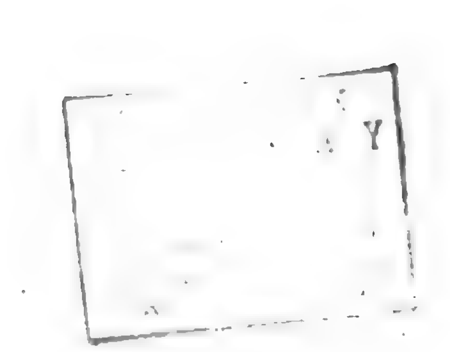
« La Louapoula, me dirent-ils, court d'ici au sud dans des joncs sans limites où tu mourras de faim au bout de trois jours. Son parcours d'ailleurs se trouve obstrué à trois endroits où elle passe sous les herbes. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de longer la terre dans les marais, par un sentier que nous te montrerons demain. Vers midi vous arriverez au village de Kapata. »

Ce soir-là Hassani tua un bubale : j'en donnai la moitié aux indigènes. qui consentirent à coucher près de nous, seul moyen de les avoir le lendemain.

Quelle navigation que celle du 19! Après avoir franchi la muraille de joncs, nous étions entrés dans une prairie immense, submergée sous trois pieds d'eau. Pendant six heures nous avions filé cinq nœuds dans une voie



La défense du canot.



à peine tracée. Un observateur placé par le travers à 10 mètres eût certainement pris notre embarcation pour un bateau à roulettes. Sur la droite. la côte basse était très boisée et verdoyante; mais, à gauche, des joncs, rien que des joncs jusqu'à l'infini.

Le village de Kapata, considérable pour la contrée, car il contient bien dix huttes et trente habitants, était séparé de la côte par une grande plaine boueuse où mon bateau ne pouvait pénétrer. Dans l'impossibilité de camper auprès, je poussai jusqu'au village de Kisamba, comprenant trois huttes seulement, mais établi sur une falaise bien sèche.

En face de nous, dans le sud, s'étendait une petite nappe d'eau libre; dans le sud-ouest, un bras s'enfonçait assez profondément au nord-ouest. Je m'informai si par hasard il n'irait pas rejoindre le lac Bangouéolo : mais pour la troisième fois on m'affirma que Kawendé n'était pas une ile.

Je tuai, à 500 mètres du village, un *éléatrague des roseaux*, animal qu'on trouve rarement à tirer dans un endroit découvert. Hassani m'assura avoir tiré un zèbre, fait d'autant plus curieux que chez les Vouaoussi c'est un animal inconnu.

Les indigènes de Kisamba se refusèrent absolument à me donner un guide. Depuis l'avant-veille j'entendais beaucoup parler d'un village nommé Singa, situé dans le sud, c'est-à-dire au milieu des roseaux, mais facilement reconnaissable à un grand arbre, le seul point de repère de cette immense superficie de joncs.

Le 23 je partais à l'aventure, à la recherche de cet arbre mystérieux. Pendant les sept jours qui suivirent, il fallut lutter contre ces joncs damnés, nous ouvrir une route pied à pied dans cet enchevêtrement de racines, de roseaux et de nénuphars. Et cependant jamais, dans tout mon voyage, je n'ai eu à ma disposition tant de gibier et de poisson, tant de vivres frais et en telle abondance. Singa doit sa notoriété à la quantité de peaux qui s'en exportent, peaux qui forment presque à elles seules les vêtements de tous les habitants de l'île.

L'arbre de Singa nous apparut enfin après quarante-huit heures d'un travail de forçat, qui ne nous avança pourtant que de quelques milles. Si la situation de ce géant végétal, jeté comme un champignon sur cette immense prairie, semble extraordinaire, plus extraordinaire encore est le campement des indigènes qui se trouvent en cet endroit.

Nous sommes à la tête d'une immense lagune dont l'aspect diffère à peine de celui du marais, si ce n'est que les joncs sont courts et qu'on y marche à peu près à pied sec. Les huit ou dix cases qui composent le

village sont misérables et effondrées. Le sol est tapissé d'arêtes de poissons. Quelques filets sèchent sur des piquets; de longues lances de bois, posées contre les huttes, servent à la chasse. Cette chasse se fait à l'aide d'une trentaine de chiens sauvages, galeux, en ce moment étendus au soleil, ou se disputant à grands coups de dents des débris de cornes, d'os ou de peaux exhalant une odeur nauséabonde.

Mais quel merveilleux pays de chasse! L'Algérie, même avant la conquête, dans ses eaux ou dans ses fourrés, n'offrit jamais de pareilles ressources, plume ou poil. A 800 mètres dans le sud, l'horizon se trouve littéralement fermé — je n'exagère rien — par une bande d'antilopes, qui compte certainement plusieurs milliers de têtes. Au repos, sous ce soleil embrasé, ce long troupeau, composé de trois espèces principales, à en juger par la teinte des robes, forme un demi-cercle autour du village, sans se préoccuper des habitants qui vont et viennent.

N'ayant pu en approcher, je me contente de dire que les capricornes à pieds noirs forment la majorité de cette multitude animale, car leurs cornes se comptent par centaines au village. Une autre espèce très commune a la fourrure (car la robe de ces antilopes n'est pas autre chose) d'un fauve noirâtre sur le dos et d'un blanc éclatant sous le ventre. Ce contraste de blanc et de noir donne au troupeau à cette distance l'aspect d'une immense bande de zèbres.

La nuit, le gibier se rapproche des cases, qui circonscrivent une petite cour de 10 mètres carrés. Un animal entre-t-il, les trente chiens, sautant hors des huttes, le cernent à la fois, et l'indigène, armé de sa longue lance en bois, n'a plus qu'à l'achever au milieu du cercle. On en tue en moyenne deux chaque nuit.

Jamais je n'ai vu les indigènes plus chétifs et se rapprochant autant de la bête. Ils ne sont pas méchants, du reste, et sont à peine vingt-cinq. Le chef, après s'être convaincu que je ne venais pas pour le massacrer, me supplia deux heures durant de lui... digérer les perles que j'avais bien certainement dans mon estomac.

Pas un grain de farine, pas une racine de manioc, pas une branche de bois mort!

Je ne détaillerai pas les incidents des cinq journées qui suivent et qui intéresseraient peu le lecteur : je me contente de résumer brièvement les souvenirs qui m'en restent; je rappelle tout d'abord que je continue à suivre la lagune, me frayant une route comme je peux dans cette immensité de marais.

Quelquefois (et ce sont des heures de repos, celles-là) nous courons sur

de petits étangs tapissés de nénuphars gigantesques, dont les fleurs varient de teintes à l'infini, depuis le jaune clair jusqu'au violet foncé. Ces recoins d'eau libre, où nous glissons sur ces magnifiques plantes, servent de rendez-vous aux poules d'eau qui d'un pied léger courent sur les feuilles aplaties, aux râles noirs, contournant d'une aile lourde la muraille de joncs, et à des canards verts ou marrons, dont quelques vols s'élèvent bruyamment à notre approche. Le héron cendré, avec son cou replié, sort



Singa.

gauchement d'un côté pour aller retomber un peu plus loin. L'*aninga*, à moitié immergé, repliant son cou comme un serpent, nous regarde passer à dix pas, avec toute la confiance que lui donne sa chair maigre et coriace; à peine plonge-t-il quand nous sommes tout près de lui.

Au sortir de l'étang, nous rentrons dans les joncs. Là il faut laisser les avirons ou plutôt s'en servir comme de gaffes, en prenant pour point d'appui non le fond, qui est trop bas, mais les racines qui, à un pied sous l'eau, forment un matelas flottant.

Ces joncs sont de trois sortes principales. La plus haute, qui mesure 4 mètres au-dessus de la surface, est surmontée d'un panache semblable à

celui du *Gynerium argenteum* ou à celui de l'herbe de la pampa. Elle est toujours par masses denses et compactes.

La seconde est moins serrée, mais ses racines tuberculeuses, enlacées comme autant de serpents, rendent le passage des plus difficiles; sa tige est de la grosseur du poignet, et les indigènes la mâchent souvent pour apaiser les tiraillements de leur estomac.

On trouve aussi le jonc du Christ et le jonc ordinaire, droit et lisse, qui varie de dimensions avec la profondeur des marais. J'en omets vingt autres variétés, qui y pullulent en familles.

Toute la journée se passe à se déhaler dans ces matelas, travail fastidieux et énervant. Quelquefois cependant nous rencontrons ce que mes hommes appellent une « rivière », sorte de courant violent, étroit et profond qui nous entraîne cinq minutes dans un couloir de joncs. Je m'y lance ardemment, dans l'espoir qu'il va me conduire à la Louapoula, puis brusquement nous nous trouvons acculés à une nouvelle muraille de roseaux.

Si par hasard, sur cette immensité, nous rencontrons une langue de sable, elle est occupée par un petit campement ou tout au moins par une hutte informe à demi effondrée et dont aurait honte un castor.

Le soir je rallie la lagune pour camper. Des bandes d'antilopes grises, aux allures méfiantes, nous regardent accoster, puis s'enfuient éperdues devant ces animaux inconnus qui viennent troubler leur solitude. Nous en abattons chaque jour une ou deux, et, après leur avoir coupé la langue et le filet, nous les laissons aux corbeaux et aux vautours, car les hyènes elles-mêmes ne se risquent pas ici.

Le 29 juillet devait voir la fin de ce supplice. On ne salue pas la terre après trois mois de traversée avec plus d'enthousiasme que Wadi-Munié lorsqu'il nous signala la côte de l'Ilala dans le sud; presque en même temps celle de Kawendé apparut dans l'ouest. Nul doute que la Louapoula ne sortît par la vallée qui les séparait.

Les deux rives sont boisées, mais sèches, rougies par les feux d'herbes, et élevées de 25 à 30 mètres. Je campe au village de Rosako, tout heureux de trouver enfin des êtres humains et un fleuve pour me conduire.

Le chef, un assez brave homme de sauvage que je fais longuement causer, m'éclaire sur ma situation.

« La Louapoula, me dit-il, court encore loin dans le sud. Si tu vas vite, en trois jours tu arriveras aux cataractes de Mombottouta, où se brisera ton bateau. Là tu trouveras toute une armée de Méré-Méré qui t'attend, car depuis deux jours ton passage dans ce pays est connu; sur

la rivière tu peux te sauver, aussi sont-ils allés t'attendre au haut des cataractes.

« Tu n'as pas l'air d'un mauvais homme, ajoute-t-il : laisse-moi te dire que tu as tort d'aller chez les Vouaoussi. Les chefs de l'Ilala et du Bisa ne sont pas méchants, mais les Vouaoussi te tueront. »

Il parle avec un tel accent de vérité, que je lui laisse la moitié de ce qui me reste d'étoffe : à être pillé, mieux valait laisser mon bien entre des mains relativement honnêtes.

Interrogé sur Livingstone, il me dit qu'il y a bien longtemps (vingt ans, pour ces gens-là, c'est un siècle) sa caravane avait passé, portant son cadavre; mais lui-même habitait alors un autre village assez loin et ne l'avait pas vu. Kitambo, où était mort le grand maître, se trouvait à deux jours de marche dans le sud-est.

« Mais, lui dis-je, puisque sa caravane a traversé les Vouaoussi, je passerai bien, moi.

— Sa caravane n'a pas traversé les Vouaoussi, qui habitaient alors à Mombottouta, dans le sud. De chez Msiri, qui est tout près dans l'ouest et où elle a traversé la Louapoula, elle a piqué sur Kawendé et les États de Miombo en longeant le lac. Aujourd'hui tous ces pays sont sous la domination de Méré-Méré ou Mirambo, homme méchant et cruel qui maintenant habite loin dans le nord. »

Cette nuit fut glacée; au lever du soleil le thermomètre marquait 6° et les herbes étaient couvertes de givre; à neuf heures il marquait 16°, à midi 23°. « Si tu ne meurs pas de faim, m'avait dit Kétimkuru, tu mourras de froid. » Ni l'un ni l'autre de ces maux ne me menaçait, mais je n'en valais pas mieux.

Avant de me mettre en face des farouches Vouaoussi, qui devaient manger mon bateau et mes hommes, la Providence me ménageait trois jours de tranquillité sur cette Louapoula, hier obstruée d'herbes, demain coupée de cataractes.

Le fleuve, large ici de 120 à 300 mètres, d'un courant majestueux et rapide, serpente au milieu des collines couvertes de bois, que les feux des grandes herbes ont teintées de rouge et d'or comme dans nos paysages d'automne en Europe. Sur les rives, un rideau d'arbres élevés et vigoureux nous cache quelquefois l'horizon, mais s'ouvre ailleurs sur des plages herbues, où des bandes d'antilopes nous regardent défiler sans même prendre l'éveil.

Le second jour, nous traversâmes un étang entouré de collines que le soleil levant dorait de ses feux et faisait surgir des ombres bleuâtres du

matin. Sur ses bords paissaient silencieusement un troupeau de buffles et un autre de cobes, tandis qu'au milieu une bande d'hippopotames se livrait à ses grandes ablutions.

Le 31 juillet, vers midi, nous débouchâmes brusquement sur une île couverte d'arbres géants, et qui rompait le courant en deux. A la tête de l'île se trouvait un petit camp de pêcheurs, une hutte malpropre et quelques établis pour faire sécher le poisson. On avait fui à notre approche, mais on avait laissé les chiens. Les prendre en laisse et poursuivre leurs maîtres fut l'affaire d'un instant, et mes hommes me ramenèrent bientôt un sauvage qui, une fois couvert de nos perles, consentit à parler. Mombottouta, nous dit-il, n'était plus qu'à une heure de nous, et les Vouaoussi, en grand nombre, nous attendaient dans les environs.

Sur ces entrefaites arrivèrent, remontant le courant, six pirogues lourdement chargées pour la pêche à l'hippopotame. Elles s'arrêtèrent un instant à la vue de mon bateau, et, sans paraître trop surpris, les naturels qui les montaient reprirent en silence le fil de l'eau pour prévenir leur tribu. Je me lançai aussitôt à leur poursuite.

Une heure après, le courant devenant de plus en plus rapide, nous défilâmes sur la rive gauche, à une allure vertigineuse ; puis brusquement, à un détour, une rangée de rapides apparut, barrant le fleuve d'une ligne blanche sur une longueur de 300 mètres, et faisant un vacarme épouvantable.

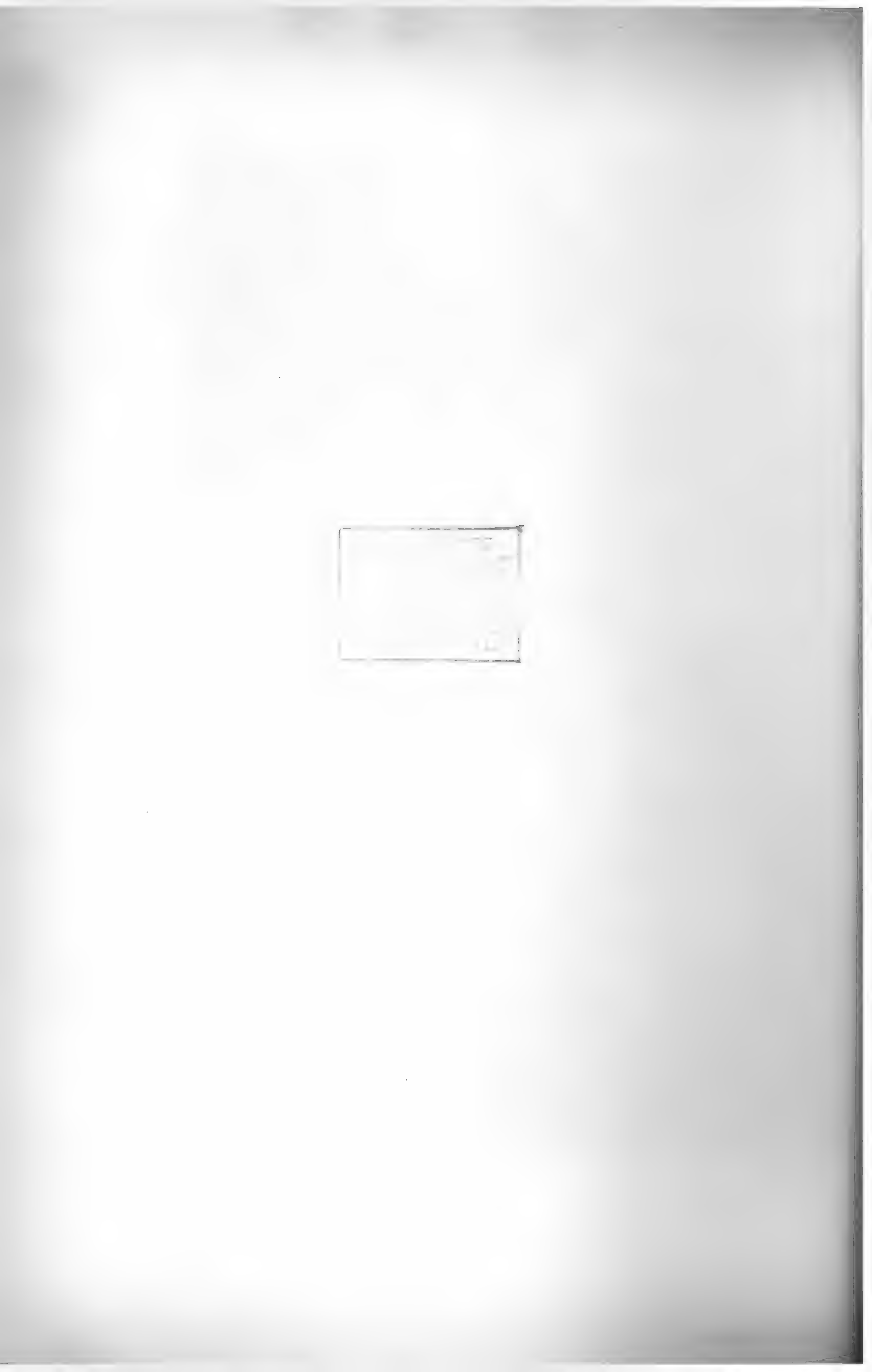
Vers la nuit, quelques indigènes se montrèrent dans les roseaux de la rive droite, mais le mugissement des brisants rendait impossible toute communication. Nous avions réussi à franchir la première ligne des rapides, qui recommençaient en aval, plus bruyants et plus écumeux qu'en amont.

Comme le jour paraissait, nous reprîmes notre tâche de forçats, pour nous déhaler péniblement le long des buissons qui garnissaient le rivage. A ce moment les indigènes, toujours très nombreux sur la rive droite, surgirent de notre côté, et tous en masse se précipitèrent vers nous en poussant leur cri de guerre. Ne pouvant mener de front et la défense et le halage, je poussai en plein dans les rapides, au risque de tout briser, pendant qu'une volée de flèches se perdait dans les branches au-dessus de nos têtes.

De ma vie je n'avais assisté à pareille scène. Empoignés comme un bouchon de liège par ce courant vertigineux, nous pirouettâmes deux fois sur nous-mêmes, avant d'avoir armé les avirons, puis nous partîmes à la dérive avec une force irrésistible. Les pointes de rocher défilaient comme en rêve : les lames, courtes et blanches d'écume, déferlaient en tourbillons. Impossible de me faire entendre dans ce tintamarre infernal ; il fallait nager



Attaqués dans les rapides.



cependant, pour laisser au gouvernail toute son action : un faux coup de barre, et nous étions brisés comme verre.

A un tournant où l'eau se calmait un peu, nous apparut une nouvelle ligne d'écume ; de plus bas nous arrivait un grondement sourd de cataracte qui dominait tout ce tumulte.

C'était Mombottouta, c'est-à-dire la mort à courte échéance si je restais sur le fleuve. J'ordonnai donc d'accoster la rive, une plage sablonneuse, couronnée d'un petit escarpement couvert de buissons, et nous attendîmes.

En moins d'un quart d'heure la bande hurlante des Vouaoussi était sur nous, au nombre de trois cent cinquante ou quatre cents ; vingt-cinq étaient armés de mauvais fusils, le reste de flèches. Sans autre préambule, les bandits entamèrent leurs danses de guerre, ce pas africain bien connu, qui grise mieux que le meilleur alcool, et consiste surtout à soulever avec les pieds des nuages de poussière, pendant que les bras se tordent en mille contorsions et que le gosier pousse ses notes les plus sauvages.

« Mes amis, leur cria Farraji, nous avons faim ; donnez-nous un peu de farine, nous vous donnerons de la viande. »

Le calme se rétablit un instant, suivi bientôt d'un éclat de rire :

« Où allez-vous ? Croyez-vous traverser ainsi le pays des Vouaoussi sans leur payer rançon ? Vous venez faire la guerre ?

— Nous ne faisons la guerre à personne, nous suivons la Louapoula.

— Mensonge ! vous avez tué tous les habitants de Kisi (ce qu'on gagne, ô mon Dieu, à recevoir des coups sans les rendre) et vous allez porter secours à Msiri[1], notre ennemi, qui demeure de l'autre côté de la Louapoula. Vous n'êtes pas des gens de la côte, mais des Vunyamuézi ; regardez plutôt », firent-ils en s'approchant de Farraji. (Farraji, né dans l'Uganda, avait effectivement les incisives supérieures arrachées.)

Tout fiers de cette découverte, les bandits recommencèrent leurs danses avec un entrain nouveau. A ce moment, l'un d'eux fit trois pas dans notre direction avec ce sourire cynique et gouailleur qu'ils prennent dans les grandes circonstances. Tranquillement il s'agenouilla, plus tranquillement encore il me coucha en joue de son long fusil.

D'un bond j'étais debout, le tenant au bout du mien. Je ne sais quel est le saint nègre qui l'a sauvé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où j'appuyais sur la détente, il se produisit une telle bousculade que, plutôt

1. Msiri est un Vunyamuézi installé depuis quelques années au Katanga, avec un gros parti de gens de Tabora, qui, comme dans l'Unianembé, ont l'usage de s'arracher les incisives de la mâchoire supérieure.

que de tirer dans le tas, je relevai mon arme. Alors, des buissons où tous s'étaient éclipsés, s'éleva un hurlement immense, pendant que quelques malheureuses flèches venaient tomber près de nous. Convaincu maintenant que les indigènes n'avaient pas de poudre, je me retirai à l'extrémité d'une petite langue de sable d'où nous commandions tous les environs. Là nous attendîmes, en envoyant de temps à autre dans les buissons une balle perdue quand les flèches étaient trop nombreuses.

Vers le soir, un nouvel arrivant, qui semblait de quelque importance, nous interpella, de derrière un arbre.

« Je suis envoyé par Mirambo, me dit-il, pour te ramener mort ou vif : à toi de choisir. Livre-nous ton bateau (les indigènes croyaient mon bateau en métal malléable, dont ils pourraient faire des balles), tes fusils et tout ton bagage : alors nous ferons l'échange du sang et nous te conduirons sain et sauf chez Mirambo. »

Je restai impassible; mais, à la nuit, la situation n'était plus tenable. Jusque-là mes hommes étaient restés silencieux, me traduisant de temps à autre les lambeaux de phrases qui venaient frapper leurs oreilles. Les indigènes avaient allumé de grands feux sur la rive; acculés aux rapides, ne pouvant plus traverser la rivière, nous n'avions pas même, hélas! une branche de bois mort.

« Moi, je suis las d'avoir peur, dit Saïdi en s'étendant sur le sable à côté de son fusil.

— La viande commence à sentir, et depuis huit jours nous n'avons pas un gramme de farine dans le ventre, ajouta Kamna.

— Maître, me dit carrément Farraji, ces indigènes ne sont pas des hommes. Nous ne sommes pas des femmes, nous n'avons pas peur de mourir, mais nous aimons que ce soit fait rondement. Ces sauvages vont nous tuer en détail : mieux vaut, demain matin, nous lancer avec le bateau et mourir d'un coup dans les cataractes.

— Mes amis, leur répondis-je, vous parlez comme des enfants, et vous voulez mourir comme des femmes; peut-être avant peu vous estimerez-vous heureux d'être en vie au prix de quelques jours de souffrance. Nous n'avons plus rien à faire de cette rivière, il faut essayer de nous sauver par terre. Si nous devons succomber un jour, il sera toujours temps de le faire comme des hommes, en vendant chèrement notre vie. »

Cette absence de force morale chez le Noir, cette note fataliste, devait pendant les jours suivants me donner de terribles inquiétudes. Que de fois, pour relever le courage de mes hommes, n'ai-je pas dû leur débiter ces mensonges avec un air de confiance qu'il fallait rendre sincère!

Le lendemain les indigènes se montrèrent moins bruyants : ils n'avaient pas mangé depuis quarante-huit heures, car nous étions à deux heures de Kawendé, le village le plus voisin ; puis la fraîcheur de la nuit, autant que l'exercice d'hier, avait jeté un froid sur leur enthousiasme. J'en profitai pour entrer aussitôt en pourparlers avec Kalambo, le msagira qui avait péroré la veille et avec lequel je devais bientôt faire une longue connaissance. A dix heures il en était aux conditions suivantes :



Couché en joue par un bandit. (Voir p. 305.)

« Je te dis encore que j'ai ordre de Mirambo de t'amener chez lui vivant, mais il faut que tu abandonnes ton bateau. De plus tu nous donneras toutes tes étoffes, tant pour payer le prix du sang (nous avions blessé deux indigènes la veille) que pour faire un cadeau à notre chef. Enfin, tu dois nous céder tous tes fusils, qui te seront rendus à ton arrivée par Mirambo lui-même. Quant aux vivres, tu nous donneras de la viande, et nous te rendrons de la farine. »

J'acceptai toutes ces conditions, moins celle des fusils : mais les indigènes n'en voulaient pas démordre. Il fallait conclure vite cependant : nos estomacs criaient la faim, et j'avais hâte d'être aux prises avec ma nouvelle situation.

« Voilà, lui dis-je, mon bateau et tout ce que je puis te céder de mon bagage. Quant aux étoffes (il m'en restait fort peu) et aux fusils, je ne dois les remettre qu'à un chef. Allons donc au village, et là nous ferons chaouri. »

Vers deux heures Kalambo accepta ma proposition. En quelques minutes mon bagage était bouclé en quatre charges, deux caisses, mon lit et ma cuisine, et je me mettais en route, escorté de quelques hommes, pendant que la foule en délire se ruait sur mon bateau. Elle ne le brisa pas cependant ; le lendemain je le vis arriver au village tout d'une pièce et porté par deux cents bras triomphants !

Cette première marche devait avoir une grande influence sur ma destinée et changer pour un moment l'humeur gouailleuse et insolente de la population à mon égard. A moitié chemin nous croisâmes un troupeau de cobes ; à 50 mètres je brisai les reins d'un gros mâle qui, par un heureux hasard, resta mort sur le coup. En toute autre circonstance mes hommes eussent couru à la bête : mais je les arrêtai et je continuai tranquillement ma route.

« Retourne-toi, maître », me dit Hassani au bout de cinquante pas.

Tous les indigènes qui m'escortaient, frappés d'ahurissement, s'étaient arrêtés dans le sentier. Instinctivement ils s'étaient prosternés le front à terre; puis ils se mirent à danser en se serrant les mains, à s'entre-croiser les bras et à s'embrasser, et enfin, s'élançant vers moi, ils vinrent s'agenouiller à mes pieds. J'aurais franchement ri si j'avais eu le cœur à la gaiteé.

Quelques minutes plus tard, la foule, attirée par les coups de fusil, arrivait de la rivière, l'arc bandé; mais, mise au courant de la distance prodigieuse à laquelle j'avais tué l'animal (800 mètres au moins, disait-on aux nouveaux venus), elle ne tarda pas à s'enthousiasmer aussi. Mon entrée à Kawendé fut un véritable triomphe. Il fut, hélas! de courte durée.

Je m'attendais à trouver là le fameux Mirambo, chef des Vouaoussi. mais j'acquis bientôt la certitude que ce grand village qui, l'an dernier, lui servait de résidence, se trouvait pour le moment abandonné. L'enceinte était considérable, les huttes en ruine presque aussi nombreuses que chez Kétimkuru et disposées enfin comme dans l'Uemba autour d'un boma central.

Dès mon arrivée eut lieu en plein air une grande conférence. Je m'aperçus bien vite que le chef qu'on me présentait n'avait rien de commun avec Mirambo.

« Voilà, lui dis-je, toutes mes étoffes, comme nous en sommes convenus ; quant à mes fusils, tu ne les auras qu'avec nos têtes. »

Il y eut un moment de confusion, puis le tumulte s'apaisa plus tôt que je ne l'aurais cru.

« Mirambo, me répondit le chef, n'a pas de mauvaises intentions contre

toi; seulement il veut te voir et t'empêcher d'aller porter secours à notre ennemi de l'autre côté de la Louapoula. Il veut, de plus, se servir de toi pour faire porter son ivoire à la côte, car depuis la guerre avec le sultan du Katanga, les Portugais ne reviennent plus chez nous. Mirambo demeure à trois jours de marche vers le nord. Dans trois jours tu pourras te mettre en route pour l'aller rejoindre avec une grande caravane que je te donnerai



Arrivée du bateau à Kawendé.

comme escorte. Quant à fuir, n'y songe pas; au premier essai nous te déclarons la guerre en masse.

— Vous êtes les plus forts, répondis-je : je reste donc votre prisonnier; mais je vous préviens qu'au premier mauvais traitement nous prendrons nos fusils et nous défendrons les armes à la main tout animal tué contre lequel vous ne voudrez pas nous donner un peu de farine. »

Comme la conférence se terminait, le bruit se répandit que tout ou partie de mes étoffes venait d'être volée par un chef voisin, et chacun courut aux armes, nous laissant ainsi un moment de répit. La guerre dura trois jours. Dans une première attaque d'un village peu éloigné, deux hommes furent tués; le lendemain, notre camp fut assailli, et il y eut encore trois ou quatre blessés.

Je fus obligé de passer dix jours à Kawendé. Le troisième jour, la foule, lasse de me regarder, était rentrée dans ses foyers; il ne restait plus dans

ce grand village que les cinquante hommes commandés par Kalambo et préposés à ma garde. J'eus le loisir, pendant ce calme forcé, succédant brusquement à l'entraînement du voyage, de faire bien des réflexions, et elles étaient amères. Que devenaient mes projets? Et mes hommes et moi-même, qu'allait-il advenir de nous? Jamais encore l'Afrique ne m'avait paru si farouche.

Malgré moi, je me sentais gagné et comme pris aux cheveux par ces scènes journalières de vandalisme et de brigandage. La lutte perpétuelle, les nécessités constantes de milieux aussi violents, sollicitent peu à peu les mauvais instincts du plus honnête homme, et j'avoue franchement que si je ne volais, ni ne pillais, ni ne tuais, ce n'était plus en vertu de principes de morale supérieure, mais simplement pour garder mon prestige aux yeux de mes hommes. La morale, l'honnêteté, l'honneur! toutes choses superbes dans une société ordonnée, et nécessaires à sa conservation; mais si vous n'êtes pas un missionnaire, un homme de Dieu, si vous n'êtes pas du bois des martyrs, essayez-en l'application dans ce milieu de bandits et de bêtes de proie.

Mon journal va résumer le reste de mon séjour à Kawendé.

5 août. — Hier soir, Mandaman, Babaïdi, à la tombée de la nuit, a fait une grande invocation à la Lune :

« O Lune, toi qu'on fête aujourd'hui à Zanzibar à coups de fusil, ramène-nous à notre île bien-aimée, ramène le Msungu au consul de France », etc.

Hassani tue un élan ; Kalambo nous donne encore une petite corbeille de farine. Il prétend qu'il attend, pour se mettre en route, de nouveaux ordres de Mirambo ; mais en réalité il profite de nous pour se gorger de viande. Il y a au village deux moutons superbes, les premiers que je vois depuis Kétimkuru. Les pigeons sont énormes ; évidemment ce village, aujourd'hui abandonné, était autrefois florissant.

6 août. — Hassani tue un oryx bâtard de la grandeur d'un âne d'Europe. Kalambo affirme qu'il n'a plus de farine à nous donner. Nous avons heureusement de la viande séchée pour attendre quelques jours.

J'ai demandé ce matin à aller voir les cataractes de Mombottouta qu'on entend rugir la nuit, bien que nous en soyons à 5 kilomètres; on me répond par un refus, et les hommes qui accompagnent Hassani à la chasse lui défendent d'aller de ce côté.

Nous couchons tous ensemble en plein air autour d'un très petit feu, malgré le froid très vif : j'ai peur que les indigènes n'incendient la hutte si nous nous y enfermons.

7 août. — J'ai encore permis à Hassani d'aller à la chasse, mais c'est la dernière fois. Il a tué deux antilopes de roseaux. Nous n'avons plus que cent cinquante cartouches; il y a beaucoup de vivres au village, les habi-



Kalambo.

tants étant très peu nombreux et les Vouaoussi étant partis sans récolter les champs. Malgré tout, je ne puis plus trouver de farine.

Je surprends à la tombée de la nuit une femme qui venait détacher de l'argile plaquée contre une hutte pour la manger. Cette terre, douce et couleur café au lait, a le goût du biscuit quand elle se brise sous la dent; elle fond un peu dans la bouche, mais se refuse absolument à passer dans mon gosier.

8 août. — Kalambo veut me chercher noise : il paraîtrait que quelques indigènes d'un village voisin, qui avaient trouvé dans le sac de mes effets des balles explosibles, se sont amusés à les faire fondre. L'une d'elles a éclaté en blessant deux individus.

Mon bateau est à la porte du village; j'ai démonté et dispersé les écrous pour empêcher les indigènes de s'en servir. Ils ont essayé de l'entamer avec leurs lances, mais sans y réussir; Kalambo, sur les ordres de Mirambo, le protège sans grand succès contre la foule.

9 août. — Privé de viande, Kalambo se décide à partir; les femmes commencent leurs préparatifs.

J'ai promis à Kalambo que, lorsque viendrait le jour de la bagarre, ma première balle serait pour lui : maintenant, quand il a de vilains tours à me jouer, il dépêche ses hommes, au lieu de venir lui-même.

Mirambo jouit d'une autorité considérable auprès de ces bandits : ce doit être un homme intelligent.

10 août. — Les préparatifs continuent, et, à en juger par leur importance, nous allons loin vers le nord. Est-ce que nous nous rapprocherions assez de Cazembé pour que je puisse espérer revoir un jour ma caravane?

Plus de tabac, plus de farine, rien que cette viande desséchée qui me soulève le cœur.

Enfin nous partirons demain!

CHAPITRE XVI

Projets de fuite. — Départ de Kawendé sous escorte. — Les élans du Cap. — Terribles privations. Le pays des Vouaoussi. — Arrivée chez Méré-Méré. — Fâcheuse réception. — Visite du chef.

Pendant mon séjour à Kawendé j'avais profité de mes loisirs pour mettre au courant mon journal et rectifier ma position sur la carte, qui me plaçait à un mois de marche forcée dans le sud de Cazembé, où ma caravane n'allait pas tarder à arriver; la résidence de Méré-Méré se trouvait précisément dans la direction du Lunda, mais sur quel point de cette ligne? C'était la plus grosse de mes préoccupations; il était très important pour moi de résoudre cette question ; je pouvais, peut-être, rejoindre ma caravane, dans le cas où Méré-Méré se fût trouvé assez loin dans le nord pour me mettre à huit ou dix jours de Cazembé, distance qu'il m'était possible de franchir, quoique à bout de ressources, en risquant le tout pour le tout.

Si, au contraire, comme le prétendaient les indigènes, Méré-Méré n'était qu'à trois jours dans le nord, je devais perdre tout espoir de retrouver le gros de mon monde. Le plus simple alors était de fuir, en profitant d'une belle nuit pour mettre la Louapoula entre moi et les Vouaoussi. Dans le sud j'étais sûr de rencontrer un pays désert, où je pourrais me soutenir un mois ou deux avec la chasse, en attendant un hasard heureux pour me tirer d'embarras.

A quoi bon me jeter dans la gueule du loup, dans un centre populeux, entre les mains d'un chef dont tout le monde exaltait la cruauté, quand j'avais ici bien plus de facilités pour lui échapper?

Quelques ménagements que prît Kalambo pour exécuter son mandat, et bien que la façon dont je jouais de mes fusils lui donnât à réfléchir, les premiers jours de ma captivité furent sans contredit les plus durs : cette surveillance de tous les instants, à laquelle la nuit même n'apportait pas

de répit, devint moins fatigante par l'habitude ; mais les débuts nous amenèrent vite à un état d'exaspération tel que, si ce séjour s'était prolongé, il nous eût infailliblement poussés à quelque résolution fâcheuse.

Aussi ce projet de fuite était-il à la veille de recevoir son exécution, quand une circonstance m'en détourna, en m'éclairant sur la véritable distance où je me trouvais de la résidence de Méré-Méré.

Le jour où je m'étais constitué prisonnier, le premier soin de Kalambo, en livrant au pillage des indigènes la moitié de mon bagage, avait été d'envoyer un courrier à Méré-Méré pour lui annoncer la riche capture qu'il avait faite et lui demander ce qu'il devait décider de moi. Ce courrier venait d'arriver après onze jours d'absence ; or, sachant d'un côté l'empressement avec lequel sont exécutés les ordres d'un grand chef comme Méré-Méré, de l'autre qu'un courrier indigène fait de soixante-dix à quatre-vingts kilomètres dans sa journée, je pouvais conclure que le village en question se trouvait à quinze jours de marche dans le nord ; en m'y laissant conduire, je me rapprochais donc assez de ma caravane pour avoir quelques chances de la rejoindre un jour.

Quant à Méré-Méré lui-même, il me faisait dire, comme dans le principe, qu'il tenait à me voir vivant le plus tôt possible, qu'il me réservait le meilleur accueil et comptait plus que jamais sur moi pour escorter un de ses convois d'ivoire à Ruanda, comme on appelle ici Saint-Paul-de-Loanda.

Le jour vint enfin où nous nous mîmes en route.

Si le départ d'une caravane à la côte est toujours chose laborieuse, on peut penser ce qu'il en est d'un départ d'indigènes.

Le soleil était déjà haut, et Kalambo n'avait pas encore pu s'arracher aux douceurs de son narguilé. Voyant que toutes mes sommations restaient infructueuses, je partis à huit heures avec mes huit hommes, et je pris le premier sentier qui courait vers le nord, me disant que je saurais bien trouver tout seul Méré-Méré. L'escorte courut aux armes, poussa son cri de guerre; mais, devant notre impassibilité, elle s'apaisa, et, quoique en murmurant, elle finit par emboîter le pas derrière nous.

La description de notre caravane ne donnera qu'une faible idée du désordre et du vacarme que nous traînions après nous. En tête je cheminais péniblement avec mes huit hommes, lourdement chargés; un seul indigène me précédait, pour me montrer la route. J'avais exigé de Kalambo qu'il en fût ainsi, pour être plus libre de mes mouvements et chasser plus à mon aise dans le sentier.

Venaient ensuite les trente guerriers de Kalambo et Kalambo lui-même.

qui ne me quittait pas d'une semelle. Tous ces braillards faisaient un vacarme à effrayer le gibier à trois kilomètres à la ronde.

Ils avaient comme vêtements un lambeau de liber crasseux à la ceinture et des plumes de coq, diversement plantées dans leurs énormes chignons crépus. Pour armes ils portaient de vieux fusils sans poudre ni balles, un arc, des flèches, une lance; comme charge, l'éternelle pipe en cale-



Départ de Kawendé.

basse, et un petit pain de tabac, serré dans des feuilles mortes. C'est là tout ce que daigne porter un guerrier vraiment digne de ce nom. A la femme le soin des lourds fardeaux; elles étaient derrière nous soixante-dix à quatre-vingts, longuement espacées par la fatigue et les *impedimenta* de toutes sortes. Quelques-unes, chargées de vivres, ployaient l'échine sous les lourds cylindres de grains ou de farine. D'autres portaient les ustensiles de la couchée, nattes, oreillers graisseux en bois grossièrement sculpté; le plus grand nombre d'entre elles enfin équilibraient comme elles pouvaient sur leurs têtes tout le matériel de cuisine, invariablement composé de quatre ou cinq vases d'argile, ébréchés, cassés, de toutes formes et de toutes dimensions, et de débris de calebasses fêlées.

Le temps me manque pour m'apitoyer sur le sort de ces malheureuses, qui, pour comble de misère, traînaient encore avec elles des bandes

d'enfants; plus d'un encore à la mamelle était sur le dos ou sous l'aisselle de la mère, perdu dans le torchon qui lui servait de lange et de berceau, et ne laissant voir de son corps qu'une petite boule noire, ronde, sale, percée de deux yeux chassieux où se gorgeaient des mouches.

Les enfants de cinq à neuf ans trottinaient en pleurant dans le sentier, sous les bourrades, les menaces et les baguettes.

Une trentaine d'individus, plus sauvages au sens littéral du mot que le reste de la horde, complétaient ce personnel hideux et bruyant. Une caravane indigène a toujours à sa remorque une escorte de parasites qui la suivent soit par désœuvrement, par soif de changement et besoin d'aventures, gens de sac et de corde, rompus à toutes les fatigues, à toutes les misères, vivant de vols, des restes qu'on leur abandonne, et sachant surtout décamper promptement à l'annonce du moindre danger.

Avec de pareils éléments on peut se faire une idée des satisfactions qui m'attendaient au cours de ce voyage. Dès le premier jour j'en eus un avant-goût.

Nous étions campés dans un village assez populeux, le dernier de ceux que nous devions rencontrer jusque chez Méré-Méré, car, si la population est assez dense dans le sud et dans le nord du pays des Vouaoussi, l'intervalle qui les sépare est un puri continu. Dans l'après-midi Hassani tua un superbe élan du Cap. Sûr que la viande serait volée aussitôt cet heureux coup connu, il vint me prévenir en toute hâte et me demander ce qu'il devait faire.

Cacher la chose plus longtemps était impossible, et, d'un autre côté, je ne pouvais pas distraire de notre défense personnelle une partie de mon monde pour aller querir la viande. Je fis donc mander Kalambo et lui dis que Hassani allait conduire ses hommes à l'animal, mais que j'entendais en recevoir une bonne part.

« Qu'on me coupe la gorge, s'écria Kalambo, si avant la nuit toute la viande n'est pas à tes pieds! »

Au coucher du soleil, Kalambo jurait ses grands dieux que pas un morceau de viande n'était entré au village. En furetant, cependant, mes hommes finirent par découvrir une épaule que les habitants commençaient à tailler. En un instant et à la force du poignet, l'épaule était en notre possession, sous la garde de neuf fusils. Comme d'usage, émeute, bagarre générale, danses, cris de guerre; mais Kalambo fut bien obligé de rabattre de ses prétentions.

Il fallut séjourner le 12 au village pour attendre une caravane qui venait se joindre à la nôtre. Mes hommes installèrent un petit marché de viande

devant la porte des huttes que nous occupions, et purent d'autant mieux compléter notre provision de farine que Hassani tua un second élan dans la matinée.

Nulle part dans mon voyage je n'ai trouvé l'élan du Cap aussi nombreux que sur les bords de la Louapoula. On le rencontre par troupeaux de cinq ou six têtes, mais plus généralement par couples. La femelle, plus petite que le mâle, a la robe fauve, tandis que ce dernier est d'un brun foncé, et atteint les dimensions d'un cheval arabe. Toujours en marche, il galope rarement, et son habitude de baisser la tête fait ressortir ses épaules élevées, au point de donner l'impression d'une bosse analogue à celle du bœuf d'Afrique. La femelle a toujours le nez au vent, et de loin on a peine à s'expliquer que deux animaux aussi dissemblables aient pu s'accoupler.

La matinée du 15 nous retrouvait en route. Je me souviendrai toujours qu'en sortant du village par un des froids intenses des premières heures du jour, le chef me signala deux antilopes dont le sentier nous rapprochait un peu. Arrivé à deux cent cinquante mètres, distance à laquelle je hasarde rarement une balle, j'eus la chance inespérée d'abattre le mâle sans arrêter ma caravane et comme en jouant. Frappé de stupeur, le chef se prosterna devant moi, puis, remis de son émotion, sollicita l'honneur de me porter sur ses augustes épaules pour franchir une large éponge vaseuse qui se trouvait en contre-bas.

Cette antilope, un peu plus grosse, plus lourde surtout que le pallah, est couleur café au lait; la femelle n'a pas de cornes, celles du mâle sont en forme de lyre; je l'ai souvent rencontrée plus loin en grands troupeaux, mais sans jamais trouver occasion de l'observer de près. Dans l'ignorance où je suis de son nom, je lui conserverai celui « d'antilope café au lait ».

Cette marche faite en deux étapes fut extrêmement fatigante et dura jusqu'à quatre heures du soir.

Nous piquons droit vers le nord, à travers brousse, dans un pays un peu vallonné et en cette saison complètement desséché. Les sentes d'éléphants, labourées, défoncées par la dernière massika, nous servent le plus souvent de sentiers, et le sol durci, crevassé, met nos pieds à une rude épreuve. Sous bois, nous passons de l'une à l'autre, prenant celle qui se rapproche le plus de la direction à suivre.

Débouche-t-on sur quelque large éponge, on coupe au plus court, droit au nord, et ce sont alors des courses sans fin dans les chaumes brûlés qui hérissent partout le sol, pendant que leurs pointes charbonnées remplissent l'atmosphère d'une cendre noire qui dessèche la gorge.

Derrière nous on n'entend que des cris, des imprécations, des gémis-

sements de femmes harassées, exténuées. Aussitôt le camp formé, il leur faut tout de suite faire cuire le repas du jour, préparer les couchettes, chercher l'eau et le bois mort, pendant que les hommes toussent dans leurs pipes. A peine vers huit heures peuvent-elles commencer à goûter un peu de repos jusqu'au lever du soleil.

Les deux journées suivantes ne furent signalées que par un accroissement de fatigue et une diminution sensible de farine. Par instants le pays devient accidenté, mais pour reprendre bientôt sa monotonie primitive; dans la marche nous traversons rarement plus de deux ruisseaux; tous coulent à l'ouest vers la Louapoula, car nous sommes en contre-bas du Bangouéolo. Aussi peut-on affirmer que ce lac ne reçoit pas le plus petit filet d'eau par sa côte ouest.

Le 15 vit disparaître notre dernière bouchée de farine, et je dus permettre à Hassani de chasser, autorisation que, malgré les instances furieuses de Kalambo, je lui refusais le plus souvent possible, pour ménager ce qui me restait de cartouches.

Le gibier se faisait d'ailleurs plus rare, maintenant que nous étions loin de la rivière et des endroits frais, et je me demandais de quoi nous allions vivre chez le puissant Méré-Méré, dont les environs, comme tous ceux des grands centres de population, devaient être dépourvus de gibier.

Le 17 fut une journée terrible entre toutes celles de ces deux années. Depuis la veille au matin nous n'avions littéralement pu trouver à nous mettre sous la dent une arachide, une racine. Le matin, dans le sentier, la semelle de droite de mon unique paire de chaussures tomba d'usure, et j'arrivai au camp le pied tout ensanglanté et enflé par les rayons brûlants du soleil de midi. Parti pour le Bangouéolo avec la certitude de n'y passer qu'une quinzaine de jours, j'avais négligé de prendre des chaussures de rechange, et jamais négligence n'a été plus cruellement punie. Ce malheur, au moment où j'avais le plus besoin de mes deux jambes, eut un effet désastreux sur mon moral et sur celui de mes hommes.

« C'est la fin, dit Kamna le soir en soupirant : nous ne verrons pas même Méré-Méré. »

J'avais du moins la satisfaction de sentir Kalambo à mes pieds, sinon de l'y voir, car il n'osait plus s'approcher, tant les misères et les souffrances nous donnaient l'air de bêtes farouches. Il n'est pas d'avanies dont il ne nous ait abreuvés dès le commencement de ce calvaire. Une fois entre mille il essaya de mettre le feu à notre boma, vers deux heures du matin, pensant ainsi piller à son aise le reste de mon bagage; mais, réveillés par le crépitement, mes hommes eurent le temps de tout mettre à l'abri.

Le 18 nous apporta quelque consolation en nous montrant un troupeau d'oryx bâtards tout près du sentier. Il paissait au fond d'une éponge non desséchée et couverte de hautes herbes, à cent mètres derrière une fourmilière, dont je m'approchai en rampant. La bande des braillards était derrière, dans un bouquet de bois. Les cinq minutes qui précèdent le coup de fusil sont les seules pendant lesquelles je puis compter sur leur silence.

La fourmilière d'Afrique a l'air d'avoir été construite pour le chasseur. Juché à son sommet, perdu dans les buissons qui la couvrent, abrité sous



Les bandits revenaient, couverts de sang, chargés de viande. (Voir p. 318.)

les grands arbres qui le dérobent au gibier, il peut à son aise appuyer son arme sur une branche, pour prendre sa ligne de mire, ressource bien précieuse quand on a l'estomac vide. Frappée en plein poitrail, une jeune femelle roula sous ma première balle; brusquement le troupeau s'enleva d'un bond, fit vingt-cinq mètres en arrière et s'arrêta de nouveau en face de moi, comme il le fait presque toujours. Ma seconde balle laboura les flancs d'une seconde femelle, qui s'enfuit définitivement avec le troupeau en traînant la patte.

Mes braillards débouchaient à ce moment-là, poussant leurs cris de guerre. Le premier qui vit le blessé se lança sur la piste, suivi de toute la bande hurlante, qui disparut bientôt sur la lisière du bois. A la vue de la première antilope, étendue raide et bien cachée dans les herbes, la joie

de mes hommes tint du délire; depuis longtemps c'était le premier animal qu'ils pouvaient dépecer en toute tranquillité, pour en choisir les meilleurs morceaux.

Une heure plus tard, les bandits revenaient, couverts de sang, chargés de viande, ce qui ne les empêcha pas de se ruer aussi sur notre bête, dont il restait encore les trois quarts. Quelle curée! Chacun tirait à lui, taillait de la lance, du fer, des flèches et des dents; les chefs, pour se faire place, frappaient à coups redoublés. Des hyènes, des urubus, des corbeaux sur un cadavre ne montrent pas plus de voracité.

La nuit Hassani tua une hyène au piège, ce qui intrigua fort les indigènes, d'autant plus que je refusai de faire connaître le procédé employé. Les « jours de viande » on est sûr de racoler sur sa route toutes les hyènes des environs; elles vous suivent en rampant de buisson en buisson sans jamais se laisser voir. Bien qu'on les entende tous les soirs, je n'ai jamais pu voir que celles que nous prenions au piège. Le lion semble assez rare dans ces parages.

Le lendemain, hélas! je perds la semelle de mon dernier brodequin, qui, depuis quelques jours, supporte à lui seul tout le poids de mon corps. Me voilà pieds nus, les deux jambes ensanglantées, en attendant qu'elles s'ulcèrent, et cela pour combien de temps encore! Dieu seul le sait.

Mais à quoi bon refaire toutes les étapes de ce long calvaire? A quoi bon ressasser les détails de ce martyre sans intérêt pour le lecteur? Employons plutôt les trois jours qui nous séparent encore de Méré-Méré à faire un peu de géographie, nécessaire pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Le pays des Vouaoussi, dont Livingstone avait déjà entendu parler, et qu'il avait marqué sur sa carte sous le nom de Baoussi, est limité au sud et à l'ouest par la Louapoula, à l'est par le Bangouéolo, moins cependant la pointe du Kawendé, où habitent deux ou trois chefs vuabisa. Au nord il n'y a pas de frontière naturelle; la ligne qui le sépare des Vuakissinga court à peu près de l'est à l'ouest, de la Louapoula à la pointe nord du Bangouéolo; sur toute cette étendue considérable, mais peuplée seulement, comme je l'ai dit, dans le nord et le sud, sont enclavés deux États indépendants, le premier, Kinama, sur la Louapoula, le second, Miombo, sur la côte nord-ouest du lac.

Le plus puissant des voisins de Méré-Méré, et aussi son ennemi juré, occupe la rive gauche de la Louapoula. Autrefois ces États portaient le nom de Katanga et ils furent longtemps célèbres par les riches mines qu'on les croyait renfermer. Les découvertes récentes ont réduit à néant cette réputation usurpée, et le Katanga s'appelle aujourd'hui Msiri, d'un

chef vunyamuézi qui s'y est installé depuis dix ans et dispose aujourd'hui de forces considérables.

En ce moment la guerre fait fureur entre les deux potentats, mais sans s'écarter des bords de la Louapoula, qu'aucun des deux adversaires n'ose traverser.

Méré-Méré est également en guerre avec Kinama, établi dans le sud, à cheval sur la Louapoula ; c'est un territoire bien approvisionné de poudre et de fusils, qui lui viennent du Bihé; aussi Méré-Méré a-t-il renoncé à le « manger », pour parler comme ces sauvages. Pendant mon séjour chez lui, tous ses efforts se concentraient sur la Louapoula, par où il craignait que Msiri n'envahît ses États, et, pour augmenter ses forces, il s'était ménagé quelques alliances dans le nord avec deux ou trois chefs vuakissinga.

Quant à Cazembé, il me fallut arriver jusque chez Méré-Méré pour entendre prononcer son nom. Il est trop loin dans le nord pour que les deux peuples puissent communiquer, surtout séparés comme ils le sont par les Vuakissinga. Dans le sud-est, les chefs vuabisa payent tribut à Méré-Méré; enfin, dans le nord-est, il n'a jamais entendu parler des Vuaemba.

Telle était dans ses grandes lignes la situation politique de Méré-Méré quand, le 19 août, après quinze jours d'un travail de forçat, je débouchai sur ses campements, situés comme toujours au bord d'une large éponge boueuse. Je dis campements, car à cette époque il avait abandonné son boma habituel pour défricher un large terrain qui se trouvait à deux heures de chez lui.

A midi nous rencontrions les premiers défrichements; vers une heure nous arrivions en face du camp, où l'étiquette voulait que nous fissions une courte halte pour donner au chef le temps de se disposer à me recevoir avec tous les honneurs dus au premier Blanc qu'il allait voir.

Déjà les coups de fusil roulent dans toute l'étendue du village; cette musique m'est particulièrement désagréable, car j'arrivais convaincu que Méré-Méré n'avait pas de poudre. « Il en a vingt barils », me répètent ses gens d'un air gouailleur et fier.

Enfin un long cortège vient sur nous, suivi d'une foule de quatre à cinq cents personnes, au milieu d'un vacarme épouvantable; toujours tirant, braillant, vociférant, ce monde m'entoure, me dévore des yeux, sans intention hostile, mais avec une expression de regard bestialement farouche; au nombre des fusils j'en compte quatre à deux coups, avec des batteries parfaitement conservées, venant du Bihé.

Le cortège se remet enfin en marche et Kalambo m'invite à le suivre,

avec une déférence que je ne lui connaissais pas encore. Évidemment Méré-Méré n'a pas de mauvaises intentions à mon égard, au moins pour aujourd'hui. Jamais défilé de carnaval n'a atteint un si haut degré de grotesque. Devant moi, d'abord deux hommes affublés de lambeaux d'étoffes aux mille couleurs brandissent en les faisant tourner deux immenses parasols de couleur sang de bœuf. A la façon dont ils en usent, il m'est impossible de reconnaître si leur intention est de m'éventer ou de me préserver du soleil.

Viennent ensuite deux tambours du Roua, taillés dans un volumineux bloc de bois difforme; chacun d'eux est soutenu par deux porteurs, pendant que sur les côtés deux autres coquins le frappent à coups redoublés et en tirent des sons caverneux, mille fois plus lugubres que ceux du tam-tam ordinaire. A droite et à gauche enfin gambadent deux bouffons coiffés d'un schako de plumes de coq qui, en retombant, leur couvrent la moitié du corps. Celui de droite imite le cri du chien, celui de gauche le cri du coq; tous deux se livrent à des contorsions mimiques qui feraient la réputation d'un clown.

Derrière ce premier groupe, la foule hurlante se presse en tirant coups de fusil sur coups de fusil.

Ces parasols, ces bouffons sont pour moi chose nouvelle, aussi bien que les étoffes que portent les indigènes : évidemment nous sommes sortis des territoires fréquentés par les Arabes, et les caravanes portugaises du Bihé et de Saint-Paul-de-Loanda arrivent seules jusqu'ici.

Au camp on me donna une mauvaise petite hutte et j'eus grand'peine à faire déménager les deux huttes voisines pour installer mon monde. J'avais hâte cependant de voir Méré-Méré pour être enfin fixé sur celui qui peut-être tenait ma destinée dans ses mains. Ayant eu, du reste, le loisir d'étudier son peuple, je comptais bien, dès cette première visite, affirmer hautement mon indépendance dans la limite de mes modiques ressources, ou brusquer les choses, coûte que coûte, en cas de mauvais traitements.

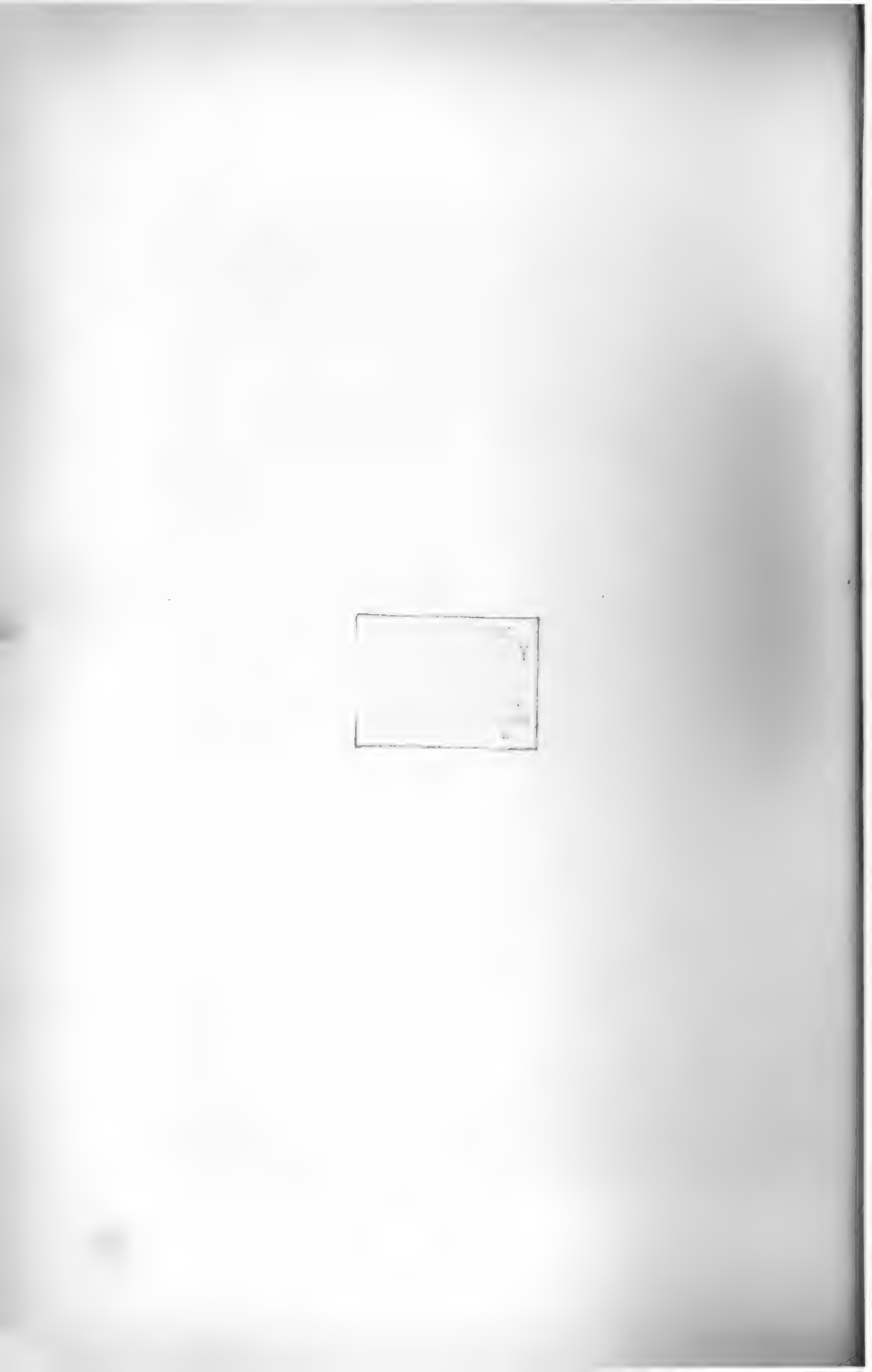
L'état de mes jambes ne me permettant pas de me déranger, Méré-Méré m'arriva en personne à la tombée de la nuit, flanqué d'un peuple immense qui s'accroupit devant ma porte.

Méré-Méré est un jeune homme de vingt-sept ans. Le buste est svelte, bien fait ; la figure, parfaitement régulière, respire une certaine bonhomie, malgré les dents limées en pointe, comme celles de tous les indigènes des environs. L'œil est vif, intelligent, et mobile à l'excès.

Il marche drapé fièrement dans une longue étoffe, autrefois blanche.



Cortège conduisant la caravane au camp de Méré-Méré.



mais aujourd'hui d'un rouge crasseux; en s'asseyant il la laisse tomber sur ses genoux pour gesticuler plus à son aise et découvre ainsi une poitrine tatouée de façons diverses : il porte au cou un collier de ces gros coquillages qu'à Zanzibar on nomme *caoris*; à chaque jambe sont sept gros anneaux d'ivoire soutenus au-dessus de la cheville par une rondelle de cuir.

Comme son peuple, il a le devant de la tête rasé; derrière, un énorme



Entrevue avec Méré-Méré.

chignon natté, rouge, graisseux, retombe sur la nuque. Il était entré cavalièrement chez moi, et, pour se donner une contenance, car ma présence ne le rassurait qu'à moitié, il se mit à observer mes fusils et revolvers : ce n'était pas là mon affaire; j'entrai donc tout de suite en matière.

« Tu sais, lui dis-je, que je voyage tranquillement, sans faire de mal à personne : ai-je jamais tiré sur tes gens autrement que pour me défendre? D'où te vient ce droit de m'arrêter dans ma route, de me maltraiter, de me piller, comme l'ont fait tes chefs? Aujourd'hui, mes hommes et moi, nous avons la tête brisée, mais je te jure qu'au premier mauvais traitement nous vendrons tous chèrement notre vie. »

Farraji, qui parle le kioussi, était chargé de développer cette déclaration, en lui conservant l'intonation légèrement provocante que je tenais à y mettre. Dès les premiers mots je vis le front de Méré-Méré se rem-

brunir, ses yeux s'injecter de sang, tous ses traits enfin prendre l'expression d'une colère concentrée, pendant que la foule murmurait. Il commença toutefois assez posément :

« Tu dis que tu ne fais pas la guerre, et nous savons tous ici que tu as mangé toute l'île de Kisi, après en avoir tué les habitants[1] ! N'as-tu pas tué, du reste, plusieurs de mes enfants sur la Louapoula ? En t'arrêtant sur la rivière, je n'ai fait que te sauver la vie, car tu allais mourir dans les pierres ; puis je sais que tu viens de l'Unianembé et que tu allais porter secours à Msiri, avec lequel je suis en guerre. »

Pour donner plus de poids à cette assertion, il avait imaginé de faire passer Farraji, mon chef, pour un Vunyamuézi.

« Regardez-le, s'écriait-il, il lui manque deux incisives et il n'a pas les dents limées en pointe : niera-t-il ensuite qu'il vienne de l'Unianembé ? »

A ce moment la colère de Méré-Méré, encouragée par l'approbation bruyante de la foule, éclata comme une bombe ; je m'étendis sur mon lit en attendant la fin de ce déluge.

« Pourquoi tient-il tant à aller chez Msiri (je n'en avais jamais dit un mot), sinon pour revenir nous piller après, puisqu'il n'achète pas d'ivoire ? Un homme qui ne transporte des étoffes que pour manger ne peut avoir que de mauvaises intentions. Ce que nous voulons, nous autres, ce sont des étoffes, coûte que coûte ; si tu t'obstines à ne pas vouloir acheter d'ivoire et à ne pas faire venir ta caravane, je t'abandonnerai à ton malheureux sort. »

Ce disant, Méré-Méré se drapa dans son long pagne et sortit majestueux entre deux haies de peuple, acclamé par un formidable cri de guerre.

Jusqu'à la nuit noire, l'attitude de la foule resta menaçante : les uns faisaient vibrer leurs lances, d'autres faisaient semblant de bander leur arc ou de charger leurs fusils, en nous regardant d'un air de défi. Toutes les cinq minutes, un brave s'avançait seul dans l'espace laissé libre entre nous et le premier rang, puis se passait la main sur la gorge, en riant de toutes ses dents, et s'enfuyait aussitôt. Cette facétie soulevait, chaque fois qu'elle était renouvelée, un tonnerre de hourras.

Bien triste nuit que celle qui suivit ; nous la passâmes sans sommeil, sans vivres, exténués de fatigue, à nous demander si nous reverrions le soleil du lendemain. Dans le discours de Méré-Méré, cependant, cette phrase : « Si tu persistes à ne pas vouloir faire venir ta caravane », m'ou-

1. On se rappelle qu'à Kisi j'avais eu de gros ennuis avec les indigènes.

vrait des horizons tout nouveaux, car enfin il avait eu le temps de réfléchir à ce qu'il ferait de moi, et à l'heure présente ses intentions étaient fixées.

Jamais il n'aurait assez confiance en un étranger qu'il a malmené pour lui donner de l'ivoire à vendre à la côte. Il ne laisserait pas partir librement un otage tel que moi. Mais qui l'empêcherait de permettre à deux de mes hommes d'aller chercher ma caravane chez Cazembé et de la ramener ici ?

On concevra sans peine l'importance qu'avait pour moi cette planche de salut inespérée. Dans tous les cas, pour réussir il fallait cacher mon jeu, car, du jour où Méré-Méré me verrait mettre de l'empressement à accepter cette solution, j'étais sûr de me la voir refusée.

Au petit jour il entrait chez moi et, avec le même sans-façon que la veille, se mettait à ouvrir mes caisses et à les fouiller.

« Tout doux, lui dis-je brusquement, je ne fais voir mes richesses que quand j'ai l'estomac satisfait. »

Un instant il hésita, se demandant s'il fallait rire ou se fâcher, puis finalement se décida à envoyer chercher une corbeille de farine, dont mes hommes dévorèrent la moitié sans prendre le temps de la faire cuire.

Le plus grand nombre des habitants était parti pour les champs, aussi je pus, dans cette matinée, causer avec lui tout à mon aise. La revue de ce qu'il appelait mes richesses, fusils, montres, allumettes, le plongea dans une admiration profonde et je fus étonné des remarques intelligentes qu'il me fit. L'utilité de la boussole, que les indigènes regardent à peine, tant ils sont peu aptes à la comprendre, lui sauta aux yeux immédiatement. « C'est comme si tu avais le soleil dans ta poche », me dit-il. Farraji lui ayant expliqué qu'avec la longue-vue je pouvais voir jusque chez Cazembé, il n'eut rien de plus pressé que de dire à son entourage qu'avec cet instrument je pouvais voir les gens morts depuis longtemps.

Le kropatchek fut l'objet d'un examen tout spécial. « Nous ne pourrons jamais, lui dit Kalambo, lutter contre un fusil pareil; il tire cent coups avant que nous ayons rechargé les nôtres, et à chaque coup c'est un homme mort ou blessé. »

A la fin de l'exhibition il ne se tenait plus de joie : « Non, non, jamais, s'écriait-il, les deux Vuassungu (Portugais) du Bihé que j'ai vus ici ne m'ont fait voir de choses pareilles. D'abord ils ne sont pas blancs comme toi, puis leurs fusils sont ordinaires, et, comme choses d'Europe, ils ne m'apportent que, des bouteilles. » Et il me montrait comme une rareté trois bouteilles qui lui servaient de récipients à huile.

« Je ne puis pas, ajouta-t-il, confier à mes enfants le soin de vendre mon ivoire à la côte, ils ne me rapporteraient que de la poudre et des étoffes ;

il faut que j'y aille moi-même, ou plutôt au pays même des Blancs, et nous irons ensemble. »

Comme par enchantement, ses dispositions de la veille à mon égard venaient de changer cap pour cap. Il se proclamait mon ami pour la vie, me promettait de faire l'échange du sang, et jurait de tuer de sa propre lance le premier qui toucherait à un de mes hommes. Si de tous ces serments Méré-Méré n'en a tenu aucun, je dois reconnaître, pour être juste, que c'est à lui que je dois d'avoir échappé aux Vouaoussi. Ce service, il me l'a fait payer bien cher, et dans les pages qui vont suivre je n'aurai souvent pour lui que des malédictions, mais je déclare que sa franchise et son intelligence m'ont puissamment aidé à supporter les misères de ma captivité.

Il revint dans l'après-midi, suivi de deux grandes calebasses de pombé, et je pris plaisir à le griser, pour augmenter sa loquacité. Je résume ce que j'appris de lui ce second soir.

Il n'y a qu'un an que Méré-Méré habite le nord du pays des Vouaoussi; sa résidence était autrefois sur la Louapoula : c'est la petite vérole qui, à force de ravages, l'a obligé à traverser la longue bande de puri que nous venons de franchir au prix de tant de misères.

Son installation dans ces parages ne s'est pas faite sans difficulté. Ses sujets du nord, peuplade sauvage à l'excès, ont vu avec déplaisir leur chef s'implanter près d'eux et ont protesté par une résistance sourde à tout ce qu'il a voulu entreprendre. Alors que les indigènes du sud obéissent aveuglément, ce sont chaque jour des démêlés nouveaux avec ceux du nord, et le plus grand soin du chef, après la guerre de Msiri, sera d'imposer partout son autorité absolue. Car Méré-Méré est affligé d'une ambition démesurée qui, si elle ne lui coûte la tête quelque jour, lui assurera, grâce à son intelligence, de hautes destinées pour un potentat africain.

« Je ne suis pas, me disait-il, un de ces chefs qui pillent les caravanes, tuent, massacrent tous les étrangers qui viennent chez nous. Je sais trop bien que, s'il t'arrivait malheur sur mes terres, plus jamais les caravanes ne passeraient chez moi, et j'ai besoin de porter de belles étoffes, d'acheter poudre et fusils, de voir, d'étudier tout ce qui vient de la côte.

« Malheureusement l'endroit où j'habite dépendait autrefois des Vuakissinga, le peuple le plus farouche qu'il existe; chez eux, ni fusils ni étoffes; ils ne veulent pas en entendre parler et tuent les étrangers pour le plaisir de les tuer. Tant que tu seras près de moi, mes gens du sud suffiront pour te protéger, mais dis-toi bien que tu n'existes que par moi, et que, le jour où tu voudras fuir, tu seras massacré infailliblement.

« L'an dernier, j'ai eu quelques relations avec Cazembé; il est en guerre

avec Msiri, et lors de mon arrivée dans le pays il m'a envoyé trois belles dents d'éléphant pour me demander un baril de poudre et ma protection contre le chef du Katanga. Tu pourras lui dépêcher un de tes hommes pour dire à ta caravane de venir te chercher : je le ferai conduire jusqu'à la limite de mes États et il traversera les Vuakissinga, la nuit, dans la brousse.

— Non, lui répondis-je ce jour-là, je n'abandonne pas mes enfants en route : nous partirons ensemble ou nous resterons. »

Le lendemain, sur cette question brûlante, ma réponse fut moins affirmative et je laissai entrevoir qu'il y avait peut-être un moyen de tout concilier.

Les jours suivants je n'eus ni trêve ni repos que l'autorisation d'envoyer deux hommes ne m'eût été octroyée; cette précipitation même faillit me perdre, en excitant sa défiance, et je dus avoir recours aux menaces pour arriver à mes fins. Hassani s'était remis à chasser dans les environs, et, bien que le gibier fût loin, il rapportait chaque jour une petite antilope, contre laquelle Méré-Méré me donnait régulièrement un peu de farine. Au refus de ce dernier d'envoyer chercher ma caravane, j'opposai à Hassani la défense de tirer un seul coup de fusil : d'où colère du chef, qui soudain redevint Africain : « Je commence à croire, me dit-il, que tu gardes tes cartouches pour me faire la guerre; libre à toi de ne plus chasser, mais tu n'auras plus de farine.

— Je ne sais pas pour combien de jours je suis ici, et je ménage mes cartouches, lui répondis-je, dans le cas où je devrais rester plus longtemps que je ne pense : garde ta farine, nous supporterons la faim jusqu'au jour où nous souffrirons assez pour sortir d'ici à la force de nos fusils. »

Chaque jour de retard me plongeait dans de nouvelles perplexités, augmentées de l'absence totale de renseignements sur ma caravane. Que deviendraient ces deux hommes que j'envoyais si loin, dans le cas où quelque cause imprévue eût empêché ma caravane de parvenir chez Cazembé?

Enfin Méré-Méré céda. Il ne resta plus qu'à trouver le guide promis pour conduire deux de mes hommes jusqu'à la frontière des Vuakissinga. Ce guide trouvé, je désignai aussitôt Farraji et Salimu, mes deux meilleurs marcheurs, pour remplir cette mission délicate et dangereuse : mais Méré-Méré insinua que Farraji, attendu sa ressemblance avec un Vunyamuézi, serait sûrement massacré par ses sujets, et je dus sacrifier Hassani, le plus dévoué de mes hommes.

Hassani et Salimu partirent le 30 au matin, au lever du jour, vêtus d'un lambeau d'étoffe et porteurs de leurs seuls fusils.

Méré-Méré fit ses dernières recommandations à Hassani :

« Dis bien à Cazembé que le Msungu ici meurt de faim et qu'il a besoin de toutes ses richesses. N'oublie pas que Cazembé est un mauvais homme, et que vous ne sortirez de chez lui qu'en tirant des coups de fusil. La caravane a du reste tout avantage à venir ici, car si elle reste chez Cazembé, toutes les richesses du Blanc seront pillées et ses enfants réduits en esclavage. »

De mon côté, je répétai pour la troisième fois à Hassani :

« Sois prudent, va doucement, et marche de nuit le plus possible, aussitôt que tu seras sorti de chez les Vouaoussi. Ne tire ton fusil qu'à la dernière extrémité; enfin donne de ma part l'ordre à Nassib de ne venir ici sous aucun prétexte. Je veux seulement vingt-cinq bons fusils commandés par Wadi-Asmani ou Wadi-Combo, une charge de cartouches Gras, des souliers, du tabac, du savon, enfin un beau cadeau d'étoffes pour Méré-Méré; qu'il n'envoie pas autre chose, nous ne pouvons sortir d'ici qu'avec la guerre, et des charges d'étoffes ne pourraient que la rendre plus sanglante.

— *Nimésikia* (J'ai compris) », me répondit simplement Hassani de son air grave.

Je les accompagnai jusqu'à la porte du boma pour leur envoyer un dernier adieu : comme ils disparaissaient à un détour du sentier, je frissonnai en pensant au danger qu'allaient courir ces deux têtes, et les nôtres par contre-coup. Il le fallait pourtant. Toutes nos existences dépendaient du succès de ce voyage, qui allait durer deux mois complets, mois de transes et de misères pour les uns, de fatigues pour les autres, de découragement profond pour tous.

Pour moi, ce départ d'Hassani me fit un vide immense; sans parler du dévouement de ce garçon qui, plus tard, m'a trahi comme les autres, il est incontestable qu'il me rendait d'inappréciables services avec son fusil, et son calme imperturbable au moment du danger m'en faisait un précieux auxiliaire. Depuis sept mois je ne vivais guère que de sa chasse et de la mienne; qu'allais-je devenir maintenant sans chaussures, les pieds abîmés, ayant à nourrir non seulement six hommes, mais encore tout un grand village qui, sous peu, n'aurait pas plus de vivres que nous?

CHAPITRE XVII

Installation chez Méré-Méré. — Fausses nouvelles de ma caravane. — Fragments de journal. — Un oryx. — Cultures de Méré-Méré ; ses projets ambitieux, ses talents. — Famine persistante. — Exigences de Méré-Méré. — A la poursuite d'un buffle.

Pour secouer mes idées noires, bien plus que pour nous assurer un confortable dont les premiers éléments faisaient défaut, j'occupai deux ou trois jours mon monde à la construction de cases plus spacieuses. Condamné pour ma part à ne quitter mon lit que le plus rarement possible, pour faciliter la guérison de mes blessures, j'essayai d'occuper mes loisirs à faire causer Méré-Méré. Sa curiosité, hélas ! se trouva bientôt satisfaite, et au bout de quinze jours je ne pouvais plus l'entretenir qu'à de rares intervalles.

Il mène au surplus une existence très active : dès le premier rayon du soleil, tous les matins j'entends sa voix criarde réveiller les dormeurs qui redoutent avec raison le froid. La canne à la main, il court d'une case à l'autre, frappant sans ménagements tous ceux qui refusent d'aller aux champs. Vers sept heures, le village commence à se vider. Alors il part en personne, suivi d'une escorte de gamins bien armés, et s'en va jeter le coup d'œil du maître, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Vers trois heures il est de retour des défrichements, et peu après je suis assuré qu'il est ivre de pombé.

Ses projets de culture sont grands comme le monde ; par quelque porte que l'on sorte du village, on peut marcher une heure sans sortir des défrichements placés par bandes de 100 à 150 mètres au milieu des bois, et je me demande où et comment il va trouver des semences pour une telle étendue de terrain.

Les femmes ne suffisant pas au travail nécessaire, il a imaginé de réquisitionner les villages voisins, qui, à tour de rôle, doivent fournir un

certain nombre d'hommes. Ces derniers ont également le droit et le devoir d'arriver ici chargés de maïs, et c'est de cet impôt hebdomadaire que vit Méré-Méré en ce moment.

J'ai dit que pendant quelques jours il voulut bien prélever un peu de cette farine pour notre entretien, mais ce bon mouvement ne dura pas, et force me fut dès le dixième ou douzième jour de me mettre en chasse. « Donne-moi de la viande, je te donnerai de la farine », ce refrain commençait à fatiguer mes oreilles.

Ces chasses sont les souvenirs les plus douloureux de mon voyage : j'en ai fait six, et les moindres détails m'en sont aussi présents à la mémoire que si elles dataient d'hier.

Bien avant le jour je partais avec Kamna et deux Vouaoussi de confiance, dont l'un était un fort brave garçon, que j'ai pu récompenser depuis pour son habileté à filer le gibier et pour la douceur de ses procédés envers moi. La première heure, dans un sentier bien battu, par le froid de la nuit, se passait sans autres douleurs que les tiraillements d'estomac. Au petit jour nous débouchions sur une éponge humide, où les guides cherchaient une piste fraîche. Les indigènes s'y lançaient, et c'était là, en les suivant pas à pas, que mon supplice commençait.

Kamna marchait devant moi, écartant les branches, me préservant des trous, des épines, abattant de sa canne les chaumes brûlés. En moins d'une demi-heure mes pieds étaient en sang, mes anciennes blessures à vif : il fallait marcher, marcher toujours.

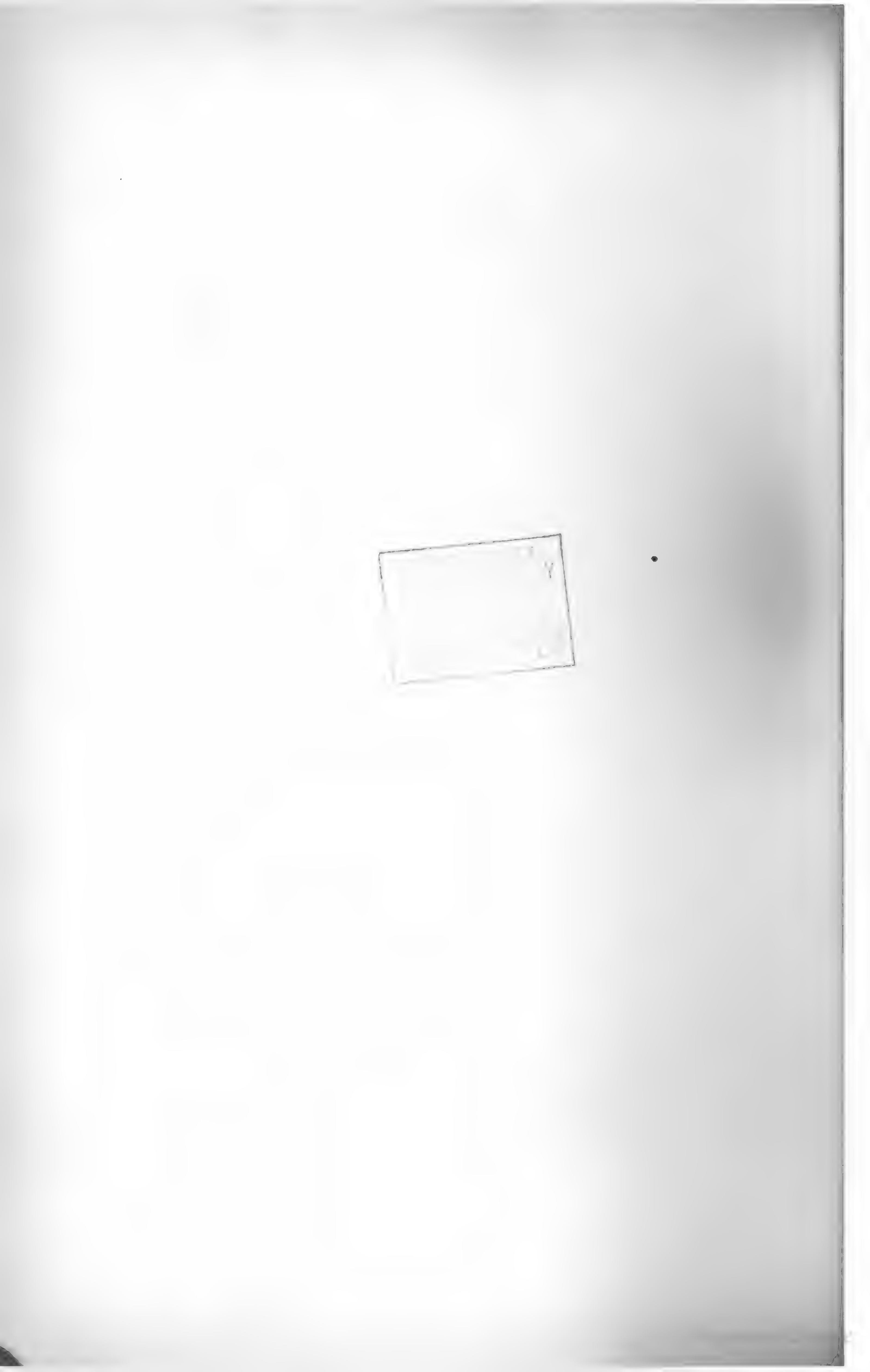
La première fois je ne rentrai qu'à la nuit, dans un état d'anéantissement complet. J'avais blessé légèrement un élan, que nous n'avions pu rejoindre, et, ce qui était pire, j'avais acquis la certitude que le gibier était rare; aussi mon fusil avait-il perdu beaucoup de son prestige. Une tasse de thé sans sucre me restait au moins pour me réconforter.

Les blessures, cette fois, me tinrent huit jours au lit. Mes hommes me soignèrent avec un dévouement absolu, et c'est grâce à leurs soins que mes plaies ne se s'aggravèrent pas. L'acide phénique et l'onguent kips firent le reste; ce sont là deux vrais médicaments d'Afrique dont le voyageur ne doit jamais se séparer.

Le camp de Méré-Méré, ou son village, si l'on préfère, prenait chaque jour un accroissement nouveau par l'arrivée d'habitants de villages voisins qui venaient, souvent de très loin, s'y installer.

Les environs sont absolument plats, couverts de bois, dégarnis par la construction des huttes, accidentés seulement de quelques grandes fourmilières largement espacées. Dans le sud court une éponge, large de

Le boma de Méré-Méré. (Voir p. 333.)



800 mètres; elle se perd à l'ouest dans la direction de la Louapoula, et ses deux rives, couronnées de beaux arbres, lui donnent l'aspect d'une petite vallée verdoyante. Il y a un mois à peine, elle servait de lit à un ruisseau d'eau claire, mais ce ruisseau vient de tarir, et les habitants n'ont d'autres ressources que de creuser sur la pente de l'éponge des puits dont l'eau est potable, le matin, après le repos de la nuit; aussi est-ce à ce moment que je fais la provision du jour; cette opération donne toujours lieu à des chi-



Nos cases chez Méré-Méré. (Voir p. 334.)

canes avec la population, qui se fait un malin plaisir de souiller l'eau toutes les fois qu'elle le peut. Méré-Méré assure que cette eau boueuse est excellente pour la santé, alors que les eaux courantes donnent la petite vérole.

La palissade ou boma a la forme d'une circonférence de 400 à 500 mètres de diamètre; elle est faite simplement de madriers non équarris, pressés les uns contre les autres et légèrement inclinés vers l'intérieur : leur pied est enterré de 50 centimètres, et la tête s'appuie sur un système de barres horizontales soutenues par des fourches; pas de fossé extérieur, pas de talus d'escarpe; enfin sur le pourtour trois portes seulement, d'une simplicité primitive.

C'est dans cette enceinte, haute de 3 m. 50 à 4 mètres, que les huttes s'empilent avec un désordre tout africain; construites provisoire-

ment pour le temps des cultures, elles affectent la forme d'un cône haut de 2 m. 50 et légèrement effondré; celles de Méré-Méré seules sont crépies d'argile et faites d'une muraille cylindrique surmontée d'un toit conique. Il en possède cinq pour loger ses femmes; elles occupent le centre du village et sont disposées autour d'une petite cour. Trois beaux troncs, dégarnis dans le bas, et couronnés d'une touffe de verdure, émergent de cet entassement de ruches et y mettent un peu d'ombre; deux fourmilières enfin, hautes de 6 à 7 mètres, servent de miradors.

Tel est en quelques lignes le coup d'œil pittoresque que mes regards ont eu le loisir d'apprécier pendant deux mois.

Les trois huttes où nous demeurons occupent un espace infime dans le sud de l'enceinte et contre la palissade. Les trois portes convergent sur un étroit carrefour qui, au moindre cri d'alarme, nous trouve tous réunis, l'arme au poing. Un petit pavillon seul sert à distinguer ma hutte des autres, et encore dois-je le rentrer tous les soirs sous peine de le retrouver le lendemain autour des reins d'un indigène. Plus tard, un incendie ayant détruit trois des huttes voisines, j'obtins de Méré-Méré qu'on ne les reconstruisît pas, et je pus disposer ainsi d'une cour de 20 mètres carrés pour respirer un peu.

En dehors de mes chasses, il m'arriva bien rarement, pendant tout mon séjour chez Méré-Méré, de quitter ce petit coin; d'abord mes blessures me clouèrent presque tout le temps sur mon lit, puis ma seule apparition dans le quartier nord du village avait l'inconvénient de faire courir tout le monde aux armes; l'animosité de ces enragés contre notre petite troupe était telle, que pendant mes chasses Méré-Méré était obligé de venir en personne surveiller mon bagage. Le soleil au reste m'enfermait dans ma hutte de neuf heures à quatre heures, et le froid me forçait bien souvent à rentrer avant huit heures le soir. Encore cette claustration — les tiraillements d'estomac mis à part — eût-elle été supportable, sans les préoccupations innombrables qui m'assaillaient jour et nuit, et que le manque d'occupations ne faisait qu'aviver.

Quelques jours après le départ de Hassani et de Salimu, le bruit courut au village qu'ils avaient été massacrés par un chef allié de Méré-Méré. Cette nouvelle devait avoir quelque fondement, car ce dernier entra dans une grande fureur et envoya aussitôt une bande armée pour demander raison de cet outrage : les guerriers revinrent quatre jours après, disant que le chef avait effectivement maltraité mes deux enfants, mais que ces derniers s'étaient enfuis et se trouvaient maintenant chez les Vuakissinga.

Ils avaient de plus entendu parler de ma caravane, mais il me fut impos-

sible de rien conclure de leurs renseignements contradictoires. Les uns affirmaient que, pour ne pas combattre, mon chef avait livré toutes les armes et tout le bagage à Cazembé ; d'autres prétendaient au contraire qu'à la suite du refus de ce dernier de leur donner des vivres, mes hommes s'étaient battus longtemps et avaient réussi à « manger » Cazembé... et son village.

L'imagination de l'Africain se complaît dans ces exagérations, et là, bien souvent, ne se bornèrent pas leurs divagations. Méré-Méré entra un jour brusquement chez moi, le visage illuminé : il venait m'apprendre qu'un de mes frères, un Blanc, descendait la rivière sur un bateau en pierre : il avait deux paires d'yeux, une devant, l'autre derrière, et un fusil monstrueux.

Je ferai grâce au lecteur des mille et une autres nouvelles du même genre dont il fallut longtemps faire mon pain quotidien ; comme, d'un autre côté, je n'ai pas la prétention de lui donner une étude approfondie du caractère de Méré-Méré et de son peuple, je vais reprendre mon journal et ses notes décousues ; peut-être trouvera-t-on au milieu de ce désordre un aperçu de cette nature sauvage, légère, fantasque, qu'on appelle un Africain du centre.

31 août. — Méré-Méré, que je n'ai pas entretenu depuis quelque temps, s'étant grisé de bonne heure, me fait une longue visite : je lui donne une loupe dont il a envie depuis longtemps, et il me fait apporter un petit panier de patates douces, les premières que je voie dans le pays. Elles viennent, dit-il, de très loin.

Méré-Méré possède également une chèvre et un mouton ; celui-ci vient de chez les Vuakissinga, et celle-là de Kisi ; ce sont les premiers spécimens de ces animaux que je rencontre depuis l'Uemba. Il cherche à s'en procurer d'autres pour la reproduction, mais on n'en trouverait pas à cent lieues à la ronde, même au prix d'un harem.

2 septembre. — Les tiraillements d'estomac m'ont fait reprendre hier le chemin du puri. J'avais trop présumé du bon état de mes blessures, car en moins d'un quart d'heure de marche elles s'étaient toutes rouvertes. La Providence heureusement s'est montrée plus clémente que la première fois, car avant sept heures j'étais l'heureux possesseur d'un superbe oryx bâtard qui pesait bien 300 kilogrammes.

Nous cheminions doucement sur les bords d'un petit ravin encaissé, sous une forêt de hautes futaies, quand brusquement, à vingt pas de moi, mes Noirs tombèrent à plat ventre. Au même instant l'oryx débouchait derrière une fourmilière, à 50 mètres à peine, au petit trot, harcelé par

un indicateur qui, en voletant sur son échine, picorait à grands coups de bec les insectes dont il fait sa pâture.

Ma balle, ajustée avec un soin que l'on comprend, eut pour effet de le faire passer au pas. Sûr d'avoir atteint la bonne place, sachant d'ailleurs le temps que l'on perd à effaroucher un animal, même blessé à mort, je m'effaçai aussitôt pour le laisser disparaître; 500 mètres plus loin je le rejoignais effectivement : la tête haute, l'œil méchant, il m'attendait debout, face à moi, et faisait mine de charger, quand ma seconde balle, à 20 mètres, le foudroya en plein poitrail.

La robe de cet oryx est fauve, un peu grisâtre, le poil long et rude; les cornes en V sont légèrement renversées en arrière, annelées par moitié et très rapprochées à la base; la jambe est noire, l'empreinte du sabot ogivale; la tête longue, maigre, osseuse, a deux taches noires sur le museau; la chair enfin est coriace et sans trace de graisse.

La faim l'emportant sur le respect humain, j'avoue sans fausse honte que je fis séance tenante rôtir un bifteck, en compagnie de Babaïdi, que je laissai ensuite seul et très effrayé près de l'animal, pour le garder des fauves et des vautours.

A neuf heures j'étais de retour. Les habitants se trouvant aux champs, Méré-Méré dépêcha une trentaine d'enfants pour aller querir la viande, et je dois dire à sa louange qu'elle fut presque tout entière apportée à ma hutte. Il me renvoya par exemple la cuisse, dont je lui avais fait cadeau, en disant qu'il n'acceptait pas de présents pareils, et je dus y joindre une épaule.

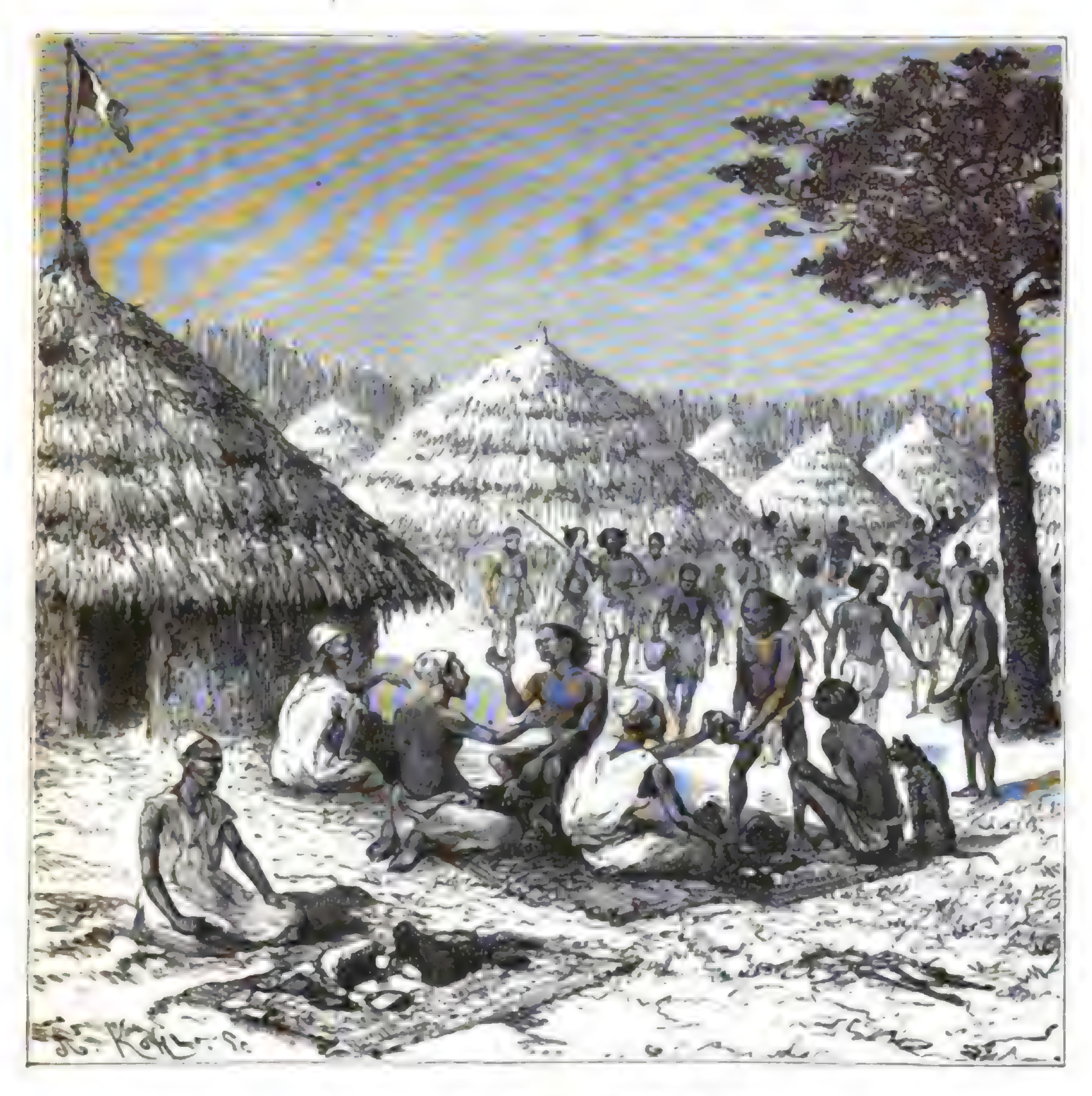
Le soir notre petite cour était transformée en marché, et mes hommes retrouvaient le courage de plaisanter, en débitant leur marchandise, qui leur rapporta à peine, hélas! 5 kilogrammes de farine.

5 septembre. — Le travail de culture que Méré-Méré a entrepris autour de son village est considérable.

En cette saison on s'occupe à couper les arbres, les plus petits au ras du sol, les plus gros à 1 m. 50 au-dessus, afin de bien exposer au soleil l'emplacement à ensemencer. Au moment des premières pluies, on empile les rameaux et l'on y met le feu, de façon à profiter de leurs cendres pour engraisser le terrain. En décembre enfin, quand la pluie a un peu détrempé le sol, commence le travail de labour, le plus laborieux de tous, eu égard aux mauvaises houes dont disposent les indigènes.

Suivant la semence, le terrain est relevé de diverses manières pour l'écoulement des eaux de massika, ou seulement pioché pour l'ulesi, cette mauvaise herbe dont les poules d'Europe ne voudraient pas manger le grain.

Aujourd'hui c'est la seule farine qui reste encore au village, et mon estomac se refuse toujours à sa digestion. Quant aux semences de maïs et de sorgho, dévorées depuis longtemps, Méré-Méré se promet d'en faire prochainement une razzia chez les Vuakissinga.



Notre petite cour transformée en marché.

L'insouciance de ces gens-là dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. Je les trouve ici à la veille d'une famine qui va durer au moins cinq mois, et nul d'entre eux n'a l'air de se préoccuper de la façon dont il la supportera. Le peu de farine qui reste est au contraire employé à faire du pombé, qui, s'il nourrit peu, a cet avantage bien plus sérieux de faire tourner la tête. Et ils ont déjà pour cela le chanvre et le tabac!

Chaque nuit les fumeurs de chanvre nous tiennent en alerte une heure ou deux. L'effet de ce narcotique est bien plus rapide et surtout plus actif que celui de l'opium. Agissant sur un cerveau surexcité par la faim, il y

produit en trois heures une sorte de folie furieuse dont il faut tout redouter. Vers onze heures ces agités se réunissent par bandes et se promènent autour des huttes en poussant des cris de mort. Leur distraction favorite est de venir fouiller notre demeure avec leurs lances; aussi nous couchons-nous au milieu. Si jamais l'idée leur prend d'y mettre le feu, je serai obligé d'avoir recours aux moyens violents.

Vers onze heures les chiens sauvages du dehors mêlent leur concert lugubre aux élucubrations démoniaques de ces hallucinés. Les roquets galeux du village se massent sur les fourmilières pour leur répondre, et pendant une heure c'est un échange de notes, fausses, aiguës, criardes, auprès desquelles l'aboiement du chacal semblerait mélodieux. Ces nuits sont sinistres, et c'est un bonheur toujours nouveau pour moi de saluer le lever du soleil.

4 septembre. — Je regardais hier Méré-Méré en train de se faire coiffer, opération qui ne demande pas moins de trois longs après-midi. Il est accroupi par terre; devant lui un petit esclave soutient un miroir que je lui ai donné; derrière, deux hommes, accroupis comme lui, nattent consciencieusement ses cheveux, enfilant chaque fois dans la tresse une multitude de perles blanches ou bleues. Les premières nattes, au nombre d'une trentaine, et longues de 30 centimètres à peine, sont ensuite réunies deux à deux, puis quatre à quatre, puis toutes ensemble, de façon à former une masse compacte, qu'on reploie en dedans pour lui donner la forme d'un chignon. Cela fait, on enduit le tout d'un mélange huileux d'argile et de peinture rouge, pour empêcher l'intrusion de la vermine, et, de longues épingles en ivoire ou en fer aidant, voilà le chef coiffé pour un ou deux mois.

Chez tous les habitants le dessus de la tête est rasé, mais le chignon varie de formes et de dimensions; le plus commun, vu de derrière, a la forme d'un demi-melon à côtes posé sur le cou; souvent les nattes sont portées longues, tombant jusqu'aux épaules et toujours semées de perles de couleur. La coiffure des femmes diffère peu de celle des hommes, mais, plus occupées que ces derniers, elles donnent moins de soin à leur toilette. Des tatouages, aussi compliqués que variés, je ne dirai rien, attendu que je n'en ai jamais trouvé deux présentant entre eux quelque analogie.

5 septembre. — Je demandais l'autre jour à Méré-Méré quand il tiendrait sa promesse de faire l'échange du sang avec moi.

« J'attends, me dit-il, que la caravane soit revenue, parce qu'alors je verrai si tu es un véritable ami. »

Puis il me montra sur sa poitrine une série de tatouages rangés en

ligne, résultant d'une vingtaine de cérémonies analogues faites avec des chefs voisins, au nombre desquels il me cita Msiri lui-même, son plus grand ennemi. « Deux fois, me dit-il, Msiri m'a demandé d'être mon frère, et deux fois il a le premier rompu ses engagements; aussi maintenant c'est entre nous une guerre à mort. »

Msiri a malheureusement beau jeu contre lui en arrêtant les caravanes



Méré-Méré se fait coiffer.

portugaises, qui, il y a deux ans encore, venaient volontiers chez les Vouaoussi, où l'éléphant est très nombreux et les esclaves bon marché; aussi Méré-Méré sera-t-il obligé de faire des concessions.

Ce dernier possède en ce moment deux huttes pleines d'ivoire, soit trois cents à trois cent cinquante défenses, dont la plus grosse ne dépasse pas 50 kilogrammes. L'ivoire de ces pays, malgré sa petitesse, est un des plus prisés à la côte; il est gros, mais court et surtout d'un grain très fin. Les indigènes ne chassent pas l'éléphant, ils le prennent seulement au piège; aussi pendant mon séjour n'en ai-je vu arriver que deux au camp.

Ce coin d'Afrique sera un des derniers où l'éléphant se conservera, parce que c'est peut-être le plus éloigné des deux côtes, eu égard au manque de moyens de communication. On achèterait facilement ici pour deux ou trois piastres la frasilah d'ivoire, qui en vaut de soixante à cent à

la côte, mais l'achat de l'esclave qui doit le porter, et son entretien pendant le voyage absorberaient au delà tout le bénéfice de cette superbe affaire, sans parler des risques toujours graves à courir en chemin.

Je n'ai pas besoin de dire que Méré-Méré est seul propriétaire de tout l'ivoire des Vouaoussi.

8 septembre. — Je viens d'être témoin de la façon dont Méré-Méré punit ses sujets. Avant-hier sont arrivés ici une douzaine d'habitants d'un village voisin qui devaient passer trois jours à défricher; mais, cette nuit, poussés par la faim, ils ont pris la clef des champs. Au petit jour Méré-Méré a réuni ses guerriers, une bande d'enfants de douze à quinze ans, et les a lancés sur le village des délinquants : l'ordre était de piller, de brûler et de tirer sur tout ce que l'on rencontrerait. Les enfants ont fait cet après-midi une entrée triomphale; tous les habitants ayant fui à la première volée de flèches, ils ont pu remplir leur mission en toute sécurité. Comme butin, une charge de maïs sec, une douzaine de nattes, autant d'arcs et de pipes. Quelle misère!

Méré-Méré arrivera bien difficilement à discipliner tous ces bandits et à établir son autorité. Il me demande souvent une « médecine » pour que son monde exécute ses ordres avec l'empressement de mes Zanzibarites.

« Tu te grises trop souvent, lui répondis-je; crois-tu que tes sujets obéiront volontiers à un chef qui n'a pas sa tête à lui? Puis crois-tu qu'il leur soit agréable, eux qui meurent de faim, de te voir te gorger tous les soirs?

— Mais ne suis-je pas le chef? Que dira-t-on du grand Méré-Méré si jamais on apprend qu'il a eu faim? »

Ce manque d'autorité est l'écueil contre lequel viennent se briser tous ses projets : il rêve d'envoyer des caravanes au Zambèze, dans le sud-est, d'établir des communications suivies avec le Bihé, de manger les Vuakissinga pour communiquer avec les Arabes du Tanganika, par-dessus tout de voir l'Europe, et il demande si la mer est aussi grande que le Bangouéolo. Puis brusquement il pense que pour tout cela il faudra prendre l'avis des anciens; qu'on lui permettra d'aller en Europe, mais que, lorsqu'il reviendra, il trouvera sa place prise : alors il devient songeur et ne tarde pas à me quitter.

10 septembre. — Terrible chose que la faim! Je ne connais rien de plus absorbant; toute ma journée se passe à me demander comment je pourrai bien résoudre ce problème de me mettre quelque chose sous la dent. Encore suis-je heureux de n'avoir plus de vieux *Figaro* à lire; ce journal, avec sa manie de publier les menus quotidiens du Grand Hôtel, est la première des choses qu'on devrait oublier en partant pour le Centre Afrique.

Mes petits cadeaux (boussoles, assiettes, cuillers, etc.) commencent à s'épuiser; que vais-je devenir?

Méré-Méré m'a envoyé hier un quartier d'une gazelle tuée dans les environs. L'animal n'ayant pas été égorgé, mes hommes n'en ont pas voulu, et j'ai pu me gorger comme une brute, presque heureux de cette circonstance qui ne m'obligeait pas à partager, tant la souffrance rend égoïste. J'ai été puni du reste de ce mauvais sentiment, car ce matin il m'a fallu jeter aux chiens tout ce qui me restait. Aux approches de la massika le temps devient lourd, nuageux, chargé d'orage et d'électricité, et, bien que la température ne soit pas élevée, la viande ne peut se conserver quarante-huit heures.

12 septembre. — Rien rapporté hier de la chasse; je n'y ai gagné que d'y faire rouvrir mes blessures, qui prennent une mauvaise tournure. En revenant, Babaïdi a assommé au gîte un petit *bushlok*, qui nous a bien donné 4 kilogrammes de viande. C'est peine perdue de chasser après huit heures. Dans l'état où je me trouve, je ne puis compter que surprendre le gibier dans une éponge, au lever du soleil; à coup manqué il ne me reste plus qu'à rentrer.

Poussé aux idées noires par la souffrance, j'ai entrepris le soir Méré-Méré sur la vie future, sur l'existence d'un Dieu meilleur que le sien. Deux minutes il m'a écouté, puis il est parti en me faisant dire que, les jours où je voudrais traiter de pareils sujets, je devais le prévenir, afin qu'il ne se dérangeât pas. Vous autres, Blancs, dont l'éducation élève l'âme, et à qui la science et l'industrie réservent au moins des ressources matérielles, vous venez parler de vie éternelle à des gens qui vivent au jour le jour de vols et de brigandages! Et vous voulez qu'ils vous entendent!

Hélas! pas d'autres nouvelles de mes gens et nous approchons du jour que j'ai fixé à Nassib pour quitter Cazembé et regagner le Tanganika!

13 septembre. — Dans tout ce grand village, pas d'autre industrie que la confection des vêtements d'écorce, qui occupe la moitié de la population l'après-midi, au retour des champs.

Les troncs de miombo choisis à cet effet sont petits, à peine de la grosseur de la jambe. Là où ils n'offrent ni nœuds, ni branches, on fait deux entailles circulaires éloignées de 50 centimètres, qu'on relie ensuite par une entaille longitudinale dans le sens du tronc. Le rouleau d'écorce ainsi obtenu se détache assez facilement et l'on extrait le liber, qui conserve la forme d'un cylindre; d'abord séché, puis roui huit jours dans un puits vaseux, enfin bien nettoyé avec un fer de lance, ce liber va donner l'étoffe. Pour cela on l'étend à plat, encore humide du rouissage, sur un billot sans aspérités; l'indigène s'assied en face et, armé d'un marteau denté

ad hoc, frappe à petits coups pendant des heures entières, jusqu'à ce que le liber ait atteint la ténuité et la largeur voulues.

A ce martelage l'étoffe gagne 10 centimètres en largeur; chaque morceau présente donc la forme d'un rectangle de 50 centimètres sur 20 centimètres de côté, et il en faut au moins trois cousus ensemble pour faire le tour des reins.

Le soir, de deux à quatre heures, le bruit de tous ces maillets travaillant à la fois couvre le murmure étouffé des conversations, le vagissement des enfants; on se croirait au milieu d'une bande de calfats attelés à la carène d'un vaisseau. Méré-Méré est très curieux de savoir si dans les villes d'Europe on entend le même bruit!

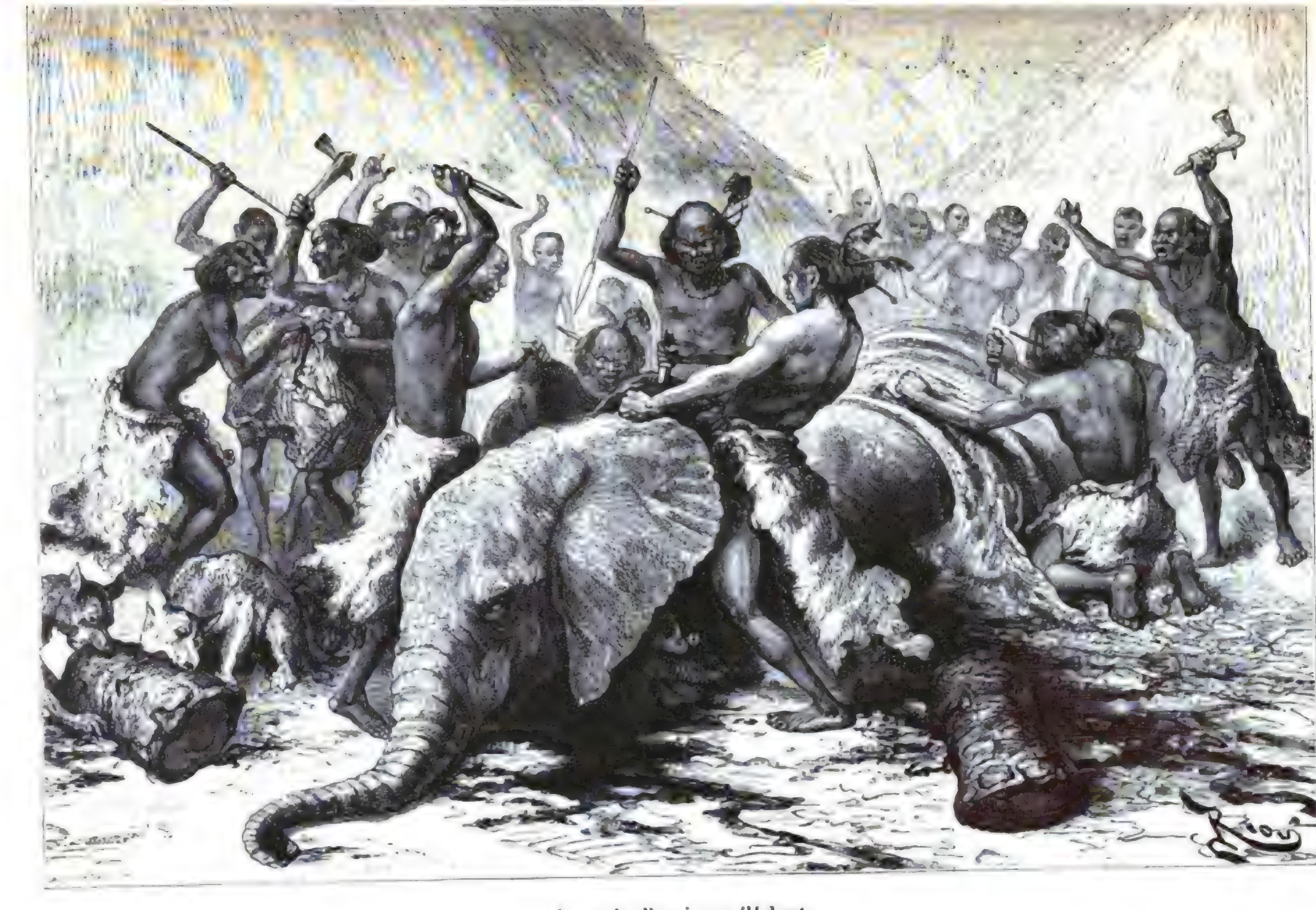
15 septembre. — Les débris d'un jeune éléphant mort depuis trois jours viennent d'arriver au village; Méré-Méré a pu maintenir l'ordre un instant, mais dès qu'il a eu pris la part du lion, la curée a commencé avec une sauvagerie indescriptible. Les chiens eux-mêmes s'étaient mis de la partie, et je ne sais vraiment, dans cette lutte ignoble, qui de l'homme ou de l'animal semblait le plus bestial et le plus féroce. Cette chair exhale une odeur nauséabonde, et voilà le village empesté pour longtemps.

Toujours point de nouvelles de ma caravane. Mon énergie naturelle résisterait encore aux souffrances physiques, mais cet isolement m'accable profondément, d'autant que Méré-Méré, maintenant qu'il m'a assez vu, ne témoigne plus le même intérêt. Je passe le temps à former des projets de fuite, mais la vue de mes blessures, maintenant ulcérées, les réduit à néant. La privation de nourriture m'a du reste rendu incapable de faire plus de deux ou trois heures de marche.

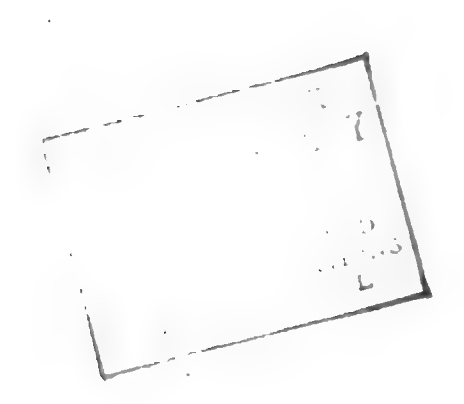
La faim a cependant ce bon côté de me tenir l'estomac en état convenable; je dirais presque qu'il n'a jamais aussi bien fonctionné, si ces fonctions n'avaient presque entièrement cessé. La diète, à mon avis, devrait être d'un usage plus commun en médecine pour les maladies d'estomac.

16 septembre. — Au petit jour, un habitant est venu me prévenir qu'un animal était en train de s'abreuver à l'un des puits du village; c'était une petite gazelle, et j'ai pu la fusiller à vingt pas. Sur 60 kilogrammes de viande je n'ai eu qu'une épaule, et il n'en reste plus rien.

Les habitants souffrent autant que nous, mais ils disposent de ressources dont mes hommes ne peuvent user, qu'ils ne peuvent même supporter. Les femmes cueillent, dans les endroits frais, une espèce de persil qu'elles font bouillir; les hommes passent leur temps à chercher des racines et de petits crabes assez communs dans les rivières. J'aurais plaisir à en grignoter quelquefois, mais mes hommes ont refusé nettement de m'en aller



La curée d'un jeune éléphant.



chercher, sous le prétexte que ces crustacés occasionnent des éruptions de boutons dangereuses.

Du lever au coucher du soleil les enfants cherchent des cigales sur les arbres, leur coupent les ailes et les font rôtir telles quelles. Ce soir, autour de ma table, ils se disputaient mes os avec les chiens du village; je me demande le parti qu'ils ont pu en tirer.

18 septembre. — Une femme vient de mourir; deux hommes l'ont prise, l'un par les bras, l'autre par les jambes, et sont allés la jeter dans la brousse de l'autre côté de l'éponge; les chefs seuls ont le droit d'être enterrés.

J'avais entendu dire que la malheureuse était morte de mauvais traitements, et je me suis informé auprès de Méré-Méré, qui m'a dit l'avoir châtiée sévèrement parce qu'elle avait trafiqué de ses charmes. Presque en même temps des gens qui rentraient au village sont venus annoncer qu'ils venaient de trouver dans les environs la dépouille d'un lion mort; aussitôt les crieurs publics, autre institution locale, se sont lancés dans les rues à perdre haleine.

« Comment expliquer, hurlaient-ils, la mort étrange de ce lion tué en combat singulier par une ignoble hyène? Comment ne pas voir dans ce fait extraordinaire un ordre du destin, à vous femmes, pour vous apprendre à coucher avec vos seuls maris? Tremblez, coupables, ou vous mourrez toutes comme votre sœur aujourd'hui! »

19 septembre. — Il se trouve que le lion en question n'est qu'une hyène, ce qui gêne sensiblement et les crieurs publics et Méré-Méré dont ils exécutaient les ordres. Aussi, furieux, il vient de chasser du village ceux qui avaient apporté hier cette merveilleuse nouvelle.

19 septembre. — Méré-Méré m'est arrivé cet après-midi plus ivre que d'ordinaire, et, comme il n'est jamais plus aimable que dans cet état, il a cru devoir protester de son inaltérable amitié pour moi.

« Vois-tu, Msungu, si ta caravane n'arrive pas, je te ferai conduire dans le sud par une des miennes, parce que je ne veux pas que tu meures sur mes terres. Il me faut des étoffes, et si, à la nouvelle de ta mort, les Portugais ne viennent plus ici, c'en est fait de ma puissance. Et puis jamais Méré-Méré ne saura porter des vêtements d'écorce. »

Là-dessus il saisit un esclave à moitié nu et, le faisant pirouetter sur ses talons :

« Vois-tu Méré-Méré affublé de la sorte! »

Je commence à ne plus pouvoir supporter la vue de ce tyranneau toujours ivre et toujours gorgé.

20 septembre. — Méré-Méré vient de me rendre témoin d'une expérience curieuse dont je cherche encore l'explication. Dans le courant de la conversation je lui demandais depuis combien de jours Hassani était parti.

« N'est-ce pas trois fois dix jours plus un? lui demanda Farraji, pour l'aider.

— Je ne sais pas compter comme vous, répondit Méré-Méré ; laissez-moi faire à ma façon. » Prenant un brin de paille dans le toit, il s'accroupit, puis, la tête dans ses deux mains, sembla réfléchir profondément. Au bout de trois minutes il se dressa un peu, fit une première coche à la paille, puis retomba dans sa méditation ; il resta dix minutes ainsi dans une extraordinaire tension d'esprit, n'en sortant que pour faire une nouvelle coche à sa paille. Enfin il me la tendit en me priant de compter les coches, qui se trouvaient effectivement au nombre de 31. « Ne me demande plus jamais, Msungu, conclut-il en s'en allant, un travail pareil, car ma tête éclaterait. »

Quel travail, en effet, a pu obtenir d'une pareille tête un pareil résultat? Supposer qu'il a passé du premier jour de ce long intervalle au dernier par un certain enchaînement d'incidents quotidiens serait lui attribuer une mémoire trop supérieure, et cependant je ne vois pas d'autre moyen de procéder!

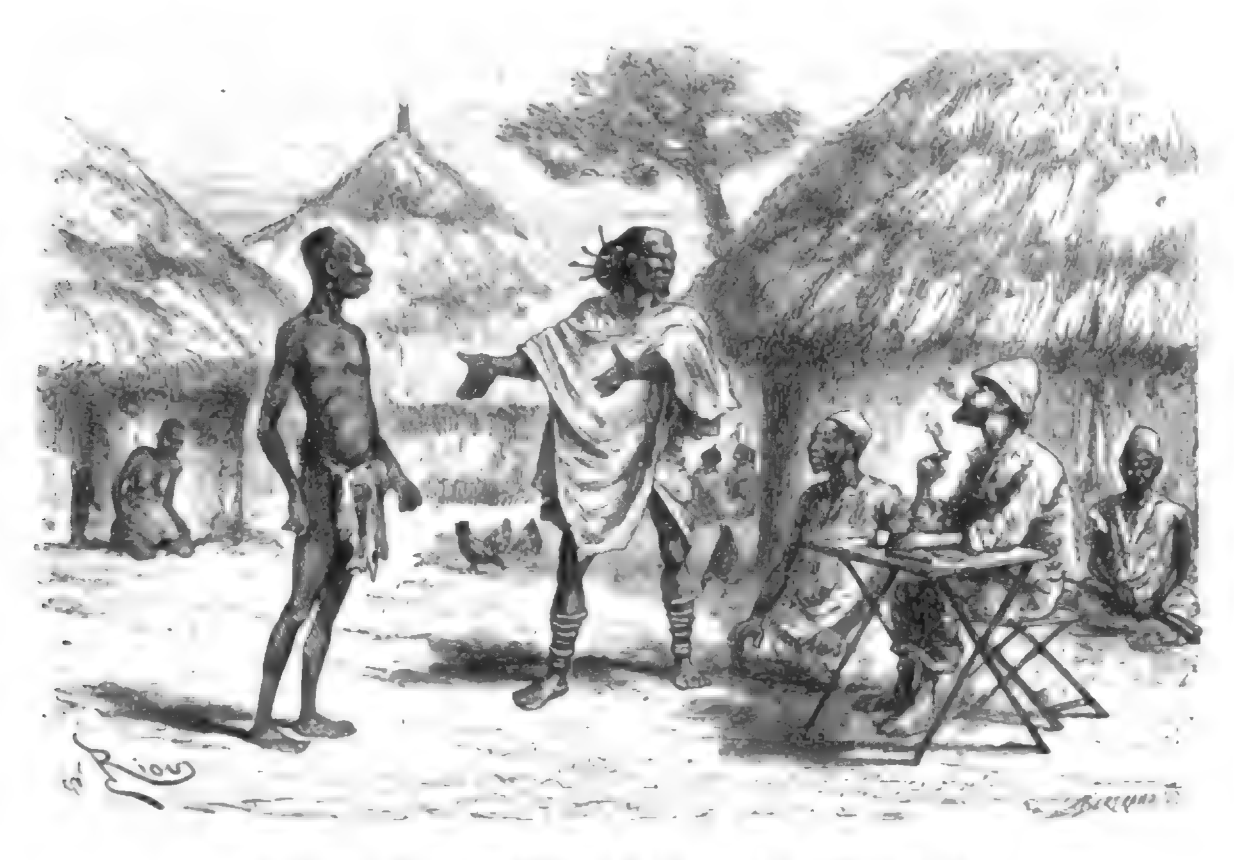
Le triomphe de Méré-Méré, sa distraction favorite, et aussi une des causes de sa puissance, c'est son habileté à raccommoder les fusils, habileté réelle, étant données les ressources dont il dispose. Tout son attirail tient dans un baril de poudre de 10 kilogrammes; vieilles platines d'armes à pierre, vieilles limes, vis sans filet de dimensions diverses, le tout datant pour le moins de l'invention des armes à feu.

Je lui vis un jour faire en entier un bois de fusil qui, ma foi, s'adaptait très bien au canon qui lui était destiné. Aussi réservais-je pour dernier cadeau à lui faire deux limes neuves et deux ciseaux qui me restaient de mon bagage. Je les avais fait enterrer soigneusement la nuit de mon arrivée ici ; mais aujourd'hui mes hommes et moi souffrons tellement que je me suis décidé à brûler mes derniers vaisseaux en les lui donnant. Le drôle prétend que j'ai encore beaucoup de richesses cachées et refuse de me rien rendre en retour.

Tant de cruauté et de roublardise dépasse la mesure de ma patience et de mes forces. Je rêve d'une solution brusque à une situation intenable. La nuit ce sont des cauchemars affreux : ma tête s'agite en de vains projets, dont le jour me fait reconnaître l'inanité. L'heure est venue, je le sens, d'une décision extrême, mais ma faiblesse physique est telle que je n'ai

plus le courage de rien arrêter. Mes hommes eux-mêmes semblent m'abandonner : je sens qu'au fond de leur hutte enfumée ils font leurs projets en dehors de moi, et que sans Kamna ils les auraient déjà mis à exécution.

Persuadés que Hassani et Salimu ont été massacrés, ils ne fuiront pas vers le nord, mais je leur ai fait prendre tant de renseignements sur le point où nous pourrions franchir la Louapoula, qu'ils connaissent à un jour



« Vois-tu Méré-Méré affublé de la sorte ! » (Voir p. 345.)

près la position du Katanga, et nul doute que ce ne soit dans cette direction qu'ils aient l'intention d'aller.

22 septembre. — Hier sont arrivées en grande pompe au village deux belles défenses d'un éléphant pris au piège assez loin d'ici.

En tête du cortège marchaient une dizaine de guerriers, armés de lances et dansant leur danse de guerre ; puis venaient les deux défenses, portées par deux esclaves, enfin les bouffons du chef et la foule hurlante qui poussait le cri de guerre. Toute cette populace se massa dans la cour de Méré-Méré, qui sortit peu après, soutenant d'un air gauche un bracelet de perles qu'il remit à celui qui avait trouvé l'animal. Tant de générosité souleva naturellement un enthousiasme général, alors que mes cadeaux d'une valeur décuple n'obtiennent jamais un mot de reconnaissance.

25 septembre. — Je me suis taillé un semblant de chaussure dans la

peau de la gazelle, mes ulcères s'étant un peu refermés, et j'ai essayé hier matin de reprendre le chemin du puri. Mais n'était-ce pas la dernière fois que mes forces me permettraient un effort pareil?

Au petit jour je débouchais sur un ravin, juste à temps pour y trouver sur le versant opposé deux beaux buffles en train de paître. Dans le fond coulait un ruisseau, caché sous des touffes basses, à moitié de la distance qui nous sépare; nous étions, mon guide et moi, à plus de 100 mètres, mais il était impossible de faire un pas sur cette pente dénudée sans se laisser éventer. Accroupi, j'hésitai une bonne minute entre mes deux fusils; enfin je pris mon big-gun et j'épaulai. Frappée au cou, la brute visée fit un bond, chargea sur la droite vers son compagnon, puis tous deux remontèrent la pente au galop, pendant que j'envoyais une seconde balle, hélas! hors de portée.

Évidemment je perdais de plus en plus mon sang-froid, et je devenais incapable de la moindre réflexion : la rivière était tout indiquée pour approcher les buffles sans être aperçu. Par acquit de conscience je me lançai sur la piste, malgré la certitude où j'étais que les animaux ne s'arrêteraient pas avant une autre éponge, située à près de 8 kilomètres.

Je ne veux pas retracer le supplice de cette longue course qui dura jusqu'à midi, mais il m'en reste un souvenir qui donnera au lecteur une idée de l'étonnante sagacité du sauvage.

Quelque temps les traces de sang dirigèrent notre course; puis, l'hémorragie ayant cessé, comme il arrive toujours pour les blessures du fusil Gras, nous n'eûmes plus que les empreintes du sabot. C'était dans de hautes herbes arborescentes, desséchées, fouillées en tous sens de pistes contraires, sur un sol dur, sec, où le sabot ne marquait pas plus que sur la pierre.

Étonné de voir le guide s'avancer là d'instinct, la tête haute, sans hésitation, je lui demandai à quels indices il se fiait. « D'abord je sens, me répondit-il en reniflant; puis, regarde cette herbe, elle a été certainement secouée depuis ce matin. » Toute herbe est en effet recouverte d'un certain duvet, pollen ou poussière, et la seule différence de teintes de celles qui avaient été froissées le matin suffisait à cet homme pour se diriger.

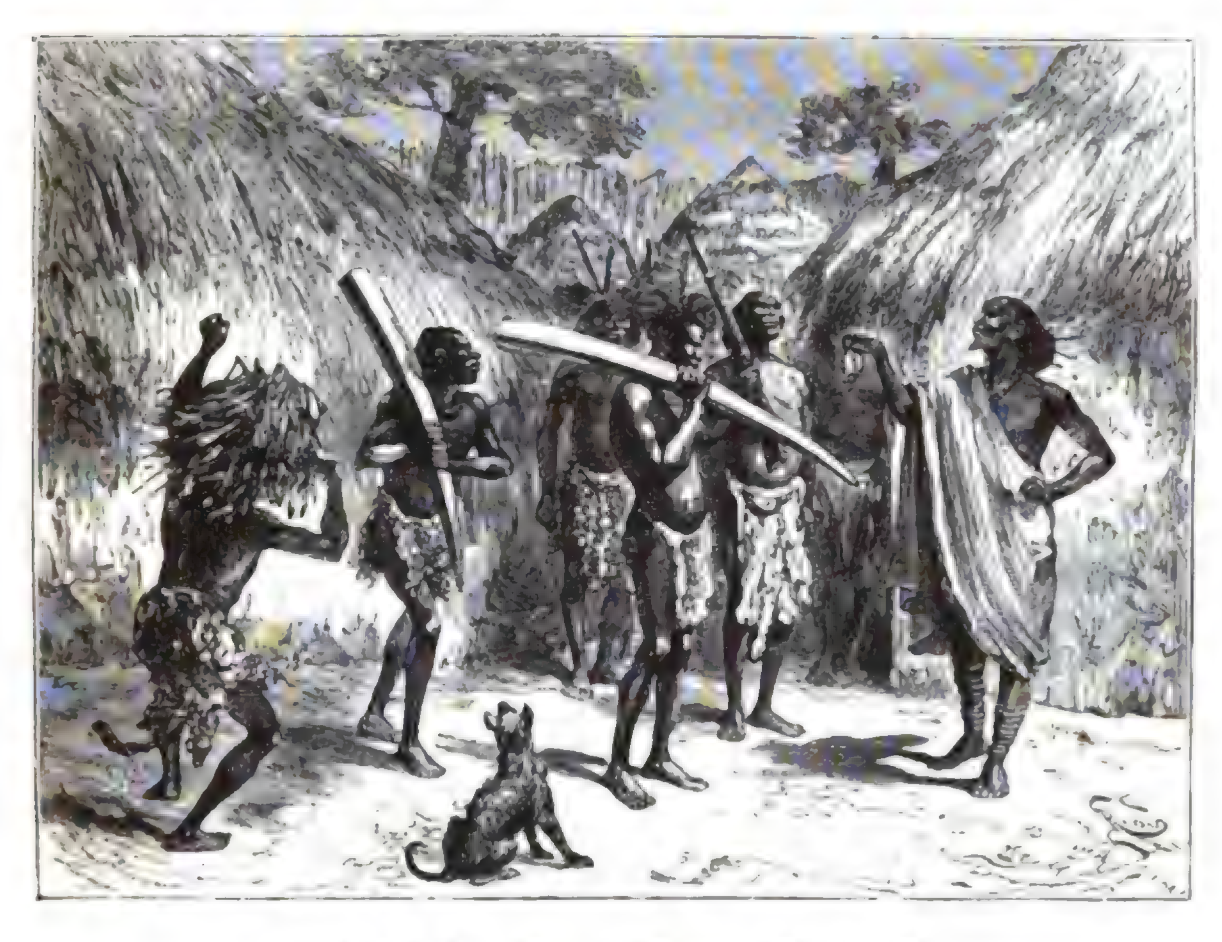
Le fait est qu'au bout d'une heure de cette course échevelée nous débouchions sur une fourmilière, et, sur la base friable de cette dernière, mon guide me montra des empreintes de sabot qui ne dataient pas d'une heure.

Cette fourmilière marqua le terme de la chasse; je m'y évanouis à l'ombre d'un arbuste, pour me réveiller un peu plus tard sur les épaules

de Kamna; puis je conserve vaguement le souvenir de fortes secousses sur une sorte de civière improvisée; enfin vers cinq heures je reposais sur mon lit.

Le bruit courait au village que ma caravane arrivait, mais je n'y pris pas garde, tant on m'avait ressassé cette nouvelle invraisemblable.

26 septembre. — Il faut me rendre à l'évidence et reconnaître que ma



Arrivée de deux défenses d'éléphant. (Voir p. 347.)

caravane ou une partie au moins est dans les environs. La meilleure preuve en est dans la colère furieuse de Méré-Méré, qui vient d'apprendre qu'elle arrive les mains vides et flanquée d'une escorte de Vualunda, que m'envoie Cazembé. Heureusement mes hommes rejettent sur Cazembé toute la faute, disant que c'est lui qui n'a pas voulu leur permettre d'emporter mes étoffes.

« J'apprendrai à Cazembé que je ne suis pas un enfant, s'écrie Méré-Méré; je lui garderai tous ses fusils et lui renverrai ses enfants sans oreilles. »

Aussitôt on aiguise les lances, on dispose tout pour le combat, comme si nous n'étions pas là pour protéger les gens de Cazembé, nous et les vingt-cinq hommes armés qui m'arrivent.

Mes hommes ne se tiennent pas de joie ; j'ai toutes les peines du monde à calmer leur impatience, qui peut nous perdre en apprenant à Méré-Méré le véritable auteur du mécompte qui lui arrive. Ils se répètent tous les potins du village : on a vu Hassani-Bogo, connu de tous les Vouaoussi, avec son grand costume de gala! mes gens rapportent des fusils qui peuvent tirer cent coups à la fois! etc., etc.

Serait-ce vraiment le salut?

CHAPITRE XVIII

Retour de mes deux envoyés. — Hassani raconte son voyage et me donne des nouvelles de ma caravane. — Départ nocturne du boma. — Marches forcées. — Sur la Louapoula. — Les premiers villages du Lunda. — Arrivée chez Cazembé.

Je passe sous silence toutes mes inquiétudes de la soirée du 25, inquiétudes provenant et de tous ces préparatifs de guerre et surtout de l'absence de Méré-Méré, qui refusa de me voir. Ne sachant au juste si ce qu'il tramait ne s'adressait qu'aux hommes de Cazembé ou à tous les nouveaux arrivants, nous restâmes toute la nuit sur le qui-vive, prêts à quitter le village au premier coup de fusil, pour nous porter au-devant de nos sauveurs et leur prêter main-forte. Mais les indigènes montrèrent ce jour-là la couardise qu'ils ont toujours au moment du combat : beaucoup de bruit, de cris de guerre, mais pas de sang répandu.

Le 26, à dix heures, les hommes de la caravane, escortant les dix Vualunda, arrivèrent à l'une des portes du village que nous occupions, tout près de nos huttes : la foule, vociférant des insultes, faisait la haie; quant à mes hommes, peu habitués à ce genre de spectacle, ils roulaient des yeux effarés en venant à tour de rôle me baiser la main. Hassani et Salimu étaient tous deux là, toujours gais, souriants, plus sceptiques que jamais devant ces manifestations de rage impuissante. Avide de nouvelles, je m'enfermai avec eux dans ma hutte, que mes gens entouraient pour tenir la foule en respect.

« Eh bien, mon brave Hassani, quelles nouvelles?

— Ah! maître, beaucoup de nouvelles, mais bonnes nouvelles puisque tu es vivant. Quant à nous, depuis que nous t'avons quitté, nous avons cru bien souvent que tu ne reverrais jamais ni tes deux esclaves, ni surtout leurs deux fusils!

— Voyons, conte-moi cela. Mais d'abord donne-moi des nouvelles de la caravane, que tout le monde assure avoir été pillée par Cazembé.

— Non, maître, Cazembé n'a pris que cinquante fusils, et il m'a assuré, à moi, qu'il te les rendrait. La caravane est chez lui depuis près de trois mois, très à court de vivres, mais bien portante et tranquille. En quittant Zapaïra, elle a marché sur le Lunda le plus vite possible, car tu avais dit que nous ne resterions que vingt-cinq jours sur le Bangouéolo. Elle a passé tranquillement les premiers jours du voyage, sur les terres de Kétimkuru, puis elle est entrée dans un immense puri, où pendant quinze jours elle n'a vu que des éléphants. Jusqu'à la ville de Cazembé, pas un seul village : aussi tous tes enfants mouraient de faim le jour de l'arrivée.

« Que viens-tu faire ici, a dit Cazembé à Nassib, puisque tu n'achètes pas d'ivoire?

« — Je viens attendre le Msungu qui est sur le lac.

« — Mensonge, vous venez faire la guerre. Tu n'as qu'une façon de me « prouver le contraire, c'est de me livrer tous tes fusils : je les rendrai « au Msungu quand il arrivera. »

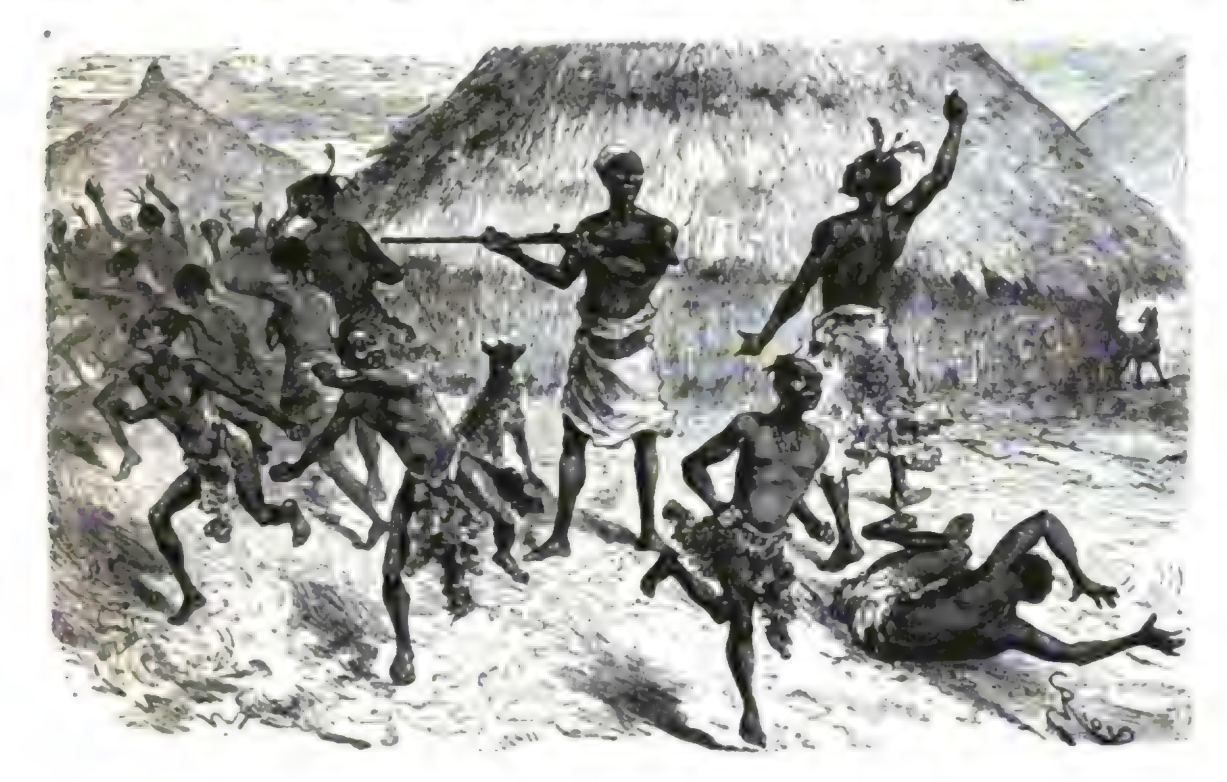
« Et pendant trois jours le village est resté fermé, tous les tambours battaient et les femmes puisaient de l'eau (c'est ainsi que se fait le branle-bas de combat chez Cazembé). Que pouvaient faire tes enfants mourant de faim? Se battre, c'était nous abandonner, et Nassib a donné l'ordre de livrer les fusils. Mais alors Wadi-Combo et la moitié de la caravane se sont révoltés, refusant d'obéir, et l'on a été sur le point de se battre dans notre camp. Nassib néanmoins a pu livrer quarante-neuf fusils à capsules et un fusil Gras, et tous les autres ont été enterrés. Depuis ce jour la caravane est assez tranquille, mais les vivres sont affreusement chers. Le camp est solidement installé sur une hauteur qui domine le village et près d'un ruisseau qui assure de l'eau en cas d'attaque. Enfin les hommes privés de fusils ont acheté des arcs et s'exercent tous les jours.

— Parle-moi un peu de Cazembé. Que penses-tu de cet homme?

— Cazembé est un grand chef, maître, bien qu'il ne possède qu'une seule ville, défendue par huit jours de puri dans toutes les directions. Il est jeune, autoritaire en diable, veut vendre son ivoire à toute force, et décide de tout dans son village, sans consulter personne. Il a dit cent fois qu'il te rendrait tes fusils; maintenant que peut-on penser d'un chef africain? Son boma est très fort, impossible à enlever d'assaut; mais, d'un autre côté, il a peu de poudre, et avec ce qu'il nous reste de fusils, je doute qu'il ose jamais nous attaquer.

— Maintenant parle-moi de votre voyage.

— Ah ! maître, quelle histoire ! Le jour de notre départ nous sommes allés nous reposer un peu dans une ville de Méré-Méré, qui est à trois heures d'ici dans l'ouest, puis nous avons piqué au nord pendant deux jours en courant de « l'allure du pigeon » ; nous sommes alors arrivés à un grand boma dont le chef, disait le guide, était l'ami de Méré-Méré. Comme nous voulions entrer pour nous reposer, on nous a répondu que nous venions faire la guerre, et il a fallu coucher dehors. Le lendemain,



La foule prend la fuite en voyant Hassani ouvrir la culasse de son fusil.

au jour, les tambours battaient, le guide s'est enfui, et nous avons dû rentrer dans la brousse le ventre vide. Le surlendemain, même réception dans un boma plus grand encore, dont le chef s'appelait Chandassika ; mais là notre faim était telle, que nous ne pouvions plus marcher, et il a fallu ruser.

« — Rendez vos fusils ! hurlait la foule.

« — Tout de suite, répondis-je, mais je veux les porter moi-même au « chef, parce qu'il y a beaucoup de médecines dedans.

« — Montre-moi, me dit le chef, comment on tire ce fusil qui n'a pas « de pierre, ou tu vas mourir à l'instant.

« — J'ai trop faim, répondis-je : il faut des forces pour manœuvrer des « armes pareilles. »

« On nous apporte un gros ugali, avec un superbe morceau de serpent, que nous avons dévoré séance tenante. Puis je prends mon fusil, et d'un coup j'ouvre la culasse : à cette vue, le chef se lève, la moitié de la foule

prend la fuite en hurlant, l'autre se couvre les yeux de ses mains; il me faut un quart d'heure pour rassurer tout le monde.

« — Je défie bien ce fusil de partir, me dit Chandassika, puisqu'il n'y « a qu'un trou dedans. »

« Je glisse une cartouche en la dissimulant, et je lui tends l'arme toute prête : sans hésitation le chef la saisit et tire sans même épauler. Boum!... La balle traverse une première hutte, puis une seconde, étend raide une femme qui rentrait de l'eau, enfin se plante dans la porte du boma. Ah! maître, quelle débandade! Instantanément nous nous sommes trouvés seuls avec le chef terrifié.

« — Emportez vos fusils! fuyez au plus vite, s'est-il écrié, ou vous allez « être massacrés comme sorciers. »

« Les villages étaient nombreux dans les environs; nous avons marché une heure sans en sortir, et tous battaient le tambour de guerre. Puis le puri a recommencé; enfin, en cinq jours, nous avons pu arriver au Luongo, et quatre jours plus tard nous faisions notre entrée chez Cazembé.

« Ah! c'est loin, maître, chez Cazembé. Ceux qui disent qu'on peut y aller en six jours ont menti; toi, il t'en faudra quinze, et encore par la route que nous avons suivie au retour, le long de la Louapoula, route plus sûre, car on traverse les Vuakissinga dans le puri, tandis que par le premier chemin nous en avons rencontré trois villages.

« Chez Cazembé nous ne sommes restés que deux jours, juste le temps de tout préparer pour venir te chercher et d'arranger le maneno avec Cazembé : tous tes enfants voulaient venir te chercher, mais Nassib en a désigné vingt-cinq, suivant tes ordres, et encore n'ont-ils que quinze fusils.

« A Mlundu, un peu au nord du Luongo, nous avons perdu plusieurs jours à attendre les dix hommes de Cazembé, qui ne voulaient pas se mettre en route, et c'est pour cela que nous avons mis tant de temps à revenir.

« Cette seconde partie du voyage a été la plus dure, avec quarante hommes à nourrir. Au bout de trois jours tous tes enfants mouraient, car nous avions dû rentrer dans le puri pour échapper aux Vuakissinga. Alors nous avons fait chaouri. Personne n'osait parler de retourner en arrière, mais tous étaient bien tristes; alors je me suis levé : « *Mambo kua Mungu. Ndugu zango*. Nous sommes entre les mains de Dieu, mes frères. Le manque de vivres vous fait peur, mais je vous en donnerai, moi; nous avons des cartouches et je vous promets un buffle tous les soirs. Êtes-vous

des femmes pour abandonner votre maître quand la moitié du chemin est faite? Libre à vous de retourner en arrière, mais avec Salimu nous allons mourir avec notre père. »

« Effectivement le gibier est abondant sur les bords de la Louapoula, et tous les jours j'ai pu tuer quelque chose. Avant-hier encore, chez Kalassa, en moins d'une heure j'ai abattu un buffle, un élan et une gazelle : aussi les indigènes, qui avaient commencé par nous déclarer la guerre, ne voulaient plus nous laisser partir.

« Maintenant que nous sommes en nombre pour défendre notre viande, nous pouvons la vendre tout entière. Chez Kalassa nous avons trouvé ainsi deux jours de farine. Il nous reste aussi un peu de viande séchée : tu vas pouvoir dîner ce soir, maître. »

Ce brave Hassani, comme je l'appelais alors, n'en était ici qu'au commencement de ses exploits, et, pendant les trois mois qui vont suivre, chaque jour aura le sien. Ma caravane et moi, nous lui devons dix fois la vie, et je rapporte de mon voyage le regret de n'avoir pu reconnaître au retour tant de services signalés.

Tout l'après-midi nous restâmes à causer : je n'accordais qu'une demi-confiance aux renseignements flatteurs qu'on me donnait sur Cazembé, mais mon parti fut pris tout de suite sur ce qui me restait à faire. A la tombée de la nuit je réunis tous mes hommes, je leur fis connaître mes intentions au nez des indigènes qui, fatigués de hurler et d'insulter, dévoraient des yeux tous ces fusils qui venaient de nous rendre notre indépendance.

« Mes enfants, leur dis-je, vous savez comme moi la situation qui nous est faite. Demain nous n'aurons plus de vivres et il serait sage de reprendre tout de suite le chemin de Cazembé; mais l'état dans lequel se trouvent mes jambes ne me permet pas d'être sur pied avant six ou sept jours. Au surplus, bien que les dispositions de Méré-Méré à notre égard semblent avoir changé, je veux faire tout mon possible pour me séparer de lui dans de bons termes, et peut-être y arriverai-je. Si je ne réussis pas, n'ayez aucune crainte; avec nos vingt-cinq fusils nous sommes forts et de taille à nous frayer partout notre route. Ces six journées seront dures à passer, car la prudence m'empêche même de laisser chasser Hassani; mais vous savez que si le jour du départ les indigènes me voient obligé de me faire porter, leur audace s'accroîtra d'autant. »

Tous protestèrent de leurs bonnes intentions et nous restâmes jusqu'à nuit noire à causer des nombreux incidents qui, depuis deux mois et demi, s'étaient produits de part et d'autre.

Les six journées qui suivirent se passèrent bien mieux que je ne l'avais espéré. L'arrivée de ce renfort avait jeté un froid sur l'agitation des indigènes, qui ne se risquèrent qu'une ou deux fois à provoquer des bagarres; encore toutes, à peine commencées, aboutirent-elles à une fuite générale. Ma seule préoccupation venait de mes blessures, et la perspective de me faire porter jusque chez Cazembé m'effrayait souvent. Il fallait cependant en passer par là, car en supposant que mes jambes, le jour du départ, fussent en état de porter les chaussures que je venais de recevoir, il était certain que sept ou huit heures de marche me remettraient mes ulcères à vif.

Quant à Méré-Méré, je le revis à peine pendant tout ce temps. Dès le lendemain de l'arrivée de ma caravane je lui avais fait parvenir un superbe cadeau d'étoffe; il me fit répondre qu'il n'était pas satisfait. J'y ajoutai deux casseroles en cuivre et deux assiettes, sans être plus heureux. Il se démena si bien que mes hommes vinrent me supplier de lui céder deux vieux fusils à baguette et un revolver chargé, dont j'avais auparavant immergé les cartouches pendant une heure.

Un après-midi je le rencontrai à la porte d'une hutte, parfaitement ivre, titubant. A ma vue son regard hébété s'alluma un instant, pendant qu'un sourire bestial illuminait sa face.

« Tu as faim, Msungu, me dit-il en frappant sa panse rebondie, moi je suis plein!... » A cette phrase brutale, ma main, sans que j'en eusse conscience, se porta à mon revolver, puis, la réflexion venue, je tournai les talons. A deux ou trois reprises je lui avais fait demander par Kalambo, qui nous servait d'intermédiaire, quand il avait l'intention de nous laisser partir; il s'était contenté de répondre que l'heure n'était pas encore venue, ce qui voulait dire clairement :

« Vous n'êtes pas encore assez affamés, attendez encore quelques jours et nous n'aurons qu'à ramasser vos fusils, que vous n'aurez plus la force de défendre. »

La nuit du 2 octobre cependant était celle que j'avais fixée pour quitter la ville. La question était de mettre d'un coup une bonne distance entre moi et le camp de Méré-Méré, qui seul avait de la poudre et des fusils. Il aurait beau le lendemain envoyer à ma poursuite, le nombre des assaillants serait naturellement d'autant moindre que la distance à parcourir était plus grande. Quant au départ, c'était chose aisée; il suffisait d'ouvrir doucement la porte du boma, car, à partir de neuf heures, tous les habitants sont enfermés chez eux, par crainte du froid et par peur des fauves.

Pour les préparatifs, dix minutes nous suffirent; quatre charges seulement : une caisse contenant des livres, des médicaments, des instruments; une table, mon lit et ma cuisine, qui devait servir à tous.

Tout se passa effectivement comme je l'avais prévu, et le 2 octobre à minuit je faisais mes adieux à ce boma maudit, par une nuit d'un noir d'encre, froide, et dans un silence de mort, au moins pour les débuts de la marche. Par ce sentier bien battu et connu de tous, mes hommes allaient bon train, sans hésitation, et je suivais tant bien que mal, oubliant mes douleurs que les premiers pas avaient ravivées, pour ne penser qu'au bonheur de me sentir libre. En comptant les dix hommes de Cazembé, nous étions quarante-cinq, dont vingt-cinq possesseurs de bons fusils : que pouvaient les indigènes contre une troupe pareille, surexcitée par une longue abstinence, et les mauvais traitements dont on nous avait abreuvés?

Vers trois heures nous passâmes près du village de Méré-Méré, grand boma tout endormi où les chiens seuls nous saluèrent de hurlements sauvages. Au jour nous traversions de petits bois secs dégarnis par le feu et par le soleil, sillonnés d'éponges desséchées. Je commandai une petite halte, puis nous reprîmes notre course jusqu'au village de Kalassa, où nous arrivâmes vers deux heures.

C'était ici vraisemblablement que l'armée de Méré-Méré allait nous rejoindre. Stupéfaits de notre arrivée, les gens de Kalassa se barricadèrent dans leur boma, en battant le tambour de guerre : je m'installai solidement sur la rivière, prêt à tout événement.

Cette première marche devait être pour moi la dernière que me permettaient mes blessures, et, le soir même, je dus faire installer ma table pour me porter les jours suivants. Des cordes amarrées aux quatre coins se fixaient deux par deux à une longue barre horizontale, que deux hommes portaient facilement.

Hassani tua un buffle à un kilomètre du camp.

Au petit jour, le 4, nous reprenions la marche, quand les indigènes se montrèrent à distance; c'étaient Kalambo avec les guerriers qui nous avaient arrêtés sur la Louapoula, puis quelques-uns de ceux qui entouraient Méré-Méré, enfin tout le village de ce dernier; mais ils n'avaient plus le même élan qu'auparavant. Ils nous suivirent jusque vers neuf heures; à plusieurs reprises ils tentèrent des essais de danses de guerre, qui toutes avortèrent dès le début. Une colonne de flanqueurs escortait ma chaise, prêts à faire feu à la première menace. A la fin ils abandonnèrent la partie.

« Prenez garde aux Vuakissinga, nous cria Kalambo en guise d'adieux,

et en ricanant : nous les avons fait prévenir, et vous les trouverez sur le sentier. »

Jusqu'au 10 cette course endiablée ne nous laissa ni trêve ni repos. En route dès le point du jour, nous ne campions qu'à cinq heures du soir, gagnant toujours au nord-ouest vers la Louapoula.

Sans autres charges que leurs fusils, mes hommes ne quittent guère le trot, et nous brûlons deux étapes par jour. Dans le sentier étroit, sinueux, encombré de ronces, de troncs pourris, ma chaise ballotte de droite et de gauche, tressautant rudement à chaque nouvel obstacle : tout mon corps n'est qu'une contusion ; mes jambes enflées n'ont même plus au repos la force de me porter, et j'arrive souvent au camp évanoui, vomissant, attaché sans connaissance sur mon instrument de supplice.

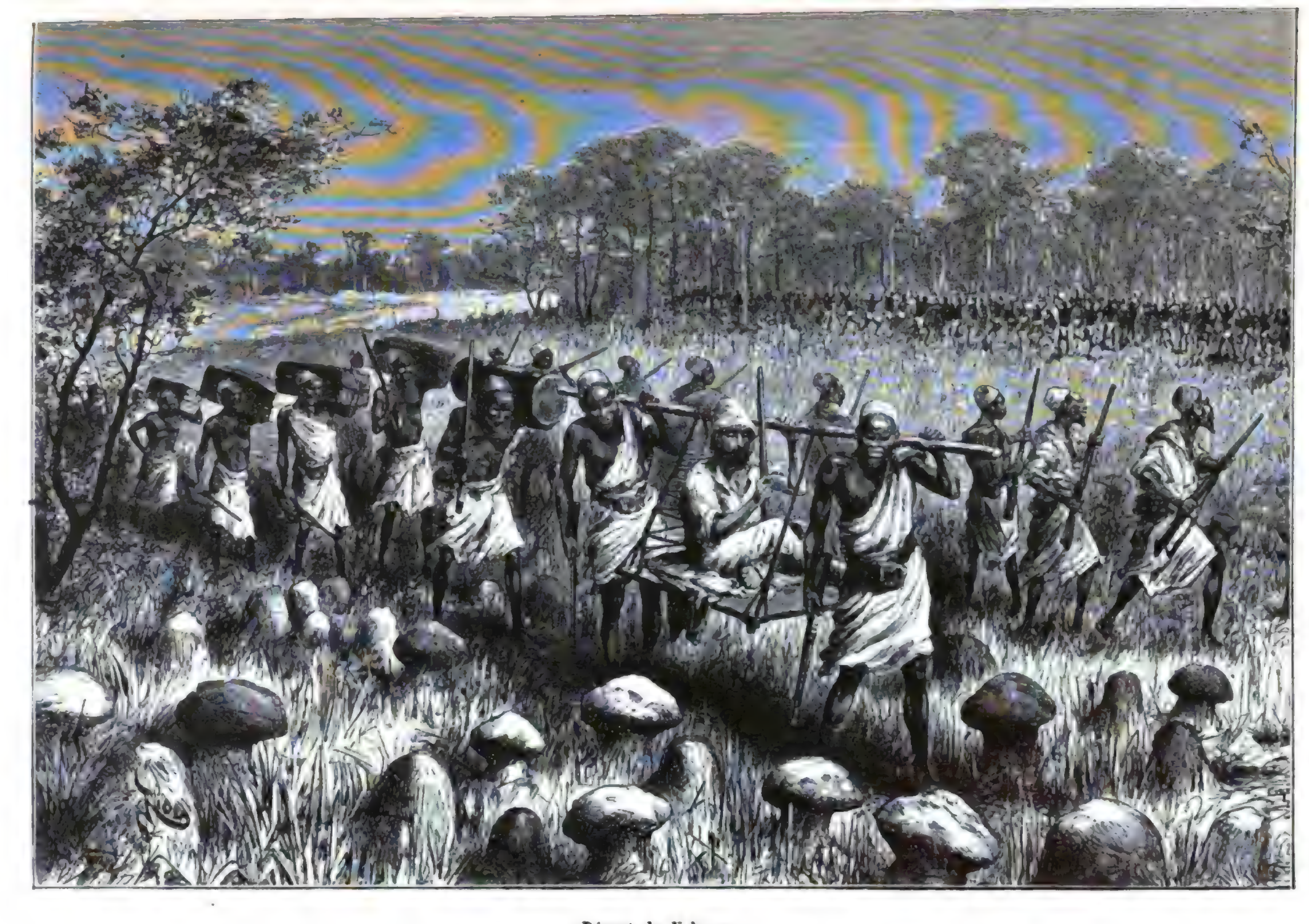
Cependant la perspective de revoir ma caravane me rend peu à peu mes forces. Il y a huit jours à peine, abattu, désespéré, j'appelais la mort comme une délivrance, et maintenant que mes souffrances sont pires, je me cramponne à la vie comme un naufragé.

Le 6, vers midi, nous devions passer tout près du village de Kasimbé, le chef vuakissinga le plus à craindre, celui dont l'armée nous attendait, disait-on. J'approche avec de grandes précautions, que rien ne vient justifier, car on ne trouve sur les sentiers aucune trace fraîche d'être humain.

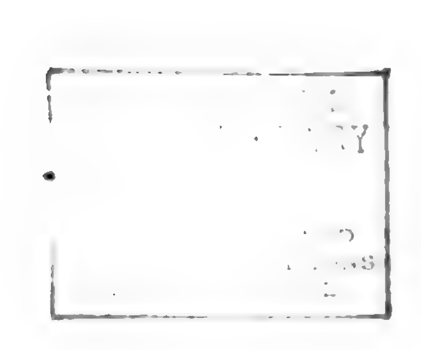
Le 7 au soir, je me souviens d'un camp superbe près de la Louapoula, au fond d'un ravin tapissé d'efflorescences salines et rempli de gros galets ronds descendus des petites collines qui sont dans l'est. A l'ouest, la grande forêt, haute, noire, touffue, bordée sur sa lisière d'un frais bouquet de bambous. Hassani en arrivant a tué une antilope noire juste à l'endroit indiqué pour camper, et l'animal est dépecé au milieu d'éclats de rire, avec cet entrain que donne un dernier obstacle franchi, ces Vuakissinga dont les mœurs farouches avaient défrayé les conversations nocturnes de ma longue captivité.

C'est la première antilope noire que je rencontre, et c'est bien aussi le plus beau coup de fusil du voyage. Pas une tache sur cette superbe robe de jais dont le cuir a presque l'épaisseur de celui du buffle ; sous le ventre seulement, une ligne d'un blanc de lait qui semble indiquer la trace que doit suivre le couteau pour ne pas la déflorer.

Les gens de Cazembé ont trouvé une ruche, la première de cette année, et m'en envoient un beau rayon de miel. Le 8, vers neuf heures, nous débouchons enfin sur la Louapoula, qui, pour raviver le plaisir que nous avons à la revoir, présente ici l'aspect le plus pittoresque.



Départ de Kalassa.



Plusieurs îles au centre du courant m'empêchent d'en apprécier la largeur, qui doit dépasser 600 mètres. L'eau, claire et rapide, est divisée en vingt ou vingt-cinq bras, soit par des touffes noires de bambous, soit par des amas de gros blocs erratiques. Tous ces courants se rejoignent plus bas en de volumineux remous, dangereux pour la navigation.

Sur les rives dentelées, accidentées, quelquefois même escarpées, au pied de petites collines, la haute futaie nous abrite du soleil, versant sa



Campement près de la Louapoula.

chaleur bienfaisante sur les buissons, les acacias en fleur, qui parfument l'air de senteurs de printemps. Peu ou pas d'oiseaux pour animer ce grand spectacle; mais le bourdonnement continu des abeilles commence à se faire entendre, et mes hommes flairent le miel en furetant dans les vieux troncs.

Vers deux heures, franchi à grand'peine deux collines caillouteuses de 100 mètres de haut. Par le travers, une île luxuriante, couverte d'arbres séculaires, s'étale comme une grande tache verte sur cette nappe d'argent. A une des extrémités, deux petites huttes apparaissent au milieu d'un champ en friche; tout auprès, une pirogue prête à être lancée au moindre signal d'alarme.

Jusqu'à cinq heures nous suivons une sente d'éléphant, bien sèche, bien battue, qu'on prendrait volontiers pour une allée de parc dans le désordre gracieux et sauvage d'une végétation tropicale. Les pistes fraîches sont en grand nombre; à cinq heures Hassani étend un cobe, puis presque aussitôt un buffle, dont la viande n'arrive qu'assez avant dans la nuit.

Le 9 nous devions voir le premier village du Lunda, Mlundu, où j'avais promis une journée de repos. Toute la matinée la Louapoula n'a cessé de nous offrir un coup d'œil enchanteur, quoique bien différent de celui de la veille. Le lit du fleuve se creuse en s'élargissant, et de cataracte en cataracte nous arrivons à la superbe chute de Mlundu, où le courant redevient enfin navigable jusqu'au lac Moéro. Tantôt ce sont d'immenses blocs de granit qui coupent le courant, tantôt des bouquets de verdure rongés par l'eau. Les différents bras de la rivière serpentent de l'un à l'autre de ces obstacles ou les tournent quelquefois, pour se précipiter plus bas avec fracas de 7 et 8 mètres de hauteur. Souvent ces bras se rejoignent, mais pour se diviser bientôt et retomber un peu plus loin. La rive droite n'est qu'une succession de ravines, de petites plages couvertes de galets; à 1000 mètres la rive gauche limite l'horizon par une large bande d'un vert sombre.

Mes hommes saluèrent l'entrée à Mlundu d'une salve de coups de feu, pour fêter notre arrivée dans ce Lunda dont nous rêvions depuis trois mois. Les habitants ne revenaient pas de leur surprise en nous voyant, car le bruit courait que nous avions été tous massacrés. Ils se montrèrent assez bienveillants et, malgré la famine dont ils avaient à souffrir, nous vendirent un peu de farine contre de la viande. Quel bonheur de voir enfin mes hommes se gorger de leur ugali préféré, après tant de jours d'une si rude abstinence!

Mon intention était de louer là deux ou trois pirogues pour me transporter chez Cazembé, pendant que mes hommes suivraient la rive; mais le village s'attendait à une attaque prochaine des gens de Msiri, et toutes les pirogues se tenaient prêtes à transporter d'un coup les habitants sur l'autre rive de la Louapoula.

Au nord de Mlundu, l'aspect du fleuve, que nous suivons toujours, va changer complètement. La rive gauche se perd derrière l'immensité de joncs qui nous en sépare; à peine apercevons-nous par intervalles un des bras de la rivière, perdu et stagnant dans cet immense marais. Il n'est pas jusqu'au gibier qui ne change de nature : il n'y a plus trace de buffles et de grosses antilopes, mais, comme compensation, nous rencontrons de nombreux troupeaux de gazelles et d'antilopes de roseaux.

Sur la lisière de la forêt, que nous quittons rarement, la mouche *tsé-tsé* fait rage; jamais sa morsure ne m'a semblé si mauvaise, et, immobilisé sur ma table, je n'ai pas trop de mes mains pour m'en préserver. Au camp l'invasion de ces mouches serait mille fois pire que celle d'une nuée de moustiques, mais la fumée du premier feu les chasse heureusement.

A la nuit la quantité des hyènes et leur voracité sont telles, que, pendant qu'on dépèce la viande, on est tenu de s'armer de bâtons pour les écarter. Hassani tue chaque jour deux ou trois antilopes; il m'arrive un matin d'en étendre une de ma chaise.

Le 13 nous entrons dans un autre village du Lunda, Kalundu, notre dernière étape avant Cazembé, dont deux marches seulement nous séparent. Les huttes entassées s'étalent sur une large plage sablonneuse qui se trouve entre le marais et la forêt. Sur la crête de cette lisière surélevée de 10 ou 15 mètres poussent quelques rares palmiers (*Borassus flabelliformis*) inclinés au vent de la mousson. Du nord-ouest au sud-est l'horizon se perd dans un océan de joncs.

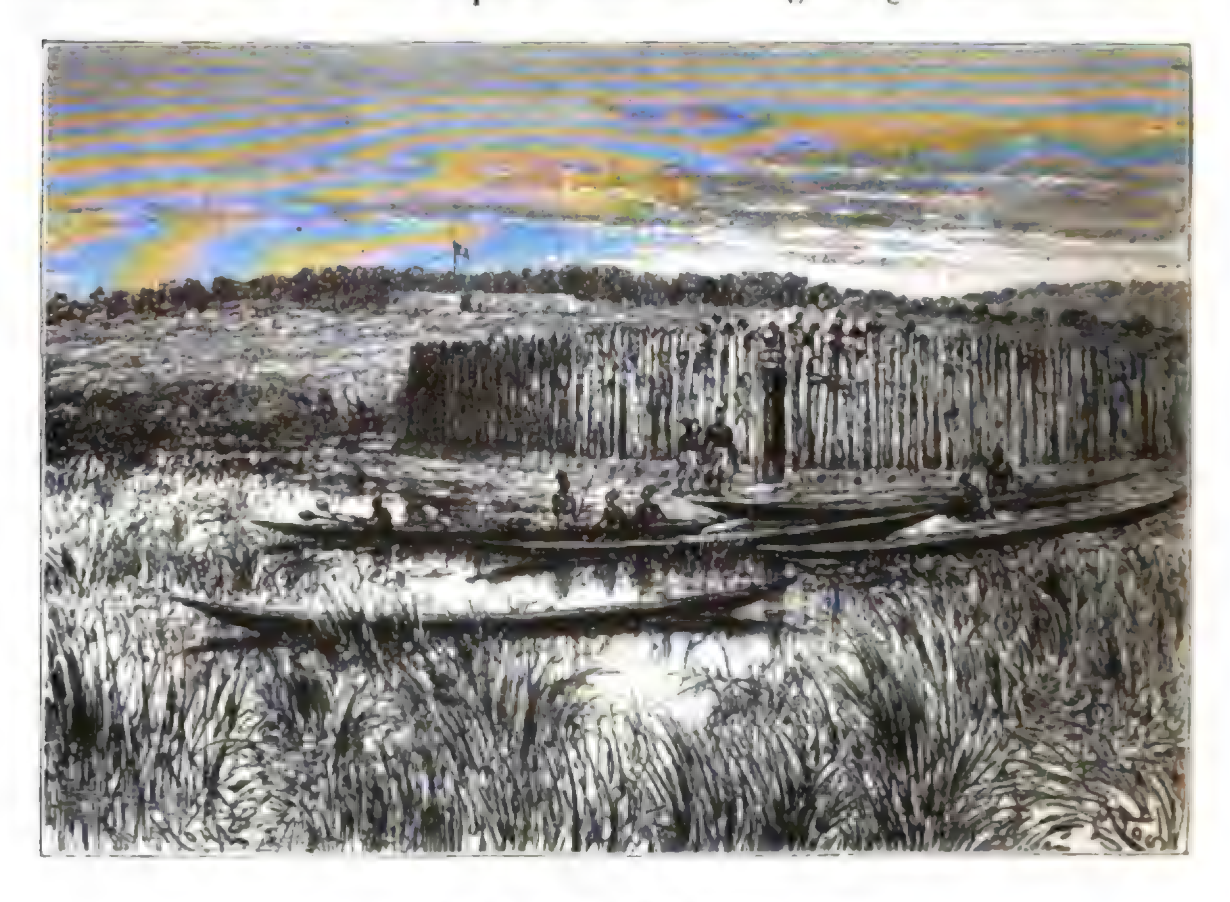
Les nouvelles les moins rassurantes nous attendaient au village. Les Vuakissinga de l'est venaient de déclarer la guerre au Lunda; un village était déjà pris, et Cazembé envoyait ses haches de guerre dans toutes les directions, comme signe de ralliement. Terrorisés, les indigènes me supplièrent de rester un jour de plus : mais il était urgent de rejoindre ma caravane, et je partis. Bien m'en prit, car, le soir même de mon départ, le village était attaqué, non par les Vuakissinga, mais par les gens de Msiri, venus de la rive gauche en pirogues. La moitié de la population mâle fut égorgée, toutes les femmes emmenées en captivité. Les blessés purent rallier Cazembé, le lendemain du jour où nous arrivâmes.

Des deux dernières marches forcées qui me restaient à faire, je ne conserve que le souvenir de la traversée de deux de ces marais auxquels les Zanzibarites donnent le nom de *tinga-tinga*. Ces marais, couverts de papyrus aux racines tuberculaires et enchevêtrées, se trouvent de préférence à l'estuaire des grandes rivières, et leur traversée est bien le plus fastidieux exercice de patience qu'on puisse infliger à un voyageur malade. A deux reprises différentes je m'évanouis sur ma table, soit par l'effet du soleil, soit par celui des effluves malsains qui s'exhalaient de ce matelas flottant.

Ces deux dernières journées nous brûlâmes certainement plus de 150 kilomètres; mes hommes ne quittaient pas le grand trot, et les indigènes avaient toutes les peines du monde à nous suivre. Tous nous

avions soif de revoir les nôtres, de nous sentir réunis, tranquilles et forts, après cette lutte prolongée pour l'existence et cette longue alerte de trois mois.

Le 15, vers dix heures, nous débouchions sur la capitale du Lunda. La première chose qui frappa mes regards à un détour du sentier fut un immense mât de pavillon, au milieu d'un camp situé au sommet d'un mamelon dénudé, dont un petit torrent ombragé de grands arbres nous



Le boma de Cazembé, vu de la Louapoula.

séparait seul. Sur la gauche on voyait un coin du boma de Cazembé.

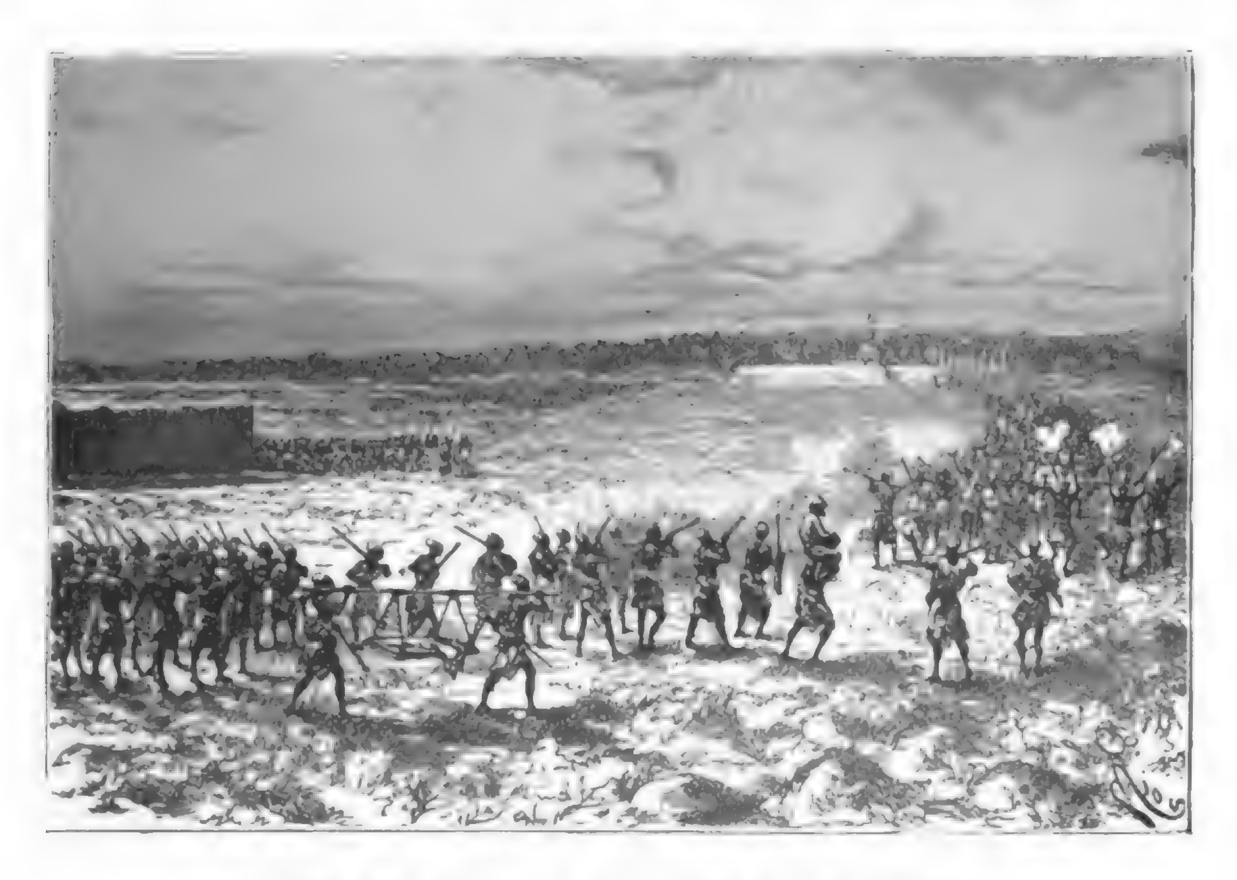
Du bord de la rivière je fis envoyer dix coups de fusil, signal bien connu chez les Vuangana, auxquels répondit bientôt du camp un hurlement prolongé, suivi de la fusillade d'usage. En même temps dégringolaient de la colline une centaine de chemises blanches et de bonnets rouges, qui m'entouraient à l'instant, me bousculaient et m'enlevaient.

« Bonjour, maître! quelle nouvelle? Nous te croyions assassiné depuis longtemps? Chaque jour arrivent de nouveaux détails sur la façon dont tu es mort! Tu es malade! monte sur mon dos. »

Et me voilà gravissant la pente sur les robustes épaules de Wadi-Combo, pendant qu'au-dessus du camp mon pavillon monte lentement en tête du mât, au milieu d'une fusillade continue. Songoro déploie le grand jeu de la

fantasia arabe. Avec ses acolytes il me charge à fond de train, s'agenouille à vingt pas en me visant (exercice que je goûte peu, avec des armes chargées, mais qu'un grand chef doit supporter en souriant), se relève d'un bond, saute à droite, à gauche, envoie sa balle dans la terre, puis tombe à la renverse, comme frappé au cœur.

Au camp, Nassib m'attend. Avec son grand air il me prend la main, la porte respectueusement à ses lèvres, puis m'aide à m'installer sur mon lit,



Arrivée de la caravane au camp vers le boma de Cazembé.

dans une belle hutte construite à mon intention, au milieu même du camp. Pour lui seul je ne trouve pas un seul mot aimable : plus loin j'expliquerai pourquoi.

De ma vie je n'ai goûté un repos plus profond. J'étais enfin libre, mon maître! mes hommes se montraient d'un dévouement sans bornes, à l'exception de quelques-uns qui, pendant mon absence, avaient essayé de me trahir; mes blessures allaient se guérir en quelques jours de repos; jamais enfin mon horizon ne m'avait semblé plus clair, l'Afrique plus clémente. Dans ce maudit pays, hélas! ces jours-là n'ont jamais de lendemain.

Dès le soir Cazembé me donna un aperçu du bon accueil que je devais attendre.

La réception était fixée à cinq heures. Je me fis porter dans son village,

sans armes, avec une belle escorte en habit de gala. Ma place était réservée en face de lui dans une petite cour palissadée, au centre du boma; son escorte à lui défilait bientôt à son tour et venait remplir l'espace laissé libre. Par une manœuvre habile chaque homme passait devant moi; je pus compter ainsi cent vingt fusils, et les miens dans le nombre.

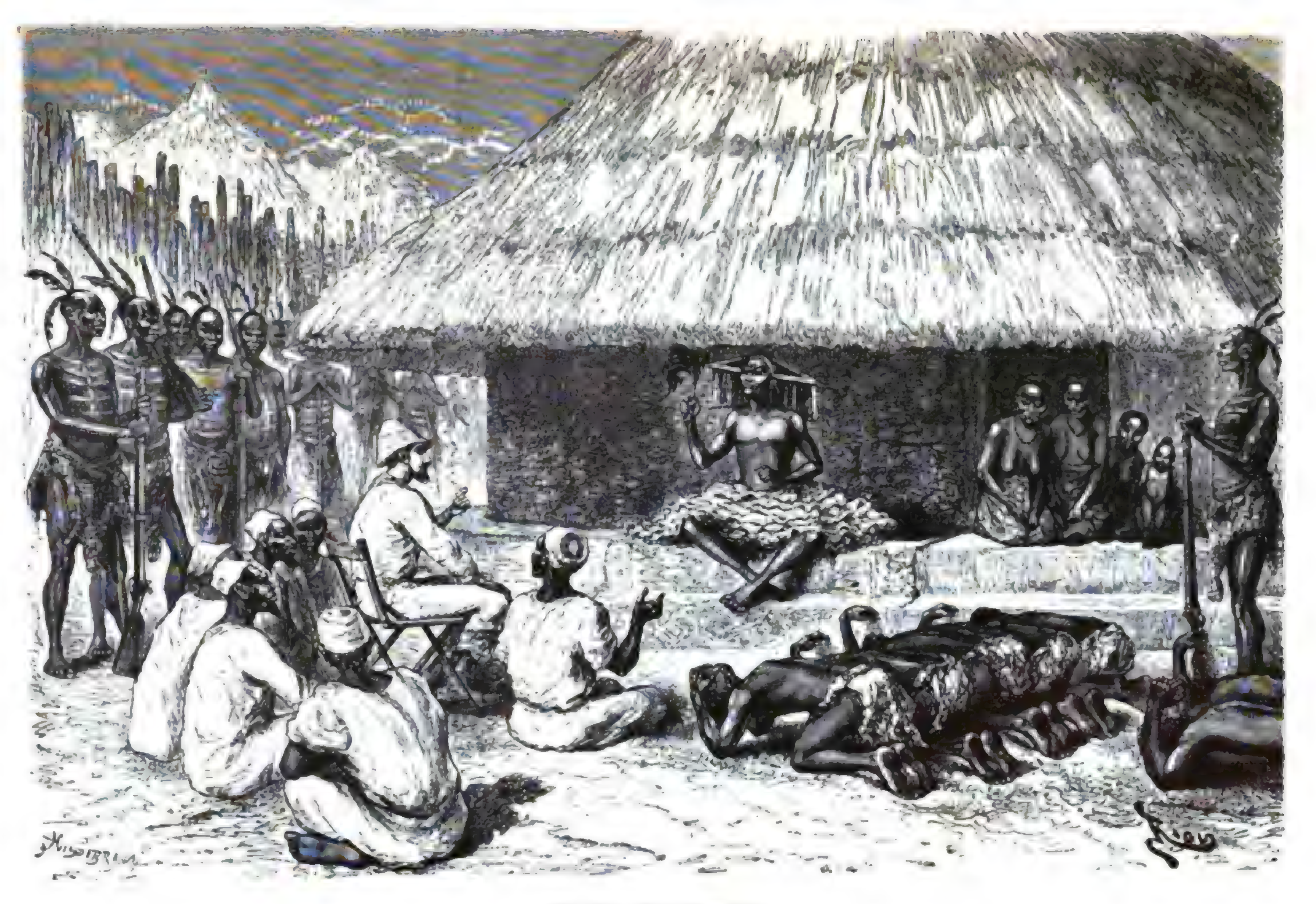
Cazembé est un homme de trente ans, à la figure aussi fausse qu'intelligente; ses traits sont réguliers et ne manquent pas de finesse. Sa tête est rasée à l'Arabe; seul son menton soutient une petite barbiche aussi noire que le visage. Les extrémités sont minces, délicates, bien attachées, même aristocratiques; et, quand il parle, ses gestes ont une distinction que je n'ai jamais encore rencontrée en Afrique. Son chef est couvert d'un chapeau à grandes cornes, tout garni de caoris et de lambeaux d'étoffe rouge. Deux ou trois colliers de grosses perles s'enlacent autour du cou. Le buste est nu; à la ceinture seulement commence le fameux vêtement qui fait tout son orgueil.

C'est une espèce de crinoline courte, descendant à peine jusqu'aux genoux et composée de tant d'épaisseurs d'étoffes superposées, qu'elle atteint à la base 1 m. 50 de diamètre. Dans cette jupe homérique se jouent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

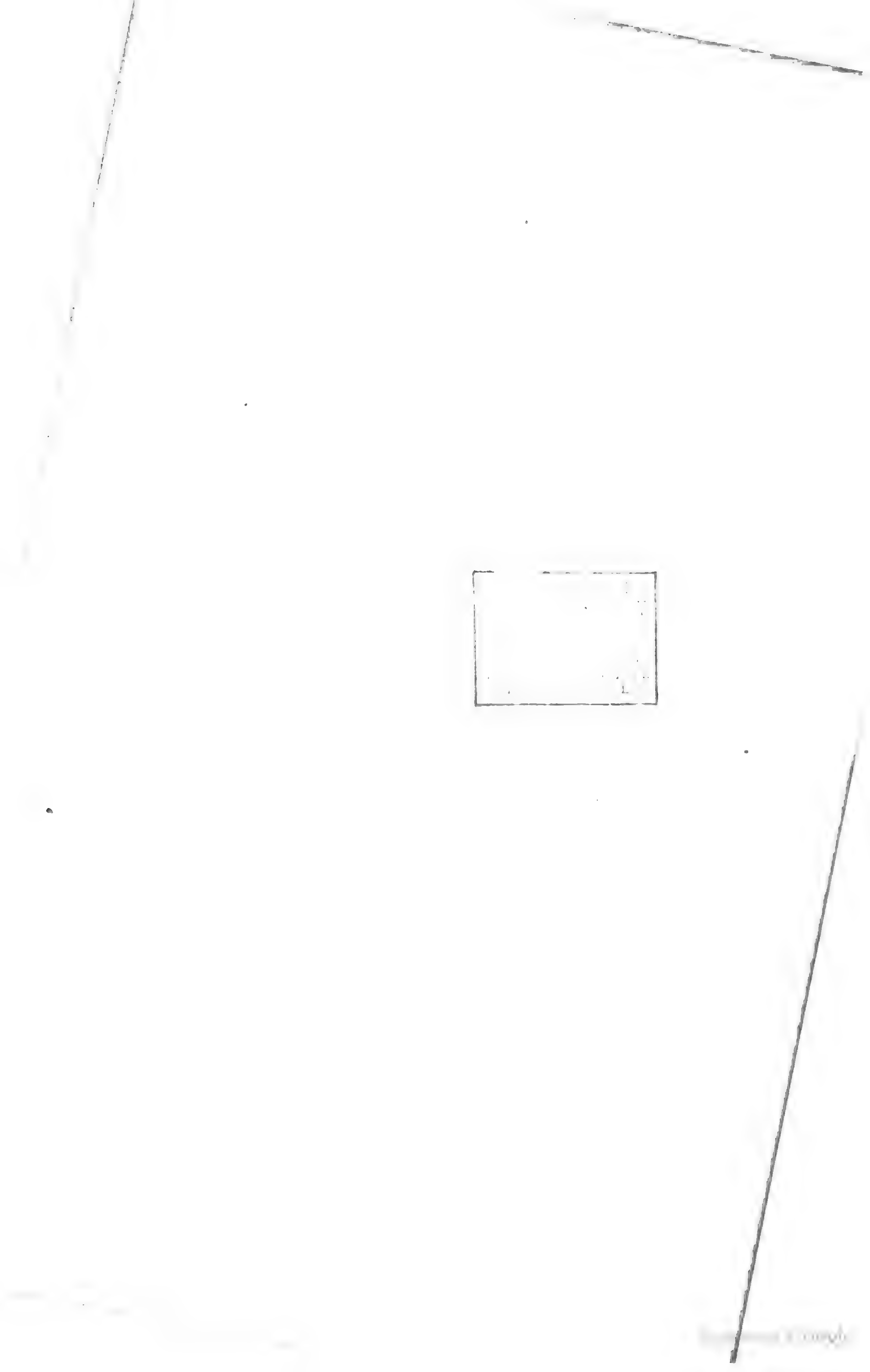
En fait de vêtements, son entourage ne porte guère que mes seules étoffes, qui ont de singulières discordances de tons. Le buste est toujours nu et, suivant une coutume que je vois pour la première fois, couvert, ainsi que la figure et les bras, de longues raies de boue desséchée. La coiffure est également spéciale au Lunda et se réduit à une petite touffe derrière la tête, d'où s'échappent deux ou trois tresses courtes garnies de perles. J'ajouterai que plusieurs des habitants ont l'œil plus fendu que nature, ce qui leur donne un faux air de Chinois ou de Japonais.

Cette canaille est d'une servilité sans exemple : hormis les gens armés, toute la foule est prosternée à terre, et à chacune des paroles du chef les mains battent en cadence, en signe d'approbation. S'approchent-ils pour parler, c'est en rampant, mais en tenant toujours libre une main qui ne fait que ramasser de la poussière dont ils se couvrent la tête.

Ni orchestre, ni bouffons, mais seulement trois danseuses pour charmer les loisirs du chef dans les entr'actes de la conférence. Toutes trois sont vêtues d'une ceinture en cuir, d'où pend autour des reins une frange de fils qui couvre les cuisses; dans chacun de ces fils sont passés dix ou douze morceaux de bambous qui produisent en s'entre-choquant un bruit particulier. La cadence est marquée par un chapelet de boules rondes, creuses, remplies de graviers, chapelet serré lui-même au-dessus de la



Réception chez Cazembé.



cheville. La danse enfin n'est qu'une suite de contorsions et de déhanchements sans le moindre caractère.

Cette première entrevue dura peu, assez cependant pour me laisser prendre une idée de l'homme auquel j'allais avoir affaire, et changer en certitude mes pressentiments sur la restitution possible de mes fusils. Pour mieux le sonder, je me plaignis longuement de ce que Méré-Méré m'avait fait souffrir. A chacune de mes récriminations son œil s'éclairait d'une expression paternellement moqueuse, comme pour me dire : « Es-tu assez



Fortifications du boma de Cazembé (intérieur).

naïf, Msungu, de t'étonner de procédés pareils? Dans le pays nous sommes tous les mêmes. » Puis à son tour il prit plaisir à me tâter sur mes dispositions, en me parlant de Livingstone et de la quantité considérable d'ivoire qu'il lui avait vendue, disait-il.

En sortant je jetai un coup d'œil sur les fortifications, qui, dans leur genre, sont une merveille africaine. Le fossé circulaire, profond de 2 m. 50, est garni d'épines; les talus d'escarpe et de contrescarpe, percés de meurtrières, mesurent 1 m. 50 de hauteur et abritent entièrement les huttes d'une fusillade extérieure. Le terre-plein qui, d'ordinaire, permet l'accès des portes au-dessus du fossé, est remplacé par un tronc d'arbre qu'on n'a qu'à enlever au moindre cri d'alarme. Les trois portes sont défendues de l'intérieur par des miradors élevés; enfin l'une d'elles donne sur la Louapoula, et permet de puiser de l'eau constamment, en cas de siège. Tout

auprès, dix pirogues sont prêtes à assurer la fuite de Cazembé et de son harem.

Avec les ressources dont je disposais il était évident que jamais je n'aurais raison d'une semblable forteresse, d'autant plus que mon camp, situé à 500 mètres, ne pouvait pas être déplacé sans donner l'éveil. Pressé d'autre part par la question des vivres, qui se faisaient rares, je voulais en avoir le cœur net au plus tôt, et dès le lendemain je fis demander mes fusils par ses msagiras, invoquant la promesse faite de me les rendre à mon retour.

La réponse, on l'a devinée, je l'aurais dictée, tant je commençais à connaître les têtes africaines.

« Qu'a donc le Msungu à demander déjà ses fusils? répondit Cazembé. Il est à peine arrivé depuis vingt-quatre heures, et il se figure que, pour gagner mon amitié, il suffit du cadeau de cinq étoffes qu'il m'a fait hier. Tout d'abord je n'ai pas reçu le gros cadeau d'arrivée que font les caravanes; ensuite un grand chef comme lui est certainement chargé par son sultan d'un cadeau princier pour le premier des chefs du Centre Afrique. De plus, comme il vient de Zanzibar, il est porteur d'un cadeau de Saïd Bargach; enfin j'ai l'habitude de recevoir un gros hongo de toutes les caravanes qui séjournent dans le Lunda. (Tous ces cadeaux réunis faisaient quatre charges d'étoffes, et il m'en restait huit.) J'ai trois maisons pleines d'ivoire : croit-il que je vais laisser perdre l'occasion d'en écouler une partie? Il ment quand il dit que son frère Livingstone n'a pas acheté d'ivoire; tout son peuple le sait comme moi. Au lieu de s'occuper de tout cela, il pense à ses fusils, et je commence à croire qu'il ne les demande que pour me faire la guerre. »

Bien que prévue, cette réponse m'atterra et plongea surtout mes hommes dans un abattement profond. Avec leur naturel confiant et presque bon enfant, ils avaient conservé jusqu'au dernier moment l'espoir de rentrer en possession de leurs fusils, et leur impuissance, maintenant que les trois quarts d'entre eux étaient armés d'arcs, leur sautait aux yeux trop brusquement. Tous avaient peur d'un éclat de ma part, et ne se gênaient pas pour me faire entendre que, si je ne faisais pas de concessions, nous étions perdus jusqu'au dernier. Rien ne pressait, en tous cas, et je pouvais bien prendre patience un peu.

A la tombée de la nuit, Cazembé vint me voir en personne, escorté de quarante fusils, le chien armé. Je dînais devant la porte de ma hutte.

« Tu manges seul? me dit-il.

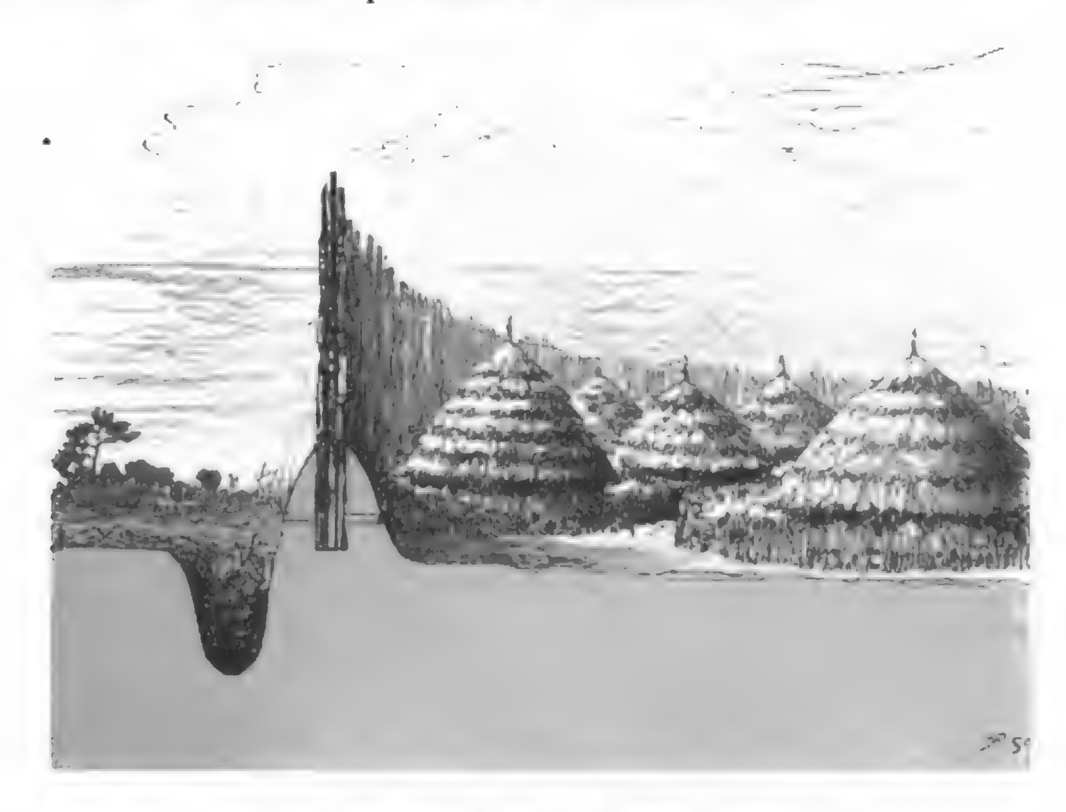
— Oui, c'est mon habitude, à moins que tu ne veuilles partager l'ugali avec moi.

— Non, répondit-il : tu m'empoisonnerais.

— Veux-tu entrer? ajoutai-je en montrant la porte de ma case.

— Que me donneras-tu si j'entre?

— Oh! qu'à cela ne tienne, mon ami. Assieds-toi donc! » Et je lui montrai un vilain caillou par terre, à côté de ma table.



Fortifications du boma de Cazembé (coupe).

A ce moment ma batterie de cuisine frappa ses regards :

« Oh! Msungu, s'écria-t-il, que viens-tu de me faire voir là? » Et ses bras s'étendaient vers tous ces cuivres, pendant que, fasciné par leurs reflets, toute sa personne inconsciente s'avançait pour s'en emparer. Jamais, jamais je n'avais vu pareille convoitise amassée dans un regard. Il ne perdit pas pour cela le fil de ses idées, quand il prononça le discours qu'il avait préparé dans le dessein d'intimider mes hommes, à qui la langue kilunda était devenue familière.

Il débuta par une énumération succincte de sa puissance, du nombre de ses fusils, de ses barils de poudre, des fortifications de son village, et en arriva enfin à me parler du grand puri qui le séparait du Tanganika. Pendant un mois de marche, affirmait-il, on ne voyait pas âme qui vive, on ne trouvait pas un ruisseau pour se désaltérer. A maintes reprises il avait essayé d'envoyer des caravanes au grand lac : la moitié était morte de faim

et le reste avait juré de ne jamais recommencer. Au nord-est il parlait de montagnes infranchissables ; dans l'est enfin, ma caravane était payée pour savoir qu'il n'y avait pas un seul village où l'on pût se procurer des vivres; puis, dans le cas où je voudrais m'en aller, où trouverais-je un guide? Lui, Cazembé, m'en donnerait certainement quand nous aurions fait amitié, mais il fallait auparavant me décider à acheter de l'ivoire.

A l'énoncé de toutes ces difficultés, dont plusieurs n'étaient point exagérées, mes hommes restaient consternés; une vingtaine à peine, ceux qui avaient des fusils, semblaient se rassurer devant mon faux air de confiance.

« S'il n'y a pas de farine, répondis-je, nous vivrons de viande : as-tu trouvé bonne celle que je t'ai envoyée ce matin?

— Oui, mais tu m'en as envoyé bien peu, répondit-il (je lui avais envoyé la moitié d'un beau buffle).

— Pour moi et mes hommes, un buffle suffit pour vingt-quatre heures, et je ne dépense de cartouches que ce qu'il en faut pour nous nourrir. »

Cazembé se mordit les lèvres et détourna la conversation pour me parler de ses ancêtres. Son grand-père, celui qui avait connu Livingstone, avait été tué par Tippo-Tippo, auquel il avait refusé des vivres. Son père avait été massacré dans une révolution qu'il avait faite, lui le Cazembé actuel, et il mourrait bien probablement de la même façon. Peu lui importait, pourvu qu'il restât un grand chef jusqu'au bout.

Jolie famille! pensais-je en l'accompagnant jusqu'à la porte de mon camp.

CHAPITRE XIX

La trahison de Nassib. — Insurmontables difficultés. — Obstination de Cazembé. — Je me décide à vendre mes étoffes et à acheter de l'ivoire. — Transactions africaines. — Cruautés de Cazembé. — Un envoyé du chef.

Avant de continuer, il est urgent que je donne ici quelques explications nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre, et que je parle en particulier d'un événement malheureux survenu dans ma caravane pendant mon absence, auquel j'ai déjà fait allusion et qui devait avoir une influence désastreuse sur mes projets futurs.

Le jour où les vingt-cinq hommes de ma caravane étaient venus nous prendre chez Méré-Méré, je n'avais pas été long à m'apercevoir à leurs conversations que, pendant leur séjour chez Cazembé, des désordres graves s'étaient produits dans mon camp. Quand on traitait près de moi de pareils sujets, je voyais de suite les causeurs baisser la voix en exposant leurs griefs, et, de peur de se compromettre, ne jamais prononcer que des lambeaux de phrase comme : « couper les vivres », « il veut acheter de l'ivoire », « retour de Zanzibar », et autres allusions sournoises. Malade à ce moment, très préoccupé d'ailleurs de sortir des griffes de Méré-Méré, je ne prêtai en commençant qu'une attention distraite à tous ces propos; mais, quand nous approchâmes de Cazembé, je voulus en avoir le cœur net, et, un soir, je fis appeler Hassani pour le questionner.

« C'est ma tête que je joue en répondant à tes questions, maître, me dit-il.

— Je te jure de n'en jamais parler à qui que ce soit.

— Eh bien, maître, en ton absence, dans la caravane on a essayé de te trahir. Toute l'affaire a commencé par une dispute entre Nassib et Wadi-Combo, le jour où Nassib a donné l'ordre de livrer les fusils à Cazembé, et à cette occasion le sang aurait coulé si tous tes enfants, armés de fusils Gras, ne s'étaient rangés du côté de Wadi-Combo.

« — Je suis le maître de la caravane, s'écriait Nassib, j'ai le droit d'agir « comme je l'entends.

« — Non, répondait Wadi-Combo, notre véritable maître t'a confié des « fusils et des caisses, et tu ne peux en disposer. N'avons-nous pas tous « entendu lire la lettre qu'il t'a laissée pour le consul? »

« A partir de ce jour, Nassib et Wadi-Combo ne se sont plus parlé.

« Tout le temps, cependant, qu'on a espéré te revoir, tes enfants ont été bien traités par Nassib; mais quand, au bout d'un mois passé sans nouvelles, on a été persuadé que tu étais mort, alors brusquement ton chef a changé de conduite : on l'a vu reprendre un jour des négociations secrètes avec Cazembé. Une nuit, deux défenses d'éléphant sont arrivées au camp, où on les a cachées soigneusement; et à plusieurs reprises Nassib a envoyé de gros cadeaux à Cazembé. Enfin un jour il a ouvertement déclaré son intention de vendre ce qui restait d'étoffes pour acheter de l'ivoire; puis, a-t-il dit, on retournerait à Zanzibar, et l'argent de l'ivoire serait partagé entre toute la caravane.

« — Nous savons comment tu partages! s'est écrié Wadi-Combo; nous « irons jusqu'à la côte comme des esclaves, en mangeant des racines; « puis, une fois là, tu empocheras tout l'argent. »

« De nouveau on s'est séparé en deux camps, et la dispute a recommencé; seulement Nassib avait toute l'étoffe, il pouvait faire de gros cadeaux, et, quand je suis arrivé chez Cazembé pour chercher des secours, Wadi-Combo n'avait plus que quelques hommes autour de lui. Fort heureusement la nouvelle que tu étais vivant a changé les dispositions de beaucoup de tes enfants. Nassib, qui ce jour-là avait fini de s'entendre avec Cazembé, est entré dans une grande colère et a juré d'abord que jamais il n'enverrait à ton secours, « dans un pays aussi mauvais ». « Alors nous « irons seuls », a crié Wadi-Combo.

« Nassib, cependant, a fini par s'amadouer un peu; il a désigné les vingt-cinq hommes que tu demandais, mais il n'est pas d'embarras qu'il ne leur ait suscités : cartouches, étoffes, il a tout refusé, et nous avons été obligés de nous gréer nous-mêmes, en quêtant de droite et de gauche.

« Enfin, contre son attente, nous sommes arrivés heureusement, et maintenant tous les manenos vont cesser. Avant de partir, promets-moi encore de ne jamais rien répéter de tout cela, ou Nassib se débarrassera de moi d'une façon quelconque. »

Kamna et deux ou trois autres que j'interrogeai les jours suivants me rapportèrent les mêmes faits, tous en tremblant d'être découverts, tant Nassib les avait terrorisés depuis mon départ.

Que cet homme eût livré partie de mes fusils dans les circonstances dont j'ai parlé, je ne pouvais trop lui en vouloir. Que l'idée ingénieuse d'acheter de l'ivoire avec mes étoffes lui fût venue quand il m'avait cru mort, c'était encore explicable : il ne faut pas trop demander à ces gens sans scrupules; mais quand il risquait d'exposer mes jours pour le plaisir de posséder un peu d'ivoire, j'avais le droit de sévir, d'autant plus que sur ce grief s'en étaient greffés nombre d'autres aussi sérieux.

Un des premiers abus d'autorité de Nassib avait été, le jour où l'idée de commerce lui était venue, de supprimer à mes gens la distribution hebdomadaire d'étoffe nécessaire à leur nourriture ; il comptait sur cette économie pour augmenter sa provision d'ivoire. Aussi, lors de mon arrivée, mes hommes souffraient de la faim, et nul doute que l'ovation qui me fut faite ne l'eût été en grande partie pour ce motif.

Au nombre des cadeaux envoyés à Cazembé, il en était un qui constituait à lui seul une véritable trahison. Frappé dès le premier jour de voir des capsules neuves aux fusils du chef, je fis ouvrir la caisse où j'avais enfermé les miennes, et je restai stupéfait en m'apercevant que plus de deux mille avaient disparu.

Tout le temps que je passai chez Cazembé, Nassib conserva des intelligences dans la place. Une nuit, vers le 15, comme il n'y avait pas un seul indigène au camp et que toutes les issues étaient gardées, je réunis mes chefs pour leur faire part de mon projet de m'emparer de la personne de Cazembé dès qu'il sortirait de la ville. D'une seule voix, tous me répondirent qu'ils étaient prêts, et j'eus la naïveté de les croire. Le lendemain au jour les tam-tams de guerre éclataient dans le village; les gens envoyés aux renseignements me rapportèrent que Cazembé venait d'apprendre mon intention, et qu'il se riait de moi à la pensée de ma déconvenue, car il ne sortirait plus jamais de son boma.

Croyant pouvoir compter sur une poignée de fusils qui me semblaient en bonnes dispositions, je les réunis à la nuit pour essayer de tenter un assaut du côté de la Louapoula, où le boma présentait un côté faible : tous acceptèrent avec enthousiasme; mais, un quart d'heure après, Kamna revenait en cachette dans ma hutte.

« Tu veux donc mourir, maître? D'assaut, il n'y en aura pas : Nassib et tes enfants entreront, et la fusillade ne commencera à bout portant que quand tu entreras, toi.

— Nassib, lui demandai-je, n'a donc pas peur de rentrer à Zanzibar sans moi?

— Il dira que tu es mort de la fièvre, et tous tes enfants diront comme

lui, même moi. Si quelqu'un osait dire le contraire, Nassib, fils d'Arabe, a le bras long, et le ferait disparaître dans les vingt-quatre heures. »

On conçoit mes perplexités et mes angoisses au milieu de toutes ces trames ourdies contre mes projets, en face de cette autorité qui brusquement venait de surgir à côté de moi, et que tout m'empêchait de combattre ouvertement, tant que nous serions dans ces parages. Nassib, mieux que moi, pouvait parler à ces gens-là, connaissait leur côté faible, savait flatter et courtiser à propos les turbulents, rudoyer les autres, enfin contrecarrer d'un mot le moindre de mes ordres, à un moment où j'avais besoin de la bonne volonté de tous pour sortir d'embarras. Avouer que je connaissais sa trahison, c'était le faire fuir immédiatement avec les trois quarts de ma caravane, et condamner à mort ceux qu'on soupçonnerait d'avoir éventé la mèche. Je résolus donc de prendre patience, de renoncer à toute action hasardée sur le village et de battre en retraite au plus tôt sur le Tanganika, solution extrême,mais que mes gens finiraient par accepter, poussés par le manque de vivres. Plus tard j'aviserais à punir Nassib comme il le méritait.

On comprendra par ce que je viens de dire d'où venaient l'attitude impudente de Cazembé et son audace à mon égard. Heureux possesseur de mes fusils, inattaquable dans son boma, sûr d'avoir mis la zizanie dans mon camp, il pouvait me narguer à son aise, et il ne s'en fit pas faute. Deux autres nouvelles arrivant coup sur coup ne contribuèrent pas peu à augmenter la très haute idée qu'il avait de sa puissance, en me fermant les deux seules voies de salut qui me restaient ouvertes.

Livingstone a longuement parlé dans ses ouvrages d'un Arabe moitié négrier, moitié bandit, surnommé Kabunda, qui de son temps déjà était installé au sud du Tanganika, et lui avait rendu là, moyennant finances, plusieurs services signalés. A mon passage chez Kétimkuru, Aley m'avait fait part du voisinage de Kabunda, avec lequel il était en relations, et chez Cazembé l'idée me vint tout naturellement de me servir de lui. Rien n'était plus simple que de me barricader dans le Lunda pendant deux mois, d'envoyer à Kabunda quatre ou cinq hommes pour demander des secours, qui me seraient arrivés d'autant plus sûrement que le pays qui nous en sépare est inhabité. Avec Kabunda au long fusil, comme il se fait appeler, Cazembé sautait et je reprenais tranquillement mon voyage. Le malheur voulut que Kabunda partît au moment où j'avais besoin de lui ; il avait fini sa provision d'ivoire, et quand j'arrivai chez Cazembé il reprenait le chemin de la côte, pillant tout sur son passage, comme il est d'usage chez les négriers, pour remercier les populations qu'ils viennent de pressurer.

Une autre ressource sur laquelle je comptais un peu, c'était Kétimkuru. « Cazembé est mon vassal, m'avait dit ce chef, il me paye le hongo chaque année et jamais il n'osera te molester, tant il est sûr que j'enverrais une armée dans le Lunda. » Et effectivement Aley lui avait expédié l'an dernier une petite caravane qui avait été parfaitement reçue, et avait acheté une belle quantité d'ivoire. Cette ressource, hélas! me manquait comme les autres : au moment où je pensais faire appel à Kétimkuru, ce brave homme mourait de sa belle mort, et la plus simple prudence m'empêchait de retraverser l'Uemba, où pendant un an on allait s'égorger pour lui trouver un successeur.

Tout semblait conspirer contre moi quand, après trois mois de souffrances inénarrables, je venais retrouver mes hommes. Les difficultés s'accumulaient de nouveau avec un acharnement impitoyable; plus d'autre espoir qu'une retraite précipitée sur le Moéro, et du Moéro au Tanganika. Et pendant tout ce temps, arriverais-je même à nourrir, par la pêche et la chasse, cent vingt hommes exténués et démoralisés? On verra par la suite ce qu'a été cette retraite d'un mois, et la façon dont nous nous en sommes tirés; j'en reviens pour le moment au récit interrompu à la visite que Cazembé me fit à mon camp.

Le lendemain de bonne heure j'allai le voir, décidé à obtenir de lui une réponse définitive tant au sujet de mes fusils qu'à propos de cet achat d'ivoire qu'il prétendait m'imposer. Je n'avais que six hommes, armés de revolvers : il me reçut au milieu de ses cent vingt fusils tous prêts à faire feu. Dix défenses d'éléphant, les plus belles de son magasin, étaient rangées à ses pieds, au milieu de la cour; jamais, pensait-il, ma répugnance à faire le commerce ne tiendrait devant l'étalage de richesses pareilles.

Comme je les regardais d'un œil indifférent, il employa dix bonnes minutes à faire soupeser son ivoire, mais sans attirer davantage mon attention.

« Cazembé, lui dis-je, je n'ai pas de temps à perdre; je viens te demander si, oui ou non, tu as l'intention de me rendre mes fusils. »

Interloqué de ma brusquerie, il chercha un faux-fuyant pour se donner le temps de trouver sa réponse.

« Ta question, fit-il, indispose tout le monde, écoute. »

Un silence absolu régnait partout; mais, à cette remarque, les murmures éclatèrent de tous côtés. Puis Cazembé fit semblant de donner quelques ordres, tira deux bouffées de sa pipe, toussa, cracha, et de sa voix mielleuse commença un discours de dix minutes, que je résume brièvement :

« Voyages-tu donc depuis si longtemps, homme blanc, pour connaître

si peu les usages du Centre Afrique? Tu sais que nous aimons beaucoup les étoffes, et tu te figures que nous allons laisser échapper une aussi belle occasion de nous en procurer! J'aurais la chance de posséder cinquante fusils neufs, et tu crois que je vais les rendre au moment où je suis menacé de tous côtés par mes voisins! Crois-moi, retourne à ton camp, dispose de tout ce qui te reste d'étoffes, de poudre, de perles, achète tout ce que tu peux d'ivoire; après, nous pourrons nous occuper des fusils, et je verrai si je puis t'en rendre quelques-uns. Je ne veux pas te contraindre par force, non; je me contenterai de te couper les vivres jusqu'à ce que tes étoffes arrivent; à partir d'aujourd'hui, plus un seul de mes enfants ne t'en vendra.»

Je m'efforçais de rester souriant, mais une rage contenue devait briller dans mon regard, car la foule, au lieu d'applaudir comme toujours, n'osa pas souffler mot. Jamais encore on ne m'avait roulé de semblable façon, et les projets les plus extravagants commençaient à se croiser dans ma tête. Que diraient de moi les Européens qui viendraient ensuite dans le Lunda? Quelle responsabilité n'assumais-je pas en armant ce bandit de cinquante fusils en bon état? Et cependant, que faire?

A quoi bon récriminer? Cazembé, au surplus, n'avait-il pas fait luire à mes yeux la perspective de me rendre quelques-uns de ces fusils? N'y en eût-il qu'une dizaine, ils m'étaient plus précieux que tout ce qui me restait d'étoffes, et je me décidai à tenter un dernier effort en sacrifiant mes cotonnades, d'autant plus qu'elles devenaient inutiles dans cet immense puri qui nous restait à traverser jusqu'au Tanganika.

Toutes mes étoffes — huit charges, — toutes mes perles furent donc dépliées et je donnai l'ordre à deux de mes chefs de commencer les transactions, véritable travail de patience, auquel la tête de l'Européen ne résisterait pas quarante-huit heures. Enfermé dans ma hutte, je passai les trois journées qui suivirent à ronger mon frein, à maudire Cazembé et tous les nègres d'Afrique.

Moins nerveux, moins excitables, mes hommes ne virent dans cette concession faite à Cazembé qu'une occasion d'acheter des vivres pour quelques jours, et tous, étant plus ou moins au fait des usages arabes, se mirent à débiter mes étoffes avec leur insouciance habituelle.

Comme toutes les affaires en Afrique, l'achat d'ivoire ne va pas sans une foule de traditions, d'usages, quelques-uns importés par les Arabes, d'autres imposés par les chefs indigènes. Tous témoignent du désir sincère qu'ont les deux parties contractantes de se voler de leur mieux; il en est d'assez curieuses, et je vais en relater quelques-unes en racontant l'histoire des deux premières dents qui entrèrent en ma possession.

Il est de règle d'abord que l'acheteur doit faire les premières avances ; il prépare donc un cadeau, d'une valeur proportionnée à la grosseur de l'ivoire qu'il désire acheter et au prix qu'il suppose à cette denrée dans le pays, prix d'autant plus faible naturellement qu'on est plus éloigné de la côte. Ce premier cadeau n'est jamais composé que d'étoffes, mi-partie cotonnades ordinaires, mi-partie étoffes riches. On le dépose entre les mains du chef, puis on attend, avec ou sans impatience, la défense que celui-ci enverra en retour, car cette défense va fixer à peu près le prix de l'ivoire pendant la durée des transactions.

Peu désireux de se charger de gros ivoire, d'un transport difficile, mes chefs envoyèrent pour ce premier cadeau quinze étoffes d'une valeur moyenne de quinze piastres en tout. Cazembé mit vingt-quatre heures à choisir la défense qu'il comptait me renvoyer, enfin il me fit savoir qu'elle était sortie du magasin ; seulement avant de l'apporter il fallait un pot-de-vin pour celui qui avait ouvert la porte du magasin, un autre pour celui qui avait transporté la défense du magasin à sa case, etc., etc.

Trois heures de discussion et la défense fait enfin son entrée dans mon camp, sur les épaules de Kalama, le msagira de confiance de Cazembé, et escorté d'une foule bruyante. Kalama cependant se tient debout, devant moi, sans faire mine de déposer sa charge.

« Il lui faut encore un *doti*, me crient mes hommes, pour la mettre à terre.

— Oh ! mon ami, remporte-la donc, lui dis-je : je n'en ai que faire. »

Sa position cependant devenant ridicule, Kalama dépose enfin sa défense à mes pieds, et consent à briser une paille avec mon chef pour signer le contrat. Les indigènes partis, mes chefs pèsent, soupèsent la dent et s'accordent à lui reconnaître, sans balance et par le seul fait d'une longue expérience, un peu plus d'une frasilah, 15 kilogrammes, poids que j'ai pu vérifier plus tard et qui se trouvait exact à un kilogramme près.

« Cazembé nous vole, disent-ils : jamais il n'aurait osé vendre à un Arabe une défense aussi vieille et aussi légère. »

J'ai, quoi qu'il en soit, 18 kilogrammes d'ivoire, qui valent à Zanzibar de quatre-vingt-dix à cent piastres. Comme on le voit, cette première défense n'avait coûté à mes hommes que la peine de la prendre ; les suivantes, par contre, devaient amener des discussions sans fin.

Cette fois, c'est Cazembé qui propose ; il a fait sortir une nouvelle défense du magasin et, accroupi devant sa hutte, il va défendre lui-même pied à pied ses propres intérêts, comme le dernier épicier venu. Mes chefs appelés ont pesé, soupesé, retourné la défense dans tous les sens ; elle est plus belle

que la première, plus lourde, plus pleine, enfin moins âgée de deux ans. Au prix de la première elle vaut trente étoffes; aussi s'empressent-ils d'en envoyer dix aussitôt.

Naturellement Cazembé n'est pas content, il en veut quatre-vingts! Mes chefs augmentent de cinq, puis de quatre, puis de trois. Le village est à 500 mètres, on y est déjà allé vingt fois, on en est revenu autant de fois. Enfin à vingt-cinq étoffes Cazembé se montre satisfait; ce n'est pas que le marché soit conclu, mais il est assez avancé pour les objets de grosse valeur, et il ne faut plus pour terminer que quelques menus objets, tels que poudre, perles, assiettes, verres. Pour ces détails il se contentera de vingt boîtes de poudre, 15 kilogrammes de perles : mais, comme je suis bien décidé à ne donner ni poudre, ni assiettes, nous avons peu de chances de nous entendre.

Encore une demi-journée d'allées et venues, de discussions interminables, de pots-de-vin exigés sous des prétextes ridicules, et la défense m'arrive avec le cérémonial d'usage.

Tout ce temps Cazembé n'a pas cessé de s'occuper lui-même des moindres détails : la défense est devant lui; une à une les étoffes, les perles viennent s'empiler. Il les compte, les recompte, les caresse de l'œil, de la main, fait valoir sa marchandise avec cette grâce insinuante qui le caractérise, et ne la lâche à contre-cœur qu'après avoir usé à tour de rôle tous les expédients en son pouvoir.

On se fera difficilement une idée de la dose de travail et de patience qu'exigea l'acquisition de quelques défenses; chacune d'elles avait demandé à mes hommes vingt-quatre heures de pourparlers, et l'on peut en conclure que l'Arabe, qui dans ce commerce a d'autres intérêts que les miens, dépense chaque fois un temps double ou triple; cela explique les longs séjours qu'il fait dans ces pays qu'il exploite. J'employai cinq jours à dépenser les huit charges qui me restaient.

En vertu de superstitions dont j'ignore la source, il est souvent d'usage de faire le commerce de nuit, et Cazembé me le demanda deux fois. Je lui fis répondre que, la nuit, les Blancs avaient l'habitude de dormir.

Un jour, pour se reposer, il céda la place à son frère aîné, l'héritier présomptif de la couronne, un nommé Porokosso, grand abruti qui m'avait flatté jusqu'à ce jour, mais qui ne fut pas plus tôt investi de ses hautes fonctions qu'il se montra encore plus exigeant que Cazembé. Jouissant dans la ville d'une certaine indépendance, grâce à quelques partisans bien armés, il pensait m'arracher encore quelques fusils : n'y pouvant parvenir, il essaya de me susciter mille embarras.

J'ordonnai de refuser toute affaire avec lui; Cazembé dut reprendre en main le travail interrompu. Du reste il n'avait qu'une demi-confiance dans ses propres parents ; car quelques jours auparavant un autre de ses frères avait quitté le village avec un gros parti, et était allé demander l'amitié des Vuakissinga pour revenir attaquer le Lunda. Lors de mon séjour, des négociations avaient été entamées entre eux, et Cazembé lui avait déjà envoyé six femmes, pour tâcher de rentrer dans ses bonnes grâces; mais chacun disait qu'il ne le rappelait que pour le faire massacrer.

Dans cette famille de coquins le sexe féminin présentait seul quelques figures à peu près intéressantes. Ce vieux ladre de potentat avait choisi pour femme légitime une enfant de seize ans qui, par sa grâce ingénue autant que par sa beauté plastique, faisait tache au milieu des mégères du harem. Un jour j'eus l'occasion de rester quelques minutes avec elle en l'absence du mari, et elle en profita pour m'exprimer l'envie folle qu'elle avait d'aller à la côte, où les femmes portaient de belles étoffes. Essaya-t-elle de déserter, je l'ignore, mais de ce jour elle fut par Cazembé consignée dans sa hutte. Ses compagnes du harem, moins surveillées, en profitèrent pour prendre la clef des champs, et sous peu nous les verrons venir en masse se jeter à mes pieds pour échapper aux mauvais traitements de ce sultaneau.

Cazembé est effectivement d'une férocité lâche et froide, pire que celle des chefs de l'Uemba, qui ne mutilent leurs sujets qu'en cas de désobéissance. Chez lui la moindre peccadille se paye de la tête. Pendant mon séjour mes hommes eurent occasion d'assister à une exécution capitale, dont ils me rapportèrent les détails avec horreur, tout habitués qu'ils fussent à ces spectacles.

L'an dernier Cazembé avait essayé de s'emparer d'un petit territoire indépendant qui se trouve dans le sud-est. Repoussé avec pertes, le roi du Lunda se tint tranquille, mais ne laissa plus échapper une seule occasion de se venger. Or, ces jours-ci, ses gens surprirent par hasard dans le puri un malheureux esclave du territoire en question. Pendant trois jours le pauvre diable, attaché à un piquet, resta le jouet du village, qui l'abreuva de cruautés. Puis, au jour fixé pour le sacrifice, les tambours battirent dès le matin avec frénésie, et le pombé coula à flots. Cazembé eût vaincu Msiri, son plus grand ennemi, que l'allégresse n'eût pas été plus générale.

Escorté par tout le village, le condamné fut conduit à quelques pas dans la brousse, traîné par une corde fixée au cou et aux cheveux. On le fit asseoir sur un billot disposé à cet effet, puis l'attache fixée dans la chevelure fut raidie à une ceinture solidement serrée à la taille, de façon à bien tenir la nuque en abaissant la tête. Le sacrificateur s'approcha alors armé d'un

long coutelas, de forme particulière, usité seulement dans ces sortes de cérémonies ; la lame était, paraît-il, bien aiguisée, car la tête tomba d'un coup.

La scène qui suivit fut hideuse et révoltante. La tête n'était pas tombée qu'un hurlement sauvage éclata, et la foule se rua sur le cadavre : en un instant, bras et jambes furent détachés, puis découpés, ainsi que le tronc, en mille menus morceaux, qu'on dispersa ensuite à tous les vents.

La tête de la victime, à moitié décomposée, grimaçait au bout d'un piquet planté à l'une des portes du village, au milieu d'une dizaine d'autres plus anciennes....

Mon petit commerce d'ivoire, cependant, touchait à sa fin. Mes charges d'étoffes m'avaient valu huit défenses d'ivoire d'un transport commode. Je fis savoir à Cazembé que, dépourvu d'objets de troc, je ne pouvais songer à acheter davantage.

« Tu as de la poudre, des capsules et des balles, me fit-il répondre : il m'en faut à toute force. »

Des fusils il ne fut naturellement pas question.

C'était le 21 octobre au matin ; après ma réponse, qui n'était pas de nature à le satisfaire, il me fit savoir qu'il défendait de nouveau à ses gens de nous vendre des vivres. Ceux qu'ils nous avaient vendus les jours précédents l'avaient été avec une telle parcimonie qu'il n'avait pas été possible de faire des provisions : aussi la famine recommençait-elle avec toutes ses horreurs. Il fallait prendre une prompte décision, sous peine d'être surpris dans un état de faiblesse qui pouvait nous être funeste.

Dans la journée, les indigènes sortirent peu ; toute la nuit, les tam-tams de guerre ne cessèrent pas leur bruit.

Au matin, le 22, Kalama, escorté de quinze fusils, vint me rapporter les ordres formels de Cazembé. Je le vois encore entrer fièrement dans le camp pour remplir sa mission. Tous vinrent s'asseoir en face de ma porte, le fusil entre les jambes, le doigt sur la détente. Pas un muscle ne bougeait sur tous ces visages d'ébène, pendant que Kalama développait son thème avec une assurance digne d'une meilleure cause, et certes j'ai vu peu d'hommes regarder la mort en face avec autant de sang-froid.

« Il faut les saisir, murmurait la bande de Wadi-Combo, et les garder comme otages. »

Cette idée me répugnait. Pour Cazembé, je n'aurais pas hésité, mais ces mercenaires n'étaient coupables que de dévouement à leur chef, et à l'annonce de ce coup de main je voyais Cazembé ricaner et dire : « Le Msungu croit-il donc que le grand Cazembé se préoccupe de la mort de quinze de ses enfants et de la saisie de quelques mauvais fusils ? » Kalama était, du

reste, le chef du détachement de Vualunda qui avait escorté mes gens chez Méré-Méré, et il savait que je ne me porterais contre lui à des actes de rigueur qu'à la dernière extrémité.

« Réponds à Cazembé, dis-je à Kalama, que je suis décidé à lui refuser poudre et capsules. Je vais attendre vingt-quatre heures pour voir s'il veut me vendre des vivres, puis j'aviserai. »

Vers quatre heures de l'après-midi, Kalama ressortit encore du boma,



Kalama envoyé par Cazembé.

accompagné seulement cette fois de cinq ou six hommes, et, au lieu de venir directement au camp, la petite bande longea la lisière du bois, qui, en suivant la rivière, approchait jusqu'à 20 mètres de nos huttes. Son monde bien caché dans la brousse, Kalama s'avança seul dans la petite terre défrichée qui nous séparait, puis, arrivé à dix pas de nous seulement, il me dit :

« Cazembé t'envoie sa dernière parole ; il te donne sa plus belle défense pour ta caisse de poudre et dix boîtes de capsules ; accepte et tu auras son amitié ! »

Et comme je ne jugeais pas à propos de répondre :

« Allons, Vuanguana, mes amis, continua-t-il d'un air gouailleur,

encore deux jours de famine, et vous cultiverez nos terres la fourche au cou ! Quant à toi, Msungu !... » Et il se passait la main sur la gorge en éclatant de rire.

C'était trop d'audace : d'un bond j'étais sur mon fusil. Le malin, par bonheur pour lui, jouait des jambes en faisant des crochets; ma balle passa derrière. L'instant d'après, il s'éclipsait dans le buisson, pendant que du village un formidable cri de guerre saluait sa bravoure.

Enfin la guerre était déclarée! Mes hommes témoignèrent pour la plupart d'un enthousiasme médiocre, mais Wadi-Combo et ses gens poussaient des cris de joie, et vingt fusils me suffisaient pour le plan que j'avais combiné. Allant au plus pressé, je commençai par désarmer dix des créatures de Nassib, aux mains desquelles étaient des fusils précieux par-dessus tout. Naturellement ce dernier se récria : c'est ce que j'attendais.

« Nassib, lui dis-je, voilà la première fois que tu me manques : pour cette parole déplacée, tu me feras d'abord trois mois de prison à ton retour à Zanzibar; aie soin, de plus, de ne jamais recommencer, ou il t'arrivera malheur ! »

Pour un Arabe, toujours très entiché des égards qu'on lui doit, c'était une injure sanglante; mais, au ton sans réplique dont je m'étais servi, il dut croire que je connaissais toute l'histoire de sa trahison, car son œil. qui un instant s'était allumé d'un éclair de défi, s'éteignit aussitôt, et il vint s'agenouiller à mes pieds en jurant de ne plus jamais recommencer. Cet acte public de soumission était tout ce dont j'avais besoin pour le moment. Je profitai de la dernière heure de jour qui restait pour préparer le départ du lendemain.

« Mes enfants, dis-je à mes hommes qui se pressaient autour de moi, il est urgent que nous quittions ces parages aussitôt que possible, et demain matin au lever du soleil nous mettrons le feu au camp en prenant la route du Tanganika. Le long de la Louapoula, nous aurons tous les jours de l'eau et du gibier à profusion. J'ai seulement besoin de l'ordre le plus absolu dans la caravane : notre existence en dépend, et je l'exigerai de force si vous ne voulez l'accorder autrement, dussé-je jeter aux hyènes et aux lions tous ceux qui enfreindront mes ordres. Vivre pendant un mois de viande et de miel n'est pas une perspective agréable, mais elle vaut bien la certitude de cultiver les terres des Vualunda, et, avec la grâce de Dieu, dans un mois nous verrons le Tanganika. »

Puis, sans m'arrêter au morne silence qui accueillait mes paroles, je fis serrer les charges. Entre les cartouches, l'ivoire et les caisses diverses, il y en avait trente, que durent se partager les quatre-vingts hommes

armés d'arcs ou de lances; Nassib et Tuakali gardaient la responsabilité de ce matériel, situation infime comparée à celle que j'allais donner aux autres chefs, mais contre laquelle ils n'osèrent pas récriminer.

Les trente fusils devaient servir exclusivement d'escorte. Dix marchaient en tête sous les ordres de Wadi-Combo, dix en queue sous ceux de Wadi-Asmani; Ferrouji enfin, avec mes huit hommes du Bangouéolo, avait la garde des flancs et devait marcher en dehors du sentier pour éclairer la marche quand le terrain l'exigerait. Tous ces chefs ne relevaient que de moi. Ce fut un affront particulièrement sensible à Nassib, et ce devait être en partie, un an plus tard, la cause de la désertion de ma caravane: mais cet acte, pour le moment, m'assurait la sécurité.

Un ordre de marche, un poste assigné à chaque homme et qu'il ne peut quitter sous aucun prétexte, sont choses difficiles à faire entendre à un Noir. Mes hommes l'acceptèrent d'abord au départ par nécéssité, par peur d'être attaqués par Cazembé; puis, plus loin, ils se rendirent vite compte que cette discipline était indispensable pour ne pas gêner la chasse de chaque jour; et, finalement, ils arrivèrent au Tanganika sans que j'eusse jamais eu l'occasion de leur faire la moindre observation.

Jusqu'au jour, les cris de guerre, les tam-tams ne cessèrent pas une minute. Je ne puis m'expliquer comment ces gens-là résistent à une excitation pareille et aussi continue, car je ne suis, moi, qu'un incident dans la vie de Cazembé, et il n'est pas de semaine que quelqu'un de ses voisins ne vienne le soumettre à pareille épreuve.

Il était strictement dans mon rôle de prêcher la confiance, de secouer mes hommes par tous les moyens possibles : mais au fond je ne conservais plus qu'un très vague espoir de sortir de cette situation. Comme partout, la chasse en Afrique est une ressource bien problématique; si abondant que soit le gibier, il se masse dans les endroits frais; la saison, certes, était favorable, avec ses premières pluies : mais qu'un hasard malencontreux me laissât trois jours sans viande, et c'en était fait, sinon de tous mes hommes, au moins des plus faibles d'entre eux.

Puis mon amour-propre souffrait cruellement à la pensée de quitter ce mécréant de Cazembé sans lui faire payer ses avanies. Je n'avais jamais apporté ce puéril scrupule aux concessions faites à un chef sauvage, c'est-à-dire inconscient, mais Cazembé était d'un niveau intellectuel relativement élevé, et j'enrageais d'autant plus en face de ces murailles impénétrables à mes balles, devant ces hurlements sauvages qui me défiaient. « En voyage, disent les Arabes, mets ta dignité dans ta poche. » Mais ce pro-

verbe, d'ailleurs plein de sens, agissait moins sur mes nerfs que les cent vingt fusils de ce bandit qui me trottaient dans la cervelle.

Encore pouvais-je espérer qu'au dernier moment, me voyant battre en retraite, il prendrait enfin l'offensive et m'offrirait l'occasion d'un petit succès ; il n'en fut rien. Quand, au lever du jour, le 23, une longue colonne de flammes et de fumée vint lui apprendre que je prenais congé de lui, un morne silence se fit soudain dans le boma, qui plus que jamais semblait s'être barricadé. Wadi-Combo et quatre ou cinq autres enragés s'avancèrent dans l'espace défriché, au risque d'essuyer une fusillade.

« Tu as voulu la guerre, Cazembé, criaient-ils, tu l'auras. Garde nos fusils : un jour nous reviendrons les prendre avec d'autres armes. »

C'était bien peu connaître Cazembé que de croire qu'il allait risquer quelques balles à cette distance pour répondre à un défi. Aussi sans plus tarder donnai-je le signal du départ, et ma caravane se mit lentement en marche pendant que les plus braves lançaient une dernière insulte à ce boma maudit.

CHAPITRE XX

Départ de Cazembé. — Je tue un éléphant. — Les femmes de Cazembé. — Attaque d'un village. Marches pénibles. — En reconnaissance. — Le Moéro. — Campement dans un village incendié.

Il faisait un temps superbe, une de ces fraîches matinées de printemps si bonnes pour la marche. Le sentier, courant au nord-est, serpentait gracieusement sous les hautes futaies des bords de la Louapoula. L'air, embaumé des senteurs d'acacias, exhalait cette fraîcheur, cette vie, ces effluves bienfaisants qui suivent les premières pluies; tout autour de nous, les indicateurs du miel voletaient éperdument. M'étais-je jamais senti plus alerte et plus gai? Comme par enchantement, toutes mes préoccupations tombaient une à une devant ce grand calme de la nature. Pour la première fois depuis deux mois et demi, je pouvais me servir de mes jambes sans raviver les atroces douleurs d'autrefois.

Un peu plus d'une heure après le départ, nous tombions sur un petit village dont je connaissais l'existence; tous les habitants avaient fui; les cases furent soumises à un pillage consciencieux, que je ne pus arrêter; puis nous reprîmes notre marche silencieuse. Deux heures encore, et j'installais un boma solide dans un bas-fond bien ombragé, juste à temps pour nous garer d'un orage terrible, qui augmentait notre sécurité pour toute la nuit, les indigènes ne se battant jamais quand il pleut.

L'ennemi cependant nous ménageait une surprise. Comme la nuit tombait, les sentinelles crièrent aux armes, et peu après on m'amenait trois femmes.

« Que cherchez-vous? leur demandai-je.

— Nous voulons aller à la côte, où les femmes portent de belles étoffes! »

Trois bouches de plus à nourrir n'étaient pas, somme toute, une bien grosse charge, et je leur permis de rester dans la caravane. Le grand Son-

goro en connaissait une, qui voulut bien l'accepter comme mari : je donnai les deux autres à Wadi-Asmani et à Wadi-Combo, et les trois nouvelles recrues s'enfermèrent incontinent dans leurs huttes nuptiales. Cazembé, disaient-elles, avait eu grand'peur le matin en nous voyant partir ; toute la journée on avait puisé de l'eau, et elles affirmaient que jamais il n'oserait se lancer sur nos traces.

La journée du 25 devait être fertile en incidents. Dès le matin le sentier avait disparu, et il fallait marcher à la boussole, tâche qui nous fut au reste facilitée par le nombre incalculable des sentes d'éléphants. Comme elles se croisaient dans toutes les directions, et que le sol rocailleux n'était pas défoncé par ces empreintes gigantesques, nous pûmes facilement tenir la direction donnée en sautant de l'une à l'autre.

Vers neuf heures, comme j'allais commander une petite halte, brusquement, à un détour, je me trouvai nez à trompe avec un énorme éléphant, qui, sans me laisser le temps d'épauler, prit le trot et disparut dans la brousse en broyant tout sur son passage. Dans la disposition d'esprit où j'étais, c'était une aubaine, et je me mis en chasse avec d'autant plus d'entrain que la piste courait au nord. Hassani et Ferrouji seuls me suivaient, la caravane ayant ordre de ralentir pour ne pas gêner mes mouvements. Avec l'éléphant on perd souvent deux ou trois heures, même sur une piste aussi fraîche; mais le vieux solitaire était de bonne composition, et en moins d'une demi-heure nous étions sur lui. Un petit bois, clair en dessous, mais dont les touffes supérieures cachaient sa tête, dissimulait notre marche, dont le bruit se perdait dans le craquement des branches, que le monstre élaguait de sa trompe en avançant majestueusement.

Sur un signe de moi, Hassani se porta sur la gauche. Il avait ordre de ne faire feu que dans le cas où l'animal, blessé, fondrait sur moi. Ferrouji, très crâne, s'était placé à mes côtés, et j'étais sûr que ni l'un ni l'autre ne lèverait le pied en cas de danger.

A 50 mètres l'éléphant prit l'éveil; sa large tête venait de se détourner avec une lenteur calculée. Le temps de chercher l'œil avec ma ligne de mire, et je lâchai ma balle. Frappé à mort, le monstre plia sur ses quatre jambes et s'affaissa sur le sol comme une masse inerte. Mes deux hommes le saluèrent ensuite d'une fusillade à bout portant, désormais inutile, et je pus tout à mon aise contempler ma victime, qui était un des plus beaux échantillons de son espèce.

Peu après, la caravane arrivait, attirée par la fusillade, et poussait un hourra de triomphe, triomphe, hélas! platonique, car l'eau manquait dans les environs, et il était prudent de reprendre la marche. J'allais même

donner l'ordre de brûler tout ce qu'on pourrait des deux défenses, quand mes gens en décidèrent autrement.

« Il ne sera pas dit, s'écria Wadi-Combo, que nous aurons laissé quatre frasilah d'ivoire à ce sauvage de Cazembé! »

Et, s'armant d'une hache, il commença à entailler ce cuir épais, aussi élastique que résistant, travail fastidieux qui nous prit quatre heures sous un soleil dévorant, avec dix haches travaillant de concert.

La peau de l'éléphant, de couleur gris sombre, était une des plus lisses, une des plus soignées que j'eusse jamais vues; pas une éraflure, pas une égratignure. Ce fait, disent les noirs, est particulier aux solitaires, qui prennent, paraît-il, grand soin de leur toilette. Les deux défenses, légèrement incurvées, ne présentaient pas la moindre irrégularité; les oreilles, toujours percées à jour comme une écumoire, étaient intactes. J'aurais dû prendre note des dimensions colossales de cette magnifique bête, mais la science était à ce moment le dernier de mes soucis. Je me souviens seulement qu'un de mes hommes, s'étant couché sur l'oreille, la trouva juste assez longue pour s'en faire une couverture; mais en la soulevant il estima qu'elle pesait près de 40 kilogrammes.

Les défenses, comme on le sait, sont engagées sur un tiers de leur longueur dans le maxillaire supérieur, sans parler de la gencive charnue, qui recouvre encore un sixième de la dent. Pour les extraire il fallut donc démolir une bonne partie de ce maxillaire. Le cuir enlevé, je fus frappé de l'élasticité prodigieuse de cet os et des sinus qui le parent intérieurement; chaque coup de hache pénétrait avec la même facilité que dans du bois blanc, ce qui explique l'action foudroyante d'une seule balle, assez effilée pour pénétrer profondément.

« En vérité, s'écria Hassani, l'éléphant est plus facile à abattre qu'un springbock. » Je suis de tous points de cet avis, bien que nombre de chasseurs s'évertuent encore à tirer l'éléphant avec des balles explosibles de gros calibre qui, le plus souvent, ne percent même pas le cuir.

Quant à la chair, mes hommes ne tentèrent même pas d'en faire leur provision, et Dieu sait pourtant de quel secours nous eût été cette énorme masse pour notre nourriture de quelques jours. L'éléphant n'avait pu être égorgé, et ce fait les empêchait d'y toucher; c'est une des rares traditions arabes avec lesquelles le Zanzibarite ne transige jamais. Ils ne voulurent même pas permettre aux trois femmes de Cazembé de couper le plus petit lambeau de chair, sous le prétexte qu'elles étaient Vuanguana depuis la veille. Une autre raison fait de l'éléphant un animal impur, c'est que sa chair donne l'éléphantiasis, maladie très commune à Zanzibar!

La vue du monstre réveillait de plus nombre de superstitions oubliées par mes hommes depuis longtemps et datant de l'époque où la plupart d'entre eux roulaient sur la route de la côte, la fourche au cou. Ma caravane, comme on le sait, se composait d'éléments hétérogènes; six ou sept tribus de l'Afrique tropicale y avaient des représentants, et il suffisait d'un fait extraordinaire pour raviver de vieux souvenirs éteints. Les Vuagindo se rappelèrent que les ongles d'éléphant sont un baume souverain pour les blessures, et ils les coupèrent tous avec empressement. Hassani garda précieusement la queue comme préservatif; enfin presque tous, à mon grand étonnement, se refusèrent à retirer des défenses la matière musculaire qui remplit leur cavité et qui se détache très aisément, une fois qu'on l'a décollée avec une baguette. Le simple attouchement de ce lambeau de chair sanguinolent suffit pour donner le mauvais œil, et il ne fallut rien moins que le courage du sceptique Kamna pour accomplir cette besogne. J'ajoute qu'aussitôt vidée la cavité en question est bourrée de fiente fraîche pour éviter qu'un desséchement trop brusque ne fasse fendre l'ivoire, accident d'autant plus à craindre que la dent est plus neuve.

L'occasion serait bonne pour parler un peu de l'éléphant et pour dire ce que j'en sais; mais je ne puis oublier que je suis lancé dans une course à fond, et je reprends le fil de mon récit, quitte à revenir plus tard sur ce sujet.

Comme la deuxième défense tombait, un cri d'alarme nous mit sur le qui-vive; presque aussitôt une petite caravane composée exclusivement de femmes débouchait sur nous avec une assurance qui dénotait évidemment de vieilles connaissances. Elles étaient dix et, chose curieuse, toutes armées jusqu'aux dents de lances et d'arcs.

« Que voulez-vous? demandai-je.

— Msungu », me répondit une grande gaillarde qui avait pris le commandement, car en Afrique le plus petit détachement a toujours un chef, « nous sommes femmes de Cazembé, et nous venons te demander de suivre la caravane. Hier, quand il a connu la désertion de trois de nos sœurs, il est entré dans une colère terrible, a juré de faire couper les oreilles à tout le harem et l'a fait emprisonner immédiatement. Mais le soir il a fallu puiser de l'eau, on nous a fait sortir vingt-cinq et nous avons toutes pris la fuite dans la direction que vous avez suivie. Cette nuit nous avons couché dans le village que vous avez pillé; et ce matin nous nous remettions à votre recherche; malheureusement la pluie avait effacé vos traces, et la moitié d'entre nous s'est perdue pendant que nous réussissions enfin à trouver une des patrouilles que tu as envoyées chercher de l'eau.

— Comment, malheureuses, vous savez que nous mourons de faim, que

nous avons un mois de puri à faire, et vous venez me demander l'hospitalité! C'est à regret que je refuse, mais je ne puis accepter une seule bouche de plus à nourrir.

— Nous mangerons des feuilles. De grâce, accepte-nous, car nous serons infailliblement massacrées si jamais Cazembé nous retrouve! »

Et les pauvres femmes sanglotaient pendant que mes gens me jetaient des regards suppliants.



Arrivée d'une bande de femmes de Cazembé.

« J'ai dit non, c'est non, repris-je après un moment de réflexion. Je ne vous conseillerai pas de retourner chez Cazembé, mais vous pouvez aller vous livrer aux Vuakissinga, qui vous recevront à bras ouverts. L'éléphant vous assure des vivres : en six jours vous pouvez être à l'abri des Vualunda. »

Et je donnai tout de suite le signal du départ, malgré les protestations de tous. C'était bien l'heure de faire du sentiment! Puis, je ne savais plus m'apitoyer sur le sort de personne, dans ce pays déshérité où l'ingratitude la plus noire vous attend à chaque service.

La marche fut ce jour-là d'une âpreté sans égale; l'eau semblait nous

fuir. A quatre heures nous marchions encore dans de petits bois maigres, sur un terrain uniforme, plaqué à tous les kilomètres de larges clairières tapissées de fougères, où le sol desséché, et souvent crevassé, nous renvoyait des bouffées d'air brûlant. Enfin Hassa, toujours en éclaireur, nous revient l'air réjoui :

« Tout près, maître, je viens de trouver des traces humaines qui ne datent pas d'un quart d'heure. Il y a deux personnes, elles marchent dou-



Blessés dans le marais.

cement, et nul doute que nous n'ayons dans les environs un *cambi a assali* (un camp de miel). » C'est ainsi qu'on appelle des camps volants que les indigènes, pendant la famine, installent dans la brousse pour vivre de miel.

Effectivement, à 2 kilomètres plus loin, un bruit de voix frappait nos oreilles; puis à un brusque tournant apparaissaient les toits d'une vingtaine de huttes. Wadi-Combo et ses hommes fondirent sur elles comme une trombe; dix coups de feu partirent à la fois, et, quand j'arrivai au village, il ne restait plus que des femmes et des enfants. Plus loin, dans un marais, cinq ou six blessés traînaient la jambe, serrés de près par mes hommes, qui s'acharnaient après eux; je m'efforçai en vain de les rappeler. A la fin je me mis à tirer aussi, mais sur les poursuivants, qui revinrent à toutes jambes.



Attaque d'un village.



Le village avait trente huttes, mettons cent habitants. Nous n'y trouvâmes qu'un peu de miel et des fourmis blanches ; pas un gramme de farine, pas une patate, pas une arachide! Je fis appeler les trois commères africaines, pour leur demander si c'était bien un village du Lunda.

« Oui, oui, Msungu, me répondirent-elles; mets à la fourche tout ce qu'il reste de femmes au village : ce sont tes esclaves.



La femme du chef désarmée.

— Comme vous dites cela! n'êtes-vous pas cependant de la même race?

— Hier oui, mais aujourd'hui nous sommes Vuanguana. »

Toujours la fraternité humaine!

Il ne restait au village qu'une dizaine de femmes, qui, encombrées d'enfants, n'avaient pu s'enfuir avec les hommes. Je leur demandai vainement des renseignements sur le pays.

« Comment connaîtrions-nous les sentiers? répondaient les plus craintives, nous ne sommes que des esclaves; c'est l'affaire des hommes de se diriger dans la brousse. »

La femme du chef me répondit hardiment :

« T'indiquer les routes pour que tu pilles encore les camps qui se trouvent dans les environs, jamais! »

Au moment de l'attaque, elle avait sauté sur un arc abandonné, et, pour nous défendre, il avait fallu l'amarrer. L'audace, en Afrique, n'est pas une qualité vulgaire, et je lui laissai, le lendemain, un souvenir qui l'a réconciliée, je l'espère, avec les hommes blancs.

Je soupai, ce soir-là, d'un morceau de trompe d'éléphant; je ne me rappelle pas lutte pareille entre vorace et coriace.

La marche du 26 nous éloigna de la Louapoula, dans un pays coupé d'éponges profondes, de collines rocheuses semées de dracénas et de grands fourrés, où pullule le gibier le plus confiant que j'aie vu. Nous rencontrâmes deux troupeaux de zèbres hors de portée, plusieurs d'égocères bleus, ceux-ci de dix ou quinze têtes, et chacun de ces troupeaux ayant l'air d'obéir à une grande antilope noire. L'égocère, plus petit, est fauve, à crinière noire ondée de reflets bleus qui probablement lui ont valu son nom. Ce doit être ici l'habitat par excellence de la magnifique antilope noire, car j'en ai vu en quantité, soit seules, soit accouplées, soit dans les bandes d'égocères.

Un jour je réussis à en tuer une. Les égocères, pris de panique en la voyant tomber, piquèrent, en se bousculant, vers un taillis qui était proche, puis, pendant qu'on dépeçait l'animal, revinrent et se mirent à décrire autour de nous des cercles concentriques et assez rapprochés. Hassani et moi, nous eûmes le temps d'envoyer six coups de fusil avant que la bande, affolée, songeât à prendre la fuite, en nous abandonnant deux nouvelles victimes.

Ce dépeçage de la viande occasionnant de longs retards dans les marches, j'avais dû prendre mes précautions pour le réduire au strict nécessaire. Il avait été convenu au départ qu'on ne s'arrêterait jamais pour de petites antilopes. La première tombée, coupée en six quartiers, devait être portée par les gens de Wadi-Asmani, et la seconde par ceux de Wadi-Combo. Pour les grosses antilopes seulement, ainsi que pour le buffle et le zèbre, j'accordais une heure de halte, au risque de laisser une partie de la bête si à l'heure dite tout n'était pas découpé.

Je dus, précisément ce jour-là, abandonner une des deux antilopes, et pour cause. Tout bon enfant qu'il est, le Zanzibarite, quand la faim le presse, tourne facilement à la brute, et la distribution de cette chair fumante amène des disputes, des rixes, des coups de lance et de couteau. Il était urgent de prendre des mesures pour empêcher le retour d'une bagarre pareille à celle qui survint. Je refusai donc aux blessés

toute espèce de médicaments, je donnai l'ordre d'abandonner un des deux égocères et je fis appliquer vingt-cinq coups de verges à deux des plus coupables, punition que je n'avais pas eu à infliger depuis bien longtemps.

Nous traversâmes, le 28, de grandes futaies, où l'on se guidait avec la boussole, procédé plus simple que l'orientation fantaisiste de mes hommes dans la brousse. Le Noir a horreur de la ligne droite, comme en témoignent tous les sentiers d'Afrique. Il aime ces interminables lacets qu'il est habitué à courir depuis son enfance et qui, en variant le coup d'œil, rompent un peu pour lui la monotonie de ses longues marches.

Ferrouji, surnommé depuis longtemps Kirangozi, « guide », titre qui lui revient de droit pour sa longue expérience du puri, n'a pas de distraction plus agréable que de marcher en tête ou de « fendre les herbes », comme disent les Noirs. Il faut le voir alors contourner les buissons, les troncs d'arbres, les fourmilières, se retourner tous les vingt pas pour contempler les méandres de sa caravane, ce qui l'amuse, mais m'ennuie profondément, n'ayant jamais aimé la peine en pure perte.

Quelquefois, impatienté, je le fais passer derrière, et, la boussole en main, j'essaye de maintenir le cap voulu. Mais vienne une brousse un peu touffue ou quelque autre obstacle qui m'en détourne, j'entends le flegmatique Ferrouji gronder entre ses dents : « Nous retournons chez Cazembé, maître? » Et je suis obligé de reconnaître que la boussole, un instant ramassée dans ma poche, nous montre le sud. « Enfin, où vois-tu le soleil? lui demandai-je un jour. — Le voilà, maître. » Et il m'indiquait un point précis dans un ciel uniformément gris de plomb, sans une éclaircie, sans un rayon pouvant servir d'amer. C'est l'instinct étonnant de la bête!

L'eau, cependant, manquait, et nous dûmes courir jusqu'à midi sans rencontrer une piste fraiche. Loin des endroits humides, dans le milieu du jour, le gibier que l'on rencontre d'ordinaire est le buffle qui, après s'être abreuvé avant le lever du soleil, passe souvent le gros de la chaleur à une grande distance des sources. Nous eûmes la chance d'en rencontrer un troupeau de six têtes, que je ne pus approcher qu'à cent mètres; ma balle ricocha sur l'encornure du plus proche, et tout le troupeau s'enfuit, escorté d'un élan du Cap qui semblait de la famille.

Il est entre les animaux des affinités dont les lois nous échappent. Ainsi nous rencontrons souvent la gazelle et le springbock mêlés aux troupeaux de zèbres, l'antilope noire aux égocères, et l'élan aux bandes de buffles. « Alors, dit le Noir, ne poursuis jamais l'élan, car il ne s'arrêtera jamais avant le buffle. » Le dicton eut tort cette fois : en effet, moins d'un kilomètre

plus loin je rencontrais mon élan immobile au milieu du sentier et regardant avec étonnement venir notre caravane silencieuse. Une seule balle dans le poitrail le laissa sur la place, et, un instant après, Hassani me rapportait la queue de l'un des buffles.

Mes patrouilles trouvèrent le soir, au nord du camp, quelques traces humaines, mais si peu sérieuses que je jugeai inutiles de les suivre le lendemain. Car nous en étions réduits à filer toutes les pistes pour nous orienter et pour vivre dans ces immenses solitudes. Une branche cassée, une poignée d'herbes foulée par un sabot, une pierre déplacée la veille, et tous mes hommes étaient sur pied. Alors c'étaient des discussions sans fin, qui, toutes, aboutissaient à ce fait, c'est que, pour être giboyeuse, cette partie de l'Afrique n'en est pas moins déserte.

Depuis quelques jours la saison pluvieuse s'affirmait d'une façon inquiétante. Les matinées étaient sèches et bonnes pour la marche; mais dans l'après-midi l'atmosphère était d'une intolérable pesanteur, sous des menaces d'orage; quand l'orage éclatait, c'était avec une rage indescriptible, et, sous ces hautes futaies, la folie furieuse de la foudre était d'une grandeur infernale.

En face de ces formidables convulsions de la nature, l'homme qu'abrite une touffe d'herbes ou un arbre que l'ouragan secoue comme un roseau, a la subite intuition de son impuissance et de sa petitesse. Le Noir, dont l'imagination est plus vive et moins armée que la nôtre, en subit plus profondément le contre-coup. Constamment aux prises avec les privations, les fatigues et la noire misère, journellement traqué par les fauves ou par ses semblables, la lutte pour l'existence, au lieu de le grandir et de le fortifier, le lasse et le rapetissse. Mais, chez lui, l'instinct se développe, et ce qu'il perd en valeur, il le rattrape en ruse. Mes hommes, qui ne sont que des indigènes convertis, m'en donnaient chaque jour des preuves frappantes. Le 29 encore je fus à même d'apprécier tout ce qu'on peut attendre de leur sagacité.

Depuis le matin nous traînions péniblement la jambe dans des fourrés épineux, où, malgré de nombreuses sentes d'éléphants, nous n'avancions qu'avec peine. Chacun s'escrimait de la hache, du couteau, des fers de lance, et le sang, autant que la sueur, ruisselait sur tous les corps, quand soudain nous tombâmes sur un sentier bien battu qui courait est-ouest.

Une seule empreinte humaine était visible, mais des routes pareilles ne font communiquer que des villages importants, et j'envoyai deux patrouilles en reconnaissance, l'une dans l'est, l'autre dans l'ouest. Toutes deux devaient être de retour avant un quart d'heure.



L'orage sous les hautes futaies.



Hassani fut le premier revenu. « Maître, me dit-il, ce n'est pas un homme seul, mais une troupe de plus de cinquante individus qui vient de passer là. Ils évitent de laisser des traces dans le sentier, donc ils se cachent et fuient la guerre, d'autant plus que tous sont chargés et marchent vite. Sans aucun doute, ce sont des gens de Cazembé qui, prévenus hier de notre approche, abandonnent leur village avec armes et bagages. »

Il était dix heures ; des indigènes livrés à eux-mêmes ne partent guère avant huit heures du matin ; ainsi donc, avant midi, en marchant vers l'ouest, nous avions presque la certitude de trouver un village et de l'eau.

Makussidi, envoyé dans l'est, arriva peu après, et son rapport se trouva, de tous points, conforme à celui de son camarade. La seule question qui donna lieu à quelque controverse fut celle du nombre des femmes qui se trouvaient dans la caravane. Les deux hommes, certes, distinguaient très bien l'empreinte d'un pied féminin de celle d'un pied mâle, quand ces membres étaient bien conformés. Mais le cas est si rare en Afrique, eu égard aux fatigues et aux longues marches par toute espèce de chemins, qu'il est bien difficile de faire une différence dans les empreintes de femmes ou d'hommes portant des fardeaux. Tout habitué que je fus à ce genre de diagnostic, j'avoue que, ce jour-là, mes éclaireurs m'étonnèrent par leur précision.

Pourtant, deux heures après, dans l'ouest, nous n'étions guère plus avancés. Le sol semblait effectivement s'infléchir de ce côté, mais l'eau manquait toujours, et mes hommes, harassés, demandèrent une halte. J'en profitai pour envoyer trois de mes meilleurs marcheurs prolonger le sentier. L'ordre était de ne revenir qu'avec de l'eau, quelle qu'elle fût, car la journée s'annonçait très dure et plusieurs de mes Noirs étaient à bout de forces. Peu après, la petite troupe revenait, et Ferrouji, l'air triomphant, nous envoyait une salve de coups de feu, signe de bonnes nouvelles.

« Mes frères, s'écria-t-il du plus loin qu'il put, nous venons de découvrir un nouveau lac, plus beau cent fois que le Nyassa, le Bangouéolo et le Tanganika. Dans le sud-ouest on ne voit pas trace de terre, et je crois en vérité que nous sommes arrivés à la seconde mer (l'Atlantique) dont parlent les Blancs. »

Je savais le Moéro dans les environs, mais je ne le croyais pas si proche. Presque décidé en ce moment à l'éviter, pour raccourcir ma route au Tanganika, je n'en avais jamais parlé à mes gens, qui crurent réellement avoir découvert une des sept merveilles du monde.

Quant au village, il était sur la rive même du lac, séparé de ce dernier par une étroite bande de buissons touffus, qui nous le cacha jusqu'à notre

arrivée sur la plage. Les huttes, incendiées et encore fumantes, ne montraient plus que des carcasses de torchis délabrées, sauf celle du chef, large, spacieuse, et dont je fis incontinent mon quartier général. Est-il besoin de dire qu'il ne restait plus une fourmi blanche à dévorer, tant les indigènes avaient fait table rase ?

Dans leur enthousiasme, mes gens se sont beaucoup exagéré les dimensions du lac, mais le coup d'œil n'en est pas moins un des plus saisissants de mon voyage. La nappe d'eau, aussi claire que profonde, se déploie du nord au sud-ouest avec la majesté d'un large bras de mer. A mes pieds, la houle de nord-ouest, fouettée d'une brise fraîche, déferle sur le gravier fin de la plage en larges volutes creuses, et je me laisse bercer jusqu'au soir par leur bruit cadencé, respirant à pleins poumons l'air vivifiant des grandes eaux, évoquant un à un d'innombrables souvenirs que la réalité brutale de l'existence présente refoule dans un passé presque chimérique !

Dans le nord, la plage, bordée d'un rideau de verdure touffue, se continue pendant deux milles encore en droite ligne et s'arrête au pied d'une colline rocheuse qui me cache le reste de la côte orientale du lac. L'atmosphère, d'une limpidité parfaite, découpe du nord au nord-ouest la côte opposée en une bande bleuâtre peu élevée et sans un accident de terrain qui en rompe la régularité. Si leur distance, que j'estime à quinze milles, n'est pas trop erronée, ces collines doivent avoir de 200 à 300 mètres de hauteur. A l'ouest elles se fondent dans un horizon que l'on prendrait pour la haute mer, n'étaient deux ou trois cônes de vapeurs, semblables à ceux des feux d'herbes, qui font croire au voisinage d'une terre quelconque.

Dans le sud, un petit promontoire me cache l'embouchure de la Louapoula. Cette rivière se déverse probablement dans le lac par un large estuaire marécageux, qui ne serait autre que le lac Mofoué dont parle Livingstone, et sur lequel je n'ai jamais pu avoir que des renseignements incertains. Je crois cependant que le Mofoué et le Moéro ne sont qu'un seul et même lac.

Aussitôt installé dans le village, j'avais fait faire des recherches dans les environs. A divers indices on avait soupçonné la présence de quelques indigènes qui nous surveillaient. Saisir l'un d'eux pour m'en faire un guide, était pour moi de première utilité, mais tous mes efforts restèrent infructueux. Je me décidai donc à continuer vers le nord, en longeant le lac jusqu'à l'estuaire du Kalongozi, qui ne pouvait être loin.

Il n'est pas de meilleure défense en Afrique qu'un village brûlé. Par

groupes de trois ou quatre, les hommes s'installèrent dans les murailles des huttes, assez élevées pour nous garer des flèches. Une grande ouverture y fut pratiquée de façon que les lueurs de tous les feux convergeassent vers l'intérieur du village et que l'ennemi fût obligé d'arriver jusque-là pour surprendre quelqu'un, tentative difficile avec la surveillance dont je m'entourais. Aussitôt la nuit tombée, les indigènes en petit nombre essayèrent de se rapprocher de nous, et trois fois la sentinelle dut faire feu sur des ombres qui rôdaient comme des hyènes à huit ou dix mètres des huttes. Vers



Village abandonné sur le Moéro.

minuit cependant, le calme régnait partout, quand, dans le silence de la nuit, s'éleva une voix sépulcrale :

« Dormez, dormez votre dernier sommeil : vous avez fini de tuer et de piller. Tout le Lunda est sur pied, et demain nous vous attaquerons en masse. »

J'ai encore dans l'oreille le souvenir de cette voix sinistre.

Mes hommes, épouvantés, gardaient le silence.

« A demain! à demain! » répétait la voix mystérieuse, cette fois dans une direction opposée. Mais le charme était rompu. « *Tayari!* (Nous sommes prêts!) » hurlèrent mes hommes d'une voix. Une heure après, le silence s'était fait de nouveau, ce grand silence des nuits d'Afrique, tout plein de terreurs vagues et de mystères étranges.

CHAPITRE XXI

Sur les bords du Moéro. — Le boma de Mlunga. — Sur la route du Tanganika. — La chasse aux petites antilopes. — Le long du Kalongozi. — Profusion de gibier. — Récolte du miel. — A Kafimbi.

Quoi qu'il en fût de l'incident de la veille, notre marche du 30 se passa aussi tranquillement que les précédentes. Aux premiers rayons du soleil, la plage présentait une animation bien rare dans ces pays, où, si abondant que soit le gibier, il se présente rarement en masses nombreuses. Tout près de nous, deux éléphants, faisant leurs ablutions matinales, s'aspergeaient d'eau avec leurs longues trompes. Plus loin c'étaient des troupeaux de cobes à croissant, des bandes de gazelles à moitié couchées, sans souci d'un ennemi qu'elles n'ont pas l'habitude de craindre.

Arrivé aux collines rocheuses, il fallut quitter la rive, encombrée d'éboulis, et gravir un sentier battu, qui nous amena sur un plateau boisé d'un aspect enchanteur. Sur notre gauche, au pied de la falaise que bat la grande houle, le lac apparaissait par échappées, et, n'eût été l'aspect de cette végétation vierge, on se serait cru aux côtes de Provence. Pintades et perdrix couraient devant nous en gloussant, des troupeaux d'oies de deux cents têtes défilaient en contre-bas. Les cobes, enfin, ne se comptaient plus, et avec Hassani nous exécutions un feu roulant, hélas! sans grand résultat. Le régime débilitant que nous menions nous avait enlevé la sûreté du coup d'œil, et à midi nous n'avions fait que deux victimes.

Des voyageurs se sont longuement étendus sur les inconvénients d'une longue privation de viande, mais la privation de farine me semble au moins aussi pénible, et l'un et l'autre de ces aliments sont, à mon avis, nécessaires à l'estomac de l'Européen, plus difficile que celui du Noir, qui peut se passer de viande pendant des années. Cette viande d'Afrique, au surplus, ne rend pas les services qu'on en pourrait attendre. Elle est presque

toujours coriace; puis le manque de condiments pour la faire bouillir, le manque de graisse pour la rôtir me l'avaient fait prendre en profond dégoût. Aussi mon cuisinier n'allumait-il plus son feu que pour me faire du thé, et je me soutenais en mâchonnant, du matin au soir, des bâtons de viande desséchée au soleil. Cette préparation a l'avantage de conserver à la viande tout son suc, tous ses éléments nutritifs; mais aussi les dents s'ébranlent vite à déchirer ces lanières, et souvent à la douleur qui en résulte je préférais les tiraillements de la faim. La viande, au reste, ne procure qu'une force nerveuse, courte et factice, et, bien que nous l'eussions maintenant à profusion, je voyais les corps de mes hommes dépérir avec rapidité.

Pour camper ce jour-là, il fallut faire des prodiges d'équilibre; l'eau manquant sur le plateau, la caravane se laissa glisser sur le lac par une sorte de cheminée au fond d'un ravin rempli de galets. Entre deux contreforts de la falaise se trouvaient, sur un bout de plage d'une centaine de mètres, deux huttes délabrées et quelques plants de maïs desséchés. J'allais, comme de coutume, envoyer des patrouilles en reconnaissance, quand, par bonheur, mes hommes m'amenèrent un individu qu'ils venaient de saisir dans la brousse. Par son langage, sa coiffure, ses vêtements, c'était un indigène d'une espèce inconnue. La terreur que lui inspira mon visage pâle indiquait assez qu'il ne savait rien de notre approche. Je tâchai de l'amadouer avec un morceau de viande.

Il habitait Mlunga, petit village sur le Kalongozi, à deux jours de marche dans le nord. Sa tribu mourait de faim. Mlunga était en guerre avec Cazembé et, pour le moment, se trouvait sous le coup d'une attaque de pillards vuaemba. Assuré de mes intentions, il ne doutait pas que le chef ne me reçût très bien.

Le gaillard me semblait de si bonne pâte que je négligeai de le faire amarrer pour la nuit, et naturellement, le lendemain, il avait décampé. Force nous fut donc de reprendre sans lui notre course à travers bois, et de trouver nous-même ce problématique Mlunga.

Ravins, taillis et marécages, de nouveau, nous éloignent du lac. A un détour je me trouve en face d'une bande d'éléphants au nombre de six, dont un mâle, seul propriétaire de défenses. Je l'ajuste à vingt mètres; mais mon porteur d'armes a oublié de mettre une cartouche dans le canon, et le troupeau prend la fuite d'un pas rapide. Plus loin, dans un taillis distant de deux cents à trois cents mètres, un autre troupeau « fend des arbres », et nous les voyons en abattre un de haute taille dont le tronc mesure à la base 40 centimètres de diamètre.

A en juger par ses laissées, mélanges de feuilles et de brindilles mal

digérées, l'éléphant se nourrit fort peu d'herbages; à peine, ainsi que le chien, en use-t-il de temps à autre comme laxatif. Très difficile, d'autre part, sur le choix de ses feuilles préférées, il n'a souvent d'autre moyen de se les procurer que de renverser l'arbre. Quand un rameau est à sa portée, il le dégarnit d'un seul coup de sa trompe, qu'il enroule comme un fouet à la soudure de la branche, en la ramenant à lui brusquement. Pour les troncs élevés, il s'essaye d'abord à les renverser d'un coup d'épaule, ce qui a souvent ce double avantage de détacher un matelas de racines, dont il est également friand. Enfin, si le tronc résiste à ces formidables coups de bélier, il y cherche une crevasse, une ouverture quelconque, y enfonce une de ses défenses et, s'en servant comme de levier, tâche de le renverser. Mais le tronc offre quelquefois trop de résistance, et c'est à cela qu'il faut attribuer le grand nombre de défenses brisées à la hauteur de la gencive, qu'on trouve dans le commerce.

Un jour j'eus l'occasion de voir un éléphant en train de brouter. D'un tour de trompe il enlaçait une touffe d'herbes, l'arrachait sans effort, puis la frappait avec force contre le tronc le plus proche pour la débarrasser de la terre et des insectes, la réduisant ainsi à sa plus simple expression.

L'éléphant sauvage est aussi délicat que l'éléphant domestique. Les Noirs assurent qu'il préfère mourir de soif plutôt que de s'abreuver à une source fangeuse. Si, par hasard et malgré ses précautions, un gravier ou un insecte se glisse dans sa trompe, il en bat le sol jusqu'à la mettre en sang, dans une rage aveugle et avec des beuglements épouvantables.

Quant à la troupe que nous venions de voir, Hassani se lança à sa poursuite, mais il n'eut pas le temps de la joindre. Peu après, nous débouchions sur l'estuaire du Kalongozi, vaste marais de deux milles de largeur, au milieu duquel les bras étroits de la rivière se tracent lentement leur route vers le Moéro. En face de nous, de l'autre côté, les collines s'élevaient graduellement jusqu'aux petites montagnes de Mpouéto, que nous distinguions mal dans le nord.

Toute cette vallée herbue qui s'en va mourir au pied du coteau, dans le sud-est, a un aspect morne et désolé. Pas un toit de hutte au-dessus des roseaux. La fumée des feux elle-même s'est dissipée dès que notre présence a été signalée. Quelques cris au loin se répondent, mais sans nous donner le moindre indice. Comme les amphibies du Bangouéolo, les habitants, très dispersés, gîtent dans des îles boueuses, perdues dans les joncs et qu'on ne peut aborder qu'en pirogue.

Enfin, à la nuit, on m'amena un enfant qui, remis de son émotion, refuse énergiquement de nous dire où est Mlunga.

« Si je te le dis, Msungu, répondit-il, Mlunga me coupera le cou; tu ne me feras pas pire, et j'aime mieux me taire! »

C'était brave et logique, je le fis relâcher.

Je passe sous silence tous nos efforts du lendemain pour arriver à trouver ce mystérieux Mlunga; je le savais à deux heures de marche à peine, et les



Le boma de Mlunga.

indigènes, avertis, avaient si bien dissimulé leurs traces, cet estuaire était si bien coupé de ruisseaux, que ce ne fut qu'à dix heures que je pus trouver un sentier. Dans ce maudit continent la bête est, en vérité, plus facile à dépister que l'homme.

Pour tous deux, l'objectif principal de l'existence est de se dissimuler le mieux possible, et le sauvage, dans ce genre, dame le pion à la brute, qui ne connait que la fuite pour se soustraire à ses ennemis. Ses villages, ses cultures minuscules se cachent au plus profond des fourrés, et la moindre fourmilière se voit de plus loin que leur boma.

Le sentier suivait la rive gauche du Kalongozi, et, à quelques plants de maïs desséchés, nous vîmes que nous étions, cette fois, sur la piste. Un bruit de voix, l'apparition soudaine et inattendue d'un petit boma, vinrent bientôt confirmer ces conjectures. Nombre de cadavres gisaient au milieu du chemin, les uns à l'état de squelettes, rongés des hyènes, d'autres datant de quelques jours seulement, exhalant de leur chair en décomposition une odeur écœurante. J'en comptai vingt-cinq, dont la moitié, à peu près, sans têtes, morts à la guerre; les autres étaient des victimes de la famine effrayante qui règne partout en cette saison. Je m'installai à quelque distance en amont, et l'après-midi se passa en pourparlers. Barricadés dans leur boma, les habitants refusèrent de rien entendre.

« Comment voulez-vous que nous croyions à vos protestations pacifiques, quand nous savons les Vuaemba dans les environs, prêts à nous attaquer, et que vous ne pouvez venir que de chez eux? Vous désirez des vivres et un guide. Des vivres, vous savez que nous n'en avons pas. Quant au guide, vous vous en êtes passés jusqu'à présent et vous saurez bien repartir seuls, comme vous êtes venus. Mlunga, au reste, est en train de faire des sortilèges qui lui permettront de connaître vos intentions et il verra s'il peut vous recevoir. »

Cette épreuve qui devait fixer la nature de nos relations consistait, me fut-il rapporté, à avaler six poulets vivants. S'il les gardait, le sort m'était favorable; sinon, je n'avais qu'à continuer ma route. L'expérience me fut favorable, et, le lendemain, quelques indigènes vinrent au camp. Mlunga me faisait supplier seulement de ne pas m'approcher de la ville, car le seul fait de mon apparition devait la réduire en cendres.

Nous gagnâmes à ce rapprochement des indigènes une jarre de miel et quelques champignons, que je payai dix fois leur valeur. La farine n'existait plus qu'à l'état de souvenir, aussi décidai-je de partir le lendemain. Le puri, avec son gibier chaque matin, était mille fois préférable à ce séjour.

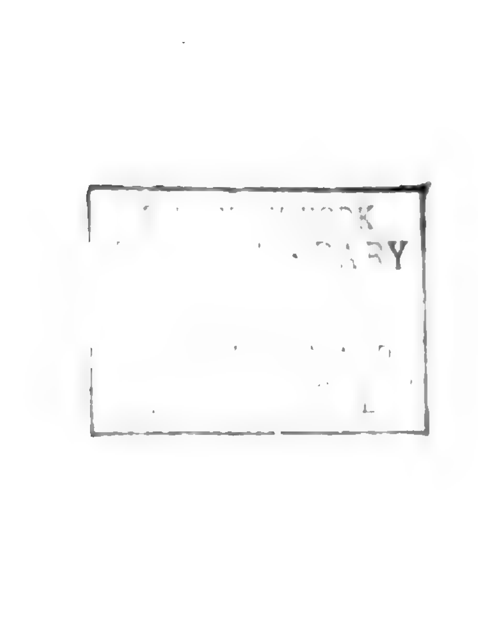
Une fois rassurée, la population entière afflua dans mon camp, et je pus la faire causer à loisir. L'an dernier, Kabunda, l'Arabe dont j'ai parlé, était venu faire ici une razzia d'ivoire, et les indigènes ne parlaient de ses brigandages qu'avec terreur. C'était tout ce qu'ils avaient jamais vu en fait de caravane, et chacun criait :

« Kabunda mentait quand il disait qu'il était blanc : nous voyons bien maintenant ce que c'est qu'un véritable Msungu. »

Dans l'après-midi, l'orage se compliqua d'une grêle, qui plongea mes hommes dans un étonnement profond, car, pour tous, le spectacle était



Irruption des Vuaemba.



nouveau. Les grêlons avaient la grosseur d'un pois chiche, et mes Zanzibarites, aussi naïfs que les autres indigènes, m'arrivèrent les mains pleines de cette manne céleste. Ils avaient vu les Européens manger la glace à Zanzibar et ne s'étaient jamais doutés que c'était dans le seul but de se rafraîchir.

La bande pillarde des Vuaemba, dont le village redoutait l'attaque prochaine, fit une irruption soudaine vers quatre heures du soir. Les brigands, au nombre d'une cinquantaine, débouchaient d'un petit bois en dansant et en hurlant, quand la vue de mon boma, sur lequel ils ne comptaient pas, les arrêta net. Ils rentrèrent dans le bois sans tirer un seul coup de fusil.

Profonde était la terreur des habitants à la vue de ces ennemis acharnés sur eux depuis la mort de Kétimkuru. Ils me suppliaient maintenant de ne plus les quitter, mais j'avais d'autres préoccupations que ces querelles intestines qui ne me regardaient à aucun titre.

Je comptais qu'en me rapprochant du Tanganika, je trouverais les indigènes qui se départiraient un peu de leurs allures farouches : il n'en fut rien. Ici ils connaissaient à peine de nom le lac et ignoraient même les districts qui lui sont limitrophes. Aussi était-il inutile de compter sur un guide, comme dans les grands centres.

Les deux hommes que Mlunga m'avait donnés pour me montrer le sentier semblaient cependant animés des meilleures intentions : mais les effets de nos armes à feu les remplirent d'épouvante. Nous allions au sud-est, longeant la rive gauche du Kalongozi, que je savais très giboyeuse, coupant de larges marais, à travers des monticules faiblement boisés, mais littéralement couverts de troupeaux de gazelles et de bushbocks. Mes deux guides, désarmés, les mains liées derrière le dos, semblaient prendre leur sort en patience, quand, dans un de ces troupeaux, qui, à cinquante mètres, nous regardait bêtement passer, Hassani et moi nous foudroyâmes simultanément deux bêtes.

L'effet fut instantané. L'un des guides tomba à genoux, frappé d'une terreur superstitieuse. L'autre joua des jambes et, malgré ses entraves, échappa à toutes nos poursuites. Un peu plus loin, le premier profita d'un moment d'inattention et, à son tour, disparut dans la brousse avec une célérité qui tenait du prodige. La chasse de la matinée apporta heureusement quelques compensations à ce désastre, car c'en était un. A onze heures nous avions cinq gazelles et un cobe à croissant.

Je vais profiter de cette circonstance pour dire ce que je sais de la chasse de la petite antilope en général et des meilleures armes qu'on puisse y employer.

Souvent, dans ce récit, j'ai constaté que les petites antilopes (et je comprends sous cette dénomination les gazelles, les pallahs, les springbocks, les bushbocks, l'antilope à pieds noirs et les diverses espèces d'antilopes de roseaux, dont le poids moyen ne dépasse guère cent kilogrammes), j'ai constaté, dis-je, que ces antilopes sont, de tous les animaux d'Afrique, les plus durs à tuer, fait déjà reconnu par plusieurs chasseurs. Sur trois antilopes frappées en pleine épaule, traversées de part en part, il y en a toujours une, quelquefois deux, qui ont encore la force de fournir des pistes d'un kilomètre; mais elles sont perdues pour le chasseur, qui n'a pas le temps de les poursuivre dans les grandes herbes, toutes coupées de sentes entre-croisées.

Frappé de ce fait, Livingstone ne tirait la petite antilope qu'avec une arme de gros calibre, 12 ou 14, et fortement chargée. Il vaut mieux, disait-il, une balle qui brise qu'une balle qui perce. Il est de fait qu'une épaule brisée maîtrise autrement un animal qu'une épaule percée. De plus, l'hémorragie se déclarant sur le coup l'affaiblit à l'instant.

Je me range absolument à cet avis; mais... combien de chasseurs sont capables de bien envoyer une balle ronde? Qui dit projectile lourd dit trajectoire peu tendue et, comme conséquence forcée, deux ou trois hausses différentes jusqu'à 150 mètres. Or l'une des premières qualités du chasseur est d'envoyer sa balle aussi rapidement que possible, et qui peut se vanter en deux ou trois secondes d'apprécier la distance, de changer sa hausse et de tirer?

Pour moi, une hausse unique s'impose jusqu'à 150 mètres, et cette condition ne peut être remplie que par une arme express, dût cette arme faire perdre au chasseur la moitié de ses victimes. Il y a moyen, du reste, de conjurer en partie cette infériorité de l'arme express. Pour être un des points les plus en vue, le défaut de l'épaule n'est pas le plus sensible chez un animal. Dans un troupeau dont vous vous approchez en rampant, il y a toujours deux ou trois bêtes en éveil qui vous regardent la tête haute, le poitrail découvert, le corps d'enfilade. La moindre balle dans le poitrail foudroie instantanément, et quand l'arme est bien réglée en direction sans l'être en hauteur, cette façon de tirer ajoute comme but, au poitrail, toute la hauteur du cou, qui n'est pas moins sensible.

Il est un autre procédé qui m'a servi souvent, mais que je ne pouvais utiliser que jusqu'à 60 mètres, mon arme n'étant pas bien réglée en hauteur : c'est de tirer l'animal à la croupe, de façon à lui briser l'épine dorsale; il reste sec, alors, en tombant sur son train de derrière, et l'on n'a plus qu'à l'achever à bout portant.

Diverses précautions indiquées par l'expérience vous permettent, du reste, d'atténuer beaucoup les pertes occasionnées par la ténuité de la balle express. La première, entre toutes, est de ne jamais courir sur un animal blessé. Le chasseur doit même, aussitôt sa balle envoyée, se dissimuler de son mieux, ou, du moins, conserver une immobilité parfaite : sinon l'animal effarouché prend les « forces de Dieu » (*nguvu a Mungu*), comme disent les Noirs, et file au triple galop pour aller tomber souvent très loin.

On peut compter qu'un animal traversé de part en part à l'épaule met une minute et demie à tomber. Sur le coup de fusil, généralement, il fait un bond, puis, debout, regardant dans la direction de la fumée, il essaye de se rendre compte du danger qu'il court. S'il ne voit rien bouger, il s'affaisse sur place ; quelquefois, brusquement il s'enlève d'un saut de 2 mètres de hauteur et retombe raide. Prend-il la fuite, au contraire, c'est comme un trait, et si le terrain le permet, ce qui arrive rarement, on le voit un kilomètre plus loin s'enlever du même bond et retomber foudroyé.

Aussi ne faut-il jamais perdre de vue un animal blessé, comme on est souvent tenté de le faire quand on le voit défiler ainsi qu'une bête intacte, et qu'on a un autre troupeau en vue. Le chasseur, du reste, doit arriver à connaître suffisamment son arme pour savoir jusqu'à 100 mètres l'endroit précis qu'il a touché, et le bruit mat de la balle sur le cuir, bruit qui se distingue avec un peu d'habitude, est une indication qui ne trompe jamais.

Pour la balle à employer, je ne saurais trop préconiser la balle à pointe d'acier et je ne me servirai jamais d'une autre. La balle durcie au zinc abîme l'âme du canon, et la simple balle de plomb, sur l'épaule d'une petite antilope, s'aplatit souvent comme une feuille de papier. Quant aux balles explosibles, expansives, quant à toutes ces inventions à l'usage du cerf et du sanglier, elles sont d'un effet nul sur le gibier d'Afrique. Il faut que la balle brise ou qu'elle perce de part en part. Hors de là, point de résultat appréciable, et la balle explosible ne remplit ni l'une ni l'autre de ces deux conditions.

Pour les chasseurs seuls, je continue et résume mes observations à ce sujet, en disant qu'un seul membre brisé, même l'estomac ouvert, n'a jamais arrêté ni même ralenti la marche d'une de ces antilopes, et, neuf fois sur dix, le chasseur peut les considérer comme perdues. Car les filer est impossible, tant à cause des empreintes insignifiantes de leurs sabots que de l'hémorragie intérieure que provoque la balle express et qui ne laisse pas de traces. Il faut se dire que la place où l'on doit frapper l'anti-

lope n'est pas plus large qu'une pièce de cent sous, et que l'épaule d'un buffle n'est vulnérable que sur la largeur d'une assiette.

La meilleure arme de chasse existante est, sans contredit, l'*express rifle*, employé depuis longtemps par les sportsmen du sud et les Boers. Malheureusement cette arme ne se fabrique qu'en Hollande, en Angleterre et en Belgique, et son prix très élevé ne la met pas à la portée de toutes les bourses. Le fusil Gras est celle des armes de guerre qui s'en rapproche le plus. C'est le même calibre, et il possède à peu près la même vitesse initiale. Rien n'empêche, en outre, de faire forer la chambre de façon qu'elle puisse recevoir une cartouche plus fortement chargée. Sur un lot de quelques canons, on en choisira un portant bien la balle, et en lui ajustant une ligne de mire de chasse et, au besoin, une crosse spéciale, on aura une arme répondant à tous les besoins du voyage.

Tout ce qui précède, à de rares exceptions près, peut se rapporter aux grosses antilopes, telles qu'élans, bubales, antilopes noires, oryx bâtards, oryx leucoryx, etc. Ces derniers ont cependant une vitalité moindre, et une balle bien logée les arrête presque toujours. Plus loin j'en reparlerai, pour le moment je reviens au fil interrompu de mon récit.

Des quelques renseignements arrachés aux indigènes de Mlunga, j'avais pu déduire que Nsama, roi de l'Itahoua, demeurait à six ou sept jours de marche dans l'est. Le trouver seul avec des indications si peu substantielles n'était pas chose aisée. Aussi, pensant que le Kalongozi devait passer près de chez lui, me décidai-je à en suivre le cours. Dans une contrée généralement plane comme celle-ci, le lit des rivières a l'immense avantage de contourner les collines. Dans les conditions où nous nous trouvions, un pâté de montagnes ou seulement de hautes collines à traverser était pour moi le pire des inconvénients, en me mettant dans l'obligation d'abandonner mon matériel, sans compter que les hauteurs sont peu giboyeuses et que la famine n'eût pas tardé à amener une déroute générale. Cette longue piste à travers brousse depuis Cazembé avait durement éprouvé mes hommes, et plus que jamais j'avais besoin d'user de ménagements. Vingt-cinq ou trente d'entre eux, les pieds ulcérés par les épines, avaient tout juste la force de suivre, et, ne pouvant plus me reposer, même tous les sept jours, comme il est d'usage, je dus réduire les marches à quatre ou cinq heures au plus, tous les matins : ce qui n'était possible que sur les bords d'une rivière, qui m'assurât constamment de l'eau.

Pendant les dix premiers milles à partir de Mlunga, le Kalongozi serpente dans une immense plaine marécageuse qui va se resserrant vers le sud-est. Sur tout ce parcours il mesure 40 mètres de largeur, et les

pirogues peuvent y naviguer. Dès qu'il est encaissé, les rapides commencent, et toute la journée du 4 nous pouvons jouir d'un coup d'œil charmant.

A un tournant, c'est une chute, haute d'un mètre ou deux, d'où la rivière se précipite en écumant; plus loin, dans l'élargissement des deux rives, l'eau coule, limpide et calme comme un lac. Tout cela est encadré



Profusion de gibier dans un vallon du Kalongozi.

d'une végétation luxuriante, parsemée de gros galets arrondis et de blocs erratiques. Le grognement des hippopotames trouble seul ce silence, et, partout où il y a deux mètres d'eau, on voit leurs bandes joyeuses s'ébattre avec la plus complète insouciance du danger.

Nous allons à l'aventure d'un coude à l'autre, sous des bois superbes qu'embaume le parfum du miel sauvage, effarouchant des troupeaux de toute sorte, ramassant les ruches et les champignons, et réveillant de notre fusillade les échos endormis.

Nulle part, même au Bangouéolo, je n'ai vu une pareille profusion de gibier de toute espèce et aussi facile à atteindre. Un troupeau de zèbres me laissa approcher à cinquante mètres. Sous un grand arbre touffu, six ou sept poulains folâtraient sur l'herbe. C'étaient des sauts, des ruades, des cabrioles sans fin. Pendant que les uns se vautraient, les quatre jambes en l'air, d'autres piquaient des temps de galop, puis tous, se bousculant,

ralliaient les grands parents, tranquillement occupés à brouter à quelques pas de moi. Soudain le plus proche releva sa haute tête dans ma direction en dressant ses oreilles; frappé au poitrail, il tomba comme une masse, puis, après un bond de côté, le troupeau tout entier, debout, nous faisait face. A ce moment la balle de Hassani siffla sur la gauche, et un petit poulain culbuta en râlant, pendant que les autres partaient comme l'éclair.

Je demande pardon au lecteur de ces massacres, que le besoin de chaque jour rendait nécessaires. Mes nerfs d'Européen s'y étaient faits avec quelque peine, car, pour ne citer qu'un exemple, rien ne peut rendre la grâce, la souplesse d'un troupeau de zèbres en liberté, dans les grandes plaines où il aime à pâturer. Les spécimens rachitiques de nos ménageries ne sont que d'affreux baudets à côté de ces bêtes superbes, et leur robe terne donne une bien faible idée de celle de l'animal sauvage. En marche ils quittent rarement le galop, et, même à cette allure, ce sont des gambades et des caresses vraiment touchantes.

La chasse, ce jour-là, fut la plus belle de mon voyage. J'en parle au point de vue des provisions, le seul qui m'intéresse à cette heure. Hassani tua deux buffles et un zèbre, moi deux zèbres, le tout dans un rayon d'un kilomètre. Hassani fut chargé par les buffles à trois reprises différentes; mais cet exercice, qui lui était devenu familier, n'avait plus de danger pour lui.

Pendant qu'on dépeçait la viande, j'avais poussé tout seul et plus avant vers un petit vallon où le gibier, effrayé, s'était réuni en masse : c'était bien là le spectacle le plus étrange pour l'œil d'un Européen et d'un chasseur. Une centaine de zèbres divisés en plusieurs troupes tenaient la tête en éclaireurs, avec des gambades folles et des fouettements de queue: puis venaient des élans gris, s'avançant en corps de bataille, de leur pas majestueux et grave, puis des oryx bâtards et un nombre incalculable d'antilopes « café au lait ». Sur les côtés, enfin, des centaines de pallahs et de springbocks, bondissant sur leurs ressorts d'acier, complétaient ce défilé fantastique. Les élans furent les premiers à se débander, puis les zèbres: il ne resta bientôt plus sur les deux lisières du vallon que quelques springbocks attardés.

Quand le gibier d'Afrique commencera à disparaître, que les sportsmen n'oublient pas la vallée du Kalongozi, car l'homme est le seul animal qui ne s'y rencontre pas. Je ne compte point les rares sauvages, sans feu ni huttes, qui courent ces immenses savanes, un arc à la main, guettant les vautours qui planent dans l'air, pour partager avec eux les charognes sur

lesquelles ces derniers vont s'abattre. De ces misérables, nous en rencontrâmes deux précisément ce jour-là.

Le camp donnait sur une plaine dénudée, où mes deux sauvages étaient venus s'installer à cinq cents mètres de nous pour nous observer, sûrs qu'ils étaient de leur agilité et ignorant d'ailleurs la portée de nos armes. Pour les amadouer, on les amorça grossièrement, comme des requins, avec une tête de zèbre saignante, qu'on déposa le plus près possible d'eux. Dès qu'ils eurent reconnu de la chair, les affamés se ruèrent dessus et la dévorèrent, séance tenante, pour qu'on ne vînt plus leur disputer leur proie. Un de mes hommes, alors, s'avança tout nu, les bras en croix et, la patience aidant, finit par entrer en pourparlers.

On devine la suite de ce manège; mais seulement à la nuit ces deux squelettes causaient avec confiance, après m'avoir fait jurer plusieurs fois que je ne les égorgerais pas, serment auquel ils ne crurent qu'à cause de la quantité de viande étalée partout, car chez l'indigène la vue d'un visage blanc éveille toujours l'idée d'anthropophagie mutuelle. Ils n'étaient d'aucune tribu, vivotaient de miel et de grand air, et consentaient à nous suivre tant que nous tuerions de la viande!

Dans la journée du 5 novembre, le Kalongozi coulant toujours du sud-est, je me décidai à le quitter pour piquer au nord, vers Nsama, chef de l'Itahoua. A cet endroit la rivière mesurait cent mètres de largeur, en deux bras de vingt mètres chacun, tous deux hérissés de rapides et de chutes. Dans l'île que ces bras formaient, vivaient quatre ou cinq indigènes, dans des paillotes effondrées, perdues sous de grands arbres, et nous eussions pu impunément passer à côté, sans la perspicacité de nos guides. Forts de notre protection, les gaillards nous demandèrent tout simplement de détruire ce village, et, sur mon refus, ils passèrent l'après-midi à échanger des flèches inoffensives avec les habitants de l'île. Étrange pays, où quatre indigènes ne peuvent se rencontrer autrement que sur le « sentier de la guerre »!

Jusque chez Nsama la marche se passa sans autres incidents que la chasse le matin et la cueillette du miel dans l'après-midi. Le miel se rencontre partout en Afrique, mais il est particulièrement abondant dans les grands bois d'acacias, dont les abeilles recherchent de préférence la fleur. Nous en récoltons quelquefois de vingt-cinq à trente livres dans l'après-midi; mais tous les jours ne se ressemblent pas, et nous devons nous contenter souvent de quelques maigres rayons desséchés.

Les abeilles se fixent un peu partout : quelquefois dans la terre ou dans un vieux tronc renversé. Le plus souvent l'essaim s'attache à huit ou dix

pieds du sol, à la bifurcation d'une grosse branche. Dans tous les cas possibles, l'œil le mieux exercé ne pourrait le découvrir sans l'oiseau indicateur, qui pullule partout.

Si l'on entre dans un de ces bois embaumés que le flair subtil du sauvage subodore à de grandes distances, on voit aussitôt trois ou quatre de ces oiseaux s'abattre sur la caravane. L'indicateur est de la grosseur de l'alouette, qu'il rappelle par son vol saccadé, quand il passe en criant d'un arbre à l'autre. L'acharnement qu'il montre à fixer votre attention tient du prodige, et l'observateur le moins éveillé est tenté de le suivre, tant il met d'instance à le guider dans une direction unique, dès qu'il se sent compris.

La poursuite, au surplus, n'est jamais bien longue, et l'on est rarement mené par l'oiseau à plus de cinq cents mètres. Il faut avoir soin seulement, quand on le perd de vue, de pousser de petits sifflements, auxquels il répond toujours par de nouveaux cris. Arrivé dans les environs immédiats des abeilles, il se perche sur une branche et laisse à la sagacité du noir le soin de trouver la ruche, ce qui n'est jamais bien long. Son rôle finit là. Dans un mutisme profond il attend que l'homme ait rempli le sien, et seul, alors, il s'en donne à cœur joie sur les débris de cire qui jonchent le sol.

Quant à l'extraction de la ruche elle-même, il faut être Noir et mourir de faim pour se livrer à ce travail de forçat. On coupe une fourche, on l'applique en guise d'échelle contre le tronc, et, après quelques discussions, le plus brave se décide à monter, en tenant un tison. Cramponné des pieds et des mains, il agrandit l'ouverture avec une hachette, harcelé par un tourbillon d'abeilles, que ses camarades tâchent d'écarter, en enfumant l'arbre tout entier. Il peut enfin passer la main par l'étroit orifice : mais, après dix minutes de ce travail, le malheureux revient la figure enflée au point de lui fermer les yeux, et il est rare que le même homme puisse cueillir deux ruches le même jour.

Si, du moins, tous les rayons étaient pleins! Mais beaucoup sont desséchés ou trop nouveaux, ou les jeunes abeilles n'ont pas encore quitté leur alvéole. Il arrive aussi bien souvent que les rayons sont trop profonds pour que la main puisse y atteindre; il faut alors user d'un pinceau ajusté sur une branche que le patient enfonce et retire jusqu'à ce que ses forces le trahissent. Chaque fois le pinceau passe de bouche en bouche : mais on conçoit la quantité infime de miel que l'on récolte ainsi. Un procédé très usité, et dont j'ai fait moi-même l'expérience, consiste à se coucher par terre, car l'abeille rase rarement le sol.

A chaque ruche nouvelle je suis toujours étonné de la facilité avec laquelle se fait la distribution du gâteau. Alors que, chaque jour, le

moindre morceau de viande donne lieu à des scènes de désordre, jamais je n'ai rien à dire quand il s'agit du miel. Les Noirs semblent le considérer comme une manne céleste à laquelle tous les hommes ont droit. Celui qui a eu tout le mal ne réclame jamais la meilleure part, qui m'est toujours apportée. Tout le reste est partagé en frères, et si dans la caravane il y a un indigène, un esclave, il aura sa part comme les autres. Pour les



Récolte du miel.

fruits sauvages, c'est la même chose, et si je n'en ai pas parlé jusqu'à présent, c'est qu'ils sont trop rares pour compter dans notre alimentation journalière. Tous, du reste, n'ont que l'écorce et le noyau, sont excessivement astringents, et mes hommes n'en mangent que ce qu'il en faut pour combattre les diarrhées qui sont le résultat du régime à la viande et au miel.

En route, chose singulière, mes gens ne se croient le droit de ramasser que les fruits tombés de maturité autour du pied de l'arbre. Un jour, nous rencontrâmes un de ces derniers dont les branches pliaient littéralement sous le poids de petites prunes acides. L'idée me vint aussitôt de l'abattre, mais elle fut accueillie sans enthousiasme.

« Maître, me répondit Ferrouji, c'est l'arbre de Dieu. Qui sait si, un jour, une caravane passant dans ces mêmes parages ne sera pas, comme nous, enchantée de le rencontrer? »

Je laisse ici cette longue digression sur le puri pour revenir à Kafimbi (l'ancien Nsama de Livingstone), où nous venons d'arriver. Je ne peux pas, au surplus, donner de longs détails sur le village, qui comprenait cependant deux à trois cents âmes lors de notre passage. Il me fut interdit, sous peine de déclaration de guerre, de camper à moins d'un kilomètre, et j'eus la douleur de constater l'absence complète de vivres, ce que le nombre des cadavres étalés sur le sentier aurait dû m'apprendre plus tôt.

La capitale de l'Itahoua, en dehors de cette question primordiale, m'offrait un grand intérêt, car j'avais entendu dire qu'une caravane arabe y était campée depuis cinq ou six mois, et l'on conçoit ma légitime impatience de revoir des figures de connaissance. La caravane s'y trouvait effectivement, mais, bien loin d'être commandée par un Arabe, elle était la propriété d'un de ces affreux négriers de la côte, gens de sac et de corde, dont la rencontre est souvent plus dangereuse pour l'Européen que celle du chef le plus retors. Pendant vingt-quatre heures j'attendis sa visite. A tous mes messagers il répondait que Kafimbi était fort effrayé de ma présence et qu'il avait peur, en se rapprochant de moi, de compromettre des négociations commerciales qui étaient sur le point d'aboutir.

Enfin Kinkumba (c'est le nom de ce bandit) m'arriva, flanqué d'une escorte à mines si engageantes que mes hommes, en l'apercevant, crièrent aux Rougas-Rougas, et sautèrent sur leurs armes. Tant que dura sa visite, il ne cessa de mendier de la poudre, des bougies, du savon, de la viande : aussi le priai-je un peu rudement de vider la place sur-le-champ.

Ses esclaves mouraient de faim, et il en perdait chaque jour des quantités. Nombre d'entre eux n'avaient d'autre ressource pour se soutenir que de cultiver les terres des indigènes; d'autres allaient alternativement de chez Mpouéto dans l'Uemba. Dans le premier endroit ils achetaient du sel, qu'ils allaient revendre à quinze jours de marche de là, dans les environs de Kétimkuru. Et encore le fruit du marché devenait-il souvent la propriété du maître. Le reste de l'escorte, une douzaine de bandits de l'Unianembé, ne valait guère mieux. Ils avaient été embauchés à Tabora, sur la

promesse d'une solde qu'ils n'avaient pu toucher, et dans ce coin perdu de puri ils ne pouvaient même plus déserter. En masse ils me demandèrent à me suivre, mais j'étais peu soucieux de m'adjoindre de pareilles recrues, et je n'en acceptai qu'un seul, qui prétendait connaître la route d'Iendué au sud du Tanganika.

De toutes les nouvelles recueillies, la seule intéressante pour moi était la présence à Iendué de deux Européens. Quels étaient-ils? peu importait. Dans le dénuement complet où je me trouvais, le meilleur parti à prendre était d'aller m'en assurer moi-même, et je me décidai à rallier le sud du Tanganika, au lieu d'essayer de traverser le lac à la hauteur d'Oujiji, ce qui était mon plan primitif.

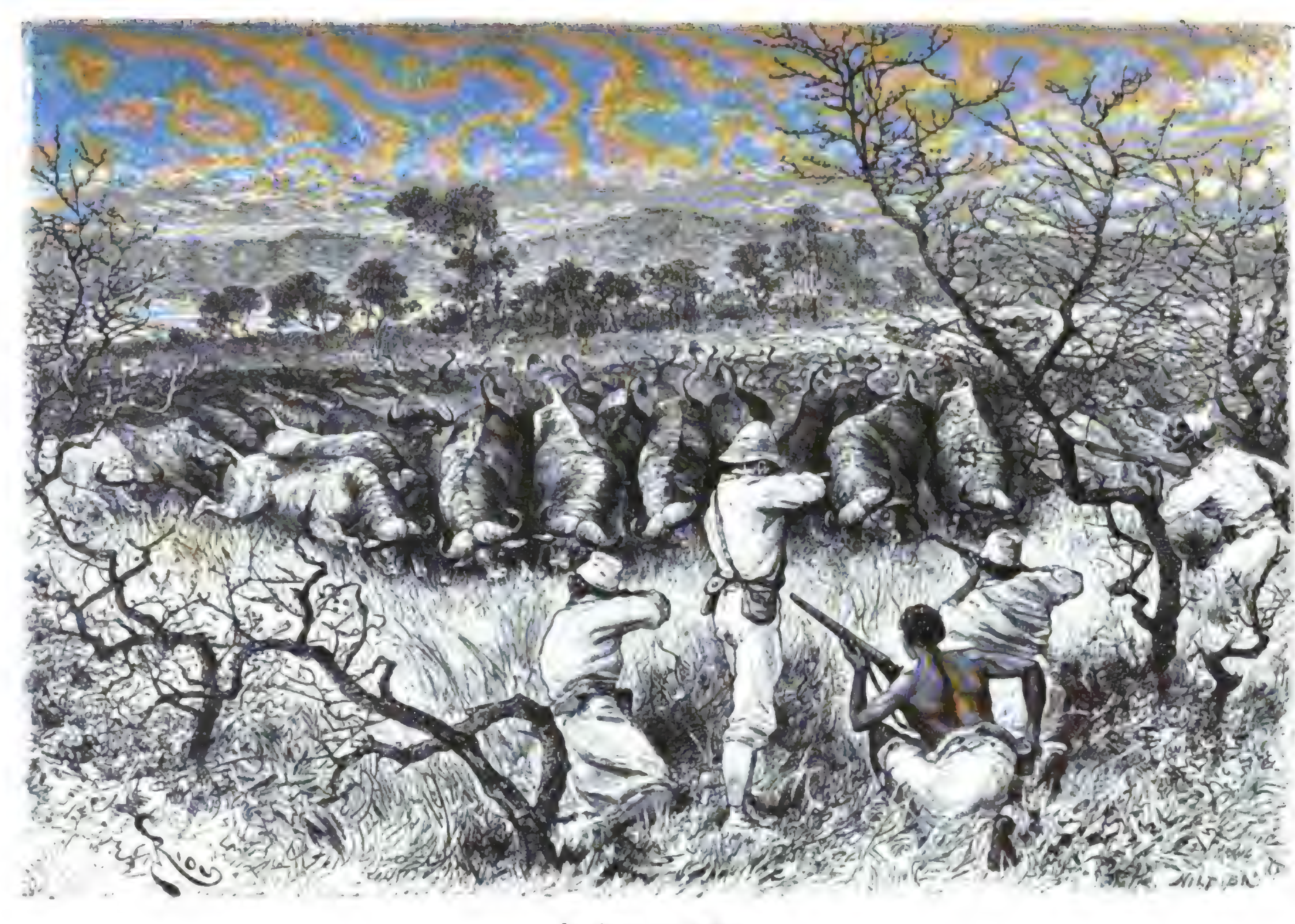
CHAPITRE XXII

Un nouveau lac. — Chasse aux buffles. — Fatigues et famine. — La plaine d'Iendué. Missionnaires anglais.

Le 11 novembre, sous la conduite du déserteur dont je viens de parler, nous nous mettions en marche pour notre dernière étape. C'étaient huit jours de marche à peine pour nous amener au sud du lac, mais huit jours qui s'annonçaient sous des auspices épouvantables, étant donnés le nombre de malades qui nous encombraient, l'état de faiblesse des mieux portants, enfin la perspective de traverser un pays bien moins giboyeux que celui que nous laissions derrière nous.

La première journée, cependant, devait tromper toutes mes conjectures. Vers neuf heures nous tombions tout à coup sur un superbe lac, dont les indigènes nous avaient caché l'existence. Les deux rives, distantes l'une de l'autre de 1500 à 2000 mètres, me faisaient estimer, par leur élévation, à 30 ou 40 mètres la profondeur de ce bassin. Le sentier longeait la côte sud, sous de grands bois du plus gracieux effet. Trois kilomètres durant, nous vîmes le lac à nos pieds; puis brusquement la colline s'affaissa sur une plaine desséchée d'*Acacia horrida* et coupée d'une rivière qui, après avoir alimenté le lac, courait au sud-ouest, se jeter probablement dans le Moéro.

De la crête nous découvrîmes le plus beau troupeau de buffles que j'aie jamais vu. Ils étaient plus de cent cinquante, dispersés sur un espace restreint et broutant l'herbe maigre du bord de la rivière. Quand j'arrivai sur eux, Hassani avait déjà donné l'éveil au troupeau, qui, lentement, la tête basse, l'oreille droite et mobile, commençait à fuir confusément sous le vent. Je dépêchai Ferrouji sur la gauche, avec ordre de faire tout son pos-



La chasse aux buffles.



sible pour nous le renvoyer. Mais, comme un grand enfant, arrivé à 200 mètres il ne put résister au plaisir de faire parler son gros fusil; en un instant le troupeau se massait et, comme poussé par une force occulte, revenait vers nous, à une allure des moins rassurantes.

Je vois encore cette masse affolée mais imposante, se ruant sur nous au galop de charge, à travers cette longue plaine desséchée et sous un soleil torride. La plupart étaient d'un brun foncé; la robe de plusieurs, d'un fauve terne. Mais la pression exercée par tous ces corps était telle, que les jeunes, pour respirer, étaient obligés de monter sur les épaules de leurs voisins, d'où ils roulaient pêle-mêle.

Kamna était à 100 mètres devant nous. Nous n'eûmes que le temps de pousser un cri pour le prévenir. Il se jeta à plat ventre, et la masse entière passa sur lui.

Hassani, calme, froid, comme toujours, était à genoux à ma gauche. Cinq ou six autres étaient en ligne sur la droite.

« C'est la première fois, me dit Hassani, que je vois un troupeau revenir dans le vent. Les vieux sont en colère, il faut tout craindre. »

La charge était sur nous. A 20 mètres nous nous levâmes tous ensemble, et dix coups de fusil partirent à la fois. Surprise par cette fusillade, la tête s'arrêta net; mais la queue du troupeau, emportée par l'élan, déborda sur la droite. Il en résulta une conversion qui fit passer quelques-uns des animaux à 4 ou 5 mètres de nous.

Bientôt après, tous battaient en retraite, repassaient sur ce pauvre Kamna, et se perdaient dans la plaine. Notre premier mouvement fut de courir à mon cuisinier, que je croyais retrouver les os rompus. A mon grand étonnement, il se releva tout seul, se secoua, se tâta des pieds à la tête, puis finalement :

« Bah! fit-il, ils n'ont frappé que la tête. »

Je connaissais la tête en question : il n'en fallait pas davantage pour me rassurer.

Pour en revenir à nos buffles, j'ajouterai que, pendant la minute que dura la conversion, nous pûmes, Hassani et moi, envoyer six balles à bout portant. Sans aucune vantardise, j'affirme que toutes les six portèrent, et cependant un seul animal resta en arrière du troupeau.

Hassani alla pour achever le blessé, un peu plus loin. Le hasard voulut malheureusement que les cartouches lui manquassent avant d'y parvenir. Il rallia la caravane pour en chercher d'autres; mais, à son retour, l'animal était mort et par conséquent la viande perdue, car, même en ces jours de misère effrayante, mes gens n'auraient jamais consenti à manger d'un

animal non égorgé. Heureusement, en cet endroit, le dommage était réparable, et le soir nous avions un autre buffle et un élan.

La journée du 12 fut marquée par un incident qui eût pu devenir le dernier de mon voyage.

Nous devions camper près d'un village perdu que notre guide se faisait fort de trouver. Nous en étions près, quand nous croisâmes une belle sente de buffles, qui ne datait pas d'un quart d'heure. Avec Hassani, Makussudi et deux autres, je quittai la caravane pour aller filer les buffles, qui, trois fois, se laissèrent relever sans se laisser joindre. Vers une heure, exténué, j'abandonnai Hassani, qui toujours grognait contre mes gros souliers, cause de notre insuccès, et, accompagné d'un de mes porteurs, je tâchai de regagner mon camp. Mais, pour se guider avec le soleil, cet homme n'était guère plus fort que moi, et, au bout d'une demi-heure, nous étions complètement égarés sous un ciel de feu, dans une plaine desséchée, crevassée et hérissée d'acacias. Pour comble de malheur, mon porteur, parti en reconnaissance, s'égara à son tour, et je restai seul, mourant de soif et de faim et probablement perdu à jamais dans une de ces immenses solitudes d'Afrique, déjà si redoutables quand on les affronte en masse, mais que l'isolement rend lugubres.

Je laisse à deviner les réflexions qui m'assaillirent ce jour-là. Enfin, à la tombée de la nuit, sous un buisson où je m'étais endormi de fatigue, je fus réveillé par un coup de feu, tiré par des hommes qu'on avait envoyés à ma recherche. Deux heures plus tard j'entrais au village.

Ce village, et je cite le fait, car c'est peut-être la seule fois que je l'aie remarqué dans mon voyage, était installé sur le haut d'un coteau. Il se composait de huit à dix cases. Les indigènes en étaient au régime des feuilles de miombo, battues et bouillies dans de l'eau, et à leurs corps desséchés et transparents il était aisé de voir que ce régime durait depuis longtemps déjà. Aussi mes hommes, grâce à quelques morceaux de viande séchée, furent-ils reçus à bras ouverts.

Hassani, du reste, venait de voir ses efforts couronnés de succès par la conquête d'un buffle énorme qui vint tomber à 500 mètres. Il n'avait pas fallu moins de vingt balles pour l'abattre.

« C'est le plus beau du voyage, lui dis-je en manière de compliment.

— Ah! maître, j'ai peur que ce ne soit le dernier : les pieds me font bien mal! »

Depuis cinq mois ce brave garçon faisait, en moyenne, 60 kilomètres par jour, et c'était son premier cri de découragement!

Le lendemain, cependant, il renouvela son exploit, mais ce fut le der-

nier de cette retraite effrayante et sans fin. Nous étions au plus profond des bois, dans un des villages minuscules qui semblent bâtis plutôt par des termites que par des êtres humains. Hassani ne rentra qu'à minuit, sous une pluie battante. Sans prononcer une parole, il déposa la queue de l'animal sur ma table et tomba plutôt qu'il ne s'étendit à côté de ma couchette. Les deux jours suivants il fallut le porter.

Je crus, un instant, qu'il faudrait abandonner la chair de la bête, tant



Folie causée par la faim. (Voir p. 428.)

mes hommes, brisés de fatigue, se faisaient tirer l'oreille pour la porter! Comme dans toutes les circonstances graves, Wadi-Combo et le grand Songoro me tirèrent d'embarras et, à force de manenos, réussirent à trouver les vingt hommes nécessaires. La viande arriva à quatre heures du matin. A cinq heures et demie nous reprenions la marche.

Des six derniers jours que nous mîmes à atteindre le Tanganika, il ne me reste guère que le souvenir d'une faim cruelle et persistante, celui de grands bois interminables et enfin de petits villages peuplés de squelettes ambulants, qui n'avaient même plus la force de pousser leur éternel cri de guerre et se jetaient à mes genoux pour mendier quelques lanières de viande.

Le 14 nous campions dans l'un de ces villages, et pour la première fois j'eus la consolation d'entendre parler de ce Tanganika, but de tous mes

efforts, avec une certitude qui me garantissait son existence, car, à vrai dire, je commençais moi-même à en douter.

Les habitants, qui s'étaient enfuis à notre approche, revinrent à deux heures sous la conduite de leur chef, un grand diable qui prenait des allures de matamore pour déguiser la terreur que je lui inspirais.

« Voilà tout ce que je possède, me dit-il en arrivant (et il déposait à mes pieds une poule et une feuille de tabac). J'ai voyagé, moi, je suis allé jusqu'au Tanganika. (Il en parlait comme d'un pays lointain, riche en merveilles de toutes sortes.) J'y ai vu des Blancs, je sais qu'ils ne mangent pas les Noirs et je me livre à toi en toute confiance. »

Je lui donnai une boîte de capsules et dix charges de poudre.

Des six femmes présentes au village, il y en avait deux chez qui les souffrances de la faim déterminaient des crises de folie. Au coucher du soleil, l'une d'elles s'approcha de mon lit, étendu en plein air, et je vois encore ce long corps nu, transparent à force de maigreur, ce visage émacié et éclairé d'un rire sinistre et dédaigneux.

« Grand Msungu, semblait-elle dire, tout le monde ici tremble devant toi, moi je te défie. Au point où j'en suis, on ne craint plus rien et je me ris de ta puissance. »

Mes hommes essayèrent de l'écarter, tant cette lugubre apparition les impressionnait. Mais à peine l'avaient-ils touchée qu'elle s'affaissait. J'essayai de lui faire avaler un peu de thé, mais le liquide même ne passait plus.

Le lendemain, ce fut bien pis. Aucun des indigènes n'ayant la force de faire une marche, nous recommençâmes à errer dans des sentiers d'éléphants, heureusement assez nombreux. Sur l'un d'eux nous rencontrâmes un autre de ces squelettes épuisé et étendu raide à 50 kilomètres de toute habitation.

« De quoi vis-tu dans ce puri? lui demandai-je. »

D'un geste il nous montra un panier de champignons renversé à ses côtés et retomba épuisé. Je lui tâtai le pouls et les tempes : il était mort. Je le fis porter dans un fourré voisin et nous reprîmes la marche, mais s'il avait fallu enterrer tous les cadavres rencontrés depuis plusieurs jours, je serais encore à la besogne.

Il s'agissait pour moi de sauver les miens, et tous mes efforts allaient à ce but. Au point où j'en étais, une heure perdue pouvait avoir des conséquences effrayantes. Ces deux dernières journées nous avaient donné deux pallahs pour toute nourriture. Les buffles, il est vrai, étaient encore nombreux, mais je n'avais plus la force de les suivre.

Le 16 nous tombions sur la Kafou, rivière qui court au Tanganika après avoir traversé la plaine d'Iendué. Elle mesure ici quarante à cinquante mètres de largeur, peut se passer à gué partout, mais est, du reste, impraticable aux pirogues, à cause des rapides qui s'échelonnent sur son cours.

Le 17 nous arrivions à Tiungu, village d'une centaine d'âmes, ce qui permet à son chef de commander à tous les environs. Ce chef était absent,



Rencontre et mort d'un indigène.

et, bien que le village ne présentât aucune ressource en vivres, je jugeai prudent de camper à l'extérieur.

Iendué, où habitaient les deux blancs dont j'avais entendu parler chez Kafimbi, se trouvait à trois marches. Vingt de mes hommes étaient dans l'impossibilité de se tenir debout; les autres étaient d'une maigreur navrante. Il était donc urgent de porter un prompt secours à toutes ces infortunes, et j'écrivis une lettre que mes meilleurs marcheurs devaient porter en toute hâte aux deux Européens. Par un courrier parti dans la nuit je les priais de réunir au plus tôt les vivres dont ils pouvaient disposer, et au petit jour je prenais moi-même les devants avec huit hommes pour en assurer le transport par tous les moyens possibles.

Le pays d'Iendué jouit en Afrique d'une grande réputation de fertilité, et mes hommes comptaient y réparer leurs forces; mais Kabunda, cet

Arabe dont j'ai parlé plus haut, avait tout dévasté, et cette longue plaine de dix kilomètres, jadis peuplée et cultivée, ne possédait pas en ce moment une douzaine de patates douces.

La descente sur le Tanganika, ou plutôt sur cette plaine d'Iendué qui se trouve à son niveau, ne dura pas moins de dix heures, à travers les sites les plus gracieux que j'eusse encore vus et par un sentier qui me rappelait certaines stations alpestres, tant la pente en était douce et les contours bien ménagés. Le gros pâté de montagnes qui enserre la moitié sud du Tanganika a été creusé par un énorme torrent, et le torrent a d'abord transformé cette plaine en un lac, qui s'est frayé un passage jusqu'au Tanganika, comme celui-ci l'a fait dernièrement jusqu'à l'Atlantique. Le plus souvent le sentier serpentait sous de grands bois tapissés d'herbes fines et semblables à nos forêts de châtaigniers. De temps à autre nous nous reposions un instant dans quelques bas-fonds touffus et humides; puis la descente recommençait dans un silence morne, sans qu'une seule voix s'élevât pour réclamer un quart d'heure de halte! Hélas! nous ne savions pas la désolation et la misère qui nous attendaient encore au bout de nos fatigues!

A la nuit nous débouchions dans la plaine, que la forêt nous avait cachée jusque-là. Au milieu de quelques huttes effondrées, des débris de fourches à esclaves attestaient qu'un négrier avait séjourné là. Nous mîmes le feu aux huttes pour nous garder des fauves, et je m'étendis sans même prendre le temps de faire bouillir du thé.

Les premiers rayons du soleil, le 18, éclairèrent la plaine d'Iendué dans toute sa grandiose étendue. A huit ou dix milles en face de nous, un large contrefort à pic nous ferme l'horizon. C'est sur ce point que le Kafou tourne au sud-ouest, c'est là aussi que demeurent nos deux Européens.

Ici les indigènes sont de braves gens, et c'est avec une certaine émotion que je vois les habitants me dire bonjour en se mettant à genoux. Avant de les avoir questionnés, ils me montrent le fond de la plaine, se doutant bien que mon vif désir est de serrer la main de mes frères.

Quant aux vivres, hélas! la réponse était la même partout : « Ne sais-tu pas, Msungu, qu'il y a deux mois Kabunda a tout pillé avant de s'en aller? Nos femmes et nos enfants sont partis la fourche au cou. Il ne nous reste plus une seule arachide, une seule patate, et nous sommes obligés d'aller chercher nos semences chez Mlilo, à cinq jours de marche vers le nord. Encore n'en obtenons-nous qu'en vendant nos frères! »

Ce fut sous ces auspices encourageants que nous arrivâmes au campement des Européens vers onze heures, sous un soleil de feu. A un détour

du Kafou, quelques huttes apparurent de l'autre côté de la rivière. Des salves de coups de feu s'échangèrent aussitôt, et je vis venir à ma rencontre MM. Swann et Brooks, deux missionnaires de la *London Missionary Society* que j'avais accompagnés à leur départ de la côte, un an auparavant.

De part et d'autre, l'étonnement fut grand, car jamais ces messieurs

Arrivée à la station d'Iendué.

ne m'avaient parlé de leur intention de fonder une station au sud du Tanganika. Quant à eux, ils m'avaient perdu de vue depuis longtemps; le sud-ouest était la dernière direction par laquelle ils comptaient me voir venir. Une fois déjà, j'avais eu à me féliciter de leur obligeance. Aussi ne me fis-je aucun scrupule de leur confier mon dénuement en leur demandant l'hospitalité. M. Swann, du reste, prit les devants.

« J'ai reçu votre lettre hier, me dit-il, et, à mon grand regret, je ne puis rien faire pour votre caravane. Vous savez, comme moi, la misère effrayante qui désole les environs à la suite du départ de ce brigand de Kabunda. Nous en sommes réduits à aller faire nos provisions dans le Fipa, de l'autre côté du lac, et, comme nous n'avons guère que quinze à seize

hommes avec nous, notre approvisionnement est des plus pauvres. Oh! pour vous, ajouta-t-il gaiement, vous ne mourrez pas de faim; mais pour votre monde il reste à peine une douzaine de courges et quelques livres de haricots. »

Sans plus tarder il les distribua à mes huit hommes, et nous nous mîmes à table. Quel déjeuner! Je croyais n'avoir de ma vie assisté à pareille fête! Une oie rôtie au beurre, avec du sel et du poivre!... Un plum-pudding!... du riz!... des confitures!...

« C'est plaisir de vous voir manger, me dit M. Swann. Nous, depuis longtemps, nous ne savons plus ce que c'est que l'appétit. Avec ce soleil, nous ne sortons guère, et la fièvre nous mine tous les jours.

— Il est de fait, répondis-je, qu'on respire du feu dans ces parages : c'est la première fois que je souffre autant de la chaleur; mais j'ai cru que je n'arriverais jamais au bout de la plaine d'Iendué. Le Tanganika n'est-il pas mieux partagé au point de vue de la température?

— Non; mais le lac est toujours balayé par de grandes brises, qui rendent les rives très habitables. »

Ces messieurs étaient là depuis cinq ou six mois, occupés à réunir les sections d'un grand bateau qui leur arrivaient par la voie du Nyassa. La membrure était déjà en place, et je ne pus m'empêcher de les complimenter sur un travail qu'on eût dit exécuté par des ouvriers de profession. En Angleterre, l'usage auquel ce bateau était destiné était la suppression de l'esclavage; mais, sur le Tanganika, son usage réel était d'installer une communication suivie entre les différents points du lac. Son tirant d'eau, aussi bien que l'absence d'un port sûr dans cette région, avait obligé M. Hore, en ce moment à la tête de la mission, à choisir le Kafou pour la mise à l'eau, malgré les mauvaises conditions hygiéniques de l'emplacement.

La station est, comme je l'ai dit, placée à un coude du Kafou, sur le versant d'une colline rocheuse, à soixante mètres à peine de la montagne, qui lui renvoie le soir la chaleur qu'elle a absorbée pendant le jour. A gauche est une échappée superbe sur le vaste cirque qui termine la plaine d'Iendué; mais, à droite, la gorge par où passe la rivière se resserre, et les coudes brusques empêchent tout courant d'air de s'établir.

Les bâtiments se réduisent à deux ou trois hangars couverts de chaume; deux d'entre eux, flanqués de murailles en torchis, servent de logement aux Européens. Les Zanzibarites habitent de petites cases dispersées tout autour dans la montagne. Toute primitive qu'est cette installation, elle est confortable et très suffisante pour le court séjour que ces messieurs comptent y faire.

Dès le lendemain matin ma caravane était signalée, et nous l'apercevions se déroulant comme un long serpent dans la plaine. En la revoyant ainsi dans un ordre parfait, dans ce même ordre que j'avais réglé chez Cazembé, après un mois pendant lequel ils avaient souffert tout ce que des hommes peuvent souffrir, j'eus un petit mouvement d'orgueil. Qu'on me le pardonne : je l'ai payé assez cher quelques mois plus tard !

Tous étaient las et défaits, et j'avais peine à reconnaître certains d'entre eux. Des rides profondes s'étaient creusées sur le visage de ce brave Hassani ; les vaillantes épaules de Ferrouji n'étaient plus qu'un bloc anguleux ; plus de vingt dans le nombre portaient des peaux de bêtes pour tout vêtement. Sans dire un mot, ils s'assirent tristement en arrivant. A quoi servait de leur apprendre encore une mauvaise nouvelle? N'avaient-ils pas, comme moi, traversé cette plaine désolée?

On comprendra facilement, par ce que je viens de dire de la famine générale, que ma caravane ne pouvait séjourner ici. Quels que fussent, du reste, sa faiblesse et son délabrement, il fallait, n'importe comment, lui faire gagner la côte est du lac, les environs de Karéma et d'Oujiji, où j'étais sûr de trouver des vivres en abondance. Malheureusement tout le sud du Tanganika et de l'Urungu venait d'être dévasté par les tribus errantes des Vuaemba, et jusqu'au Fipa, c'est-à-dire pendant douze jours de marche, il ne restait plus un village, plus un habitant.

Il fallait cependant affronter ce désert, car je n'espérais pas trouver des pirogues en quantité suffisante pour traverser le Tanganika. Je réunis tout de suite, pour les consulter, ceux de mes hommes qui connaissaient la côte est du lac. Tous furent d'avis qu'un mois leur suffirait pour atteindre Karéma seuls ; mais, dans le cas où je voudrais les accompagner, ils comptaient plus d'un mois et demi.

La station possédait heureusement une pirogue exhaussée et d'un assez fort tonnage pour qu'avec sept ou huit hommes je pusse tenter la traversée du lac. Les missionnaires la mirent à ma disposition, et je me décidai à profiter de cette occasion, pendant que le reste de ma caravane contournerait le Tanganika dans le sud.

M. Swann partagea de plus avec moi le petit stock d'étoffes et de perles qu'il possédait encore. Les vivres étaient pour rien dans le Fipa, et cette modique ressource pouvait m'être d'un grand secours plus tard, le fusil d'Hassani devant y suppléer pendant les longs jours de puri qui restaient à traverser. Je laissai mes charges à la station, en les confiant aux bons soins de M. Hore, qui me les fit parvenir un mois plus tard, à Karéma.

Toutes ces dispositions cruelles, mais nécessitées par les circonstances,

furent accueillies sans un murmure, sans une observation. Moins de vingt-quatre heures après être arrivé, tout mon monde se remettait en marche, à l'exception de Wadi-Combo et de l'équipage de mon canot du Bangouéolo, que je gardai pour traverser le lac.

« Et que je n'apprenne pas, leur dis-je au départ, que vous avez jeté des malades en route, ou je sévirai avec la dernière rigueur.

— *Ewala*, *buana*, répondirent-ils, les malades, nous les porterons; quant aux *goïgoï*, nous les laisserons aux hyènes et aux lions. »

Ils ont tenu parole. Un seul homme a succombé, et il est enterré aujourd'hui dans le premier village du Fipa.

J'avoue sans fausse honte que le départ me fut un vrai soulagement, tant je souffrais depuis un mois du spectacle de toutes ces misères que j'étais impuissant à soulager!

Le *daou* des Anglais n'était pas encore revenu d'une excursion dans le Fipa; en attendant son retour, je m'installai de mon mieux, et, en moins de deux jours, la large hospitalité des missionnaires m'avait remis complètement sur pied. Grâce à la chasse, à la pêche et à nos longues conversations sous la véranda, ces jours d'attente passèrent avec une rapidité prodigieuse. Mon anglais de contrebande n'était pas fait pour faciliter les communications, mais en Afrique on apprend vite à se faire comprendre par gestes.

Ce qui étonnait le plus ces messieurs était de me voir voyager seul. « Nous sommes toujours deux, disaient-ils, de façon que si l'un vient à mourir, l'autre puisse l'aider à ses derniers moments.

— Ma foi, leur dis-je, je n'ai pas encore eu le temps de penser à mourir, mais si ce malheur devait m'arriver, je considérerais comme une bénédiction de n'attrister personne à ma dernière heure. Il n'y a rien de démoralisant en voyage comme la mort d'un camarade. »

Mes hôtes semblaient profondément découragés et ne parlaient de l'Afrique qu'avec un amer dégoût. Leur mission, depuis un an, avait éprouvé des pertes cruelles. Sur douze de leurs confrères partis de la côte en même temps que moi, cinq étaient morts, trois revenus à la côte malades, et des survivants pas un seul n'était indemne de fièvres ou de maladies de foie. Un pareil désastre n'était pas fait pour relever leur moral, d'autant plus que ce n'est qu'au bout de cinq ans que les missionnaires ont le droit de rallier la côte.

Pour les soutenir dans cette dure épreuve, ils n'avaient même pas la consolation de voir les indigènes répondre à leurs avances, et ils avaient renoncé à l'exercice de leur ministère pour se consacrer exclusivement à la construction de leur bateau.

La traite des noirs s'exerçait sous leurs yeux avec une impudence que la famine ne faisait qu'exciter, et deux fois nous vîmes passer sous la station même de larges pirogues du Fipa armées en guerre et chargées de grains pour leur trafic. Je ne sais si ces négriers connaissaient les idées anti-esclavagistes de mes hôtes, mais leurs chants et leur tam-tam de guerre avaient tout l'air de vouloir les narguer.

La Fipa est de beaucoup le coin le plus peuplé de la moitié sud du lac. Bons marins, possesseurs de larges pirogues, les habitants, en cette saison propice pour la navigation, courent dans toutes les directions. La plaine d'Iendué, dont ils connaissaient les dévastations, devait être, cette année, la première proie à exploiter, et ils ne s'en firent pas faute. On aura une idée des ravages qu'ils exercèrent, quand on saura qu'au moment dont je parle, une petite fille valait de deux à trois litres de grains, une mère et son enfant entre quatre et cinq. Je m'empresse d'ajouter que les Vuafipa sont les populations les plus douces que j'aie rencontrées dans mon voyage. J'ai été souvent témoin de leur façon de traiter leurs esclaves, et je puis affirmer que leurs procédés sont des plus humains et que, tout intéressé que soit leur trafic, il n'en rend pas moins des services efficaces à la population du lac, que la misère ne tarderait pas à décimer. Il n'en est pas de même chez les Vuajiji du nord, dont je dirai quelques mots plus loin.

Le Kafou s'épand, dans le fond de la plaine d'Iendué, en un immense marais, où plusieurs petits villages se perdent au milieu des joncs. C'est là que les Vuafipa étaient allés s'installer pour trafiquer plus à leur aise. Ce vaste étang servait aussi de refuge à un grand nombre d'oies et de canards, que secouait rudement le fusil de M. Swann. C'était par douzaines qu'à chaque crépuscule se chiffraient ses victimes.

Pour tuer le temps et pour approvisionner la station, nous partîmes un soir pour aller coucher sur les bords du Tanganika, afin de surprendre le lendemain les buffles à leur réveil.

Nous couchâmes sur une longue plage de sable, près d'une hutte de pêcheurs, devant cette superbe nappe d'eau dont les lames venaient mourir à nos pieds. Les buffles se montrèrent de relations difficiles et nous les relevâmes trois fois sans succès, mais non sans danger, à travers les broussailles épineuses. M. Swann, heureusement, nous évita l'affront de la bredouille. A dix heures il avait, de sa grosse *fowling piece*, démonté huit grosses oies, cinq canards et deux pintades.

Le daou de la station entra dans le Kafou cette nuit même, et dès son arrivée je pus commencer mes préparatifs de départ, qui n'étaient, au reste, pas compliqués.

L'embarcation des missionnaires, construite sur le modèle des petits daous de Zanzibar, mérite une mention spéciale, car je doute que ses pareilles existent ailleurs que sur le Tanganika. Qu'on s'imagine une pirogue longue de 10 mètres et large de 1 m. 20, taillée naturellement dans un seul tronc d'arbre; qu'on en écarte les flancs au moyen du feu, jusqu'à les faire craquer devant et derrière, et l'on aura le fond du daou. Le charpentier n'a plus qu'à élever de chaque bord deux ou trois rangs de bordages, qu'il ajuste devant et derrière, à construire un gaillard d'arrière, et le canot peut alors contenir de quatre-vingts à cent esclaves, car c'est pour ceux-ci que sont presque toutes construites les embarcations du Tanganika. Qu'on ajoute un mât torse devant et une grande voile latine, et l'on aura une idée assez exacte du daou. A première vue, je me défiai de ses qualités nautiques, mais force me fut de reconnaître que si cette embarcation manquait de solidité, elle « tenait la mer » admirablement.

CHAPITRE XXIII

Départ d'Iendué dans le daou des missionnaires. — Sur le Tanganika. — Le long des côtes. — Nous renvoyons le daou. — Navigation dans une pirogue indigène. — Arrivée à Karéma. — La station de Karéma. — Le capitaine Storms. — La trahison de Nassib et de Tuakali. — Envoi de huit de mes hommes à Tabora.

Le 25, de bon matin, j'appareillai sur le daou, après avoir chaudement remercié les missionnaires d'une hospitalité si complète, venue si à propos, et leur avoir adressé tous mes vœux de réussite et de bonne santé. Jusqu'à la dernière heure ils tinrent à me gâter, et je dus pousser au large pour les empêcher d'embarquer tout ce qui leur restait de friandises. Quelques minutes encore, nos mouchoirs s'agitèrent de part et d'autre; puis la station disparut à un coude de la rivière.

Une heure plus tard, nous roulions sur les eaux profondes du lac, au milieu d'un panorama superbe, digne en tout de nos plus beaux lacs d'Europe.

Au nord, les collines rocheuses du Marungu se perdaient dans les brumes matinales qui s'étiraient lentement le long de leurs flancs escarpés. Du sud-est, l'œil percevait vaguement la crête accidentée des montagnes de l'Urungu, dont la falaise bleuâtre se fondait en teintes vagues dans la direction de Kilandou. Jusqu'à sept heures, la brise de terre nous poussa doucement, puis les vents du sud se levèrent; en même temps la mer se forma, la houle se réveilla, et la voile, largement gonflée, fit craquer le mât et grincer les haubans.

« Quand je te disais que c'était la mer! » faisait Kamna à Salimu, qui n'avait jamais vu le Tanganika qu'au travers de récits fantastiques!

C'était la mer, en effet, avec son éternel balancement, ses puissants effluves et le monde de sensations qu'elle éveille toujours chez ceux qui en ont goûté. Il n'était pas jusqu'à mes hommes qui n'en subissent l'impression, à en juger par leur loquacité et leur entrain. Ce jour-là, les histoires ne

discontinuèrent pas, et avant la nuit ils avaient passé en revue tous les Européens avec lesquels ils avaient voyagé. Je ne retiens de cette conversation à bâtons rompus qu'une note sur Livingstone :

« Quel homme ! dit Kamna ; quand je l'ai vu à Oujiji, il savait tous les dialectes de l'intérieur. Tu pouvais lui parler kyniana, kigindo, kyniamuézi, tu étais sûr de recevoir une réponse. N'avait-il pas, du reste, passé cinquante ans dans l'intérieur ?

— Cinquante ans, fait Salimu, ce n'est pas un Msungu, c'est un Mchenzi.

— Était-il blanc ou noir ? » ajoute facétieusement Wadi-Munié.

Ici, un éclat de rire général, et Kamna continue son apologie interrompue.

Ce ne fut qu'à la nuit noire que nous atterrîmes sur la côte est, tout près d'un village du Fipa qu'on appelle Mpètè et qui a pour chef une femme. L'heure avancée ne nous permit pas d'aller lui rendre nos hommages, et le lendemain, de bonne heure, nous remettions à la voile, longeant toujours la côte. Ce ne fut, de tout le jour, qu'une longue série de falaises escarpées et rocheuses, un amas épouvantable de gros blocs granitiques que la lame battait avec rage. Des crocodiles monstrueux plongeaient à notre approche. C'étaient, je crois, les seuls êtres animés de céans, avec quelques lézards aux couleurs métalliques et de petits singes, qu'on voyait parfois sauter dans les arbres déracinés qui menaçaient nos têtes.

De temps à autre nous côtoyons des îles minuscules, semblables à de gros gâteaux de sucre candi. Dans les anfractuosités de rochers, l'œil perçoit quelquefois une ou deux huttes lilliputiennes, hautes de deux pieds. Je les prends pour des temples élevés aux divinités du lieu, mais mes gens assurent que ce sont des greniers. Pas plus d'habitants, du reste, que de plage, jusqu'à notre arrivée au village de Singa, vers cinq heures du soir.

Ici la muraille qui entoure le lac est coupée brusquement et découvre un immense cratère dont les flancs escarpés viennent se perdre dans la plaine verdoyante et cultivée.

« Du maïs, des patates ! » s'écrient mes hommes, et leurs mains s'étendent comme pour saisir tant de richesses nouvelles.

Dans le bras du lac qui arrose cet Éden, des pêcheries s'étagent, et les habitants nous regardent entrer sans étonnement, mais non sans frayeur. « Cache les fusils, me dit le patron, ou tout le monde va fuir. » Au coucher du soleil, le marché était ouvert et les vivres affluaient de toutes les directions.

La journée du 27 nous amena à Wampembé, beau village, si bien perdu dans les herbes à 500 mètres du lac, que nous mîmes une heure à le

trouver. C'était là que je devais abandonner le daou, qu'une course plus prolongée vers le nord eût sous-venté, de façon à compromettre le service de la station. Je fis donc débarquer tout mon matériel et donnai congé à l'équipage, qui le jour même reprit la route d'Iendué.

Malgré la distance qui les en sépare, les villages du Fipa semblent copiés sur ceux de l'Uemba. Les huttes sont plus sales, plus serrées, mais le modèle en est le même. La seule chose qui me frappa fut un parc où une



Départ dans le daou des missionnaires. (Voir p. 457.)

cinquantaine de têtes de bétail s'entassaient sur un monceau d'immondices.

Mes hommes les couvaient avec de tels yeux que le chef, pris de peur, nous donna une chèvre sur-le-champ.

Ce dernier, un petit vieux, trapu, à barbiche et cheveux blancs, portrait frappant de tous ceux du Fipa, se montra d'une obligeance extrême et m'accabla tout l'après-midi de ses doléances sur certain lion des environs qui, chaque jour, lui prenait un esclave. Moyennant finances, il me promit un guide et deux pagazis pour le lendemain, mais me fit bien jurer vingt fois que je ne les égorgerais pas. Étrange pays où, en quatre jours de marche, on passe du spectacle de la cruauté bestiale à celui de la couardise

obséquieuse. Mes hommes s'essayèrent à traire une à une toutes les chèvres, mais sans obtenir, hélas! une seule goutte de lait. La marche du 28 se fit sur une longue plage qui nous mena jusque chez Simonbe, sans autre interruption qu'une belle presqu'île bien cultivée, que nous franchîmes à sa base. Ce nouveau village était construit en plein sable. Un Mguana, négrier qui venait de la côte, y attendait le retour des pirogues chargées d'esclaves que nous avions vues dans le Kafou. Il avait passé par Karéma et put me donner des nouvelles de l'Européen qui s'y trouvait; mais il m'affirma que je n'y arriverais pas en moins de douze jours de marche, ce qui était peu rassurant, vu la modicité de nos ressources, car, si bienveillants que fussent les habitants, ils n'avaient pas l'air disposés à me faire crédit sur ma bonne mine.

Aussi, le 29, à Msamba, mon premier soin fut-il de m'enquérir d'une pirogue pour reprendre la voie du lac, plus rapide que celle de terre. La pirogue était cachée dans une île éloignée; le patron se trouvait dans la montagne, occupé à en tailler une autre. Enfin l'embarcation n'arriva qu'à dix heures, le 30. Ce n'était pas tout : il fallait trouver des pagayeurs, puis des *kafis* ou pagaies, ensuite un filet, de la poudre. Notez que depuis deux jours nous ne vivions que d'arachides, la seule denrée que nous permissent nos ressources. Dans l'Itahoua, l'arachide eût passé pour une manne céleste; mais, dans ce pays de Cocagne, à peine réussissait-elle à nous faire prendre patience. Enfin, vers cinq heures du soir, nous démarrions péniblement.

Le 1er décembre, quand il fallut repartir, les pagayeurs se firent tirer l'oreille. Ils n'avaient pas de vivres, Karéma était trop loin, etc.

Après deux sommations j'ordonnai à mon monde d'embarquer, et, peu après, nous naviguions seuls, au travers d'une petite baie bordée d'une falaise à pic, sur laquelle nous vîmes bientôt nos huit pagayeurs, lancés par monts et par vaux, s'escrimant des pieds et des mains pour atteindre une pointe rocheuse vers laquelle nous nous dirigions. A notre arrivée, tous étaient là, en sang, à genoux, suppliants, promettant de ne plus recommencer. Je leur promis à tous vingt-cinq coups de verges à la première récidive, et de ce jour nous fûmes amis jusqu'à Karéma.

Le lendemain, je trouvai un autre moyen de les retenir. Une longue marche nous avait suffisamment éloignés de chez eux et nous campâmes à un petit village où se trouvait encore un négrier, dont le premier mot fut en les voyant :

« Quels sont ces gens-là? Ne sont-ce pas des esclaves vuafipa? Veux-tu me les vendre? »

Cette solution, à laquelle j'étais loin de songer, les jeta dans une terreur profonde, et peu s'en fallut qu'ils ne désertassent le soir en m'abandonnant leur pirogue, une des mieux taillées que j'aie jamais rencontrées.

Ces gens-là ont une étrange façon de naviguer. Quoi que je dise et fasse, jamais ils ne consentiront à s'écarter de plus de 10 mètres de la falaise, l'endroit le plus dangereux à cause de la force des vagues sur ces gros



Rencontre d'un crocodile.

blocs granitiques. Ils sont, certes, d'une adresse rare avec leurs kafis, mais cette adresse n'est pas suffisante pour conjurer les dangers. Un matin, nous nous trouvâmes brusquement à toucher un crocodile monstrueux qui dormait à 2 mètres de hauteur sur une roche glissante. Surprise, la brute fit un bond, mais le pied lui manqua et elle retomba lourdement dans l'eau. Un centimètre de plus, elle accrochait le plat-bord, et nous chavirions comme une écuelle.

L'hippopotame seul a le don d'effrayer mes pagayeurs. De si loin qu'ils voient sa grosse tête, les voilà pris de panique, et notre tronc d'arbre,

piqué au large, a des allures désordonnées. Ces derniers sont nombreux, et l'on peut compter un troupeau de sept à huit têtes partout où la montagne s'écarte assez de la rive pour y laisser 200 mètres de plage.

Leur plus grande distraction est de courir sus aux petites pirogues qu'on rencontre parfois, montées par un seul homme et chargées de poissons ou d'arachides. Ce sont alors des cris sauvages, une lutte de vitesse acharnée jusqu'au moment où l'on amarine le pauvre diable, qui n'en peut plus. A cet instant je m'interpose régulièrement pour rendre le malheureux à la liberté. Tant de générosité le laisse un moment stupide, puis il reprend sa route en ricanant de ma simplicité. Ainsi le veut une reconnaissance bien comprise.

Mes lascars excellent dans l'art de relever les paniers qu'on rencontre, et je confesse que, la faim aidant, je me suis prêté deux ou trois fois à ce manège. Ces paniers, chose curieuse! affectent la même forme que ceux employés par nos pêcheurs. Ils sont groupés trois par trois, en forme d'étoile, toutes les ouvertures convergeant au milieu; puis une liane les relie à un gros flotteur d'ambach, qui indique leur position.

Le poisson qu'on y trouve le plus communément et que l'on appelle *singa*, est d'une grande ressource pour les riverains, qui sont très friands de sa chair huileuse. L'huile est partout, en Afrique, une denrée rare, et, quand on songe que le moindre singa pèse 20 à 25 kilogrammes, on comprend le prix d'une telle capture. Nous en prîmes, une fois, trois dans un seul panier, et mes sauvages demandèrent de suite à atterrir pour se livrer à divers sortilèges, que leur superstition exige. Je ne pus suivre toute la série des opérations. Je me souviens seulement que les trois animaux revinrent avec une longue épine passée sous la carapace de la tête, et que, jusqu'à midi, personne ne fut autorisé à y porter un couteau sacrilège.

Une autre superstition, celle-ci indépendante de la pêche, consiste, aussitôt que la brise fraîchit, à mordre le kafi du voisin, et tant que dure le grain, on voit mes hommes sortir à chaque instant leurs pagaies de l'eau pour en présenter la pelle à la bouche du compagnon le plus rapproché.

Le temps se montra propice du premier au dernier jour de cette petite traversée, chance que je n'hésite pas à déclarer providentielle, maintenant que je sais à quoi m'en tenir sur la navigation du lac.

Les trois derniers jours ne furent signalés par aucun incident; mais pendant ces soixante-douze heures nous souffrîmes cruellement de la faim. La première nuit, nous campâmes dans une île de Kilandou, en face d'une baie superbe; la seconde nuit, à l'extrémité de la presqu'île de Kaléaria,



Premier aspect de Karéma. (Voir p. 445.)

près du repaire d'un lion qui nous tint en haleine jusqu'au jour. La troisième journée allait nous amener à Karéma, à la station belge, cette ville colossale que Dieu seul a pu construire, disent les indigènes.

C'était le 4 décembre. Depuis le matin mes pagayeurs, stimulés par la promesse d'un bon pourboire, faisaient rage. Sans abri contre les grains, la pirogue semblait voler au milieu du remous blanchâtre soulevé par les pagaies. Vers une heure, la station apparut. Je commandai une salve de coups de feu, et, bientôt après, nous nous échouions sur le sable, au milieu d'une bande de Zanzibarites qui contemplaient ce Msungu tombé du ciel.

« Y a-t-il un Blanc à la station? demandai-je.

— Non, maître; il est dans le Marungu, de l'autre côté du lac; mais il doit revenir ici prochainement.

— Est-il bien portant?

— Oui, oui. »

Et je pris allégrement le chemin de la station, dont le profil sombre, allongé sur la plaine, se détachait sur un ciel gris avec des allures de vieille forteresse.

L'absence de M. Storms était certes un contretemps fâcheux, mais l'annonce de son retour me rassura, et, en attendant son arrivée, je crus pouvoir m'installer. Je savais la porte des stations belges grande ouverte à tous les étrangers, je connaissais par expérience leur large hospitalité. Je ne fus pas longtemps, du reste, à m'apercevoir que des ordres précis avaient été laissés au chef qui commandait Karéma en ce moment.

Je n'oublierai jamais l'impression calmante et le saisissement caressant que j'éprouvai en franchissant le seuil de l'épaisse muraille de la station. Après tant de journées de fatigues, tant de haltes sans abri, tant de nuits sans sommeil, j'éprouvais, dans cette enceinte aussi sévère que celle d'une prison, comme une impression de délivrance après de longs mois de captivité, et je me sentais aujourd'hui un dégoût profond pour cette vie de sauvage que je menais depuis plus d'un an. Le temps me manqua, ce soir-là, pour passer une inspection complète de mon nouveau domicile. Après m'être consciencieusement gorgé de lait, de riz et de miel, je me donnai la joie de dépouiller un courrier qui m'était parvenu un mois auparavant par les bons soins de notre consul de Zanzibar.

M. Storms ne devant arriver que huit jours plus tard, je suspens mon récit pour jeter un rapide coup d'œil sur cette station de Karéma, vieille à peine de six ans et dont la seule histoire remplirait des volumes. Bien peu de ceux qui ont contribué à sa fondation ont résisté à ce labeur de géants. Qu'ils ne m'en veuillent pas de mettre si succinctement en relief leur

dévouement aussi sublime qu'ignoré, car la tâche serait trop longue et trop difficile pour moi.

Karéma a été construit presque en entier par le capitaine Cambier, chef et seul survivant de la première expédition belge de la côte est. Nombre de publications ont relaté ses travaux et ses succès, mais aucune ne s'est appesantie sur l'énergie qu'il a dû déployer pendant deux années consécutives, sur ses souffrances, sur les tracas que lui causaient les désertions de sa caravane, les attaques incessantes des indigènes, qui absorbaient son temps et annulaient ses efforts. Ses épreuves, du moins, n'ont pas été infructueuses, et il a eu le bonheur de revoir son pays et d'y oublier un peu tant d'années de fièvres et de misères.

Le capitaine Popelin, qui lui succéda, trouvant Karéma achevé, crut pouvoir, dès ses débuts, traverser le lac, pour aller jeter sur la rive opposée les bases d'un nouvel établissement. La mort vint brusquement le surprendre comme il débarquait sur la côte du Marungu. Le capitaine Ramakers fut aussitôt envoyé pour continuer l'œuvre; mais sa santé ne devait pas résister davantage aux atteintes du climat. Après deux ans il fut emporté par une dysenterie aiguë : son corps repose à quelques pas d'ici, sur un coteau qui domine la station.

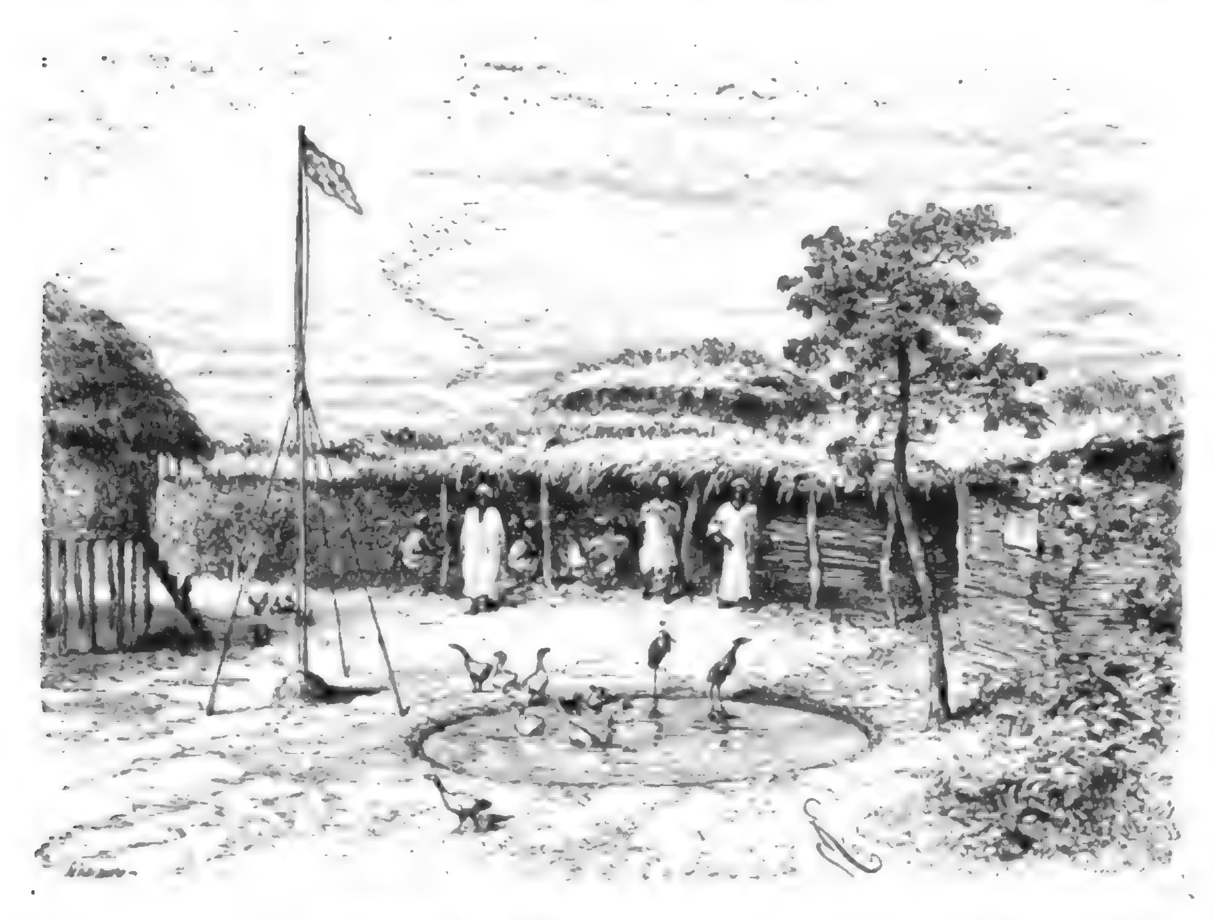
C'est aujourd'hui le capitaine Storms, chef de la quatrième expédition, qui a pris la succession de cette glorieuse entreprise. J'ai dit qu'il se trouvait, au moment de mon arrivée, dans la station qu'il venait enfin d'élever au Marungu, et j'aurai par la suite souvent l'occasion de parler des modifications heureuses et des innovations qu'il était en train d'y apporter avec une volonté et une énergie vraiment surprenantes.

La station présente, comme je l'ai dit, l'aspect d'une forteresse carrée de 80 mètres de côté, flanquée à chaque coin d'une tour quadrangulaire, servant de bastion. Cette enceinte repose sur un gros rocher de micaschiste qui domine la plaine et le lac; elle est percée de deux portes, entourée d'un fossé, et sert de corps de bâtiment; dans une large véranda intérieure sont disposés les magasins et les logements des Européens et des askaris. Au milieu s'élève une maison européenne, également carrée, à étages, et dans l'espace laissé libre on a disposé diverses constructions accessoires, telles que cuisines, pigeonniers, poulaillers, avec un bassin où des oiseaux sauvages viennent se mêler aux volailles domestiques.

Comme on n'y pouvait loger tout le personnel de la station, on a construit un petit village à 300 mètres derrière la forteresse, sur une crête en dos d'âne, qui la relie à la montagne. Ce petit boma, établi à la mode indigène, porte vulgairement le nom de « boma des esclaves », car il a été

fait spécialement pour ceux que la station achète et entretient à grands frais. Tout à côté du village, et sous sa surveillance immédiate, s'élèvent deux écuries, une pour les chèvres, l'autre pour le gros bétail. En contrebas, un magnifique jardin complète cet ensemble.

On ne peut rêver un panorama plus grandiose que celui que l'on découvre des deux portes du tembé (*tembé* est le nom d'une construction indigène analogue à celle de la station, aussi laisserons-nous à cette der-



Constructions accessoires de la station de Karéma.

nière ce nom, consacré par l'usage). Du sud au nord-est en passant par le sud-ouest, les alluvions du lac entourent le rocher d'une vaste plaine couverte d'ajoncs et de cultures. Cette plaine fertile mesure de sept à huit milles de profondeur, et l'on peut penser de quelle ressource elle sera dans l'avenir, quand les villages s'y seront construits. Au delà, le Tanganika s'épanouit en nappe tranquille ou brillante, ou s'agite en vagues démontées qui déferlent avec rage. A la tombée de la nuit, quand l'atmosphère est très pure, la crête des montagnes du Marungu se détache sur l'horizon; mais ces jours-là sont rares, et le plus généralement on se croirait en face de l'Océan même.

Dans le sud-est, le coup d'œil est moins étendu, mais plus coquet. Des

coteaux verts, bien boisés, s'étagent en fuyant vers le sud, et de gracieux sentiers s'y égarent jusqu'à leur sommet; mais l'abondance des fauves rend malheureusement les promenades dangereuses.

Sans cet inconvénient on jouirait ici d'une sécurité parfaite, car depuis six mois Storms a mis ordre aux maraudages et aux attaques des indigènes. Pendant son absence je prends plaisir à entendre raconter par son chef Rachid ses diverses expéditions.

La première avait été organisée contre le village de Karéma, un repaire de Rougas-Rougas et de chasseurs d'éléphants, installé dans la plaine, derrière les coteaux, à une heure de marche. Il ne se passait pas de nuit que les brigands ne vinssent attaquer les étables. Un jour même, ils allèrent jusqu'à assassiner un des askaris de la station, et Storms ordonna la destruction du village, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Depuis quelques jours il vient de leur permettre de le reconstruire un peu plus loin.

La deuxième, plus sérieuse, fut organisée contre Cacatois, un autre bandit, qui, installé à quatre jours d'ici sur la route de l'Unianembé, pillait tous les courriers. MM. Bœhn et Raikerd, les deux Allemands bien connus, se trouvaient alors à Karéma, et les trois caravanes réunies se transportèrent sous les murs de Cacatois, dont le village fut enlevé d'assaut. M. Bœhn reçut dans la cuisse deux balles, qui lui valurent trois mois de lit; mais depuis ce jour la route de Tabora est aussi sûre que peut l'être un sentier d'Afrique.

Ces diverses exécutions inspirèrent une terreur salutaire aux chefs des environs, qui sont maintenant dans les meilleurs termes avec les maîtres de céans.

Quoi qu'il en fût du confortable dont je jouissais au tembé, ma solitude commençait à me peser, quand, un beau jour, ou plutôt une belle nuit, arriva M. Storms.

Vers quatre heures du matin je fus réveillé par un bruit de voix; mes hommes, selon leur habitude, discutaient avant de me réveiller.

« Faut-il le réveiller? dit l'un.

— Si nous ne le réveillons pas, repartit un autre, nous sommes sûrs d'être grondés.

— Oui, mais si nous le réveillons, il va grogner.

— Bah! il grognera bien plus si nous ne le réveillons pas. Allons, Maka, secoue le maître. »

Maka s'approche doucement, saisit ma jambe; mais ce contact lui fait l'effet d'une torpille et il la lâche aussitôt.

« Allons, fait Makussudi, tu n'as pas peur de toucher un Msungu, maintenant? »

Il empoigne ma jambe, la secoue.

« *Aïa, aïa, buana*, lève-toi.

— Qu'y a-t-il?



Un détachement du personnel de la station de Karéma. (Voir p. 416.)

— Le maître arrive. »

Le temps d'aller jusqu'à la porte et je me trouve en face de Storms. Nous nous connaissons tous deux de nom, aussi la présentation n'est-elle pas longue.

« Je suis en retard de huit jours, me dit-il, grâce aux difficultés que j'éprouve en ce moment au Marungu. Nous sommes en guerre avec un nommé Russinga. Avant-hier j'ai failli le pincer, mais le malin s'est défilé dans la brousse, et mes hommes ont perdu sa piste. »

Le capitaine Storms a trente-cinq ans. Grand, fort, solidement construit,

il est avec cela d'une physionomie franche, ouverte, énergique, et qui le rend sympathique à première vue. Une longue barbe blonde lui donne l'air un peu vénérable, mais si l'Afrique l'a vieilli physiquement, son caractère a toujours vingt ans, comme il le prétend avec raison. Esprit large, entreprenant, chevaleresque, il aspire à pleins poumons le grand air et les grandes émotions de l'Afrique, se donne corps et âme à sa mission et ne voit pas venir sans effroi le jour où il faudra dire adieu à cette vie d'aventures et d'indépendance.

De son obligeance, des services qu'il m'a rendus, je ne dirai rien, de peur de n'en pas dire assez. Qu'il me suffise de noter que, trois jours après son arrivée, nous étions intimement liés et que, pendant près de sept mois que les circonstances nous ont obligés à passer ensemble, jamais un nuage n'est venu troubler la cordialité de nos relations.

Il amenait avec lui du Marungu un Arabe, Sefu ben Rachid, qui est au service de l'Association depuis quatre ou cinq ans et qui, chaque année, fait le voyage de la côte. Il en était arrivé, dernièrement, avec un approvisionnement d'étoffes; c'était un tout jeune homme, intelligent, dévoué, très lié avec les Arabes de Tabora, qui entretenaient avec lui des relations constantes de commerce. Sefu, son mandat fini, se préparait à reprendre sous peu le chemin de Zanzibar.

La journée se passa à causer de nos voyages respectifs. Je parlai à Storms de ma situation, de mon dénuement complet et de mon intention d'aller à Tabora me ravitailler d'étoffes et de fusils. Je n'étais pas encore bien fixé sur la décision que j'allais prendre, mais, de toute façon, je voulais continuer mon voyage, et pour cela il était urgent de remettre en ordre et mon personnel et mon matériel.

« Nous avons à la station, me répondit-il, de quoi vous nourrir, vous et vos hommes, pendant un an; aussi je ne vous permettrai jamais d'aller en personne à Tabora. Voilà la saison pluvieuse qui commence, et vous avez besoin de vous reposer trois bons mois. Qu'est-ce qui vous empêche, pendant ce temps-là, d'envoyer un de vos chefs à Tabora avec une petite escorte? Vous pouvez, en toute sûreté, confier à Sefu une traite de quinze à vingt mille francs. Il vous préparera vos étoffes dans l'Unianembé, et avant trois mois vous recevrez cet approvisionnement par une caravane de Vunyamuézi.

— Dans tous les cas, ajoutai-je, j'ai l'intention de profiter du départ de Sefu pour rapatrier soixante de mes hommes. Je vais réduire ma caravane : cinquante fusils me suffiront largement.

— Comment! vous avez des hommes en trop! s'écria Storms. Je vous les

prends sans plus tarder. Depuis trois mois j'en cherche partout pour ma nouvelle station, et certes j'avais escompté, pour me les procurer, tous les hasards, excepté celui de votre rencontre. »

Tout n'est que hasard en Afrique, bonne ou mauvaise chance! Les uns succombent, d'autres résistent, sans que les mérites personnels des uns ou des autres pèsent pour beaucoup dans la balance.

Je lui demandai de réfléchir à ce projet jusqu'à l'arrivée de ma caravane,



Le capitaine Storms.

et nous partîmes pour le Tanganika, où il me montra son embarcation, un superbe daou qu'il avait exhaussé lui-même, de façon qu'il pouvait porter maintenant une caravane entière.

Il avait traversé dans cette embarcation le lac en vingt-quatre heures, sans prendre la peine de descendre dans le sud, à Kilandou, où l'étroitesse du bassin fait dire aux Noirs qu'il y a une route pour le traverser. En face de Karéma et de Mpala (c'est le nom de la nouvelle station du Marungu) le lac atteint sa plus grande largeur, et pour aller directement de l'un à l'autre point il est nécessaire d'avoir une embarcation capable de résister

aux violents orages qui, pendant tout le temps de la saison pluvieuse, sévissent sur le lac. Il n'y a pas un mois encore, Storms possédait un autre de ces daous, acheté également à Oujiji ; mais un coup de vent le lui avait emporté, et il ne lui restait plus que celui-ci pour assurer les communications entre les deux stations.

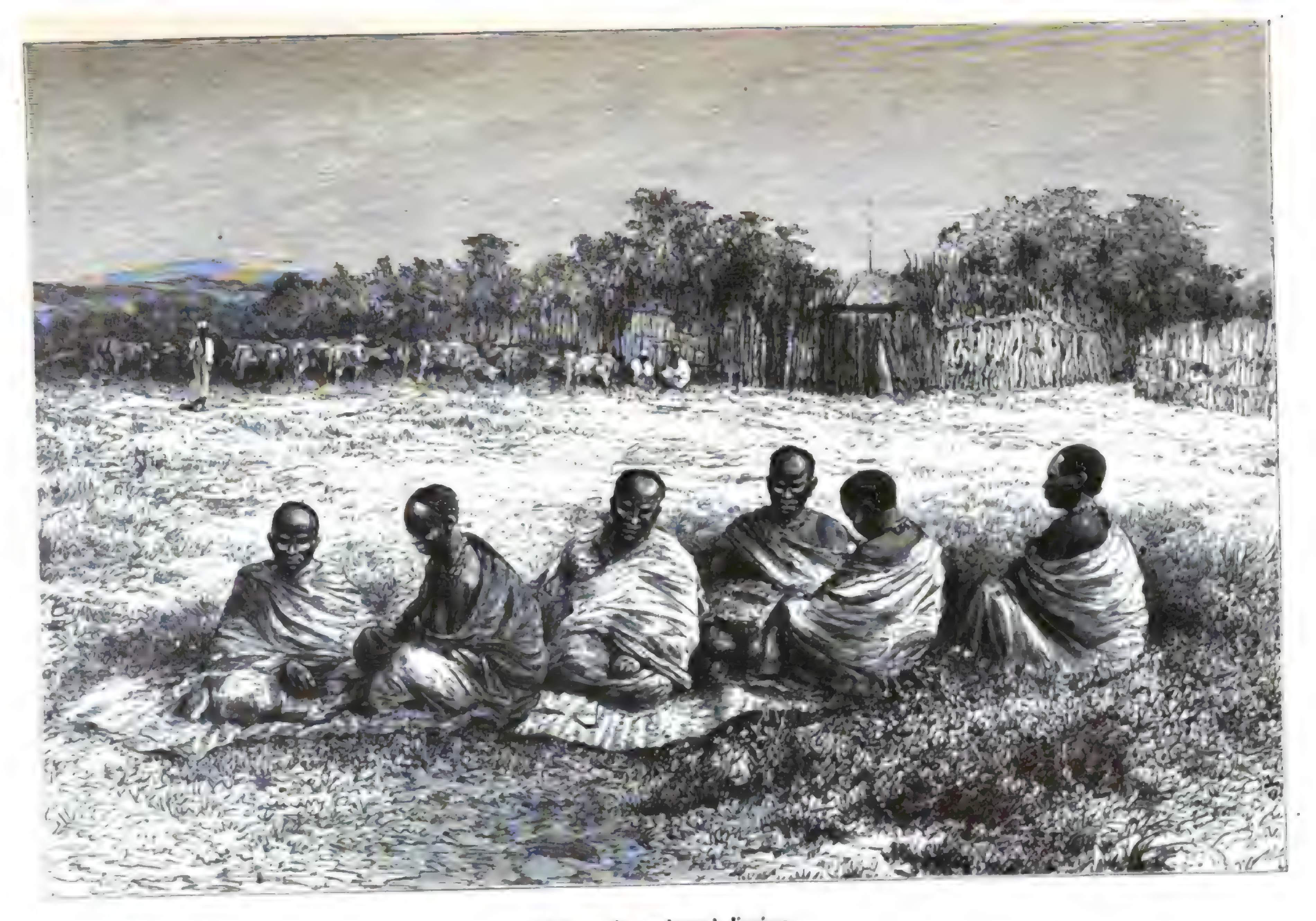
En rentrant à la station, Storms me montra au pied du rocher un petit champ de froment qui commençait à germer. « Le froment, me dit-il, nécessite les soins les plus grands et un arrosage à main d'homme des plus fatigants avec les moyens dont nous disposons. La dernière récolte n'a rien donné, mais je ne désespère pas encore de manger du pain l'année prochaine. »

Un peu plus loin, c'était un champ de pommes de terre, grand comme un mouchoir de poche. Là tous ses efforts avaient échoué. Il avait rapporté de la côte vingt-cinq tubercules comme semence. A la première récolte, ces vingt-cinq tubercules s'étaient reproduits intégralement sans se multiplier, et les derniers produits étaient plus petits que la semence elle-même.

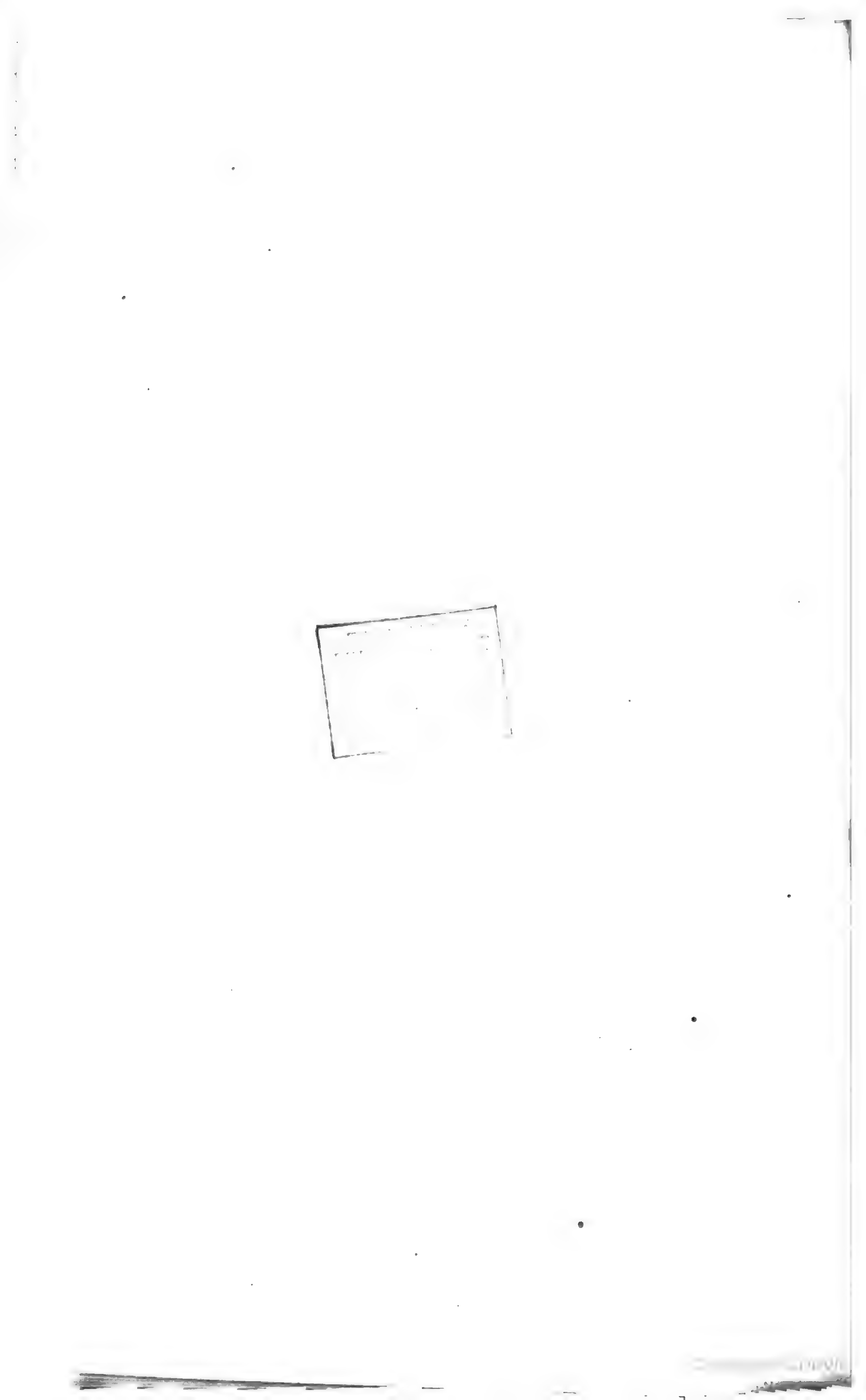
Ce tour de propriétaire se termina par une visite au boma des esclaves, où il m'expliqua la façon dont ces gens-là étaient traités.

« Ils sont une centaine, me dit-il, et, comme dans le Fipa ils coûtent horriblement cher, je ne veux plus en augmenter le nombre. En dehors de quelques corvées générales, ils n'ont d'autres occupations que celles de leurs cultures. J'ai essayé de leur apprendre à faire des provisions pour la saison ingrate qui précède les grandes pluies, mais, avec l'insouciance de ces malheureux, c'est peine perdue. Aussi, maintenant, lors de la récolte, je prélève la moitié du maïs, et quand arrive l'époque de la famine, je le leur distribue par rations. Ils semblent contents de leur sort, ne désertent pas ; leurs deux années révolues, ils ne tentent même pas de profiter de la liberté qu'on leur rend, mais ils ne sont guère plus émancipés qu'à leur arrivée. L'esclave né esclave ne sera jamais autre chose qu'un esclave. Quant à l'esclave né libre et réduit en servitude à la suite d'une guerre, il cherche à déserter ; et, s'il ne peut y parvenir, il s'éteint peu à peu misérablement, plutôt que de s'assujettir à un joug odieux. »

Entre autres curiosités enfermées dans la maison européenne, Storms me présenta un grand orgue de Barbarie, parfaitement conservé. Il avait autrefois fait partie du matériel de l'abbé Debaize, et ce dernier, lors de sa maladie, l'avait laissé à Karéma. Avant de dîner, nous dévidâmes, une à une, toutes les vieilles ritournelles, et dans cet entourage primitif et sauvage oserai-je avouer que je sentis une larme me venir aux yeux ?



Le boma des esclaves à Karéma.



Dès le lendemain de son arrivée, Storms retournait à ses occupations et remettait dans les divers services l'ordre et l'entrain que son absence avait un peu compromis. Je devais, pour ma part, prendre une décision à l'égard de ma caravane, car, bien que sans nouvelles d'elle, je m'attendais à la voir arriver sous peu. Après mûre réflexion, je finis par m'en tenir, pour mon ravitaillement, aux offres obligeantes de Storms. Sefu, comme je l'ai dit, m'achèterait les étoffes et fusils à Tabora, et ce matériel m'arriverait ici sous l'escorte de quelques hommes de confiance. Quant aux gens que je voulais congédier, Storms s'engageait à les embaucher après que je me serais libéré vis-à-vis d'eux, par une traite sur notre consul à Zanzibar, comme il est d'usage.

Une autre question me préoccupait vivement en ce moment. Je veux parler de la trahison de mes deux chefs chez Cazembé. Leur conduite exemplaire pendant tout ce voyage de retour, des préoccupations d'un autre ordre ne m'ont plus fourni l'occasion de parler d'eux, mais leurs agissements indignes n'étaient pas oubliés. A la longue, la fréquentation de ces gredins m'était devenue odieuse, et je résolus d'en faire justice aussitôt que j'en aurais l'occasion.

Leur absence momentanée favorisait l'instruction de cette longue affaire. Dans ma caravane, terrorisée par leurs menaces, il n'était pas aisé de faire parler les pagazis : mais ici la langue des huit hommes qui m'avaient suivi se dérouilla comme par enchantement, et j'en appris plus que je n'en avais soupçonné. Vols à Zanzibar avant le départ, vols en route, concussions de toutes sortes; je ne dis rien de la façon dont ils avaient exposé mes jours chez Cazembé, motif qui, à lui seul, à Zanzibar, leur eût coûté la tête.

Dans ma situation je ne pouvais pas avoir recours à pareille extrémité. J'ai dit au commencement de mon voyage l'autorité dont le grand Niampara jouissait dans la caravane, sa puissance occulte, qu'il devait à des traditions, à des usages séculaires, au pouvoir encore mal établi de l'Européen, dont le Noir se défie. Tel qui le maudissait par derrière pour en avoir été battu et volé, n'eût pas osé le regarder en face, et un coup de force contre Nassib et Tuakali pouvait tourner à mon préjudice. Tout ce que je pouvais faire était de les chasser publiquement, quelles que pussent être, du reste, les conséquences d'un pareil acte.

Ma caravane arriva le matin du 25 décembre, et je résolus d'agir sans plus tarder. Vers dix heures elle s'annonça par des salves insensées de coups de feu. Tous mes gens étaient nus comme des vers; mais à leurs faces rebondies je pus constater avec plaisir qu'ils avaient trouvé des vivres

en abondance depuis que nous étions séparés. Après m'avoir salué, ils s'apprêtaient à entrer dans le tembé : je les arrêtai d'un geste.

« Mes amis, leur dis-je, avant d'entrer dans ce tembé, où vous allez jouir d'un repos bien mérité, je veux vous dire quelques mots. Depuis un an que nous voyageons ensemble, je n'ai eu qu'à me louer de vos services. Je ne veux pas retracer ici les vilains jours que nous avons traversés, mais je tiens à affirmer avant de vous récompenser que vous vous êtes conduits en braves.

« Deux d'entre vous, cependant, deux de vos chefs, Nassib et Tuakali, n'ont pas craint d'abuser de votre misère pour vous extorquer des piastres à plaisir, et de profiter de mon absence chez Cazembé pour attenter à mes jours et à ceux de huit de vos frères. Il n'est pas un seul d'entre vous qui ne leur doive plus de la moitié de sa solde, et vous savez comme moi ce qu'ils m'ont volé. Les Noirs jugent de pareils actes comme bon leur semble. Nous autres Blancs, nous les punissons. Tout d'abord je vous fais remise de l'argent que vous leur devez; ensuite je les chasse de la caravane. A partir d'aujourd'hui ils ne sont plus rien pour vous ni pour moi : « je « les jette en route ».

« Ce n'est pas tout. Il en est parmi vous qui ont trempé plus ou moins dans les affaires qui se sont traitées chez Cazembé en mon absence. Je veux en avoir le cœur net et ne pas traîner de traîtres avec moi. Ainsi donc, pour protester contre de pareils agissements, je vous somme tous de m'apporter de votre plein gré les armes et les effets des deux coupables. De quoi avez-vous peur? Que craignez-vous de ces deux hommes? Sont-ils Arabes, parents de Saïd Bargach? Je les ai engagés misérables, et avant le départ même de Zanzibar ils avaient une maison et des esclaves. Je les ai faits riches et ils m'ont trahi, et vous les soutiendriez! Faites comme vous voudrez, mais voilà mon dernier mot. Cette station ne vous sera ouverte, vous ne recevrez des vivres que quand ce que je vous ai demandé m'aura été livré. »

« Tu risques gros, me dit Storms, comme nous nous mettions à table.

— Peut-être, répondis-je, mais je préfère tout briser plutôt que de me servir encore de ces deux serpents. »

Que se passa-t-il ensuite? Je ne saurais le préciser, mais à la fin du déjeuner, Farraji, Songoro et quelques autres m'apportaient les armes et les effets des deux bandits. Le reste de la caravane fut autorisé à entrer dans le tembé et je leur fis aussitôt une distribution d'étoffes, que Storms m'avait avancées. Quant à Nassib et à Tuakali, je n'entendis plus parler d'eux. Il est probable qu'ils profitèrent d'une caravane arabe pour retourner

à la côte, car un an plus tard je les retrouvais dans la prison de Zanzibar.

Trois jours après cette exécution, Sefu se mettait en route avec sa caravane pour Tabora, où il devait me préparer, entre autres objets, des milliers de mètres d'étoffes, dix-huit fusils à capsule, quelques perles, du sucre. A Wadi-Combo et aux huit hommes qui m'escortaient depuis Iendué incombait le devoir d'aller me chercher ce stock; je leur donnai mes instructions et ils partirent gaiement à la suite de Sefu, ainsi que quatre ou cinq de ceux que j'avais libérés et qui n'avaient pas voulu rester à la station.

Les courriers ne mettent que vingt jours à parcourir la distance qui sépare Karéma de Tabora. Une caravane chargée ne met généralement pas plus d'un mois. Ainsi, en me donnant un mois de marge, je pouvais espérer me mettre en route trois mois plus tard. Hélas! je comptais sans l'éternelle lenteur des Arabes, sans la mollesse de l'escorte abandonnée à elle-même, et enfin sans la guerre que les gens de Mirambo allaient bientôt allumer sur toute la route.

Chaque année, aussitôt l'époque des récoltes, on est sûr de voir les bandes pillardes se mettre en campagne. Sous prétexte de venger des injures, souvent illusoires, adressées au tout-puissant chef d'Urembo, les chefs se précipitent vers le sud pour faire main basse sur tout ce qui n'est pas de taille à leur résister. Malheur alors aux caravanes qui se trouvent sur leur chemin, fussent-elles commandées par des Européens ou des Arabes! A chaque camp, ce sont des retards sans fin, des rançons à payer. Encore peut-on s'estimer heureux quand on arrive à passer.

Tout bien disposé qu'il paraisse envers l'Européen, Mirambo est encore à redouter pour lui. Autrefois, quand il guerroyait en personne, le Blanc avait relativement beau jeu à s'entendre directement avec ce potentat; mais aujourd'hui ses chefs abusent de l'autorité qu'il leur transmet, et, avec leurs Rougas-Rougas aguerris, sont pires mille fois que les chefs indigènes. N'est-ce pas à l'un d'eux qu'on doit le massacre de Carter et de Cadenhead, il y a quatre ans, dans un village éloigné à peine de deux ou trois jours?

Carter, sa mission accomplie, retournait à la côte et venait de camper avec sa caravane chez Kassaghera, quand les Rougas-Rougas de Mirambo furent signalés. Le chef le somma d'avoir à contribuer à la défense du village, et tout porte à croire que Carter se décida à rester neutre. Furieux, les indigènes profitèrent d'un moment où il était isolé pour l'assaillir en masse. Cadenhead tomba un des premiers, mais Carter, officier de l'armée des Indes, était un tireur émérite. Acculé à un arbre, il déchargea d'abord les dix-huit coups de son winchester, puis ramassa celui de Cadenhead et

le déchargea également tout entier. Alors seulement les indigènes reprirent l'offensive, et aussitôt il tombait sous une grêle de balles.

Afin d'être vrai jusqu'au bout, je dois ajouter que l'année suivante Mirambo faisait sauter le boma de ces misérables, mais c'était là une compensation presque platonique à une perte aussi cruelle.

Pour en revenir à ma caravane et à mon matériel, le soir du départ de Sefu, M. Hore arrivait à la station dans ce même bateau que j'avais vu partir de la côte, et qu'au prix de mille fatigues il avait réussi à lancer sur le lac. Il revenait d'Iendué, où je l'avais manqué de quelques jours seulement, et m'en rapportait, avec son obligeance bien connue, le restant du matériel que j'avais confié aux bons soins de M. Swann.

La vie que cet homme mène sur le Tanganika est particulièrement dure. Engagé pour le compte de la *London Missionary Society*, il est chargé du service des communications entre Iendué et Itoua, la station mère, située en face d'Oujiji. Rarement il quitte son petit bateau, et je m'étonne que son énergie ait pu résister jusqu'à ce jour à ce soleil brûlant, à ces mauvais temps fréquents, à cette navigation que l'absence d'abris sur les côtes du lac rend particulièrement dangereuse. Aussi me parut-il très changé et d'une faiblesse inquiétante, bien qu'il ne voulût pas en convenir. Storms insista pour qu'il passât la nuit à la station : mais rien ne put l'empêcher de rejoindre son bateau, qu'il sentait en danger sur cette plage battue par les vents, et à deux heures du matin il appareillait.

CHAPITRE XXIV

Installation à Karéma. — Occupations diverses. — Voyage chez Makutubu pour vendre mon ivoire. — Un bateau perdu. — Imprudents cadeaux à mes hommes. — Ressources nombreuses de la plaine de Karéma. — Manque de nouvelles de ma caravane. — Mes plans de voyage vers l'ouest. — Départ de Storms.

J'avais maintenant tout mon matériel sous la main; c'était le moment ou jamais de le réparer, de le réinstaller pour un nouveau voyage, car, sous l'influence de ce repos salutaire, je pensais de moins en moins à revenir à la côte. L'esprit industrieux de Storms me fut là d'un précieux secours.

Ma tente d'abord, que je n'avais pas ouverte depuis six mois, était à refaire en entier; j'y attelai aussitôt les trois meilleurs voiliers de la caravane. Mes chaussures étaient dans un état pitoyable. Deux paires de bottes laissées par quelqu'un des voyageurs qui nous avaient précédés furent transformées en bottines très convenables, et, en moins d'un mois, toutes mes vieilles chaussures étaient ressemelées en cuir de rhinocéros. Puis vint le tour des fusils à visiter, des cartouches à refaire, du lit, de la table à raccommoder.

Dans tous ces petits travaux, l'Européen ne saurait trouver d'auxiliaire plus précieux que les Mguana ou hommes libres de Zanzibar. Tous savent coudre, blanchir le linge, couper un pantalon ou une chemise. Sur cent hommes, une caravane a toujours quatre ou cinq charpentiers adroits et souvent deux ou trois forgerons qui, pour un modique salaire, ne demandent pas mieux que de tirer profit de leurs petits talents.

Storms en est arrivé à apprendre le maniement de l'herminette à plus de la moitié de son monde, et il fait faire ainsi une centaine de planches par semaine. Et quel travail pour en faire une seule, avec les moyens dont il dispose! Bien souvent il faut aller jusqu'à un kilomètre couper le tronc, qui est fendu sur place, au moyen de coins, en deux parties égales; l'her-

minette fait le reste en aplatissant les deux faces de chacun de ces madriers.

Entre temps Storms occupait ses loisirs à prendre des observations et à calculer. En peu de jours il s'était assimilé mon petit bagage astronomique, et nous pûmes ainsi confirmer, sinon rectifier les résultats déjà obtenus par nos prédécesseurs.

La photographie nous fut aussi d'une grande ressource. Depuis longtemps mon appareil n'était pas sorti des caisses, aussi ce ne fut pas sans appréhension que je le mis au jour. Il faut croire qu'une providence avait veillé sur lui, car, jusqu'aux *bains*, vieux de six mois, tout fonctionnait admirablement.

Le premier jour de l'an 1884 vint nous surprendre au milieu de ces occupations, et il fut célébré avec un entrain rare dans les fastes africains. Notre gaieté, épicée par tout ce que la nature africaine répand d'alacrité et de puissance autour d'elle, nous fit oublier l'absence de certaines joies intimes, mais je conserverai le souvenir de cette agape en tête-à-tête.

Le mois de janvier, qui avait été l'année précédente si pluvieux et si orageux, se montra d'une clémence inusitée. Est-ce effet du hasard, disposition particulière des lieux? je ne saurais le dire, mais à coup sûr je ne retrouvai sur les bords du lac qu'une bien pâle image de cette massika effrayante qui, quatre mois durant, m'avait poursuivi sans trêve. Ici on ne souffre pas de ces pluies interminables qui vous laissent des semaines entières sans un rayon de soleil et ont pour entr'actes des ouragans furieux. Ces derniers seuls persistent, et deux fois par semaine il faut s'attendre à une tourmente déchaînée qui bouleverse le lac et renverse les trop fragiles demeures des indigènes. Dans les intervalles, la brise du sud souffle avec une constance de mousson, et, si elle est nuisible à la navigation, au moins est-on sûr qu'elle balaye l'atmosphère des effluves malsains qui s'échappent des marais.

Vers le 20 janvier je m'absentai une huitaine de jours, dans le dessein de me débarrasser de mon ivoire. Précisément il se trouvait dans les environs un négrier arabe, ou prétendu tel, qui accepta mes propositions. Après un échange de pourparlers il fut convenu qu'il me donnerait 200 mètres d'étoffes par frasilah ou 15 kilogrammes, prix dérisoire, mais qui s'imposait par l'absence momentanée de la concurrence. Seulement, comme j'étais bien sûr qu'il essayerait de me voler encore en me livrant la marchandise, je me rendis chez lui en personne.

Makutubu, c'était le nom de ce drôle, demeurait dans la plaine de Kilandou, en face de cette magnifique baie que j'avais traversée en pirogue. Par terre il fallait quatre journées de marche pour y arriver.

Le 20 au soir je couchais au village de Karéma avec vingt-cinq hommes, et la matinée du lendemain se passa à courir sur la longue crête qui borde le lac dans le sud. Un sentier superbe filait sous de beaux bois bien aérés; à nos pieds, le Tanganika battait la falaise rocheuse. Partout des vignes sauvages, les unes gracieusement enroulées dans les arbres, les autres hautes d'un pied à peine, avec de larges feuilles analogues à celles de nos vignes vierges. Pas traces d'habitations, quelques sentes fraîches de rhinocéros et d'éléphants, ces derniers tout petits et d'une sauvagerie qui rendait leur poursuite impossible.

Le 22 nous campions à Kaléaria, premier village du Fipa, l'an dernier encore repaire de Rougas-Rougas et d'un voisinage des plus incommodes pour la station. Le chef, un vieil abruti, me fit part de ses doléances sur l'établissement des Européens au bord du lac : « Les voilà, dit-il, qui traversent le lac, et l'eau s'en va avec eux! » On sait effectivement que depuis trois ans, par suite d'un phénomène en partie expliqué aujourd'hui, le niveau du Tanganika a baissé de 3 mètres, sans qu'on puisse assigner une limite à cette déperdition des eaux. Cette révolution géographique, qui d'un coup relie ce large bassin à celui du Congo, n'est pas sans intérêt pour Kaléaria, et je conçois qu'il en veuille aux Blancs qui viennent lui assécher son gagne-pain.

Puis il me parla du Rikua, un immense marais qui doit ressembler au Bangouéolo, si j'en crois la triste peinture qu'il m'en a faite. D'après lui, l'eau serait blanche et tellement corrosive qu'à la longue elle mangerait les jambes de ceux qui y pataugent.

Le 23 nous traversâmes un beau pays de chasse, où nous vîmes plusieurs troupeaux de zèbres, de girafes, de bubales, et le 24, enfin, nous entrions dans la plaine de Kilandou, un des endroits les plus remarquables du Tanganika, le seul qui, avec Karéma, soit appelé à un avenir prospère, si jamais le bassin du lac doit devenir un centre de civilisation. Pour la bien juger dans son ensemble, il faut la voir des hauteurs qui la limitent dans toutes les directions, sur un pourtour de 10 à 12 milles de circuit, avec une large échappée sur le lac. Les îles rocailleuses de l'ouest, couronnées d'une végétation maigre et souffreteuse, ferment la baie d'une muraille jaune doré qui, dans le sud, vient se joindre à la chaîne des collines dont j'ai parlé. Une ou deux pirogues glissant doucement sur la rade tranquille et quelques têtes d'hippopotames étaient les seuls indices de vie dans cette immense étendue.

Une fois dans le centre de ce vaste cirque, on ne voit plus rien, tant on est noyé et submergé dans cette végétation haute, touffue et puissante.

Ici ce sont des herbes arborescentes, serrées, hautes de 3 mètres, d'où s'exhalent les effluves puants de certaines espèces de fourmis. Plus loin, c'est un petit carré de patates ou de maïs, d'où s'enfuit quelque malheureuse femme en train de piocher. Si l'on approche de la plage, il faut patauger dans des rizières semées à la diable, à la volée, mais d'une venue splendide. Puis, brusquement, vous vous heurtez à un petit boma d'une dizaine de huttes qu'on dirait inhabitées. Ils sont cinq ou six de cette espèce, cachés au plus profond des herbes, y compris celui de Makutubu, aussi important à lui seul que tous les autres réunis; peut-être un millier d'hommes en tout, sur un terrain qui en nourrirait des millions. C'est ce que mes hommes appellent une grande ville, *niji a watou*, comme ils disent, « une ville où il y a des hommes », tandis que les villages de l'Uemba sont des *niji a wachenzis*, « des villes de sauvages ».

Je n'ai jamais rien vu d'aussi sale, d'aussi honteusement sordide que ce boma de Makutubu. Dans le principe, les huttes ont dû être construites sur le modèle des huttes indigènes, mais l'encombrement des esclaves, aussi bien que leurs deux années d'existence, ont produit d'effroyables ravages. Plus un toit entier, plus une muraille de torchis qui se tienne debout. Les rues ont disparu, coupées qu'elles sont, tous les trois pas, par des palissades de roseaux, derrière lesquelles des familles entières s'entassent pour respirer une atmosphère empestée. On n'y peut marcher que courbé en deux et en faisant des crochets tous les pas. Sur chaque porte, accroupis, l'œil hagard, sont des lépreux et des varioleux, les uns aux jambes en fuseaux, plaqués de taches blanches, les autres le corps et la figure boursouflés par cette éruption immonde. Non, jamais hôpital de blessés n'a vu pareil entassement de souffrances, de plaies béantes, d'ulcères gangrenés, et tout cela étalé en plein jour, je puis dire en plein soleil, car c'est le seul remède que ces malheureux connaissent pour guérir les ulcères.

Le tembé de Makutubu seul, au milieu de cet amas d'immondices, conservait l'apparence d'une habitation possible. Escorté de trois ou quatre bandits du même acabit, il m'attendait sous sa véranda.

J'ai déjà décrit ce type du négrier en parlant d'Aley, et l'histoire de Makutubu diffère peu de celle de son frère, car tous les deux dépendent du même Arabe à Zanzibar. Né dans le Marungu, il fut amené et vendu encore jeune à la côte. En quelques années il s'est attiré la confiance de son maître, et aujourd'hui il tranche du potentat dans cette même plaine de Kilandou qu'il traversait la fourche au cou il y a dix ans à peine.

Sa conversation, mieux que tout le reste, fera connaître cet indigène

mâtiné d'Arabe. Je l'interrogeais sur ce Marungu dont je le savais natif et sur Russinga qui en est le chef.

« Le Marungu?... je ne le connais pas, me dit-il, mais j'en ai souvent entendu parler. Russinga, dit-on, est un malin, que tu n'arriveras jamais à pincer. Son boma est si grand qu'on ne peut jamais le cerner, et il trouve



Boma de Makutubu.

toujours une porte pour s'échapper si tu le poursuis. Dans la brousse tu mettras des mois à le joindre, et au moment où tu croiras le tenir, il s'envolera sous la forme d'un francolin. Si tu persistes à poursuivre le francolin, un peu plus loin il se transformera en une nuée de fourmis blanches qui te dévoreront. »

Makutubu toutefois m'installa de son mieux et se montra d'une obséquiosité rampante, jusqu'au moment où je trouvai l'occasion de lui parler de l'objet de ma visite. A voir son insistance à éviter d'aborder un pareil sujet, il n'était pas douteux qu'il ne me préparât quelque tour de sa façon.

« Je suis pressé, lui dis-je, et je tiens absolument à vendre cet ivoire dès demain. Nous sommes convenus de quarante dotis par frasilah : ainsi ce sera l'affaire d'à peine une heure de compter toutes les étoffes.

— C'est que, Msungu, répondit-il d'un air entendu, mes étoffes sont plus neuves que toutes celles qui roulent le Centre Afrique, et trente de mes dotis valent bien les quarante dont nous sommes convenus.

— C'est exactement comme mon ivoire, répondis-je : il est superbe, je te défie de trouver le pareil d'ici à la côte », ce qui était vrai.

Dix minutes encore il essaya de disputer; mais je n'étais pas d'humeur à rabattre quoi que ce fût de nos conventions, et il finit par céder.

Makutubu a comme escorte une vingtaine de Rougas-Rougas, et, en véritable Africain, il se trouvait alors en guerre avec un de ses voisins. Vers minuit, une douzaine de coups de fusil furent tirés précipitamment contre son boma. Le plus souvent ces attaques sont sans conséquence; mais, cette fois, les Rougas-Rougas devaient être aux aguets, car un des assaillants tomba, percé d'une balle, devant une des portes de la palissade.

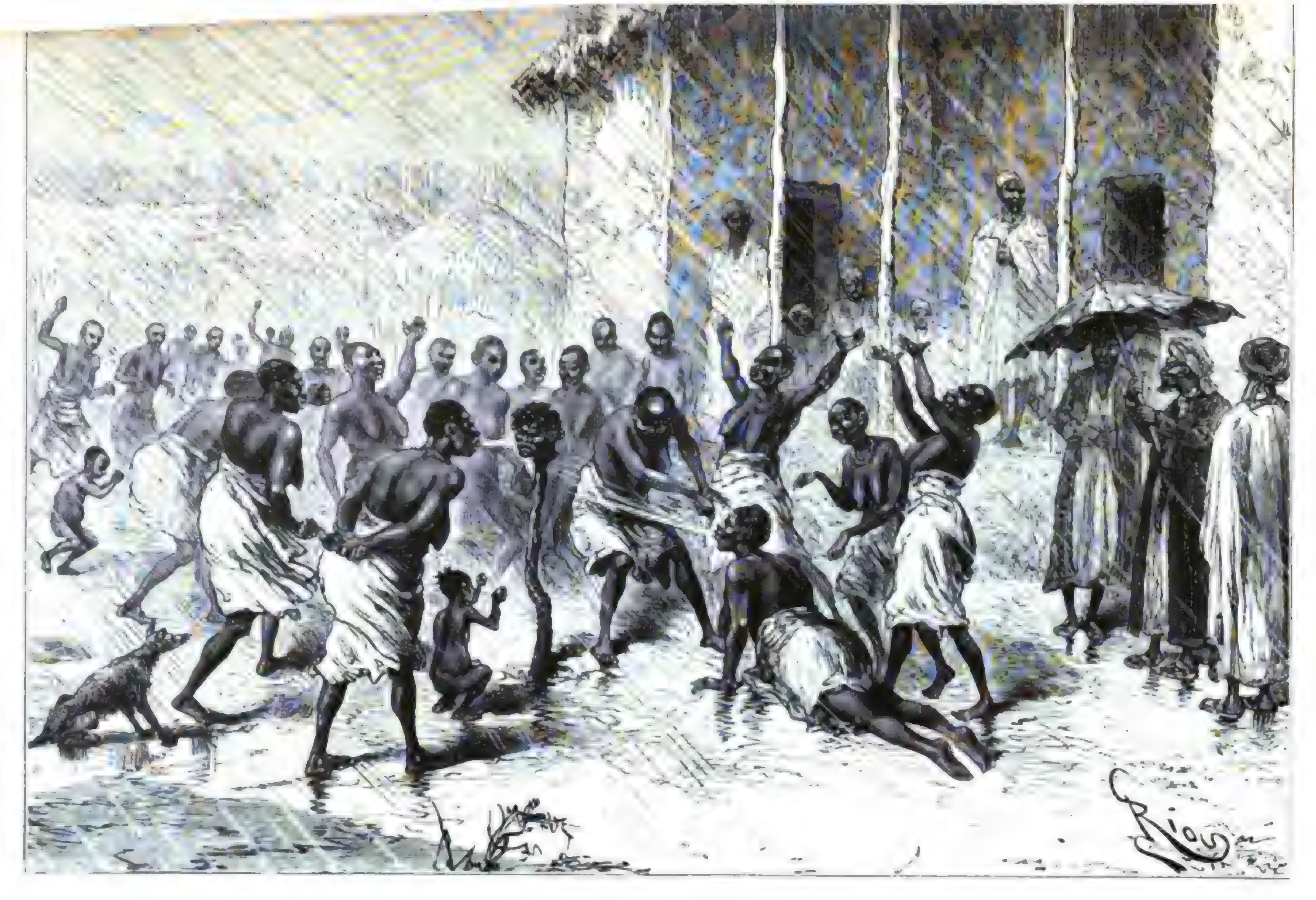
Le matin je fus réveillé par de longs cris poussés par la multitude. La petite cour placée devant le tembé était pleine de monde. Au centre d'un cercle, la tête du malheureux assaillant, sciée à coups de couteau, était plantée sur un piquet à un pied de terre, et la foule en délire se livrait autour de ce trophée à une ronde échevelée sous une pluie battante. De temps à autre, une femme, un enfant sortait du groupe, s'approchait de cette tête livide, lâchait quelque ignoble plaisanterie, puis rentrait dans la ronde au milieu d'un hourra frénétique. Comme j'arrivais, une vieille mégère, au torse nu, venait de saisir la tête par les cheveux ; un instant elle la balança à bout de bras, puis elle la lança à quelques pas, et la tête rebondit avec de sanglantes éclaboussures. Et la foule de se ruer en rugissant.

« Les enfants s'amusent! » me dit Makutubu, qui regardait la scène d'un œil paternel, sous un vieux parapluie en grosse toile huilée.

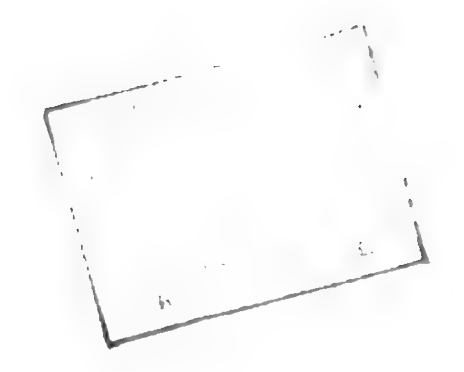
La matinée se passa à compter des étoffes et à peser l'ivoire, avec une de ces mauvaises balances arabes où le crochet a toujours à son avantage un contrepoids de 1 ou 2 kilogrammes.

« C'est pour compenser, me dit Makutubu, la perte de poids que doit éprouver l'ivoire en se desséchant d'ici à la côte. » A part cela, il ne s'écarta guère de nos conventions. L'après-midi j'empaquetai le tout et décidai de partir le lendemain : tant j'avais hâte de quitter ce boma empesté.

Le 1er février je rentrais à Karéma, et j'y trouvais Storms sous le coup



« Les enfants s'amusent. »



d'un découragement profond. Son dernier daou, sa seule ressource pour maintenir les deux stations en relations régulières, venait de couler au retour d'un voyage au Marungu. Il avait été chargé par un grain violent près d'une des nombreuses falaises à pic, et, après avoir chaviré, s'était brisé comme verre. L'équipage avait pu se sauver à la nage, mais tous les fusils étaient au fond de l'eau, et Storms était en train de s'entendre avec



Makutubu, négrier. (Voir p. 462 à 464.)

des plongeurs vuafipa pour tâcher de les repêcher, opération rendue dangereuse par les crocodiles qui pullulent sur la rive.

Dans la situation de Storms, pareil malheur était une catastrophe, car avec les pirogues des indigènes il faut compter un mois pour aller d'une station à l'autre, sans préjudice des dangers à courir. Son découragement cependant ne fut que passager, et il trouva promptement un moyen d'y remédier.

Le capitaine Cambier avait, il y a cinq ans, apporté un petit bateau en

acier dans le genre du mien. Trop faible pour naviguer sur le Tanganika, l'embarcation se détériorait sur la plage. L'idée vint à Storms de l'exhausser, en augmentant sa stabilité au moyen de flotteurs, et deux jours plus tard elle était sur chantier. De plus, le canot ayant eu jadis une machine, dont les morceaux étaient dispersés aux quatre coins du tembé, il résolut de les réunir tous. Puis, sa superstructure terminée, il comptait partir pour Iendué, où les missionnaires, mieux outillés, l'aideraient au montage, et de là regagner Mpala à la vapeur.

Cette journée de retour, attristée par ce désastre inattendu, se termina par un incident assez comique. On sait la manie qu'ont les Zanzibarites de faire des salves de coups de feu. En rentrant à la station, vers midi, mes hommes n'avaient eu garde d'y manquer, et une balle égarée était venue frapper dans une hutte près de la plage.

Comme nous rentrions le soir, nous rencontrâmes un esclave qui venait à nous en étalant pompeusement un morceau de pagne sale percé d'un trou où l'on eût passé une tête d'enfant.

« Que veux-tu ? demandai-je.

— Maître, tes enfants, ce matin, ont envoyé une balle dans ma hutte, mon pagne a été abîmé, je viens t'en demander un autre.

— Où était ce pagne quand il a été percé?

— C'est ma femme qui le portait.

— Elle n'a rien eu?

— Si, elle a eu la cuisse traversée! »

Il avait pensé à se faire donner un autre pagne avant de songer à sa femme et aux soins qu'elle réclamait! On se demande vraiment parfois s'il existe un seul sentiment humain dans cette race abâtardie et abrutie!

Le lendemain fut pour mes hommes une journée de réjouissances. Je m'étais souvent demandé l'usage que je ferais des étoffes reçues en échange de mon ivoire, et comme il me répugnait un peu de faire concourir à l'exécution de mes projets ce petit coup de commerce pour lequel Cazembé m'avait forcé la main, je m'étais arrêté à l'idée d'en faire cadeau à mes hommes. Il y avait là près de trois mois de solde pour chacun d'eux, mais leur conduite depuis un an me paraissait mériter une récompense; tant de misères valaient bien quelques avantages. La plus simple justice m'en faisait peut-être un devoir, mais la justice est souvent une erreur dans un pays où la reconnaissance est inconnue et où la bonté passe pour de la faiblesse. J'eus un avant-goût de ma sottise en remarquant que, la distribution faite, trois hommes seulement me payèrent d'un merci qu'ils m'accordent volontiers pour une poignée de farine ou une feuille

de tabac. Les autres étaient restés impassibles et ils attendaient pour rire que j'eusse le dos tourné.

Quatre jours plus tard se produisit un autre fait, insignifiant en apparence : huit ou dix hommes vinrent à la fois me mendier des vêtements. Ils avaient vendu tous les leurs pour boire du pombé, acheter du chanvre et du tabac. Non seulement c'était la première fois que je les prenais à mendier, mais ils n'avaient plus leur air obséquieux, et leur sourire narquois semblait me dire :

« Puisque tu es riche, tu nous dois bien cela! »

Une autre fois, Hassani venait de tuer un buffle. Mes gens refusèrent d'aller chercher la viande, comme si j'eusse abdiqué tous mes droits. Je leur coupai les vivres pour huit jours et donnai le buffle aux esclaves. Plus tard cette indiscipline, activée par quatre mois d'oisiveté continue, devait avoir de bien autres effets.

En parlant des ressources naturelles de Karéma, j'en ai oublié qui ont cependant leur importance. La première de toutes est le miel, qui semble ici plus commun qu'ailleurs, à tel point que les indigènes, surmontant leur paresse, se sont décidés à l'exploiter. Ils le récoltent dans des écorces séchées, en forme de cylindres, qu'ils suspendent dans un arbre touffu pour l'abriter des maraudeurs; et telle est la quantité qu'on en tire pendant la saison propice, qu'on trouve à en acheter 10 à 12 litres pour 3 mètres d'étoffe. La privation de sucre rend cette denrée doublement précieuse pour l'Européen, et, mélangée au riz bouilli, elle lui fournit un mets à son goût.

Au sud d'Oujiji les indigènes connaissent le riz, mais ne le cultivent pas, le trouvant trop fade. Kilandou est le seul point du lac où l'on trouve des rizières, et encore ai-je eu beaucoup de mal à me procurer 30 kilogrammes de grains.

La canne à sucre vient un peu partout dans les endroits frais, mais il faut aller jusqu'à Tabora pour la voir cultiver. Les Arabes en extraient un liquide noirâtre, sirupeux, qui a le goût du miel et porte le même nom. Je m'étonne aussi de ne voir que peu de bananiers, alors qu'à Oujiji et dans l'Ougouha le vin de banane est d'un usage courant. Le bananier, plante fragile, demande un pays tranquille pour atteindre sa croissance, et l'état de guerre constant dans ces parages ne lui est pas favorable. A peine en rencontre-t-on quelques plants dans tout le Fipa, et c'est cependant le seul fruit connu des indigènes.

Le terrain semble propice pour certaines espèces subtropicales et tropicales, à en juger par les essais du capitaine Cambier. Les pêchers et les

abricotiers n'ont pas réussi, mais l'intérieur du tembé est encombré de citronniers, de grenadiers, de papayers, de goyaviers, de pommiers, de canneliers. Deux ou trois manguiers sont encore à l'état de petites plantes et exigent des soins de tous les jours.

Comme objet d'exportation, le pays de Kawendé (c'est le nom de la tribu qui habite les environs) n'a que le sel, assez commun dans le nord. Les Vuafipa en achètent de grandes quantités qu'ils vont troquer ainsi que leurs grains contre les esclaves de la côte ouest.

Storms s'est beaucoup occupé de collections, et je doute qu'il existe en Afrique plusieurs coins aussi riches en ornithologie que les côtes ensoleillées du Tanganika. La mer est malheureusement trop éloignée, et quel que soit le soin qu'on apporte à empaqueter les échantillons, ils arrivent à Zanzibar hors d'état de servir. Deux des askaris de la station n'ont pas d'autre travail que la chasse, et tous les jours, à deux heures, c'est plaisir de dépouiller leur butin. Il y a d'abord les oies et les canards, soigneusement mis de côté pour la table, puis nombre d'autres espèces moins utiles : jabirus, grues couronnées, grues ordinaires, hérons géants, hérons cendrés, spatules, aigrettes, ibis religieux, ibis brun marron, pélicans, flamants, cormorans, becs-croisés, *anhingas*, poules sultanes, poules d'eau, râles, chevaliers, couroucous, deux espèces d'aigles pêcheurs, vautours, corbeaux, toucans, engoulevents à grande plume, pintades, francolins, perdrix, cailles, quatre espèces de martins-pêcheurs, des huppes, des veuves, des cardinaux, etc.

Le manque de cartouches à plomb ne me permet pas de contribuer à ces hécatombes journalières, mais Hassani prend sa revanche sur la grosse bête, également très commune. Plusieurs fois il nous rapporta deux buffles. Deux fois il fit des doubles sur les zèbres, et même une fois sur les girafes, coup de fusil superbe, car elles sont tellement sauvages que c'était la première fois qu'on en mangeait à la station. Je ne dis rien des cobes, bubales et autres petites antilopes. Malgré l'abondance du gibier, cette chasse est impraticable pour l'Européen, tant les herbes sont hautes et denses dans cette plaine de Karéma, qui des collines du lac s'étend dans le sud-est jusqu'au Rikua, appelé aussi lac Léopold II.

Le Fumé, petite rivière qui l'arrose et vient se jeter dans le Tanganika, serait même, assurent les indigènes, un déversoir de ce dernier lac. Sur toute l'étendue de cet immense fouillis, l'œil ne perçoit pas une éclaircie, et c'est peine perdue de vouloir suivre une piste avec des souliers, surtout en cette saison.

Sur les bords du lac, la marche est plus aisée. Dans ces alluvions encore

sablonneuses, les joncs sont plus courts, moins tassés et semés de bouquets d'ambach d'un accès relativement facile, malgré ses épines. L'ambach de Schweinfurth est très répandu sur les bords du lac, où il rend de grands services aux indigènes pour la construction de leurs pirogues. Leurs connaissances en matière de constructions nautiques ne va guère au delà du trou à creuser dans le tronc de l'arbre; la stabilité s'obtient au moyen de flotteurs dont l'ambach fait tous les frais.

Pour en finir avec les exploits de Hassani, je dois citer une hyène énorme, à tête d'ours et à robe lacérée, qui depuis longtemps nous tenait en éveil avec son rugissement lugubre. Elle eut, un jour, l'audace de tuer un veau; mais le lendemain elle restait « sèche » au piège que Hassani lui avait tendu pendant la nuit.

Le milieu de mars arriva cependant sans que je reçusse aucune nouvelle de ma caravane, et mes craintes s'aggravaient chaque jour des bruits contradictoires qu'on faisait courir sur son compte.

Une petite caravane de négriers disait être partie avec elle de Tabora, mais la crainte des Rougas-Rougas avait fait abandonner à mes hommes la route ordinaire, et depuis on n'en avait plus entendu parler. Des indigènes assuraient qu'ils avaient été attaqués chez Soroma, et ces bruits vrais ou faux me plongeaient dans une anxiété cruelle.

Un fait certain, c'était que les courriers ne passaient plus, et depuis janvier la station n'avait rien reçu de Zanzibar. Huit askaris embauchés par Storms arrivaient, d'ordinaire assez régulièrement, chargés de lettres de la côte, et, pas plus que ma caravane, ils ne donnaient signe de vie. Il était également certain que la guerre commençait à s'allumer sur sa route, et nous savions de bonne source que deux ou trois bomas étaient déjà cernés par les Rougas-Rougas de Mirambo, en vue d'un siège en règle. A deux reprises j'envoyai des détachements, qui me revinrent huit jours après sans l'ombre de renseignements.

Mes projets étaient pourtant arrêtés, autant que projets peuvent l'être en Afrique. Le lac traversé, je voulais me lancer vers l'ouest, passer le Loualaba, puis continuer dans la direction de Stanley-Pool, en coupant la grande courbe du Congo, sans trop m'écarter du 7e degré de latitude.

La première étape de ce voyage de retour, la plus dure sans contredit, était la traversée du Tanganika, et je l'avais déjà préparée dans la limite de mes moyens. J'avais réussi à me procurer une des plus belles pirogues de Kilandou. Elle servirait à transporter le matériel dans le long détour qu'il faudrait faire dans le sud pour arriver à Mpala. De plus, tous les riverains des îles étaient prévenus de ma prochaine arrivée et devaient tenir toutes

leurs pirogues disponibles pour passer ma caravane au plus tôt. Mon matériel enfin était tout disposé, et, vingt-quatre heures après l'arrivée de mon ravitaillement, je pouvais me mettre en route.

Storms touchait aussi au bout de son travail. Le *Cambier*, c'est ainsi qu'il avait baptisé son nouveau bateau, exhaussé de 40 centimètres et élargi d'une ceinture d'ambach, flottait à ravir, et c'était vraiment un travail superbe, dont eût été fier un ouvrier de profession. Les morceaux de la machine, à peu d'exceptions près, avaient été retrouvés, et, le 5 mars au matin, Storms quittait la station, en route pour Iendué.

Nous nous serrâmes la main en nous souhaitant bon voyage et nous disant au revoir à Mpala, puis la voile fut hissée lentement. Il faisait petite brise d'est. Pendant une heure je suivis le *Cambier* dans ma longue-vue, me demandant si jamais nos destinées aventureuses nous remettraient en face l'un de l'autre; puis il disparut derrière la pointe.

Ce départ me causa une impression de tristesse que je ressentais pour la première fois pendant mon voyage. Seul, dans ce grand tembé, que mes hommes n'habitaient pas et que ceux de Storms semblaient avoir déserté, je me sentais condamné à une vie nouvelle, où le spleen n'allait pas tarder à m'envahir. Le jour, j'essayais de réagir par de longues promenades sur le lac, par quelques travaux de menuiserie pour installer la pirogue qui venait de m'arriver. Mais les soirées étaient d'une longueur mortelle. Je me prenais à supputer, pendant des heures entières, le plus ou moins de chances que ma caravane avait d'arriver prochainement, et pour la première fois je sentais l'optimisme naturel de mon caractère m'abandonner dans cette lourde solitude, entre ces quatre murailles qui reprenaient brusquement leurs allures de prison.

Je ne connais pas de pire supplice qu'un long stationnement en Afrique. Quel que soit le confort dont il jouisse, l'Européen se laisse toujours opprimer par l'aspect désolé de cette nature sauvage et dont les habitants n'ont d'humain que le nom. Ce confort lui-même, tout relatif qu'il fut, commençait à me peser et je me prenais souvent à rêver de mon ancienne vie d'aventures, vie rude, mais active et entraînante et qui ne nous laissait pas le temps de nous apitoyer sur nous-mêmes.

Mes gens eux-mêmes, à leur insu, souffraient de cette oisiveté et brûlaient de se mettre en route; mais eux désiraient revoir Zanzibar, et c'était là le nœud de la difficulté. Un jour, de ma petite table, je regardais Babaïdi, mon charpentier, qui équarrissait un arbre, ou plutôt le redressait, pour parler comme lui.

« Mon brave Babaïdi, lui dis-je, quand on manie l'herminette comme

toi, on monte un établissement à Zanzibar et on s'en fait des rentes, plutôt que de porter des charges dans l'intérieur.

— Maître, me répondit-il, Babaïdi n'aime pas à travailler pour gagner de l'argent. Il faudrait, d'abord, en commençant, me mettre sous les ordres d'un patron qui me volerait mon gain. A Zanzibar le bois est cher, tandis que dans l'intérieur, si j'ai besoin de 500 arbres, je n'ai qu'à lès couper.

« Puis, je cours les caravanes depuis mon enfance, et quand on a goûté de cette vie, on n'y renonce plus. Nous aimons bien à revenir à Zanzibar pour y passer un mois; mais aussitôt que notre argent est mangé, il nous faut



Départ du capitaine Storms.

repartir. Quelques-uns essayent de s'installer, soit au service des Européens, soit à celui de Saïd Bargach, mais je n'en ai jamais vu un ne pas déserter au bout de deux mois de cette vie sédentaire.

« Pour vous autres Blancs, n'est-ce pas la même chose? Regarde Standey (Stanley), Livingstone.... Ils juraient de ne jamais revenir et ils y sont encore, s'ils ne sont pas morts. Toi qui es toujours à maugréer contre les indigènes, tu verras que tu reviendras comme les autres. »

Cette note était générale chez mes hommes, et, me doutant bien peu de la place que leur désir de revoir Zanzibar occupait dans leurs préoccupations, je me reposais en toute confiance sur ces bonnes dispositions. J'oubliais qu'avec le Nègre il ne faut jamais compter sur rien. Ma caravane allait se charger de me le rappeler, en me soumettant à une dernière et rude épreuve.

CHAPITRE XXV

Révolte de ma caravane. — Longues transactions. — L'ordre est rétabli. — Terribles ravages d'un fauve. — Nouvelles de Wadi-Combo. — Siège et sac d'un village indigène. — Arrivée de Wadi-Combo. — Sourdes menées dans ma caravane. — Désarmement des mutins.

Pour expliquer les événements qui vont suivre, il est nécessaire de donner quelques détails sur ma caravane, dont l'organisation pendant cette première année de mon voyage avait dû subir des modifications.

On se rappelle qu'à mon arrivée à Karéma j'avais congédié une partie de mes hommes, que Storms avait embauchés presque en totalité. Je n'en avais donc plus avec moi qu'une cinquantaine, les mieux trempés de mon ancienne escorte, les mieux doués en initiative et en courage, malheureusement aussi les plus indépendants et les moins disciplinés. Mais je préfère ces natures-là aux natures obséquieuses et passives, dont j'avais peu à peu débarrassé ma caravane.

L'escorte envoyée dans l'Unianembé sous les ordres de Wadi-Combo complétait cet effectif, et je n'attendais plus que son retour pour me remettre en marche.

Après le départ de Nassib et de Tuakali, le commandement de ma caravane revenait, par rang d'ancienneté, à Wadi-Asmani. C'était une nature basse, rampante, sous des formes brutales, et je me promettais bien, au retour de Wadi-Combo, de donner à ce dernier la place de Niampara en chef. Wadi-Asmani eut-il vent de cette disgrâce? il faut le croire, car, devançant l'arrivée de Wadi-Combo, il lança ma caravane dans un semblant de révolte, dont le but était simplement de revenir à Zanzibar en me laissant sur le Tanganika.

Farraji, le second de mes chefs, tremblant pour les gages qu'il avait mérités, conserva une sage neutralité dans ce complot, qui éclata avec une brusquerie sans égale.

Le 13 mars, vers dix heures du matin, j'écrivais tranquillement sous la véranda du tembé, quand Wadi-Asmani, les yeux sanglants, la figure bouleversée, s'approcha de ma table.

« Maître, me dit-il, la caravane vient de lever le camp, elle part pour Zanzibar.

— Tu ne sais rien de plus? répondis-je de mon air le plus indifférent.



Wadi-Asmani annonce la révolte.

— Elle regrette de ne pouvoir te faire ses adieux; mais elle a peur que tu ne te mettes en colère. Elle est désolée également d'emporter tes fusils, mais elle ne peut s'en passer pour un aussi long trajet.

— C'est bien, souhaite-lui bon voyage! » Et je fis semblant de me remettre au travail.

Jamais, on peut le croire, calme ne fut plus affecté que le mien. Cette nouvelle, si inattendue, si grosse de conséquences incalculables, m'arrivait comme un coup de massue. Pour en arriver à une exécution aussi complète, le mouvement devait être depuis longtemps prémédité; au trouble de Wadi-Asmani il était facile de deviner en lui le fauteur du mou-

vement. Comme pour mieux l'affirmer, il revenait au bout de cinq minutes.

« Tes enfants partent en masse, et tu ne trouves rien à leur faire dire? » ajouta-t-il de sa voix rogue.

Cette fois ma patience était à bout, ma canne était à ma portée, et l'orage dont il avait lui-même parlé éclata malgré moi.

« Va me chercher ton fusil et ton revolver, puis sors à l'instant de ce tembé, où tu ne remettras plus les pieds. »

Farraji, que je fis appeler, prétendit ne rien savoir. Tout s'était, disait-il, combiné en dehors de lui. J'allai donc à la porte du tembé me rendre compte *de visu* des proportions de ce désastre.

Ma caravane était effectivement partie; dans le camp désert on pouvait apercevoir encore quelques traînards, qui, leurs nattes pliées sur la tête, rejoignaient en courant le gros du convoi, perdu dans les grandes herbes du sentier de Tabora. Kamna et Hassani causaient près de la porte; je les interpellai, mais ils ne s'approchèrent qu'avec répugnance. « Maître, me dit rapidement Hassani, défie-toi de nos deux chefs, qui sont complices de ce qui se passe. On nous a menacés de mort si nous te disions quoi que ce soit. Au milieu de la nuit nous viendrons te trouver et causer : mais c'est notre tête que nous jouons à rester plus longtemps avec toi. »

Elle fut longue, cette soirée passée seul en face d'une catastrophe qui menaçait d'anéantir mes projets. Autant pour calmer mes nerfs que pour tuer le temps, je causai longuement avec Rachid, le chef auquel Storms avait laissé le commandement de la station.

Rachid, Comorien de naissance et Arabe d'éducation, était intelligent: la lourde responsabilité qui lui incombait, autant que la confiance que Storms avait en lui, m'en faisaient un auxiliaire précieux; au moins n'avait-il aucun intérêt à me tromper, et je m'empresse de reconnaître que je n'ai eu qu'à me louer de ses services.

« Je ne puis, me dit-il, me mêler aux affaires de ta caravane; tu sais que les caravanes n'obéissent qu'au chef reconnu dans un chaouri, et mon intervention ne ferait qu'envenimer les choses; mais ne crois pas tout perdu. Avec le Noir, il est vrai, on ne peut jamais jurer de rien; mais si tu as l'air de ne pas prendre leur escapade au sérieux, dans deux ou trois jours ils reviendront d'eux-mêmes. Pas de colère, pas de punitions, et dès demain entre avec eux en pourparlers, parce que les chefs pourraient prendre prétexte de ton abandon pour augmenter l'ébullition de tous ces cerveaux légers. »

Comme ils me l'avaient promis, Hassani et Kamna vinrent dans la nuit

faire leur rapport. Wadi-Asmani, me dirent-ils, était l'âme du complot, mais la peur de se compromettre l'avait empêché de prendre le titre officiel de chef, dont étaient investis provisoirement le grand Songoro et Bilali Mafta, les deux hommes qui avaient reçu de moi le plus de témoignages de bonté. Leurs griefs étaient aussi nombreux que peu plausibles. Ils prétendaient qu'ils étaient incapables de faire une nouvelle campagne, qu'ils n'avaient été engagés que pour deux ans et qu'ils voulaient retourner à Zanzibar, que je ne traversais le Tanganika que pour retourner chez Cazembé, lui déclarer la guerre.

Hassani et Kamna n'avaient appris le complot que le matin même; depuis quelques jours ils savaient qu'on se réunissait le soir à un endroit désigné, mais à leur approche toutes les conversations cessaient. La caravane était allée camper chez Chata, à quatre heures de marche; demain on devait procéder à l'élection définitive des chefs, et le surlendemain prendre la route de Tabora. Ils ne pouvaient me dire jusqu'où iraient les choses, mais ils connaissaient au moins dix des révoltés qui ne les pousseraient pas à bout.

Le 14 je dépêchai Farraji chez Chata pour jeter les bases d'un rapprochement. Il était chargé de paroles vagues, de propositions indéterminées, de ces phrases sans fin et sans portée qui font le fond de la politique africaine. Que pouvais-je dire? on ne me demandait rien. Il devait enfin consigner toutes les plaintes et me les rapporter.

A la nuit il revint, mais sans m'apprendre rien de plus que ce que m'avaient dit Hassani et Kamna. Le désir de revoir Zanzibar, l'appréhension de dangers nouveaux à affronter étaient au fond le véritable prétexte du désordre, et ils savaient bien qu'ils mentaient quand ils disaient n'avoir été engagés que pour deux ans.

Rien de plus naturel, certes, que cette envie folle de revoir leur île bien-aimée; mais était-ce après quatre mois d'une complète oisiveté qu'il fallait me parler de fatigue, alors surtout que l'itinéraire que je comptais suivre pour me rendre à Stanley-Pool était à peine plus long que la distance à laquelle je me trouvais présentement de la côte?

J'épargne au lecteur les discussions oiseuses qui suivirent et qui ne durèrent pas moins de trois jours. Les Noirs se complaisent à ces palabres interminables, où la patience la mieux exercée s'use sans but, et où le système nerveux de l'Européen, plus pratique et plus pressé, a toujours le dessous.

Le 17 il fut convenu que les mutins rentreraient provisoirement dans leur camp, en attendant le retour de Wadi-Combo; ce jour-là on ferait un

chaouri général pour régler les conditions du nouveau voyage. Wadi-Asmani perdait son titre de chef, mais je n'userais d'aucune autre représaille.

La matinée du 18 les vit effectivement rentrer. Ils revinrent sans tapage, l'air contrit, et reprirent aussitôt le cours de leurs occupations quotidiennes.

Veut-on savoir l'épilogue de cette tragi-comédie? Le soir, pendant ma promenade, je vis venir à moi deux vieux porteurs de bateau; ils avaient cueilli un bon accès de fièvre chez Chata et venaient demander des médicaments.

« Pourquoi aussi, leur dis-je, vous lancer dans une semblable affaire?

— Oh! buana! me fut-il répondu, il y avait trop longtemps que nous n'avions fait l'*usia* (la mauvaise tête), il fallait bien nous secouer un peu. »

Et leur figure s'illuminait et semblait dire : « Oh! nous nous sommes joliment amusés! »

Voilà les puérilités, les inepties auxquelles plus d'un voyageur a dû la déroute de son escorte, l'effondrement de projets élaborés, remaniés pendant des années et souvent la perte de la vie. Et qu'on ne conclue pas, de la solution heureuse de cette première épreuve, à son peu d'importance; il eût suffi d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres et transformer en désastre ce retour à la station. Il faut tout craindre d'un mouvement en masse quand les chefs sont de la partie. J'en devais faire moi-même un peu plus tard la triste expérience dans une révolte analogue, amenée, il est vrai, par des motifs plus graves, mais qui me laissa bel et bien abandonné sur la rive opposée du lac.

Wadi-Combo seul pouvait me tirer de l'impasse où je me trouvais; j'avais foi dans son caractère ouvert, chevaleresque, et l'absence complète de ses nouvelles me plongeait dans de cruelles anxiétés. En attendant son retour, il était urgent d'arracher mes hommes à cette oisiveté qui m'était si funeste, et je m'employai à leur trouver des occupations. Deux circonstances vinrent me servir à souhait.

La première fut l'invasion d'un fauve qui en deux jours répandit la terreur dans la station. La première nuit, deux femmes furent égorgées par lui, le soir, en rentrant des champs; la seconde, une autre femme fut surprise dans sa hutte au milieu du boma des esclaves; la troisième, un homme de la caravane de Storms fut égorgé dans le même boma; enfin, la quatrième, un des miens, Jumah, fut attaqué et reçut une profonde blessure. Ce sinistre visiteur resta cinq jours acharné sur la station, et malgré

nos précautions chaque nuit eut sa victime; la sixième, il en fit deux nouvelles dans un village voisin.

A mon grand regret il m'est difficile de classer ce carnassier, car on l'aperçut rarement de près. Kamna cependant assista à l'égorgement d'un malheureux dont ne le séparait qu'un mauvais brasier; comme je lui reprochais de n'avoir pas fait usage de son fusil :

« Ah! buana! que peut-on contre le *Muzimu* (l'esprit)? Ç'a été l'affaire de trois coups de dents, puis il est remonté au ciel. L'animal est tout noir, ajouta-t-il, pas plus haut qu'un renard, mais plus allongé, avec une queue bien fournie de poil. Le museau, effilé, est marqué de taches blanches au-dessous des yeux. » Enfin il n'était que trop certain que l'animal, en dehors de ses bonds prodigieux, avait la faculté de grimper comme un chat sur la palissade, haute de 4 mètres et garnie d'épines.

La blessure faite ce jour-là était particulièrement hideuse; on y eût en vain cherché un coup de dents; les deux côtés de la gorge étaient coupés comme avec un rasoir, et cependant le malheureux mit deux jours à mourir, deux jours qu'il passa accroupi près du feu et ne cessant d'assouvir une soif ardente avec des bols de liquide qui ressortaient au haut de la poitrine sans atteindre l'estomac.

Pour une seule des femmes il fut aisé de constater que l'animal s'était gorgé de carnage. Toute la poitrine avait été arrachée, et dans une mare de sang, en partie desséchée, on retrouvait des traces de la langue. Ses compagnes ne portaient au cou que de petits coups de dents à peine visibles, et qui, sans hémorragie, avaient amené une mort instantanée. C'est ainsi qu'opère le léopard, et tout me fait croire que le coupable appartenait à cette famille, qui tue pour le plaisir de tuer, et d'instinct choisit la gorge, comme l'endroit sensible de sa victime.

Jumah, chassé par la pluie d'un toit où il était couché, venait de s'étendre à terre entre deux nattes, quand l'animal lui tomba dessus comme une bombe. D'un mouvement brusque, en se levant sur son séant, il l'envoya rouler à distance avec la natte, mais l'animal fut sur lui de nouveau, et d'un coup de dents lui ouvrit le cou sur une longueur de dix centimètres. Pendant quelques secondes Jumah le maintint par une patte en écartant de sa gorge ce museau sanglant; mais de la patte restée libre la bête lui laboura le bras et elle ne se sauva que devant la fusillade.

L'audace tranquille de l'animal, aussi bien que les superstitions réveillées par ces meurtres mystérieux et répétés, augmentaient la panique. Pendant quatre jours on l'aperçut huit ou dix fois au moins, tantôt sommeillant dans les champs, sur un toit de hutte abandonnée, tantôt dévalant au petit

trot dans le jardin du tembé, narguant toujours la fusillade. J'organisai des battues, je dressai des pièges, sacrifiant des chèvres et des moutons; rien n'y fit; le diable en personne n'eût pas mieux déjoué mes plans.

« Il n'y a rien à faire, me disaient mes hommes, la faute est à *buana* Storms. Le jour où il a construit cette ville, on lui a dit : « Donne un « bœuf au Muzimu du lieu. » Buana Storms a refusé : la bête fera des siennes jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul esclave.

« Regarde Chata ; il y a deux mois il a perdu quatre femmes de la même façon; de suite il a jeté un bœuf dans la brousse pour apaiser le Muzimu. Eh bien, non seulement la bête n'a pas voulu du bœuf, mais même elle l'a ramené le lendemain à la porte du village! »

Les plus sceptiques de mes hommes avaient fini par subir l'influence de ce mystérieux ennemi n'ayant soif que de sang humain. N'était-il pas étrange en effet de voir ce démon s'attaquer à des femmes, à des esclaves? Jumah n'était qu'un enfant, le plus petit, le plus faible de ma caravane, et dans les environs on ne citait pas un seul homme fait au nombre des victimes. On en concluait que l'esprit invisible étudiait ses coups pendant la journée.

Ces accidents fâcheux pouvaient avoir de graves conséquences en poussant les esclaves à une désertion en masse. Les malheureux terrorisés en avaient le projet, quand la bête se décida enfin à continuer plus loin le cours de ses exploits, nous laissant à d'autres préoccupations, sinon moins graves, au moins plus intéressantes.

Le 21 mars, après quatre longs mois d'attente et d'une inquiétude qu'on peut comprendre, je reçus enfin des nouvelles de Wadi-Combo et de ma caravane de ravitaillement. Elles étaient certes à peine rassurantes, mais mieux vaut souvent une certitude fâcheuse à une incertitude prolongée. Wadi-Combo se trouvait en détresse à mi-chemin de Tabora, arrêté par un chef, Moïna-Miéga, qui voulait le rançonner, et il me dépêchait deux hommes, dont Makussudi, pour demander des secours immédiats.

Ces deux hommes n'étaient arrivés jusqu'à moi qu'à travers des difficultés extrêmes. Dans l'Unianembé, la caravane avait été attaquée deux fois par les Rougas-Rougas ; mais, depuis Moïna-Miéga, la guerre était tout le long du sentier, et ils n'avaient pas rencontré moins de quatre bomas cernés par des troupes de Mirambo. Heureusement le chef d'une de ces bandes, en train de faire le siège de Soroma (un village distant de dix lieues de la station), se montrait bien disposé pour ma caravane. Moïnanga, c'était son nom, au simple récit de mes deux hommes, avait déjà détaché une troupe pour manger Moïna-Miéga et dégager Wadi-Combo ; il me dépêchait de plus

deux de ses Rougas-Rougas pour me confirmer le fait et demander aussi un cadeau digne de ses services.

Depuis Cazembé je n'avais pas encore vu d'aussi beaux types que ces deux hommes, des figures aussi martiales ; ils n'avaient d'ailleurs pour tout vêtement que le fusil, la cartouchière et le manteau rouge roulé en turban sur la tête. C'est leur tenue pour les marches forcées ; ils avaient fait près de 70 kilomètres depuis le matin. Makussudi en avait dans les jambes



Lutte de Jumah avec le léopard. (Voir p. 479.)

plus de 500 depuis six jours, aussi me demanda-t-il un jour de repos avant de repartir.

J'en profitai pour organiser de mon mieux les secours demandés, ce qui n'était pas facile, attendu que la caravane en détresse m'apportait la moitié de mon armement. N'était-il pas imprudent d'ailleurs, au lendemain d'une révolte, d'exposer d'un coup les trente fusils qui me restaient ? Je m'y résignai cependant, et le 25 l'escorte se mettait en route sous les ordres de Farraji et d'Hassani, que j'avais chargés, de plus, d'un cadeau superbe pour Moïnanga.

Il eût certes été cent fois préférable de prendre moi-même la direction de cette petite troupe : mais que peut l'Européen dans ces marches forcées ? M'imposer à mes hommes était retarder l'arrivée des secours de huit jours, peut-être davantage, et il était urgent qu'ils arrivassent promptement.

Le surlendemain, le retour de trois blessés vint encore augmenter mes

craintes et mon anxiété; deux d'entre eux n'avaient été que légèrement atteints, mais Atibu, le troisième, avait eu le bras traversé par une grosse balle de cuivre, et l'absence de pansement aussi bien que la marche avaient amené un commencement de gangrène.

Ils avaient été attaqués dans les environs de Soroma par des Rougas-Rougas embusqués, que mes hommes avaient ensuite poursuivis quelque temps, en leur faisant quatre ou cinq victimes. Les têtes de ces dernières avaient été apportées à Moïnanga, qui n'en avait témoigné aucun mécontentement, bien qu'ils fussent de sa bande, car l'insouciance de ces gens-là en matière de vie et de mort dépasse l'imagination. Ces bandes n'ont aucune organisation et ne se réunissent autour d'un chef que quand un impérieux besoin d'union se fait sentir; s'il plaît à un bandit de risquer sa tête pour voler une charge de poudre, Moïnanga n'a rien à y voir.

Son siège contre Soroma était poussé avec une vigueur sans pareille, et les détails que mes hommes me rapportèrent ne manquaient pas d'intérêt. Les assaillants, au nombre de deux ou trois cents, étaient campés en désordre dans les champs avoisinant le boma; les récoltes en pleine maturité leur offraient ainsi une alimentation facile. Ils avaient, sur un des côtés de la ville, ménagé une issue pour que les assiégés pussent venir se mesurer avec eux en rase campagne.

Chacune des autres portes du boma était gardée par un blockhaus solide placé à 20 mètres en avant, et rendant toute sortie impossible. De plus, à 30 mètres en arrière de ces ouvrages, s'élevait une ligne concentrique de fortifications d'où les Rougas-Rougas dominaient la ville. Cette enceinte, malheureusement faite de troncs mal équarris, n'abritait qu'imparfaitement les tireurs assez audacieux pour s'aventurer sur son couronnement, aussi les assiégeants perdaient-ils beaucoup plus de monde que les assiégés, qui n'étaient qu'une centaine. Enfin on creusait une mine profonde aboutissant au milieu du village, et sous peu l'on devait s'en servir pour y faire irruption pendant la nuit.

Soroma, comme défense, s'était contenté de couvrir d'argile ses toits pour les protéger contre l'incendie. A l'heure actuelle il avait déjà perdu la moitié de son monde, tous chasseurs et bandits éprouvés; le reste, sachant qu'il ne fallait compter sur aucun quartier, vendait chèrement sa vie. Il succomba quinze jours plus tard, après une lutte acharnée, où ses enfants se firent tuer jusqu'au dernier. Moïnanga fit ensuite du boma un *tongo* (sac) complet et alla porter plus loin le cours de ses exploits en attendant que la sécheresse, en détruisant les cultures, l'obligeât à rentrer chez lui.

Soroma étant relativement près de la station, je pus suivre pas à pas les

diverses phases de cette lutte sanglante. A l'approche de Moïnanga tous les environs avaient d'abord couru aux armes dans l'intention louable de secourir un frère vuawendé attaqué ; mais un examen plus approfondi des forces de Moïnanga leur avait bientôt donné à réfléchir, et, le jour du tongo, plus d'un se trouvait là pour partager les dépouilles du vaincu. Le chef du petit village de Karéma, dès le début des hostilités, vint demander de la poudre pour combattre Moïnanga ; huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'il renouvelait sa demande, mais cette fois pour combattre Soroma. Et tout cela sans arrière-pensée, sans fausse honte ; il trouvait même étrange que le seigneur de la station lui refusât cette facilité d'augmenter son crédit et ses richesses.

Un courant constant de communications s'était établi entre Soroma et la station. Je questionnais avec avidité tous les nouveaux arrivants, pensant recueillir quelques indications sur le sort des miens. Mais il me fallut attendre jusqu'au 15 avril pour être fixé, et cela grâce à mon brave Ferrouji, qui fit quatre marches, seul, dans ce pays bouleversé, pour venir me trouver. Je lui laisse la parole et aussi la responsabilité de son récit.

« Maître, la caravane est dégagée et entre probablement aujourd'hui au camp de Moïnanga. Depuis qu'elle a reçu les secours envoyés d'ici, elle a été attaquée deux fois par des bandes, auxquelles nous avons infligé des pertes sérieuses. C'est le lendemain de la dernière affaire que j'ai demandé à Wadi-Combo de prendre les devants.

« — Le maître, lui ai-je dit, attend des nouvelles avec impatience, et je « me charge de lui en porter. Je connais les Rougas-Rougas, je parle leur « langue, j'ai vécu longtemps de leur vie et je passerai sans encombres.

« — Tu es un enfant ! a répondu Wadi-Combo.

« — Adieu, Ferrouji, disent les autres, tu vas mourir !

« — Si je meurs, je mourrai seul, ai-je répondu : cela ne regarde que « moi », et je me suis mis en route.

« Il y a quatre jours de cela ; chaque jour j'ai croisé trois ou quatre bandes, qui toutes m'ont reçu à bras ouverts et m'ont invité à manger l'ugali. Une seule fois j'ai cru que les choses tourneraient mal. J'avais couché sur un arbre, près d'un petit camp que je n'avais pu atteindre avant la nuit noire. Le lendemain, comme je descendais, je fus entouré et dévalisé en un instant ; puis on me conduisit devant le chef.

« — Qui es-tu ? d'où viens-tu ? s'écria celui-ci.

« — Je répondrai, dis-je, quand on m'aura rendu ma natte et mon « fusil. »

« Je suis très riche en ce moment : ma natte était pleine d'étoffes, que

j'alignai une à une, bien en évidence ; par-dessus je déposai mon fusil, ma cartouchière ; puis, me relevant fièrement :

« — Je suis, m'écriai-je, Ferrouji, l'enfant d'un Msungu qui est à Karé-« ma ! Mon maître a plus de fusils qu'il n'y a de paille sur vos toits ! Qui « de vous osera porter la main sur ces objets ? »

« A ces mots le chef entra dans une grande colère contre ceux qui m'avaient arrêté, et en chassa deux ou trois du camp. Puis il fit apporter un ugali énorme, que je dévorai avant de me remettre en route. Hier j'arrivai chez Moïnanga, qui est bien le meilleur des hommes. L'ugali qu'on m'apporta eût été suffisant pour dix personnes, et, comme j'avais retrouvé dans son camp plusieurs anciens compagnons d'armes, nous avons fait bombance toute la nuit. J'y serais encore si je n'eusse connu ton désir d'être renseigné sur le sort de tes enfants. »

Comme complément à toutes ces bonnes nouvelles, Ferrouji m'annonçait que Wadi-Combo était porteur d'un volumineux courrier venant de la côte, courrier qu'on n'avait pas voulu lui confier, à lui Ferrouji, mais qui arriverait le surlendemain. Depuis six mois la station n'avait rien reçu de Zanzibar, aussi était-ce une chance inespérée qu'un paquet de lettres et de journaux au moment où j'allais me mettre en route.

Le 17 avril, vers dix heures du matin, la caravane annoncée et si longtemps attendue faisait une entrée triomphale. C'est toujours une fête curieuse que l'arrivée d'une caravane. Un voyage hérissé de difficultés et de périls donnait à celle-ci un caractère particulier.

Les soixante porteurs vunyamuézi, massés dans le sentier, en file indienne, mirent près de dix minutes à franchir les 300 mètres qui séparaient la station de la montagne. C'étaient, pour la plupart, des vieillards, abrutis, déguenillés, mais solides sous leurs fardeaux ; pas d'autres bagages que l'arc et les flèches et leur salaire en étoffes, soigneusement serré sur la charge pour les empêcher de l'emporter en désertant.

En tête, le kirangozi et le tambour s'avançaient gravement, à l'ombre d'un immense pavillon tricolore aux couleurs douteuses. Sur les flancs, mes hommes, dispersés en tirailleurs, déguisés en Rougas-Rougas et esquissant les pas les plus burlesques, réveillaient les échos de leurs salves bruyantes. Une vingtaine de Rougas-Rougas, ceux-là véritables, ramassés un peu tout le long du chemin, accompagnaient ce tintamarre de leur chant de guerre, sorte de mélopée d'une tristesse sauvage. Wadi-Combo enfin fermait la marche. Il ne quitta le cortège qu'à la porte du tembé, pour venir me baiser la main.

« Maître, tes ordres sont exécutés ; je n'ai perdu qu'un fusil, emporté

par un Vunyamuézi déserteur, et tu trouveras toutes les étoffes préparées par Sefu, sauf quelques hongos que j'ai dû payer. »

Ces résultats dépassaient toutes mes espérances, aussi le lui fis-je chaudement sentir. Deux heures plus tard, mes étoffes étaient toutes comptées et réempaquetées de nouveau, et j'éprouvai quelque chose du bonheur d'un naufragé qu'on vient de remettre à flot. Après de longs mois de misère je



Arrivée de la caravane de Wadi-Combo.

me trouvais en effet l'heureux possesseur d'une véritable fortune ; cette étoffe m'assurait des vivres pour plus d'une année ; mes hommes, reposés, bien armés, allaient me rendre une indépendance que j'avais perdue depuis mon séjour néfaste chez Cazembé.

Il n'était plus question que de me mettre en route au plus tôt, affaire délicate dans les dispositions où étaient mes gens. Ce départ effectué, le Tanganika traversé, et cette barrière placée entre Zanzibar et moi, qui pouvait m'arrêter dans l'accomplissement de mes nouveaux projets?

En se retrouvant tous ensemble dans leur camp, mes hommes n'avaient pas tardé à reprendre le maneno interrompu les jours derniers ; on pou-

vait remarquer cependant une différence dans la façon de traiter un sujet aussi grave. Aux menées sourdes, cachées, de la première émeute, avaient succédé une animation extraordinaire, de longues discussions à haute voix, se terminant souvent par des rixes. Évidemment deux partis venaient de se former, et là où il y a division, il ne faut jamais désespérer de réussir. Le soir, je pris Wadi-Combo en particulier pour le tâter sur ses intentions.

« Les enfants sont mal disposés, me dit-il en arrivant. Ils ont beaucoup de manenos et je ne sais si nous pourrons partir!

— Que m'importe, répondis-je, le maneno des enfants! c'est ton sentiment que je veux connaître. Est-ce que Wadi-Combo ferait chorus avec les mutins?

— Wadi-Combo, maître, s'est engagé à te ramener au consul de France, et il ne rentrera qu'avec toi à Zanzibar; mais s'il n'est secondé par une force suffisante, il ne peut rien pour ton service, malheureusement. Quand les enfants de Zanzibar n'ont pas revu leur île depuis un an, ils ne sont plus bons à rien. »

J'essayai de lui remonter le moral, faisant valoir à ses yeux tout ce que sa nouvelle situation avait d'avantageux. Il n'était plus un simple Niampara, maintenant qu'il avait ramené une caravane de Tabora. Quel titre ne serait-ce pas pour lui, en rentrant à Zanzibar, d'avoir conduit une semblable expédition, mais aussi quelle responsabilité s'il rentrait sans moi!

« Je te jure, me dit-il en partant, de faire mon possible pour ramener les enfants, mais je ne puis m'engager pour eux : au moins te suivrai-je où tu voudras aller, dussé-je porter une charge sur la tête. »

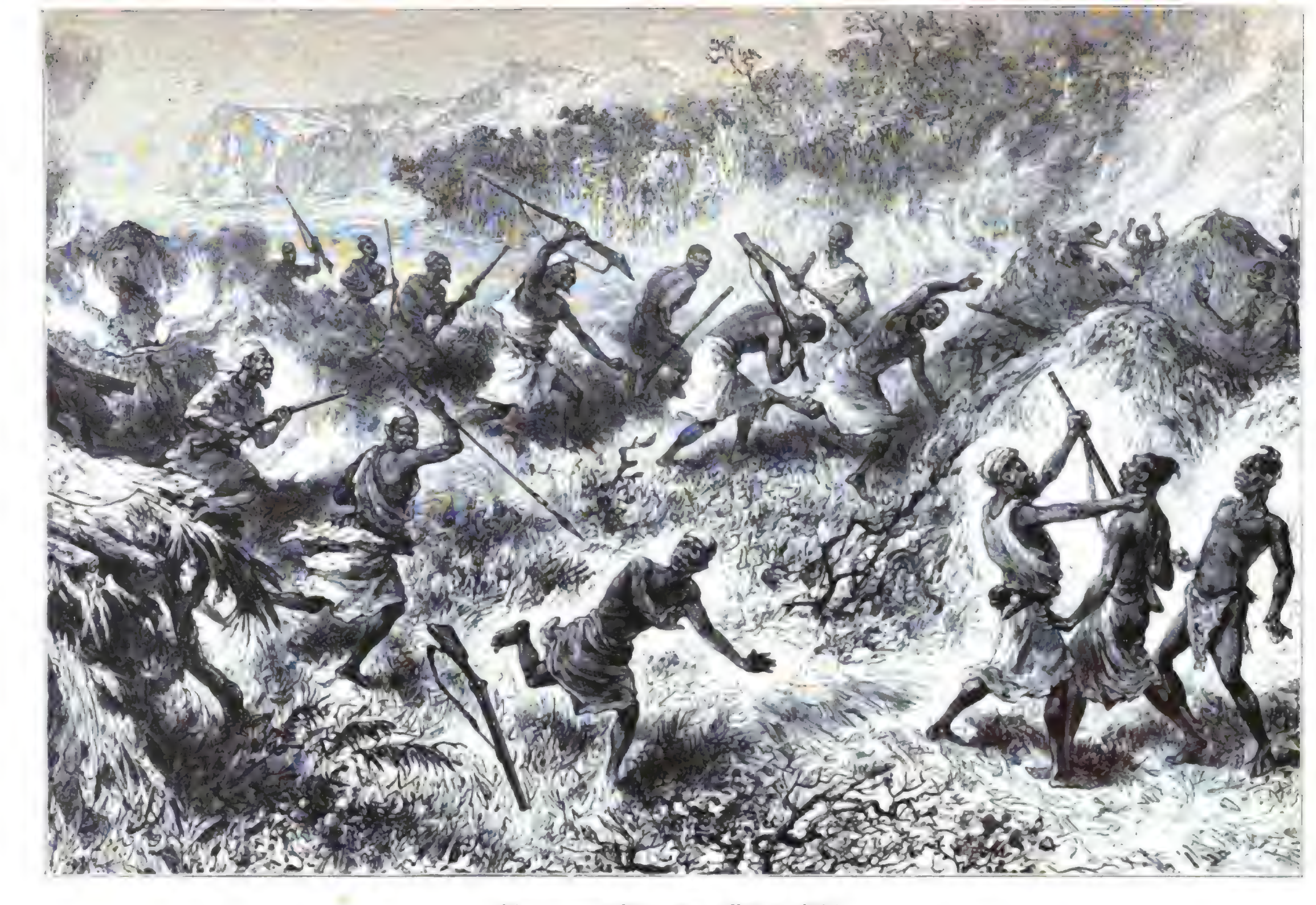
Ces paroles, dans la bouche de Wadi-Combo, étaient sincères; s'il les a oubliées plus tard, ce n'est que sous le coup d'ordres supérieurs contre lesquels j'étais impuissant à lutter.

Lui et Ferrouji s'employèrent consciencieusement, pendant les deux jours qui suivirent, à ramener les mutins, et le 21 j'eus la satisfaction d'en voir une vingtaine s'amender, satisfaction bien atténuée par cette phrase qui vint souvent frapper mes oreilles, et qui donnera une idée de la façon dont mes gens comprenaient la fidélité :

« *Tutafaniadié, Niama? Tutafuata reale.* (Que faire, mes frères? Nous suivrons les piastres). » Les piastres, faut-il le dire? c'était moi.

Le grand Songoro, le principal fauteur du premier complot, se montrait un des plus ardents à me soutenir.

« Eh bien, tu ne désertes plus? lui dis-je un soir.



Désarmement des mutins. (Voir p. 489.)

— Je n'ai pas encore vu, me dit-il avec sa grossière franchise, que tu fusses un mauvais homme : je ne te jetterai en route que quand le fait sera bien prouvé.

— Tant que tu n'auras pas vendu ta dernière chemise pour nous acheter des vivres, me disait Salimu, tu me verras à tes côtés. » Noble franchise ! Mais, ajoutait Ferrouji : « Tant que tu auras un cheveu sur la tête, je serai ton enfant. »

Pendant trois jours je restai le témoin complaisant de tous ces débats, confiant en la parole de Rachid, qui ne cessait de me répéter : « Attends patiemment, fume ta pipe sans colère ; ce sont des enfants de Zanzibar, des cerveaux légers, tous reviendront. » La patience humaine, cependant, a des limites, et le 25 avril je me décidai à agir.

Vers neuf heures je réunis ceux qui consentaient à me suivre ; je leur annonçai mon intention formelle de partir le lendemain, et je leur donnai l'ordre d'aller saisir les fusils des déserteurs et de mettre le feu à leur camp.

Le mouvement s'exécuta avec un tel entrain, je puis dire avec un tel enthousiasme, que je dus sortir pour modérer cette ardeur au moins étrange de la part de gens qui, deux jours avant, fraternisaient avec les mutins. Ces derniers, au nombre d'une vingtaine seulement, se tenaient tout penauds au milieu de leur camp incendié.

« Je vous donne, leur dis-je, jusqu'à ce soir pour faire votre soumission, et à partir de demain je tire sur tous ceux que je rencontre. »

Le soir, tous s'étaient amendés, moins un, Ulaya, un pauvre diable qui, trois jours avant, m'avait apporté lui-même son fusil. Il renonçait, disait-il, à ses gages, à Zanzibar, et reprenait la vie sauvage de ses premières années.

CHAPITRE XXVI

Départ pour Kilandou. — Traversée du Tanganika. — A Kapampa. — Deux anthropoïdes. — Le long des côtes occidentales du lac. — La baie de Manda. — Marché d'esclaves. — La variole en Afrique. — Arrivée à Mpala. — Préparatifs de départ. — Graves nouvelles de Stanley. — Elles amènent une nouvelle révolte de mes hommes. — Vaines transactions. — Je suis forcé de payer ma caravane révoltée. — Retour de mes hommes à Zanzibar.

Le lendemain, ma caravane allait camper à Karéma, en route pour Kilandou, le seul point dans le sud du lac où l'on trouve des pirogues assez grandes pour le traverser. J'allai, pour ma part, m'installer sur la rive du Tanganika, prêt à profiter du premier beau temps pour gagner en pirogue la même destination. La brise du sud malheureusement faisait rage, et ce n'est que le 27 que je pus appareiller avec six hommes et tout mon matériel.

Outre qu'on ne trouve de pirogues qu'à Kilandou, le lac, en cet endroit, se rétrécit considérablement, et pour ces deux raisons je me trouvais dans l'obligation de faire un aussi long détour.

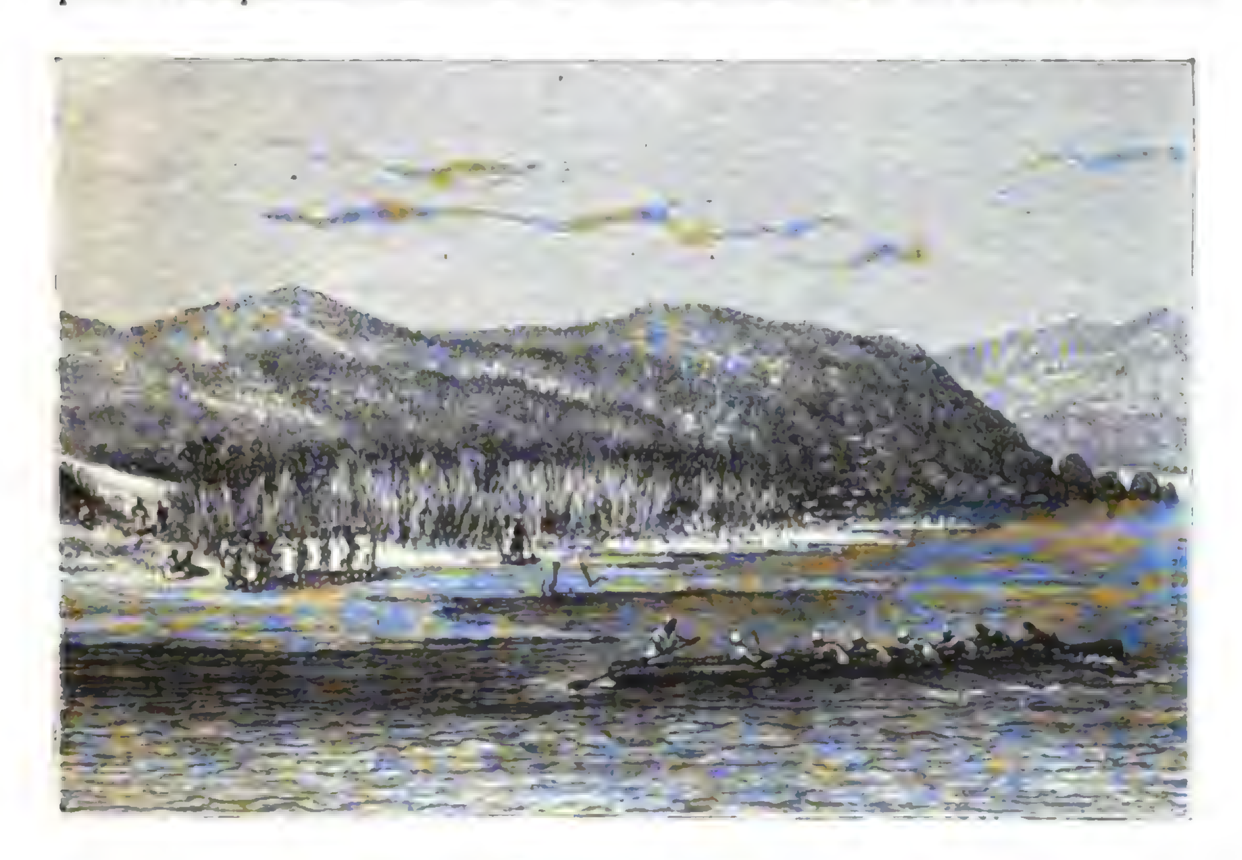
Que n'eussé-je pas donné à cette époque pour avoir à ma disposition quelqu'un de ces grands daous arabes qui eussent pu contenir et mon matériel et mon personnel! Avec une pareille embarcation, la traversée du lac jusqu'à Mpala n'était qu'un jeu d'enfant, et, quarante-huit heures après mon départ de Karéma, mes gens, reposés, prenaient le chemin de la Louapoula. Avec les pirogues dont je disposais, je devais mettre un mois pour arriver au même résultat!

Si au moins le succès couronnait un semblable labeur! Mais depuis quelques jours un vent de mauvais augure soufflait sur mes projets, ma bonne étoile semblait lasse du bonheur qui m'avait suivi jusqu'ici.

Ce fut donc le 27 avril seulement, vers deux heures du matin, que je pus commencer cette longue et fastidieuse navigation qui ne devait, hélas! ressembler en rien à celle entreprise cinq mois avant dans les mêmes con-

ditions, mais dans une saison plus favorable. Il faisait calme; toutefois à la houle du sud, longue et profonde, on pouvait juger que ce répit ne serait que de courte durée.

Les deux premières heures passées à flot ne furent qu'un long exercice d'équilibre, où je crus mainte fois voir mon matériel disparaître à jamais. Ma pirogue, courte, large il est vrai, mais ayant conservé la forme cylindrique du tronc dans lequel on l'avait creusée, menaçait de montrer sa quille à chaque mouvement de l'un de nous. Juchés sur un amas de ballots,



Départ des pirogues.

mes gens ne pouvaient manœuvrer les rames qu'avec peine; enfin l'aviron de queue ne suffisait pas pour maintenir en route ce bloc informe et sans équilibre. De plus, une difficulté avec laquelle je n'avais pas eu à lutter dans ma première traversée, et dont j'allais faire une rude expérience, se présenta bientôt sous la forme de barres semblables à celles qui battent les côtes d'Afrique, d'Océanie ou d'Annam. En cette saison, grâce à la houle, ces barres existent même par calme plat, et l'on peut compter chavirer toutes les fois qu'un grain vous oblige à atterrir.

Cinq fois dans le cours de cette navigation j'ai vu ainsi mon matériel englouti et roulé pêle-mêle à la côte par ces volutes malencontreuses; cinq fois aussi, dois-je ajouter, il a suffi d'un de ces brûlants après-midi d'avril pour me sécher le tout. Mes gens s'habituèrent bientôt à ce genre d'exer-

cice, et à mon arrivée à Mpala il ne me manquait qu'une seule charge d'étoffes.

Cette première journée, j'en fus quitte pour embarquer deux lames consécutives en atterrissant, vers onze heures, à 5 milles à peine de notre point de départ, sur un petit banc de sable où je campai.

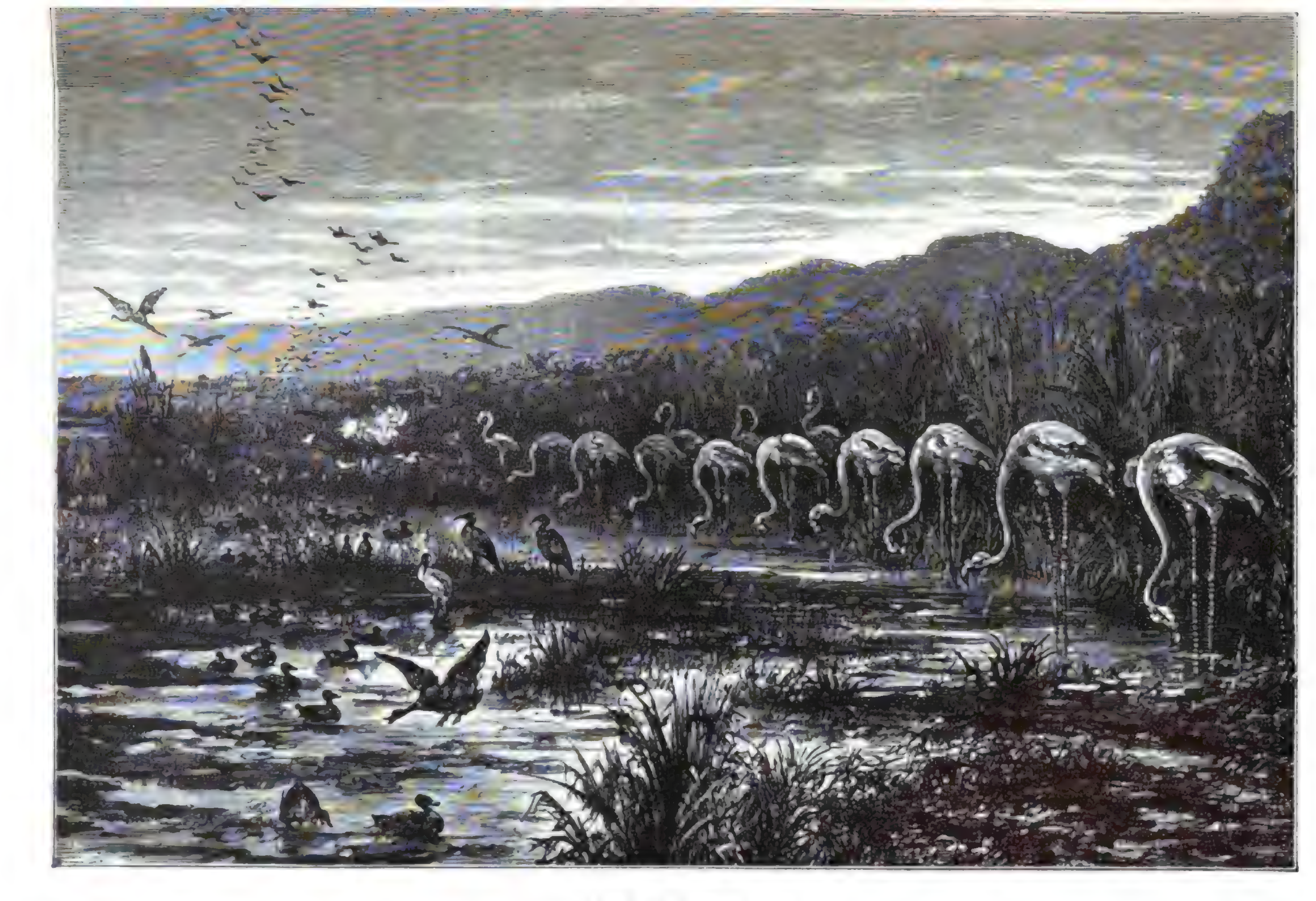
Le soleil était brûlant, la fatigue causée par le peu de confort dont je jouissais m'avait si bien engourdi tous les membres, que je dus me faire débarquer comme un ballot. La journée du 28 ne nous avança encore que fort peu dans la direction de Kilandou ; pendant six heures nous pûmes voir défiler cette longue falaise à pic sans apercevoir âme qui vive.

Le 29 fut une journée de chasse ; le matin la pirogue fut heurtée durement par le dos d'un hippopotame ; quelques secondes plus tard, son mufle effleurait l'eau à 3 mètres en face de nous : ma balle, un peu trop prompte, lui laboura seulement le museau. Un peu plus loin, je manquai deux buffles en train de se baigner. Le tir en pirogue offre au moins autant de difficulté que le tir de nuit, bien que quelques chasseurs se flattent de pouvoir viser par clair de lune. Pour l'un et l'autre cas je pense que le hasard seul dirige les coups.

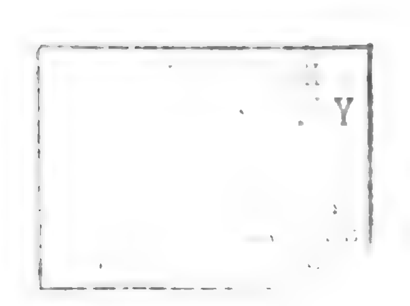
Dans la soirée je tuai trois grosses oies. J'avais campé dans la baie de Kaléaria, sur une lagune entourée de marais où une centaine d'oiseaux aquatiques prenaient leurs ébats ; une bande de flamants roses passa près d'une heure à moins de 50 mètres de moi, en train de pêcher. Rangés en ligne, ils s'avançaient doucement en piétinant, leur long cou tendu verticalement, le bec ouvert du côté des pattes, qui y chassent les vers et les insectes. Pour la première fois je me rendais compte de l'usage de ce bec disgracieusement recourbé, mais qui leur permet de se nourrir sans se démancher le cou. Près d'eux je tirai une oie ; pas un seul ne bougea : oiseaux de l'âge d'or qui ignorent encore le fusil et la poudre.

Effectivement, bien que ce coin du Tanganika soit assez peuplé, on n'aperçoit que de rares traces de pas humains sur le sable humide. A dix mètres de ces villages silencieux et mornes on se croirait à cent lieues d'un centre habité. Cette absence de vie humaine dans la nature, cette solitude lourde et mystérieuse, caractère général de toute l'Afrique tropicale, ne m'ont jamais plus frappé que sur le Tanganika, qui leur prête un véritable cachet de grandeur, par le volume majestueux des eaux et l'horizon lointain des montagnes. Sur cette immense terre d'Afrique, l'homme compte à peine plus que les perdreaux dans nos sillons d'Europe.

Toute la journée du lendemain se passa en pourparlers avec le proprié-



Une bande de flamants roses.



taire d'une grande pirogue que nous avions découverte au plus profond des herbes. Elle était toute vermoulue, et je me souviens encore de ses formes burlesques, tant elles m'avaient frappé. Le flanc du tribord semblait fait d'une seule planche presque rectiligne, et celui de bâbord s'arrondissait au contraire naturellement, pour donner le creux. On eût dit une embarcation sciée par le milieu et rendue étanche par une cloison longitudinale. Le patron consentit à m'aider dans ma traversée du lac; mais nous ne pûmes partir que le 30, tant ce brave homme mit de temps à faire ses apprêts, à donner des conseils à tout son peuple, et à appeler les bénédictions du Muzimu sur ce long et périlleux voyage.

Je comptais me décharger, sur cette nouvelle pirogue, d'une partie de mon bagage; mais au moment d'appareiller elle coulait littéralement sous le poids des *impedimenta* qu'on y avait entassés. Je remarquai parmi ces derniers deux bottes de chanvre pesant peut-être 2 kilogrammes, avec lesquelles mon compère comptait acheter cinq esclaves au Marungu.

Grâce aux brises du sud qui font rage tout le jour et ne rendent la navigation possible que la nuit, ce ne fut que le 1er mai que j'arrivai enfin à Katogoro, au fond de cette superbe baie de Kilandou, bien abritée de la mousson par la ligne des îles qui se trouvent dans le sud-ouest. Ma caravane m'y attendait depuis trois jours et nous reçut avec transports, car, si courtes que soient les séparations en Afrique, on s'y retrouve toujours avec bonheur.

Ces villages côtiers, habités par des pêcheurs nomades, ne prennent pas le temps de construire des bomas; les huttes s'éparpillent en désordre dans les grandes herbes qui bordent la rive. Le village de Katogoro avait un aspect tout particulier. Des espèces de miradors construits sur des pilotis hauts de 7 à 8 mètres servaient depuis deux mois de refuge aux habitants, terrifiés par la présence d'un lion. Chaque nuit, de ces postes élevés, mes hommes fusillaient le monstre presque à bout portant, mais l'animal n'en continuait pas moins ses promenades nocturnes, ce qui le faisait passer pour un Muzimu.

Tout Vuafipa qu'ils étaient, les habitants des environs n'en devaient pas moins mettre ma patience à une rude épreuve; trois piroguiers, trouvés dans des endroits différents, avaient d'abord répondu d'assez bonne grâce aux propositions de mes chefs; mais ils ne se trouvèrent pas plus tôt réunis que leurs propositions devinrent exorbitantes. N'étais-je pas à leur merci!

Il ne fallut pas moins de trois jours pour débattre le prix du passage; puis, les étoffes payées, tous les sauvages disparurent et ne revinrent que le lendemain, ivres de pombé et gorgés de chanvre.

Enfin, le 6 nous pûmes nous mettre en route, non pour la grande traversée, de pareilles entreprises ne se traitent pas aussi légèrement, mais pour l'île de Manda, située à un mille de l'autre côté de la baie.

C'était un spectacle étrange que celui de ces cent hommes empilés dans cinq troncs d'arbres mal équarris, glissant sur les eaux calmes de cette baie ensoleillée; des pavillons multicolores flottaient au bout des lances; le tam-tam mêlait sa note sourde aux hurlements sauvages, tandis que les pagayeurs soulevaient en cadence des gerbes d'écume.

La seconde étape de cette marche triomphale nous amena le lendemain à l'île des Muzimu, la plus avancée dans les eaux du lac. C'est une sorte de rocher inculte où nous devions consulter l'oracle avant de tenter une épreuve qui a déjà coûté la vie à tant de gens.

Du haut du rocher, le coup d'œil était vraiment saisissant, et je ne pus sans frémir mesurer nos fragiles esquifs à cette lame qui, libre ici de toute entrave, venait briser avec force sur les blocs de granit renversés pêle-mêle au pied de la falaise. Dix heures d'accalmie suffisaient, il est vrai, pour atteindre la côte opposée, qu'on distinguait à peine : mais au moindre trouble dans l'atmosphère c'en était fait de nous!

Ce premier examen me ramena, je l'avoue, à de meilleurs sentiments à l'égard des pagayeurs. Je m'expliquais maintenant leur lenteur à se mettre en route, ces libations prolongées, toute cette exaltation nerveuse des deux derniers jours. Ils me laissèrent, du reste, le soin de fixer le moment du grand départ, confiance à laquelle je répondis par des cadeaux superbes au Muzimu. Chaque soir, depuis deux mois, la brise semblait tomber vers le crépuscule; d'un autre côté, en partant à sept heures du soir, il était à craindre que les brises de terre du Marungu, se levant vers trois heures du matin, ne vinssent contrarier notre marche. Après quatre heures d'attente et d'étude je me décidai donc à appareiller à quatre heures du soir, au risque d'essuyer les dernières bouffées de la mousson.

Autant les départs précédents avaient été bruyants, autant celui du 12 mai fut solennel. Les charges et les fusils étaient déjà entassés dans le fond de chaque embarcation; le personnel indigène et zanzibarite était à son poste. Le silence se fit; tous les regards, braqués sur moi, semblaient demander un contre-ordre.

Enfin l'une des pirogues, la plus légère, se détacha lentement, suivie de trois autres, qui successivement disparurent derrière la pointe qui nous servait d'abri. Quand je débouquai à mon tour et que je vis ma pirogue craquer et se tordre sous l'impulsion des premières lames, j'eus un véritable moment d'angoisse. Devant nous, les premiers partis

embarquaient lame sur lame, se perdaient à 20 mètres dans des flots d'écume blanche et d'embruns, luttant avec rage pour gagner dans le vent. Il était trop tard pour revenir en arrière, et chacun débattait courageusement la question de vie ou de mort, les indigènes en appuyant sur leurs kafis, mes hommes en étanchant l'eau ou en calfatant les joints disloqués. Mon vieux patron, goitreux comme beaucoup de ses confrères,



Katogoro : les miradors. (Voir p. 495.)

manœuvrait avec une dextérité rare; accroupi sur l'extrême arrière, entre deux de ses enfants en bas âge, chargé avec eux deux de conserver la direction, il prévenait chaque lame en marin consommé, et pas une fois sa vigilance ne fut en défaut. Les vingt autres Vuafipa étaient couchés sur leurs kafis dans un silence morne; parfois seulement, quand quelques gros paquets d'eau venaient fouetter leurs torses nus, des exclamations de peur leur échappaient, et leurs regards effarés plongeaient dans ces volutes furieuses, comme pour y chercher l'arrêt de leur destin.

La lutte dura trois heures, sans un arrêt, sans un repos. Quand vint le calme, il était temps : mes hommes suffisaient à peine à étancher l'eau.

J'avais remarqué la tendance de chaque embarcation à s'isoler en s'écartant de ses voisines. Kamna se chargea de m'expliquer l'intention des indigènes.

« Ne vois-tu pas, me dit-il, que nous sommes tous chargés à couler bas? Survienne un malheur, il faudrait ramasser les naufragés : aussi chacun s'éloigne. »

Au crépuscule les pirogues avaient toutes disparu une à une à l'horizon; les côtes dorées des îles de Kilandou s'étaient également effacées peu à peu, alors que devant nous la masse sombre et confuse des montagnes du Marungu montait lentement.

Vers huit heures la lune se leva avec des éclats sanglants; à ce moment nous n'étions plus balancés que par la houle, et à la terreur venait de succéder une joie bruyante. La pipe passait de bouche en bouche au milieu de quolibets et de rires; le tam-tam répondait aux mélodies sauvages. Dans l'atmosphère régnaient un calme saisissant et cette tiédeur douce et mélancolique qui n'appartient qu'aux nuits des tropiques. Au ciel, des milliers d'étoiles resplendissaient; longtemps je restai les yeux dans le remous, à regarder leur image s'allonger en zigzags étincelants ; puis je finis par m'assoupir, rêvant de cet éternel contraste de la vie du marin, qui en quelques heures le fait passer de l'orage au beau fixe, de la crainte à l'espérance, de l'angoisse à la plus douce des ivresses.

A deux heures nous touchions à Kapampa, sur une plage caillouteuse, au pied d'une grande falaise se perdant dans un ravin profond d'où tombait un vent glacial. Quelques-uns de mes hommes, arrivés les premiers, réunissaient en grelottant les bûches d'un petit brasier; d'autres se laissaient aller au bonheur de se sentir en sûreté, et, les bras en l'air, tournés vers Kilandou, ils insultaient ce Muzimu qui les faisait trembler la veille.

« Grand Muzimu, s'écriaient-ils, tu nous avais juré de nous engloutir, mais maintenant nous nous rions de ta puissance! »

Kapampa passe pour une des grandes villes du sud du Tanganika; le soleil levant n'éclairait pourtant que quelques mauvaises huttes et une vingtaine d'habitants disposés à prendre la fuite. La montagne, haute de 400 mètres, domine le tout de sa masse écrasante; quelques ficus, quelques ricins, un petit champ de tabac, un autre de maïs, à l'entrée de la gorge, sont les seules ressources du pays. Une pirogue échouée sur le sable constituait pour moi une véritable fortune, et je m'empressai de la louer. En quarante-huit heures elle était mise en bon état et prête à recevoir la plus grande partie de mon matériel; le reste devait rentrer dans la

pirogue que je m'étais procurée à Kilandou. Avec cette flottille réduite je pouvais gagner Mpala en six ou huit étapes. Une dizaine d'hommes m'accompagneraient; le reste, allégé de ses ballots, suivrait la route qui longe le lac, et arriverait en même temps que moi à la station belge. Quant aux Vuafipa, qui nous avaient amenés ici, aucun d'eux n'avait consenti à remonter si loin dans le nord; ils s'étaient dispersés, en quête d'esclaves à acheter.

A en juger par les habitants de Kapampa, la population du Marungu est



Lutte contre les vagues. (Voir p. 497.)

la race la plus inférieure que j'aie jamais rencontrée; les femmes surtout ont à peine une apparence humaine; les lèvres et le lobe des oreilles sont affreusement mutilés; le corps, difforme et d'un rouge lie de vin, est hideux à voir; enfin les cheveux crépus ne portent pas trace de peigne ou de coiffure quelconque. La moitié du village était atteinte de la petite vérole; en dehors de quelques racines de manioc nous n'avions rien trouvé à acheter; aussi le 14 abandonnai-je avec bonheur cette plage inhospitalière.

A Tongué, autre village de trois huttes, placées au pied même de la montagne, nous ne trouvâmes que des arachides.

Sur les sommets peu boisés de ces pentes abruptes et désertes on voit, il est vrai, quelques rares habitations éparses, mais sans traces de culture.

On n'y a pas même la ressource de la pêche, que l'inclinaison rapide des pentes et l'absence de plage rendent impossible.

Le lendemain, à un moment où la chose était certainement la dernière de mes préoccupations, Hassani fut assez heureux pour me procurer deux superbes spécimens d'un anthropoïde dont Livingstone seul a déjà dit quelques mots, et que les indigènes appellent *soko*. Vers onze heures la brise nous avait obligés à chercher refuge dans une coupure de la montagne, à l'ouverture d'un torrent desséché, et Hassani tua ses deux victimes à moins de 200 mètres au-dessus de nos têtes, dans de maigres taillis poussés entre les blocs granitiques du ravin. La première, un jeune, fut tuée sur le dos de sa mère, qui le saisit dans ses bras et s'enfuit sur une roche peu éloignée, où elle tomba à son tour, frappée en plein cœur, en faisant bravement face à l'ennemi. Le petit était de la grosseur d'un enfant de deux mois, et la couleur jaune de sa peau contrastait singulièrement avec le noir de jais de celle de la mère, couverte, en dehors des pieds et des mains, d'une toison longue et fourrée de même couleur.

La mère avait été tuée debout, posture que ces animaux prennent naturellement au repos. Sa taille et sa corpulence étaient celles d'un homme petit mais obèse. Le bras à lui seul avait la même longueur que la jambe, mesurée de l'aine au bout du pied, soit 0m.75. Les incisives, presque entièrement cariées, accusaient un âge avancé; la peau qui recouvrait la figure, les mains et l'intérieur du pied semblait un parchemin noir et luisant. Les arcades sourcilières étaient fortement accentuées, le nez à peine sensible. La main, longue et sèche, était absolument humaine; le pouce, mince et court, n'arrivait pas à la base des autres doigts; le dessus du pied était couvert de poils, le pouce en était long et volumineux et tous les doigts très prenants. Enfin les callosités postérieures étaient à peine accusées, et comme il n'y avait pas trace de queue, mes hommes déclarèrent hautement que Hassani venait de commettre un meurtre sur la personne d'un Mchenzi d'une tribu éloignée!!...

Le fait est que ces deux figures avaient une expression humaine, à s'y tromper, et n'eussent été les bras et le pelage, l'animal, confondu dans une de ces chaînes d'esclaves abrutis que j'ai souvent rencontrées, eût échappé à mon attention.

Le soko, assez commun dans ces parages, vit volontiers dans le voisinage des cases, pour lesquelles il est un ennui sérieux, par les ravages qu'il fait dans le maïs et le sorgho. Il se construit dans les arbres de grands nids qu'il cherche à peine à dissimuler; ses allures sont tranquilles, et il vit par groupes de cinq à six individus. Aux coups de fus .

de Hassani, les compagnons des deux victimes n'avaient traduit leur colère impuissante que par une série de sauts désordonnés autour du chasseur, fort embarrassé du reste, car il ne lui restait plus de cartouches.

Les naturalistes m'en voudront d'avoir laissé perdre des échantillons aussi précieux, mais qu'ils m'indiquent le moyen de les préparer dans un camp sans ressources d'aucune sorte, même sans vivres pour attendre. Je pensai un moment les remorquer à Mpala, mais il eût fallu les abandonner le lendemain en passant la barre, ou le surlendemain, à cause de la décomposition des chairs. Je n'eusse pas trouvé un seul homme autour de moi pour m'aider à les disséquer, tant ces esprits étaient frappés.

Depuis mon départ de Kapampa, la côte du lac, comme je l'ai fait pressentir, ne m'avait présenté que l'aspect d'une muraille élevée, souvent à pic sur le lac et médiocrement boisée jusqu'à son sommet. Des ravins profonds et rocailleux zèbrent de lignes sombres cette immense nappe d'un vert uniforme. Jusqu'à Mpala le coup d'œil varie peu, si ce n'est vers la baie de Manda, où j'arrivai le 17 mai. Le mauvais temps m'y retint jusqu'au 25; dans l'intervalle j'appareillai plus de vingt fois, chaque fois pour faire un mille de route; deux fois je chavirai.

Je me trouvai à l'entrée de cette baie un matin à sept heures, au moment où la brise fraîchissait. En moins de dix minutes la mer était formée; quand je me levai pour chercher un abri, j'étais en face d'une barre longue de 5 milles, plus puissante que celles rencontrées jusqu'alors, et, pour comble de malheur, distante de la côte de près de 100 mètres. Attendre était folie : je donnai l'ordre de la passer aussitôt. Les piroguiers roulaient des yeux effarés, mais jamais je n'ai vu des hommes déployer autant d'énergie et de dextérité.

« Il y a une demi-charge d'étoffe pour toi si tu me tires de là », criai-je au patron. Ils étaient six accroupis derrière et luttant pour nous maintenir bien en ligne, la lame au dos. Quand la première volute se présenta, crépitante, menaçante, à plus d'un mètre au-dessus d'eux, je vis leurs six kafis s'abattre sur la crête avec un effort suprême; puis tout disparut pendant deux secondes : la volute passait sur nous comme une trombe; et quand vint mon tour de la recevoir, je sentis craquer le banc auquel je me cramponnais.

La pirogue cependant flottait encore, bien qu'à moitié remplie; des six hommes, pas un seul n'avait été enlevé, et d'une vigoureuse impulsion ils nous ramenaient l'arrière à la lame, pendant qu'emportés sur le dos de l'une d'elles nous défilions vers la côte à une allure vertigineuse. La seconde volute fut reçue avec la même vigueur, la même adresse; mais,

l'avalanche passée, il n'y avait plus à flotter que nous, et, après quelques brasses tirées en pure perte, je me trouvai violemment jeté sur un bas-fond d'un mètre de profondeur. Je me relevai juste à temps pour voir la pirogue rouler à quelques pas de moi, la quille en l'air. Mes hommes s'y cramponnaient avec un courage digne d'éloges, car le danger était grand, et bientôt je la voyais s'échouer en lieu sûr. Pas une charge, pas un fusil ne s'était démarré ; seuls quelques objets sans valeur avaient été balayés ou submergés.

Ma seconde pirogue avait, le matin, jugé plus prudent de ne pas appareiller; elle ne nous rejoignit que deux jours après, en même temps du reste que ma caravane, qui, après quatre jours de marche pénible dans les montagnes, débouchait à son tour sur cette plage de Manda, moins déserte, moins misérable que le reste du Marungu.

Dans son ensemble, le panorama de la baie ne manque pas de grandeur; derrière la lagune s'étagent de frais coteaux qui, dans l'ouest, vont mourir au pied du Mirumbi, cette pyramide curieuse dont Stanley a donné un dessin. Au nord, la chaîne de Marungu fait un cadre sauvage à cette plage ensoleillée où la barre déferle avec rage.

Pas trace d'habitations; mais les habitants affluent cependant, au nombre de cent ou cent cinquante; des Vuafipa étaient campés là, en train d'acheter des esclaves, et je fus témoin de plusieurs de ces marchés, dont un surtout se passa à côté même de ma tente. Il s'agissait d'une petite fille de dix ans, gracieuse et bien prise, amenée par ses parents. Le patron de la pirogue avait donné d'emblée un vieux fusil à pierre; mais les débats se prolongèrent tout un après-midi, et le Mfipa dut ajouter une pierre à fusil, deux charges de poudre et deux balles en cuivre.

Une fois en possession de la proie, le propriétaire la caressa un instant, lui regarda attentivement les yeux, les oreilles; elle avait les dents saines et blanches, et sa figure s'éclaira d'un sourire. Puis il fit approcher deux enfants déjà liés par le cou avec une corde en cuir, et attacha solidement le bout de cette chaîne au cou de la jeune fille. A ce moment elle comprit, et deux larmes perlèrent à ses yeux.

« Te voilà baptisée Mfipa, petite », lui cria Kamna; puis, se retournant vers quelques camarades :

« Et dans dix ans, quand nous reviendrons à Karéma, ajouta-t-il, on nous présentera cette femme comme une Mfipa de race pure! En vérité, mes frères, dans l'intérieur toutes les races sont mélangées. »

Cette petite cependant m'intéressait; ces deux larmes m'avaient remué, et par ma foi! j'allais donner à Kamna l'ordre de la marchander, quand

soudain je la vis sourire, se lever avec ses compagnons de chaîne et se mettre à jouer avec eux dans les eaux du lac, comme elle l'eût fait avec des amis d'enfance. Je me retournai : les parents n'étaient pas à 500 mètres et s'en allaient tranquillement, sans même tourner la tête!

Ces larmes étaient les premières peut-être que je voyais couler dans mon voyage; le sourire auquel elles firent place annula, par contre, chez moi le



Le naufrage.

dernier élan de cette pitié compatissante qui serre naturellement le cœur de l'Européen en face de misères qu'il est impuissant à soulager.

Avant de quitter la baie de Manda, je veux dire un mot d'un fléau qui en cette saison fait dans le Marungu de terribles ravages.

Sur la côte est du lac, en parlant du boma de Makutubu, j'ai déjà dit quelques mots de la petite vérole; le Fipa se trouvait effectivement sous le coup de la contagion, mais en bien moindre proportion que la côte ouest, soumise de plus à une famine effrayante.

La variole est peu à redouter dans les caravanes de Zanzibarites. Sur la côte, où elle existe toute l'année à l'état endémique, on trouverait bien peu de Vuangana qui n'aient eu dans leur enfance à subir cette terrible épreuve, et l'on peut considérer comme vaccinés les trois quarts d'entre

eux. Dans les circonstances où je me trouvais, cependant, un seul cas pouvait me mettre dans un gros embarras.

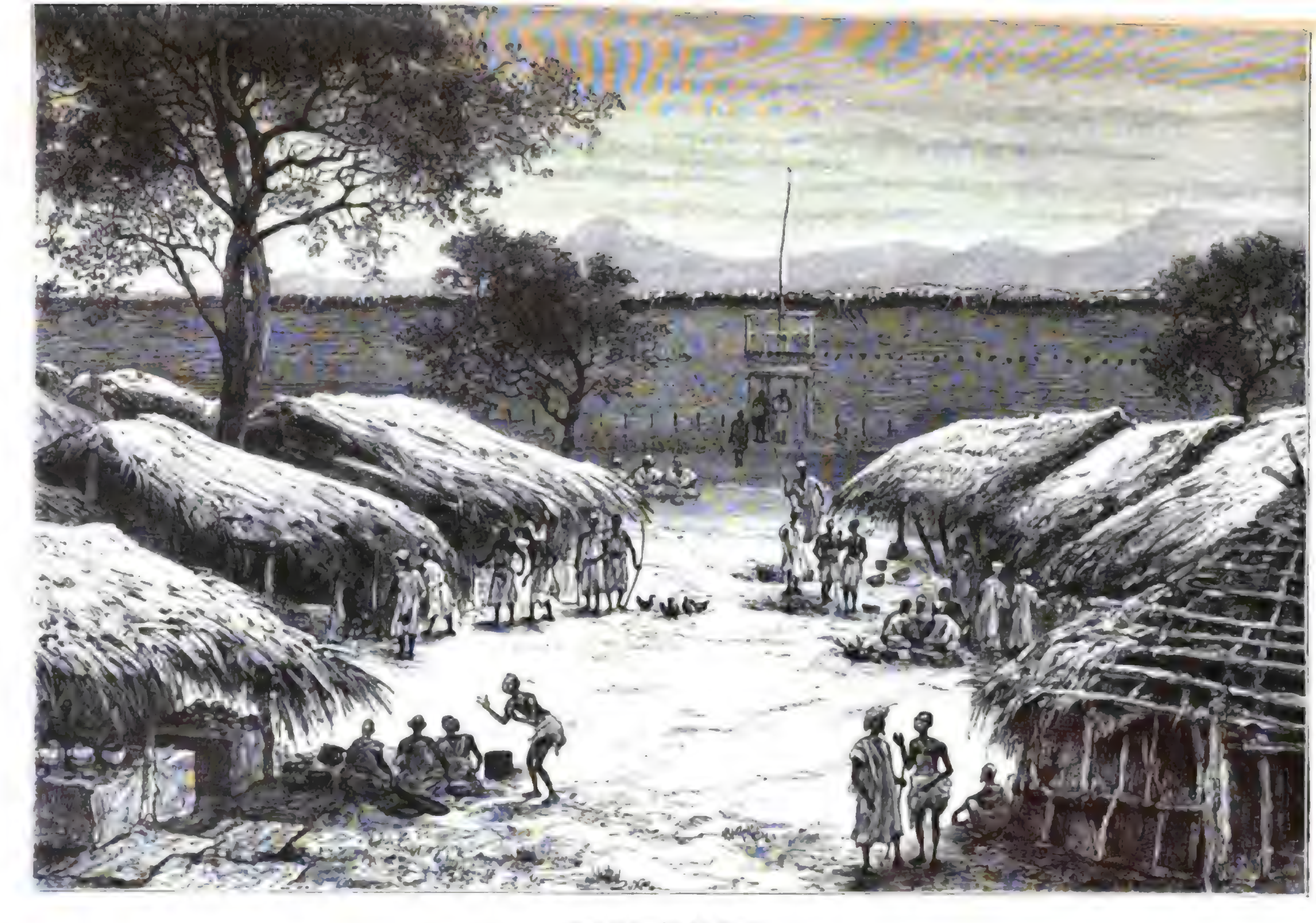
Autant qu'il était en mon pouvoir, j'avais préservé ma caravane d'un contact trop suivi avec les indigènes. Toutes mes précautions furent inutiles, et à Manda quatre personnes, dont une femme, appartenant à la caravane de Storms, furent atteintes avec une violence sans pareille. La femme seule mourut; mais, de mes trois hommes, l'un perdit un œil, et les autres, complètement défigurés, n'étaient pas encore tout à fait remis quatre mois plus tard.

Les Noirs reconnaissent trois sortes de petite vérole, celle d'ulesi, celle de sorgho, et celle de maïs, suivant que les boutons ont la grosseur de l'une ou l'autre de ces graines; la première est de beaucoup la plus grave, mais pour toutes trois ils ne connaissent d'autres remèdes à cette terrible maladie que des frictions faites avec la sève caustique de la feuille de bananier. La chaleur du feu est de plus interdite au malade et il doit passer la nuit, sans natte, étendu sur le sable. Storms, dans une épidémie qui avait récemment éprouvé les esclaves de la station de Karéma, m'avait dit avoir obtenu de bons résultats de l'acide phénique. J'en donnai un peu à mes malades, pour le prendre à l'intérieur : mais c'était là un bien pauvre remède à la plus hideuse et à la plus redoutable des affections. Je louai enfin une petite pirogue à Manda pour leur permettre de gagner Mpala sans fatigues.

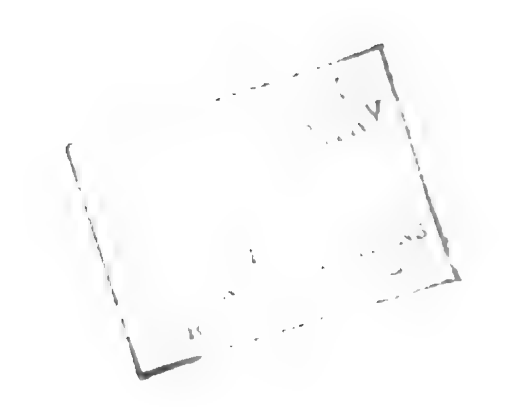
Je passerai brièvement sur les quatre jours qui me séparent encore de cette station. Notons seulement que les montagnes apparaissent de nouveau, que la brise nous permet à peine quatre heures de navigation chaque nuit, enfin que pendant le jour le soleil est d'une intensité que je n'avais encore éprouvée nulle part. C'est à l'usage constant des verres fumés que je dois d'avoir évité de terribles coups de soleil.

Le 26 mai, vers quatre heures du soir, je faisais mon entrée dans le petit port de Mpala, au milieu des salves de coups de feu. Ce ne fut pas sans une vive émotion que je retrouvai au débarcadère mon brave ami Storms, dont je n'avais pas de nouvelles depuis deux mois et demi. Lui aussi avait eu ses jours d'épreuves; sa traversée, plus longue que la mienne, avait été semée d'incidents et de déboires : la fièvre l'avait durement secoué, mais son inaltérable entrain avait résisté à tout. Sans plus tarder il me présenta ses nouveaux domaines, vieux de six mois, mais qui m'émerveillèrent par l'emplacement, la disposition des bâtiments et par le travail gigantesque accumulé en si peu de temps.

La situation choisie par Storms pour son nouvel établissement est un



Rue et tembé de Mpala.



terrain en dos d'âne, élevé d'une cinquantaine de mètres au-dessus du lac. Dans l'est, la falaise tombe à pic sur le Tanganika. Le revers opposé du mamelon descend au contraire en pente douce sur une plaine d'alluvion fertile, fraîche, et qui promet beaucoup à la culture. Enfin le nord s'ouvre sur une jolie baie, qui sera complètement abritée après l'achèvement d'une digue en construction.

La station proprement dite se compose d'un tembé carré et d'un village. Le tembé présente quelque analogie avec celui de Karéma ; il sert de logement aux Européens, de magasin et aussi de forteresse en cas d'attaque. Le village est au contraire réservé aux askaris ; ses deux rangées de cases parallèles s'étendent en face du tembé, séparées par une large rue en pente qui descend sur la baie, découvrant un long ruban de plage et la plaine verdoyante de Mpala.

Il était difficile de trouver un emplacement répondant mieux aux divers besoins d'une station. Les falaises rocheuses du sud n'offrent nulle part une assiette convenable ; puis de quelles ressources pouvait être un pays aussi misérable, aussi désert, aussi déshérité que celui que j'avais vu depuis Kapampa?

Mpala se trouve, au contraire, à la naissance d'une région moins accidentée, plus peuplée, plus fertile, d'un accès facile jusqu'à Itoua, en face d'Oujiji. La plage, large et cultivée, assure les vivres en toute saison ; et enfin l'existence d'un port, le seul peut-être dans ces environs, est une véritable fortune. Quant aux conditions climatériques, elles sont des plus avantageuses, surtout en cette saison de grande brise, et je fus assez surpris de voir dès le coucher du soleil la température s'abaisser jusqu'à 6 et 7 degrés, alors que, partout sur la plage, l'atmosphère est lourde et brûlante.

L'établissement de la station au milieu d'indigènes sauvages et querelleurs ne s'était pas fait sans difficultés. Mpala, le chef le plus voisin, s'était incliné devant le nombre imposant des fusils de Storms, et se montrait, faute de mieux, serviable et obséquieux ; mais Russinga, son suzerain, fort d'un boma bien dissimulé à deux jours dans les montagnes, avait déclaré qu'il mettrait à mort tous les askaris de la station. Quatre mois de séjour n'avaient pas amené de changement sensible dans la situation, et Storms cherchait encore un moyen de se défaire de ce dangereux voisin.

Mon séjour à Mpala devant se prolonger au delà de toutes mes prévisions, je reviendrai plus loin sur la station ; je la laisse un instant, pour parler des tristes événements dont elle allait être le théâtre et qui brusquement en huit jours allaient réduire à néant tous mes projets et me laisser sans hommes, sur les bras de Storms.

J'avais quitté ma caravane à Manda. Mes hommes, pleins d'entrain, semblaient enchantés d'en avoir fini avec les montagnes et le Tanganika ; tous les projets de désertion s'étaient noyés dans ce lac et je ne pouvais croire à leur réveil, alors que la seule pensée de la dernière traversée faisait encore frissonner mes gens !

Désireux de profiter de la belle saison, qui s'avançait, j'avais décidé de ne séjourner que quarante-huit heures à Mpala, et je fis tout disposer pour partir le 29. Le 28 au soir les charges étaient serrées et distribuées ; pas un seul murmure ne s'était élevé et je me laissais aller en toute sincérité à jouir d'un résultat qui semblait enfin couronner mes efforts ; car, pour une caravane de Zanzibarites, partir est tout ; une fois lancé, il n'est pas de difficulté qui arrête : on se fait un point d'honneur, sinon de ne jamais revenir en arrière, au moins de ne jamais reprendre la même route.

Il semble vraiment que les catastrophes soient toujours, comme les orages, précédées d'une période de calme, d'assoupissement, où tout sourit à l'esprit, où l'on ne se rappelle du passé que les souvenirs heureux, où l'avenir se dore des espérances les plus flatteuses. C'est sous ces auspices que je m'endormis le 28 au soir : le réveil devait être terrible, et cependant ce qui se passa dans l'intervalle n'avait rien que de bien simple en apparence.

Dans la nuit était arrivé à la station ce même daou des missionnaires anglais dans lequel j'avais traversé le lac la première fois. M. Brooks le ramenait d'Oujiji, se rendant à Iendué. Atteint d'un violent accès de fièvre, M. Brooks se coucha immédiatement, en nous disant seulement que Stanley venait d'arriver dans le Manyema ; que les Arabes d'Oujiji s'y portaient de leur côté avec des forces imposantes pour lui déclarer la guerre ; enfin qu'à l'annonce de cet événement la caravane des missionnaires d'Itoua venait de déserter en masse avec ses chefs, ne laissant sur le lac que les huit hommes qui montaient la pirogue.

M. Brooks, ne comprenant qu'imparfaitement le kisouahili, ne savait pas tout. Les piroguiers se chargèrent de compléter ces renseignements, et le soleil n'était pas levé que tout le monde avait appris à la station qu'une grande guerre se déclarait contre les Blancs dans l'intérieur ; que Tippo-Tippo et Jumah Merikani, les deux Arabes les plus puissants, allaient les attaquer avec plus de trois mille fusils. On ajoutait que Stanley achetait beaucoup d'ivoire au Manyema ; que Jumah avait donné l'ordre de mettre à la chaîne tous ceux qui auraient fait des affaires avec lui ; enfin, comme pour donner plus de poids à tous ces bruits exagérés, M. Brooks apportait à Storms une lettre de M. Stanley lui-même, qui lui avait été remise secrètement à Itoua.

Est-il besoin de faire ressortir la gravité de pareilles nouvelles dans un pays où tous les Européens sont frères et doivent en conséquence concourir au même but ? Mon itinéraire, en me rapprochant de Stanley, ne devait-il pas faire supposer à mes hommes que nous agissions de concert, et que les mesures qui frappaient l'un devaient frapper l'autre également ! L'effet ne fut pas long à se produire.

Wadi-Combo, d'un air embarrassé, était venu lui-même m'apporter toutes ces nouvelles le matin. Quand je le fis appeler vers huit heures, on me répondit qu'il s'était sauvé dans la brousse. Vers dix heures, les autres chefs vinrent me faire comprendre que le nouveau voyage les effrayait, et qu'ils voudraient bien retourner à Zanzibar.

Une heure plus tard, ma caravane se mettait en route sans plus de façon qu'un mois avant, ne me laissant pas même, hélas ! Hassani et Kamna, qui, lors de la première désertion, m'avaient été d'un si grand secours.

Ce soulèvement spontané et soudain me laissa d'abord assez calme. Je n'y voyais qu'une répétition de ce qui avait eu lieu à Karéma ; mais à certains symptômes il me fut bientôt facile de reconnaître que j'avais affaire à un événement autrement sérieux.

Dans la soirée une douzaine d'indigènes arrivèrent au tembé en poussant des cris d'alarme. Ils avaient été chassés de leur village, situé à une heure de marche ; mes gens s'y étaient installés en maîtres, pillant et proférant des menaces de mort. Storms envoya aussitôt son chef, Ramazani, aux renseignements, et le surlendemain nous pûmes avoir des nouvelles exactes.

Mes gens s'étaient effectivement emparés du village et s'y concertaient sur la conduite à tenir ultérieurement ; Wadi-Combo menait tout le maneno. Tous se disaient fatigués, incapables de continuer le voyage, et me suppliaient de rentrer avec eux à Zanzibar. Ils me faisaient savoir de plus qu'avant de partir ils m'avaient volé une caisse de cartouches, mais qu'ils n'en useraient qu'à la dernière extrémité, et les rendraient avec leurs fusils au consul de France à Zanzibar. C'était la première fois que mes gens osaient porter ouvertement la main sur mon matériel, en dehors des fusils, qu'ils considèrent un peu comme leur propriété.

Enfin ils demandaient à entrer en pourparlers, et me proposaient de m'envoyer des délégués, à condition que je ne me livrasse sur eux à aucune voie de fait. Je n'avais pas d'autre moyen de communiquer directement, force me fut donc d'accepter.

Les premiers envoyés qui se présentèrent étaient Farraji, Makussudi et Ben Ali ; au lieu de leurs fusils ils étaient armés d'arcs et de casse-tête.

« Nous ne pouvons pas t'abandonner, me dirent-ils, c'est impossible, nous agirions mal ; mais, d'un autre côté, nous ne pouvons aller plus avant. Partis ensemble de Zanzibar, nous avons juré de t'y ramener; tes pieds ne toucheront pas à terre, nous te porterons comme le bon Dieu (Mungu) jusque dans la maison du consul. Là tu te reposeras un mois, puis tu feras un nouveau chaouri devant Saïd Bargach et nous te suivrons tous alors jusqu'à la deuxième mer.

« Nous avons de l'amertume de te voir persister dans tes projets, parce que tu es bon maître ; mais à présent rien ne peut nous empêcher de ne pas revenir à la côte. Nous voulons revoir notre île bien-aimée; à peine y resterons-nous deux ou trois jours, puisque nous ne serons pas payés, mais nous voulons la voir à tout prix. C'est une rude tâche que nous entreprenons sans vivres et sans maître, car s'il est facile de piller le Marungu et le Fipa, nous nous ferons battre dans le Kawendé et l'Unianembé, mais nous ne reculerons devant rien. Il n'y a pas d'esclaves parmi nous, nous sommes tous hommes libres, enfants de Zanzibar; jusqu'au bout nous resterons unis. La moitié mourra, mais l'autre moitié passera. *Inchallah!* »

Ma réponse ne pouvait guère différer de celle déjà faite à Karéma en de semblables circonstances.

« Nous autres Blancs, nous avons des devoirs à remplir, et quand nous avons pris des engagements, nous ne les rompons pas à plaisir. Mon sultan m'a dit : « Va là », et j'irai avec vous ou sans vous.

« Toutes mes forces sont dans ma tête, comme vous le dites souvent, mais ces forces n'existent que pour aller en avant, dans des contrées que personne n'a vues. Je ne serais même pas capable de revenir à Karéma, je mourrais en route.

« Vous jouez là un jeu d'enfants dont vous ne calculez pas les conséquences; pour six mois de voyage qu'il reste à faire, vous abandonnez vos gages et vous risquez une partie dont vous reconnaissez vous-mêmes le danger. Contre vous tous je ne puis rien. Allez à Zanzibar, dites au consul que vous m'avez abandonné, et vous verrez comme il vous recevra. Quant à vous suivre, vous n'y pensez pas! Où avez-vous vu un maître commandé par ses enfants? Vous-mêmes vous n'en voudriez plus au bout de huit jours! »

On peut voir par ce qui précède que les prétentions de mes hommes à ce moment étaient relativement modérées. Ils se croyaient le droit de m'abandonner, ils le prenaient au moins, mais ne demandaient ni leurs gages ni des étoffes. Ils firent mieux, ils se mirent réellement en route

pour Karéma; pendant trois jours je n'entendis plus parler d'eux, et je crus vraiment qu'ils ne reviendraient plus. Mais ce n'est pas en vain que des cerveaux pareils s'exaltent! La grandeur de l'entreprise, tout en les effrayant, ne pouvait que les exciter davantage. Ne se sentaient-ils pas du reste à couvert sous ce mot d'ordre tacite lancé dans l'intérieur et qui semblait désigner tous les Européens comme les ennemis de leur sultan redouté!

Le 4 juin, des indigènes revinrent de Manda plus effrayés que jamais;



Indigènes se réfugiant au tembé de Mpala.

leur village était bouleversé de fond en comble; ils avaient reçu des coups de couteau, on les menaçait des fusils, enfin ils disaient que ma caravane revenait sur la station, pillant tout sur son passage. Le 5, effectivement, elle était dans les environs et m'envoya une députation, non plus chargée de palabres, mais bien de véritables menaces, mal déguisées sous l'allure tremblante de ceux qui les apportaient.

« Les enfants, disaient ces derniers, avaient reconnu l'impossibilité de rallier la côte sans étoffes : aussi, ne pouvant se mettre en route, ils allaient s'installer définitivement dans les environs et tout piller, jusqu'à ce que je consentisse à des concessions. Ils voulaient de plus leurs traites pour le consul de Zanzibar et ne partiraient pas sans cela. »

Les journées du 6 et du 7 virent affluer au tembé les gens de deux ou trois nouveaux villages; d'autres s'étaient enfuis dans la montagne en em-

portant leurs bagages; partout régnait une véritable panique. Mpala lui-même venait d'être menacé, et nul doute que la station ne fût l'objectif final de cette campagne menée par Wadi-Combo, dont je connaissais le caractère décidé.

Comprend-on ma situation pendant cette terrible épreuve? De mes projets, bien entendu, il n'était plus question; mais n'était-ce pas assez de les voir brisés à tout jamais, fallait-il donc entraîner dans ma chute cette station où je recevais la plus franche, la plus cordiale hospitalité! Dès le commencement de la révolte, les gens de Storms, sans se prononcer ouvertement pour les rebelles, n'avaient pas manqué de leur témoigner une certaine sympathie. Deux fois Storms avait donné l'ordre de marcher contre eux : deux fois on avait fait semblant de ne pas entendre. La perspective d'un prochain retour à la côte les tenait un peu en bride, mais la moindre étincelle eût suffi pour les lancer dans le mouvement.

Et d'un autre côté quelle responsabilité n'assumé-je pas en donnant à ces bandits leurs traites et leurs étoffes? Leurs prétentions n'allaient-elles pas s'accroître en raison de cette libéralité? pouvait-on prévoir toutes les conséquences de cette dernière faiblesse?

Storms, dans tous ces débats, n'avait cessé de me donner le plus bienveillant appui; mais que pouvait-il en face d'un coup aussi bien organisé? La résistance n'était plus possible, le plus simple sentiment du devoir lui ordonnait de ne pas exposer la station, au risque de sacrifier son amour-propre. Mes hommes ne cachaient plus leur dessein de venir enlever les étoffes si je persistais à les refuser. Je me décidai donc à les payer, quelque dure que fût une pareille décision.

Je fis connaître ces intentions à mes hommes en leur disant de se présenter le 8 au tembé, dix par dix, pour éviter la confusion. Ils répondirent qu'ils se présenteraient tous ensemble ou qu'ils ne se présenteraient pas. Il fut donc convenu que la caravane arriverait le 8 tout entière, que chaque homme toucherait cinq dotis d'étoffes et le montant de ses gages pour dix-sept mois, sous forme de traite tirée sur le consul de Zanzibar.

On se demandera ici comment je n'ai pas pensé à falsifier les traites, ou tout au moins à me servir d'elles pour prévenir notre consul de la violence qui m'était faite. Ce ne sont certes pas les scrupules qui m'ont empêché d'agir ainsi, mais bien des raisons d'un ordre supérieur. Comme je connaissais mes gens, je savais qu'ils trouveraient un moyen de se faire traduire intégralement le contenu de chaque lettre avant d'arriver à la côte; étant donné leur état d'exaltation, je craignais enfin que la découverte d'une erreur ne les poussât à en tirer vengeance sur quelqu'un de mes

compatriotes. On verra par ce qu'il arriva aux missionnaires français de Tabora que ces craintes n'étaient pas exagérées.

Ah! elle fut effrayante, cette dernière journée passée au milieu de ces bandits déchaînés. Toutes mes épreuves passées devaient pâlir devant celle-là, car on aurait juré qu'ils voulaient me faire payer d'un coup tous leurs anciens services. Avec les indigènes j'avais au moins la ressource suprême de prendre mon fusil, de me détendre les nerfs en risquant le tout pour le tout. Ici, hélas! un acte de vigueur ne pouvait qu'être funeste à la station; j'ajouterai qu'il eût presque été sans mérite, car jamais mes hommes n'eussent osé se porter sur moi à la moindre voie de fait.

Ils entrèrent dans le tembé sans bruit, mais dans une tenue qui m'expliqua d'un coup la terreur des indigènes. Leurs anciens costumes de gala avaient disparu, et, en vrais frères de la côte, ils s'étaient affublés de ces oripeaux divers dont les indigènes aiment à se vêtir pour combattre. Tous s'étaient enduit le corps de peinture rouge. Wadi-Combo, presque nu, avait un petit manteau sang-de-bœuf et la tête couverte d'une chevelure de Rouga-Rouga qui lui cachait les trois quarts de la figure. Farraji s'était ceint le front d'une crinière de zèbre en auréole; les autres portaient dans leurs cheveux des plumes de coq. Pas un fusil; rien que des lances, des arcs et des casse-tête. Ils semblaient interdits, à l'exception de Wadi-Combo, Farraji et Makussudi, qui vinrent se camper fièrement devant moi.

La séance dura trois heures; les étoffes, coupées, furent trouvées insuffisantes, et il fallut les doubler; puis on demanda de la poudre, ensuite des cartouches. Les lettres, en revanche, ne donnèrent lieu à aucune contestation; mais aux regards que me lançaient leurs propriétaires en les recevant, on pouvait lire qu'elles ne leur inspiraient qu'une confiance médiocre.

Leur soif de gain enfin assouvie, ils crurent devoir protester de leur bonne volonté, de l'ordre parfait dans lequel ils rentreraient à Zanzibar, enfin de leur départ prochain, fixé au lendemain. J'essayai de les supplier de ne plus piller les environs; mais ma rage contenue, les larmes qui me montaient à la gorge me coupèrent la parole, et j'allai me jeter sur mon lit, où la fièvre me retint pendant deux jours.

Qu'on me laisse ici pousser un dernier cri de rage, et protester hautement contre les véritables fauteurs de cette révolte. Il ne m'est pas permis de toucher à la politique de sauvage qui préside aux destinées de Zanzibar, mais je ne puis laisser passer de pareils faits sans commentaires! Je peux trouver étranges les lubies d'un sultaneau qui expose sans vergogne la tête d'une douzaine d'Européens et compromet de son plein gré les intérêts les

plus sacrés. Avant mon départ il pouvait défendre à ses Noirs de me suivre! Que ne l'a-t-il fait?

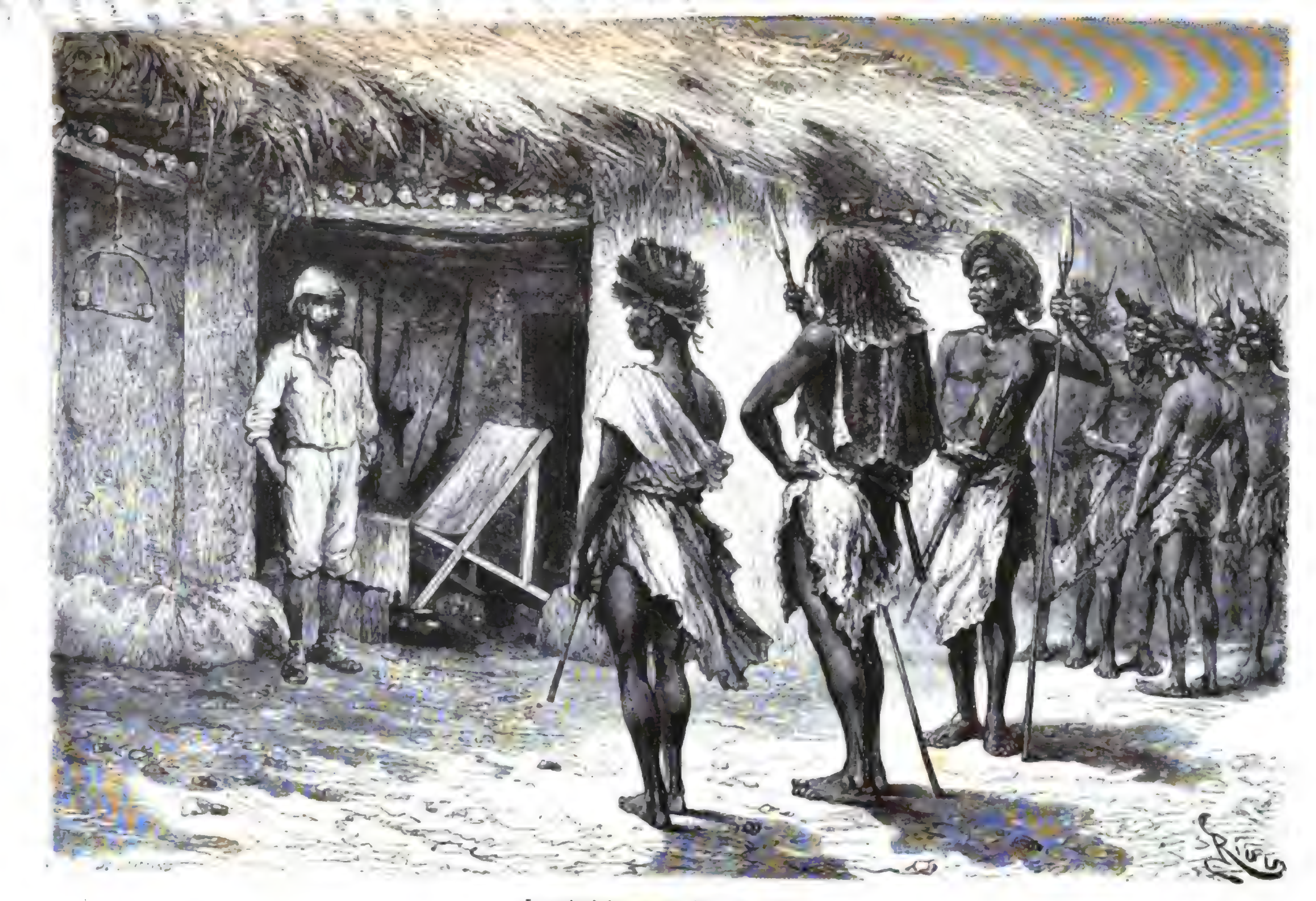
Au lieu de cela, ces Vuanguana m'accompagnent un an et demi, puis m'abandonnent sur un mot de lui, colporté dans tous les centres arabes. Je ne puis oublier les premiers services de ces hommes, ces ascensions effroyables dans les montagnes du Nyassa, ces marches forcées pour arriver au Bangouéolo, leur discipline admirable pendant toute la retraite sur le Tanganika; mais quand ces mêmes gens, qui m'ont toujours suivi comme des chiens couchants, viennent, du jour au lendemain, me mettre un revolver sous la gorge, dois-je faire acte d'humilité et accepter un pareil outrage? Les puissances européennes font à ce potentat la grande grâce de le laisser vivre, et leurs nationaux n'auraient pas droit à sa protection!

A quoi bon récriminer? A quoi sert de remuer trop de souvenirs pénibles et que je m'étais juré de laisser dans l'oubli? Je vais en finir en racontant brièvement ce que je sais du retour de ma caravane à Zanzibar, et de la façon dont elle a tenu ses promesses.

Jusqu'à Manda elle se tint sur une certaine réserve; là survint une rixe avec les indigènes, où ces derniers perdirent trois des leurs. De Manda à Kapampa, mes hommes saisirent toutes les pirogues et réussirent à retraverser le lac sans accident. A Kilandou, la division se mit parmi les chefs, et la caravane se fractionna en bandes diverses, qui gagnèrent Tabora à travers bois. Dans ce dernier endroit, où tous se retrouvèrent, ils profitèrent de leur réunion momentanée pour tenter un coup sur la station des Pères algériens.

Le P. Hautecœur les vit arriver un jour, drapeau français en tête, hurlant et battant leur tam-tam. Sans autre préambule ils envahirent l'habitation, la dévalisèrent et, comme le Père faisait mine de s'opposer à ce vol impudent, ils le rouèrent de coups. Le P. Hautecœur s'adressa alors au gouverneur de l'Unianembé, le seul fonctionnaire influent que Saïd Bargach eût dans l'intérieur; mais ce dernier, par une amère dérision, lui répondit qu'il était sans pouvoir sur les hommes d'un Européen.

Ce n'est que sept mois plus tard, en arrivant à Zanzibar, que je devais apprendre tous ces détails désolants. Malgré la menace de mes hommes de massacrer tous les courriers, le P. Hautecœur avait réussi à faire tenir à notre consul à Zanzibar une lettre qui, par une coïncidence bizarre, parvint en même temps que les rebelles à la côte. Ainsi prévenu fortuitement de ce qui s'était passé, le consul de France déchira les traites et fit enfermer les coupables, et avec eux tous les chefs.



Les révoltés entrant dans le tembé.



Ils n'étaient plus que trente à ce moment-là. Les autres, restés à Tabora, après avoir dépensé leur stock d'étoffes, s'étaient engagés dans la caravane de Tippo-Tippo au Manyéma. Hassani chassait l'éléphant dans le Fipa, pour le compte d'un Arabe de Kilandou. Quant à Farraji, on ne l'avait plus revu depuis le passage à Karéma, et l'on pensait qu'il avait repris son ancienne existence de Rouga-Rouga. Trois de mes Vuanguana seulement n'avaient pu prendre part à la révolte. Je veux parler de mes trois varioleux. On verra le parti que j'en ai tiré plus tard.

CHAPITRE XXVII

Plans de retour. — Travaux de Storms à la station de Mpala. — Abondance d'animaux. — Le village de Mpala et son chef. — Commerce d'esclaves. — Départ sur le daou des Anglais. — Le long du lac. — Habitants misérables. — Arrivée à Iendué. — En route pour le Nyassa avec une nouvelle caravane. — Mamboué. — Muipuria. — Muipota. — La route anglaise du Nyassa.

Privé de ma caravane, mon projet de pénétrer vers l'ouest devenait irréalisable. Force m'était de rallier la côte comme je pourrais.

Que le lecteur ne me demande plus de m'étendre longuement sur ce voyage de retour, je ne m'en sens ni le désir ni le courage. Les pays que je vais traverser sont certainement intéressants à plusieurs points de vue, mais encore me faudrait-il, pour en parler, des dispositions d'esprit dont je ne me sentais plus capable. Tous ces événements m'avaient enlevé ma confiance en moi, ma foi dans mon œuvre, et cet enthousiasme tenace, mais quelque peu raisonné, qui m'avait amené jusqu'ici. Bien que dans la plénitude des forces physiques et morales acquises par deux années d'expériences et de luttes, je me sentais arrêté en plein vol dans la réalisation possible d'un rêve glorieux. Pendant les six mois qui vont suivre je n'ai vu les choses qu'au travers de la trahison dont je venais d'être victime. D'ailleurs les contrées que je vais voir ont été foulées par des pas européens ; je n'ai donc plus qu'à noter quelques grands traits qui n'auraient pu échapper à mes prédécesseurs.

Dans cette épreuve la présence de Storms m'avait été d'un précieux secours. Pendant trois jours il avait pu se demander si la station confiée à ses soins n'allait pas être compromise. Et cependant ce ne fut qu'à la dernière heure qu'il me conseilla des concessions. La tourmente passée, ses avis furent encore d'un grand poids dans la modification de mes projets, et je ne saurais trop lui rendre grâce d'un concours amical qui, toujours efficace au milieu des grandes secousses de la vie, le devient bien plus encore dans les circonstances que je traversais.

L'isolement est, par le fait, le pire ennemi du voyageur. Réduit trop longtemps à ses propres pensées, son jugement s'altère, et il perd peu à peu la juste notion des choses et des hommes. Sans s'en rendre compte, il subit l'influence immédiate de son entourage et en accepte les seules suggestions qui concordent avec ses impressions du jour. Quel voyageur, après une longue absence, n'a oublié à certaines heures l'Europe et la civilisation, que la barbarie qui l'entoure rejette dans un lointain nébuleux? Sa misère lui semble ne devoir jamais finir. Survienne à ces heures un malheur brisant l'énergie morale qui le soutenait, et il se trouve porté à quelqu'une de ces résolutions extrêmes dont l'issue est toujours fatale. La société d'un camarade devient alors sans prix; dans les conversations de chaque jour, dans l'échange des idées les plus vulgaires, il sent se réveiller en lui des points de vue méconnus ou effacés de sa mémoire; il revient à une appréciation plus saine des événements, et dépouille enfin son vernis d'indigène pour redevenir lui-même.

C'est ainsi qu'après avoir longtemps hésité sur le parti à prendre, avoir caressé l'un après l'autre les projets les plus extravagants, je me décidai à regagner l'océan Indien par le Nyassa, route qui m'offrait cet immense avantage de se faire presque tout entière par eau, m'évitant ainsi les soucis d'une nouvelle escorte, qu'il m'eût, du reste, été impossible de réunir.

Le premier point était de gagner le sud du Tanganika. Les environs ne possédaient pas une seule pirogue sur laquelle on pût risquer une pareille traversée. Je dus donc attendre une occasion et abuser encore d'une hospitalité que j'avais failli faire payer cher au plus bienveillant des hôtes.

Ce dernier venait de reprendre avec son activité habituelle les travaux interrompus par son absence. Les bâtiments achevés, tous ses soins se portaient à rétablir les communications entre Karéma et Mpala, communications supprimées par la perte de ses deux daous et les mauvaises conditions nautiques du *Cambier*, ce petit vapeur dont il avait réuni les débris au prix de tant d'efforts. Bloqué sur la côte ouest avec sa caravane, seul à surveiller les deux stations, il lui fallait absolument trouver un moyen rapide de passer de l'une à l'autre sans avoir à souffrir des longs retards occasionnés par le détour de Kilandou.

Mpala est un des endroits du Tanganika qui produisent les plus beaux bois pour la construction des pirogues; les grandes embarcations d'Oujiji y ont été taillées en majeure partie; Storms n'avait pas manqué de profiter d'un semblable avantage, et depuis des mois ses charpentiers étaient au travail

sur un sommet escarpé, distant d'une journée de marche dans le sud. La pirogue, longue de 15 mètres sur 1 mètre de largeur, était la plus belle peut-être qu'eussent jamais vue les riverains. Mais, hélas! elle ne devait pas résister au long trajet nécessaire pour l'amener à la côte. Précipitée d'une hauteur de 200 mètres, par suite de la rupture d'un des câbles, elle arriva en lambeaux à la station.

Ce nouveau désastre, loin de décourager Storms, ne fit que stimuler son zèle et son activité. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que la quille de la pirogue, ramenée intacte, s'élevait sur les chantiers, à l'abri d'un immense hangar situé au fond du port.

Quelques jours plus tard, une membrure faite de branches contournées et équarries à la hâte s'échafaudait sur cette base, et à mon départ la bordée commençait à prendre forme; les planches et les clous retirés du premier daou avaient servi à sa construction; l'embarcation était enfin de taille à supporter soixante hommes et leurs charges, et depuis j'appris qu'elle avait traversé le lac. Entre temps, Storms s'était procuré une autre pirogue neuve, de dimensions ordinaires, et s'occupait de l'exhausser : opération qu'on ne peut faire qu'après avoir écarté les flancs, auxquels les indigènes conservent toujours leur forme cylindrique. Cet élargissement s'obtient aisément en halant la pirogue à sec, puis en la remplissant d'eau et en soumettant l'extérieur à la chaleur progressive d'un feu de branchages. Au moyen d'arcs-boutants intérieurs serrés avec des coins, on peut régler à volonté l'écartement des murailles. L'arrière, craqué sous l'effort du feu, est remplacé par un tableau soutenant les ferrures du gouvernail; un ou deux bords sont ajoutés de bout en bout; généralement enfin on surélève l'arrière en y ajoutant une plate-forme formant rouf, à la façon des boutres de l'océan Indien, construits plutôt dans le but de fuir devant la mousson que dans celui de louvoyer.

Tous ces gros travaux, poussés avec vigueur, n'empêchaient pas d'autres travaux courants. Le jardin, bien que rudimentaire, était l'objet d'une sollicitude particulière. Le sable d'alluvion amassé à l'embouchure du Loufoukou se trouvait on ne peut plus propice aux légumes d'Europe : le blé même semblait venir seul, sans le secours d'un arrosage fréquent comme à Karéma. L'igname poussait aussi à ravir, et un seul des tubercules suffisait largement à l'alimentation journalière d'un homme. On s'explique difficilement l'indifférence des indigènes, généralement peu soucieux de la qualité, pour une plante qui, tant par ses fruits que par ses tubercules, a un rendement si supérieur à celui de la patate.

Cette variété de légumes compensait un peu l'absence presque totale de

venaison. Depuis l'établissement de la station, deux cobes avaient été les seules victimes des chasseurs.

L'éléphant et le buffle étaient en grand nombre derrière la montagne, mais le voisinage de Russinga rendait ces promenades dangereuses. Oies et canards ne se trouvaient qu'à 5 ou 6 milles dans le nord. Les pintades et les francolins enfin se montraient assez farouches. Les seuls animaux que l'on voyait rôder au pied de la falaise étaient des loutres, habitant probablement la rivière en temps ordinaire. Quelquefois un gros crocodile



Hangar et pirogue à Mpala.

venait au pied du rocher dormir paresseusement au soleil, et je pus un jour lui envoyer quatre balles, qui toutes glissèrent sur sa carapace.

A ce propos je voudrais détruire une légende qui prétend que le crocodile est beaucoup plus agile dans l'eau qu'à terre, qu'il y trouve une facilité d'évolutions et une rapidité analogues à celles du poisson. Bien souvent j'ai pu observer qu'il ne nage guère plus vite qu'il ne marche. Le blesse-t-on en eau libre, il tombe sur le côté, puis sur le dos, donnant de grands coups de queue qui ne réussissent qu'à le faire tourner ; à la fin il s'immerge doucement, et, un quart d'heure après, vous voyez son arête dorsale, à 50 mètres de là, flottant comme un vieux tronc en dérive. Il n'est pas,

comme le requin, obligé de se tourner sur le dos pour saisir sa proie, mais on peut dire de l'un et de l'autre qu'ils sont incapables de saisir un homme à la nage, ou même marchant rapidement dans une eau peu profonde. Les Noirs ont cependant toujours la précaution, quand ils passent une rivière en file indienne, de pousser des cris et de frapper l'eau de leurs bâtons.

Les hippopotames sont assez nombreux sur la large plage qui s'étend vers le nord, alors qu'on les rencontre à peine dans le sud, où la montagne tombe à pic sur le lac. Les riverains de Mpala se livrent à cette chasse dangereuse et, chose curieuse, se servent de ce même harpon à flotteur que j'avais déjà vu aux cataractes de Mombottouta.

Nos promenades nous menaient souvent au village de Mpala, situé de l'autre côté du Loufoukou. Retranché, palissadé, perdu au plus profond du fourré, rien ne l'aurait distingué du traditionnel boma, n'étaient les ficus nombreux plantés dans l'entassement des cases et qui nuisaient à la circulation de l'air respirable. Si ces ficus sont si bien gardés, c'est qu'ils représentent une des richesses du pays, les vêtements qu'on obtient de leur liber étant beaucoup plus fins et plus longs que ceux du miombo.

Mpala est un petit vieux à barbiche blanche, qui ne craint pas la plaisanterie; il est plus ou moins vêtu d'une étoffe de Zanzibar, dont la couleur disparaît sous une couche épaisse de ce rouge végétal qui plaît tant aux indigènes. Comme armes il porte une lance et un vieux pistolet sans pierre sous l'épaule; au cou il a un collier de dents de requin, fétiche contre la pluie; à la main, un chasse-mouches en queue de buffle, orné de filigranes de cuivre, insigne de sa puissance et fétiche en même temps contre la petite vérole.

Il a des idées assez précises sur les six ou huit derniers rois qui l'ont précédé à Mpala; tous sont morts massacrés par Russinga, et la seule idée du départ de Storms le fait trembler, car le même sort l'attendrait inévitablement. En matière de commerce, c'est le plus roué compère que j'aie jamais rencontré. Me voyant marchander divers objets, il défendit à ses sujets de me vendre autrement que par son entremise, et alors la moindre flèche, le plus petit fer de lance, le vêtement le plus crasseux ne demanda pas moins de dix minutes de pourparlers.

« Je vends à perte, ne manquait-il pas de dire chaque fois : je ne veux plus continuer! »

Si insignifiant qu'il soit, le village de Mpala prend une certaine importance par sa situation à l'intersection de la rive montagneuse du lac et de la longue plage qui remonte jusqu'en face d'Oujiji; les pirogues qui passent en quête d'esclaves ne manquent jamais de s'y reposer quelques jours

à l'embouchure de la rivière. Le trafic du bois-d'ébène se fait ici sur une grande échelle; c'est la côte ouest qui est exploitée au profit de la côte est; mais ce sont les Vuajiji qui l'accaparent, et non les Vuafipa. Nous eûmes occasion de voir une flottille de cinq pirogues passer avec un chargement de sel et d'huile de palme, et revenir bondée de bétail humain.

Ces malheureux n'étaient qu'une centaine en tout, mais je ne me rappelle pas avoir vu échantillons plus repoussants de notre espèce, ce qui me confirme dans l'opinion que j'ai émise sur la race du Marungu. Sortis de leurs pirogues par chaînes de huit à dix, ils ne tentèrent même pas de se dégourdir les jambes et restèrent tout le jour accroupis sur le sable. L'état d'épuisement de tous était tel, que je n'eusse pas craint de couper toutes ces entraves, mais les chefs avaient sur la vitalité de leurs captifs des notions plus précises.

A coup sûr, devant une misère aussi profonde, le cœur le plus endurci ne peut se défendre d'un mouvement de pitié; mais comment ne pas s'avouer que l'abrutissement poussé à ce degré a besoin d'un maître, à plus de titres cent fois que nos animaux domestiques, auxquels nous devons cependant la nourriture et de bons traitements?

Ajoutez aussi que ces transports, s'ils sont une épreuve terrible à supporter, ne sont qu'un état passager, transitoire dans la vie d'un esclave, et que l'habitude native qu'il a de la misère lui rend indifférentes bien des souffrances dont le seul énoncé nous est insupportable. Et, par une fatalité étrange, la suppression de la traite à la côte n'a encore eu pour résultat que d'allonger ces transports, par les difficultés créées aux négriers pour écouler leur marchandise!

Le séjour des pirogues vuajiji avait jeté quelque animation dans la station; leur départ la replongea dans ce silence morne, cette extinction complète de vie qui caractérise toujours un établissement européen en pays étranger. Toute construction, même grande, paraît mesquine en Afrique, écrasée qu'elle est par la solitude et l'immensité. Cette longue rue déserte, tirée au cordeau, cette haute muraille du tembé jurent avec le désordre sauvage de la forêt; ce cadre, pittoresque dans sa barbarie, est trop démesuré, on sent qu'il doit dévorer un jour ce spécimen rachitique de notre civilisation; on a l'impression de quelque chose de grand, et d'instable, construit par quelque génie, mais qui ne doit pas lui survivre.

Pendant le jour le soleil vient égayer un peu ce spectacle; sa disparition y jette comme un suaire. Les askaris se sont barricadés autour de leurs feux, et jusqu'au premier chant du coq le lendemain on n'entend plus un cri, plus le moindre écho de danse ou de tam-tam.

La gaieté franche de Storms, sa bonne humeur inaltérable, étaient certes une grande ressource, mais des souvenirs trop tristes m'empêchaient souvent d'y répondre. Le sentiment de mon impuissance à rien tenter par mes propres forces contribuait également à m'aigrir le caractère : aussi acceptai-je comme une véritable délivrance une occasion providentielle qui s'offrit à moi pour gagner Iendué.

A la fin de juillet, après deux longs mois d'attente, le daou des Anglais, revenant d'Oujiji, venait d'arriver à la station, et j'y chargeai immédiatement mon modeste bagage, réduit à quatre ou cinq caisses d'effets et une dizaine de charges de collections diverses. Comme personnel, l'état de mes trois varioleux semblant s'être amélioré, je me décidai à me contenter d'eux.

Saïdi, le mieux portant, reçut le titre de chef de l'expédition et de ma cuisine, cette dernière fonction, sinécure absolue, attendu qu'en route je préfère l'ugali à tous les poissons que certains voyageurs appellent les plats d'Europe. Saïdi était un petit garçon inoffensif, sans initiative propre; dans ma caravane il avait rempli les fonctions de maître d'école. Je ne sais trop quels étaient les émoluments attachés à cette fonction, mais ses cours étaient très suivis, et presque chaque jour, entre deux camps, dans les deux heures de liberté qui précèdent le crépuscule, je le voyais entouré d'une vingtaine d'élèves, tous munis d'une planchette en bois taillée dans un tronc d'arbre. Saïdi commençait sa leçon par une dictée tirée d'un gros livre arabe qui ne le quittait jamais, puis tous à haute voix, à la façon des écoliers du Caire ou d'Alexandrie, récitaient le passage pendant des heures.

Wadi-Amissi, le second malade, avait été un de mes bons serviteurs, mais la maladie l'avait rudement éprouvé. Karimanbi, le troisième, avait perdu un œil et il fallut le porter au daou, tant il était faible.

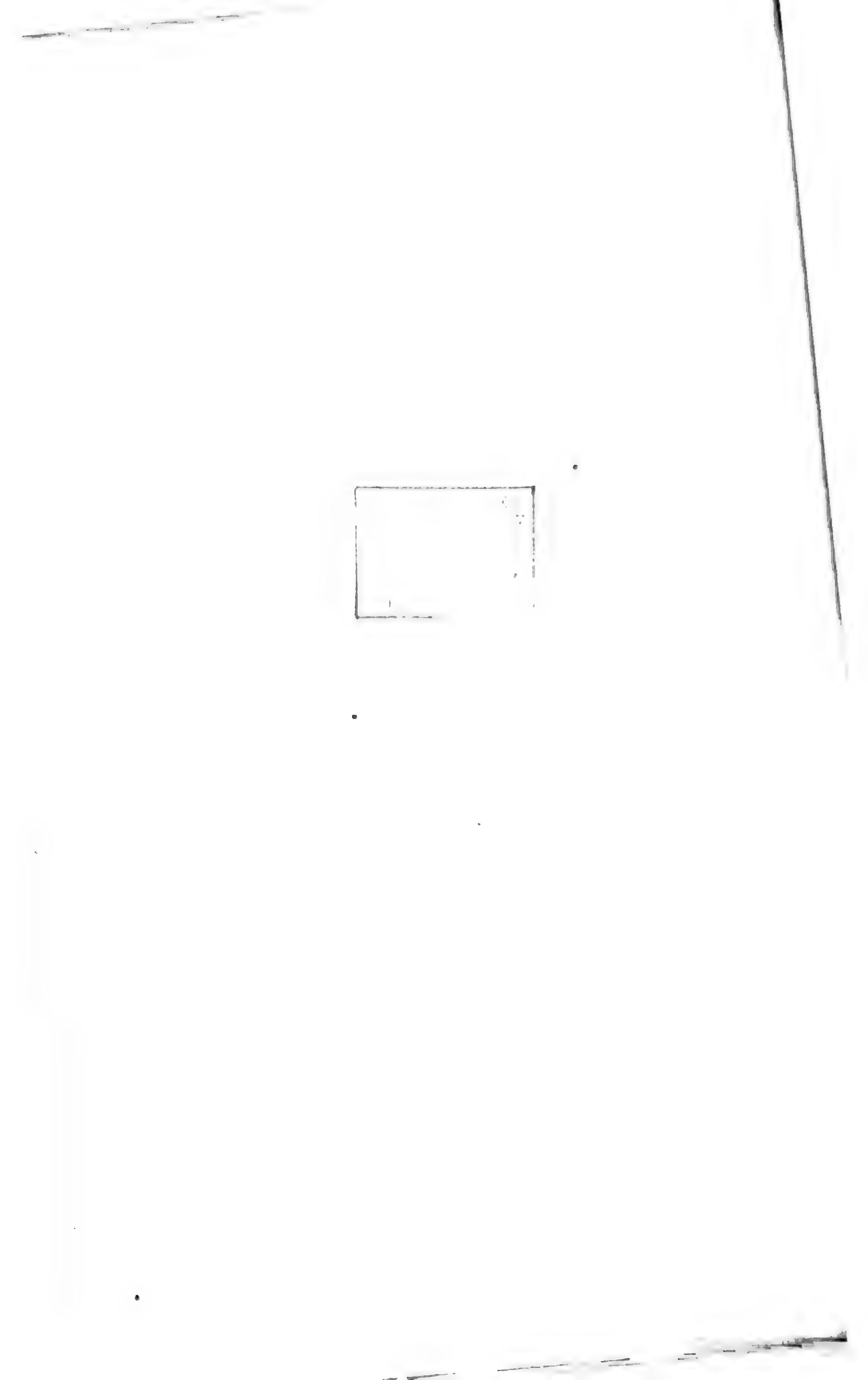
C'étaient là de pauvres éléments ponr un long voyage, mais en Afrique la faiblesse est souvent la seule garantie du dévouement.

Le 29 juillet, à la tombée de la nuit, je faisais mes adieux à ce brave Storms, et peu après je doublais la petite jetée du port. Notre dernière parole fut pour nous donner un rendez-vous dans notre vieille Europe. Que pensions-nous tous deux, à ce moment, de ce défi à l'Afrique, tombés comme nous l'étions dans le plus inhospitalier de ses gîtes? il serait difficile de le dire. Et pourtant trois ans plus tard nous nous trouvions en Europe l'un et l'autre!

Pendant les cinq jours que dura la traversée, nous ne devions naviguer que de nuit, tant la brise de sud persistait dans la journée. Dès sept heures du soir, en revanche, la brise de terre s'établit assez fraîche, et



Chefs vuajiji près de leurs pirogues. (Voir p. 525.)



notre voile nous fit faire bonne route, avec des risées quelquefois méchantes au débouché des ravins.

Ces nuits passées sur le Tanganika, à une époque de l'année où l'on ne voit jamais un nuage au ciel, sont les plus belles de mon voyage; mais comment dépeindre le charme pénétrant de ces effluves sauvages, la tranquillité sombre et imposante de ces montagnes et le calme majestueux de toute cette nature?

Des relâches faites dans des ravines abruptes, désertes, je n'en retiens qu'une seule. Au petit jour nous avions atterri dans une baie demi-circulaire : au premier plan, une ligne blanche de galets se prolongeant en delta d'alluvion couvert de brousses épaisses; dans le fond, un ravin largement évasé et coupé transversalement de gracieux coteaux. Pas d'autres traces de vie animale qu'une bande de pintades égosillées.

En débarquant, je fus victime d'un accident qui aurait pu être grave. J'avais enfilé, dans la brousse, un des sentiers les plus fréquentés, quand brusquement le sol manqua sous moi. Le chasseur venait de tomber dans une fosse tendue au gibier; heureusement le fond n'en était pas garni de pointes acérées, selon l'usage, et j'en fus quitte pour quelques contusions. En me relevant, les Zanzibarites me montrèrent un village désert à dix pas de nous, et ils m'amenèrent un petit garçon tout effarouché, qui consentit cependant à me servir de guide.

Ma chasse ne fut pas longue. En moins de dix minutes j'avais étendu une antilope harnachée et un cobe; puis je revins au village, où les habitants, rassurés, étaient déjà rentrés.

Qu'on se figure dans cette forêt sans limites, au bord de ce lac sans horizon et dissimulées comme un nid d'oiseaux, trois huttes à moitié renversées, laissant entre elles une cour de 10 mètres carrés. Au milieu de cette cour, une quatrième hutte minuscule, haute d'un pied, élevée au Muzimu, et sous son toit les offrandes habituelles, perles, cornes de chèvres, médecines de toute espèce; divers objets gisent épars sur le sol, une hache, une calebasse fêlée, une marmite en terre sur un brasier éteint. Pour tous habitants, trois hommes, deux femmes et trois enfants, portant sur leur dos tout leur mobilier, c'est-à-dire quatre nattes, deux pipes, deux pots en terre, un bâton pour faire du feu, enfin trois arcs et quatre flèches aux mains des hommes. Pour tout vêtement, 25 centimètres d'écorce où vous savez, et, pour vivres, des fèves sauvages en train de bouillir dans la marmite. Il y a pourtant là quelques cultures, de quoi nourrir ce monde pendant un mois; le reste de l'année, la forêt leur suffit.

Et cependant ces gens-là sont heureux de vivre et paraissent contents de

leur sort. Ils ont leurs huttes pour les protéger des fauves, la fuite pour échapper à leurs ennemis, un sentiment profond de la vie libre, indépendante : le reste leur importe peu. La barbarie s'empare de leur cerveau léger comme la civilisation de celui de l'Européen; ils savent par ouï-dire les richesses de la côte, mais elles ne les tentent pas, et, avec leur estomac creux, leurs ulcères, leurs pieds lacérés, ils vivent nomades comme les Peaux-Rouges, plutôt que de cultiver pour manger du pain, et, comme eux, ils disparaissent peu à peu.

Mais ce résultat aura lieu ici sans qu'il soit besoin de l'envahissement de la civilisation. Le dépeuplement de l'Afrique tropicale marche avec une rapidité effrayante et il ne restera bientôt plus de ses habitants que ces descendants bâtards qu'on trouve sur les deux côtes. Pour réunir en une seule nation toutes ces petites peuplades, qui se dévorent entre elles, et assurer leur existence, il faudrait un nouveau Toussaint-Louverture, et son premier soin serait certainement de quitter le Centre Afrique pour les régions des côtes.

Le lendemain du jour où je quittai ces pauvres gens, j'eus la chance de rencontrer encore un soko. Quand à la tombée de la nuit nous l'aperçûmes à 300 mètres, il était debout, dans des herbes courtes, s'avançant doucement ou se grattant la poitrine en nous fixant : à cette distance on eût dit un indigène, à s'y méprendre. En me voyant débarquer sous le vent, il se cacha dans de hautes herbes renversées, où je pus l'approcher jusqu'à trois pas, mais sans le voir. Puis en deux bonds il se dégagea et sauta dans la montagne; ma balle, un peu précipitée, lui passa entre les jambes et s'aplatit sur une roche en lui renvoyant quelques éclats inoffensifs. La nuit aussi bien que la rapidité de sa course, où il s'aidait cette fois de ses quatre membres, me fit renoncer à la poursuite.

En cet endroit la montagne s'abaisse légèrement sur le lac, qui n'est plus bordé que de hautes collines jusqu'à Iendué. Nous avons quitté le Marungu proprement dit pour entrer sur le territoire de Mlilo, un chef qui tire son importance du sel que produit son territoire. Sur les coteaux qui environnent le village on trouverait un bon emplacement pour une station, mais, hélas! toujours sans port, et avec des ressources alimentaires inférieures même à celles du Marungu, car, si ce dernier pays est frappé d'une misère affreuse, tout le sud du lac est une solitude à peu près complète.

Le 4 août j'arrivai à la station d'Iendué, après une lutte assez longue avec les herbes flottantes qui encombrent en cette saison de l'année l'entrée de la rivière. MM. Swann et Brooks me reçurent avec la même obligeance que la première fois. Depuis cette époque leur santé avait été durement éprouvée

par la fièvre, mais leur ardeur ne s'était pas ralentie, et le bateau mis en construction sur les bords de la rivière avait pris fort bonne tournure.

J'arrivai à Iendué assez embarrassé. De la route qui mène du sud du Tanganika au nord du Nyassa, je ne savais qu'une chose, c'est que M. Hore était parti par cette voie deux mois auparavant. Un mois devait suffire pour la



Lutte contre les herbes d'Iendué.

parcourir à petites étapes, mais encore me fallait-il une trentaine d'hommes pour porter mon bagage !

M. Swann ne me cacha pas que j'aurais grand'peine à réunir les hommes nécessaires. La famine avait poussé quelques-uns d'entre eux à s'éloigner du pays, et ceux qui restaient allaient faire d'autant plus de difficultés que leurs camarades n'étaient pas encore revenus de cette autre mer (le Nyassa), qu'ils ne connaissaient pas il y a six mois. M. Swann mit cependant une telle diligence à battre la plaine que le quatrième jour j'étais en mesure de partir.

Les porteurs furent payés d'avance et il fut convenu qu'ils pourraient me quitter à Mamboué, à quatre jours de distance. Là je devrais en engager

d'autres. Ils acceptèrent enfin pour chef un nommé Kapufi, dont le départ fut pour ces messieurs une délivrance. Kapufi était un de ces bandits de sac et de corde, parlant toutes les langues, même le kisouahili, vivant tantôt à la remorque des caravanes, tantôt aux dépens de quelque tribu abrutie. Ces gens-là se rencontrent souvent, et partout leur influence est désastreuse. Kapufi reçut donc en plus de ses gages la promesse, selon ses mérites, d'un beau cadeau ou de vingt-cinq coups de verge à recevoir à Mamboué. J'ajoute que non seulement il reçut le cadeau, mais qu'il entraîna même son monde à me suivre jusqu'au Nyassa.

Le 9 août je faisais mes adieux à ces messieurs en les remerciant et de leur hospitalité et des nombreux services que j'en avais reçus. Moins d'une heure après je campais au pied de la montagne.

En route le hasard nous fit croiser une caravane dans laquelle se trouvaient les hommes qui avaient accompagné M. Hore au Nyassa. A la nuit nous les vîmes revenir au camp ; ils n'avaient pris que le temps de passer chez eux et venaient raconter les merveilles du Condé, où l'on voyait, disaient-ils, des maisons pleines de patates douces et de maïs : leur enthousiasme était sincère, car, en me mettant en marche le lendemain, j'en retrouvai une vingtaine qui demandèrent à me suivre sans autre salaire que les débris de ma chasse. Dans le nombre se trouvaient deux enfants de seize ans, Kitambala et Kifungua, « Petit-Mouchoir » et « Petite-Clef », qui sollicitèrent la faveur de se mettre à mon service personnel ; le premier, chasseur émérite, devint bientôt mon guide habituel, et tous deux se mirent avec zèle au courant du métier de *boy*.

Grâce à ces nouveaux renforts, j'avais à ma disposition une soixantaine d'hommes, grands braillards, mais pas trop mauvaises têtes.

Le 10 l'ascension de la montagne ne demanda pas moins de trois heures, par des ravines et des cheminées diaboliques qui me rappelèrent les plus mauvais jours de mon départ ; encore n'aurais-je pas regretté ma peine si le lendemain il ne m'eût fallu redescendre à pic sur le Tanganika ; ce jour-là au moins le coup d'œil devait me dédommager de mes fatigues. Pendant quatre heures je pus jouir tout à mon aise du panorama superbe de la pointe sud du lac, sur les bords duquel j'allais camper pour la dernière fois. La nappe d'eau, éblouissante de clarté sous les feux du soleil, se termine en une courbe gracieuse, à peine interrompue par une pointe et quelques îlots ; bien abritées des vents du sud, les eaux viennent mourir sur les bords d'une plaine verdoyante, autrefois submergée, tandis que dans l'est et dans l'ouest les hautes montagnes de l'Urungu encaissent les deux côtes opposées.

Ma troisième marche nous fit traverser un désert d'une coquetterie charmante, un plateau accidenté et arrosé par deux ou trois rivières. Partout des coins de bois de haute futaie, à faire rêver un peintre, des taillis d'un vert sombre embaumant le miel et faisant tache sur le jaune d'or des grandes herbes vierges du feu. Ce pays, l'année dernière, était habité, mais les Vuaemba avaient tout dévasté, et si quelque chose leur avait échappé, Kabunda, le négrier d'Iendué, n'eût pas manqué d'en faire table rase. Quelques squelettes le long du sentier étaient les derniers témoins de ces événements.

Pas de gibier! et c'était là mon gros souci. Mes braillards étaient partis sans un gramme de farine. Les deux premiers jours, se fiant à mon fusil, ils avaient résisté assez stoïquement : mais le miel ne suffit pas à qui porte une lourde charge.

Enfin, le 13 au soir, je parvins à surprendre un cobe sur les bords d'un petit étang : l'endroit étant parfait pour camper, j'installai mon lit à 10 mètres de la place où était tombée ma victime. Pendant la nuit une hyène se laissa prendre à mon piège, et le lendemain mes bandits avaient repris confiance dans mon adresse, confiance souvent ébranlée dans la suite par l'absence du gibier.

Le 14 j'arrivais à Mamboué, et, pour la première fois dans ce voyage, j'apercevais un village d'une distance de 1000 à 1200 mètres. Le pays également contrastait avec mes souvenirs. Brusquement la forêt venait de cesser, et sur une étendue de sept à huit lieues l'œil ne percevait plus qu'un immense plateau gris de cendre, borné de collines rocheuses et de cônes erratiques. A mes pieds, le village semblait un camp minuscule pour soldats de plomb; les nombreux sentiers qui y aboutissaient, la triple enceinte des bomas, faisaient pressentir un centre important; un troupeau de dix à douze vaches, deux troupeaux de chèvres et de moutons me confirmèrent dans cette idée. Enfin Kitambala m'apprit que Kétimkuru n'avait jamais osé attaquer Fambo, le chef actuel.

Fambo peut effectivement se comparer à Kétimkuru, mais plutôt par son influence considérable que par le nombre de ses guerriers. Placé aux confins de l'Uemba, pillard, la réputation d'hospitalité qu'il s'est faite a attiré chez lui tous les malheureux pourchassés dans les environs, et aujourd'hui le village compte près de trois cents habitants. Je trouve à y acheter un peu de sorgho et de maïs, alors qu'en cette saison, chez Kétimkuru lui-même, on meurt de faim.

Le bétail n'est pas la seule ressource du Fambo; il s'en exporte une grande quantité de fer, dont le minerai, d'une richesse extrême, ne coûte

que la peine de le ramasser. Je remarquai dans les environs huit ou dix hauts-fourneaux, tous éteints malheureusement. Ils sont élevés de 3 mètres à peine, en forme de cône tronqué, avec des ouvertures en ogive pour assurer la ventilation, et construits en argile rougeâtre. Perdus dans la brousse, on les prendrait pour des termitières, n'étaient les débris de gangue qui jonchent le sol.

A l'une des portes du village, un forgeron était en train de fabriquer du fil de fer vraiment très régulier, et si primitifs que fussent ses procédés, ils n'en constituaient pas moins une véritable trouvaille. Il étirait d'abord au marteau son morceau de fer rougi à blanc; puis, ce fil grossier tendu entre deux arbres, il l'achevait par un laminage consciencieux; son seul outil pour cela consistait en un bloc d'acier, percé d'une ouverture conique; on peut penser la force et la patience nécessaires pour arriver, par un simple va-et-vient de cet instrument, à la régularité parfaite du fil.

Je passai trois jours à Mamboué, non par nécessité, puisque ma caravane était toute formée et décidée, du consentement de Kapufi et de ses gens, à pousser jusqu'au Nyassa; mais le lait est chose si rare en Afrique, que je crus pouvoir cette fois m'abandonner à un penchant nouveau pour moi, celui de la gourmandise.

Le deuxième jour, une caravane arriva au village; elle revenait de chez Marukutu, le successeur de Kétimkuru, et à son désordre il était facile de juger de l'accueil qu'on lui avait fait. De deux cents hommes et cent charges d'étoffes, il restait vingt esclaves, autant de Rougas-Rougas et dix frasilahs d'ivoire! Le chef, un Mnyamuézi d'importance, me fit un tableau lamentable de l'état actuel de l'Uemba.

A mon départ, le 18, je trouvai ma caravane renforcée d'une cinquantaine de figures nouvelles, qui profitaient de mon passage pour pénétrer dans le Condé; les uns portaient des charges de sel qu'ils comptaient vendre pour se nourrir en route, les autres, des houes ou des fers de lance. Les plus nombreux, chargés de leur seul arc, allaient à l'aventure. Dépeindre le tumulte, les cris, les vociférations poussés en deux ou trois dialectes divers, est impossible. La peur des Vuaemba mettait l'exaltation au comble, car nous étions sûrs, disait-on, d'en voir au moins un parti, et tous juraient de les exterminer jusqu'au dernier.

Semblable escorte n'était pas faite pour rassurer les indigènes que j'allais rencontrer : aussi le premier village se ferma-t-il. Quelques pourparlers suffirent pour me laisser entrer avec les porteurs; mais, furieux de camper dehors, tous les nouveaux venus tentèrent de s'em-

parer d'une des portes, et il s'ensuivit une bagarre heureusement sans conséquence.

Tchapunka, le chef, en fut quitte pour une peur affreuse et me donna sa meilleure hutte, un taudis enfumé d'où je m'empressai de sortir. Pas plus que Fambo et que les cinq ou six autres chefs que j'allai voir les jours suivants, il n'était capable de me dire à quelle tribu il appartenait. Tous sont évidemment de la race de l'Uemba, bien que leur humeur tranquille



Mamboué, village de Fambo.

contraste avec celle de leurs voisins ; peut-être ne sont-ils venus ici que pour faire l'éternelle guerre que l'on fait dans l'ouest. Ce sont de braves gens, sans parti pris contre l'Européen, dont ils ont déjà vu quatre ou cinq caravanes, et jusqu'au Nyassa je n'ai eu maille à partir qu'avec un seul d'entre eux.

Quant au pays, c'est l'image parfaite de l'Uemba, avec son immense forêt coupée d'éponges. Je note, en passant, que depuis Mamboué les rivières, peu profondes, que nous traversons, courent au Chambézi : c'est donc avant cette dernière ville qu'on traverse la ligne de faîte qui sépare le bassin du Tanganika de celui du Congo supérieur.

En dehors des éponges, tout est sec et jauni. Les feux d'herbes ont fini leur œuvre de destruction, et le gibier s'est retiré dans les bas-fonds éloignés et déserts. Les quelques gazelles qui restent vous éventent à des dis-

tances prodigieuses; elles ont déjà entendu parler la poudre et connaissent la portée des armes à feu.

Chez Kuicomba, le 22, je réussis cependant à me procurer un buffle dans des circonstances particulières. Je rentrais à la nuit, harassé d'une longue fugue sur une piste de zèbre, quand la bête déboucha bruyamment d'une lisière. A trois pas, ma balle l'arrêta net quelques secondes, puis elle rentra au pas dans le fourré, où il ne fallait pas penser la suivre à cette heure. Moins de deux minutes après, et dans cette direction, éclatait un rugissement terrible.

« C'est fini, me dit Kitambala, nous l'aurons demain. » Effectivement, le lendemain on m'en rapportait les morceaux. Le lion n'avait dévoré que l'estomac.

La joie de tout mon monde à la vue de cette chair saignante était si expansive que je pensai retarder mon départ; mais ce fut en vain que je passai l'après-midi à battre les buissons : seule une antilope harnachée voulut bien se laisser joindre.

Quelques traces de coudou frappèrent mes regards dans cette excursion, et je profite de la circonstance pour exprimer le regret que cette antilope soit aussi rare sur le continent. La Providence, si sévère pour l'Afrique, lui devrait au moins ce dédommagement d'y multiplier le coudou, l'oryx leucoryx, l'antilope noire, tous ces gracieux spécimens de l'espèce, et de diminuer le nombre de cobes à croissant qu'on rencontre partout, et qui n'ont que leur laideur et leur chair coriace. L'oryx leucoryx existe dans l'Uhéhé, mais je ne l'ai jamais vu; quant au coudou, je puis presque dire que je n'en connais que les laissées et l'empreinte du pied en ogive bien formée, et analogue à celle de l'élan, mais plus petite.

Pour en finir avec mes mécomptes cynégétiques jusqu'au Nyassa, je n'ai plus à relater qu'une poursuite effrénée sur une bande d'éléphants. Vers minuit ils étaient venus traverser un carré de maïs juxtaposé au village où nous campions. Avant le jour j'étais en route, et à deux heures de l'après-midi les empreintes indiquaient encore une avance de cinq à six heures pour les animaux. J'abandonnai donc la chasse en jurant qu'on ne me prendrait plus que sur une de ces pistes que les Noirs appellent *sasa ivi* (tout de suite), c'est-à-dire datant d'une demi-heure au plus.

Le 25 août, à Muipuria, nous eûmes pour la première fois des nouvelles précises des Vuaemba. Le village n'est qu'à deux jours de la frontière de ces derniers, et récemment les habitants avaient essuyé une attaque dont ils venaient de tirer une vengeance éclatante; une trentaine de guerriers que je vis rentrer ramenaient vingt femmes et quelques moutons. Entre

autres blessés, je me souviens d'un gaillard qui avait eu la cuisse traversée de part en part d'un fer de lance. Malgré ses deux jours de marche et une inflammation considérable de la plaie, il ne cessa tout le jour de se promener en racontant ses exploits.

Je fus assez étonné de ne pas voir figurer au tableau les têtes des victimes, mais ici ce n'est pas l'usage, et les palissades des villages sont vierges de ces crânes noircis qui partout ailleurs grimacent si horriblement.



Retour des guerriers à Muipuria.

En guerre, les indigènes portent le bouclier, ce qui est une coutume de l'Uhéhé, car dans l'Uemba cette arme n'est pas employée. Il est ogival, fait de peaux diverses, et tous ceux du village sont sous la garde du chef, qui ne consentit qu'à prix d'or à m'en céder deux. La victoire fut naturellement arrosée de solides libations, dont mes hommes prirent leur part, et jusqu'au jour leur tam-tam fut assourdissant.

Il y avait dans ce ramassis de va-nu-pieds quelques types bien curieux. Un nommé Kifuko, vieil ivrogne qui servait à la bande de boute-en-train et de pitre, avait trouvé un ingénieux moyen de me soutirer des vivres. A chaque village où je devais camper, il me devançait, retenait la plus jolie hutte et la balayait proprement. Ma toilette finie, je le voyais revenir, tenant par la main le chef en personne.

« Approche-toi, lui disait-il doucement; n'aie pas peur. Viens saluer le grand Msungu qui te fait l'honneur de passer chez toi. »

Le pauvre diable se mettait à genoux et s'inclinait en frappant des mains.

« Maintenant, reprenait Kifuko, va-t'en; le grand Msungu va dormir. Va lui préparer un cadeau et tu auras de belles étoffes. »

Et le soir je voyais arriver une corbeille monstrueuse pleine de farine d'ulesi. Il fallait bien l'accepter, et, comme je ne mange pas d'ulesi, force m'était de la donner à Kifuko, qui se trouvait là comme par hasard avec sa bande.

La seule difficulté que j'aie avec ces gens-là est de les mettre en route; les matinées sont d'une fraîcheur excessive, une brume épaisse couvre tout le pays jusqu'à dix heures, et souvent une heure se passe avant que je les aie réunis. Dans l'après-midi, le temps se fait lourd et nuageux; je n'ai encore essuyé qu'un orage, mais on sent que le changement de saison est proche.

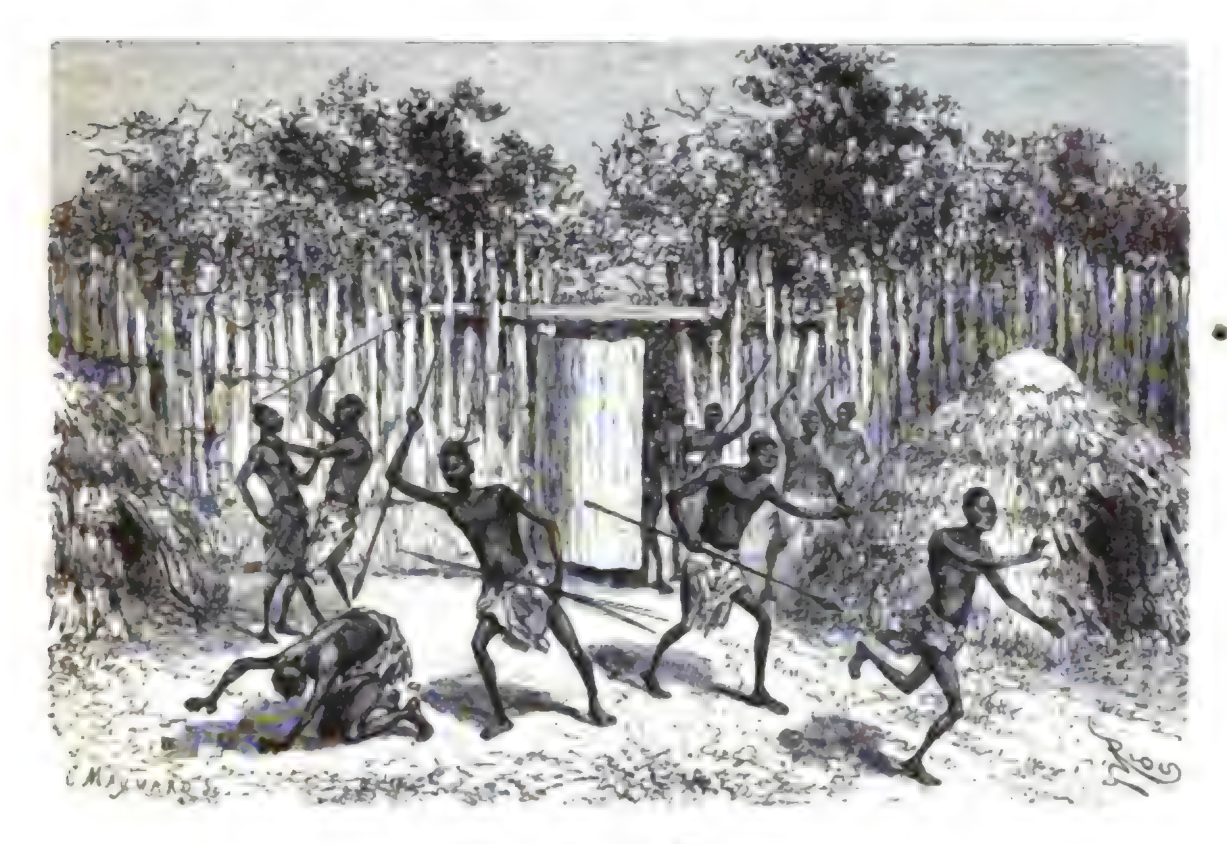
A Kapogoro, le 30, le pays prend un aspect différent. La marche se passe en montées et descentes dans des collines qui font prévoir le voisinage des montagnes du Nyassa, et le lendemain nous pouvons les distinguer très nettement sur notre gauche, pendant que l'immense plaine de l'Uemba se déroule à nos pieds. Un vent glacial tombe de ces sommets et m'oblige à me couvrir de laine jusqu'à midi. Les indigènes fabriquent ici de grands filets dont ils se servent pour la chasse. Je note également un métier à tisser le coton; c'est, je crois, la troisième fois de mon voyage.

Je n'étais plus qu'à trois jours de la station de Kiwanda, et, confiant dans les bonnes dispositions des indigènes, je dépêchai en avant quatre hommes pour prévenir de mon arrivée. Mal m'en prit : le 1er septembre, en passant devant Muipota, un petit boma sans importance, je trouvai mes quatre hommes effrayés et nus comme des vers. Muipota avait depuis longtemps, paraît-il, envie d'une arme à feu : le petit nombre de mes gens lui avait semblé fournir une occasion propice; et il s'était emparé de vive force d'un fusil et des pauvres vêtements des malheureux ahuris.

A mon approche, la moitié du village s'était enfuie, mais le chef restait. Sur mon ordre, le boma fut cerné en un clin d'œil, et tout ce qui demeurait d'habitants désarmé. Quant à Muipota, je le gardai comme otage et je repris ma route en lui assurant qu'il aurait sa liberté quand le fusil me serait rendu. L'arme arriva à neuf heures du soir, et je relâchai le chef, mais, ses gens ayant refusé de livrer le coupable, je conservai tous les arcs saisis.

Msoki est le dernier village avant d'arriver à Kiwanda, qui est à huit heures de bonne marche. A peu de distance je trouvai la route anglaise dont j'ai déjà parlé lors de mon passage de l'an dernier. On sait que les

Anglais ont tenté de relier le Nyassa au Tanganika par une voie, sinon carrossable, au moins plus commode que le sentier indigène. Kiwanda était le premier relais en partant du Nyassa, et c'est là qu'ont été commencés les travaux. Poussés avec la vigueur que les Anglais mettent dans toutes leurs entreprises, les travaux ont dû cependant être interrompus souvent depuis vingt mois par la maladie et la mort des trois premiers ingénieurs qui s'y sont succédé; une quinzaine de kilomètres ont été achevés avec succès, mais la massika a fait couler les remblais, et en bien



Prise du boma de Muipota.

des endroits on a peine à retrouver les traces du fossé des deux côtés du sentier indigène, qui a repris tous ses droits.

Sans vouloir discuter l'utilité problématique d'une route destinée à amener au Zambèze les prétendues richesses du Tanganika, il me semble que les promoteurs de cette idée se sont attaqués là à une tâche bien ingrate. Avec de l'argent, certes, on arrive à tout, mais ont-ils pesé toutes les difficultés? La montagne est leur moindre ennemi; comment viendront-ils à bout des innombrables chaussées qu'il leur faudra jeter sur les éponges? L'entretien, à lui seul, par le fait de la saison pluvieuse, nécessitera tout du long un travail soutenu. Le seul atout des constructeurs dans cette tentative repose sur la bienveillance des indigènes, car nulle part dans mon voyage je n'en ai rencontré d'aussi bien disposés.

Pour arriver au but, dans tous les cas, il sera nécessaire de décupler les moyens d'action. On ne fait pas de grandes choses avec de petits moyens, et on n'atteindra le résultat qu'en amenant un nombreux personnel européen qui pourra attaquer la route en plusieurs points et permettra de combler sans retard les lacunes apportées par la mortalité; celle-ci, du reste, diminuerait rapidement, car le spleen est la seule raison que j'en puisse trouver dans un pays aussi sain, aussi grandement aéré.

CHAPITRE XXVIII

Arrivée à Kiwanda. — Dans le Condé. — A Kasagura sur le Nyassa. — Les établissements européens sur le lac. — Chasses. — Un mariage au Condé. — Sur l'*Ilala*. — Zèbres et phacochères. — Bandawé. — La mission écossaise. — Livingstonia. — M. Kerr. — Le Chiré. — Blantyre. — Anglais et Portugais. — Hostilités sur le Chiré. — Avenir de Blantyre.

J'arrivai à Kiwanda le 3 septembre. Depuis un an et demi le propriétaire seul avait changé, et son accueil fut si cordial que je n'hésitai pas à profiter de l'hospitalité qu'il m'offrait. Le R. P. Bain, de la *Free Church of Scotland*, n'occupe que provisoirement la station; récemment arrivé d'Europe, avec mission de s'installer sur le Nyassa, il n'attendait, pour gagner son poste, que l'arrivée d'un Européen qui devait le remplacer.

Un autre Écossais, M. Montheith, partageait son logement, s'apprêtant à se mettre en route pour le Tanganika, où il allait convoyer un chargement de plaques de tôle destinées au bateau d'Iendué. L'occasion était superbe pour permettre aux vagabonds qui me suivaient de rentrer chez eux; aussi s'engagèrent-ils sans hésiter, me laissant avec Kapufi et ses trente hommes.

Puisque les circonstances m'ont ramené à ce point de mon voyage d'aller, et maintenant que je me suis rendu compte de la configuration des environs, je ne puis m'empêcher de regretter une grosse erreur commise dans mon itinéraire. On se souvient des deux mois terribles que l'an dernier j'avais passés dans le Livingstone Range à traîner les sections de mon bateau : une inspiration malencontreuse m'avait poussé dans ce pâté de montagnes, car, en inclinant très légèrement vers le nord, je trouvais les plateaux de l'Uemba deux mois plus tôt.

Rien, au reste, ne pouvait m'indiquer que cette haute chaîne du Livingstone Range s'arrêtait brusquement dans le nord sur un plateau d'un accès facile; mais, une fois sur le lac, chez Makula, comment n'avoir pas eu connaissance du chemin que je vais suivre et qui va me ramener dans le Condé

sans franchir un seul escarpement! Par cette voie, cinq marches suffisent pour gagner Kasagura sur le lac.

Le 6 je me remettais en route, en adressant à ces messieurs mes remerciements et mes souhaits; à midi je campais dans la brousse. La première moitié du parcours ne traverse que des lieux inhabités, des collines rocheuses coupées de torrents desséchés; ce ne fut que le troisième jour que nous arrivâmes au premier des villages du Condé. Ces derniers, d'abord rares, dissimulés sur des plates-formes dans des anfractuosités de rochers, ne tardèrent pas à se multiplier; puis la plaine commença, cette plaine couverte de grandes herbes, tachetée seulement de quelques sycomores séculaires, de ouatiers effeuillés et de ces longues files de bananiers d'un vert sombre, à l'ombre desquels les cases s'élèvent sur des kilomètres.

Tel j'avais vu le Condé au nord du lac chez Makula, tel je le retrouvais à cinq jours de là; la population est moins dense, il est vrai, mais les bananes ont mûri, les moustiques ont été chassés par la sécheresse; et mes Vuamarungu, à chaque nouveau champ de patates, de maïs, à chaque troupeau de vaches, poussent des exclamations de bonheur.

Un trait bien caractéristique de cette plaine de Condé, ce sont les nombreuses rivières qui la traversent avant d'arriver au lac. Leurs lits, larges souvent de 100 à 150 mètres, sont en ce moment à sec; mais dans la massika ils prennent les allures de fleuves majestueux, où les crocodiles pullulent. A ce propos M. Bain me racontait un accident de chasse, arrivé, il y a deux mois à peine, à deux artisans attachés à la construction de la route. Ces messieurs, en chassant, traversaient une lagune attenante à la rivière et séparée d'elle par un étroit banc de sable, quand l'un d'eux, saisi par la jambe, fut entraîné et disparut presque aussitôt.

Quelques minutes s'écoulèrent dans une anxiété cruelle pour le survivant, qui croyait tout espoir perdu, quand le monstre reparut sur le banc de sable, traînant par le bras sa victime évanouie. La position du corps rendait une balle dangereuse; il allait tirer cependant, mais d'un coup de gueule le saurien lança le corps dans la rivière et y plongea après lui, cette fois pour ne plus reparaître.

Le 11 septembre, vers midi, je débouchai sur la plage du lac, à Kasagura, un peu surpris de n'y trouver qu'un grand hangar fermé, appartenant à l'*African Lakes Company*, à proximité d'un village dont l'éparpillement des cases dissimule l'importance. La plage elle-même, large bande de sable fin, où le magasin est construit, s'étend en droite ligne du nord au sud, sans trace d'un port ou de la plus simple baie, sans autres accidents pour rompre cette uniformité que quelques palmiers penchés au vent de la mousson.

Tout, jusqu'à la réverbération, donne l'illusion de la plage du Sénégal. Aussi me hâtai-je de revenir aux bananiers du village, où je plantai mon camp sous un large sycomore, à quelques pas seulement de la tente de M. Nicoll, seul représentant de la compagnie.

En Écossais digne de ce nom, M. Nicoll n'eut ni paix ni trêve qu'il n'eût partagé avec moi les ressources dont il pouvait disposer, et je fus bientôt l'heureux possesseur d'une boîte de café, d'une boîte de sucre, de sardines et même d'un pain, le premier que je voyais depuis près de deux ans. Là ne s'arrètèrent pas ses bons offices, et tous les jours qui suivirent m'en apportèrent un nouveau témoignage; aussi lui dois-je le souvenir charmant que j'ai gardé de Kasagura, où les distractions sont rares, et où le hasard me retint plus d'un mois. Pour expliquer ce retard je dois donner quelques explications sur l'histoire européenne du lac et ses moyens actuels de communication avec l'océan.

La découverte du Nyassa par Livingstone fut en Écosse le signal d'une véritable croisade. Plusieurs églises, et surtout la *Free Church of Scotland*, se réunirent pour envoyer des missions sur ses rives, et en 1874 le R. P. Young fondait Livingstonia, à l'extrémité sud du lac, dans un emplacement délicieux, mais que la fièvre dut faire abandonner. Non content de fixer là sa résidence, le P. Young, profitant des communications faciles que le Chiré établit du lac à l'océan, réussit à monter les différentes pièces d'un vapeur, l'*Ilala*, qui, aujourd'hui encore, traverse le lac de bout en bout tous les deux mois, approvisionnant les stations et ramassant l'ivoire.

Son commerce se réduit à l'achat d'ivoire, qui, abondant dans le principe, commence à se faire rare. Le stock amassé par les riverains, en de longues années, se trouvant épuisé, il a fallu, sur les rares points habités du lac, donner des fusils à quelques indigènes qui, en échange de poudre, livrent le fruit de leurs chasses. Mais son plus beau revenu, je crois, provient des chasses de M. Pulley, lieutenant de la marine anglaise, qui, installé dans le Condé depuis quatre ans, y fait des ravages effrayants dans les *elephant marshes*.

En ce moment la compagnie achète l'ivoire au prix de 6 à 7 shillings la livre, qui vaut 12 shillings à Quilimané et 20 en Angleterre. La corne de rhinocéros, l'ivoire d'hippopotame et de sanglier valent un peu moins. Je ne sache pas qu'un seul autre produit ait jamais été exporté du lac : aussi y a-t-il lieu de craindre que la mission en question ne soit bientôt privée du précieux concours de cette société.

L'ivoire du Nyassa est très beau; il n'est pas rare de rencontrer des défenses de 45 kilogrammes et l'on peut dire que les rives du lac et le

Manyéma sont les deux points les plus favorisés d'Afrique. Cet avantage lui assure un écoulement facile, car l'Europe, qui, depuis une année ou deux, reçoit l'ivoire sur ses marchés, n'accepte que le gros, et toutes les menues défenses prennent la route de l'Inde. A Zanzibar cet ivoire est des plus cotés, et les Arabes ne craignent pas de descendre jusqu'ici : ceux de Quiloa y ont même constamment une caravane installée dans les environs de Bandawé. Le propriétaire expédie chaque année ses chaînes d'esclaves à la côte, mais s'absente rarement; il possède trois daous, les seules embarcations du lac, et les missionnaires ne voient pas sans inquiétude cette influence rivale.

Actuellement les Européens ne sont que huit sur le lac : trois missionnaires à Bandawé, au milieu de la côte ouest, établissement qui a remplacé Livingstonia; deux employés de la compagnie, à bord de l'*Ilala*; M. Nicoll; le R. P. Bain, qui va s'établir à Kasagura, et enfin le lieutenant Pulley, dans le Condé. Les tombes, hélas! sont plus nombreuses. Le Nyassa est, de fait, bien plus malsain que le Tanganika malgré ses montagnes. Les *elephant marshes* qui le bordent sont de précieux nids à gibier, mais aussi des foyers dangereux d'exhalaisons putrides et malsaines.

Kasagura lui-même est de peu de ressource pour la chasse; en ces temps de sécheresse l'éléphant et l'antilope se retirent dans la montagne ou dans les parties des marais restées inondées. Les buffles seuls restent dans les grandes herbes; encore n'ai-je jamais rencontré que de vieux solitaires trop prompts à prendre le vent. Chaque matin je me faisais un devoir d'aller les relancer : un jour je réussis à en cerner un dans un carré de hautes herbes entouré de champs de patates et je pus admirer le courage des indigènes. Plus de cent d'entre eux m'avaient suivi, mais, la brute débusquée, tous s'empressèrent de monter sur des fourmilières, et leurs cris devinrent si perçants que le buffle affolé resta près de dix minutes sans prendre de direction; les herbes étaient malheureusement trop hautes pour voir, et il m'échappa. Kitambala, quelques jours plus tard, en tua un monstrueux.

L'indolence, l'amour de la parade et de la danse semblent être les seules distractions des indigènes; l'idée de la guerre les effraye, et, les travaux des champs se trouvant assurés par les femmes et la garde des bestiaux par les enfants, les hommes paraissent n'avoir d'autre souci que de promener leur belle prestance.

Une des filles du village se maria pendant mon séjour; ce fut une cérémonie curieuse, la première de ce genre dont je fusse témoin, car le Condé est la seule tribu qui ne trafique pas d'esclaves et considère le mariage comme quelque chose de plus qu'un marché.

Vers deux heures de l'après-midi, la fiancée, escortée de ses amies et de quelques nobles matrones, se rendit à la plage, où l'on procéda, m'a-t-on assuré, à un lavage complet; puis toute la bande fit toilette, c'est-à-dire s'enduisit le corps d'une épaisse couche de teinture rouge. A quatre heures, le cortège revenait en file indienne : d'abord une trentaine de jeunes filles, portant toutes en équilibre sur leur tête une petite calebasse fermée; puis la mariée, une créature superbe, et enfin le marié, seul de son sexe, avec l'air penaud qu'ont toujours les indigènes sans leurs lances.

Presque aussitôt la danse commença sous un bouquet de bananiers. Les hommes adultes et les jeunes filles y prirent part; le reste faisait galerie, en accompagnant le tam-tam de claquements de mains. Les hommes se groupent quatre par quatre; devant eux, un nombre égal de jeunes filles s'enlacent en minaudant, et les avant-deux commencent, d'abord graves et mesurés, puis suivis bientôt de déhanchements burlesques et licencieux.

Ces mouvements sont le seul élément de la danse, mais c'est vraiment un curieux spectacle que tous ces grands corps rouges et nus, avançant ou reculant en cadence pendant que les porteurs de tam-tam, leur instrument entre les jambes, frappent à coups redoublés et, le corps ruisselant de sueur, se glissent au milieu des groupes pour communiquer à tous leur émulation.

Cette fête patriarcale ne fut pas goûtée de Kapufi et de ses gens, qui entamèrent à quelques pas de là leur grand pas de guerre, avec ses marches et contremarches, ses simulacres de combat à la lance et surtout ce chant du Rouga-Rouga, d'une gravité farouche et d'une tristesse profonde. Entre ces deux races le contraste était frappant : l'une, grande et belle, la peau bien remplie; l'autre, maigre, chétive, usée par la misère; la première symbolisant dans sa danse le vice où mène l'opulence; l'autre, même dans ses ébats, n'ayant de pensée que pour la guerre.

Cette comparaison ne saurait du reste s'étendre aux riverains des deux lacs, car si les gens d'Iendué peuvent être considérés comme un spécimen des diverses tribus du Tanganika, les Vuacondé sont une exception sur le Nyassa, dont ils n'occupent que le nord, le reste des rives n'étant habité que par des bandes éparses et misérables.

Un autre fait digne de remarque, c'est l'indifférence des Vuamarungu pour le confort, qui frappe ici leurs regards sans rien dire à leur imagination. La coquetterie, la propreté des cases et des villages semble répugner aux idées qu'ils ont d'une habitation; toute la supériorité du Condé réside pour eux dans la modicité du prix des patates, du manioc et des arachides.

Un jour, pour les occuper, je m'amusai à leur faire construire des huttes grandes et gracieuses. Ils y passèrent une nuit, et le lendemain je voyais s'élever à côté quatre ou cinq de ces cases coniques, hautes de 2 mètres avec une circonférence de 1 m. 50 à la base, où ils s'enfouissent trois ou quatre pour dormir autour d'un feu. Mes huttes, soigneusement balayées, restèrent vides jusqu'au dernier jour.

Bien que leurs services ne me fussent pas indispensables, j'avais gardé tous mes hommes ici par précaution et aussi parce que je n'avais que faire des étoffes qui me restaient. Pendant deux mois je les avais littéralement couverts de cadeaux de toutes sortes, et cependant, quand vint l'heure du départ, ils n'eurent tous pour moi que cet adieu sec et indifférent qu'un Européen n'eût pas donné à son maître d'un jour.

Le seul incident qui marqua la fin de mon séjour à Kasagura fut une petite secousse de tremblement de terre, si légère, si rapide, qu'il ne fut pas possible de lui assigner ni une direction ni une intensité quelconques. Ces secousses sont fréquentes dans les montagnes du Nyassa et je crois en avoir déjà mentionné une plus forte dans le Livingstone Range.

L'*Ilala* arriva le 3 octobre, apportant des nouvelles qui tempérèrent le plaisir que j'eus à le voir. Le capitaine Foot venait de succomber à Blantyre, et sa mort, ajoutée à tant d'autres, jetait un nouveau voile de deuil sur cette colonie naissante. Le capitaine de l'*Ilala*, M. Haskess, ajoutait que les dernières nouvelles qu'on avait du bas Chiré étaient des moins rassurantes; les Portugais de Quilimané venaient de déclarer la guerre aux Messengeries, et tous les bords de la rivière étaient en feu. Mais au point où j'en étais, aucune considération ne pouvait me faire revenir en arrière, et je m'embarquai le 4 octobre en envoyant mes meilleurs souhaits à M. Nicoll.

L'*Ilala* est un petit vapeur en acier en forme de cotre et mâté en goélette. Il a 14 mètres de longueur, et sa coque, encore en bon état, pourra résister une année peut-être au rude service qu'il fait sur le lac. A 1 m. 50 au-dessus du pont s'élève un rouf léger qui sert d'appartement aux Européens. La machine est au milieu du bateau, et l'avant n'est qu'un vaste compartiment destiné à recevoir les colis et le bois de chauffage.

Il retournait à Matopé, en amont des cataractes du Chiré, sans autre but que de toucher à la mission de Bandawé; son ravitaillement de bois de chauffage l'obligeant à mouiller tous les jours, je ne pouvais trouver une plus belle occasion de voir de près la côte ouest du lac et d'y faire quelques jolies parties de chasse.

Les vents du sud sont rarement méchants sur le Nyassa, encore suffisent-

ils souvent pour contrarier la marche ; nous étions partis à la tombée de la nuit, et, vers une heure du matin, après une bonne séance de roulis, force nous était de laisser tomber l'ancre un peu à l'aveuglette, notre provision de bois étant épuisée.

Toutes ces côtes ont l'immense avantage d'être saines, et si les abris ne sont pas plus nombreux que sur le Tanganika, au moins est-on sûr de trouver partout un bon fond de sable à 100 mètres de terre. Au matin la côte apparut, basse, rocheuse, s'élevant par degrés jusqu'à des collines



L'*Ilala*.

boisées, premiers contreforts de la montagne. A midi le bois était embarqué, et quatre heures plus tard nous mouillions de nouveau dans une anse déserte assez pittoresque. Sur la plage gazonnée, de gros blocs arrondis s'éparpillaient en désordre, et, derrière, les coteaux, bas et maigrement boisés, promettaient une chasse facile. J'y étendis un cobe à moins de 300 mètres du bateau.

La journée du 6 nous amenait à Deep-bay. La plaine, immense, avec des marais desséchés, encadrés de bois, d'un accès facile, est admirablement disposée pour la chasse, et le gibier y est aussi nombreux que varié. Un rhinocéros débusqué me mena d'abord bon train pendant deux heures, au bout desquelles je tombai sur un troupeau de zèbres plus accommodants. Ils étaient huit à paître tranquillement à proximité d'une haute

futaie traîtresse, d'où je les aurais approchés à moins de 50 mètres, sans un phacochère malencontreux qui leur donna l'éveil.

A 130 mètres, un vieux mâle, frappé à mort dans le poitrail, fit un bond, puis se tint debout en face de moi. Au coup de fusil tout le troupeau avait lancé une ruade, mais reprenait bientôt son immobilité, le regard fixé sur mon buisson. Le temps de recharger, et un second animal, frappé au poitrail, tombait comme une masse, en battant l'air de ses jambes; rassasié de cette boucherie inutile, je restai coi dans ma cachette pour observer ce qui allait suivre.

Bien loin de fuir, les survivants s'étaient rapprochés de la dernière victime, et, la tête inclinée sur elle, ils lui prodiguaient de telles caresses qu'un véritable remords me prit. Je ne sais combien aurait duré cette scène attendrissante et silencieuse, si un incident n'y fût venu couper court. Le vieux mâle, frappé le premier, avait conservé à vingt-cinq pas de là son immobilité de statue; mais, l'hémorragie intérieure faisant son œuvre, il venait de tomber raide. Cette chute n'eut pas seulement pour résultat de décider la fuite du troupeau; en voyant disparaître ses compagnons, le deuxième blessé avait fait un effort suprême, et, remis sur ses jarrets avec quelque difficulté, il partit d'un galop désordonné. Le temps pressait : je l'abandonnai aux hyènes et aux vautours.

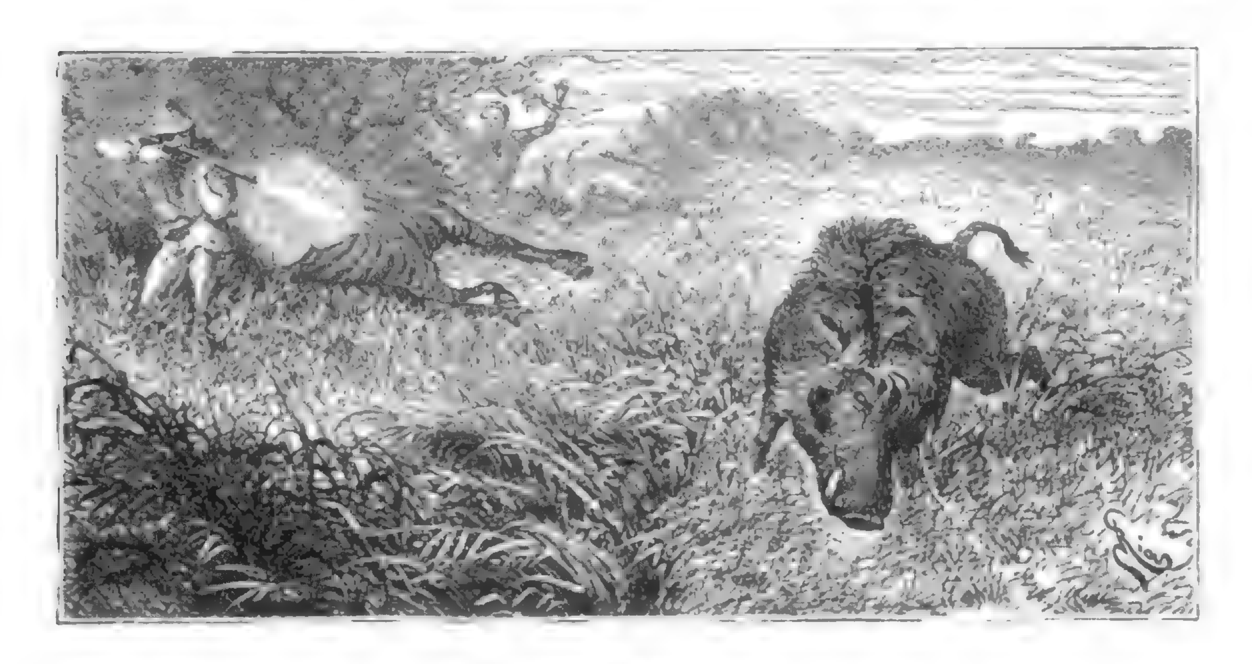
Ma dernière balle fut pour un phacochère. Je regardais le dépeçage du zèbre, quand il sortit de la forêt comme un ouragan, piquant droit sur nous. Avec son trot rapide, sa tête haute, sa crinière hérissée, ses défenses menaçantes, le phacochère a toujours l'air de partir en guerre; absorbé dans son mouvement, il va droit devant lui. Celui-là ne m'aperçut qu'à vingt pas, pirouetta alors sur ses talons et fit panache, en roulant sur une balle qui l'avait pris d'enfilade.

C'était la troisième fois de mon voyage qu'il m'arrivait de tirer un phacochère de l'endroit même où je venais de faire feu. Je n'oserais pas prétendre que la détonation l'attire, mais il est fort à supposer qu'elle l'affole; dans son trouble il charge en tous sens sans prendre de direction et vient ainsi tomber dans la gueule du loup. Quant à ses allures méchantes, elles sont pure fanfaronnade; une seule fois j'ai été chargé, et encore peu dangereusement. J'en avais blessé un à soixante pas et il me revint dessus à fond de train; mais à moitié chemin il avait réfléchi et faisait un crochet en emportant ma seconde balle.

La journée du 8 nous amena devant un village sans importance, nommé Benzaé, le premier depuis le Condé. L'aspect en est sinon pittoresque, au moins d'une nouveauté étrange; la montagne pelée et ravinée prend brus-

quement ces teintes rose bleu si communes dans la mer Rouge; elle tombe sur le lac en pente assez rapide, et les cases n'ont pour s'étaler en désordre qu'une étroite plage sablonneuse et inculte. Les malheureux habitants, continuellement en butte aux razzias des tribus de la montagne, se sont construit de plus, à 30 ou 40 mètres du bord, une plate-forme sur pilotis où s'élèvent deux ou trois huttes. En cas d'attaque, tous se précipitent sur ce refuge, où ils peuvent vivre quelques jours des provisions qu'ils ont ramassées à la hâte.

Benzaé n'est qu'à une quarantaine de milles de Bandawé, la grande sta-



Débucher d'un phacochère.

tion dont j'ai déjà parlé. A mi-distance nous doublâmes un petit îlot conique, le seul écueil qui existe sur le pourtour du lac.

Le 9 octobre, l'ancre tombait devant la station.

Bandawé est construit sur un cap sablonneux, à 35 ou 40 mètres au-dessus de l'eau et à 1 kilomètre à peu près des deux baies formées par le cap dans le nord et dans le sud. L'une et l'autre sont fermées par une barre qui ne réussit qu'à les abriter imparfaitement. En contre-bas de ce dos d'âne et jusqu'à la montagne, distante de huit à dix lieues, s'étend une large plaine riche d'alluvions, où de nombreux villages se cachent sous les arbres. Les bâtiments, grands, bien aérés, construits par des ouvriers de métier, en briques cuites, avec des portes et des fenêtres vitrées, s'étendent sur une seule ligne; devant sont des essais de pelouse sur un sable récalcitrant; derrière, un petit jardin plein d'ananas, de caféiers et de goyaviers.

L'habitation des missionnaires fut pour moi l'objet d'un étonnement

profond par son confort de bon aloi et sa parfaite installation; je ne suis certes pas partisan de cet usage reçu en Angleterre, qui veut que les femmes de missionnaires suivent leurs maris, mais quand leur présence produit de tels résultats, je ne puis que rendre hommage à l'esprit de dévouement qui les guide.

Mme Scott, à qui ces aménagements sont dus en grande partie, est la première et la seule Européenne qui ait vu le Nyassa; son énergie a résisté à toutes les épreuves, et je ne mets pas en doute que la mission ne lui doive une bonne part de sa prospérité. Elle insista pour que je passasse la nuit à terre, et la soirée fut employée à deviser avec le docteur Scott de l'histoire et de l'avenir du pays.

En ce moment la mission ne compte pas moins de cent cinquante élèves, qu'on dresse à divers travaux de menuiserie et de forge. M. Scott, docteur et missionnaire, se félicite hautement des dispositions de la petite tribu qui l'entoure : les indigènes consentent aisément, pour un léger salaire, à lui confier leurs enfants, dont le nombre s'accroît de jour en jour. Sa seule préoccupation provient d'une tribu voisine, dont l'humeur guerrière peut d'un jour à l'autre créer de graves complications.

Si les rives du Nyassa, en effet, sont à peu près désertes, il n'en est pas de même des montagnes qui, derrière les *elephant marshes*, limitent l'horizon dans l'ouest. Ces sommets sont en partie occupés par une tribu zoulou, les Angoni, dont la population semble assez dense, et qui possèdent de nombreux troupeaux, dont le laitage sert exclusivement à la nourriture des enfants, le pombé étant le seul aliment des adultes. Pillards et voleurs, ils ont dépeuplé les rives du lac et maintenant ne craignent pas de s'attaquer aux populations du Condé et du haut Chiré. Ils seraient enfin d'une cruauté sans exemple, et l'on rapporte qu'ils font cuire les têtes de leurs victimes en obligeant les prisonniers à s'en nourrir.

Les missionnaires tentent en ce moment de s'en rapprocher et ont même jeté dans leur direction les bases d'un établissement, confié au P. Coé, un catéchumène du Zoulouland, d'une nature intrépide et dévouée. Sa connaissance parfaite de l'idiome lui a déjà permis de prendre langue, et par son entremise on espère que des relations amicales ne tarderont pas à s'établir.

Le voisinage de ces bandits, sans compromettre la station elle-même, paralyse un peu ses efforts; les indigènes, par crainte d'une surprise, n'osent encore cultiver autre chose que du manioc, et il est triste de voir cette vaste et plantureuse plaine si mal exploitée : mais ce n'est là qu'un dommage temporaire!

Somme toute, et pris dans son ensemble, Bandawé est un établissement superbe, dont ses créateurs peuvent être fiers à juste titre. Je me fais un devoir et un plaisir de lui envoyer mes meilleurs vœux de prospérité, en lui souhaitant surtout de garder le plus longtemps possible sa providence, Mme Scott.

Le 10 octobre, l'*Ilala*, bien muni de bois, se mettait en route pour



Benzaé. (Voir p. 547.)

Livingstonia et mouillait à moitié chemin le long d'un *elephant marsh*. Malgré la pluie fine et continue je profitai de la dernière heure du jour pour faire un tour de chasse. Le terrain n'est d'abord qu'une série de lagunes sablonneuses séparées par de longues bandes de roseaux; plus loin commencent des étangs d'eau stagnante et bourbeuse entourés d'un épais mur de joncs, ravagés par les énormes poussées des éléphants, rhinocéros et hippopotames; des canaux d'eau dormante font communiquer ces mares

entre elles, au travers de marais desséchés couverts de mottes de tourbe et de fondrières. Dans toutes les directions, le grognement de l'hippopotame répond aux cris de l'ibis et du héron; les crocodiles, en plongeant lourdement, font envoler des nuées de canards, d'anhingas, d'aigrettes: sur toute cette immense surface, véritable paradis de chasse, on ne trouverait pas vingt pieds carrés sans une empreinte fraîche. Ma seule victime fut cependant une antilope des roseaux d'une espèce que j'ai déjà souvent rencontrée au Bangouéolo; avec ses longues oreilles, sa robe d'un gris terne, son corps efflanqué et haut sur jambes, je ne puis mieux la comparer qu'à un loup. Comme signe distinctif elle porte à la base de l'oreille une tache noire qui semble une ouverture, enfin la femelle a sous le bas-ventre et de chaque côté une poche assez profonde.

Je revenais avec Karimambi, courbé en deux sous le poids de sa charge, quand le mâle qui rôdait aux environs nous contre-passa à moins de deux pas, lançant à toute volée un cri aigu, semblable à un coup de sifflet; si vibrant, si déchirant fut cet appel, que Karimambi se débarrassa à l'instant de son fardeau pour fuir. Quand elle joue par bande, cette antilope pousse souvent ce même cri, mais moins accentué; il la trahit cependant jusqu'à 500 et 600 mètres. La chair de celle-ci, absolument coriace, fut délaissée pour celle des canards, aussi succulents que sur le Tanganika.

Sur le Nyassa les Anglais se servent beaucoup, pour leur cuisine, de graisse d'éléphant; à la condition d'être bouillie peu après la mort de l'animal, elle est très suffisante. C'est là une grosse ressource, étant donné qu'un éléphant adulte en fournit plusieurs centaines de kilogrammes. Les indigènes, moins délicats, sont très friands d'une bouillie de moucherons. Ces derniers, plus petits qu'une tête d'épingle, se répandent à certaines époques sur le lac en nuages immenses et assez compacts pour permettre aux habitants d'y trouver leur provende : apprêté, ce mets barbare a un goût de résine assez accentué et un peu la consistance de ce produit.

Livingstonia nous apparut le 11 au soir, sous la forme d'une sombre masse de roches volcaniques jetées comme une île entre les deux bras du lac; les sommets, coniques et dentelés, se détachent sur le ciel comme enlevés à l'emporte-pièce; deux ou trois îles à l'entrée d'une baie forment un abri sûr, où nous laissons tomber l'ancre.

Malgré l'aridité des lieux, cette situation à la tête du cap Maclear était unique sur le lac; les rives est et ouest se trouvent à peu près à égale distance; les deux bras du lac, entourés de terres basses et peuplées, font de Livingstonia un centre merveilleux, et l'on doit regretter profondément que l'insalubrité ait causé son abandon.



Livingstonia



Les habitations, vides et désertes, nous apparurent, au jour, alignées à la base du rocher, sur une terrasse sablonneuse qui domine la plage; le temps ne les a pas encore détruites. Quelques beaux arbres, dont des baobabs séculaires, jettent un peu d'ombre sur le devant; enfin une dizaine d'indigènes, attirés par l'arrivée de l'*Ilala*, répandent sur cette solitude un peu de son animation d'autrefois. Malgré tout, on ne peut se défendre d'une impression de tristesse profonde en face de ce travail colossal effectué en pure perte, et surtout au souvenir récent des nombreuses victimes qui y ont succombé.

Dans son abandon, Livingstonia me réservait cependant une douce surprise dans la personne de M. Montagu Kerr, qui venait d'y arriver, dans un dénuement complet, après un long voyage dans le sud.

Parti de Cape-Town dans le seul dessein de chasser la grosse bête, M. Montagu Kerr s'était avancé jusqu'aux *Diamond Fields*, qu'il visita. Là, un beau jour, l'inspiration lui était venue de se lancer vers le nord, sans autre escorte qu'une vingtaine d'indigènes ramassés à la hâte. Abandonné de ses hommes, mourant de faim, il eut toutes les peines du monde à rejoindre Tété, où l'obligeance du gouverneur lui permit de se ravitailler. Après quelques jours de repos il atteignit enfin le pays des Angoni, dont l'hostilité l'obligea à gagner le sud du lac avec deux charges de bagages seulement et trois mulâtres portugais, qui l'abandonnèrent aussitôt son arrivée.

M. Kerr regagnait comme moi Quilimane. La similitude de nos situations était faite pour nous réunir, et nous décidâmes de descendre ensemble le Chiré et le Zambèze. J'aurai souvent l'occasion de rappeler par la suite tout le plaisir que sa société m'a procuré et l'excellent souvenir du mois que nous avons passé ensemble.

Le 13 l'*Ilala* nous amenait à la sortie du Chiré, après avoir doublé une ou deux îles, dont l'une, taillée en pain de sucre, est tristement célèbre par la mort d'un gentleman anglais qui était venu chasser sur le lac. Il avait blessé de son premier coup un singe hurleur, qui aussitôt se jeta sur lui; l'attaque fut si brusque, que, dans l'impossibilité d'épauler à nouveau, il dut prendre le fusil par le canon pour s'en servir comme de massue. Dans la lutte, le coup partit et lui traversa la poitrine.

Comme M. Haskess, le 14, terminait le récit de cet accident, le Nyassa finissait sur une immense plaine de joncs, où nous eûmes quelque peine à trouver la sortie du Chiré.

Si loin que l'œil fouille dans le sud et dans l'ouest, ce ne sont que marais sans horizon. Dans l'est seulement, à 4 ou 5 milles, le Living-

stone Range dessine encore son profil élevé, en attendant qu'il disparaisse à son tour pour laisser la place à cette plaine infinie, à cet océan de jones et de roseaux au travers duquel le Chiré coule vers le Zambèze.

Le Chiré, qui met le Nyassa en communication avec le Zambèze, et par suite avec l'océan, a déjà été maintes fois décrit depuis Livingstone; je ne m'attarderai donc pas sur ses rives; ce fut le plus fastidieux trajet de tout mon voyage. Telle la rivière nous apparut dans la première étape qui devait nous amener en amont des chutes, telle nous la retrouvâmes en aval, resserrée entre deux murailles de jones, et se livrant, dans le marais sans fin, à une multitude de méandres, qui sont un supplice pour le voyageur. Le seul endroit du fleuve où nous aurions pu voir cesser un instant cette monotonie était précisément celui où nous dûmes laisser le bateau pour franchir par terre les 40 milles de rapides interdits à la navigation. Que de fois n'ai-je pas regretté les bords riants de la Louapoula, et même les marais du Bangouéolo, où l'œil pouvait au moins se reposer sur un large horizon marin!

Pour être juste, je dois ajouter que les moustiques sont pour une large part dans les malédictions que j'ai vouées à cet affreux pays. Pendant ces huit jours de navigation je n'ai pu dormir dix heures d'un sommeil paisible.

Une journée suffit pour nous amener à Matopé, où nous devions laisser l'*Ilala* pour prendre pendant quelques jours la route de terre. Dès dix heures nous traversions le lac Pamalombé, large pièce d'eau sans fond, sorte de réduction des lacs Amers, bordée de terres basses d'où émergent quelques touffes de palmiers. A 3 ou 4 milles dans l'est s'étend une chaîne de collines rocailleuses aux flancs abrupts et hérissées de cônes d'une structure étrange. Dans toutes les autres directions, c'est le marécage infini, véritable triomphe de l'*elephant marsh*, avec ses effluves malsains, son atmosphère lourde et humide et sa buée transparente, qui flotte à la surface des eaux dès les premiers rayons du soleil.

Le lac traversé, nous étions de nouveau dans les jones, faisant mille circuits pour trouver notre route. La rivière n'a ici qu'une centaine de mètres de largeur, avec une profondeur de 2 mètres, tout juste suffisante pour l'*Ilala*.

Aux tournants la berge s'élève généralement. C'est là que les habitants construisent de préférence, et les cases dispersées sont si nombreuses que du Nyassa à Matopé on croit traverser un seul village, d'une étendue extraordinaire. Les huttes sont carrées, basses, perdues le plus souvent dans un feuillage épais ou dans les grandes herbes; quelques-unes semblent con-

struites avec un certain art ; mais le plus grand nombre, par leur légèreté, attestent la certitude qu'ont les riverains de les voir balayées par la prochaine inondation.

Les habitants, prévenus par nos coups de fusil, se sont massés pour nous voir défiler; ce n'est pas sans appréhension que nous voyons au milieu d'eux un grand nombre de Zanzibarites et d'Arabes. Mes trois Vuanguana ne se gênent pas pour me dire que Saïd Bargach a l'intention d'agir sur le Nyassa comme sur le Tanganika, et que les caravanes que nous voyons ont certainement été expédiées de Quiloa dans ce dessein. Bien que



Bords du Chiré.

cette question ne m'intéresse plus guère, je ne perds pas de vue mes hommes, tant est propice l'occasion de déserter. Tous trois sont maintenant dans un état de santé satisfaisant, et j'aurai encore souvent besoin de leurs services.

Si dense que soit la population, la faune est encore plus nombreuse; à 20 mètres des cases, des bandes d'hippopotames s'ébattent sans souci; souvent même l'*Ilala* se heurte à l'un de ces monstres, qui bondit hors de l'eau et s'écarte à grandes brasses en soulevant des colonnes d'écume. Les crocodiles aussi sont innombrables, et chaque détour de la rivière en découvre quelques-uns étendus sur la berge. Nous en comptâmes, à la tombée de la nuit, jusqu'à quarante alignés sur un banc de sable.

L'obscurité était complète quand nous parvînmes à Matopé. L'*Ilala*, arrivé au bout de sa course, s'amarra contre la berge, en face d'un hangar servant de magasin et de campement aux voyageurs. Le village indigène se trouvant à 700 ou 800 mètres de là, l'endroit était parfaitement désert, et nous nous étendîmes de notre mieux, au milieu des zi-zi des moustiques et du grognement sonore des hippopotames. La voix du lion elle-même était de la fête, et à partir de minuit elle nous arrivait, fait assez rare en Afrique, de quatre directions opposées.

Le village de Matopé compte à peine une vingtaine de huttes et tire toute son importance du transport des marchandises qu'amène l'*Ilala*. Les indigènes, de nature peu conciliante, avaient tenté dernièrement de s'opposer au transbordement, et leurs prétentions étaient devenues telles, que le lieutenant Pulley jugea prudent de les désarmer provisoirement. Ils semblaient aujourd'hui s'être soumis; pendant notre séjour, du moins, nous n'eûmes pas à nous plaindre de leur voisinage.

Nous nous trouvions ici à 10 milles du premier rapide du Chiré et à 30 de la station anglaise de Mandala, où nous nous rendions par voie de terre, pour aller reprendre de là le cours de la rivière à Katunga, en aval des cataractes. Le transport des bagages se fait avec des pagazis, et, comme les environs ne peuvent en fournir un nombre suffisant, il nous fallait attendre ceux qu'on devait nous envoyer de Mandala. M. Kerr et moi étions enchantés de ce retard, qui allait nous permettre de faire quelques jolies chasses dans les environs.

Pendant la sécheresse, la chasse dans les marais de Matopé est un rêve: partout des herbes courtes et de longues lisières de bois facilitent l'approche du gibier. Buffles, zèbres, cobes à croissant et springbocks se succédaient, et en deux matinées nous avions au crochet, M. Kerr un zèbre et deux sangliers à verrues, moi deux cobes et trois springbocks. Las de cette boucherie inutile, M. Kerr alla le soir se mettre à l'affût du lion, manœuvre bien chanceuse dans cette partie de l'Afrique où le gibier, ayant de l'eau à volonté, ne se rassemble pas le soir autour des mares.

Le 17 octobre, en même temps que nos porteurs, nous arrivèrent de mauvaises nouvelles. M. Moir, directeur de l'*African Lakes Company*, en réponse à nos lettres, nous faisait savoir que tout le bas Chiré était en guerre, et par suite que les relations étaient interrompues avec Quilimane. Il nous laissait, il est vrai, l'espoir d'un arrangement prochain; mais il nous était fort désagréable de rester bloqués un mois ou deux dans cette petite colonie, sur la fin d'un si long voyage, alors que nous ne pensions qu'à gagner l'océan par la voie la plus rapide.

L'étape de Matopé à Mandala se fait généralement en un jour ; nous campâmes néanmoins, pour arriver plus dispos, le 19. Du reste, la route nous ménageait d'agréables surprises. Le marais traversé, nous atteignîmes effectivement des coteaux boisés et frais, qui nous amenèrent à 200 mètres d'altitude. Là l'air empesté de Matopé faisait place à une atmosphère de montagnes qui dilatait les poumons. A peine pourtant un ou deux ruisseaux pour nous désaltérer, et pas d'autres habitants que les hyènes, qui remplaçaient les moustiques et nous empêchaient de reposer en paix.



Matopé.

La petite colonie de Mandala ou de Blantyre date de quatre ou cinq ans à peine, et pourtant nous y trouvons un aménagement complet, un confortable très bien compris, cette propreté coquette que les Anglais apportent à leurs installations. Le village est situé en contre-bas de la montagne, au milieu de coteaux peu cultivés, mais d'une salubrité parfaite. A l'abri des vents frais, la température reste moyenne toute l'année, et les cheminées des habitations semblent un luxe inutile.

Le village de Blantyre est construit des deux côtés d'une large rue, coudée à angle droit. La mission occupe les points culminants ; le consulat et une douzaine d'autres habitations complètent cette agglomération, qui est du plus gracieux effet. Les jardins, d'une tenue irréprochable, semblent vieux de vingt ans ; enfin les chalets écossais, en briques rouges, avec leurs

perrons, ne se trouveraient pas déplacés sur quelqu'une de nos plages mondaines, n'étaient leurs toits de chaume, le seul détail africain qui nuise à l'ensemble.

Actuellement Blantyre compte douze Européens, dont Mme Foot, femme du consul, qui vient d'être éprouvée durement par la mort de son mari, et qui n'en poursuit pas moins l'éducation de trois enfants en bas âge, en attendant courageusement que de meilleures nouvelles arrivent du bas Chiré et lui permettent de regagner l'océan. Depuis la mort de M. Foot, M. Goodrich a pris les fonctions de consul. Deux missionnaires et leurs femmes, un médecin et quelques ouvriers de profession complètent ce personnel.

Une belle allée de 1500 mètres de longueur, plantée d'eucalyptus, bordée d'ananas et de champs de caféiers, relie Blantyre à Mandala, où nous arrivons vers onze heures. Nous sommes ici sur le territoire de l'*African Lakes Company*, qui, pour se développer et n'avoir pas à se diviser, s'est mise un peu à l'écart. Au haut d'un grand verger apparaît un manoir à étages; divers magasins, dont une scierie parfaitement installée, sont en contre-bas. C'est chez M. et Mme Moir, qui résident ici, que nous venons nous installer et attendre, nous aussi, à l'abri de leur hospitalité, de meilleures nouvelles du bas Chiré. Afin que l'on comprenne mieux ce qui va suivre, faisons maintenant un peu d'histoire et de géographie.

Les Portugais sont, on le sait, installés depuis longtemps à l'embouchure du Zambèze. Il y a près d'un siècle que les caravanes de leurs métis ont accaparé ce fleuve; à deux ou trois reprises même, il est arrivé à ces forbans de pénétrer assez avant dans l'intérieur pour communiquer avec leurs confrères de la côte ouest, dont Saint-Paul de Loanda est le centre de ravitaillement. En tout temps ces caravanes se sont servies du Zambèze pour leur commerce, négligeant le Chiré, qui n'offrait que de médiocres ressources; mais il a suffi de l'arrivée des Anglais dans ces parages pour attirer aussitôt leur attention sur cette rivière.

L'influence des caravanes portugaises n'est que passagère. Quant à Quilimane, l'autorité de son gouverneur cesse aux portes de la ville, et, il n'y a pas un mois encore, les factoreries ont été pillées à Mazaro, et deux ou trois Européens n'ont dû la vie qu'au concours généreux de leurs confrères de Quilimane, concours que le gouvernement se refusa catégoriquement à appuyer. Dans de semblables conditions on ne peut trouver étonnant que les Anglais soient venus s'installer sur le Nyassa et le haut Chiré; à peine les Portugais étaient-ils en droit de se plaindre de l'arrivée de M. Foot, agent officiel, mais non reconnu, car on ne pouvait supposer qu'il fût

accrédité auprès des noirs potentats qui gouvernent ces parages. Ajoutons qu'à l'époque dont je parle, ces questions locales, traitées à des milliers de lieues de l'Europe, avaient laissé parfaitement indifférents les deux gouvernements.

Quoi qu'il en soit, cette prise de possession du haut Chiré donne lieu aujourd'hui à une quantité de controverses, soulève des jalousies, et les Portugais ne manquent aucune occasion de taquiner et de rançonner leurs nouveaux voisins, ce qui leur est d'autant plus facile qu'ils ont la clef du



Vue de Blantyre.

fleuve, toutes les marchandises étant obligées de passer chez eux avant de prendre la grande route de l'océan.

Cette opposition sourde des Portugais n'est pas la seule difficulté contre laquelle les Anglais aient à lutter : les indigènes du bas Chiré viennent de leur faire passer un vilain quart d'heure.

Deux tribus se partagent le cours inférieur de la rivière, mais ce n'est qu'à l'une d'elles, la plus voisine, que la colonie eut affaire, et, par une ironie sanglante, la tribu en question, celle des Manyanja, a choisi pour chefs ces mêmes Makololos que Livingstone avait autrefois entraînés à sa suite jusqu'à l'embouchure du Zambèze. Ces quelques malheureux, une vingtaine au plus, au moment de rentrer dans leur pays, ayant appris sa ruine et la dispersion de leurs concitoyens, s'établirent en aval des cata-

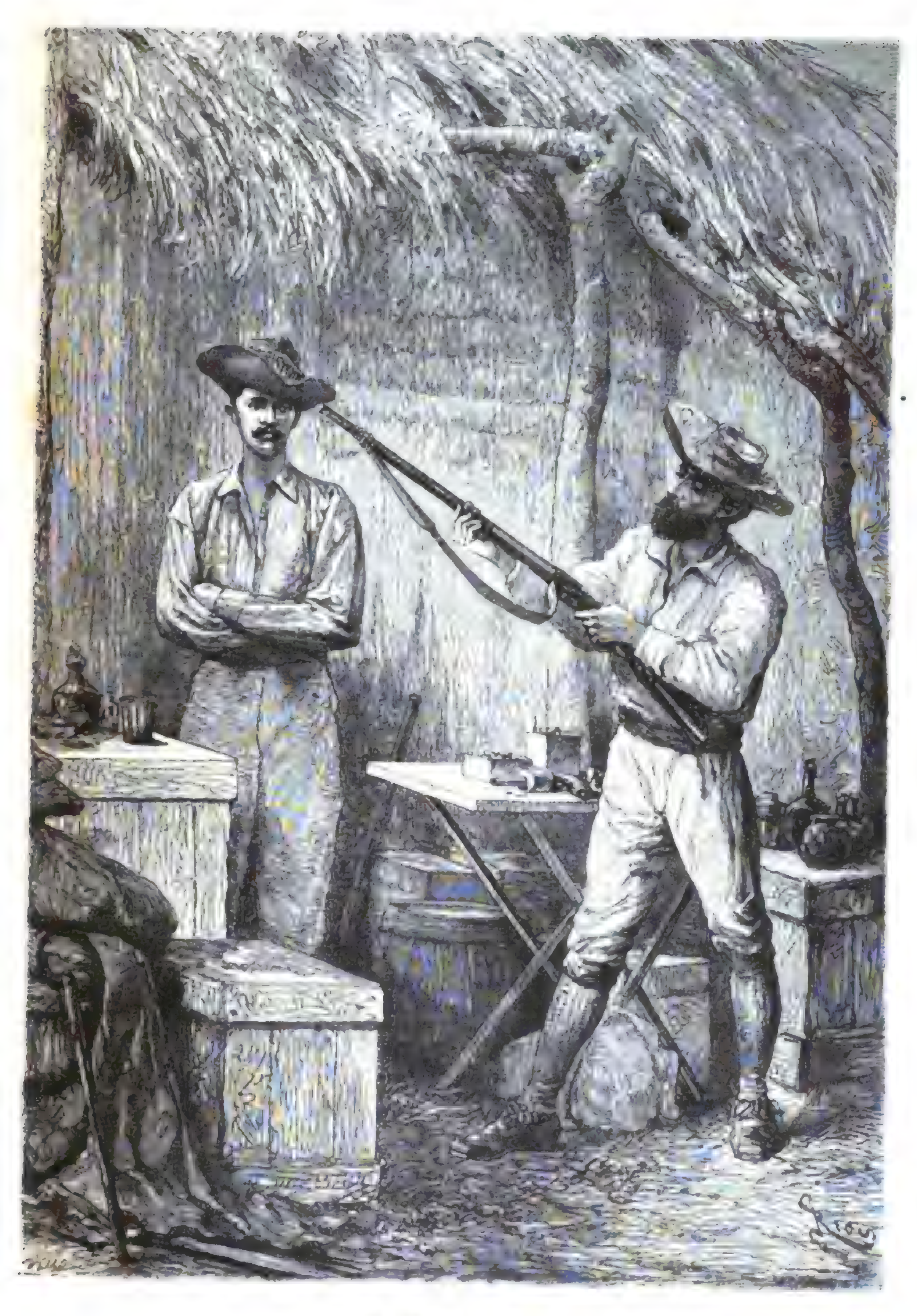
ractes, où leur influence ne tarda pas à s'affirmer. Ivrognes et bêtement cruels, ils commandent encore aujourd'hui deux ou trois villages riverains, et l'on ne peut expliquer que par une terreur profonde l'attachement des indigènes pour ces chefs étrangers auxquels ils avaient donné l'hospitalité.

Jusqu'à cette année, ces Makololos avaient vécu en bonnes relations avec les habitants de la colonie européenne, et semblaient même conserver un souvenir reconnaissant de tout ce que Livingstone avait fait pour eux; mais, il y a six mois, un accident vint tout gâter. A la suite d'une brutale provocation, M. Fenwick, ancien employé de l'*African Lakes Company*, se vit contraint, à son corps défendant, de tirer sur Chépétula, un de ces principaux chefs makololos, et l'étendit mort à ses pieds. M. Fenwick, quelques heures plus tard, était massacré; mais cette victime ne suffisait pas à assouvir la vengeance des Manyanja, et la guerre fut déclarée.

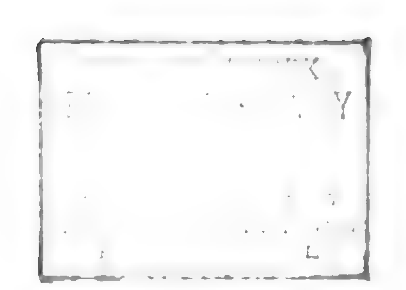
Les indigènes occupant les bords de la rivière, il devenait difficile aux Anglais de descendre au Zambèze; malgré toutes leurs précautions, deux chaloupes furent pillées. Un jour, un employé de la compagnie fut saisi, menacé de mort, et ne dut la vie qu'au seul désir des indigènes de s'en servir comme intermédiaire auprès de M. Foot, qui venait d'arriver. Il revint donc à Blantyre, complètement nu, muni de deux patates douces pour sa nourriture, et chargé de faire connaître les conditions exorbitantes que les Manyanja mettaient désormais à un rapprochement. M. Foot dut céder et se rendit en personne au village de Chépétula, porteur d'une indemnité qui eût défrayé largement les quelques milliers de têtes de tous les environs.

Depuis deux mois, la paix peut donc être considérée comme signée avec les Manyanja; mais une nouvelle difficulté vient de surgir qui compromet à nouveau la sécurité de la navigation sur le bas Chiré, entre le territoire anglais et l'embouchure de cette rivière dans le Zambèze. Les Messengeries, tribu nombreuse, occupent à cet endroit les deux rives, et les Portugais viennent de leur déclarer une guerre sans merci. Du véritable prétexte de cette prise d'armes je ne dirai rien, pour ne pas avouer que tous les torts ne sont pas du côté des indigènes; qu'il suffise de savoir qu'une armée de mulâtres portugais remonte la rivière, brûlant tous les villages les uns après les autres, menaçant même ceux des villages manyanja qui touchent aux Messengeries.

Dans de semblables conditions, la descente de la rivière devenait une entreprise hasardeuse. Les Messengeries s'étaient toujours montrés conciliants vis-à-vis des habitants de la nouvelle colonie; mais cette attaque



MM. Giraud et Kerr.



aussi imprévue qu'imméritée n'allait-elle pas leur monter l'imagination contre tous « les visages pâles »? D'un autre côté, si les Portugais étaient vainqueurs, pouvait-on compter sur la modération de ces métis grisés par la victoire?

Il existe de Blantyre à Quilimane une route qui, par la terre ferme, mène à l'océan en vingt ou vingt-cinq étapes; les hostilités se trouvant concentrées sur la rivière, ce chemin devenait sûr, mais le manque de chaussures nous en rendait l'accès difficile. Il fut décidé que nous descendrions la rivière à nos risques et périls.

Mon caractère, je le confesse humblement, s'accommode mal d'un compagnon de route au désert, surtout dans les jours d'épreuves, où les qualités et les défauts se tendent à l'extrême. Mais Kerr est de ces natures auxquelles on peut se fier en aveugle. Nos relations dataient d'hier; je connaissais déjà son flegme britannique, ressource précieuse entre toutes, appuyé d'un jugement droit et sûr : dans une circonstance critique je pouvais compter sur lui comme sur moi. Enfin il parlait couramment le portugais, et je lui laissai bien volontiers la direction du voyage.

Une seule petite discussion s'engagea sur la question des pavillons à arborer : Kerr affirmait que le pavillon français, par sa ressemblance avec le pavillon portugais, pouvait nous attirer des coups de fusil des Messengeries : je ripostais que le pavillon anglais pouvait nous valoir des balles portugaises. Bref, il fut convenu que nous montrerions nos couleurs le moins possible jusqu'au moment de faire le coup de feu. Nous arborerions alors nos couleurs respectives, chose facile puisque nous devions avoir deux pirogues distinctes.

Restait à trouver les embarcations, et ce n'était pas le moins difficile dans cette affaire, les pagayeurs ordinaires se souciant peu d'aller se fourrer dans une semblable bagarre. M. Moir s'y employa avec une grande obligeance et fit même en personne le voyage de Katunga. Il lui fallut, deux jours durant, palabrer et discuter, mais nous le vîmes enfin revenir avec une réponse favorable.

Son absence nous avait paru d'une longueur démesurée, tant nous étions pressés de nous remettre en route; puis, comme j'en ai déjà fait la remarque pour Mpala, il règne sur Blantyre je ne sais quelle atmosphère lugubre. Tous ces jardins remplis de fleurs semblent recouvrir des tombes que la mort a creusées ou creusera demain. Il n'est pas jusqu'au confort dont nous jouissons qui n'occasionne un certain malaise : ces draps d'une blancheur immaculée jurent avec notre accoutrement; cette table luxueusement servie semble une moquerie amère de notre cuisine d'hier et de

demain. Kerr calmait son impatience et coupait court à ces impressions fâcheuses en s'enfonçant dans la brousse, à la poursuite des buffles, et je profitai de son absence pour mettre mes notes au courant, et visiter les environs immédiats.

Une des choses les plus dignes de remarque dans toutes les installations anglaises en Afrique, c'est la profonde indifférence des Européens pour les légumes d'Europe. Les légumes jouent un grand rôle dans le traitement de la fièvre, et quand je pense aux ravages qu'elle cause ici et sur le Nyassa, je ne puis m'empêcher d'en rejeter la cause sur la consommation effroyable de conserves qui se fait partout.

Quant à la grande culture, il n'y en a pas trace, et, par le fait, Blantyre n'a jamais dû être qu'un entrepôt. Le sol rocailleux de ses coteaux se prêterait mal à l'ensemencement du froment et du riz; la main-d'œuvre ferait, de plus, complètement défaut, par suite de l'absence presque totale d'indigènes dans les environs. On assure que le café vient à merveille et qu'il est de première qualité; mais combien coûtera son transport à la côte? Puis, ce qui manquera toujours aux essais de colonisation dans l'Afrique tropicale, c'est le bétail, car il est trop certain qu'il ne peut vivre nulle part et ne se reproduira jamais en quantité suffisante pour servir. On me citera le Condé, l'Uhéhé où l'on voit de grands troupeaux, mais on ne se doute pas des soins dont ils sont l'objet de la part des indigènes, et, même dans ces pays privilégiés, la reproduction n'est pas suffisante pour que le bétail serve jamais de viande de boucherie. Qui niera qu'il ait été un des éléments principaux et fondamentaux de la fortune de l'Amérique? Ces grands troupeaux, vivant en liberté, assuraient dès le début au colon une vie large, plantureuse, et ce n'est qu'à cette condition que l'Européen conserve toute son activité, son ardeur à innover et progresser, sa confiance dans l'avenir.

Somme toute, et comme corollaire à ce que j'ai déjà dit du Nyassa, je ne puis croire à un avenir commercial quelconque pour ces pays. Blantyre est le village d'Écosse où est né Livingstone, j'ai bien peur que le Blantyre d'Afrique ne marque le terme de toutes ses erreurs.

Pour compenser l'absence du bétail, la colonie a dans ses écuries un troupeau de porcs domestiques qui se nourrissent seuls et donnent les plus belles espérances. Le porc habite toute l'Afrique à l'état sauvage, et l'on s'étonne, à bon droit, que les indigènes n'aient jamais tenté d'en tirer parti. Il m'a fallu venir jusqu'au Chiré pour en trouver dans les villages, ainsi que des oies et des canards, qui ne coûtent pas trop cher. Les chèvres aussi semblent en parfait état, malgré le léopard, qui leur fait une guerre achar-

née. Toutes les précautions échouent devant la voracité de ce fauve. Il y a huit jours à peine, une écurie de douze têtes était massacrée dans la même nuit, et pendant mon séjour chez M. Moir il perdit quatre chèvres d'un coup. Et toujours la même blessure, presque invisible, ce petit coup de dent à la gorge qui laisse à peine couler une goutte de sang!

Le lion des environs, car il y a toujours un lion, commençait à sentir la chair humaine : il déroutait toutes les tentatives d'empoisonnement, esquivait les pièges les mieux dissimulés, et n'en faisait pas moins chaque nuit sa tournée habituelle, jusque sous les murs de la station.

CHAPITRE XXIX

Départ de Blantyre. — Navigation du Chiré. — Un drame à Chépétula. — Bienfaits de l'instruction. — Le *Leviathan* et le *Tricolour*. — Chasse aux éléphants et aux hippopotames. — En pleine guerre. — Dangereuse situation d'un guide portugais. — Course nocturne. — L'armée portugaise. — Sur le Zambèze. — Quilimane. — Arrivée à Zanzibar.

Les premières pluies de la massika nous surprirent au moment de partir pour notre dernière étape. Depuis un mois l'atmosphère, chargée d'électricité, nous promettait une détente prochaine. Le 28 et le 29 les lourds cumulus qui couvraient le ciel chaque après-midi crevèrent en ondées bienfaisantes, quoique assez incommodes pour faire route. Attendre, c'était s'exposer à de pires mécomptes : aussi dépêchâmes-nous nos visites d'adieu dès le retour de M. Moir de Katunga et sur la promesse qu'il nous rapportait de ses arrangements avec Kasésé, le chef, pour le fret des pirogues.

En quittant, et probablement pour toujours, cette petite colonie, je ne puis me dispenser de lui envoyer, avec un soupir de regrets, l'expression de ma vive gratitude pour le bienveillant accueil que j'y ai reçu. Je voudrais pouvoir y joindre des souhaits encourageants pour l'avenir, mais je crains que Mmes Foot, Moir et Scott ne retirent de leur dévouement pour leurs hôtes de passage qu'une reconnaissance platonique, c'est-à-dire sans effets.

Katunga est le point du Chiré correspondant à Matopé en aval et à une trentaine de kilomètres des rapides. Nous mîmes au moins deux bonnes journées pour y descendre, grâce à un brouillard intense et à une pluie diluvienne qui nous inonda sans relâche. Cette descente nous amenait à 100 mètres seulement au-dessus du niveau de la mer : depuis Mandala nous nous étions abaissés de 900 mètres.

La pirogue que nous avait annoncée M. Moir mesurait, nous avait-il assuré, 15 mètres de long. Elle avait bien cette longueur, mais, comme elle

n'avait que 50 centimètres de largeur, la moitié de notre bagage pouvait à peine y prendre place, et il fallut lui adjoindre un petit youyou. Ladite pirogue n'en restait pas moins une très belle pièce de bois; on y eût cherché en vain un nœud ou une fente, et la correction parfaite de ses formes eût fait envie à un constructeur européen. Avec une aussi grande longueur il devenait difficile de la bien maintenir en direction; mais en diminuant le tirant d'eau, qui en cette saison doit être à peine d'un demi-pied, on évitait de s'échouer vingt fois par jour.

On avait adapté à la pirogue une toiture en paille, et tout semblait disposé pour un prompt départ, quand Kasésé nous fit savoir que le prix déjà payé ne lui paraissait plus suffisant pour les risques que ses hommes allaient courir : de là, un retard de vingt-quatre heures, et les pourparlers, discussions, cadeaux d'usage.

Dans la saison pluvieuse, un steamer, le *Lady Nyassa*, peut remonter jusqu'ici, et il fait alors un service régulier entre Mazaro et Katunga pour le compte de l'*African Lakes Company*. A force d'échouages, la coque n'est plus qu'une écumoire, et le bateau gît en ce moment à quelques pas de la rivière, dans une forme improvisée où il attendra vraisemblablement son successeur, les réparations étant impossibles.

Enfin le 1er novembre nous voit à flot sur la rivière, vers onze heures, sous un soleil de feu, ce soleil lourd et étouffant de la côte dont les rayons amollissent les reins et brûlent les yeux, sans parler du zi-zi agaçant des moustiques, qui ne nous quitte plus. Kerr est dans la pirogue, et moi dans le youyou.

Je croyais n'avoir plus rien à apprendre en fait de navigation africaine, mais celle du Chiré est toute spéciale. La rivière mesure ici de 100 à 200 mètres de largeur; partout les bas-fonds affleurent, et à chaque instant on s'échoue. Kerr avait pris les devants; soudain je vis la pirogue s'arrêter et en même temps tomber en travers, puis s'éviter cap pour cap et reprendre sa course l'arrière en tête. L'avant s'était échoué, et sous l'effort du courant l'embarcation avait fait un tour complet : sans se déconcerter, les piroguiers, en gens habitués, avaient fait volte-face, et leurs longues perches recommençaient à manœuvrer.

Ces pirouettes sont inévitables aux pirogues; il n'est pas besoin d'échouage pour les occasionner, et souvent, sans cause apparente, on voit ces longues masses flottantes tourner sur elles-mêmes comme prises de vertige.

Mon youyou ne tournait pas, mais la tâche n'en était pas moins rude. Après maints échouages inoffensifs je me trouvai soudain sur un banc de 300 à 400 mètres de longueur, où je dus me faire haler par trente centi-

mètres d'eau. Le pire est qu'un peureux vint à crier au crocodile, et d'un bond voilà tout mon monde embarqué, refusant de se remettre à l'eau. Menaces, prières, tout fut inutile pendant deux heures, et sans l'appréhension de la faim, la plus grande peur du noir, je ne sais ce que je serais devenu. Bref, je rejoignis Kerr à la nuit, jurant de descendre à la nage plutôt que de continuer un semblable travail.

Nous étions au village de Chépétula, ou plutôt de Chékussa, son fils, à ce même débarcadère où Fenwick avait été massacré en défendant courageusement sa vie. Le village est sur la rive gauche de la rivière, à un endroit où la berge mesure 5 à 6 mètres de hauteur. Les huttes n'offrent rien de particulier à l'œil, si ce n'est un immense sarcophage élevé à la mémoire de Chépétula; ce hangar, haut de 12 à 13 mètres, couvert de chaume, est de plus entouré d'une large bande de cotonnade blanche qui en cache l'intérieur aux regards indiscrets. Derrière, dans l'est, la chaîne des collines de Blantyre s'éloigne à l'horizon. Sur la rive droite, en contre-bas, le marais, l'éternel marais, reprend tous ses droits.

Fenwick, employé de l'*African Lakes Company*, avait été chassé de Blantyre après un échange de paroles un peu vives avec M. Moir. En passant au village de Chépétula, ce dernier le chargea d'un lot d'ivoire en le priant de le lui vendre à Quilimane. Fenwick eut le très grand tort d'accepter, et, deux mois plus tard, il revenait avec un canot plein des marchandises qui représentaient le montant de la vente.

En apercevant ces divers objets, Chépétula, qui était probablement ivre, entra dans une grande fureur, déclarant qu'on l'avait volé et qu'il ne prendrait pas livraison du chargement, à moins que Fenwick ne consentît à y ajouter quelques-unes de ses marchandises à lui.

De gros mots en gros mots la querelle finit par s'envenimer, et Chépétula, arrivé au paroxysme de la rage, déclara qu'il allait chercher son fusil et faire justice immédiate du voleur. Fenwick n'avait pas quitté son canot, où il attendait son adversaire de pied ferme. Il se laissa même coucher en joue, mais là sa patience était à bout, et Chépétula, frappé en pleine poitrine, roula pour ne plus se relever

Se sachant perdu sans ressource abandonné de tous ses serviteurs, Fenwick, aussitôt le coup fait, poussa droit au milieu de la rivière, en répondant aux coups de fusil qu'on lui adressait. Puis il jeta à l'eau toutes ses armes et les objets précieux que la pirogue pouvait contenir, et, poussé par le courant, il atterrit dans le marais de la rive gauche, seul, épuisé, mourant de faim et de soif. Jusqu'à la nuit il tint cependant tête à ses adversaires, qui s'étaient lancés en foule à sa poursuite; mais un moment de

faiblesse le perdit. Comme il s'agenouillait sur les bords d'un ruisseau pour étancher sa soif, une balle lui fracassa le crâne.

J'ai dit plus haut les conséquences de ce massacre. J'ajouterai que le corps de Fenwick fut jeté dans la rivière et que sa tête resta longtemps plantée au bout d'une perche, dans le milieu du village. M. Foot, les négociations terminées, eut grand'peine à obtenir que ce trophée, arraché à cette exhibition honteuse, fût immergé à son tour.

Fenwick, au dire de toutes les personnes qui l'ont vu à Quilimane avant son funeste retour sur les bords du Chiré, était une tête chaude,



Sarcophage élevé à la mémoire de Chépétula.

mais un cœur généreux, doublé d'un sens honnête et droit. J'aurais raconté tous ces détails sans y joindre de commentaires, si un incident ne m'avait plus tard rappelé son souvenir. En lisant un article du *Times*, à lui consacré et absolument insultant, je trouvai accolé à son nom l'épithète de *murderer of Chepetula*. Je ne sais d'où venait le coup; mais, puisque j'en trouve l'occasion, je tiens à protester hautement contre cette insulte gratuite à un homme de cœur mort bravement. Et, malgré moi, ce souvenir me rappelle les dangers que court la mémoire d'un honnête homme dans ces pays perdus. En Europe, l'opinion publique est là pour la protéger contre les calomnies et les rancunes; ici elle est à la merci du premier misérable venu.

Chékussa, fils et successeur de Chépétula, est un jeune homme de dix-huit à vingt ans, au regard faux, à l'allure peu avenante. Il s'habille à l'européenne avec une jaquette et des souliers, mais il a supprimé la chemise, comme trop difficile à blanchir. Il a été élevé à la mission, et, s'il ne parle pas l'anglais, il l'écrit au moins assez correctement, si l'on en juge par l'usage qu'il en fit un jour.

J'ai dit plus haut que, pendant la guerre qui suivit le massacre de Fenwick, les Manyanja étaient parvenus à s'emparer d'un des employés de la compagnie, qui n'avait dû la vie qu'au hasard. Il travaillait à quelque distance de Blantyre, et, M. Moir lui ayant écrit, la lettre et les deux messagers qui s'en étaient chargés tombèrent entre les mains des indigènes : l'un d'eux fut massacré, et l'autre incarcéré. Quant à la lettre, Chékussa la transforma si bien que l'employé à qui on la fit parvenir, deux jours plus tard, y lut un ordre de prompt retour à Blantyre, et c'est en se rendant à cette destination qu'il tomba entre les mains de Chépétula.

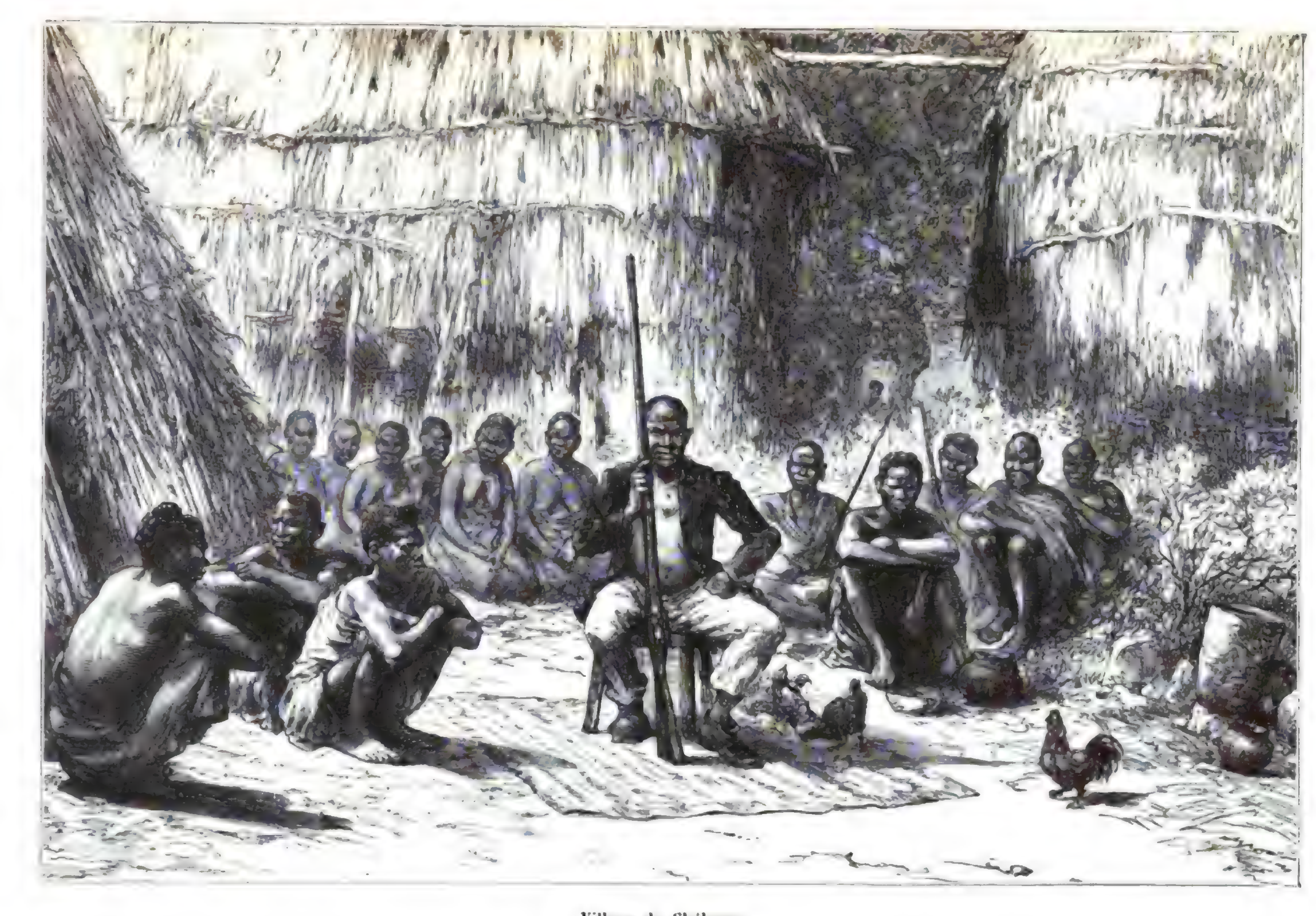
Je me garderai de discuter l'instruction publique et obligatoire envisagée au point de vue européen; mais, en Afrique, je puis affirmer que c'est la pire des armes à mettre aux mains des indigènes.

Dans la soirée, le chapeau et la théière de Kerr furent volés; il est inutile d'ajouter que nos réclamations restèrent sans effet. C'était, je crois, la première fois, dans mon voyage, que je voyais soustraire à un Européen un objet personnel, et je reconnaissais là le voisinage de la côte, l'influence de cette civilisation bienfaisante que nous avons la prétention d'introduire partout. Si triste que cela soit à dire, il faut l'avouer, là où l'Européen séjourne ou s'implante, il perd de suite son prestige, et les égards qu'on avait d'abord pour lui se changent en moqueries.

Le seul bénéfice que je retirai de mon séjour au village fut une belle et massive pirogue que Chékussa voulut bien me confier, avec un équipage de huit hommes, qui ne s'embarquèrent pas sans maugréer. Kerr, dans sa relation, lui a donné le nom de *Tricolour*. Celui de *Kiboko*, « hippopotame », donné autrefois par mes hommes à ma pirogue du Tanganika, eût mieux convenu; je conserve cependant ce dernier, en souvenir de mon bon ami, et aussi celui de *Leviathan*, dont il a baptisé son frêle esquif.

Le *Tricolour* et le *Leviathan*, pourtant si différents de forme, avaient la même facilité à tourner sur eux-mêmes. C'étaient là de très bonnes conditions pour naviguer de conserve, et le 2 novembre nous descendîmes côte à côte, saluant de nos pirouettes les deux berges marécageuses.

Dans la soirée, Kerr décrocha trois cobes à croissant sur la lisière d'un grand bois de palmiers près duquel nous avions campé. Tous trois furent



Village de Chékussa.



cueillis dans le même troupeau, en moins de dix minutes. Du reste, Kerr est d'une adresse rare et excelle à envoyer la balle, *quick*, comme il dit, en s'arrêtant net en plein galop. Un de ses exercices favoris consiste à placer à dix pas de lui un *boy* qui lui lance une motte de terre, et, dans le parcours de sa légère courbe, la motte est toujours brisée.

La longueur de ses enjambées est souvent un objet de discussion. Kerr affirme que les Noirs sont mauvais marcheurs, et c'est son droit puisqu'il



Le *Leviathan* et le *Tricolour*. (Voir p. 570.)

fait mieux qu'eux. Mais j'affirme, moi, qu'un homme qui fait quotidiennement 60 kilomètres huit jours de suite (et c'est le cas de bien des Noirs) est un excellent marcheur.

Notre souper, ce jour-là, fut arrosé d'un délicieux vin de palme. Ce liquide serait une véritable ressource, mais il est indigeste et ne se conserve pas plus de vingt-quatre heures. Un bois de palmiers marque le commencement des *elephant marshes*. Jusqu'ici les deux berges apparaissent de temps à autre, couronnées de quelques arbres, semées de rares villages. Dans les *elephant marshes*, pendant vingt-quatre heures on ne rencontre plus trace d'habitation, plus d'autre végétation jusqu'à l'horizon qu'une couche d'herbes arborescentes, où les éléphants se plaisent en cette saison

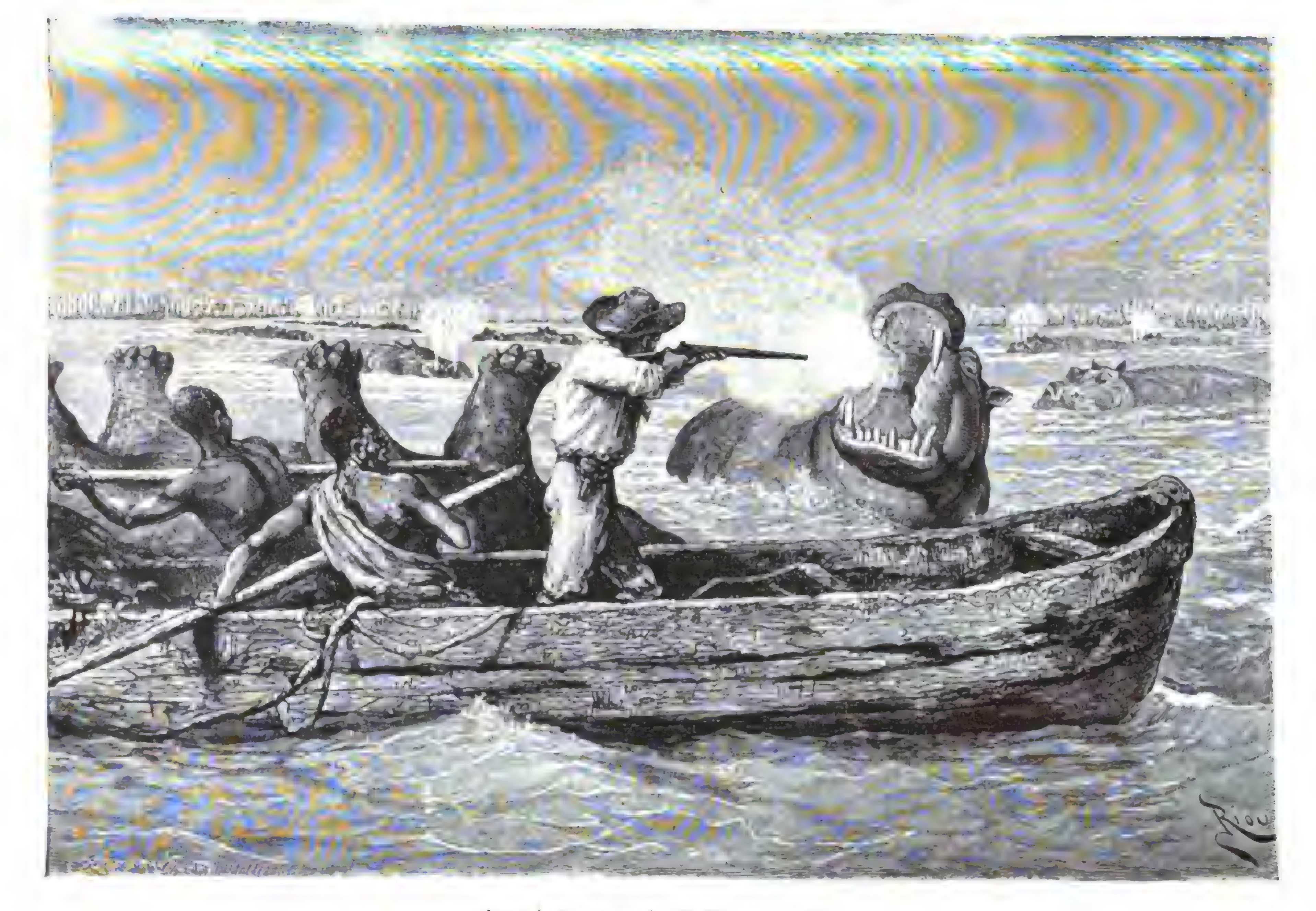
de l'année; dans cet amas de verdure, fouillé de sentes innombrables, on ne voit pas à dix pas devant soi; mais les fourmilières sont nombreuses et permettent d'explorer les environs. Grâce à elles, il ne restera bientôt plus trace des belles hardes qui y sont en ce moment.

Dès le départ, le 3 novembre, une île m'avait séparé de Kerr, qui avait enfilé le bras gauche de la rivière pendant que je suivais celui de droite. De part et d'autre les coups de fusil se répondirent jusqu'à midi. Kerr eut la chance de joindre un beau troupeau d'éléphants; pour moi, je restai deux heures aux prises avec une bande d'hippopotames, qui me fit courir quelques dangers. Je venais d'en tuer un, qui, emporté par le courant, s'échoua sur un bas-fond, et j'étais à peine ancré sur lui pour essayer de lui couper la tête, que toute la bande nous entourait, rapprochée de quelques mètres, en poussant des grognements terribles. J'en avais déjà mis une dizaine hors de combat, que les autres, une cinquantaine, nous cernaient encore à portée de fusil.

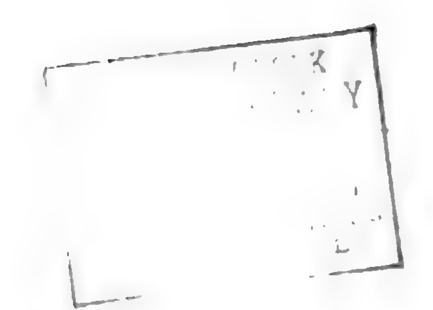
Le soleil était de feu; les haches des Noirs avaient peine à entamer ce cuir élastique, si bien que je dus abandonner la partie, laissant aux crocodiles ces trophées d'ivoire plus faciles à cueillir qu'à emporter. Comme nous franchissions l'enceinte que les assaillants formaient autour de nous, deux d'entre eux nous attaquèrent avec une telle rage que mon canon, au second coup, entra dans la gueule même du monstre, toute grande ouverte et prête à planter ses deux dents sur le rebord de la pirogue. Jamais je n'ai vu les hippopotames dans une telle fureur. C'est la saison de l'allaitement; on voit alors beaucoup de petits cramponnés au dos de leurs mères, et il est nécessaire de prendre les plus grandes précautions.

Kerr ne me rejoignit qu'à la nuit, à un grand village situé à l'embouchure de la rivière Ruo, où nous nous étions donné rendez-vous. Il avait fait merveille sur les éléphants et avait étendu deux victimes, après une série de dangers et de péripéties de toutes sortes qu'il a racontés dans son ouvrage. La harde qu'il avait rencontrée ne comptait pas moins de cent têtes. Pas plus que moi, hélas! il ne devait jouir de son triomphe. L'un des animaux tués n'avait qu'une défense, la seconde ayant été brisée à la gencive. Enfin, conformément à cet usage stupide qui veut que la moitié de l'ivoire conquis revienne au chef le plus voisin, celui-ci déclara aussitôt que la moitié de trois était deux, et Kerr ne put garder qu'une seule défense. Quant à discuter et à faire valoir que les deux défenses étaient nécessaires pour monter un objet d'art que Kerr convoitait depuis longtemps, ce fut peine perdue.

Le chef du village, un vieux Makololo abruti, passa toute sa soirée à



Aux prises avec une bande d'hippopotames.



tirer des coups de fusil dans nos oreilles. Ivre de pombé, il courait autour des huttes en poussant des cris inarticulés, et l'on nous expliqua que c'était sa façon de pleurer la mort de ses femmes. On raconte de lui des faits d'une cruauté sans exemple : quand une de ses femmes le trompe, il la tue en lui broyant la tête dans un étau; avant-hier encore, d'un coup de fusil, il en tuait une autre, dont le seul crime était de l'avoir trouvé trop vieux et trop laid.

Ce village, appelé Chiromo, marque sur le Chiré la frontière entre le territoire portugais et celui que convoitent les Anglais. D'après les dernières nouvelles il paraîtrait même que la rivière Ruo servirait de frontière aux deux territoires contestés. Il n'y a qu'un malheur à cela : c'est que son cours est parfaitement inconnu; aussi les Portugais la font-ils sortir de Blantyre, et les Anglais des environs de Quilimane, de façon à s'attribuer chacun la presque totalité de la rive gauche.

Quoi qu'il en soit, au moment de notre passage, Chiromo n'était pas tranquille; la guerre du Chiré, qui avait lieu à ses portes, le menaçait d'autant plus sérieusement que les dernières nouvelles reçues faisaient préjuger la victoire définitive des Portugais. Depuis le Zambèze les villages messengeries avaient tous été détruits, et les détachements portugais n'étaient qu'à quelques heures de Chiromo.

Nous arrivions au moment critique de notre voyage; nous tînmes conseil sur la conduite à adopter. Quelques jours d'attente eussent été raisonnables, mais il fallait compter avec notre vif désir de revoir la côte, avec la saison pluvieuse qui s'affirmait par des orages épouvantables, et enfin avec cette plaie des moustiques qui me tenait pour ma part dans un dangereux état de fièvre. Il fut donc décidé que nous aborderions sans plus tarder les lignes ennemies, quitte à agir suivant les circonstances.

Au moment de partir, le 5 novembre, les hommes de mon canot refusèrent d'embarquer, tant leur esprit était frappé des nouvelles de la guerre. Sur les menaces du chef, ils finirent cependant par prendre leurs longues perches; mais je vis bien qu'ils profiteraient de la moindre circonstance pour m'échapper. C'étaient, on se le rappelle, des gens de Chékussa, qui n'avaient pas à me suivre le même intérêt que l'équipage du *Leviathan*, composé d'indigènes de Blantyre; en dehors d'eux, je n'avais que mes trois Vuanguana, et je n'envisageais pas sans effroi pour le *Tricolour* la perspective d'être manœuvré par ces pauvres diables.

Dès notre départ, le 6, nous nous trouvâmes sur le théâtre des hostilités. A cet endroit, la rivière mesure de 200 à 300 mètres de largeur; son cours est plus encaissé et les bas-fonds se font rares. Les berges, hautes de 3

à 4 mètres, sont souvent bordées d'une rangée de beaux arbres, derrière lesquels se trouvent tantôt d'immenses prairies aux herbes géantes, tantôt la forêt basse et clairsemée. Les villages sont hors de vue, mais des bandes éparses apparaissent dans toutes les directions, les unes campées en désordre et prêtes à lever le pied au moindre cri d'alarme, les autres en fuite, emportant et leur mobilier et leurs provisions. A chaque tournant, des vedettes nous hèlent en une langue inconnue. Amis ou ennemis? qui peut le savoir? Mes gens font de plus en plus triste mine, et ce n'est qu'à force de menaces que je les empêche d'atterrir. Il est de fait que l'air de désolation qui règne partout donne à cette descente une allure tragique bien faite pour impressionner vivement tous ces cerveaux légers. Seuls mes Vuanguana ont repris leur flegme habituel.

Vers dix heures cependant, il fallut prendre terre à un débarcadère encombré d'une foule à l'allure suspecte. Le village était à 500 mètres de là; nous nous y rendîmes en laissant les embarcations sous la garde de Fred, un interprète de Blantyre, que Kerr avait dans sa pirogue. Le chef, Bararika, un grand et bel homme, à l'allure posée, au visage intelligent, nous fit un gracieux accueil; mais il n'était pas besoin d'y regarder à deux fois pour trouver à la foule cet air de surexcitation, ce regard sanglant de l'indigène en guerre, qui demande du sang.

« Les Portugais sont en face de nous, sur la rive gauche, dit le chef; depuis hier ils nous menacent; mais je crois qu'ils abandonnent la partie, car ils nous ont crié qu'ils ne nous trouvaient pas assez gras, qu'ils reviendraient l'année prochaine. Je vous permets, ajouta le chef, d'entrer avec eux en pourparlers pour demander à franchir sûrement leurs lignes; mais usez de toutes les précautions, car, s'ils soupçonnent que vous êtes des Anglais, ils n'hésiteront pas à vous jouer un mauvais tour. »

Je dois ajouter ici en toute justice que ce que j'ai décoré jusqu'ici du nom d'armée portugaise est un ramassis d'indigènes du haut Zambèze commandés par des métis. Le gouverneur de Quilimane n'envoie pas ses soldats européens dans des endroits aussi malsains; pour ces guerres indigènes il traite à prix d'or avec les mulâtres de Sena ou de Tété, et ces derniers se chargent de toutes les opérations. Certains de ces métis sont de relations agréables, mais ce n'était pas absolument le cas du commandant en chef de la rive gauche, avec lequel Kerr alla parlementer sur les bords de la rivière.

Resté au village, je l'y attendis une heure dans une anxiété cruelle, d'où je fus tiré par un long hurlement de guerre, présage de complications sinon de massacres. Je retrouvai Kerr presque à la porte; à ses côtés un

mulâtre portugais servait de jouet à une foule en délire, armée d'arcs et de fusils et poussant des cris de mort. Voici ce qui s'était passé :

Kerr avait eu d'abord des difficultés pour passer la rivière et entrer en pourparlers avec l'état-major portugais. Le commandant avait fini cependant par protester de ses bonnes intentions à notre égard, et, comme gage de ses paroles, lui avait même donné un de ses chefs pour nous servir de guide, assurant que, maintenant que la guerre était terminée,



Un *milandou* dans le village de Bararika.

celui-ci pouvait sans danger nous suivre chez leurs ennemis. Les Messengeries eussent, je crois, accepté le premier venu, mais le choix du guide était fâcheux. Légèreté ou préméditation, je n'ose me prononcer ; ce qu'il y a de certain, c'est que ce malheureux n'avait pas traversé la rivière, et venait à peine d'entrevoir les gens de Bararika, qu'il s'écria qu'on l'envoyait à la mort et que les Messengeries allaient l'exécuter sur l'heure.

En Afrique tout commence et finit par des palabres, qu'on appelle ici *milandou*, le synonyme de *maneno* des Vuanguana. Les anciens du village s'étaient déjà groupés au pied d'un grand arbre, faisant face à la porte d'entrée; toute la foule forma bientôt devant eux un demi-cercle

concentrique, au milieu duquel nous vînmes nous asseoir sur des nattes, en protégeant de notre mieux le guide portugais.

Kerr, avec son calme habituel, exposa la situation, essayant de faire comprendre que, la guerre étant terminée, c'était lâcheté de s'acharner sur ce malheureux, d'autant plus qu'il était seul contre cinq cents ennemis, pour la plupart armés de fusils.

« Pourquoi, répondait le chef, nous envoyer ici le plus acharné de nos ennemis, celui-là même qui hier, par-dessus la rivière, nous menaçait de revenir l'an prochain, quand nous serions plus gras? Sa présence au milieu de nous est une dernière insulte de nos ennemis, et vous vous en faites complices en le défendant. »

Le pire est que le bandit qu'on nous envoyait répondait par des bravades aux insultes et aux coups. C'était, ma foi, un fier gaillard, haut de six pieds, le torse nu, coiffé seulement d'un petit bonnet rouge pointu. Assis tranquillement, le fusil entre les jambes, il assistait en indifférent à toute la scène, ne protestant que quand on faisait mine de toucher à son fusil.

« Bande de femmes peureuses! criait-il alors, craignez-vous donc un homme seul, et croyez-vous que je ne saurai pas mourir? Comme hier, je vous défie; vous savez que s'il tombe un seul cheveu de ma tête, votre ville damnée n'existera plus demain. »

Raisonner ce forcené était peine perdue, et, d'un autre côté, la colère de la foule s'exaltait de cette bravoure farouche. Le plus sûr était de rentrer au village et de l'enfermer dans une hutte, où il nous serait plus facile de le défendre.

« Cet homme est avec nous, s'exclama Kerr en se levant, nous le défendrons envers et contre tous. »

Ce disant, nous le poussions vers le village, parant de notre mieux les coups de lance à son adresse, et essayant de calmer les assiégeants. Une fois dans la hutte, dont nous gardions la porte, la scène recommença, et ces enragés, pendant deux heures, s'amusèrent à larder notre homme de coups de lance au travers de la muraille. Grâce au chef, tout se calma enfin. Vers le soir on apprit de plus que le gros de l'armée portugaise venait de partir en redescendant la rivière, et nombre de réfugiés quittèrent le village pour rentrer chez eux.

Cette nuit, vers onze heures, craignant que l'équipage de mon canot ne désertât en emmenant mon embarcation, j'allai faire une ronde vers la rivière pour m'assurer que les Vuanguana commis à la défense des pirogues ne dormaient pas. Cette course nocturne dans la brousse reste dans mes souvenirs comme le dernier spectacle vraiment africain de mon voyage.

Le ciel était d'un noir d'encre et le silence si profond que la grande voix du lion tonnait dans le lointain comme aux beaux jours des étapes forcées du Moéro.

Jusqu'à la rivière, le sentier, tortueux, coupé de flaques d'eau, était bordé de rangées de feux à moitié éteints; tout autour, les fuyards messengeries s'étaient étendus après cette rude journée; à la lueur sinistre des brasiers, vierges de tout apprêt culinaire, veillaient seulement quelques mères en train d'allaiter leurs enfants, dont les vagissements troublaient seuls cette muette scène de fatigue et d'assoupissement. Des ombres noires passaient en silence d'un feu à l'autre. Le bruit de mes pas réveilla un dormeur, qui me coucha en joue avant que les gens de ma suite eussent eu le temps de se faire connaître. Ils étaient là près de quinze cents, reposant sans abri, sans vêtements, comptant sur quelques poignées d'herbes pour les protéger de l'orage qui approchait.

Sur la berge, Saïdi, lui aussi, me coucha en joue, dans cette obscurité profonde. Pour plus de sûreté il avait même éteint son feu et il luttait comme il pouvait contre l'invasion des moustiques.

Voilà un des aspects de l'Afrique, non pas celle qu'on voit de loin, au travers des prestiges de l'imagination, mais l'Afrique réelle, misérable, au ventre creux, aux insomnies fiévreuses, aux angoisses et aux misères qui tuent les enfants à dix ans et les adultes à trente!

Et malgré tout, sur le seuil de cette terre ingrate, je pense aux jouissances profondes que j'y ai goûtées. Comment les expliquer? Est-ce la soif de vie indépendante, le bonheur de jeter à tous les vents un trop-plein de jeunesse et de santé, une passion effrénée de liberté et d'aventures? Est-ce un dégoût précoce de notre vieux monde, la satiété de ses conventions, de ses plaisirs, de ses devoirs, l'écœurement de ce scepticisme qui l'envahit et l'ébranle? Il y a de tout cela; mais il s'y mêle aussi le sentiment viril de la lutte pour l'existence. La nature humaine est pleine de contrastes, de détours insondables, d'aspirations inassouvies, les unes un peu brutales, les autres intellectuelles. Je dois à l'Afrique d'avoir une fois assouvi cette soif d'inconnu qui plus ou moins nous dévore tous, et, tout en jetant l'anathème à sa barbarie, je rends un dernier et presque reconnaissant hommage à la vie mâle et forte qu'elle vous impose.

Je sens d'ailleurs dans mon ami Kerr une analogie complète de sentiments, les mêmes regrets vagues à la veille de quitter cet enfer de fous; mais nous ne pouvons pas échanger nos impressions; mes pauvres connaissances en anglais, n'allant pas au delà des nécessités de la conversation courante, m'interdisent toute discussion abstraite; aussi nos repas

sont-ils généralement silencieux, et si parfois la conversation s'anime, ce n'est que pour mieux nous faire sentir notre impuissance.

Pour en revenir à Bararika et à son peuple, nous eûmes le 7 novembre au matin la permission de poursuivre notre voyage.

Comme on devait le supposer, l'équipage de mon canot s'était enfui pendant la nuit; au surplus, je commençais à être las des manenos, et je préférais continuer la descente de la rivière avec mes propres moyens. Mes trois Vuanguana, à eux seuls, avaient à peine la force de remuer la masse énorme du *Tricolour*, mais le courant s'accentuait et j'en étais quitte pour faire route jour et nuit.

Vers midi nous atteignons tant bien que mal un camp portugais situé sur la rive droite et commandé par le senhor Govea, instrument principal des dernières opérations. Le camp, palissadé et retranché, est appuyé à la rivière sur une berge haute de 5 à 6 mètres. Il mesure près de 1500 mètres de tour et ne contient pas moins de 2000 hommes. Peu de cases et d'abris, mais partout un ordre parfait qui m'étonne. L'uniforme même ne laisse rien à désirer, car il se réduit à un simple mouchoir rouge noué sur ces bustes nus et bronzés.

Senhor Govea est un grand et gros homme, à l'allure franche et même martiale. Il est habillé à l'européenne; sous sa paillotte il possède un lit parfaitement installé, qui eût fait notre bonheur dans le cours de nos pérégrinations. Il arbore à côté du pavillon portugais celui de Manica, un petit royaume qu'il s'est taillé à dix jours de Tété, et où il vit absolument libre et indépendant. Ses deux mille hommes sont tous esclaves, mais son autorité semble paternelle et de bon aloi. Sur cette face bonhomme, des yeux intelligents laissent percer une profondeur de vues au moins étrange chez ces métis. Nous fûmes frappés de quelques-unes de ses remarques :

« Le gouvernement portugais, dit-il, ne comprend rien à ces guerres indigènes, et, de fait, que peuvent des soldats européens dans ces pays? Fussent-ils cent mille, je les mets au défi d'arriver même jusqu'ici. Au contraire, il a tout à gagner en nous employant; nulle part les Messengeries n'ont tenu pied; nous n'avons eu qu'à brûler des villages abandonnés.

« Les Anglais sont fous, ajouta-t-il plus loin, avec leur suppression de la traite; le Noir est fait pour l'esclavage comme l'Européen pour la liberté. Ces deux mille hommes que vous voyez là, bien nourris, bien portants, heureux, émancipez-les et vous n'aurez bientôt que des pillards et des mendiants. Non, non, répéta-t-il, jamais de liberté pour le Noir!... »

Senhor Govea, enfin, nous traita princièrement, et le déjeuner qu'il nous fit faire avec ses conserves acheva de nous raccommoder avec cette

armée portugaise, qui nous effrayait si fort la veille. Il fit plus : il nous donna deux hommes d'escorte, parce que la rivière n'était pas sûre, et nous défendit d'octroyer aucune rétribution à ses soldats. Nous le quittâmes donc, avec le regret de ne pouvoir récompenser comme il le méritait le courage du malheureux qui la veille avait si bravement exposé ses jours pour nous.

A deux heures de l'après-midi nous reprenions notre course échevelée,



La flottille portugaise. (Voir p. 584.)

nous heurtant à deux ou trois camps portugais, où nos guides nous furent d'un grand secours.

A la nuit, exténués, il fallut se réfugier dans une malheureuse case de pêcheurs, au milieu des roseaux. Nuit abominable, où la pluie et les moustiques ne nous laissèrent pas une minute de repos! Impossible de s'asseoir et de fumer, sous ce déluge d'eau, sous cette avalanche d'insectes qui pénétraient partout, jusque dans la gorge et dans le nez. Impossible aussi de marcher à travers ces hautes herbes et dans ces flaques d'eau. Le purgatoire a certainement de ces nuits-là! Et qu'elles sont dures les journées qui suivent, accroupis devant la paillotte de la pirogue, les reins brisés par la fatigue, la tête en feu, dans cette atmosphère humide et brûlante!

Dans la journée du 8 nous sommes dépassés à une allure vertigineuse par la flottille portugaise chargée d'appuyer sur la rivière les opérations des deux rives. Entre ces berges écartées de 400 à 500 mètres, hautes de 2, sans un arbre, toutes ces pirogues lancées à fond de train et massées en désordre forment un curieux cortège à trois grosses chaloupes, contenant chacune un officier et trente pagayeurs. Puis viennent des pirogues de moindres dimensions, enfin une quarantaine de canots minuscules, ne portant pas plus d'un ou deux hommes. Tout cela roule comme un torrent, se bouscule, se chavire; les pagaies font voler de partout des embruns, au milieu de cris, de vociférations infernales. Les hippopotames ont fui devant cette invasion. Et ce n'est plus que rarement que nous voyons la masse énorme de leurs têtes émerger à la surface.

L'armée se transporte, dit-on, sur le haut Zambèze, où il y a encore des rebelles à punir. Cette seule pensée suffit à entraîner une masse d'hommes, qui volent au pillage comme un amoureux au rendez-vous. Ni solde ni nourriture pour les stimuler ou les soutenir; chacun vit comme il peut, vole le plus qu'il peut : c'est là la guerre africaine.

Cette nuit ne valut guère mieux que la précédente, mais il y avait un peu de lune, et, après deux heures de repos, à minuit, nous reprimes la descente, toujours chassés par les moustiques. Plus de repos possible; c'est avec une rage folle que nous continuions à avancer vers le terme de nos souffrances, maudissant les détours multipliés, la paresse du courant, la monotonie de ces deux murailles de roseaux qui limitaient notre horizon à 200 mètres de chaque bord.

Le 9, le soleil en se levant découvrit sur notre gauche la montagne de Morambala, immense champignon granitique de 800 mètres de hauteur jeté dans ce marais comme pour marquer le confluent du Chiré et du Zambèze; nous en suivîmes la base en faisant mille circuits; la rivière s'élargit par degrés jusqu'à un delta d'une longueur infinie que des milliers de ruisseaux traversent en tous sens. C'est le Zambèze, plus grandiose peut-être, mais, à coup sûr, aussi fastidieux que le Chiré.

Telle est sa largeur, que la rive droite se perd à deux milles de nous dans une ligne basse de verdure qu'on prendrait pour des palétuviers. Le lit du fleuve n'est plus distinct, et l'on se croirait bien plutôt sur une vaste lagune de sable, coupée de canaux, semée d'îlots; le tout d'un blanc éclatant, sous un soleil torride; pas un oiseau au ciel, pas une pirogue pour nous indiquer la route, et les échouages recommencent, plus dangereux que jamais, enfermés que nous sommes à chaque pas dans des culs-de-sac sans issue.

Notre dernier camp fut une langue de sable basse et avancée comme un promontoire dans ces sables mouvants. Quelle tristesse amère dans ce dernier souper! quelle solitude partout! et dans le ciel quelle intense mélancolie!

Toute la matinée du 10, la descente recommença, plus acharnée que jamais, le long de la rive gauche, où la berge venait de s'élever de 3 à 4 mètres. Encore des marais, toujours des marais à perte de vue; de temps à autre seulement, des bouquets d'arbres épars, et même deux ou trois factoreries européennes au milieu de huttes indigènes. Puis la rive droite se rapproche peu à peu, et cette fois nous roulions enfin sur un fleuve majestueux, large de 800 à 1000 mètres, entre des berges désertes, mais bien arrêtées. Le courant avait augmenté en proportion, et dans la saison pluvieuse, au moment des crues, qui atteignent jusqu'à 6 mètres et demi de hauteur, ce doit être un spectacle grandiose, que toute cette masse d'eau se précipitant vers l'océan à six nœuds de vitesse.

Kerr avait pris les devants, et brusquement sa pirogue m'apparut dans un enfoncement de la berge. Mazaro! me cria un de ses Noirs. Effectivement! et si cette capitale ne répond guère à l'idée que nous nous en étions faite, elle est du moins le terme de notre descente du Zambèze.

Mazaro n'est en réalité qu'un dépôt, et, sans le ravaler, j'en ai vu sur le Nyassa et le Tanganika de mieux installés. Deux huttes sur pilotis, un magasin couvert de briques, c'est là tout le village. Son importance, au surplus, est secondaire et tient à ce seul fait que Mazaro se trouve sur la route de Quilimane. Cette dernière ville, en effet, ne se trouve pas à l'embouchure du Zambèze, mais bien à celle de la rivière Cua-Cua.

Le seul habitant européen de Mazaro était un employé de l'*African Lakes Company*, qui nous fit le plus gracieux accueil et donna tout de suite des ordres pour nous préparer des chaloupes sur la Cua-Cua. Kerr, pressé par le départ du paquebot du Cap, partit le premier. Je ne me mis en route que vingt-quatre heures plus tard.

De cette dernière partie de mon voyage, qui dura quatre jours, je ne parlerai que de souvenir, car mon journal se termine ici; l'anémie commençait à m'éprouver durement, puis ce retour à la côte fut une véritable course de vitesse, qui ne me laissa de repos ni jour ni nuit.

La Cua-Cua, à sa source, m'apparut large de trois mètres; mais dès le soir du premier jour c'était une grande rivière, bien encaissée et, chose curieuse, déjà sensible à la marée. La marée à quatre jours de la côte! Ce fait, bien mieux que toute explication, donne une idée du bas niveau de ces contrées. Comme toutes les marées des rivières de Cochinchine, celle-ci est

capricieuse, part et revient sans cause apparente, mais toujours avec une rapidité effrayante; aussi est-elle une ressource précieuse pour la navigation, qui consiste simplement à se laisser aller au courant et à se reposer quand il remonte.

En approchant de l'océan, les rives s'écartent et se couvrent sur les bords d'une épaisse couche de limon argileux; de petits crocodiles, longs tout au plus d'un mètre cinquante, s'y vautrent à plaisir; quelques rares hippopotames, des vols de canards et de sarcelles, sont les seuls animaux qu'on y rencontre. Nous voilà loin de la faune grouillante du Chiré! Monte-t-on sur la berge, l'œil ne perçoit plus, jusqu'à l'horizon du ciel, qu'une immense prairie desséchée, une sorte de pampa sevrée de bêtes sauvages. J'aperçus quelques villages et aussi des factoreries isolées, où j'allais frapper aux heures de repos. Généralement l'accueil était bon, mais je me heurtai une fois à une figure de convict qui me fit regretter mon revolver laissé dans le canot. Le dernier jour je fis une rencontre curieuse. A la nuit je m'entendis appeler d'un village par quatre Européens en costume de marche. Ils partaient pour le haut Zambèze chasser l'éléphant et se trouvaient ici en détresse avec un matériel impossible à transporter. Ces huit jours d'ennuis et de souffrances avaient déjà si bien aigri les caractères que je ne jurerais pas qu'après mon départ la bonne harmonie soit revenue entre les voyageurs. Ils se montrèrent d'ailleurs charmants pour moi.

Pour en finir avec la Cua-Cua, je fis mes adieux aux légions de moustiques qui depuis un mois ne m'avaient pas quitté d'une heure. Les oreilles m'en bourdonnent encore, et j'avoue que plus d'une fois j'ai cru en mourir avant d'atteindre le port.

Aussi fut-ce un beau jour que celui de l'arrivée à Quilimane! quelques regrets qu'il laisse derrière lui, l'Européen ne peut manquer d'être doucement ému de ce retour à la civilisation après deux années d'absence. Ce fut d'abord un grand bois de cocotiers qui arracha des hourras à mes Zanzibarites; puis une longue ligne de toits de briques rouges, ombragés de flamboyants en fleur; au mouillage, quelques grosses chaloupes et un aviso portugais. Bientôt nous distinguons l'église, les pavillons des divers consulats, et enfin... les « visages pâles » sur le quai. J'avais une envie folle de saluer un canot de guerre qui nous croisait, sans même prendre garde à nous.

Hélas, pourquoi n'étions-nous que quatre à cette fête? Que n'aurais-je pas donné pour me trouver en ce moment entouré des cent dix malheureux qui avaient partagé mes fatigues et qu'un acte de trahison m'avait aliénés à tout jamais!

Il était près d'une heure de l'après-midi quand j'arrivai chez M. Rossier, chef de la seule maison française de Quilimane. Prévenu par Kerr, il se disposait à m'envoyer ses canots, mais ma brusque arrivée les rendait inutiles. On était à table, et je laisse à penser au lecteur si le dîner fut fêté joyeusement et si l'on causa longtemps de notre vieille France.

L'obligeance de M. Rossier à mon égard m'a créé vis-à-vis de lui une dette de reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec ma vie ; mon état de santé ne m'a pas permis dans la suite de l'acquitter comme je l'aurais voulu : puisse ce dernier et reconnaissant hommage lui affirmer une fois de plus le souvenir profond que je conserve de ses bontés !



Quilimane.

Kerr partit le surlendemain. C'était une de ces natures ouvertes, entreprenantes et généreuses que l'on a partout plaisir à rencontrer, un de ces Anglais enfin comme il y en a certainement beaucoup en Angleterre, mais comme on n'en rencontre pas assez autour du globe, pour la gloire de la Grande-Bretagne[1]. Je l'accompagnai au paquebot et ne me séparai qu'à la dernière minute de ce charmant compagnon.

Vingt jours plus tard je rentrais à Zanzibar, après deux ans d'absence. Comme nous laissions tomber l'ancre, un canot aux couleurs françaises se détacha du quai, et l'on juge de mon bonheur quand j'y retrouvai tous

1. A l'heure où ces lignes s'impriment, on connaît depuis un an la mort de mon malheureux ami Kerr. A peine de retour de son voyage, il organisait une seconde expédition, dans le but de rejoindre Emin-Pacha et d'explorer les environs de Wadelay : un accès de fièvre pernicieuse l'arrêta à son départ même de Zanzibar et l'obligea à regagner l'Europe, où il mourut à Hyères, le 27 avril 1888. A la douleur profonde que m'a causée cette nouvelle, aux regrets sans nombre qu'il a laissés, s'ajoute pour moi le chagrin de n'envoyer à son souvenir que le pauvre hommage de cette petite note.

mes amis du départ, notre cher consul, M. Ledoulx, le capitaine Cambier, M. Kourry et M. Piat, chanceliers du consulat, en un mot, tous ceux qui avaient pris une si large part au succès de ma mission.

Le retour de ma caravane leur avait fait souvent désespérer de me revoir, et ce fut de leur bouche que j'appris la folle équipée de mes hommes à la mission de Tabora, dernière folie qui leur avait valu la prison, où le plus grand nombre attendaient le résultat d'informations postérieures et décisives.

Le temps avait apaisé ma juste colère, et je me sentais maintenant porté pour eux à l'indulgence; mais pouvais-je compromettre l'avenir de ceux qui viendraient après moi, leur vie même, que l'impunité des coupables n'eût pas manqué d'exposer? Kamna et Babaïdi seuls furent relâchés. Faut-il ajouter que je n'en eus pas même un remerciement?

De mon dernier séjour à Zanzibar il ne me reste qu'un souvenir bien précis, c'est celui des bontés de Mme Ledoulx; une confusion inexprimable plane sur tout le reste, tant l'anémie continuait son œuvre. Le repos succédant brusquement à une vie entraînante, l'atmosphère embrasée de la côte remplaçant les grandes brises de l'intérieur, ne manquent jamais d'amener chez le voyageur une prostration absolue et trop souvent dangereuse.

La Providence, une dernière fois, me vint en aide par l'arrivée inespérée d'un bateau de guerre. Le commandant de la Jonchère voulut bien me recevoir à bord de la *Caravane*, qui rentrait en France, ayant dans son état-major deux de mes bons camarades de promotion : heureux et dernier contraste d'une vie errante qui me faisait trouver la patrie au seuil de la barbarie!

Laus Deo!

Me voici en Islande ; fatigué des tropiques, je respire avec plaisir un air frais et pur ; je pense aussi à mon livre qui s'imprime en ce moment, et je regrette parfois de ne pouvoir en corriger les épreuves ; un de mes amis, M. H. Jacottet a bien voulu, heureusement, se charger de ce soin et je suis sûr qu'il s'en acquitte mieux que moi-même je n'aurais pu le faire. Je tiens à ce que l'on sache l'obligation que je lui ai, et, sans attendre mon retour, à lui adresser d'ici tous mes remerciements.

Reikiawick, 27 juillet 1889.

APPENDICE

NOTES

SUR LA

GÉOLOGIE DE LA RÉGION DES GRANDS LACS

D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS ET LES ÉCHANTILLONS DE ROCHES

RAPPORTÉS

par M. VICTOR GIRAUD

Tous les fragments de roches que M. Giraud a bien voulu me confier, et dont le lieu d'origine a été noté avec le plus grand soin, proviennent de la partie sud-ouest du bassin du Tanganika, depuis Mpala jusqu'à Pambété, et de la région comprise entre le Tanganika et le Nyassa.

Il suffit d'un simple énoncé de ces roches, qui sont des granits, des gneiss et des micaschistes divers, leptynite, pétrosilex ou eurite, greisen, diorite et petits cailloux de porphyres variés recueillis sur la plage du Tanganika ou dans des cours d'eau, pour nous montrer les éléments divers du terrain primitif et primaire, qui affleurent sur une aire d'une grande étendue. Cette aire semble comprendre aussi, d'après les renseignements qui nous ont été donnés, la chaine du Livingstone Range et l'ensemble très complexe de hautes montagnes, de plus de 3000 mètres d'altitude, dont la traversée a coûté tant de difficultés à l'explorateur, et qui séparent les bassins du Rufiji des divers tributaires du Nyassa, du Tanganika et enfin du Chambézi. Cette dernière rivière prend en outre une importance géographique considérable, puisqu'on peut la regarder désormais comme le cours supérieur et terminal du Congo.

Partout dans cette vaste région, l'élément cristallin et les roches primitives semblent dominer exclusivement, et les seuls échantillons de terrains sédimentaires qui m'aient été remis proviennent d'Iendué, au sud du Tanganika, puis de Mpala, route des missionnaires anglais, à deux ou trois journées de marche de la pointe nord du Nyassa.

De ces derniers, l'un est un grès argilo-magnésien, verdâtre, assez tendre, ne

présentant aucune effervescence aux acides, si ce n'est dans de petites fentes capillaires, qui semblent résulter d'un clivage naturel de la roche, et où les eaux extérieures ont pu déposer un peu de carbonate de chaux. D'autres sont des schistes argileux verdâtres ou rougeâtres par altération, également sans aucune effervescence. Si j'insiste sur ce point, c'est que ces fragments ont été pris sur des roches exploitées, paraît-il, dans ces localités comme pierre à chaux. S'il n'y a pas erreur dans le choix des échantillons, ce fait semblerait indiquer la rareté de vrais calcaires dans cette région.

A quelle époque appartiennent ces grès et ces schistes? Il semble impossible de se prononcer avec ces seuls éléments. Mais ce qui pourrait nous apporter quelque lumière, c'est l'étude d'autres schistes fossilifères, dont M. Giraud est allé recueillir des échantillons à quelque distance de Mpala. J'ai envoyé une partie de ces schistes à M. Carez en le priant, s'il est possible, de vouloir bien les faire déterminer.

M. M. Bertrand ayant bien voulu soumettre ces échantillons à l'École des Mines et à la Sorbonne, nous ne pouvons que reproduire ce que notre éminent géologue nous a transmis à ce sujet :

« Tout ce qu'on peut dire de certain, c'est que ces schistes renferment des cyrènes et un poisson (lépidosté).

« Les analogies, mais cela sous toutes réserves, seraient plutôt avec le tertiaire (nummulitique) ou avec le crétacé supérieur ; mais, comme toutes les analogies à grande distance, elles ne sont pas bien probantes. Rien ne peut prouver que, dans les régions africaines, il n'y ait pas eu des cyrènes et des poissons de ces groupes, avant l'époque où ils ont apparu en Europe.

« Il est pourtant à remarquer que, si ces terrains sont horizontaux, l'indice vague que fournirait la paléontologie serait d'accord avec ce qu'on sait, ou ce qu'on croit savoir sur le continent africain, où, sauf de rares exceptions voisines de la côte (jurassique de Natal et d'Abyssinie), les transgressions cénomanienne et nummulitique auraient seules laissé des traces à peu près horizontales sur un vaste plateau dénudé. »

Voici du reste, en suivant la route de retour de l'explorateur, la nomenclature et le lieu d'origine des autres roches, ainsi que la détermination que nous avons pu en faire :

N° 1. *Mpala*, fragment de la roche la plus commune composant les gros blocs qui bordent le Tanganika. — Cette roche est un granit, dont les éléments affectent plutôt la structure d'un gneiss, et passe sur certains points à la leptynite. Mica bronzé ; pyrite pulvérulente.

N° 2. *Mpala*, dans la montagne, échantillon recueilli à 2 m. 50 de profondeur. — Gneiss chlorito-talqueux, indiquant ainsi dans cette région l'existence de l'étage supérieur des roches du terrain primitif.

N° 3. *Mpala*, dans la montagne. — Échantillon de granit ou gneiss totalement désagrégé dont les grains de quartz sont convertis en arène grossière, et formant une terre végétale d'un rouge très intense. Le phénomène de la rubéfaction ou suroxydation de l'élément fer-

rugineux des roches se présente dans le centre de l'Afrique avec une fréquence et une intensité qui bien souvent étonnaient l'explorateur. Cette coloration, jointe à la kaolinisation profonde qui affecte les terrains granitiques ou siliceux en général de ces régions équatoriales, engendre sur beaucoup de points cette terre végétale rouge qui ne doit pas être sans analogie avec la latérite de l'Inde et de l'Amérique du Sud.

N° 4. *Kiensa, près Manda* (Marungu, sur le Tanganika). — Fragment de gneiss altéré avec fer oxydulé légèrement magnétique.

N° 5. *Kiensa, près Manda*, roche au pied de la falaise de 6 mètres de hauteur, dont 5 de terre meuble. — Fragment de granit altéré; peu de quartz. Rubéfaction produite par hydratation du mica noir très ferrifère. Traces de fer magnétique.

N° 6. *Kiensa*, au pied de la même falaise. — Pegmatite rosée, probablement en filon de sécrétion dans la roche granitique. Quelques pyrites.

N° 7. *Kiensa*, sur la plage. — Graviers roulés de porphyre chloriteux.

N° 8. *Petit port au nord de Kapampa* (Marungu). — Très commun sur la plage et dans le lit d'une petite rivière qui descend de la montagne. Porphyre pétrosiliceux quartzifère; pâte feldspathique verte colorée par du silicate de fer; cristaux d'orthose rouge chair; quartz vitreux.

N° 9 *Un peu au nord de Mlilo* (Itahoua), sur une plage de cailloux étagés. — Graviers de porphyres divers, jaspe verdâtre, agatoïde, argile magnésienne, etc. Tous ces porphyres reconnus sur la plage ou dans le cours d'eau, à Kiensa, Kapampa ou Mlilo, indiquent un massif porphyrique très important dans les montagnes de Marungu, bordant le sud-ouest du Tanganika.

N° 10. *Un peu au nord de Mlilo* (Itahoua). — Fragment d'un des gros blocs qui bordent le lac. Eurite verdâtre, quartzifère, avec grains de fer oxydulé magnétique.

Au sujet de ces gros blocs plus ou moins arrondis, bordant le lac jusqu'à une certaine altitude, et qui ont valu diverses interprétations des rares explorateurs du Tanganika, ne peut-on donner l'explication suivante, que j'ai du reste transmise à M. Giraud?

Il a été reconnu que, par la seule et longue influence des eaux d'infiltration, la plupart des roches granitiques, et surtout dans les régions équatoriales, peuvent par la dissolution des silicates alcalins se transformer en arène, et cela jusqu'à de très grandes profondeurs. Au milieu de la roche désagrégée subsistent toujours, en quantités plus ou moins grandes, des parties plus résistantes sous forme de blocs inaltérés aux contours arrondis.

Que, par une déclivité quelconque du terrain, le ruissellement et l'écoulement des eaux puissent se faire, et cela pendant une longue période, toute la partie arénacée et désagrégée sera emportée dans des régions inférieures, pour laisser subsister l'amoncellement bizarre de ces gros blocs les uns sur les autres.

Ce phénomène, observé dans tous les pays granitiques, nous l'avons vu souvent en Corse sur de grands espaces, non pas au pied de hautes montagnes, ce qui pourrait faire croire à un écroulement, mais au milieu de plateaux d'où surgissaient seuls ces entassements. La baisse successive des eaux du Tanganika et l'entraînement graduel des parties désagrégées par les eaux pluviales sont des raisons qui semblent suffisantes pour expliquer l'entassement de tous ces blocs sur le pourtour du lac.

Il ne serait même pas étonnant que les blocs d'autres parties du centre de

l'Afrique, et entre autres des plateaux de l'Uhéhé, désignés sur les cartes anglaises sous le nom de « blocs erratiques » eussent la même origine.

Ces blocs arrondis et entassés n'ont rien de commun avec les blocs erratiques, glaciaires dont le caractère réside au contraire dans la netteté de leurs angles et aspérités.

N° 11. *Un peu au nord de Mlilo* (Itahoua), au pied de la falaise creusée par le lac dans la montagne. Eurite verdâtre, schisteuse.

N° 12. *Iendué*, au pied de la montagne. — Aphanite à amphibole hornblende.

N° 13. *Iendué*, au pied de la montagne. — Fragment de grès argileux rosé. Autre d'un grès avec enduit de manganèse (?). Peut-être roches de sédiment paléozoïques.

N° 14. *Montée d'Iendué*, sur la route de Mamboué. — Euritine verdâtre ou variété de pétrosilex à grains fins, appelée parfois « pierre carrée », par le fait de son clivage naturel.

N° 15. *Sur le plateau*, au-dessus d'Iendué, route de Mamboué. — Fragments de grès micacé pénétré d'oligiste terreux.

N° 16. *Dans le sentier de Muiama à Kiaongua.* — Grains de limonite pisolitique, parfois arrondi comme du plomb de chasse, et très abondants, parait-il, dans toute la plaine du Chambézi.

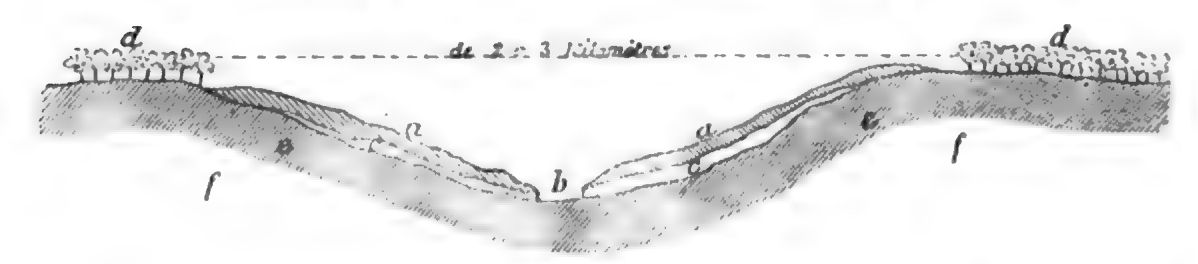
N° 17. *Plaines de Kincomba.*
N° 18. *Collines de Mamboué*, et non grandes montagnes, selon les cartes anglaises.
N° 19. *De Mamboué à Tchapunka.*
N° 20. *En arrivant à Kiwanda.*

De ces diverses localités, plusieurs échantillons de limonite, soit amorphe, soit concrétionnée, paraissant très riche en fer et agglutinant grains de quartz, cristaux de feldspath, et en général l'arène provenant de la désagrégation des roches cristallines sous-jacentes. Cette limonite, très exploitée par les indigènes, et généralement à fleur de terre ou à peu de profondeur, couvre une étendue de pays considérable dans le bassin du Chambézi.

De semblables plaines ferrugineuses ont été remarquées dans beaucoup de régions de l'Afrique, entre autres dans le bassin supérieur du Nil, par le docteur Schweinfurth

Il se peut que sur certains points un grand nombre de sources ferrugineuses aient concouru à la formation de ce minerai, mais son origine principale doit être sans doute rapportée au vaste système hydrographique connu dans cette région sous le nom d'*éponges*, dont le sous-sol est presque partout formé par cette hématite brune.

COUPE THÉORIQUE ET EXPLICATIVE D'UNE ÉPONGE D'APRÈS M. GIRAUD.



a. Mottes de terre couvertes de plantes aquatiques et s'ébranlant tout autour sous le poids du pied.
b. Ruisseau qui reçoit les suintements de *c*.
c. Écoulement des eaux du marais.
d. Bouquets de bois de 5 à 6 kilomètres de longueur, séparant les éponges entre elles.
e. Sous-sol d'hématite brune concrétionnée, globuleuse.
f. Granit ou gneiss plus ou moins visible.

L'eau des suintements, celle des ruisseaux *b* ne sont pas toujours ferrugineuses, mais l'hématite affleure presque partout en *d*.

« Toutes les éponges, dont la quantité d'eau varie suivant les saisons, dit M. Giraud, courent du nord au sud, et les ruisseaux qui en résultent vont se jeter dans le Chambézi. Chacun de ces petits bassins a 2 à 3 kilomètres de largeur, et il m'arrivait d'en franchir quatre ou cinq par jour en enfonçant jusqu'aux genoux, et cela pendant quatre mois de suite. »

N° 21. *Colline de Mamboué.* — Scories de haut-fourneau indigène.

N° 22. *De Mniama à Kiaongua.* — Laitier mal traité et contenant encore beaucoup de fer.

N° 23. *Sur la route de Mpata, près du Nyassa.* — Micacite surmicacé. Mica bronzé, quartz très rare.

N° 24. *Collines rocheuses de Pausa.* — Gneiss à deux micas, noir et nacré; quelques cristaux de hornblende disséminés.

N° 25. *A une demi-heure de Mpata.* — Gros blocs sur la route anglaise, pris comme pierre à chaux. Comme nous le disions au début, il peut y avoir erreur dans le choix des échantillons qui ne sont réellement pas des calcaires, mais des grès schisteux et argileux, rappelant assez certains grès permiens.

N° 26. *Sur la route en arrivant à Kiwanda, près du Nyassa.* — Micaschiste désagrégé; mica muscovite blanc argentin; grains de quartz très rares.

N° 27. *Dans les collines aux environs de la rivière Lufira.* — Gneiss à mica argentin. Par leur désagrégation, ces gneiss laissent inaltérés d'énormes filons de quartz, qui, fragmentés et un peu roulés, forment de nombreux blocs cristallins, gros comme la tête.

N° 28. *Dans le lit de la Lufira.* — Diorite à grains fins passant à l'aphanite.

N° 29 *Montagnes du Nyassa, dans le lit d'un torrent entre la Lufira et Muipata.* — Greisen ou hyalamicte. Roche essentiellement formée de quartz et de mica noir.

N° 30. *Même localité.* — Granit rouge. Orthose rouge, quartz vitreux, mica noir rare.

De ces nouvelles notions sur la nature géologique de la région des Grands Lacs, il résulte une similitude remarquable avec les renseignements recueillis par d'autres explorateurs de l'Afrique orientale, soit au nord entre le lac Nyanza et Gondokoro, par ce que nous ont appris Baker et le docteur Schweinfurth, soit au sud dans le bassin du Zambèze, d'après Livingstone et autres: nous trouvons partout et presque uniquement la grande formation primordiale avec ses gneiss, granits, syénites, etc., entrecoupés de porphyrites divers.

Sur des espaces assez restreints ont été reconnus des grès et des schistes, dont l'âge ne saurait jusqu'à présent être déterminé avec certitude.

Plus au sud, dans l'Afrique australe, si nous consultons l'intéressant mémoire de notre confrère M. Maurice Chaper sur la région diamantifère, nous voyons ces formations gréseuse et schisteuse prendre un développement fort considérable, sans pouvoir cependant leur attribuer un âge beaucoup plus précis, par l'absence presque complète de ressources paléontologiques. Les unes, dans la Colonie du Cap, sont regardées comme siluriennes, et d'autres, à Kimberley, comme houillères.

Livingstone avait également reconnu le terrain houiller sur certains points de ses longues explorations, entre autres dans le bassin de la Rovouma, à l'est du

Nyassa, puis dans le bassin du Zambèze, vers les chutes de Kébrabasa et surtout à Tété.

Ce dernier gisement, ainsi que la géologie générale de cette région, a fourni le sujet d'une carte et d'une étude plus approfondie de la part de M. Kuss[1], qui conclut à une réserve importante de combustible pour cette partie de l'océan Indien.

Dans sa circumnavigation du Tanganika, au lieu dit Longourou, Cameron parle de couches de quinze à dix-huit pieds qui lui parurent être de la houille, et qu'il voyait intercalées à une certaine hauteur dans la falaise du lac, formée en cet endroit de grès et de marbre noir. M. Giraud n'a pas entendu confirmer cette supposition, quoiqu'il ait séjourné longtemps à Karéma, station peu éloignée au sud de Longourou.

Mais, d'après tous les renseignements des divers explorateurs, ce qui ressort avec une évidence frappante, et ce qu'on peut regarder comme le caractère distinctif de l'Afrique orientale et centrale, c'est l'absence presque complète de l'élément calcaire. Si l'on excepte quelques calcaires éruptifs signalés dans l'Afrique australe, on n'a mentionné nulle part de calcaire de sédiment, et surtout de formations jurassiques et crétacées.

Vouloir en conclure que ces formations n'existent pas est peut-être prématuré, mais il semble probable que, s'il s'y trouve des formations synchroniques, ce sera avec d'autres éléments que le calcaire.

Comme ressources métallurgiques, sauf la limonite, qui se rencontre partout, les renseignements sont assez vagues et même nuls pour les autres métaux. Cependant M. Giraud parle de cuivre assez abondant chez les Vouassi, entre le Bangouéolo et la Louapoula, et d'une ou deux mines d'or inexploitables sur le bas Zambèze. Si ces dernières sont celles dont parle également M. Kuss dans sa communication, nous savons à quoi nous en tenir sur leur peu d'importance.

Qu'il me soit permis d'ajouter en terminant qu'une collection conchyliologique terrestre et lacustre rapportée par M. Giraud et confiée à la détermination éclairée de M. Bourguignat a donné neuf genres nouveaux et à peu près soixante-quinze espèces inédites sur quatre-vingt-treize.

F. Reymond.

1. B. S. G., 3e série, t. XII, p. 303.

TABLE DES GRAVURES ET DES CARTES

GRAVURES

CARTES

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

18247. — Imprimerie A Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

